

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

1850

III

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

IMPRIMERIE F. RAMBOZ ET Cie, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

4e série.

TOME QUINZIÈME.

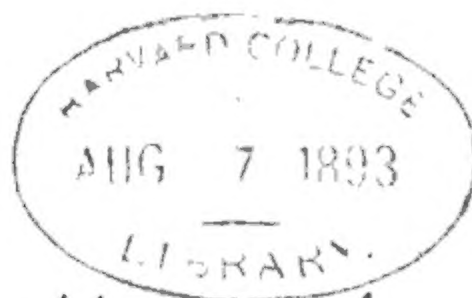
GENÈVE,

JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITÉ.

PARIS,
JOEL CHERBULIEZ,
PLACE DE L'ORATOIRE, 6.

ALLEMAGNE,
J. KESSMANN,
GENÈVE, RUE DU RHÔNE, 171.

1850


HARVARD COLLEGE
AUG 7 1893
LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

PHILOSOPHIE DU DROIT.

Rapport du droit avec l'état économique.

(Quatrième et dernier article [1].)

Les barbares ont détruit l'empire, mais ils ont laissé subsister l'Eglise et accepté sa doctrine et ses lois; bien plus, ils ont emprunté à l'Eglise, pour les donner à la société nouvelle, les formes extérieures que l'Eglise avait empruntées à son tour à l'empire romain.

Ils avaient été frappés de l'existence mystérieuse de cet autre empire, de cet empire spirituel, qui, non-seulement résistait à leurs coups, mais grandissait chaque jour de leur soumission successive. Une obéissance obtenue par la parole seule avait fait une vive impression sur ces hommes incultes qui ne connaissaient, qui n'imaginaient d'autre élément d'ordre que la force et le glaive. Ils ne pouvaient ni concevoir, ni réaliser par la force matérielle l'unité qu'ils avaient détruite néanmoins, sans le vouloir, en quelque sorte à leur insu. En devenant chrétiens, ils avaient réalisé une unité nouvelle; l'Eglise en eût la première la

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahier de mai 1850, page 5.

conscience et avisa aux moyens d'en obtenir la direction. Par son inspiration, après quelques siècles de confusion inextricable, Charlemagne, intelligence supérieure, cherche à donner à l'Etat l'unité qu'il voyait dans l'Eglise. D'une main il contient et repousse, au prix de torrents de sang, le double flot de nouveaux barbares qui continuait à se jeter sur l'Europe du côté du nord et du côté du midi ; de l'autre, il construit l'empire germanique et chrétien sur le type impérial romain mis en harmonie avec les lois de l'Eglise et les besoins du temps. En apparence l'œuvre de ce grand homme ne dure guère plus que son règne. Divisé à sa mort entre des successeurs inhabiles, le pouvoir impérial s'affaissa entre leurs mains, et un siècle s'était à peine écoulé que l'empire carlovingien était déjà partagé en une foule de petits Etats qu'unissait seulement le faible lien de l'hommage, et du faîte de la grandeur, la dynastie de son fondateur était retombée dans la plus profonde obscurité.

Cependant, si l'on considère l'histoire d'une manière plus approfondie, on trouve que l'œuvre de Charlemagne a été le point de départ de la constitution politique de l'Europe moderne, que son idée a duré pendant tout le moyen âge et dure encore, tout en ayant subi à diverses reprises les transformations que comportaient des temps fort différents. Charlemagne est le génie juridique qui plane à la fois sur la civilisation du moyen âge et sur la civilisation de nos jours. Au moyen âge, ce qui domine, c'est le sentiment religieux, la chrétienté, empire dont le lien matériel est très-faible, mais dont le lien moral est très-fort, n'est au fond qu'une théocratie. Christ a séparé le règne de César de celui de Dieu, l'Eglise ne saurait donc usurper le domaine temporel, mais elle donne un chef au

monde chrétien, sous le nom d'empereur; ce chef doit être membre de l'Eglise, c'est une condition indispensable, ce chef, en effet, n'est au fond qu'un prêtre, l'évêque temporel, pour ainsi dire, et le pape extérieur; le bras de l'Eglise à laquelle il doit obéir comme le corps obéit à l'esprit.

Il y a dans l'idéal de l'empire au moyen âge les germes de la liberté et de l'indépendance de l'Etat moderne, mais ces germes sont loin d'être développés.

Ce système fait de l'Etat et de l'Eglise deux corps distincts, mais non pas séparés, de plus, la véritable suprématie y appartient à l'Eglise. Tous les fiefs, dont l'ensemble constitue le monde temporel, aboutissent à l'empereur, mais l'empereur suzerain du monde est vassal de l'Eglise; le monde est fief de Dieu et du pape son premier mandataire, son représentant immédiat, son vicaire dans un royaume qui lui appartient et qui n'appartient qu'à lui seul.

L'Eglise est distincte de l'Etat, mais elle exerce sur lui une action non moins intense qu'étendue. En s'assurant un droit et une juridiction particulière, ce n'est pas seulement son influence qu'elle a établie, c'est aussi sa domination : rien ne lui est étranger ou indifférent, sa surveillance infatigable ne laisse rien échapper; d'un bout de l'Europe à l'autre elle appelle à son for toute question dont la solution l'intéresse; elle n'oublie ni n'épargne personne; le plus humble serf et le plus puissant monarque sont atteint par elle, et doivent également courber le front devant des arrêts sans appel.

Au moment d'étudier le côté matériel de l'organisme du moyen âge, ces idées devaient être rappelées, car jamais la relation du spirituel et du matériel ne fut aussi intime. Le moyen âge sans l'Eglise est quelque chose de vague,

d'oriental, une lettre close; c'est l'Eglise qui donne le mouvement, qui possède l'initiative sociale dans cette époque de l'histoire de l'humanité.

Lors de la grande perturbation produite par la conquête, l'Eglise, qui a été la première à l'œuvre pour sauver la société de l'écueil de la désorganisation, ne fit pas moins d'efforts pour la sauver de celui de la misère, alors tout aussi menaçant. Elle se charge d'activer la production et de diriger la consommation d'une manière utile. « Ora et labora, » tel est la devise qu'elle donne à l'activité humaine. Elle prêche d'exemple: ses solitaires vont défricher les solitudes les plus affreuses, ses courageux missionnaires enseignent les secrets de l'agriculture aux populations barbares qu'ils convertissent. L'Eglise s'efforce aussi de dégager le travail des entraves que les faits lui opposent; elle proscrit l'usure, afin d'empêcher le possesseur du capital d'écraser le travailleur, chose d'autant plus facile que la richesse était plus rare; elle favorise les paysans qui cultivent ses domaines, et recommande à tous de les traiter avec douceur et humanité; elle s'efforce de mettre fin aux guerres incessantes que se font les seigneurs; elle institue, sous le nom de trêve de Dieu, certains jours, certaines époques pendant lesquels il est interdit d'entreprendre une expédition militaire.

Reconnaissons aussi que le système féodal était de sa nature favorable à la repopulation des campagnes; les conquérants, ennemis du séjour des villes, s'y étaient répandus, et la terre ou *villa* de chaque chef germain était devenue un centre de population agricole, au milieu duquel l'Eglise plaçait sa chapelle, et la féodalité son château.

Pourquoi, en effet, ces chefs barbares ambitionnaient-ils si fort la possession de vastes domaines? Ce n'était pas

seulement pour en retirer des richesses, de l'or pour leurs jouissances privées ; leurs habitudes peu raffinées n'auraient pas eu besoin de tant de terres. Ce qu'ils voulaient, c'était de la force, du pouvoir, c'était, avant tout, la faculté d'augmenter le nombre de leurs compagnons; ils voulaient faire de leurs terres l'emploi qu'ils faisaient en Germanie de leurs armes, de leurs chevaux, de leurs banquets. Jusqu'au dixième et au onzième siècles, on voit encore souvent des terres désertes données par les seigneurs à ceux qui voulaient aller s'y établir, franches de toutes charges, et sous la seule condition du service.

La grande propriété barbare a donc été au fond favorable au développement de l'agriculture, au rebours de la grande propriété romaine, qui visait seulement à l'accroissement du revenu du maître, ne considérant la population qui vivait du travail de la terre que comme un instrument qu'on conserve ou qu'on rejette à volonté. La grande propriété romaine, combinée avec un mauvais système d'administration financière, avait dépeuplé les campagnes et désolé le sol. Si dure, si oppressive que la féodalité ait été quelquefois à l'égard de l'agriculteur, elle a pourtant, il faut l'avouer, produit l'effet tout opposé.

Ainsi que l'agriculture, l'art et l'industrie reçurent de l'Eglise la première impulsion. Les premiers centres industriels sont des couvents; les premières corporations industrielles sont des corporations religieuses, ce sont les francs-maçons, à la fois artistes et ouvriers, confréries libres qui se répandent souvent sur toute l'Europe; par exemple, celle des maçons de Cologne, celle de Strasbourg, qui fit la cathédrale de Milan. Ces francs-maçons étaient des moines d'abord, et l'art était sacerdotal, ensuite il devint libre; toutefois jusqu'à la fin du moyen âge on re-

trouve en lui quelque chose de son origine hiératique. Ce n'est pas un type fixe comme l'art oriental, ce n'est pas non plus la symétrie qui constitue l'unité de l'art greco-romain, la personnalité, l'individualité s'y manifestent partout; mais une personnalité et une individualité chrétiennes, c'est ce qui donne cette unité à l'art gothique, si imposante et en même temps si insaisissable à l'extérieur; elle n'est pas matérielle; elle est dans le tout, dans l'idée vers laquelle tous les détails convergent, c'est l'unité de la variété.

Dans les rangs des travailleurs libres que l'Eglise enrégimentait, affluèrent bientôt les serfs et les hommes des dernières classes de la société, car là était la liberté; la tonsure efface le servage parce qu'elle en tient lieu; pour être membre des ordres mineurs, il n'était d'ailleurs pas nécessaire d'être prêtre, ni de se soumettre au célibat.

A l'abri de ces institutions religieuses, autour des églises et des couvents, la commune prend naissance, non pas en Italie et dans la France méridionale où la commune romaine n'a jamais disparu, mais dans la France septentrionale, la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, toute l'Europe centrale en un mot.

La commune, voilà la grande puissance industrielle du moyen âge; il est bon de s'y arrêter un instant. Ces communes avaient-elles une place au moyen âge? pouvaient-elles travailler, se développer librement au moment où tout était dépendant, retenu dans les liens de l'Eglise ou dans ceux de la féodalité? Non, sans doute; car la propriété foncière ne peut leur appartenir, elles ne peuvent avoir que la propriété mobilière; or, pour exister indépendant, il faut exister quelque part. Les communes furent donc dans l'origine soumises aux seigneurs laïques ou ecclésiastiques qui possédaient le sol sur lequel elles étaient

établies. Ces seigneurs, qui avaient sans cesse besoin d'argent, favorisèrent leur fondation, leur accroissement; car elles l'enrichissaient par le travail industriel, et pouvaient leur fournir l'argent dont ils avaient besoin; mais avec leur argent les communes, de leur côté, rachetaient pas à pas et pièce à pièce leur liberté.

Il est de principe général, au moyen âge, que ce qui échappe au pouvoir féodal tombe nécessairement sous celui de la royauté, et que ce qui dépend du roi ou de l'empereur est censé libre; les princes sentirent à leur tour l'avantage qu'ils pouvaient tirer des communes, ils fondèrent donc des villes libres, ils favorisèrent l'émancipation des communes qui ne dépendaient pas d'eux immédiatement. En outre, s'attribuant sur le travail même une sorte de suzeraineté, ils le donnèrent en bénéfice aux corporations industrielles des communes, imprimant par là à leur propriété mobilière le caractère féodal que tout avait alors. Comme la propriété foncière représente une fonction sociale qui est attachée au sol et n'en saurait être distraite, de même le travail industriel est lui-même érigé en privilége, et élevé par là à la même hauteur que la propriété du sol. Il était de principe aussi que lorsqu'à cette époque le roi créait une fonction quelconque, cette fonction devint héréditaire, c'est en vertu de ce principe que les hommes se sont identifiés avec les bénéfices basés sur la propriété du sol, et que la vente des charges était non un abus comme on le dit, mais une conséquence naturelle du système féodal. La commune aussi devint héréditaire; le père transmet au fils les droits qui appartiennent à sa corporation, seulement ici il n'y a pas de privilége de primogéniture, car ces droits sont de nature à pouvoir être exercés par plusieurs. Cependant comme il y aurait eu trou-

ble dans la commune si chacun avait voulu prendre pour lui la meilleure industrie, il fallut créer une organisation spéciale qui garantit et limita les droits de tous. On organisa les maîtrises; il y avait une quantité d'industries diverses, plusieurs industries, qui maintenant appartiennent au même métier, formaient alors des métiers distincts; le nombre des maîtrises dans chaque métier était limité, de plus, chaque maître ne pouvait avoir qu'un certain nombre d'ouvriers; la maîtrise était la propriété héréditaire de la famille du maître; sa veuve faisait exercer le métier par des ouvriers jusqu'à ce que ses fils fussent devenus maîtres; une famille pouvait aussi vendre son droit lorsqu'elle ne voulait plus l'exercer. Afin que chaque métier fut exercé avec l'habileté convenable, on avait établi trois degrés d'instruction, apprenti, compagnon et maître; l'enfant du maître entre comme apprenti chez un autre maître, puis devient compagnon ouvrier; cet état de stage dure longtemps, et pour devenir maître, il faut subir un examen sévère, présenter un chef-d'œuvre de sa main qui est examiné par les maîtres de l'art. Il y avait pour cela du travail et de la dépense à faire, mais on acquérait une position importante; le maître avait, concurremment avec les autres maîtres de sa profession, le privilége d'un certain travail dans la cité. De plus, les monopoles attribués aux communes liaient ordinairement les campagnes environnantes à se servir dans la cité; on n'était guère maître avant trente ans passés, alors on pouvait se marier, l'avenir était assuré. L'industrie moderne est née de cette organisation; c'est là qu'elle a perfectionné ses procédés d'une manière si merveilleuse.

Ainsi, dans l'arrangement économique du moyen âge, tout le monde a une fonction déterminée, un service à

rendre ou à recevoir ; le travail et la participation à ses produits ne manquent à personne ; l'oisif seul n'a pas de place ; de là une production très-considérable.

La consommation improductive était très-grande aussi.

On est frappé en réfléchissant que malgré le désordre continuel dont l'histoire du moyen âge offre le spectacle, au milieu de ces guerres toujours renaissantes, de ces troubles des communes, de ces luttes entre l'Eglise et l'Etat, entre la féodalité et la royauté, au milieu de tant de spoliations, de rapines et de destructions, la richesse générale ne cesse d'augmenter. Il faut que l'ordre intérieur de l'industrie fût bien puissant pour résister à tant d'attaques ! Et à côté de la consommation causée par les guerres, que d'institutions établies, que de monuments élevés, que de travaux exécutés, que de valeurs consacrées à la consommation perfectionnelle ! mais la consommation reproductive était si forte et si efficace qu'elle suffisait à réparer toutes les pertes et à couvrir toutes les dépenses. On aura bien plus lieu d'être étonné lorsqu'on verra l'ordre politique renaissant, la richesse commencer à décroître ; il est vrai que le mal causé par les guerres, si considérable qu'il soit, n'est que passager, et ne saurait être comparé avec le mal permanent que produit la lèpre du luxe et de l'oisiveté, lorsqu'elle s'est une fois implantée dans la société.

Le servage est-il une transformation de l'esclavage ancien ? doit-on voir dans le serf le fils, le successeur immédiat de l'esclave ? Je ne le pense pas. Je trouverais déjà une plus grande analogie entre le serf et le colon du bas empire. Le servage, du reste, me paraît être quelque chose d'entièrement nouveau. L'esclavage appartient à une époque industrielle plus avancée que l'époque féodale, mais à des peuples qui ont perdu la notion de l'unité hu-

maine. Lorsque les barbares sont arrivés, l'esclavage existait encore en droit en Europe, mais en fait, on pourrait presque dire qu'il n'existait plus, il s'était éteint par la double influence du décroissement successif de la richesse et des idées chrétiennes. Lisez les lois des derniers empereurs d'occident, et vous serez surpris de trouver que l'esclave n'y apparaît plus ou presque plus. L'esclavage semble s'être réfugié en Orient, et la raison en est que l'empire oriental n'avait pas souffert de la détresse divitiale comme celui de l'occident; aussi a-t-il duré bien plus longtemps.

Les barbares, de leur côté, ne firent pas une grande différence entre les habitants des campagnes libres, lorsqu'ils appartenaient à la race vaincue, et ce qui pouvait y rester d'esclaves. On les plaça pêle-mêle dans des conditions qui se rapprochent du servage ; on leur laissa une portion de leur propriété, à condition qu'ils travaillassent la portion du seigneur barbare qui leur était imposé. Il n'y a donc entre le servage et l'esclavage ni continuité, passage historique, ni rapport d'identité entre les causes qui le produisent; il n'y a pas non plus une aussi grande ressemblance qu'on le dit entre les conditions juridiques. Il est vrai que le serf est lié à la glèbe, et que le maître vend le serf avec la terre, mais cette cession du serf n'a pas les caractères d'une vente absolue; on ne vend que la portion de travail due à la terre par le serf qui en est l'objet, en d'autres termes, l'engagement héréditaire du serf établi sur la glèbe. L'esclave romain était chose et ne pouvait posséder ; le serf du moyen âge est homme et citoyen, il n'est pas absolument soumis aux caprices d'un maître ; il a une personnalité morale et juridique, il a la puissance paternelle, la puissance maritale ; il peut posséder en pro-

pre, et au moyen de son épargne il pourra même se racheter de ses obligations vis-à-vis de son maître. Son maître aussi, d'ailleurs, est jusqu'à un certain point lié à une glèbe; sa seigneurie est une glèbe plus étendue accordée à charge de service et d'hommage ; il est l'homme de son suzerain comme le serf est l'homme de son seigneur. Le roi lui-même est assis sur la terre comme le seigneur et le serf, comme tout le monde. Dans la hiérarchie féodale, le serf forme le dernier échelon, mais il fait partie de cette hiérarchie. Ce qu'on a dit sur la condition malheureuse des serfs s'applique surtout aux derniers temps de la féodalité ; alors les serfs étaient devenus redoutables à leurs maîtres, ils voulaient arriver à l'affranchissement, et les princes et seigneurs faisaient peser sur eux tous les impôts et mille exactions, afin d'empêcher qu'ils ne fissent des épargnes qui leur aurait donné les moyens de se racheter.

L'impulsion qui poussait les serfs à acquérir la liberté, l'emporte néanmoins sur tous les obstacles qu'on cherche à leur opposer. Les serfs travaillent à s'enrichir ; ils en ont les moyens, car ils sont les principaux producteurs, et une fois enrichis, leur premier besoin est de changer leurs corvées en redevances ; au lieu de servir tant de jours, ils paient une certaine somme ; les maîtres qui ont besoin d'argent trouvent souvent leur avantage à cet arrangement : le serf, une fois dégagé, augmentait le tiers état, dont le foyer se trouvait partout dans les communes.

Dans le principe, la plupart des serfs appartiennent à la race vaincue, mais à mesure que le travail agricole acquiert plus de valeur, beaucoup de cultivateurs libres de la race conquérante tombèrent aussi dans cette condition ; les seigneurs bénéficiers avaient un haut intérêt à accroître le nombre des travailleurs qui faisaient produire leurs do-

maines, et nous avons vu dans un précédent article qu'ils ne faisaient pas grand scrupule d'employer la force à défaut de droit pour atteindre leur but. Ainsi le servage du moyen âge, tout comme l'esclavage antique, s'est accru et est devenu plus dur en raison des progrès économiques, toutefois avec cette différence qu'au moyen âge le mouvement vers la servitude a été promptement suivi par un mouvement encore plus marqué vers la liberté. Le serf avait sa place dans l'organisation politique, et il a su l'utiliser.

Notons ici l'action bienfaisante qu'a exercé l'Eglise sur le développement de la liberté. Pour elle, point de race prédestinée à l'empire ou à l'esclavage, tous les hommes sont également libres par l'esprit; la hiérarchie ecclésiastique est fondée sur ce principe; elle est accessible à tous, et toutes les fonctions sont attribuées par l'élection populaire; le pape lui-même est élu par le peuple et le clergé de Rome, ainsi qu'un autre évêque, et il porte le titre significatif de *servus servorum Dei*; l'Eglise se recrute de préférence dans la race vaincue, parmi les serfs qu'elle appelle sans cesse à la liberté. Elle prend partout le parti du faible, de l'opprimé, contre le puissant oppresseur. C'est sur ses terres que le sort des classes asservies est le plus doux, et qu'elles arrivent le plus vite à l'émancipation. Mais ce n'était pas encore assez de tout cela, il fallait que l'Eglise parvînt à dompter l'esprit fier et belliqueux des races conquérantes, en les faisant servir à ses vues. La discorde est partout et empêche l'ordre de s'établir; l'Eglise dit aux seigneurs féodaux : « Vous vous entre-détruisez, allez aux croisades; » allez à la guerre sainte, poursuivez dans l'Orient les musulmans, qui naguère ont attaqué l'Europe et possèdent le tombeau du

Christ. La réaction des croisades sur l'ordre intérieur de l'Occident a été immense. Les seigneurs, obligés de faire de l'argent, affranchissent une grande quantité de serfs, et le mouvement dans le sens de la liberté dont nous parlions tout à l'heure commence à se prononcer; l'Eglise, pendant l'absence des croisés, a administré leurs domaines, elle y a fait rendre la justice par des clercs; lorsque le seigneur revient, il laisse le juge à sa place, car ce dernier peut suivre ce genre d'affaire de plus près et connaît mieux la loi; de là, plus d'équité dans les rapports des seigneurs et des paysans, plus de justice dans les rapports des paysans entre eux. Les croisades eurent encore cet effet, que mettant en contact l'Europe avec l'Orient, elles initièrent la noblesse au luxe oriental, et pour satisfaire à ce luxe en produisant des objets à échanger avec ceux que fournissent l'Asie, il fallut donner une nouvelle impulsion à l'industrie, établir des relations commerciales permanentes et étendues. Les cités maritimes de l'Italie devinrent l'entrepôt de ce commerce, qui a fait leur grandeur. C'est en vue des croisades aussi, que furent constitués les ordres de chevalerie religieux; tous ces cadets de familles nobles, auxquels leur naissance interdisait le travail roturier, et que la loi des fiefs condamnait à la pauvreté, tous ces aventuriers de l'aristocratie qu'on a disciplinés dans un but commun auraient perpétué le trouble dans l'Etat, ils furent employés à maintenir l'ordre, à défendre l'Eglise, à protéger les faibles; ainsi l'Eglise attire à elle ceux que l'Etat repousse, qu'ils descendent l'échelle sociale ou bien qu'ils aspirent à la monter.

Dans l'antiquité la période théocratique de la société correspond à la phase monarchique de la propriété en Orient, à la phase patriarcale et à la phase féodale, chez

les Juifs et en Occident. Dans le moyen âge, qui est aussi une époque théocratique, la propriété est remontée jusqu'à la phase féodale ; les circonstances canoniques qui accompagnent la chute de l'empire ont amené ce résultat ; la propriété du sol est immobilisée de la sorte pendant un assez long temps.

Depuis le neuvième siècle environ, la féodalité est devenue en Europe un fait universel, les hommes libres, qu'ils soient d'origine romaine ou barbare, ont été forcés de se mettre presque sans exception, sous le bouclier de celui qui, dans ces temps de trouble et de violences réunit dans chaque localité l'autorité civile et militaire, commande la force armée et administre la justice ; les alleux ont disparu, les fiefs qui ne sont autre chose que l'ancien bénéfice militaire consolidé entre les mains de son possesseur, ont envahi toutes les terres cultivables qui n'appartiennent pas à l'Eglise ; l'hérédité des fiefs récemment introduite achève ainsi de faire de la propriété de la terre ce qu'elle était dans les époques héroïques, un privilége du sang.

« Nulle terre sans seigneur, nul seigneur sans terre, » telle est la maxime suprême du système féodal, les terres qui n'avaient pas d'héritier par suite de l'extinction de la race féodale tombaient donc à l'empereur ou au roi, qui pouvait ou en investir d'autres, ou bien les absorber dans son domaine propre.

Les bénéfices de l'Eglise font aussi partie du domaine féodal, et sous ce point de vue sont soumises à la suprématie, à la suzeraineté de l'Empereur, clef de voûte de la féodalité ; toutefois il existe entre ces derniers bénéfices et les fiefs deux différences fondamentales.

On remarquera d'abord que si, en théorie, les terres de

l'Eglise reconnaissent la suzeraineté, le dominium éminens du chef de la féodalité, à cause de la perpétuité qui est un des caractères de l'Eglise, il n'arrive jamais que le suzerain soit appelé à rentrer de fait dans ses droits de propriétaire ; l'Eglise, en tant que corps, remplit incessamment et par elle-même les vides qui se font dans son sein, et par conséquent ne laisse jamais tomber dans les mains du suzerain temporel les droits qui lui appartiennent à l'extinction de la race du possesseur du bénéfice.

On observera, en second lieu, que dans l'Eglise le fonctionnaire usufruitier du bénéfice est célibataire, il meurt sans héritier, tandis que le feudataire laïque se marie et laisse des héritiers naturels auxquels il transmet son fief.

Ces circonstances expliquent que l'Eglise ait toujours conservé beaucoup plus de pouvoir sur ses membres, et maintenu dans son sein une discipline beaucoup plus forte, car l'occasion de disposer de ses bénéfices lui revenait beaucoup plus fréquemment; la longueur de l'usufruit ne faisait pas oublier la réalité du droit du propriétaire; elles expliquent encore comme quoi l'Eglise était, par son organisation, beaucoup plus favorable que la féodalité aux progrès de la liberté. Les portes par lesquelles on parvient aux échelons supérieurs dans la hiérarchie laïque sont fermées, et ne s'ouvrent que très-rarement, très-difficilement; le privilége héréditaire fait des fiefs l'apanage exclusif d'une caste que le droit d'aînesse, conséquence de ce régime, contribue encore à resserrer; les fonctions de l'Eglise, au contraire, sont continuellement ouvertes à tous; le dernier des serfs peut devenir prêtre, évêque, on en vit même monter sur le trône du souverain pontife, et devenir ainsi les supérieurs des rois. Quoi qu'il en soit de ces différences entre ce qu'on peut appeler la féodalité laïque et la féoda-

lité ecclésiastique, la terre est tout entière partagée de telle sorte que la propriété a cessé d'être purement et simplement le fruit du travail présent ou accumulé, et que le surplus de sa production profite aux bénéficiers et non aux travailleurs.

La décadence économique avait amené cet état de choses, lorsque les rapports économiques se furent améliorés, la richesse en se relevant trouva la propriété immobilière fixée entre les mains des fonctionnaires de l'Etat et de l'Eglise, sous la double sauvegarde du droit et de la religion, pour que la propriété individuelle reparût, il fallait qu'il pût surgir des propriétaires nouveaux.

Cependant, comme dans la théocratie juive, il existe au moyen âge une certaine propriété immobilière qui est restée, libre, personnelle, et accessible à tout le monde, j'entends les immeubles des villes à l'exception de ceux qui sont à l'Eglise et des palais publics, *sacra et sacro sancta*. C'est le meuble fait immeuble, qui conserve dans les communes le cachet de son origine, c'est pour ainsi dire une soupape laissée à la liberté; autour de cette propriété libre, quoique fixée dans le sol, s'accumulera l'épargne des classes affranchies du lien féodal et terrier.

Nous avons vu naître à côté de la propriété féodale une propriété fictive, la propriété du travail industriel. Eh bien! en attendant que le développement économique et la marche de la civilisation entraînent une nouvelle transformation de la propriété du sol, cette propriété fictive s'assied sur la propriété immobilière et libre des communes, et devenant héréditaire à son tour, cette seconde propriété établie à côté de celle du sol, produit l'effet que produisaient à Rome les lois agraires, elle crée une nouvelle catégorie de propriétaires. Observons, du reste, que

le privilége du travail pèse aussi en dernière analyse sur la terre; car une fois qu'on a accordé à une corporation industrielle le droit exclusif de fournir telle chose à telle contrée, ce monopole fait hausser le prix de la chose en question.

Conformément à la nature invariable des choses, cette nouvelle espèce de propriété produit aussi la liberté, telles étaient les franchises accordées aux communes que le seul séjour dans une commune libre pendant un temps assez court, la demeure d'an et jour rendait primitivement membre de la communauté, et par conséquent libre celui qui ne l'était pas originairement.

Ainsi, des trois sphères qui constituent l'Etat du moyen âge, la féodalité, l'Eglise et la commune, deux donnaient la liberté, et une seulement l'arrêtait. C'était assez pour le progrès.

Ajoutons qu'en plusieurs lieux, par exemple en Suisse, en Italie, dans la Flandre, et dans quelques parties de l'Allemagne, les communes ne furent pas seulement affranchies, c'est-à-dire placées sous la suzeraineté immédiate de la couronne, elles devinrent souveraines, ou tout au moins seigneur féodal, ne relevant que de la suzeraineté souvent presque purement idéale des chefs du saint empire. Ces communes réunirent ainsi les droits de la propriété féodale la plus complète aux franchises ordinaires, et en particulier au monopole industriel.

On écrirait des volumes sur le sujet de l'influence qu'exerce le système de propriété du moyen âge sur les institutions politiques de ce temps; je me borne ici à deux ou trois grands traits.

La propriété du sol est la base principale de l'ordre politique. C'est là une proposition que l'histoire du moyen âge démontre surabondamment.

Déjà avant la chute de l'empire les barbares entrés à son service y possédaient une partie du sol, et par le fait ils gouvernaient déjà ; pendant un siècle environ les empereurs d'Occident ne furent que des mannequins, élevés et renversés par le caprice de leurs chefs.

Durant toute l'époque que l'on peut appeler barbare, l'époque d'enfantement du régime féodal, qui dure du cinquième au dixième siècle, le pouvoir politique se partage également entre les possesseurs du sol.

Tant que la nation conquérante, ou du moins un nombre plus ou moins considérable de ses membres a, dans une propriété immobilière indépendante, la garantie de sa liberté politique, cette liberté subsiste; les rois barbares gouvernent leurs nouveaux états à peu près selon les traditions de l'ancienne constitution germaine; l'assemblée générale des hommes libres de la race conquérante, placitum, mallum, constitue le souverain pouvoir; les assemblées provinciales et cantonales sont également fréquemment consultées, et prennent une part active, essentielle à l'administration très-simple de cette époque, et à la reddition des jugements.

A mesure que le système bénéficier remplace celui des alleux, la liberté politique de la nation victorieuse est de plus en plus confisquée, et le pouvoir se répartit comme la terre, entre la royauté, l'aristocratie barbare et l'Eglise.

L'influence si considérable que l'Eglise exerçait alors, et qu'elle continua à exercer durant tout le moyen âge, tient sans doute, avant tout, à l'autorité qu'elle acquit sur les barbares nouvellement convertis, à sa supériorié morale et intellectuelle, à son organisation plus parfaite que celle de l'Etat, mais elle doit aussi être attribuée pour une bonne part à la position économique avantageuse que, dans le désordre et la misère générale, l'Eglise sut légitimement conquérir.

Les rois barbares, aidés en cela par l'Eglise, firent dès l'entrée une tentative pour se présenter comme héritiers de l'autorité impériale, et pour faire adopter de nouveau les traditions gouvernementales romaines. Mais dans une société violente et rudimentaire comme celle de cette époque, une autorité abstraite, pour ainsi dire, était impuissante, et l'unité sociale ou monarchique qui en devait résulter ne pouvait être réelle. Nous avons vu, au sujet de l'établissement des bénéfices, comment les rois barbares, pour en faire des fidèles, seul moyen de prépondérance alors, avaient été obligés de distribuer successivement à leurs compagnons les vastes domaines royaux, fruits de la conquête ; puis ceux qu'ils acquirent sans eux, par de nouvelles guerres et des confiscations, puis enfin comme ils avaient été obligés d'aliéner successivement tous les emplois de l'administration. Mais par ces efforts même pour conserver leur autorité, la royauté tendait à s'affaiblir de plus en plus.

La première dynastie franque, par exemple, ne perdit la couronne que parce qu'après avoir aliéné tous ses domaines et tous les offices à sa nomination, elle ne put conserver une autorité suffisante sur ses bénéficiers. Le maire du palais nommé par les bénéficiers eux-mêmes et représentant de leurs intérêts, régnait de fait bien avant que la race mérovingienne eût été dépossédée de son titre royal.

Le génie de Charlemagne saisit nettement le nœud de la difficulté, il comprit bien que la lutte des bénéficiers contre la couronne qui avait fait l'élévation de sa famille, n'était pas près de cesser, aussi entreprit-il de traverser la hiérarchie féodale qui se constituait, pour entrer en communication directe avec tous les hommes libres, et à cet effet, de relever l'ancienne constitution germanique qui tombait

en désuétude, pour se faire non plus un roi à la mode romaine, mais un vrai roi germain; en outre, s'emparant à son profit des relations féodales nouvellement créées, Charlemagne, une fois proclamé empereur, exigea que tous les hommes libres lui rendissent personnellement l'hommage qui se rend au seigneur.

Il n'y avait assurément aucune manière plus ingénieuse et plus pratique d'organiser la féodalité naissante, en la conciliant avec l'unité politique de l'Etat, de détourner une force dont on ne pouvait faire abstraction, et tout en conservant la forme féodale, affranchir le pouvoir royal des entraves que ces formes tendaient à lui imposer.

Ce système prévalut un moment, mais les successeurs de Charlemagne le laissèrent tomber, cessèrent d'exercer aucune action directe sur leurs sujets, et furent bientôt obligés de recourir, eux aussi, en tout et partout au bon vouloir de leurs vassaux; les bénéfices devenus héréditaires, donnèrent à leurs possesseurs une position toujours plus indépendante, et enfin une seconde révolution due à la même cause qui avait renversé les Mérovingiens, brisa l'empire de Charlemagne dans les mains de ses descendants. Alors toutes ces nations diverses, et non encore fondues ensemble, qui formaient le vaste empire franc, tirèrent chacune de leur côté. L'aristocratie terrière a définitivement triomphé dans sa lutte contre l'Etat; la notion même de l'Etat se confondrait entièrement avec celle de fief, si au milieu de cet immense fractionnement, de cette confusion inouïe dont l'Europe présente alors le spectacle; l'idée de l'empire chrétien n'était restée debout, glorieux, impérissable souvenir!

Au point de vue purement historique, le lien féodal avait été d'abord un lien de fidélité, un rapport d'homme à

homme, rapport de dépendance, mais supposant la liberté; le point de départ est l'indépendance individuelle, la dépendance est le fait postérieur et contractuel. A côté de ce lien subsiste jusqu'à un certain point l'idée antique de l'Etat que représente la royauté.

Par suite des révolutions que nous venons de décrire, le principe historique de la féodalité germanique a été amené peu à peu à s'identifier avec le principe original et universel de toute féodalité; la possession de la terre est devenue le fait dominant, et l'idée de l'Etat a été absorbée également, il n'y a plus en Europe que des vassaux, des suzerains et l'empereur. Dès ce moment donc la féodalité règne sans partage sur la société européenne, elle est souveraine dans la sphère temporelle, comme l'Eglise est souveraine dans la sphère spirituelle; comme l'Eglise elle étend un réseau sur la chrétienté tout entière, comme l'Eglise elle a son organisation générale, sa hiérarchie complète, son unité, son chef.

Le suzerain est essentiellement propriétaire de la terre, le vassal en détient une parcelle à titre de concession du suzerain, le serf, à son tour, a pour condition politique de servir en cultivant la terre du vassal.

Le pouvoir politique étant confondu avec le pouvoir féodal, souverain et suzerain signifie la même chose, la souveraineté s'étant incorporée au sol avec tous ses attributs; droits d'impôts, de battre monnaie, de rendre la justice civile et criminelle, de faire la guerre et la paix, sont en quelque sorte un fruit de la terre, car dans la terre réside la souveraineté.

Le roi qui, dans l'époque barbare, était le chef politique et militaire des hommes libres de sa nation est devenu le seigneur de toutes les terres de ses vasseaux; c'est l'en-

semble de ces terres qui constitue le royaume, aussi dit-on le roi de France, le roi d'Angleterre, le roi d'Italie, et non plus le roi des Francs, le roi des Lombards, etc. Les mots suivent toujours les faits.

Du reste, au premier moment, ces nouvelles royautés ne sont guère que nominales ; en Allemagne, en France, en Italie, chaque seigneur a tiré à soi quelque lambeau de l'empire, chaque duc, chaque comte, chaque marquis, s'est attribué la propriété et la souveraineté du ressort qu'il administrait, il est roi dans son fief.

Dans le morcellement et l'enchevêtrement incroyable de seigneuries que présente alors la carte de l'Europe on distingue bien des groupes principaux qui se forment autour des suzerains les plus puissants ou les plus habiles, mais il est difficile de considérer ces groupes comme de véritables nations : l'idée de la patrie antique a disparu ; la patrie c'est le suzerain pour les grands vassaux ; c'est le seigneur pour les vassaux de second ordre ou pour les serfs. Le territoire d'une nation n'est plus que le patrimoine d'une famille. C'est par des mariages, des héritages, des ventes et des achats, que les Etats s'accroissent ou diminuent ; quelquefois le chef de la même famille réunit sur sa tête plusieurs couronnes, plusieurs seigneuries, c'est-à-dire plusieurs Etats indépendants ; quelquefois, en revanche, un Etat important se partage et se dissout comme une succession privée aujourd'hui.

Et dans ces opérations, qui font passer les peuples de mains en mains, personne ne songerait à consulter ceux-ci ; que le seigneur donne une partie de ses terres à quelque autre, les sujets qui font partie de la donation ne diront rien et n'auraient rien à dire, pourvu que le nouveau seigneur n'exige d'eux que les services exigés par l'ancien.

Les transactions internationales ont cessé d'être des traités de nation à nation, pour devenir des conventions de famille à famille, ou d'un seigneur avec ses vassaux; la guerre aussi a changé de physionomie, les guerres nationales ont disparu, la guerre est une manière de procédure par laquelle les seigneurs tranchent les questions que la loi des fiefs n'est pas parvenue à résoudre d'une manière pacifique.

Naturellement cette uniformité d'un droit, à la fois politique et privé, régnant sur les diverses parties de l'Europe, contribua à faire de plus en plus de celle-ci un seul Etat; l'absence de nationalités bien dessinées, et la fragilité des liens qui fondent les Etats, empêchant d'ailleurs pour longtemps toute individualisation puissante de se former.

Le caractère de droit privé, je dirai même de droit de propriété qu'a pris le droit public au moyen âge, est un phénomène unique dans l'histoire de la civilisation. Sous ce rapport, le droit féodal est l'opposé de droit antique qui donne même au droit privé le caractère du droit public, et dans lequel tous les rapports de la vie particulière sont constamment pénétrés et dominés par l'idée de l'Etat. Ainsi, par exemple, il n'y a pas de contraste plus complet que celui qu'on établirait entre l'Etat platonicien, type idéal de l'Etat grec et l'Etat féodal. Dans le premier, on ne pense jamais à l'individu, à son intérêt, à son vœu, à son droit, l'harmonie dans l'Etat est le but auquel tout est sacrifié; dans le second, on n'a pas même l'air de penser à l'Etat; seulement ce qui est individuel, propriété, contrat, droit personnel est pris en considération, constitue un droit absolu; l'autorité politique, militaire, la juridiction, même la juridiction criminelle, apparaissent sous la forme du tien et du mien. La religion seule a quelque

chose d'objectif, et comme telle domine et détermine le droit privé.

Rome même, mère du droit privé, Rome qui liait si intimement l'exercice des droits civils à celui de la souveraineté, n'a jamais donné à son droit la subjectivité qu'il eut au moyen âge; dans l'origine, le droit privé et le droit public sont confondus, parce que la cité elle-même est la propriété des pères de caste patricienne; par conséquent, si le droit privé existe, c'est en vertu de la constitution particulière de la cité; aussi pour les patriciens, pour les étrangers plus tard, le droit privé n'est que concession bénévole; sous l'empire, le droit privé est sorti de cette confusion primitive; mais en perdant sa base propre, car si développé, si parfait qu'il soit devenu, le droit privé du temps des empereurs n'existe que par la permission, par le bon plaisir de l'empereur; vis-à-vis de l'empereur, il n'y a pas plus de droit privé que de liberté politique. Au fond le droit privé impérial avait lui aussi sa source, son principe dans le droit public, mais dans le droit public absorbé dans le despotisme impérial.

Le droit moderne seul a distingué la sphère du droit public et celle du droit privé, a posé l'Etat comme Etat, et a reconnu à côté de lui le droit de l'individu.

Dans le droit féodal, toutes les institutions du droit public ont le cachet du droit privé; elles sont, pourrions-nous dire, dans l'enveloppe du droit privé; mais ce serait une grave erreur d'en conclure que le droit féodal ne soit qu'un droit privé, ni que l'esprit de personnalisme, d'égoïsme, de propriété particulière fût la tendance dominante des temps pendant lesquels il a régné; ce serait confondre le fond avec la forme. Au contraire, dans le système féodal, les rapports personnels et les relations qui naissent de

la propriété sont constamment dirigées vers un but social et moral ; la propriété particulière n'existe proprement pas, car elle n'est jamais absolue, et aux droits qu'elle confère sont toujours attachés des devoirs; enfin les vertus du moyen âge sont justement le dévouement, la fidélité, le désintéressement, la libéralité; c'est-à-dire tout ce qui sort l'individu de la considération de son bien individuel, et le porte à se consacrer au bien général.

Aussi voyez, la vie toute publique de Rome a laissé pour héritage au monde un droit privé extrêmement développé ; la subjectivité formelle du moyen âge a enfanté le droit public moderne, plus fort, plus vivace, plus développé que le droit public ancien ; en revanche, elle a si peu eu un droit privé proprement dit, que lorsque le besoin de celui-ci s'est fait sentir, il a fallu reprendre en sous-œuvre celui de la vieille Rome.

C'est que le côté fort du moyen âge était le cœur et l'imagination plutôt que la froide raison ; son génie, la synthèse et non point l'analyse.

Dans la pensée du moyen âge, les deux sphères opposées de l'Eglise et de la féodalité, du spirituel et du temporel, ne sont que deux points de vue d'un même tout qui se complètent et se nécessitent l'un l'autre. Cette pensée, nous la trouvons dans les documents du temps de l'esprit le plus opposé, mais plus clairement que partout ailleurs dans l'épopée du Dante, image idéalisée du moyen âge considéré sous toutes les faces et dans toutes les directions. Mais la théorie du moyen âge, si l'on en vient au fait, ne se réalisa jamais complétement. En général, le pape avait la suprématie; que de fois cependant n'a-t-il pas dû céder devant l'orage soulevé par ses prétentions ! Dans ses incessants débats avec le pouvoir temporel, les

jours de revers et les jours de victoire se suivirent de près.

L'empereur, de son côté, ne fut guère reconnu, pour ce qu'en faisait la théorie, que dans les limites de l'empire d'Allemagne et des pays qui en dépendaient immédiatement : l'Italie, la Sicile, la Bourgogne, la Lorraine, la Pologne, la Bohême, la Hongrie ; les couronnes de France, d'Angleterre et d'Espagne refusèrent constamment, en revanche, de voir dans l'empereur un suzerain ; la préséance et quelques droits honorifiques, voilà tout ce qu'elles consentirent à lui accorder.

Le pape et l'empereur, ces deux représentants suprêmes de la double hiérarchie du moyen âge, étaient l'un pour l'autre le principal obstacle à la domination absolue, objet de leur commune ambition et de leurs constants efforts. Autour de cette grande rivalité gravitent toutes les autres, rois et empereurs, grands vassaux et vassaux secondaires, peuple et seigneurs, haut et bas clergé ; les rois prétendaient avoir été exemptés par le pape de la soumission aux droits impériaux, et le pape encourageait cette résistance afin de trouver dans les rois rivaux de l'empereur un point d'appui contre la prépondérance matérielle de celui-ci ; l'empereur, de son côté, prétendait, comme premier suzerain féodal, au droit d'investir de leurs bénéfices les dignitaires de l'Eglise, et par l'exercice de ce droit il s'immisçait dans le gouvernement spirituel qui, selon la théorie, ne lui appartenait pas.

Il faut le dire, le droit ne suffit pas pour maintenir l'ordre en ce monde s'il n'est accompagné de la force ; or les moyens manquaient pour obliger les chefs des deux hiérarchies à rester chacun dans leurs limites : de là la nécessité où chacun d'eux se trouvait de se procurer ces

moyens en fomentant réciproquement l'esprit de résistance chez les subordonnés de l'autre.

Remarquons d'ailleurs que les limites purement idéales de la théorie pouvaient difficilement être observées. Si l'empereur reconnaissait en plein le pouvoir que celle-ci accorde au pape, il risquait de n'être plus qu'un instrument dans les mains de l'Eglise ; le pape, de son côté, s'il n'usait de sa position et de son influence pour se créer des moyens d'action matérielle, était à la discrétion de l'empereur du moment que celui-ci trouverait bon de quitter le rôle de serviteur de l'Eglise pour prendre celui de maître, si tentant pour celui qui détient le pouvoir.

La question même de la nomination des chefs des deux hiérarchies était en soi presque insoluble ; car si le pape nomme et révoque l'empereur comme vicaire de Christ, qu'est-ce que l'empereur ? un simple avoué de saint Pierre ; si l'empereur choisit et dépose le pape, ou, du moins, s'attribue le droit de confirmer ou de casser l'élection faite par l'Eglise, qu'est-ce que le pape ? A défaut d'Etats fermement constitués, la garantie, résultant de l'équilibre des forces politiques, n'avait d'autre point d'appui qu'un système de dualité spirituelle et temporelle qui, dans l'application, fournissait la plus riche source en conflits et en contestations.

Ne soyons donc pas surpris si ceux auxquels était confiée la tâche de réaliser pacifiquement et régulièrement ce système ne s'en sont pas mieux tirés, si le moyen âge, du neuvième au seizième siècle ; de Charlemagne à Charles-Quint, ne nous présente que le tableau d'une longue guerre entre les deux puissances qui se partageaient alors la direction de la société. Tenons même pour heureux que, dans la lutte infaillible que ce système organisait, aucune

des parties n'ait pu être vaincue complétement, que l'équilibre de l'Etat et de l'Eglise, principale sauvegarde de la liberté et des progrès de l'avenir, n'ait jamais été décidément rompu.

Un état de conflit même permanent valait mieux qu'un accord qui aurait confisqué la liberté du monde. Supposons le triomphe complet de l'une des parties contendantes; supposons que Hildebrand soit parvenu à assujettir définitivement la féodalité dans son chef comme il le fit, en effet, pour un instant à Canossa, ou que les Hohenstauffen aient réussi à réunir sur leurs têtes la thiare pontificale et le diadème impérial, comme ils en eurent le projet, qui ne voit que l'Europe entière serait tombée par ce fait sous le régime d'un despotisme aussi intolérable qu'inébranlable, qu'il eût eu pour chef un kalife ou un dalaïlama, pour point d'appui une caste de prêtres ou une caste de guerriers.

Dans la vie même, sont les germes de sa destruction, au moment où une époque historique arrive à son plus complet, à son plus haut développement, on peut déjà discerner en elle les causes de sa décadence.

Ainsi, il arriva de cette lutte acharnée du pape et de l'empereur, qui occupe la seconde moitié du moyen âge ce qui arrive volontiers quand deux personnages très-haut placés s'attaquent et se déchirent mutuellement, le résultat fut l'affaiblissement, la déconsidération de tous les deux. En favorisant les monarchies indépendantes, en opposant la France à l'Allemagne, en affranchissant l'Italie, en soulevant contre l'empereur les villes et les grands vassaux, le pape a bien atteint son but immédiat, il a humilié un rival, il lui a lié les bras, il l'a mis hors d'état de lui nuire; mais les conséquences de cette politique ne se sont pas arrêtées là, elles se sont retournées contre celui qui l'a em-

ployée et qui plus tard dut déplorer amèrement ce triomphe auquel était attaché son propre abaissement. C'est à sa chute, en effet, que le pape a travaillé avec tant d'ardeur et de ténacité. Les couronnes qu'il a caressées, devenues fortes, lui résistent, tout comme aurait pu faire l'empereur, et le pape est sans moyens coercitifs à leur égard. L'empereur était le bras séculier de l'Eglise, l'Eglise s'est mutilée elle-même, et lorsque arrivent les moments difficiles, que lui reste-t-il ? de vaines paroles auxquelles peuples et princes ont également désappris d'obéir.

Depuis que Rodolphe de Habsbourg eût abandonné l'Italie, l'empire chrétien ne fut guère plus qu'un nom, et le pouvoir de la papauté déchût presque en même temps. Désormais le pape, prince italien, entre comme un élément secondaire dans l'équilibre européen, mais il n'est plus pour l'Europe un chef politique autant que religieux, sa voix ne commande plus d'un bout de la chrétienté à l'autre. Ce ban de l'Eglise qui renversait les empereurs, peut être impunément méprisé, même par de petits souverains.

Les institutions diverses dont l'activité concourait à la prospérité générale ne restèrent pas non plus bien longtemps fidèles à leur mission, aux principes qui les ont fait naître. L'Eglise, infidèle aux maximes qui ont fait sa puissance et sa gloire, cesse de se recruter parmi les petits et recherche l'acquisition des fils orgueilleux de l'aristocratie ; rebelle à la loi du travail qu'elle avait proclamée la première avec tant de succès, elle ouvre son sein aux habitudes de luxe et de plaisir, elle commence à se complaire dans l'hermine et l'or, les fêtes, la bonne chère ; elle ne sait plus faire usage de son opulence dans un intérêt général et pèse maintenant sur ceux qu'elle avait affranchis, en diminuant par une consommation impie le surplus du travail

du pauvre, surplus qui est sa liberté; elle a oublié les paroles avec lesquelles elle combattit les oppresseurs et ne sait plus que prêcher la soumission aux oppresseurs. Dieu la visitera bientôt et brisera cette fonction détournée de son but.

Les nobles, eux aussi, ont oublié le titre de leur hommage et de leur dignité, ils ont oublié qu'ils ne possèdent leurs bénéfices qu'à la condition de combattre et de se dévouer en toute occasion pour la défense commune, de rendre bonne justice à tous; ils ont oublié le beau serment de la chevalerie, la protection de la veuve et de l'orphelin; ils ne sont plus que les déprédateurs de la fortune publique, les frêlons de la ruche, qui pressurent les travailleurs, rançonnent le commerce et vivent de la sueur du peuple dans une vaine oisiveté.

Les communes elles-mêmes ne se rappellent pas qu'elles sortent à peine du servage, fermant aux paysans l'entrée des corporations, elles prolongent l'apprentissage, elles exigent des sacrifices excessifs pour accorder l'arrivée à la maîtrise, elles se carrent dans leurs priviléges et les font peser sur les campagnes qu'elles appauvrissent, mais on ne s'enrichit pas de la misère du chaland, la fainéantise s'introduit dans le sanctuaire du travail; les ouvriers des villes sont devenus des barons des métiers, plus exclusifs encore que les véritables seigneurs. Alors les faubourgs commencent à s'établir autour des cités dont un jour ils briseront les portes.

L'autorité royale se lève au milieu de ce désordre économique, de cette rébellion générale à la loi du travail. Diverses circonstances ont accru son influence d'abord fort limitée; durant les croisades contre les infidèles, un très-grand nombre de feudataires sont morts en Palestine, et les rois se sont enrichis et fortifiés par ce fait en rentrant dans

leurs fiefs. Les Communes fournissent hommes et argent aux princes pour soumettre les nobles, et pour prix elles obtiennent des franchises et des priviléges aux dépens des campagnes. La noblesse isolée dans ses châteaux était prise en détail par les princes et luttait malaisément contre l'action vive et persévérante exercée par la royauté. La royauté finira donc par réussir dans ses efforts pour confisquer la liberté qui a fait fausse route ; elle tend partout à établir son pouvoir absolu, à briser toutes les résistances ; l'Eglise, la féodalité, les communes seront soumises l'une après l'autre. La liberté est le prix du travail. Le despotisme lève la tête en dépit des meilleures institutions, lorsque, dans la règle, approximativement du moins, le surplus du travail n'est pas réparti en raison des services rendus à la société.

Le déclin de la vie morale, politique et économique du moyen âge se révèle, ainsi à la fois, par l'abaissement simultané du pape et de l'empereur, par la naissance du despotisme, par l'abandon que les trois institutions principales du moyen âge font de leur base.

L'organisation intérieure de cette grande époque, qui sous l'apparence d'un désordre continuel recélait cependant un système si vaste et si simple à la fois, n'avait point été le résultat d'un système conçu à priori, comme l'ordre social antique ou comme celui que nous autres modernes essayons de réaliser dans nos constitutions de quelques jours, l'ordre du moyen âge reposait sur l'équilibre naturel des éléments qui le composent, et qui sont sortis en quelque sorte naturellement et d'eux-mêmes, des besoins du moment et de la combinaison des circonstances.

Cet équilibre est rompu maintenant, le jeu de cette harmonie de mouvement libres et variés, liés les uns aux autres par une même conception, la plus haute sans doute,

qui ait été proposée aux efforts humains, est devenu impossible.

Le moyen âge s'en va. Les rois aidés par les communes n'ont plus qu'à en balayer les restes; mais pour cette œuvre même, il ne suffit pas d'un nouveau pouvoir, il faut de nouvelles idées.

L'humanité arrive à des résultats progressifs imprévus en suivant un chemin qui semble rétrograde; c'est à une ancienne position abandonnée, c'est à l'héritage usurpé des ancêtres, que la colonne de feu du génie croit conduire les peuples, mais comme on n'arrive à cette position que chargé des antécédents parcourus dans l'intervalle; ce retour prétendu constitue une position nouvelle; un nouveau pas a été fait.

Ainsi arrive-t-il à la fin du moyen âge; les idées qui se firent jour partout et brisèrent l'ancienne forme sociale furent deux pensées de restauration; l'une, de restauration païenne, l'autre, de restauration chrétienne; opposées en apparence, en réalité ces deux restaurations marchent au même but.

Déjà au cœur du moyen âge, durant les croisades, nous avons vu sortir de l'Eglise des demi-prêtres, des clercs, qui en l'absence du seigneur administrent la justice, et pour cela, ont fait du droit une étude spéciale. La majesté du droit Justinien, récemment découvert, les frappa, son unité, la haute raison qui préside à sa formation, leur fit prendre en dégoût les coutumes obscures, bizarres, variant sans cesse, qui constituent cet ensemble presque insaisissable, que l'on appelle droit féodal. Les rois et les empereurs de leur côté, virent de suite ce que leur autorité pouvait emprunter de force à ce droit écrit dans un temps où régnait le plus pur despotisme, dans un temps où l'E-

glise était encore sous la tutelle de l'Etat, dans un temps où toute justice s'administrait au nom du prince, sous son immédiate autorité; l'empereur et tous les autres princes favorisèrent donc de tout leur pouvoir l'étude et l'application du droit romain, l'opposèrent avec persistance au droit canon et au droit féodal. Les clercs, protégés par eux, devinrent bientôt un corps redoutable à l'Eglise et à la féodalité. L'Eglise s'aperçut la première du danger, elle chercha à le prévenir en interdisant l'étude du droit romain dans ses universités. Mais on ne tue pas les idées, surtout lorsqu'elles s'appuient sur des intérêts matériels.

Les conséquences immédiates de la renaissance du droit romain, relativement à la liberté politique, se devinent au premier regard; les priviléges de l'Eglise et de la noblesse sont également ébranlés.

Le mouvement vers la liberté, qui était si marqué durant le plein moyen âge, s'arrête donc tout à coup; toutes les libertés sont étouffées par l'invasion des principes du droit public romain; le pouvoir royal seul y gagne, il grandit en absorbant les franchises et les priviléges de tous; Les communes même auxquelles le droit romain semblait devoir être plus favorable suivent le destin genéral. Ces villes libres d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, des Pays-Bas, si puissantes, si riches, si fières de leurs droits, succombent tour à tour, c'est que toutes les libertés sont solidaires dans le système féodal; la liberté des communes faisait partie intégrante de ce système aussi bien que toute autre. Il y a sans doute d'autres causes à cette grande recrudescence du despotisme dans l'Occident; nous avons indiqué la principale, savoir: l'abandon du travail par les classes qu'avait affranchi le travail; mais le droit romain fournit l'idée au nom de laquelle la confiscation de la liberté s'accomplit.

Le droit romain ne se borne pas à créer en quelque sorte un nouveau droit public restauré de l'antiquité, son influence s'exerce aussi dans la sphère du droit civil, ainsi le servage, condition toute féodale, dans le principe, empire sensiblement par le rapprochement que l'on en fait avec l'esclavage romain. Que dis-je? on verra même, un peu plus tard, à la honte de la civilisation chrétienne, l'esclavage antique reparaître dans toute son atrocité, sinon en Europe et vis-à-vis des blancs, du moins au delà de l'Océan, vis-à-vis de races d'hommes que leur culture inférieure, et leur couleur feront placer arbitrairement en dehors de l'humanité. Avouons-le toutefois, ce côté de l'influence exercée par le droit romain n'a été que passager pour l'Europe du moins; elle a été plus salutaire et aussi plus durable en ce qui concerne les principes qui régissent la propriété.

Le nouveau droit civil, emprunté au droit civil romain, a eu pour tendance générale d'émanciper la propriété, de la dégager de toutes les entraves féodales pour en faire ce qu'elle était avant la conquête barbare, c'est-à-dire non plus une jouissance prix d'un service actuel rendu à la société, mais une chose acquise définitivement au moyen d'un travail antérieur. L'importance économique et sociale de ce fait exige que nous lui accordions un instant d'attention.

Plusieurs intérêts s'unissaient pour solliciter cette transformation. L'épargne qui se faisait dans les villes, seules en possession de l'industrie, demandait de l'emploi: et l'on cherchait dans la propriété du sol une garantie plus solide que celle que l'industrie peut fournir; les bourgeois enrichis aspiraient d'ailleurs à devenir des seigneurs et à participer par là au plus haut degré de liberté connu au moyen âge; les nobles appauvris par leurs dépenses, cherchaient de leur côté à dégager les terres qu'ils avaient en bénéfices afin de

pouvoir en faire de l'argent ; la politique royale enfin favorisait, de toutes ses forces, le dégagement de la propriété immobilière ; car dans le système du moyen âge la noblesse et l'Eglise ne payaient pas l'impôt représenté par leurs services, tandis que l'on établissait l'impôt sur les terres libres.

Le passage de la phase aristocratique de la propriété à la phase démocratique actuelle, ce retour de la propriété bénéficiaire à la propriété libre, ne se fit pas du reste tout d'un coup, et dans les derniers temps du régime féodal on observe certaines dégradations du fief qui ne sont autre chose que des transitions entre le système féodal pur et le système moderne, reproduction de celui qu'avait développé d'abord le droit romain. La principale de ces transitions est la distinction que l'on commença à faire entre les fiefs nobles et les fiefs roturiers, et celle que les seigneurs faisaient entre leurs biens féodaux et leurs biens allodiaux, c'est-à-dire aliénables et soumis à l'impôt. Le fief non noble devenait aussi libre ; les lods que le suzerain en retirait à chaque mutation de propriétaire engageaient celui-ci à favoriser cette mobilisation de la propriété.

C'est ainsi que la propriété immobilière rentra dans le commerce dont elle avait été retirée par le système féodal ; c'est ainsi que la richesse des communes commença à s'établir sur le sol dont elle finit par envahir la plus grande partie ; c'est ainsi encore que la royauté parvint à imposer les terres des nobles, d'abord de leur propre gré, et par l'augmentation de son revenu arriva à se procurer les moyens de payer des armées permanentes, ce qui lui permit de se passer de plus en plus du service de la noblesse, service qui gênait les mouvements du prince, tout en donnant aux nobles une importance politique que l'on voulait diminuer.

Dans le même temps où avait lieu cette réaction de l'antiquité dans le droit, réaction coïncidant avec un mouvement analogue dans les lettres et les arts, une réaction et une révolution plus fondamentale encore s'opérait dans la religion, et remuait les entrailles de la société ; on cherchait à remonter au christianisme primitif dont on opposait la pureté à la corruption de l'Eglise actuelle, on demandait la réforme de celle-ci dans son chef et dans ses membres. Nous n'avons à examiner la réforme que dans ses résultats économiques.

Dans les pays où la réforme triompha, les richesses immenses que l'Eglise possédait, tombèrent dans les mains des princes, qui les revendirent comme bien libre aux travailleurs ; ce fut un très-grand stimulant pour l'industrie des pays réformés ; l'action de la réforme sur la propriété a donc été un résultat tout à fait analogue à celui qu'avait eu la renaissance du droit romain ; l'une affranchit la propriété féodale, l'autre la propriété ecclésiastique. Dans les pays catholiques les bénéfices ecclésiastiques ont subsisté jusqu'à la révolution française, dans quelques-uns même, jusqu'à nos jours ; cette circonstance explique en partie l'infériorité industrielle des pays catholiques.

L'abolition des fêtes plus nombreuses que les dimanches dans les pays catholiques, contribue aussi à assurer aux réformés l'avantage industriel.

Il faut que la réforme ait été bien favorable à la production, car les guerres acharnées auxquelles elle donna lieu pendant plus d'un siècle, durent causer une consommation improductive immense, et cependant les nations de l'Europe, désolées par ces guerres, se relevèrent promptement, et se trouvèrent peu après au moins aussi riches qu'avant.

On a accusé la réforme d'avoir fait naître le paupérisme ;

cela n'est vrai que pour l'Angleterre, là les lois des pauvres datent en effet du règne d'Elisabeth; mais en Allemagne, en Hollande, en Suisse, elle ne produisit pas cet effet; pourquoi donc? C'est qu'en Angleterre la réforme n'a pas dégagé le sol comme elle le fit ailleurs. Henri VIII, en abolissant le catholicisme dans ses Etats, a conservé les biens de l'Eglise et les a laissés dans le lien féodal. Qu'est-il arrivé? tous ces gens qui vivaient de l'Eglise en Angleterre, se trouvèrent sans pain, et sans ressources pour en gagner. Ailleurs les nombreuses terres mises en circulation furent achetées par la bourgeoisie des villes, et les places que ceux-ci laissaient vacantes dans l'industrie, purent être occupées par ceux que la réforme avait dépouillés. Au reste, maintenant le paupérisme anglais s'accroît toujours, mais par une autre cause; comme celui du continent, il est l'enfant de la liberté industrielle; la liberté industrielle a incontestablement favorisé le développement de l'industrie, augmenté la production, mais le bien a son ombre et son mauvais côté.

Comme le droit romain, la réforme a aussi été favorable à l'accroissement du pouvoir monarchique, car les princes s'emparèrent d'une grande partie de la richesse qui était destinée à solder les services ecclésiastiques, et acquirent sur l'Eglise même une plus grande autorité; même dans les pays catholiques le droit de sécularisation commença à être admis, et par la suite pratiqué.

La découverte de l'Amérique, qui donna à la maison d'Autriche un nouveau monde, et celle du Cap de Bonne-Espérance, qui déplaça la voie jusqu'alors usitée pour le commerce avec l'Orient, portèrent le dernier coup au système économique du moyen âge. Le pays de l'or a été trouvé, des trésors sans nombre affluent en Europe; mais,

comme les capitaux ne sont pas en rapport avec le travail, au lieu d'enrichir l'Europe, ils produisent plutôt l'effet inverse; la valeur des objets augmente énormément, et ceux qui étaient riches auparavant, se trouvèrent pauvres tout à coup.

Ce fut une stupéfaction générale, et néanmoins on fut bien longtemps sans comprendre la cause de la perturbation qui s'opérait; malgré les maux qu'elle causait, la soif de l'or demeura la maladie du seizième siècle; on voulait aller à la conquête de la richesse par d'autres voies que celle du travail, il n'en résulta que de nouvelles misères et de nouvelles déceptions.

L'abaissement de la valeur des métaux précieux fut pourtant avantageux à une classe nombreuse de la société, c'était celle des débiteurs des redevances numéraires fixes qui avaient déjà commencé à remplacer assez généralement les corvées imposées autrefois aux cultivateurs, en faveur des possesseurs de fiefs.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

FAITES AU POINT DE VUE SOCIAL.

I

L'action sociale de la littérature est aujourd'hui trop évidente pour qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur l'importance d'un pareil sujet. Jamais peut-être elle ne se manifesta d'une manière aussi frappante que de notre temps. Le rôle actif qu'elle a joué dans les révolutions de ces dernières années ne peut laisser aucun doute à cet égard.

M. Villemain l'avait déjà signalée sous une de ses faces, en considérant la littérature comme l'expression des mœurs, des idées et des tendances de la société. Cette définition, quoique incomplète, a fait sortir la critique de sa vieille ornière, agrandi sa sphère, ouvert à ses investigations un champ nouveau, plus vaste et plus fécond. Elle conduit même tout naturellement à l'autre terme de la question, car si la société se reflète dans la littérature, comment celle-ci ne réagirait-elle pas à son tour sur la société!

Les œuvres de la pensée constituent en quelque sorte le seul lien commun entre les générations successives, forment la chaîne continue du développement de la civilisation. Otez ce lien, rompez cette chaîne, et il ne restera plus que l'échafaudage du progrès matériel, impuissant à se soutenir lui-même, à réparer les pertes que le temps lui fera nécessairement subir.

C'est la littérature qui conserve et transmet le dépôt des

acquisitions de l'esprit humain. Non-seulement elle embrasse les produits de l'imagination, elle sauve de l'oubli les leçons de l'histoire, les recherches de la philosophie, mais encore la science, les arts, l'industrie lui doivent la consécration de leurs découvertes qui souvent, sans elle, seraient perdues pour la postérité.

L'essor littéraire d'un peuple est le monument le moins périssable qu'il puisse laisser après lui, et, à défaut de toute autre donnée, il suffit pour constater quelle fut l'existence de ce peuple, ou permettre à l'étude attentive de retrouver les principaux traits de son état social. En effet, nous ne connaissons pas autrement la plupart des nations primitives, dont le souvenir même ne serait jamais venu jusqu'à nous sans le secours de cet élément vivace qui se développe spontanément chez l'homme, dès que toutes ses facultés ne sont plus absorbées par les exigences de la vie sauvage.

A l'origine des sociétés nous trouvons la poésie, non pas savante et raffinée comme elle le devient plus tard, mais fraîche, vigoureuse et féconde, s'inspirant à la source des merveilleux efforts par lesquels l'esprit humain entreprend de conquérir le monde matériel et de s'approprier les forces de la nature. Elle se manifeste tantôt sous la forme lyrique, tantôt sous celle de l'épopée, mais toujours l'objet de ses chants est de consacrer le souvenir de cette lutte héroïque, de célébrer les progrès et les exploits de la nation dont elle forme les premières annales. C'est ainsi que la littérature nous a transmis sur les peuples les plus anciens des traditions plus ou moins mêlées de fables, sans doute, mais assez bien conservées cependant pour que l'observateur puisse en tirer des inductions certaines touchant l'état social dont elles retracent le tableau, et le

degré de développement intellectuel et moral dont elles sont l'expression naïve.

L'étude comparée des langues a servi de fil conducteur au milieu des ténèbres de ces temps reculés, où s'accomplit la dispersion de la race humaine dans les diverses contrées du globe. On est parvenu de cette manière à reconstruire jusqu'à un certain point la filiation des peuples, entre lesquels on a découvert des preuves incontestables de parenté, que leur séparation consommée depuis des siècles et la différence de leurs destinées n'ont pu effacer entièrement. Depuis surtout que la connaissance du sanscrit est venue permettre de rattacher tous les membres de la grande famille indo-européenne à leur souche commune, une vive lumière s'est répandue sur l'histoire de la civilisation antique dont l'Asie fut le berceau.

L'importance des œuvres littéraires comme monuments de la vie nationale des peuples qui nous les ont laissées est donc irrécusable. Des poëmes tels que ceux d'Homère, des chants tels que les *Saga* de l'Islande, reflètent à nos yeux l'image d'une époque avec ses croyances, ses mœurs et ses usages, dont l'empreinte se trouve gravée d'une manière ineffaçable dans les mots mêmes du langage employé à immortaliser leur souvenir. Cela s'explique, du reste, tout naturellement, car le langage, sans lequel la pensée ne peut ni se formuler ni se communiquer, devient ainsi l'agent nécessaire de tous les progrès que l'homme accomplit dans l'état de société. La littérature est donc intimement liée à l'ensemble du développement des facultés humaines; on peut dire qu'elle surveille et seconde dès l'origine leurs premiers efforts, et qu'elle constitue l'élément le plus essentiel de la civilisation. Chaque idée, chaque besoin que font naître chez l'homme ses relations

plus compliquées avec ses semblables, se traduisent inévitablement par quelque terme nouveau de la langue qui sert à les exprimer, et qui réagit à son tour sur l'essor de la pensée.

Les peuples qui ont eu la destinée la plus brillante, qui ont laissé le plus de traces durables de leur passage sur la terre, sont ceux qui possédaient dans leur langue l'instrument le plus riche et le plus fécond ; c'est par leur infériorité sur ce point que les nations sauvages sont frappées d'impuissance, et que d'autres, qui s'étaient élevées à un certain degré de civilisation, n'ont pu tenir devant l'épanouissement de la race indo-européenne si privilégiée à cet égard ; aussi, depuis les temps les plus anciens, celle-ci n'a-t-elle cessé de marcher à la conquête du monde ; tout ce qui se trouvait en dehors d'elle est petit à petit retombé dans la barbarie.

De ce fait général, qui nous semble incontestable, il résulte que la littérature ne mérite pas seulement d'être envisagée en elle-même comme la source des plus nobles jouissances de l'esprit, mais qu'elle offre de plus un sujet d'études fort intéressantes qui se rattachent d'une manière assez directe aux recherches de la science sociale, et peuvent lui fournir de précieuses données.

N'est-ce pas elle qui fait en grande partie l'éducation de la jeunesse ? On ne peut assurément pas nier l'influence qu'exercent le poëte et le romancier, ces deux enchanteurs, dont la baguette magique fait apparaître à nos regards le monde idéal avec tous ses attraits séducteurs, ou transforme la réalité par le mélange d'illusions trompeuses qui nous captivent et nous charment. L'imagination est de toutes les facultés de l'esprit celle dont l'empire est le moins limité, dont les œuvres excitent l'intérêt le plus

général et le plus constant. Dès l'enfance nous écoutons avec avidité ses récits merveilleux, dans notre jeunesse ses rêves dorés nous remplissent d'enthousiasme, et ce sont encore ses gracieuses fantaisies qui nous distraient le mieux des soucis de l'âge mûr, qui jettent de temps en temps un doux éclat sur les années de la vieillesse. Il est donc évident qu'elle joue un rôle actif dans l'éducation de notre âme, et quelque soin que l'on mette à l'écarter de l'enseignement proprement dit, son influence n'en est pas moins très-grande. C'est à cette source que sont le plus souvent puisées les premières notions qui se gravent si profondément dans notre mémoire, qui s'y maintiennent avec une si étrange persistance à travers les préoccupations diverses de la vie, comme un cachet dont l'empreinte résiste même parfois aux efforts que nous faisons pour l'effacer.

Combien d'idées fausses, de préjugés absurdes, de sophismes dangereux se propagent ainsi, que plus tard la raison mûrie par l'expérience ne réussit pas toujours à déraciner. La foi elle-même en reçoit de rudes atteintes dont elle a beaucoup de peine à se remettre lorsque la voix de la conscience se fait entendre et vient réveiller le sentiment religieux. On s'étonne alors de ce que la vérité ne triomphe pas par sa seule force, qu'il ne lui suffise pas de se montrer pour être reconnue, et dans ce fait malheureusement trop commun, on trouve la justification d'un scepticisme derrière lequel s'abrite l'incrédulité; mais on oublie que l'erreur, se glissant la première dans l'âme encore incapable de discerner le vrai du faux, en a profondément altéré l'économie et vicié le développement naturel. Le mensonge a surpris son innocence naïve et l'a subjuguée par un prestige

contre les séductions duquel on ne l'avait point prémunie.

C'est dans la crainte de ce danger que Rousseau voulait que *Robinson Crusoé* composât à lui seul toute la bibliothèque de son Emile, et disait : « Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. »

Tout en faisant la part de l'exagération, il faut reconnaître qu'il y a du vrai dans cette sentence. Les livres ont pour la jeunesse, comme aussi pour les intelligences peu cultivées, une autorité tout à fait indépendante de leur valeur réelle, et d'autant plus forte qu'ils captivent davantage l'intérêt, qu'ils parlent à l'imagination, la réveillent et l'exaltent. Nos premières lectures, comme nos premières impressions, sont entourées d'une auréole brillante que l'âge ne dissipe jamais entièrement; combien souvent il nous arrive, hommes faits, de parcourir encore avec un plaisir tout particulier les pages qui ont fait les délices de notre enfance. C'est là que se trouve quelquefois l'origine de certaines idées, de certaines tendances dont notre esprit ne peut plus se défaire.

Ainsi que le remarque Rousseau, les livres qu'on met entre les mains des enfants contiennent des notions incomplètes ou peu justes sur une foule de choses, et peuvent par là fourvoyer leur raisonnement d'une manière très-fâcheuse. L'intelligence qui s'éveille accepte avec une entière confiance l'aliment bon ou mauvais qu'on lui offre, et dont la nature détermine son développement salutaire ou funeste. Lors même que le poison n'y domine pas, c'est le plus souvent un mélange confus d'éléments hétérogènes, qui forment une espèce de chaos au milieu duquel, à moins d'avoir un guide vigilant et sûr, l'intelligence s'égare.

Ce même effet se produit avec non moins de force chez

les esprits peu cultivés, qui sans avoir été préparés par l'étude, reçoivent de la littérature un enseignement d'autant plus dangereux qu'il s'adresse à leurs passions déjà développées, ou prêtes à l'être. Des écrivains peu scrupuleux abusent souvent de ce moyen dans le but d'obtenir un succès plus facile et plus éclatant. Ils se plaisent à remuer des idées, à soutenir des paradoxes auxquels ils savent donner un vif attrait par les charmes de la fiction, et le sentiment de leur puissance les enivre au point de leur ôter la conscience du mal qu'ils peuvent faire. Nous en avons vu de nos jours des exemples bien frappants. Avec l'aide de la presse périodique, et grâce aux progrès de l'instruction primaire, l'influence des œuvres littéraires est devenue beaucoup plus générale et plus rapide. Mais elle ne constitue cependant pas un fait nouveau dans l'histoire des sociétés humaines; elle a toujours existé, seulement, avant que l'imprimerie fut inventée, son action lente et cachée échappait facilement à l'observateur superficiel. Aussi n'a-t-on guère abordé jusqu'à présent ce sujet si fécond, c'est une mine encore à peu près inexploitée; la plupart des critiques se sont bornés à étudier la littérature en elle-même, à comparer entre elles ses phases successives, à l'envisager comme un art ingénieux et comme le produit d'une civilisation avancée, plutôt que comme un des éléments de la vie sociale.

Ce point de vue étroit doit être abandonné, d'abord parce que la sphère qu'il embrasse a été suffisamment explorée dans tous les sens, ensuite parce que les travaux de la philologie moderne ont mis en saillie la liaison intime qui existe, dès l'origine, entre la destinée d'un peuple et son essor littéraire. La voie nouvelle qui nous est ainsi ouverte, peut non-seulement fournir des aperçus piquants et

pleins d'originalité, mais encore nous conduire à des résultats d'une utilité très-grande pour la solution de certaines questions sociales.

Il est clair, par exemple, que si la littérature doit être rangée au nombre des agents les plus actifs de l'éducation du peuple, la valeur morale de ses œuvres acquiert une importance extrême; le mérite de la forme, au contraire, perd en partie la sienne, car pour la foule sur laquelle agit l'écrivain, elle n'est souvent qu'un accessoire presque superflu; la délicatesse du goût et la perfection du style ne sont plus essentielles au succès; si la critique veut produire quelque effet salutaire, il faut qu'elle change son plan d'attaque. Aujourd'hui cette nécessité est évidente: les écrivains ne se contentent nullement de l'approbation d'un public d'élite, digne appréciateur du beau et du vrai; ils aspirent à captiver le suffrage universel, en mettant toutes les ressources de leur talent et de leur imagination au service des instincts ou des préjugés populaires.

Allez donc perdre votre temps à critiquer les défauts du style, à signaler la décadence de l'art dans ces ouvrages que dévorent des lecteurs de toutes classes, les uns, avec l'ardeur fébrile de malades dont l'estomac blasé a besoin d'excitants, les autres, avec l'enthousiasme sympathique de passions longtemps contenues, qui osent enfin prendre librement leur essor. Autant vaudrait discourir sur les fâcheux effets du vin bleu, et les qualités indigestes du veau froid devant les convives d'un banquet patriotique. On vous enverra promener, vous et votre rhétorique, et l'on fera de magnifiques rentes, on votera des médailles d'or à ce romancier spéculateur qui, au sein des jouissances du luxe, a rêvé des drames atroces, qu'il met sur le compte de la société, pour se donner le droit de la maudire et de la con-

damner sans appel, en sablant le champagne avec ses amis ou ses maîtresses.

C'est donc au fond même de la pensée qu'il faut s'attaquer, c'est là qu'il faut chercher à surprendre l'intention de l'auteur, et l'on doit être sans pitié pour le mensonge, pour le sophisme, pour l'erreur volontaire surtout; on doit stigmatiser tous ces honteux calculs par lesquels tant d'âmes sont sacrifiées dans le but d'acquérir un peu d'or. De pareils trafics n'étaient pas aussi communs jadis, assurément; on trouvait encore certaines habitudes de probité, même chez les plus mauvais, et en général la plupart de ceux qui trompaient les autres, avaient commencé par se tromper eux-mêmes. Mais l'erreur n'en était pas moins l'erreur, et le manque d'une critique vigilante, inflexible à cet égard, a fait plus de mal qu'on ne pense à la société. Que d'idées subversives, combien de contradictions flagrantes, quel abus du scepticisme, soufferts, acceptés même par les meilleurs esprits comme d'heureux résultats de la liberté de penser. C'était, peut-être, nous ne le nions pas, une nécessité du développement humain; l'émancipation ne pouvait rompre le joug de l'autorité sans ébranler les principes sur lesquels celle-ci prétendait s'appuyer. On comprend bien que, dans l'ardeur de la lutte, il était très-difficile de ne pas aller au delà des bornes, que la raison faisant l'essai de ses forces était disposée à les croire beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont réellement.

Mais, pour nous, qui pouvons maintenant embrasser l'ensemble des efforts successifs; qui avons vu les résultats se traduire sous nos yeux en faits de la nature la plus menaçante, c'est un devoir de chercher à signaler les fautes commises, à redresser des jugements dont la précipitation ou la partialité ont eu de si funestes conséquences pour l'état social.

A l'origine des littératures les plus anciennes, on trouve une espèce de prévision instinctive du rôle important qu'elles sont appelées à jouer dans la vie des peuples. Leurs œuvres primitives sont profondément empreintes du cachet de la foi nationale. Les grandes épopées des Hindous ont pris rang parmi leurs livres sacrés; la poésie des Hébreux ne reconnaît pas d'autre source que l'inspiration divine; chez les Grecs, l'art dramatique est né sous l'influence religieuse, a débuté par faire partie du culte rendu aux dieux. Dans ces premières productions de l'essor littéraire, le génie de l'homme se montre soumis à l'autorité divine; la pensée, quoique s'élevant déjà parfois aux plus hautes conceptions, ne se met point en révolte contre l'ordre établi, n'aspire jamais à faire de sa puissance un instrument d'usurpation orgueilleuse.

Au moyen âge, lorsque la civilisation moderne commence à se dégager des ténèbres de la barbarie, le même phénomène se manifeste, mais singulièrement affaibli, altéré par le mélange des races, et par l'action d'influences diverses auxquelles il ne pouvait échapper. Ce n'est plus, en effet, un développement original, c'est la résultante de plusieurs forces qui se rencontrent, c'est la combinaison des génies de différents peuples, les uns, déjà trop corrompus, les autres, encore trop barbares pour qu'aucun d'eux puisse dominer d'une manière tout à fait exclusive. Le christianisme forme bien le milieu commun dans lequel tous ces éléments et ces races sont venus se confondre, mais le christianisme lui-même se ressentait aussi du mélange des idées et des traditions antérieures; il n'avait pas impunément subi le contact des religions païennes, elles y avaient introduit des tendances assez divergentes, qui devaient porter atteinte à la parfaite unité de la foi, ouvrir la

porte à la discussion, et par conséquent faire naître le doute. A la foi naïve qui se reflète dans les littératures primitives, avait succédé la théologie scolastique et disputeuse, ou bien le mysticisme avec ses écarts aventureux. L'époque de la Renaissance, qui donna un si grand élan à l'esprit humain, contribua sans doute encore à répandre des germes de division. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité excitèrent un juste enthousiasme, mais l'admiration devint bientôt une espèce de culte, et l'on parut oublier complétement que leurs auteurs n'étaient pas chrétiens. De hautes intelligences, et même des membres éminents du clergé, leur accordèrent une autorité morale, qui, aux yeux du vulgaire, ne pouvait guère être compatible avec celle de l'Eglise. Les idées des philosophes grecs se glissèrent dans les écoles, les écrivains de la Grèce et de Rome y furent exclusivement étudiés, commentés, analysés, et petit à petit, l'enseignement prit un caractère tout à fait étranger aux doctrines du christianisme. Il ne lui était pas hostile sans doute, il n'attaquait ni ses dogmes, ni ses préceptes, mais il tendait à exagérer outre mesure l'influence de la culture païenne sur celle du monde chrétien. La découverte de l'imprimerie favorisa cette tendance en multipliant les productions littéraires de l'antiquité, qui, dès lors, jouèrent un grand rôle dans l'œuvre de la civilisation moderne.

On doit reconnaître que ce fut un événement très-heureux à plusieurs égards, surtout en ce qui concerne l'impulsion donnée à l'activité intellectuelle, parce qu'on put ainsi s'approprier tout à coup des trésors de savoir et de méditation, dont autrement l'acquisition aurait exigé bien des siècles d'efforts opiniâtres et de progrès continus. Mais il est certain aussi qu'il en résulta un mélange de principes hétérogènes, souvent contradictoires, parfois même directe-

ment opposés à ceux sur lesquels reposait l'organisation sociale. Les institutions politiques et civiles de la société chrétienne furent bientôt jugées, au point de vue philosophique, comparées avec les différents systèmes dont les écrits des anciens offraient le modèle, et les idées que l'on propageait ainsi, réagirent nécessairement sur les mœurs. L'effet ne fut pas instantané, on ne vit d'abord que les laborieuses recherches de l'érudition qui semblaient ne présenter aucun danger en elles-mêmes, et n'étaient d'ailleurs qu'à la portée d'un public fort restreint. Qui aurait songé qu'au sein de ce beau mouvement des intelligences se trouvait le germe révolutionnaire, destiné à croître aux dépens de la civilisation naissante, à grandir avec elle, et à devenir toujours plus menaçant à mesure qu'elle ferait de nouveaux progrès ?

Et cependant, pour nous, qui, placés à distance, pouvons mieux suivre la marche du développement social, dégagé de toutes ses causes secondaires ou accidentelles, n'est-il pas évident que l'existence de ce germe se manifesta dès le quinzième siècle, que son accroissement rapide fit explosion dans le seizième, et que depuis lors, il engagea ouvertement la lutte dont les phases diverses remplissent l'histoire jusqu'à nos jours? Qu'est-ce au fond que cette lutte, sinon celle du principe chrétien contre la révolte des instincts et des passions de l'homme? Longtemps on s'est trompé sur sa véritable nature, mais il n'est plus possible de se faire illusion; si, à notre époque, la société paraît plus menacée qu'à nulle autre, elle possède du moins le privilége de mieux connaître ses ennemis, qui ont jeté le masque et se déclarent sans détour partisans de ce qu'il y a de plus mauvais dans la philosophie païenne, d'un matérialisme sensuel, avide de jouissance, et voulant se satisfaire à tout prix. Mais cette tendance n'est pas nouvelle, seulement elle a grandi

en force et en audace, à mesure que les progrès de l'instruction mal comprise, mal dirigée, ont augmenté le nombre de ceux qui peuvent puiser à sa source. En remontant le cours des siècles, on la retrouve, plus ou moins dissimulée, suivant les circonstances qui l'obligent à varier ses moyens d'action et à cacher son but, mais toujours la même dans son antagonisme permanent contre les lois éternelles de la morale, et par conséquent contre la civilisation chrétienne qui en est l'expression parfaite.

Le clergé se montra malheureusement le premier atteint de cette lèpre si funeste. L'organisation ecclésiastique en avait fait un corps puissant dans l'Etat, possesseur de richesses considérables sans cesse accrues par la dévotion des fidèles. Le christianisme, fondant ainsi son empire sur des moyens de succès si peu en harmonie avec les enseignements de sa doctrine, s'était de plus en plus éloigné de la pureté primitive. Comment la corruption ne s'y serait-elle pas glissée, la carrière était ouverte aux désirs ambitieux, et le prêtre ne pouvait que difficilement résister à la tentation d'abuser du pouvoir dont il était revêtu. Pendant le moyen âge, ce pouvoir, bien que salutaire parfois, en ce qu'il mettait un frein à la tyrannie des seigneurs féodaux, eut cependant pour résultat assez général d'introduire dans le clergé des habitudes fort peu canoniques et des mœurs très-relâchées. Les évêques se montrèrent souvent plus versés dans l'art de la vénerie que dans l'étude des Pères de l'Eglise, plus habiles à se procurer les ressources nécessaires pour fournir à leurs plaisirs que vigilants pasteurs et gardiens fidèles de leur troupeau.

Dans la solitude des cloîtres, à côté de travaux dont il serait injuste de méconnaître le mérite puisqu'on leur doit la conservation de précieux trésors, l'imagination des

moines n'enfantait guère que de médiocres productions, aussi pauvres de pensée que repoussantes par leur forme dénuée de toute espèce d'attrait, ou bien s'exerçait sur des légendes superstitieuses, dont ils semblaient vouloir faire la mythologie du christianisme. Cette littérature porta ses fruits : elle fit oublier la chose essentielle en religion pour mettre surtout en honneur les pratiques du culte, dans lesquelles l'intervention du prêtre est indispensable, en sorte que, si le prestige qui entourait celui-ci venait à se dissiper, avec lui disparaissait l'esprit religieux. Or nous avons, dans les premiers essais de la langue vulgaire en France, un exemple qui prouve combien ce prestige avait perdu de sa force : les poésies des troubadours comme celles des trouvères renferment une foule de traits satiriques contre le clergé ; le Roman de la rose se fait remarquer par la hardiesse de ses attaques, où l'on voit déjà le froc servir de manteau à l'hypocrisie, et le caractère de Tartufe vigoureusement esquissé dans la personne de *Faux-semblant* qui prêche l'abstinence et se nourrit des meilleurs morceaux, qui ne confesse que les riches et les usuriers parce qu'il en peut attendre de bons profits.

Le succès de telles œuvres indique jusqu'à quel point leur licence était le reflet fidèle de l'esprit de l'époque. Le Roman de la rose fut aussi populaire que pouvait l'être alors un livre, et malheureusement il n'offrait pas un aliment salutaire pour le cœur ni pour l'intelligence ; le poëte critiquait avec raison la conduite des moines, mais toujours sur le ton de l'ironie, sans une pensée sérieuse, sans un sentiment élevé; il protestait bien de son respect pour la religion, mais en attendant il tournait en ridicule, il vouait au mépris ceux qui, aux yeux de la foule, en étaient les représentants et les interprètes nécessaires. Aussi,

lorsque le génie de la littérature classique vint donner un si grand élan à la pensée, le premier usage qu'elle fit de sa force et de sa liberté, fut d'exalter la philosophie païenne et d'y chercher un refuge pour se soustraire au joug de l'autorité.

On se défia d'abord si peu de cet engouement général, que de hauts dignitaires du clergé le partageaient et l'encourageaient eux-mêmes sans se douter des conséquences qu'il devait bientôt produire. L'Eglise, toute-puissante, semblait n'avoir rien à craindre du réveil de son ancien adversaire. Confiante dans son organisation, qui dominait alors tout l'état social, elle croyait pouvoir être tolérante ou du moins indulgente à cet égard. Le relâchement des mœurs, le progrès de la licence l'effrayaient peu, tant qu'ils n'amenaient pas une réaction morale en dehors de son sein, et elle ne prévoyait guère qu'une pareille tentative fût possible ou présentât la moindre chance de succès. L'érudition commençait bien de temps en temps à se montrer hostile, mais c'étaient des faits isolés que l'Eglise étouffait aisément, soit qu'elle obtînt la rétractation des coupables, soit qu'elle sévît contre eux avec une rigueur contre laquelle nul n'osait prendre leur défense. Cependant, sous cet appareil de force, la liberté de penser poursuivait son œuvre, et, quand elle eut suffisamment remué les esprits, la voix d'un simple moine, assez courageux pour lever l'étendard de la révolte, suscita un soulèvement que la puissance romaine, malgré toutes ses ressources, ne put réussir à dompter. Ce fut une révolution religieuse, dont le but était de rentrer dans la véritable voie du développement chrétien, en dégageant ses principes du mélange impur des pratiques superstitieuses et des abus de toutes sortes que l'Eglise, absorbée par l'ambition d'accroître sans cesse

son pouvoir temporel, avait laissé s'introduire et se multiplier comme autant de plantes parasites dans le champ de la foi. Elle vint réagir contre la nouvelle invasion du paganisme par un retour vers les saines doctrines de l'Evangile, et entraîna même l'Eglise romaine à des réformes dans ce sens. Malheureusement son succès ne put être complet; le mal était déjà trop grand : d'une part les érudits avaient déserté la religion pour s'enrôler sous la bannière de la philosophie antique, d'autre part, la foule ignorante était incapable de comprendre la doctrine du libre examen, et n'y voyait qu'une occasion de révolte contre l'autorité, qu'elle saisissait avec plus ou moins d'ardeur. Aussi la réformation n'accomplit qu'en partie sa tâche, et dut bientôt se retourner elle-même contre les excès commis en son nom. Cette nécessité vint entraver sa marche; il fallut s'arrêter et s'efforcer d'abord de séparer nettement sa cause de celle des agitateurs politiques ou socialistes, empressés de profiter des armes qu'elle leur fournissait. Avec non moins d'énergie que de sagesse elle réussit à établir une organisation assez forte pour défier les foudres de Rome. Mais elle demeura dans les limites de ses premières conquêtes, la réaction du dix-septième siècle ne lui permit pas de songer à les étendre. En effet, l'Eglise menacée redoubla de vigilance, et, tout en cherchant à faire cesser le scandale produit par le relâchement du clergé, se montra plus que jamais ardente à poursuivre l'hérésie avec l'aide du pouvoir séculier, qui, effrayé des symptômes révolutionnaires dont la réforme avait été, sinon la cause directe, du moins l'occasion ou le prétexte, seconda efficacement ses rigueurs impitoyables. La liberté de la pensée fut interdite dans tout ce qui concernait de près ou de loin l'autorité de l'Eglise; mais, tandis que l'on condamnait

les efforts de ceux qui voulaient ramener le christianisme à sa simplicité et à sa vérité primitives, on continuait d'user de tolérance envers la culture païenne, pourvu que de temps en temps elle fit acte de soumission lorsqu'on jugeait bon de l'exiger. Ainsi l'essor de la réforme était comprimé, ses saines doctrines proscrites comme pernicieuses, et cependant on fermait les yeux sur le danger bien plus grave de pousser les esprits à se jeter dans l'incrédulité ou dans le scepticisme, pour échapper au joug de l'oppression. De cette inconséquence résulta le débordement des idées au dix-huitième siècle.

La philosophie railleuse, dont Voltaire offre le principal type, fut une réaction produite par la rigueur employée contre la réforme religieuse. En opprimant la liberté de penser, on avait poussé les esprits à la licence et à la révolte. Dès le seizième siècle, cette tendance commençait à se manifester chez quelques écrivains qui, tels qu'Erasme, se retranchaient dans l'ironie sceptique, évitant de se brouiller avec l'Eglise et de prendre parti dans le grand débat soulevé par Luther. C'étaient des libres penseurs qui se faisaient pardonner leur audace par des traits lancés contre la réforme ; voyant en eux des auxiliaires utiles, on se montrait indulgent pour leur foi peu orthodoxe, souvent proche voisine de l'incrédulité. Ainsi Erasme avait dans ses *Colloques* attaqué les abus des couvents de manière à exciter la colère des ordres monastiques, mais dans d'autres ouvrages il blâmait non moins hautement la marche adoptée par les réformateurs ; il combattait leurs opinions, il attaquait Luther, il publiait les œuvres des principaux Pères de l'Eglise, et les hauts dignitaires du Vatican, les papes Léon X, Adrien VI, Paul III, l'honoraient de leur protection. Le prestige de l'érudition classique servait de

passeport à une certaine indépendance d'opinion qui, sans être ouvertement hostile au christianisme, accoutumait les esprits à se tenir en dehors de sa sphère et à rejeter toute espèce d'autorité en matière de foi. De cette manière, à côté du libre examen tel que l'entendaient les réformateurs, il s'en formait un autre beaucoup plus hardi, qui prétendait établir l'empire absolu de la raison individuelle.

Ce fut sous cette influence que la littérature française prit son essor dans le seizième siècle. Rabelais et Montaigne nous en offrent, chacun dans son genre, des exemples remarquables. De leur côté, les poëtes de l'école de Ronsard manifestaient des tendances païennes bien prononcées, et la réaction qui les suivit de près porta beaucoup plus sur la forme que sur le fond des œuvres littéraires. On devint encore plus classique, l'antiquité parut un excellent terrain neutre sur lequel on échappait aux difficultés du présent; en se faisant grec ou romain, on était sûr de ne pas s'exposer à la chance d'être soupçonné d'hérésie. Cependant sous le règne de Louis XIV, la licence fut généralement réprimée, et la littérature produisit des chefs-d'œuvre qui, s'ils n'étaient pas tous bien fortement empreints des principes et des sentiments du christianisme, ne renfermaient du moins aucune attaque directe contre eux. Mais la contrainte poussée à l'excès souleva bientôt les esprits et contribua, comme il arrive toujours, à les jeter dans l'autre extrême. On se trouvait malheureusement placé dans une impasse dont il était très-difficile de sortir. L'Eglise, se voyant menacée par la réformation, voulait à tout prix arrêter ses progrès, et les efforts qu'elle faisait dans ce but rendaient son joug de plus en plus insupportable. On peut comparer l'esprit humain à la vapeur d'eau, dont l'essor bien dirigé fournit une force puissante et fé-

conde en applications utiles, tandis que, si l'on prétend la comprimer, elle fait explosion, brise le vase qui la renferme et devient un agent terrible de destruction.

Les libres penseurs ne furent que plus ardents et plus téméraires dès que parut s'ébranler la digue qui les avait quelque temps contenus. Ils franchirent toutes les limites, renversèrent toutes les bornes assignées au domaine de la raison. La foi fut rejetée avec l'autorité qui l'imposait, le doute prit sa place et l'on vit l'incrédulité, usurpant le nom de philosophie, afficher la prétention de dominer le monde des idées. L'esprit moqueur, qui avait été dès l'origine l'un des traits distinctifs du caractère français, exerça son action dissolvante avec une singulière activité. Il déborda de toute part, et l'Eglise se trouva impuissante contre les ravages de cet ennemi qu'elle avait laissé grandir en quelque sorte dans son propre sein. C'est un fait remarquable que le protestantisme ne prit que fort peu de part à ces attaques, dont le résultat devait être cependant d'affaiblir son adversaire; au contraire, il les combattit plutôt, sentant bien qu'elles atteignaient le principe même du christianisme. En effet, c'était là le but réel qu'avaient en vue les philosophes du dix-huitième siècle. Ils avaient été détournés, par les persécutions dirigées contre la réforme, de la seule voie qui pouvait les conduire à une liberté féconde en résultats salutaires; ce n'est donc pas étonnant qu'ils cherchassent leur point d'appui en dehors du christianisme, dont les institutions leur semblaient imposer à l'esprit humain un joug intolérable. Leur révolte était un résultat du mouvement imprimé par la renaissance; ils avaient puisé leur hardiesse chez les érudits des siècles précédents, dont les recherches laborieuses aboutissaient, en effet, bien souvent au scepticisme.

Dans le dix-huitième siècle, les circonstances favori-

saient singulièrement cette action de la littérature sur les idées et sur les mœurs. Ce fut comme une plaie, jusque-là cachée, qui tout à coup se découvrit, et dont on put mesurer l'étendue. Les esprits rebutés par l'abus qu'on avait fait du principe de l'autorité, en étaient venus petit à petit à ne plus vouloir le reconnaître, même dans ce qu'il avait de plus saint et de plus légitime. Ils s'imaginaient, en combattant la superstition, pouvoir jouer le même rôle que les anciens philosophes vis-à-vis du polythéisme; ils cherchaient en même temps à se faire une arme des doctrines de la démocratie qu'ils admiraient sans trop les comprendre, sans avoir surtout une juste idée de leur mécanisme pratique. Mais lors même qu'ils auraient voulu se renfermer dans la théorie, ils ne le pouvaient pas; leur position était bien différente de celle des anciens philosophes; tandis que ceux-ci propageaient des idées plus spiritualistes, plus élevées, plus pures que les enseignements de la religion de leur époque, ceux du dix-huitième siècle, au contraire, se trouvaient forcément entraînés vers le matérialisme en attaquant la doctrine chrétienne. Vainement prétendaient-ils isoler la morale de la foi et lui donner la raison pour appui; c'était ébranler son empire, lui ôter le principal élément de sa puissance, la dépouiller du caractère divin si nécessaire pour mettre un frein aux passions humaines. Aussi durent-ils eux-mêmes les premiers en subir les conséquences inévitables. Sans se rendre compte de leurs efforts, ils agissaient en révolutionnaires audacieux, travaillant à détruire l'état social de fond en comble. Ce fut comme une soudaine explosion de tous les mauvais instincts dont la société cherche constamment à réprimer l'essor. Au joug de l'autorité, les libres penseurs opposèrent le règne de la licence. Ils parurent mettre leur gloire à rivaliser d'audace, aussi bien dans leurs actes que dans leurs

paroles. La philosophie qu'ils prêchaient consistait à secouer le joug des conventions sociales comme attentoire à la liberté primitive de l'homme, et cette doctrine érigée en système ne trouva que trop d'adeptes disposés à la mettre en pratique. Ils obtinrent d'autant plus de succès qu'ils agissaient dans le sens de la réaction produite par la contrainte du siècle précédent. C'était là le secret de leur puissante influence. Quand l'élite intellectuelle d'une nation abandonne son rôle de gardienne et de promotrice des notions morales, des principes de la sagesse, pour se mettre à la tête du mouvement passionné qui entraîne les esprits, elle donne à ce mouvement une force irrésistible. Le génie de Voltaire ne créa pas la tendance de son époque, mais il la résuma, la personnifia en quelque sorte; centralisant les germes d'incrédulité épars dans les intelligences, il en fit un système, leur donna un corps, une action, une volonté unique: on peut dire qu'il remplit, à l'égard de la liberté de penser, le même rôle que le verre qui réunit les rayons du soleil sur un foyer, où bientôt leur chaleur intense brûle tous les objets soumis à leur contact.

Voltaire comprit admirablement bien l'importance de la littérature comme instrument pour la propagation des idées. Il utilisa, dans ce but, toutes les ressources qu'elle pouvait lui offrir. La poésie, le drame, l'histoire, le roman devinrent sous sa plume autant d'armes, dont il se servit avec un égal succès dans son infatigable polémique. Préoccupé sans cesse du but qu'il s'était assigné, il n'estimait la forme littéraire que comme un moyen d'y arriver plus sûrement, et d'entraîner à sa suite la foule dont il savait remuer les passions, caresser les penchants, captiver les suffrages par la verve de son esprit si souple, si fécond et si éminemment français. C'est ainsi qu'il parvint à former une espèce de secte; quoique sa prétendue philosophie ne

fût qu'une pure négation des dogmes de la foi et des principes de la morale. Il organisa et disciplina une petite armée de destructeurs, dont les rangs se grossirent bientôt de tous ceux qui trouvaient la révolte et l'orgueil plus commodes, plus faciles à pratiquer que la soumission et la vertu. Voltaire n'avait probablement pas calculé toutes les conséquences de son œuvre, il se fâcha plus d'une fois contre les écarts de ses adeptes; mais la royauté intellectuelle était le rêve de son ambition, et, pour la conserver, il faisait comme les chefs de partis, qui, débordés par leurs adhérents, doivent fermer les yeux sur les excès auxquels ils se livrent, s'ils ne veulent pas être bientôt renversés par eux.

C'est ainsi que le dix-huitième siècle vit triompher la licence la plus déplorable ; l'autorité des principes moraux et religieux étant méconnue, l'état social, dès lors semblable à un navire dont les ancres sont rompues, fut entraîné à la dérive, exposé aux périls de la tempête et des écueils, sans autre protection qu'un fragile gouvernail trop souvent brisé par les premiers coups de l'orage.

Telle est l'influence de la littérature : elle joue un rôle important dans les destinées sociales, elle constitue l'enseignement le plus fécond en mal comme en bien, au moyen duquel les écrivains exercent une action puissante, non-seulement sur leur époque, mais encore sur les siècles postérieurs, et contribuent à renforcer ainsi le lien de solidarité qui unit les générations successives. Envisagée sous ce point de vue, leur tâche apparaît tout autrement grave que lorsqu'on se borne à l'étudier dans ses résultats purement littéraires, dans ses rapports avec les progrès de l'art considéré en lui-même, sans tenir compte des conditions du perfectionnement moral. C'est une mis-

sion dont l'accomplissement intéresse au plus haut point la société, car l'existence de celle-ci dépend du plus ou moins d'empire de certaines idées favorables aux principes sur lesquels elle repose. Si des idées contraires se propagent dans les masses, il ne lui reste plus d'autre ressource que la force matérielle qui peut les maintenir quelque temps par le despotisme, mais qui se trouve elle-même bientôt atteinte par ce dissolvant funeste, à moins qu'elle ne réussisse à le neutraliser en lui opposant l'action énergique et seule efficace d'une véritable régénération intellectuelle.

Or on comprend quel intérêt il doit y avoir à examiner comment chaque auteur a rempli sa mission, à ne pas se contenter de signaler, d'une manière générale, la tendance d'une époque et son influence sur les siècles suivants, mais à descendre dans les détails et apprécier les diverses œuvres de la littérature, au point de vue social. Une semblable étude peut certainement fournir des aperçus ingénieux, des données nouvelles propres à nous faire mieux connaître le rôle que le développement intellectuel joue dans la vie des peuples, ainsi que l'action réciproque des lettres sur les mœurs et des mœurs sur les lettres. En jetant par là quelque lumière sur l'une des principales causes du malaise qui tourmente la société, peut-être sera-t-il permis à la critique de participer utilement aux efforts de ceux qui essaient d'y remédier. C'est d'ailleurs un champ fécond ouvert à ses recherches qui, si elles n'atteignent pas complétement le but, présenteront du moins un certain attrait, soit par l'actualité des questions soulevées, soit par l'aspect assez neuf sous lequel seront envisagées les productions littéraires.

Joël Cherbuliez.

MOEURS ET USAGES D'ESPAGNE.

(Troisième article[1].)

IV

La première pensée de Don Quichotte, après s'être décidé à courir les aventures en Espagne, fut de se procurer un cheval, la seconde, de chercher un écuyer; or, comme le récit de ses expéditions offre encore aujourd'hui un excellent manuel à l'usage des voyageurs, son exemple ne doit pas être dédaigné. Un bon Sancho Pança est pour le chevalier errant plus nécessaire et plus utile qu'une Dulcinée. Quand on veut explorer la Péninsule en dehors des grandes routes, un habile domestique est indispensable, car là comme dans l'Orient, il peut être appelé souvent à faire la cuisine, il doit servir d'interprète et de compagnon à son maître. Dans ces solitudes sauvages, l'intimité s'établit promptement, et lorsque le voyage est terminé, le serviteur espagnol a parfois bien de la peine à ne pas abandonner sa maison, son cheval, son âne et sa femme, pour suivre comme un chien fidèle son maître jusqu'au bout du monde. On peut dire que neuf fois sur dix c'est la faute du maître s'il a de mauvais domestiques. Il faut savoir exiger l'accomplissement strict du devoir et donner soi-même l'exemple de l'ordre et de l'activité. Les héros d'Homère, Achille, Patrocle, se servaient eux-mêmes, et c'est encore le meilleur moyen d'être bien servi, ce qui n'empêche pas

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahier d'août 1850, page 528.

qu'un bon domestique ne soit un trésor précieux, digne d'être choyé par celui qui le possède. Cependant on doit prendre garde à ce que dit le proverbe : *Quien se hace miel, le comen las moscas* : qui se fait miel, les mouches le mangent.

Les principaux défauts des domestiques espagnols sont ceux de la race, tels qu'ils se rencontrent dans les couches inférieures de la société. Ils contractent volontiers des habitudes d'imprévoyance, de lâcheté, de malpropreté. Ils sont obstinés, peu industrieux, se laissant aisément rebuter par les moindres obstacles. Ils ont beaucoup de préjugés, sont ignorants de leur propre ignorance, insouciants comme des Orientaux. Soit par orgueil, par amour-propre ou paresse, ils questionnent peu et ne tiennent nul compte de toute réponse qui n'est pas selon leur désir. Comme le *oui* d'un Espagnol, lorsqu'on lui demande une faveur, signifie en général *non*, ils ne peuvent pas comprendre que votre *non* ait réellement une valeur négative, quand ils vous réclament la permission de se livrer en paix à leur chère et douce paresse. Mais sortez-les des villes, et aussitôt un changement complet s'opère chez eux ; la vie nomade réveille leurs facultés actives, ils deviennent des serviteurs diligents et dévoués; cette existence aventureuse leur convient, comme à de dignes descendants des Arabes, qui détestent la monotone routine d'un ménage bien tenu et abhorrent les occupations sédentaires.

Dans les meilleures maisons d'Espagne, on chercherait en vain cette régularité de service, cette discipline et cette subordination qui se rencontrent assez généralement partout ailleurs en Europe. Ici, les domestiques se hâtent de remplir tant bien que mal leurs fonctions, pour aller ensuite à leurs propres affaires ou à leurs plaisirs. Après le

dîner et la sieste, on voit le cuisinier et ses aides, le valet de chambre et le laquais se débarrasser bien vite de leur costume de service et revêtir la veste brodée, le chapeau de velours et la ceinture écarlate, pour aller, guitare en main, figurer dans quelque scène de chants et d'amour, laissant leur maître seul dans sa gloire, moraliser sur l'incertitude des choses humaines et l'infidélité des hommes.

Il faut bien supporter ce qu'on ne peut empêcher. Du reste, les domestiques espagnols ont à côté de cela d'excellentes qualités; ils sont patients, gais, exempts de caprices, spirituels et intelligents, honnêtes et dignes de confiance, sobres, loyaux, religieux et pleins de tact naturel. En général, ce qui réussit le mieux avec eux, c'est une fermeté calme, polie, accompagnée d'une certaine réserve. Il ne faut pas oublier qu'ils sont habitués à être traités comme faisant partie de la famille. Leurs maîtres exercent sur eux une autorité toute paternelle, et jamais n'emploient ni la violence, ni les menaces. En Espagne, un coup ne s'efface que dans le sang, et la vengeance descend jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

Pour le voyageur qui ne peut ou ne veut pas emmener avec lui plusieurs domestiques, et qui doit, en conséquence, choisir entre le valet de chambre et le cuisinier, nous n'hésitons pas à lui conseiller de faire lui-même sa toilette, et de prendre un serviteur qui ait quelques notions de l'art culinaire. Une marmite et une bouilloire constitueront tout l'attirail nécessaire pour les opérations gastronomiques auxquelles on peut se livrer dans les *Ventas* de la Péninsule, où les hommes mangent à peu près comme de pauvres bêtes qui meurent de faim. Celui qui a des provisions et de l'argent trouvera toujours un pot à emprunter dans le voisinage et du feu à l'auberge pour cuire son di-

ner. Mais le touriste à cheval ne peut pas se charger de provisions, il faut donc que son domestique y pense pour lui, et c'est là sa principale affaire de chaque jour. En Espagne, la prévoyance est plus qu'ailleurs indispensable, si l'on veut ne pas souffrir de la faim. Heureusement le pain n'y manque pas et il est de la meilleure qualité. Or, comme Sancho Pança le disait philosophiquement à son âne : *Todos los duelos, con pan son buenos* : tous les chagrins sont bons avec du pain.

Le meilleur pain, en Espagne, est celui qui se fabrique à Alcala de Guadaira, près de Séville. C'est à peu près la seule branche d'industrie de cette ville, qu'on appelle pour cela l'Alcala des boulangers. Devant presque toutes les maisons sont suspendues des guirlandes de *roscas* ou pains ronds, et sur des tables sont étalés des *hogazas*, autre espèce de pains. On peut bien dire avec les Espagnols que c'est un véritable *pan de dios* (pain des dieux). Toutes les classes de la population gagnent leur pain en le faisant ; les moulins ne sont jamais en repos ; les femmes et les enfants sont occupés à séparer le grain des particules de terre qui s'y trouvent mêlées, par suite de la méthode à la fois biblique et homérique de battre le blé sur le sol, en plein air. Dans les districts qui produisent les céréales, l'aire préparée dans ce but se trouve à l'entrée des villages. Les gerbes de blé y sont apportées et quatre chevaux y promènent une espèce de herse appelée le *trillo*, sur laquelle est assis le conducteur qui les excite de la voix et du geste. De cette manière, le grain est détaché de la paille, hâchée pour servir de nourriture aux animaux. On vanne ensuite en lançant le tout en l'air, d'après le procédé le plus primitif, car aucun des perfectionnements modernes n'a pénétré encore jusque chez les agri-

culteurs de la Péninsule. L'ensemble de ces opérations offre un spectacle vraiment pittoresque. Les cultivateurs s'y pressent en foule, mettant en commun leurs travaux et leurs repas; les femmes et les enfants y viennent avec leurs habits de fête aux brillantes couleurs. Groupés sous des feuillages qui les abritent du soleil, ils sont occupés à boire et à manger, à chanter ou à danser, car il s'y trouve toujours une guitare. Cependant, les chevaux pleins de feu foulent aux pieds les gerbes étalées, réalisant la belle image d'Homère qui leur compare les fiers coursiers d'Achille, galopant sur les corps des Troyens. Le travail se continue souvent après le coucher du soleil, à la lueur des torches. Durant le jour, les paysans à demi vêtus bravent la chaleur brûlante, et semblent même s'y plaire, comme la fabuleuse salamandre; tout est vie et mouvement; les pieds et les mains agissent sans cesse, les yeux lancent des éclairs, des cris aigus se font entendre; et lorsque la nuit est venue, la lueur des torches donne à ce tableau un aspect fantastique tout à fait étrange. C'est pour le voyageur une source de jouissances nouvelles dont il ne se lasse pas, tandis que son compagnon espagnol, indifférent, honteux même de la barbarie des procédés employés par ses compatriotes, se tient à l'écart, rêvant à quelque bonne machine de Birmingham, dont la régularité savante ferait disparaître toute cette poésie.

Mais pour en revenir à la fabrication du pain, le blé, soigneusement recueilli sur l'aire, est porté à ces charmants moulins qui, placés sur des éminences pour y profiter des moindres souffles du vent, rappellent encore si bien aujourd'hui les géants de Don Quichotte. La farine est ensuite passée à travers plusieurs trémies, pour assurer sa finesse, et enfin la pâte est travaillée, pétrie et re-

pétrie avec un soin tout particulier. De là vient la consistance serrée, cassante de la croûte, pour laquelle, suivant Pline, les Romains estimaient le pain espagnol à cause de sa légèreté.

Le voyageur fera bien d'en prendre toujours une provision avec lui, car, dans les districts de la montagne, celui qu'on trouve est de qualité très-inférieure. Or, en Espagne, le pain est en quelque sorte le bâton du voyageur qui, en y ajoutant un ail cru, peut se mettre en route sans inquiétude, *con pan y ajo crudo se anda seguro.* D'ailleurs, charge de pain ne pèse pas longtemps, comme le savait bien Esope, ce prototype de Sancho. *La hogaza no embaraza.*

Après s'être assuré du pain, le cuisinier, en préparant le souper, fera bien de songer à la collation du lendemain, *las once,* les onze heures, comme disent les Espagnols. Rien n'est plus Cervantesque qu'un déjeûner fait au bord d'un ruisseau, dans quelque retraite ombragée, où l'on étale sur un frais gazon la nappe couverte des restes de la veille, tandis que la bouteille de vin se rafraîchit, plongée dans l'eau voisine. Ajoutez-y pour dessert un excellent cigare, et vous aurez la jouissance gastronomique la plus simple à la fois et la plus délicieuse qu'on puisse se procurer en Espagne. Quant aux raffinements de la cuisine, qui se rencontrent seulement dans les villes, ils ont un cachet particulier assez étrange et parfois un peu trop oriental. On ne peut qu'effleurer ce sujet, qui est en vérité singulièrement gras et onctueux.

Le principe fondamental de la cuisine espagnole est l'étuvée; grâce à la rareté du combustible, le rôti est presque inconnu, ou du moins ne se fait qu'au moyen d'une casserole enfouie sous la cendre chaude. Aussi la marmite

de terre ou *olla* est devenue synonyme du dîner espagnol, exactement de même que les beefsteacks et les grenouilles sont vulgairement désignés comme constituant la principale nourriture de deux grandes nations. Toutes les fois que les mets sont par eux-mêmes peu succulents, la sauce acquiert une grande importance ; en Espagne, ses éléments se composent d'huile, d'ail, de safran et de poivres rouges. Dans les pays chauds, où les animaux sont maigres, l'huile remplace la graisse, l'ail supplée au manque de saveur, et un condiment fort stimule l'activité de l'estomac languissant. On dit qu'en Angleterre il n'y a qu'une seule forme de sauce, le beurre fondu, et cent formes diverses de religion, tandis que dans l'orthodoxe Espagne, l'une et l'autre sont également uniques, invariables, en sorte que ce serait presque une hérésie de vouloir modifier la sauce nationale. Quant à la couleur, c'est cette riche terre d'ombre brûlée que Murillo imitait si bien ; c'est, du reste, la livrée générale de l'Espagne, où tout est brun, hommes et choses. Chez l'Espagnol, la même teinte domine partout, ses vêtements, sa maison, sa femme, son bœuf, son âne, tout ce qui lui appartient est plus ou moins brun. Or, cette sauce n'est pas seulement de la même couleur, mais encore, elle a toujours le même goût, ce qui rend très-difficile de reconnaître les mets qu'elle accompagne. Le palais exercé d'un gourmet de France n'y réussirait pas. Aussi doit-on prendre son parti de manger sans s'inquiéter si c'est du lièvre ou du chat, de la vache ou du veau, du bœuf ou de l'âne, suivant en cela le proverbe espagnol : *quien las cosas mucho assura, non vive vida segura;* qui regarde les choses de trop près ne vit pas tranquille.

Quiconque parcourt la Péninsule apprend la soif dans

les plaines arides, et la faim sur les collines stériles où ceux qui demandent du pain ne reçoivent que des pierres. La question de la fourchette et du couteau fut toujours le tourment des grands capitaines en Espagne, depuis Henri IV jusqu'à Wellington; la difficulté de se procurer des subsistances forme le texte d'un bon tiers des fameuses dépêches du duc. La faim et la soif ont été et sont encore les meilleures gardiennes de la Péninsule contre l'invasion étrangère. Sur la sierra comme sur la steppe, ces sentinelles décharnées veillent sans cesse, et à la façon des épouvantails, protégent ce paradis, de même que Virgile nous les représente dans les régions infernales.

Malesuada fames et turpis egestas
Horribiles visu.

On a souvent assimilé un voyage au travers de la Péninsule à un service de campagne, et le grand Condé disait : « Si vous voulez connaître ce que c'est que le besoin, allez faire la guerre en Espagne. » Cependant, avec de la prévoyance, on peut en venir à bout sans trop de peine. Mais il faut toujours avoir présent à la mémoire ce que le duc de Wellington écrivait, de Moraleja, à lord Hill : « Si vous voulez dîner, apportez de quoi, car je n'ai rien du tout à vous offrir. » C'est bien, en effet, sur les routes d'Espagne que s'est conservée la coutume dont parlent ces deux vers latins :

Regula Bursalis est omni tempore talis,
Prandia fer tecum, si vis comedere mecum.

Un voyageur prudent fera donc bien de se pourvoir de vivres pour trois jours au moins, et son cuisinier devra, comme Sancho, ne songer à autre chose qu'à tenir son garde-manger bien garni.

Dans chaque ville de quelque importance, il faut avoir soin de se fournir de thé, de sucre, de café, d'eau-de-vie, de bonne huile, de vin et de sel, sans compter les choses solides. Avec un bon corps de réserve, tel, par exemple, qu'une volaille et un jambon, il est toujours facile de convertir un désert en oasis, et l'on peut affronter sans crainte les chances de la *Venta*. Et puis si la précaution se trouve inutile, il ne manque jamais en Espagne de pauvres et d'affamés, auxquels le goût de la viande est presque inconnu, et qui font bombance avec les miettes tombées de la table du riche; l'ardeur et la reconnaissance avec lesquelles sont dévorés ces restes, font autant de bien au cœur de celui qui les donne qu'à l'estomac de celui qui les reçoit, et l'on sait bien que la meilleure médecine pour le pauvre se trouve dans les celliers, les cuisines et les garde-manger du riche.

Il n'y a rien de tel dans la vie que de bien débuter. Le cuisinier doit toujours paraître ne rien avoir avec lui quand il arrive à l'auberge; il faut qu'il obtienne des autres tout ce qu'il peut, et en demandant et en criant il pourra beaucoup, car, en Espagne, la moindre infante le sait, le marmot qui ne crie pas n'a point de lait, *quien no llora, no mama*. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que l'artiste doit puiser dans son propre réservoir; en tenant l'œil bien ouvert sur tout ce qui se présente, il parviendra certainement à mettre la poule dans son sac et les petits avec. Qu'il fasse comme Napoléon et ses maréchaux qui ne trouvaient rien de trop grand pour leur ambition, rien de trop petit pour leur rapacité; seulement, ce qu'eux ne faisaient guère, il devra payer ce qu'il prendra, et acheter autant que possible fruits et légumes sur les lieux même où ils croissent. Souvent, dans ce pays de l'imprévu, il rencon-

trera sur la route ou au milieu des champs quelque braconnier qui lui offrira le produit de sa chasse. De telles occasions ne sont pas à dédaigner, et bien que Don Quichotte regardât comme de mauvais augure la rencontre d'un lièvre à l'entrée d'un village, nous lui conseillons de ne pas s'en inquiéter et de mettre le présage dans sa marmite, ne fut-ce même qu'un de ces modestes lapins qui abondent en Espagne.

Le chef-d'œuvre de la cuisine espagnole, c'est l'*olla*, mets qui se prépare dans un vase de terre auquel on donne le même nom. Les Français, spirituels et gastronomes, qui sont décidément à la tête de la civilisation en fait de cuisine, tournent en dérision les ragoûts barbares des Goths-Ibères, comme étant plus noirs que l'Erèbe, et plus ascétiques qu'esthétiques; suivant leurs auteurs, on déjeune en Espagne avec une cuillerée de chocolat, on dîne d'une gousse d'ail et l'on soupe d'une cigarette; d'après leur *Parfait cuisinier*, l'*olla* se composerait de deux cigares bouillis dans trois litres d'eau, mais c'est une pure calomnie inventée par l'esprit de parti.

L'*olla* ne se fait bien qu'en Andalousie et en certains endroits renommés pour cela; dans le reste de l'Espagne, elle s'appelle *puchero*, et c'est une triste fricassée de bœuf ou plutôt de vache bouillie avec des *garbanzos*, ou pois chiches, et des saucisses. Ces *garbanzos* sont en quelque sorte comme les pommes de terre du pays dont ils décèlent l'ignorance en fait d'horticulture. Leur introduction est due aux Carthaginois, de même que la *fides punica*, autre ingrédient dont les gouvernements espagnols ont toujours fait grand usage. Ces *garbanzos* demandent à être longtemps bouillis, autrement ce sont de véritables petites balles dures qui ressautent dans l'estomac comme sur la peau d'un tambour.

La véritable *olla*, l'antique et vénérable *olla podrida*, ou pot-pourri, n'est pas facile à faire. Il faut que le cuisinier mette tout son génie dans sa terrine ou plutôt dans ses terrines, car l'*olla* se fait mieux dans deux que dans une. Comme pour le *pot-au-feu* français, des vases de métal ne vaudraient rien; on prend donc deux terrines que l'on place, avec de l'eau dedans, sur les cendres chaudes. Dans le numéro 1 on met des *garbanzos*, ou pois chiches, qu'on a fait revenir dans l'eau depuis la veille, puis une belle pièce de bœuf, un poulet, un gros morceau de lard; on fait bouillir rapidement et on laisse mijoter pendant quatre ou cinq heures. Dans le numéro 2, on réunit tous les légumes possibles : laitue, chou, potiron, poirée, carottes, fèves, céleri, chicorée, oignons, ail, poivres longs; tout cela doit être lavé et coupé comme pour une salade; puis on ajoute des saucisses rouges, ou *chorizos*, et un demi-groin de cochon salé, qu'on a fait tremper depuis la veille. Quand le tout a suffisamment bouilli, on jette l'eau, et l'on sert sur un large plat au centre duquel est posé le bœuf sur un lit de légumes, flanqué du poulet, du lard et du groin, tandis que les saucisses forment une guirlande tout autour. Vous versez dessus la sauce du numéro 1 et servez chaud! Rien ne peut se comparer au fumet qu'exhale ce met apprêté selon les règles. La vapeur seule qui s'en échappe suffit déjà pour exalter l'appétit des convives.

C'est là l'*olla en grande*, telle que Don Quichotte nous apprend qu'elle se mangeait chez les chanoines et les présidents de colléges; de même que la soupe à la tortue, c'est un mets assez succulent pour former un dîner à lui seul. Un digne ecclésiastique de Séville, qui, avant la réforme et l'appropriation, ou plutôt l'expropriation des biens de l'Eglise, tenait bonne table, nous disait que pour les

jours de fête il substituait un dindon au poulet, puis faisait ajouter quelques pommes de terre de Malaga. Son opinion mérite toute confiance, car c'était un bon catholique romain, qui croyait tout, absolvait tout, buvait, mangeait et digérait tout à merveille. Du reste, on peut dire, comme règle générale, que toute chose bonne en elle-même convient dans une *olla*, pourvu cependant, comme le remarquent toujours les vieux livres espagnols, qu'elle ne renferme rien de contraire à la sainte-mère l'Eglise, à l'orthodoxie et aux bonnes mœurs, « *que no contiene cosa que se oponga a nuestra madre Iglesia, y santa fe catolica, y buenas costumbres.* »

Chez les simples particuliers le mets national revêt des proportions plus modestes, mais les légumes et le lard en constituent toujours le complément indispensable. Sans les premiers, l'*olla* n'a ni grâce ni consistance, et quant au second, il y est aussi nécessaire qu'un texte de saint Augustin dans un sermon :

No hay olla sin tocino,
Ni sermon sin Agustino.

La chair du cochon est hautement estimée dans toute la Péninsule. Il est vrai que le porc espagnol a toujours été sans rival pour la saveur de ses délicieux saucissons et de ses jambons admirables qui ont réellement une supériorité transcendantale, selon l'expression même de Diodore de Sicile, homme d'un goût, d'un savoir et d'un jugement fort distingués.

En Espagne, les porcs abondent encore plus que les ânes. Les plus estimés sont ceux de l'Estramadure. Cette province, si peu visitée par les voyageurs, est pleine d'intérêt soit pour l'antiquaire, soit pour le naturaliste. Sous

l'empire des Romains et des Mores, c'était un grenier d'abondance, mais aujourd'hui, elle est abandonnée aux troupeaux de moutons, aux sauterelles et aux porcs. L'entomologie de l'Estramadure offre une riche mine à exploiter; la nature s'y montre aussi active et féconde que l'homme y est paresseux et stérile. Dans ces vastes solitudes, dont nulle voix humaine ne trouble le silence, l'air embaumé résonne du bourdonnement joyeux d'une multitude infinie d'insectes. Les moutons, les porcs, les sauterelles et les pigeons sont les seuls êtres vivants que le voyageur rencontre durant des journées entières. Çà et là parfois, un homme se montre comme pour prouver combien son espèce est rare en ces lieux.

De vastes districts, dans cette province négligée, sont couverts de bois de chênes, de hêtres et de châtaigners. Mais ces beaux parcs naturels sont dépourvus de charmes aux yeux des habitants, qui ne songent qu'à calculer combien de porcs peuvent être engraissés avec la récolte de ces glands qui sont plus doux et plus gros que les nôtres.

Les glands, qu'on appelle encore *bellota* du mot arabe *ballot* ou *belot* formaient, avec l'eau, l'unique nourriture des anciens Ibères aussi bien que de leurs cochons; lorsqu'ils étaient secs, on les broyait pour en faire une sorte de pain que l'on mangeait avec les glands frais. De nos jours encore, les dames de haut rang à Madrid en mangent sans cesse, à la promenade, à l'Opéra et ailleurs. On se rappelle que la femme de Sancho Pança en envoya comme présent à la duchesse, et qu'ils fournirent à Don Quichotte le texte de l'éloquent discours adressé aux chévriers sur les joies de l'âge d'or et du bonheur pastoral.

Pendant la plus grande partie de l'année les porcs sont abandonnés à eux-mêmes, pour chercher leur nourriture

où ils peuvent. Lorsque les glands mûrs tombent des arbres, ces animaux sortent en légions des villages qui seraient plus exactement nommés des amas d'étables à cochons. Ils rentrent le soir, sans avoir besoin de chef pour les conduire, et se précipitent en grognant, chacun dans son bouge. Ce sont les favoris des paysans qui les élèvent avec leurs enfants, partageant avec eux, comme en Irlande, l'abri peu confortable qui leur sert de demeure. On les respecte généralement, et c'est bien juste, car ici c'est l'animal qui paie l'impôt, qui est le citoyen, tandis que l'homme ne semble qu'un être secondaire créé pour surveiller les troupeaux de porcs qui mènent une vie de chanoines, et ont de plus l'avantage d'augmenter de valeur après leur mort.

Ce n'est pas seulement par gastronomie que l'Espagnol est un grand consommateur de viande de porc, c'est aussi par principe religieux, car manger l'animal déclaré impur par les infidèles, est un signe d'orthodoxie, autant que de bon goût. Mais leur préférence marquée pour cet animal ne les empêche point de partager le dégoût qu'il inspire comme type de la saleté, de la gloutonnerie et du cynisme. *Muy puerco* est une expression du plus profond mépris, *muy cochina*, équivalent de l'italien *vacca*, est l'injure la plus insultante qu'on puisse adresser à une femme. C'est même un fait curieux que l'influence moresque sur les mœurs espagnoles se retrouve encore dans les périphrases dont se sert presque toujours le beau langage castillan pour éviter de prononcer le nom de l'animal jadis impur.

Le principal district à porcs dans l'Estramadure est le *Montanches* (Mons Anguis). Sans doute c'était de là que le duc d'Arcos tirait « ces petits jambons vermeils » que le duc de Saint-Simon mangeait et admirait tant : « ces jam-

bons ont un parfum si admirable, un goût si relevé et si vivifiant, qu'on en est surpris; il est impossible de rien manger si exquis. » Sa Grâce le duc d'Arcos faisait élever ses cochons dans des lieux abondants en vipères dont ils se nourisssaient et s'engraissaient, sans qu'il en résultât aucun inconvénient. Les naturalistes ont du reste remarqué qu'en Amérique, les serpents fuient devant leur ennemi le porc, qui devient ainsi le pionnier de la civilisation du Nouveau-Monde, de même que Pizarre allaité par une truie et gardeur de pourceaux dans son enfance, en fut le conquérant.

Après l'*olla*, les autres mets de la cuisine espagnole offrent peu de variété. Le *pisto*, ou omelette, le *guisado*, ragoût de gibier, le *pollo con arroz*, poulet au riz, les *huevos estrellados*, œufs pochés, se ressemblent tous par le goût et la couleur. C'est toujours un mélange d'huile, de lard, d'oignon, d'ail et de poivre rouge qui en forme la base essentielle. Il n'y a pas jusqu'au beurre valencien qui ne soit un composé d'ail et de lard, par égales portions, qu'on pile dans un mortier et qu'on étale ensuite sur du pain pour le plus grand régal des amateurs. Mais il faut un palais de paysan espagnol pour en goûter le charme. L'étranger fera bien de s'en abstenir, comme aussi de la *sopa de gato*, espèce de soupe qui s'apprête avec des morceaux de pain et d'ail frits dans de l'huile et délayés dans de l'eau chaude.

Une chose vraiment excellente en Espagne, c'est la salade. Pour la faire, dit un proverbe espagnol, il faut quatre personnes: un prodigue pour l'huile, un avare pour le vinaigre, un conseiller pour le sel et un fou pour remuer le tout. C'est le mets favori de toutes les classes, bien que les riches seuls en connaissent les raffinements délicats. Il

constitue même presque à lui seul la nourriture habituelle du laboureur qui ne va jamais au travail sans avoir avec lui deux cornes de bœuf renfermant les ingrédients nécessaires pour composer l'espèce de salade qu'on appelle *gazpacho*, savoir des croûtes de pain frites dans l'huile avec de l'ail et du poivre. Quelque grossière et barbare que soit cette préparation, il s'en régale toujours avec un nouveau plaisir. Lorsque le temps est froid, on fait chauffer le *gazpacho*. « Oh! dura messorum ilia! » Heureux laboureurs à l'estomac de fer!

(*La suite au numéro prochain.*)

LES WILMINGTON,

PAR

L'AUTEUR D'ÉMILIA WINDHAM.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.

(Sixième article [1].)

CHAPITRE V.

Craiglethorpe poursuivait sa route vers Londres, dans un état d'abattement qu'il n'avait jamais encore éprouvé, toute pleine de vicissitudes qu'eût été sa vie. Il croyait rêver. En effet, était-il le même homme qui, quinze ou vingt ans auparavant, avait parcouru ce même chemin, allant chez ce même ami, où il était sûr d'une réception cordiale, où il était le premier entre tous, et où il jouissait du respect et de l'affection de son jeune favori, avec un cœur tout plein de sensibilité; car cet adorateur de Mammon avait un cœur que peu de gens lui soupçonnaient. Ce cœur, il est vrai, prouvait son existence d'une façon souvent bizarre et étrange, mais combien de gens n'ont-ils pas été si fort maltraités dans leur jeunesse, que leurs bons sentiments se sont changés en amertume, méfiance, ressentiment? Ah! pour que la sensibilité devienne une source de bonté et de tendresse, il faut qu'elle ait été cultivée avec amour et discernement? Etait-il donc vrai que lui, Craiglethorpe, fût entré dans cette maison si longtemps presque la sienne, cette maison qu'il avait aspiré à revoir,

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahiers d'avril, mai, juin, juillet et août 1850.

comme un port assuré, dans toutes ses misères et ses difficultés, où il devait retrouver l'affection, la gratitude, la bienvenue et l'opulence à laquelle il avait droit; était-il vraiment entré en misérable dans ce logis splendide, et en avait-il été chassé en mendiant? Chassé, oui, mais par qui? Par une jeune femme sans cœur. Il l'avait connue enfant, et n'avait jamais aimé ses airs impertinents et affectés, même alors. Femme, elle avait tenu sans doute ce qu'elle promettait. A cette idée, il se sentit un peu consolé; il n'avait pas la plus légère crainte de ne pouvoir prouver son identité; il commença à renaître à la confiance, et il résolut de retourner le lendemain de bonne heure à Rochampton, d'y apprendre où était Wilmington, et de l'aller chercher où qu'il fût.

Afin de ne pas trop s'éloigner, il entra pour la nuit dans le premier cabaret qui se présenta. Ses vêtements n'étaient pas de nature à commander le respect, mais cela lui était parfaitement indifférent. Les aisances de la vie lui semblaient du superflu. Pourquoi donc avait-il été si infatigable à se procurer des richesses immenses? Uniquement pour satisfaire son orgueil.

Il entra dans la salle publique, demanda du pain et du fromage, et fut parfaitement satisfait. Le feu brillait joyeusement, la soirée était froide, et plusieurs paysans des environs parlaient des propriétaires de la commune, tout en buvant leur bière.

Chacun de ces personnages si haut placés dans leur propre estime, qu'ils devaient être au-dessus de toute censure, était là jugé avec ce bon sens et cette humeur caustique qui appartiennent au vrai Saxon. En parlant de la dernière exposition de fruits et de fleurs qui avait eu lieu, l'un d'eux se mit à dire:

— C'est le jardinier de Roehampton qui a remporté la médaille d'or pour les plus beaux ananas, et la seconde médaille pour ses roses. Il remporte toujours les prix, et on dit que son maître et sa maîtresse seraient d'une jolie humeur s'il les manquait. Et ce n'est pas surprenant quand on pense aux sommes d'argent que leur coûte leur jardin.

— Il faut toujours que ce Wilmington ait le meilleur et le plus beau de tout, n'importe le prix, dit un autre, et comment il peut le faire, c'est ce qui me confond. On a parlé de lui comme ruiné à fond plus d'une fois, mais il y a des gens qui sont comme des bouchons de liége, faites ce que vous voudrez, vous ne les tiendrez pas sous l'eau.

— Cette dernière fois ce n'est pas étonnant qu'il soit revenu sur l'eau. N'avez-vous jamais entendu parler de son bonheur?

— J'ai entendu dire que quelqu'un lui a laissé une grande fortune.

— Mais savez-vous comment?

— Non. Comment le saurais-je? je ne connais ni M. Wilmington, ni aucun de ses domestiques, ni même son jardinier, ce qui est curieux, puisque je suis jardinier moi-même.

— Eh bien, dit l'autre, écoutez, je vais vous conter çà, je sais tout çà moi. D'abord, il y a deux enfants: M. Harry, le fils, et Mlle Caroline, la fille, deux bons et gentils enfants, quand ils étaient petits, seulement le fils était assez laid, et la fille était brune comme une Espagnole. N'importe. La riche héritière, Mlle L., prit une fantaisie pour la figure de M. Harry; on dit bien qu'il lui a donné un philtre, mais je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu. Malgré çà, c'est étonnant comme certaines gens ont l'art de faire venir l'eau à leur moulin. S'il y a de l'argent à gagner, on

est sûr qu'il arrive droit à eux, et c'est le cas de ces Wilmington. Ils ont la bourse de Fortunatus; puisez-y sans cesse, elle est tout de même pleine.

Craiglethorpe demanda une pipe, s'approcha du feu, et sans paraître écouter, il ne perdit pas un mot de ce qui se disait.

— M. Harry Wilmington a toujours été une énigme pour moi.—L'audience s'accroissait, les chaises se rapprochaient, le narrateur, encouragé, prit un air important, et orna son histoire de plus de détails qu'il n'en avait d'abord eu l'intention : — Regardez-le! il a l'air d'un bon garçon, un peu lourd, très-sauvage, et quelque peu gauche; on ne découvre en lui ni habileté, ni ruse, et avec çà il a joliment fait son nid et celui de son père, ma foi, car ils sont grands amis, le père et le fils. On croit Wilmington le père un rusé, moi je dis que le fils le bat complétement. D'abord, il accroche cette jolie héritière du pays de Galles, et comment cela s'est fait, je n'y conçois rien, car elle avait des centaines d'amants, comme vous pouvez bien le penser. Ensuite il a un ami, M. Selwyn, qu'il enjôle jusqu'à se faire donner jusqu'au dernier centime de tout ce qu'il possédait.

Une pipe tomba sur le foyer et fut brisée. C'était celle de M. Craiglethorpe; il en demanda une autre, la ralluma, et continua de fumer en silence.

— Selwyn et Harry étaient à la même pension, et pendant les vacances, Selwyn était toujours chez les Wilmington. C'était assez habile çà. Il était pâle et maladif, mais il était amoureux de Mlle Caroline; elle ne le voulait pas, on disait qu'elle attendait pour se décider de voir si elle ne trouverait rien de mieux. Enfin elle le renvoyait d'une saison à l'autre, si bien qu'un jour le pauvre garçon mourut.

La pipe ne tomba pas cette fois, mais la main qui la tenait trembla ; les yeux de Craiglethorpe se fermèrent, il se couvrit le visage, s'appuya contre le coin du banc, et parut s'endormir, mais personne ne prit garde à lui.

— Eh bien, ce Selwyn n'était pas de leurs parents. Comment les Wilmington ont-ils eu sa fortune? le garçon n'avait-il pas des parents?

— Il n'en avait que de fort éloignés, excepté un, qui était loin d'ici, aux Indes, il lui avait laissé toute sa fortune. Mais voici la farce de la chose : Après les funérailles, tout le monde était réuni pour lire le testament, fait cinq mois auparavant, et par lequel l'oncle était héritier de tout, et voilà que M. Harry arrive avec un codicille fait le jour de la mort, et par lequel Selwyn ayant appris la mort de son oncle par les journaux, laissait tout à M. Harry Wilmington. Attendez : je crois que le père Wilmington en a eu la moitié, et Mlle Caroline 10,000 liv. st. pour sa part.

— Dans les journaux? mais il n'était pas certain qu'il fût mort.

— C'est bien sûr. J'étais alors portier chez M. Mason le notaire, et comme rien ne m'amuse comme la lecture d'un testament, j'étais entré dans la chambre avec tout le monde, et je vis très-bien la comédie : M. Mason fut extrêmement surpris ; M. Harry fit semblant d'être surpris. M. Mason se mordit les lèvres, prit le codicille, regarda la signature, et le rendit à M. Harry, en disant : Je croyais posséder l'entière confiance de M. Selwyn, cependant je vous félicite, Monsieur. Là dessus il lui serra la main et sortit de la chambre.

— De sorte que M. Harry eut la fortune de son ami, et six mois après il épousa son héritière. Le vieux Wilmington dépense son argent comme un prince, mais M. Harry n'a rien de son père ; on dit qu'il vit comme un ermite,

et qu'il est avare : sa mère était comme çà. Il n'a point de maison à Londres, il vit toujours en Galles, où il ne dépense rien. Mais parlez-moi du père! c'est lui qui fait cheminer les écus! je voudrais que ce Selwyn lui eût laissé le tout pendant qu'il y était, mais M. Harry ne l'a pas quitté le jour qu'il est mort, et ne l'a pas laissé parler à âme qui vive, pas même à son domestique Charles, qui a pourtant eu un bon legs, et il faut avouer que les Wilmington ont été larges dans tout çà, ils ont payé les legs sans se faire tirer l'oreille.

— Mais M. Craiglethorpe était-il bien mort!

— Je suppose que oui, parce qu'il s'était embarqué sur le *Sumatra*, dont on n'a plus entendu parler; mais ce qui n'est pas bien, c'est qu'on n'ait mis dans le codicille aucune réserve, au cas que l'oncle revînt, et cela charge la conscience de celui qui l'a dicté, car on dit que cet Harry n'est plus le même depuis la mort de son ami; au reste, il peut se tranquilliser à présent, voilà quatre ans passés, et on n'a rien entendu dire de l'oncle depuis lors. Qui aurait jamais pensé que cet homme si tranquille saurait si bien faire son affaire?

— C'est une drôle d'histoire après tout. Maintenant il est temps de partir. Quel temps fait-il?

— Noir comme l'enfer et il pleut. Que diriez-vous d'un bol de punch avant de partir?

— Non, non, nous en avons suffisamment, et nos femmes que diraient-elles? on ne pourrait plus arrêter leur langue.

— Ils se levèrent, prirent leurs chapeaux, et partirent laissant l'étranger endormi. Bientôt il demanda une lumière et monta tranquillement. Quand il eut fermé sa porte, il s'abandonna aux émotions les plus poignantes.

CHAPITRE VI.

Il ne dormit pas de la nuit. Tantôt il marchait dans sa chambre dans un accès de rage, tantôt il se jetait sur son lit essayant vainement de dormir. Le seul parent qu'il eût dans le monde était donc mort! Après tout, il n'y avait rien de bien coupable à Harry, très-persuadé de sa mort, d'avoir cherché à s'assurer la fortune de son ami, car à qui eût-elle été? Cependant il y avait une bassesse qui révoltait l'âme de Craiglethorpe, dans l'idée de profiter ainsi des derniers moments d'un ami. Ensuite quelle ingratitude! Ne pas pourvoir à la possibilité de son retour! Selwyn, envers lequel il avait toujours été bon et généreux, n'aurait pas dû l'oublier ainsi. Cette idée froissait son cœur. Et Harry! après toute l'amitié qu'il avait prouvée envers son père! il ne pouvait croire à un oubli; il supposait qu'il avait omis la clause à dessein, afin de le frustrer, lui Craiglethorpe, de l'héritage auquel il avait droit. A mesure que ces pensées se succédaient dans son esprit, son indignation et sa colère augmentaient. Ensuite, avec l'injustice naturelle à l'homme qui est sous l'influence d'une passion, sa colère contre le fils s'étendait jusqu'au père, et lorsque le jour parut, il se leva bien déterminé à trouver Wilmington, et à lui faire rendre au moins la somme qu'il lui avait prêtée.

La nuit que passa M. Wilmington dans sa magnifique chambre à coucher, ne fut pas plus paisible que celle de son pauvre ami dans sa chambre de cabaret. Il ne dormit pas un instant. Le regret et le remords le poursuivaient tour à tour. Regret de l'effrayant total des sommes jetées

au vent, dont la moitié assurerait son existence et sa tranquillité ; remords tel qu'en ressent le cœur le plus endurci, quand il voit que l'heure de rendre compte approche. Il était certain, au fond de sa conscience, que M. Craiglethorpe était vivant, qu'il était en Angleterre, et à cette idée son sang se glaçait dans ses veines.

Sa femme était couchée, il était seul. Le formidable chiffre de 2,500,000 fr. se dressait devant lui et le poursuivait de quelque côté qu'il essayât de fixer ses pensées. Qu'était devenue cette somme? Anéantie, fondue dans une folle spéculation, quelques morceaux de papier sans valeur aucune, était tout ce qu'il en restait. Les premiers profits en avaient été absorbés à mesure ; il n'en restait absolument rien ; il vivait alors des revenus de la fortune de Selwyn, qui se fondait aussi entre ses mains. Comment se présenter devant Craiglethorpe? Il se rappela alors les supplications de Harry pour l'engager à ne pas hasarder l'argent de son ami. Mais il y avait encore plus que tout cela! Ces pensées, toutes terribles qu'elles étaient, n'auraient pas fait pâlir ses joues et ses lèvres à ce point, ne l'auraient pas poussé à marcher dans sa chambre comme un insensé. Le silence de la maison, le bruit de ses pas, lui devinrent enfin insupportables, et ayant endossé sa robe de chambre de brocard, il alla dans sa chambre à coucher. Il y trouva sa femme endormie. Elle était belle dans son sommeil, mais il la regarda sans plaisir. Sa beauté avait perdu son pouvoir, et la froideur de l'indifférence avait pris possession de son cœur. Elle avait satisfait sa vanité dans les jours de son orgueil; maintenant que l'heure fatale approchait, il n'attendait d'elle ni secours ni consolation. En lui communiquant ses terreurs et la cause de ses remords, il savait qu'il ne recevrait d'elle que des injures au lieu de

sympathie, des reproches au lieu de conseils, des lamentations égoïstes au lieu d'une pitié généreuse pour lui. Il se trouvait d'autant plus solitaire qu'il n'était pas seul.

Cependant les réflexions de la nuit avaient engagé Wilmington à s'éloigner pendant quelques jours, afin de prendre le temps de considérer ce qu'il avait à faire. Il avait ordonné que sa voiture fût prête à dix heures, et donnait encore des ordres pour son départ et le choix des vêtements qu'il prendrait avec lui; de temps à autre il regardait par la fenêtre, car le temps était superbe. Il entendit ouvrir la petite porte voisine de la grille, et croyant que c'était un des jardiniers, il se pencha hors de la fenêtre; l'homme était à demi caché par les arbustes et les arbres de l'avenue, et comme Wilmington avait quelques ordres à lui donner, il l'appela: « Ici, j'ai quelque chose à te dire. »

Craiglethorpe, car c'était lui, sortit des arbres, leva la tête, leurs yeux se rencontrèrent, ils se reconnurent au même instant. Craiglethorpe se hâta de sonner à la porte du vestibule; Wilmington recula, ferma la fenêtre, et se prit à trembler: « Il n'aura pas vu que je le reconnaissais, » voulait-il se persuader à lui-même; il était irrésolu, lorsqu'un domestique entra.

— L'homme qui est déjà venu hier au soir est à la porte et demande à voir M. Wilmington.

— Dites que je n'y suis pas,... je suis occupé,... je ne le connais pas,... je ne puis le voir,... c'est un fâcheux,... dites-lui de s'en aller.

— Quel temps vous mettez à faire cette malle! ajouta-t-il d'une voix irritée, en s'adressant au domestique qui emballait ses hardes, me ferez-vous tenir ici tout le jour?

Le laquais qui retournait à la porte, trouva M. Craiglethorpe dans le vestibule, posant son chapeau.

— Je n'ai pas besoin de vous demander si votre maître est à la maison, car je l'ai vu à la fenêtre. Où le trouverai-je? en haut? Il s'avançait toujours.

— Non, Monsieur, n'allez pas là. Je vous demande pardon, mais vous ne pouvez pas entrer. M. Wilmington n'y est pas, je vous assure.

— Misérable menteur! Je viens de le voir à sa fenêtre il y a cinq secondes, et il m'a parlé.

— Je vous demande pardon, Monsieur, quand on nous commande de dire qu'on n'y est pas, le reste n'est pas notre affaire. Mon maître lui-même m'a commandé de dire qu'il n'y était pas, et je m'en tiens là.

— Il vous a commandé de dire cela à *moi!*

— Et pourquoi pas à *vous?* dit-il en le regardant d'un air familier et insolent. Souvent mon maître me fait dire qu'il n'y est pas, pour des lords, ainsi, bonhomme, filez. Ceci n'est pas une maison pour vos semblables, et je vous répète que mon maître ne veut pas vous voir ce matin, il est occupé et il m'a dit qu'il ne le voulait pas.

— Ne pas me voir! il m'a vu, je vous dis. Suis-je donc si changé? mais il m'a reconnu, j'en suis sûr. Ce polisson n'a pas bien entendu. Il est dans son cabinet de toilette.

Il tenta de nouveau de monter. Mais le valet se plaça devant l'escalier d'un air déterminé, lui ordonnant de décamper, car il ne laisserait pas monter un mendiant de sa sorte.

— Impudent coquin! Je vous dis que vous vous êtes trompé. Votre maître m'a vu dans l'avenue. Allez lui dire que son vieil ami,... attendez, donnez-lui cela, il saura tout de suite qui je suis; il remit au domestique un morceau de papier sur lequel il avait tracé quelques lignes.

— J'irai, si vous promettez de m'attendre ici, car si vous parcourez la maison, que dira ma maîtresse? ce sera du joli!

— J'attendrai.

Le valet monta. Le vieillard regarda autour de lui avec désespoir. Il ne s'éleva pas vers Dieu pour le prier de l'aider dans ce moment où son cœur se brisait. Il n'avait point de Dieu, lui; s'il ne le niait pas, il l'avait oublié. Il avait permis aux ronces et aux épines de ce monde d'en obscurcir complétement l'image. Pauvre malheureux! Il avait nourri dans son cœur une affection tendre, généreuse, désintéressée,... elle était barbarement foulée aux pieds! Oh! plaignez ses souffrances!

Le valet fut longtemps à revenir. Il rapportait le papier.

— Mon maître dit qu'il ne vous connaît pas, il ne sait pas ce que veut dire votre papier, il est fâché de ne pas vous recevoir, il va partir.

M. Craiglethorpe n'attendit pas la fin de la phrase; il passa rapidement devant le domestique, monta l'escalier, trouva la porte et l'ouvrit. Le valet de chambre qui faisait la malle n'était plus dans la chambre; mais Mme Wilmington parlait vivement à son mari. Ils se retournèrent tous deux au bruit que fit la porte: elle poussa un cri; lui, devint pâle comme un mort et demeura immobile.

— Wilmington, est-ce vous qui me refusez l'entrée de votre maison? Vous, Wilmington!—Craiglethorpe dit cela avec mélancolie, plutôt qu'avec colère.

— Qui êtes-vous, Monsieur? cria Lizzy se plaçant entre lui et son mari, et jetant sur ce dernier un coup d'œil qui semblait dire: Soyez ferme ou vous êtes perdu.

— Madame, retirez-vous. Comment osez-vous vous placer entre lui et moi, son ancien ami? Wilmington,

dit-il en lui présentant la main, vous ne m'avez sûrement pas oublié ?

Wilmington demeura muet. Il avait l'air incertain, confus, nerveux, mais il ne fit pas un mouvement pour accepter la main offerte.

Craiglethorpe s'avança tout près de lui :

— Wilmington, mon ami ! Il posa la main sur son épaule. Qu'avez-vous donc, mon garçon ? Pour sûr, vous me reconnaissez ?

— Il ne vous reconnaît pas, Monsieur, s'écria Lizzy, il est confondu de votre audace. Il ne peut qu'être accablé à l'idée d'un imposteur se donnant pour un ami qu'il aimait autant que M. Craiglethorpe.

— Imposteur ! Le diable vous emporte ! vous me connaissez aussi bien que je me connais moi-même.

La colère se réveillait enfin. Il secoua Wilmington.

— Revenez à vous...... parlez, finissons-en ! Si...... le ciel me pardonne si je vous fais injure ! Si..... grand Dieu, que vais-je dire ? Si..... Wilmington ! Wilmington ! si..... si..... parlez, parlez-donc ; dites que vous ne voulez pas, dites que vous n'osez pas...... Quoi ! après tout, tout...... non, c'est impossible !

— Ne pouvez-vous parler ? ne voulez-vous pas parler ? M. Wilmington ? s'écria Lizzy avec colère. Que faites-vous donc là pétrifié ? Parlez-donc à ce vieillard...... Mais il ne pouvait parler ; il couvrit sa figure de ses mains.

Sa femme le suivit. Ils étaient près de sa chambre à coucher ; elle en ouvrit la porte et l'y poussa. Il n'offrit aucune résistance, et elle referma la porte sur lui.

— J'espère maintenant que cette scène est terminée ; vous voyez, Monsieur, à quel point mon mari est affecté de votre audace, et j'espère que vous allez avoir la bonté de vous retirer.

Craiglethorpe avait toujours été maître de lui-même dans les circonstances les plus palpitantes, mais il était là étonné, confondu, abattu...... Une larme monta dans ses yeux ; il la secoua avec colère. Il écoutait si son ami ne reviendrait pas, ne rouvrirait pas la porte, cette petite porte qui seule les séparait ; Wilmington n'aurait pas le cœur de le laisser partir.

Il regardait sans la voir, cette belle et méchante créature, au cœur dur, et résistait à l'ordre de partir qu'elle répétait sans cesse ; il se contentait de la repousser avec impatience et de lui imposer silence ; il écoutait toujours ; il s'approcha encore de la porte :

— Wilmington ! cria-t-il. Il posa la main sur la poignée ; la clef tourna en dedans ! Wilmington ! vous êtes là ; parlez-moi. Tout demeura dans le silence. Wilmington, parlez ! Je vous le demande pour la troisième et la dernière fois. Parlez, à présent, ou je jure que je vous parle, moi, pour la dernière fois, jusqu'au jour du dernier jugement.

Encore le silence.

Il écouta encore; mais ne parla plus. Il paraissait craindre de retirer sa main de la porte, de briser ce dernier faible lien. Sa figure exprimait une agitation extraordinaire; tantôt pâle comme la mort, tantôt rouge comme le feu; il hésitait, il secouait la serrure ; il s'agenouilla et regarda par le trou de la serrure. La clef y était. Il secoua de nouveau la porte avec violence, puis écouta sans parler toutefois. Enfin il regarda tout autour de l'appartement, comme pour prendre congé de tout ce qui s'y trouvait. Sur la table se voyait un magnifique vase du Japon, envoyé par lui-même, seul souvenir des anciens temps qui se trouvât dans cette chambre ; il le saisit et le lança par la fenêtre. Alors, sans retourner la tête, il sortit, traversa le vestibule et se trouva hors de la maison.

Il la regarda une fois encore comme il descendait l'avenue, mais avec des yeux qui lançaient la foudre; sans doute que dans l'amertume de son âme il la maudit, elle et ses habitants, et la malédiction fut d'autant plus terrible qu'elle ne trouva point de mot pour s'exprimer.

Les mots seraient vains pour décrire la grande, l'indicible amertume de son ressentiment, profond comme ses affections, amère comme son humeur, immense comme son orgueil. Il demeura dès lors la seule passion de son cœur flétri, le seul souvenir d'une longue vie de soixante-cinq ans.

CHAPITRE VII.

Craiglethorpe poursuivit son chemin sur la voie publique, et l'effervescence de ses sentiments se changea graduellement en un état durable, profond, immuable, qui pétrifia son cœur sans retour. Son ressentiment devint une partie de lui-même, et ne se modifia plus. Cet état terrible de l'âme, qui repousse toute idée de pardon, est d'autant plus triste, qu'il frappe le plus souvent ceux qui sont capables d'une vive et profonde affection. La plupart des défauts graves sont dignes de toute compassion, car ils proviennent de qualités naturelles, qui, bien dirigées, auraient rendu ceux qui les possèdent aussi énergiques dans le bien, qu'ils le sont malheureusement dans le mal.

L'infortuné Craiglethorpe, jeté dans la vie sans secours, privé de sa mère, sans direction aucune pour l'aider à cultiver ce qu'il avait de bon en lui, ne s'était jamais rendu compte à lui-même du but de la vie, et n'avait jamais considéré sa fin. Jamais il n'avait ouvert une Bible, offert une prière à son Créateur, écouté la Parole de vie; il avait tou-

jours vécu d'une vie animale, et ne s'était laissé guider que par ses instincts. Quel secours, quelle consolation, lui restait-il dans cet affreux moment? Aussi voyez-le seul au monde, laissant son ressentiment étouffer toutes ses nobles qualités, et lui pétrifier le cœur.

Quand il eût marché longtemps, il se rappela que sa bourse était presque vide, il la sortit de sa poche, elle ne contenait plus que quelques schellings. Que faire? comment prouver son identité à ceux qui niaient leur propre conviction, car il était persuadé que Wilmington et sa femme le reconnaissaient parfaitement. Craiglethorpe avait trop vécu au milieu d'hommes qui considèrent l'acquisition des richesses comme le seul but de la vie, pour n'avoir pas une mauvaise opinion de l'humanité. Souvent il avait répété que si les morts revenaient au monde, personne ne serait bien aise de les revoir; maintenant il était la preuve de la vérité de ses propres paroles.

Son premier soin fut de penser à remplir sa bourse. Wilmington lui devait une grosse somme, mais pour avoir le droit de la réclamer, il fallait prouver son identité, et la prouver légalement, puisque Wilmington refusait de le reconnaître. Pour cela, il faudrait de l'argent et des amis, et il n'avait ni l'un ni l'autre. Il chercha à se rappeler toutes les petites créances qu'il avait négligé de réclamer dans son opulence. Plusieurs lui revinrent en mémoire, entre autres une somme de 12,000 fr., laissée à son crédit dans la maison Jones et Estcourt. Il irait donc là d'abord, pour tâcher d'être reconnu et payé.

Il y avait une sorte de grandeur dans le calme avec lequel cet homme, une fois sa première effervescence passée, portait sa mauvaise fortune; c'était le résultat d'une longue habitude d'empire sur lui-même, et d'un exercice

constant du courage moral dont il avait eu si souvent besoin dans les vicissitudes de sa fortune.

Il s'arrêta à la porte du comptoir de MM. Jones et Estcourt dans la Cité, et son cœur ne battait pas plus vite, sa main ne trembla pas à l'idée d'être éconduit et refusé aussi par ceux-là.

Il entra. Jones et Estcourt y étaient tous deux. Les commis travaillaient, Jones examinait ses livres, Estcourt parlait avec quelques Messieurs, son dos était tourné. Craiglethorpe s'avança dans la chambre, et regarda autour de lui : les commis étaient tous jeunes, et par conséquent nouveaux pour lui, mais le caissier était une ancienne connaissance ; ses cheveux étaient devenus blancs depuis qu'il l'avait vu, mais il le reconnut immédiatement, et le commis relevant la tête, poussa une exclamation, se leva, hésita, regarda, et enfin saisit sa main en s'écriant :

— Est-ce bien vous! Est-il possible? Etes-vous M. Craiglethorpe?

— Lui-même, mon bon ami! répondit Craiglethorpe en lui secouant cordialement la main.— Lui-même, et charmé de vous voir si bien portant, M. Simpson.—Le désert dans lequel il avait été un instant auparavant disparut comme un songe, et il se sentit rendu à la société.

Jones avait entendu; il s'avança à son tour :

— Les miracles ne cesseront donc jamais! je n'en crois pas mes yeux. Est-ce vous, Craiglethorpe? Voilà quatre ans que nous vous tenons pour mort et enterré. Sur mon âme, je suis enchanté de vous revoir. M. Estcourt, le croiriez-vous? voici notre vieil ami revenu en Angleterre, sain et sauf, quoique un peu usé par le temps.

— Mon cœur se réjouit de vous revoir, M. Craiglethorpe, dit Estcourt, avec une politesse impassible, en lui

offrant la main. Nous avons cru que tous ceux qui étaient sur ce malheureux *Sumatra* avaient perdu la vie, et il n'y avait aucun doute quant au vaisseau.

— En effet, le vaisseau fut perdu, mais quelques-uns d'entre nous se sauvèrent dans une des embarcations. La vieille histoire, le vieux proverbe, vous connaissez çà Estcourt : Certains ne peuvent se noyer, parce que..... ah ! ah ! enfin je suis de ceux-là, et me voici au sec, un peu râpé sans doute, mais toujours le même.

— Dans tous les cas, dit Jones cordialement, nous sommes bien aises de vous voir en vie. Où avez-vous donc été tout ce temps, depuis le naufrage?

— Oh ! c'est une longue histoire, dit Craiglethorpe tout restauré par cette bonne réception, et je vous la raconterai en son temps, mais pour le moment, il s'agit d'une affaire qui presse un peu. Vous devinez que, pour le moment, je ne suis pas surchargé d'argent comptant, quoique j'aie pris mes précautions pour que tout n'aille pas au fond de la mer en compagnie du *Sumatra*. Cependant comme les recouvrements ne se font pas du jour au lendemain, je viens à vous, mes bons amis, pour remplir ma bourse aujourd'hui. Si j'ai bonne mémoire, M. Simpson, la dernière balance de compte, laissait cinq ou six mille francs à mon crédit, Seriez-vous assez obligeant pour voir où nous en sommes, et pour me remettre 1500 francs?

— Allons, allons, dit Jones cordialement, que signifie la balance? M. Simpson, donnez-nous ici 1500 francs, contre le reçu de M. Craiglethorpe. Je vous connais, Craig, vous ne pourriez pas déjeuner en paix si votre poche était vide, mais quand elle sera en état, nous trouverons du chocolat prêt pour vous, dans la salle à manger.

— Merci bien, Jones ; vous êtes toujours le même bon

enfant; mais je suis méthodique comme un livre de caisse, ainsi M. Simpson, veuillez me dire où j'en suis avec votre maison?

Un énorme in-folio fut descendu du rayon voisin, et consulté par Simpson, qui tournait les feuillets rapidement :

— Wilmington, Jones et Estcourt, avec Miles Craiglethorpe. La dernière balance est datée du 10 Juillet 17..... Elle est en votre faveur, Monsieur, de 12,900 fr. 85 c.

— Je vous remercie, M. Simpson; veuillez inscrire ces 1500 à mon débit. Il reçut les 1500 fr. du caissier, les compta et les mit dans sa poche. Et comment vous êtes-vous porté, Estcourt, depuis mon départ?

— Pas mal, pas mal.

— Vous êtes-vous marié, hein? mais vous êtes aussi élégant que jamais, n'avez-vous point honte de ma compagnie, Messieurs?

— Garçon, garçon, Dieu merci! répondit Estcourt. Et vous, Craiglethorpe, où en êtes-vous sur ce point?

— Ma foi, regardez-moi, croyez-vous qu'un homme bâti comme moi fasse bien d'acheter une femme? Et comment en aurais-je une autrement? Il y en avait assez là où j'étais, mais je n'étais pas si fou que d'en prendre une. Mais vous! c'est tout différent, vous êtes un dandy, vous êtes bien fait, soigné, tout à fait un galant.

— Pas trop, répondit Estcourt tout satisfait de cet hommage rendu à sa personne et à son tailleur. Mais je suis comme vous, je n'ai pas une haute opinion des femmes, et j'ai une espèce de mépris pour l'homme qui se laisse museler. Ce que je dis, n'est pas pour vous, Jones. Vous avez été attrapé dans vos anciens jours de folie, il n'y a point de honte là; mais ces imbécilles qui se marient tard dans la

vie, avec de jeunes et jolies filles, méritent ce qui les attend, et où est l'homme qui prendrait volontairement une fille laide et vieille? Les jolies prennent bientôt les rênes en main, et vous conduisent un vieux mari et une fortune au diable en un clin d'œil. Voyez cet absurde Wilmington. Je vous demande pardon, Craiglethorpe, il est votre ami particulier?

— Oui, dit Craiglethorpe avec calme, mais avec un singulier regard.

— Nous l'avons perdu de vue depuis quelques années, dit Jones. Nous ne nous sommes pas quittés fort amis, il a juré que nous lui faisions tort, et nous étions sûrs qu'il nous aurait menés au diable avec sa dépense de fou. Mais il est toujours le même, à ce qu'on dit. Son fils a épousé une fortune, et.... mais Dieu me pardonne! Selwyn était votre neveu, je crois?

— Oui, dit Craiglethorpe avec le même calme.

Estcourt se rappela tout à coup la vérité et les détails. Il prit un air méchant et ajouta :

— Si ce que dit le monde est vrai, il y a eu là une jolie somme, mais à présent que vous.....

— Je n'ai pas encore eu le temps de voir clair dans tout çà. J'ai trouvé le pauvre garçon mort, et cela ne m'a pas surpris, car je savais avant de quitter les Indes, qu'on désespérait de sa vie, et je pensais bien ne pas le retrouver vivant. Quant à son héritage, nous y regarderons de près, quoique, Dieu merci, je n'en aie pas besoin.

— En tout cas, j'espère que lorsque le jour de rendre compte sera venu, Wilmington sera en état de tout rembourser, dit Estcourt négligemment. On dit qu'il mène une vie de prince.

— Tout ce que je sais de lui, dit Jones, c'est qu'il est

un panier percé, un vaniteux, et nous sommes bien aises d'en être débarrassés. Mais allons boire notre chocolat, car ces jeunes drôles ne feront rien, tant que nous serons là à causer. En effet chaque commis, le nez en l'air, observait Craiglethorpe, et écoutait la conversation.

CHAPITRE VIII.

Le lendemain matin, M. Wilmington reçut par la petite poste, un billet écrit sur du gros papier, et cacheté avec un pain, il contenait ce qui suit:

« Notre compte est simple et ne demande point de balance, en 18.. je vous ai remis, 2,500,000 fr. pour lesquels vous m'envoyâtes un reçu. J'étais alors un riche nigaud, je croyais à la bonne foi, à l'honneur, à la reconnaissance, à l'amitié et à toutes ces bêtises. Je vous permis de faire usage de cet argent à votre profit, ne me réservant que le capital.

« Je ne reviendrai pas sur ma parole, quoique je sois si changé maintenant, que votre femme ni vous ne me reconnaissiez. Dieu merci, je suis pourtant le même quant à ma parole; je n'y ai jamais manqué et je n'y manquerai jamais. Veuillez payer les 2,500,000 fr. chez MM. Jones et Estcourt, aussitôt que vous le pourrez. Je n'ai pas un besoin pressant d'argent pour le moment, parce que j'ai chez eux une balance de compte en ma faveur, et qu'ils m'ont *reconnu* sans difficulté, ainsi que leur premier commis. Miles Craiglethorpe. »

Le papier tomba des mains de Wilmington, qui, devenant pâle comme un mort, se jeta sur un sofa, à demi évanoui.

Sa femme courut chercher un verre d'eau.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Ce qu'il y a? Imbécille! idiot que j'étais! cria-t-il en se frappant le front. Comment ai-je pu être niais et buse à ce point? Et vous, femme de malheur, comment avez-vous pu me persuader?

Elle avait relevé et lu le papier; elle était aussi pâle et aussi effrayée que lui.

— Et comment avez-vous pu être assez faible, assez fou pour vous laisser persuader? Je ne le reconnaissais pas, moi! comment l'aurais-je pu? Je le croyais un imposteur. Mais il est étrange que *vous*, son plus ancien ami, vous ne l'ayez pas reconnu quand ces Jones et Estcourt l'ont reconnu tout de suite. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous le reconnaissiez? Croyez-vous que j'eusse été assez sotte pour vous donner le même avis en ce cas.

Il demeura muet, accablé de honte, mais de cette honte d'un lâche qui est découvert, et non de la généreuse honte causée par le sentiment qui se réveille.

Elle continua à laisser échapper un torrent d'excuses, de ces excuses que la bouche menteuse trouve pour étouffer la conscience.

— Comme si je pouvais vous croire capable d'une folie pareille! Il est clair que si vous le reconnaissiez, tout le monde devait le reconnaître aussi. Et qui pouvait penser qu'il irait tout d'abord chez ces Jones et Estcourt, et que ceux-ci le reconnaîtraient? Pas moi, d'abord, qui ne le connaissais pas. Mais oui bien vous! et je m'étonne ce que vous allez faire à présent?

— Grand Dieu du ciel, ne cesserez-vous donc pas de parler une fois? cria-t-il en se levant furieux, incapable d'endurer plus longtemps d'aussi misérables excuses. N'aurez-vous jamais fini de mentir? O vous fausse créature, vous femme sans honte et sans cœur, ne m'avez-vous pas forcé

d'adopter ce plan absurde et scandaleux, de prétendre ne pas le reconnaître. Ne m'avez-vous pas poussé hors de la chambre, quand mon cœur m'aurait guidé tout autrement. Et cependant... cependant. Grand Dieu! que dois-je faire? qu'y a-t-il à faire? que vais-je devenir? Ah! malheureux que je suis!

Il retomba sur sa chaise en gémissant profondément.

— Vous me traitez d'une manière scandaleuse, M. Wilmington, mais il en est toujours ainsi entre mari et femme. Quand vous, égoïstes créatures, vous mettez dans l'embarras, par votre folie, la première chose à faire c'est de vous tourner contre vos femmes. Je suis sûre que vous êtes tout prêt à me battre, quoique j'aie agi pour le mieux et que tout ne soit pas perdu encore. Vous pouvez continuer à nier l'identité. Et quant au reçu dont il parle, à peine a-t-il eu le temps de le recevoir avant son départ de l'Inde, et s'il l'a reçu, il est au fond de la mer avec tout le reste. Il ne le portait sûrement pas dans sa poche.

— Femme, dit M. Wilmington sévèrement.

Elle soutint son regard de reproche effrontément.

— D'ailleurs, j'ai encore mes doutes.....

— Tenez-vous tranquille avec vos doutes et vos conseils de Satan. Je ne puis nier. Vous ne m'avez pas permis d'aborder cette question hier, rappelez-vous. Si nous avions regardé l'affaire en face, nous aurions vu ce qu'il y avait de mieux à faire, mais au lieu de cela, nous avons joué un mauvais jeu qui ne fait qu'augmenter les difficultés. C'est bien lui, il n'y a pas le moindre doute, et si vous voulez dire la vérité, vous l'avez connu depuis le premier instant aussi bien que moi.

— Si cela était vrai, je n'irais pas l'avouer à présent, quand la seule excuse que je puisse offrir est la crainte que j'éprouvais de faire tort à mon ami, en favorisant un

imposteur. Dans mon humble opinion, ce serait un plan plus raisonnable que celui de me confesser coupable, ce qui peut vous convenir, mais non à moi, s'il vous plaît. Je ne l'ai pas reconnu du tout, je l'affirme positivement, et je le répèterai jusqu'à mon dernier jour, quand même vous me battriez pour cela.

— Que me conseillez-vous donc?

— Vous conseiller! Je vous demande bien pardon, mais j'ai cru que vous disiez que je vous avais conseillé hier comme une folle et une idiote.

— Bah! bah! Lizzy, ne parlons plus d'hier. Que dois-je écrire?

— Ecrivez que, si vous aviez eu le moindre soupçon que cet homme était votre ancien ami, vous l'auriez reçu les bras ouverts, mais que vous ne l'aviez pas reconnu, et que vous ne pouviez croire à un miracle sur la simple parole d'un étranger; quant à l'argent, qu'il est placé, n'est-ce pas vrai, il est placé? mais que vous désirez avoir votre reçu avant de livrer les coupons entre ses mains, afin d'être bien sûr de ne pas faire tort à M. Craiglethorpe, que ceux qui désirent le plus ardemment une chose, sont ceux qui ont besoin de plus de preuves pour la croire, mais que s'il peut se prouver votre ami, vous le recevrez à bras ouverts.

Elle lui remit le papier sur lequel elle avait écrit le projet de lettre, à mesure qu'elle prononçait les mots.

Il prit le papier en soupirant, mais il était entré dans une mauvaise voie, et pour en sortir, il eût fallu un effort qu'il n'était pas capable de faire. La pauvreté, ce fantôme effrayant pour les âmes faibles, qui les pousse à accomplir tant de mauvaises actions, le fit suivre la voie de mensonge et de fausseté dans laquelle il était engagé. Mais n'y avait-il point d'autre terreur cachée sous cette figure ha-

garde? pourquoi sa main tremblait-elle? pourquoi tressaillait-il à chaque instant? Son état était inexplicable même pour sa femme.

La réponse à la lettre dictée par Mme Wilmington ne se fit pas attendre. Elle était d'un respectable avocat bien connu, qui demandait la restitution de la somme en question. Le reçu avait péri avec tous les papiers de M. Craiglethorpe, mais il était facile de prouver que M. Wilmington avait touché la somme par les livres de son banquier. Quant à nier l'identité de M. Craiglethorpe, l'avocat pensait qu'on ne persisterait pas dans cette voie, puisqu'il n'existait pas le plus léger doute dans l'esprit des nombreux amis de M. Craiglethorpe.

M. Wilmington répondit qu'il était heureux d'apprendre que M. Craiglethorpe était vivant, mais il n'exprima aucun désir de le voir. Il envoyait une copie de la lettre de M. Craiglethorpe, autorisant Wilmington à faire de l'argent l'usage qui lui plairait, il informait l'avocat que le capital avait été placé sur des mines et qu'il était prêt à faire remettre les coupons à M. Craiglethorpe, etc., etc. Il est inutile de suivre la correspondance qui eut lieu. Les coupons furent remis à M. Craiglethorpe, qui découvrit bientôt qu'ils étaient sans aucune valeur. On n'en aurait pas obtenu un schelling à la bourse, et la compagnie avait cessé depuis longtemps de donner aucun dividende.

La rage de M. Craiglethorpe à cette nouvelle fut inexprimable, mais elle ne se trahit par aucune parole. Il plaça les misérables papiers dans son écritoire, avec un calme effrayant. L'enveloppe qui les contenait renfermait aussi une lettre de M. Wilmington, par laquelle il expri-

mait ses regrets du fâcheux résultat de la spéculation, tandis qu'il avait espéré pouvoir rendre à M. Craiglethorpe un capital doublé. Il aurait voulu, disait-il, offrir quelque compensation à M. Craiglethorpe, mais il était pauvre; cependant, il lui offrait de payer chez son banquier, 125,000 fr. et espérait de pouvoir faire quelque chose de plus, dans un peu de temps, etc.

— Le misérable! cria enfin Craiglethorpe, dans sa fureur. Il m'insulte encore par l'offre de ces pauvres 125,000 francs, pris sur l'argent que lui et son infernal matois de fils m'ont volé en influençant mon neveu mourant! Les temps seront changés avant que Craiglethorpe accepte une offre aussi sale, quand même il périrait faute d'un morceau de pain! 125,000 francs, quand il m'en doit 2,500,000! Et vous osez m'offrir cela pris sur la fortune qui devait être à moi, qui est à moi, qui eût été à moi, sans les infâmes manœuvres de votre coquin de fils! Mais vous y aurez mis la main aussi, vous êtes capable de tout, je vous connais maintenant! Je vous connais tous deux. Moi! recevoir de vous 125,000 fr.! Je balaierais plutôt les rues! Et il tint parole.

Il n'en vint pas tout à fait à balayer les rues, mais ayant ramassé le peu d'argent auquel il avait droit et qui ne montait pas à plus d'une trentaine de mille francs, il le plaça dans les fonds publics; l'intérêt n'étant pas suffisant pour le faire vivre, il sollicita et obtint une place de commis dans la maison Jones et Estcourt. Et là, avec une sorte de sombre résignation, le millionnaire Craiglethorpe devint second commis, sous M. Simpson. Dans l'amertume de son âme, il semblait prendre un sinistre plaisir à nourrir ses sentiments de haine et de colère par une plus profonde humiliation. En vain Jones et même Estcourt essayaient de

faire disparaître la distance qui les séparait en le traitant d'égal à égal, il ne le souffrait pas. Il n'oublia jamais, même pour un instant, qu'il n'était que second commis et il ne permit à personne de l'oublier. Il voulait que l'on se rappelât sans cesse, et il voulait se rappeler à lui-même, à quoi il avait été réduit par son *ami*.

Vêtu d'un habit brun invariable, le dos courbé, le visage pâle, ridé, maigre, Craiglethorpe était toujours le premier et le dernier à l'ouvrage ; toujours penché sur ses livres, infatigable et jamais las. Sa figure portait l'empreinte désormais ineffaçable du tort qu'on lui avait fait et de l'injustice dont il était l'objet ; elle était calme dans son intensité d'expression.

La seule récréation qu'il se permît, était de voir les vaisseaux sur la rivière, depuis le pont de Londres ; il refusa toutes les invitations de ses anciens amis qui étaient nombreux et compâtissants envers lui, son orgueil ne voulait accepter aucune obligation de la part de ceux qui avaient été une fois ses inférieurs. L'humiliation journalière qu'il éprouvait dans le comptoir, lui plaisait en ceci, qu'elle proclamait l'infamie des Wilmington, mais il ne voulait pas aller au delà.

Son logement était composé de deux pièces, dans une pauvre maison d'une des rues les plus obscures de la Cité, et misérablement meublé. Il passait là ses soirées tout seul, sans distraction, il n'avait jamais aimé la lecture et il ne regardait plus les journaux.

Il dormait peu, se couchait tard, et se promenait dans sa chambre pendant de longues heures, en apparence perdu dans des pensées que ne trahissait jamais son visage.

La manière dont il croyait avoir été dépossédé de la fortune de son neveu par Harry, l'exaspérait plus que tout

le reste. Les dernières volontés d'un homme qui n'est plus de ce monde, sont irrévocables dans leur résultat tout injuste qu'il est quelquefois; mais la pensée que s'il revenait à la vie, seulement pour cinq minutes, il se hâterait de défaire ce qu'il a fait par erreur, jointe à la certitude qu'il n'y peut revenir, est quelquefois intolérable.

Le temps, loin d'effacer le ressentiment de Craiglethorpe, semblait y ajouter encore. Son cœur se corrodait sous l'influence vénéneuse de ses souvenirs. Mais laissons pour un peu de temps ce malheureux, et allons nous soulager auprès d'un homme qui répandait autour de lui le bonheur et l'affection.

CHAPITRE IX.

La maison de Harry était située au milieu des ravissantes scènes montagneuses du pays de Galles. Elle était environnée de forêts et de précipices animés par des cascades impétueuses. A l'entrée de la vallée, un charmant petit village était dispersé parmi les arbres. Chaque chaumière avait son jardin, sa haie d'aubépine, ses vieux pommiers, ses cerisiers, ses roses, ses œillets et ses dalhias, sans négliger pour cela ses haricots, ses pommes de terre et ses buissons de groseilles. Vous avez pu remarquer quelque chose de pareil dans le voisinage d'un grand propriétaire qui considère ses richesses comme un dépôt, qui les dépense sur le lieu d'où il les obtient, qui est l'ami judicieux, droit et indulgent de ses tenanciers, et dont le but est de répandre la prospérité et le bonheur tout autour de lui. Tel était celui dont nous parlons, secondé par une femme qui embellissait, adoucissait et ornait sa vie, qui aimait les fleurs,

les oiseaux, les abeilles, les enfants et la joie innocente, et exerçait l'influence la plus suave sur tout ce qui l'entourait.

La vallée contenait une étendue de terrain riche et fertile, divisée en un certain nombre de fermes de moyenne grandeur, dont les habitations animaient le paysage de tous les bruits de la campagne cultivée.

Calme et tranquille, le maître de tout cela était actif et infatigable dans la recherche de tout ce qui était utile, bon, sage et honorable. Sa richesse était un ruisseau intarissable qui fertilisait tout dans son voisinage. Harry Wilmington avait rêvé dès son enfance une pareille vie, active et calme à la fois. Vivre ainsi, loin du grand monde, dans la présence continuelle de la nature et de son Dieu qui se manifeste mieux à l'homme au milieu de la création ; vivre là, non pas comme le poëte indolent et enthousiaste, qui jouit en égoïste de cette beauté ineffable ; mais plein de cette bienveillance qui trouve partout moyen de s'exercer sur ses semblables, chercher les vrais biens de ce monde dans le bonheur domestique, la piété, le contentement d'esprit, la paix du cœur, voilà ce que Harry avait rêvé, et ce dont il jouissait depuis plus de trois ans qu'il était marié avec Flavie. Jamais homme ne fut mieux aimé : sa sympathie toujours prête, ses égards délicats pour les sentiments d'autrui, son généreux dévouement lui attiraient tous les cœurs ; il semblait se mouvoir dans une atmosphère d'affection ; jugez ce qu'il devait éprouver, lui qui jusque-là n'avait eu que des sentiments froissés, des tendresses traversées ; lui dont on faisait si peu de cas, si peu estimé, si peu aimé chez son père.

Son bonheur était extrême au sein de cette vie bien employée, embellie par sa charmante jeune femme et sanctifiée par le sentiment de la présence et de la protection

incessante de ce Grand Etre, à qui il devait toutes ces joies. La piété que sa mère avait semée dans sa jeune âme, s'était fortifiée en lui à mesure qu'il était devenu un homme; et maintenant, dans la vigueur et la plénitude de la vie, son cœur s'était donné à son Dieu.

Pour Flavie, elle était aussi heureuse qu'une créature humaine peut l'être. Il eut manqué quelque chose à cette retraite de choix, si cette aimable créature n'y eût apposé la perfection. Sa gaieté réjouissait tous les cœurs. De même que Johnson disait à Mme Thrale qu'elle devait porter des vêtements de couleurs brillantes, « parce que les insectes doivent plaire aux yeux, » cette jeune femme aimait à voir autour d'elle les paysans gaiement vêtus; elle disait en riant, que le brun et le gris étaient des couleurs immorales pour les pauvres ; la saleté ne s'y voyant pas aussi bien, il était dangereux d'y accoutumer leurs yeux. Il est certain que l'introduction de cette mode dans son village ajouta beaucoup à la beauté de l'aspect qu'il offrait. Elle apprit aussi à ses fermiers à aimer les fleurs et à en orner leurs chaumières. Aussitôt qu'elle recevait une plante nouvelle, son premier soin était de la multiplier, afin que chacun pût en jouir aussi bien qu'elle. Elle avait institué des expositions de fleurs et de fruits, elle donnait des prix et ses fêtes champêtres étaient ravissantes.

Caroline vivait avec eux.

Flavie aimait et révérait Caroline. Celle-ci était comme naguère, belle, noble et élevée, ses grands yeux étaient toujours aussi calmes, son beau front aussi serein, sa taille aussi majestueuse. Supérieure en intelligence et en force de caractère à Harry et à Flavie, elle était adorée de tous deux, de lui, parce qu'il trouvait en elle appui et conseil; de Flavie, parce qu'elle la considérait comme un enfant con-

sidère sa mère, comme un abri contre tous les dangers, un guide vers tout ce qui est bien.

Caroline, quoique fort attachée à Selwyn, n'avait jamais eu d'amour pour lui; mais pendant sa vie elle n'avait accepté aucun hommage, et depuis sa mort, toute allusion à un mariage lui semblait désagréable ou pénible. Elle ne formula jamais rien de semblable, mais il fut bientôt tacitement établi que Caroline ne voulait pas se marier.

Le jeune ménage n'avait pas d'enfant. D'abord, ils en avaient désiré avec ardeur, puis, ils se réconcilièrent à l'idée de n'en point avoir. Ils jouissaient de trop de bénédictions pour oser murmurer de ce que celle-là leur était refusée.

Ils correspondaient rarement avec leurs parents, et, au jour où nous sommes, ils ignoraient encore tous les événements que nous avons rapportés.

Mme Vernon, la tante de Harry et de Caroline, venait souvent les voir dans leur retraite; elle les aimait tous trois et elle possédait en retour toute leur affection. Elle prenait le plus grand intérêt à tout ce qui se passait chez eux; cependant ses antiques principes de moralité et de hiérarchie sociale la faisaient quelquefois murmurer contre la trop grande indulgence de son neveu et le goût de Flavie pour les couleurs claires. Elle prétendait que cette dernière, en donnant aux petites filles de l'école des rubans roses, au lieu de les choisir vert foncé, entretenait en elles le goût de la parure et de la dépense. Le vert foncé serait plus durable. Elle avait raison au fond, mais ses alarmes étaient un peu exagérées. Elle était en ce moment en visite chez eux.

C'était un beau jour d'octobre, après leur dîner ils

étaient descendus au village pour inspecter les préparatifs d'une fête qui devait avoir lieu le lendemain. Caroline et Flavie avaient orné la salle du repas avec de la verdure et des fleurs, et les trois dames étaient remontées à la maison pour prendre leur thé.

Le salon dans lequel ils le prennent est très-confortable. La maison, en général, est irrégulière et pittoresque, mais Harry l'a laissée telle : la seule modification qu'il s'est permis, c'est de changer en portes les fenêtres du salon qui donnent sur une admirable pelouse, descendant vers la rivière. La chambre est meublée à l'antique; on y remarque de la magnifique porcelaine de famille, de grandes chaises sculptées, des bahuts admirables d'ancienneté. Le seul ornement moderne qui s'y trouve est une collection de tableaux exécutés par des artistes vivants. Caroline aime les arts et Harry aime à encourager le génie, aussi pense-t-il qu'il est de son devoir d'augmenter sa collection chaque année en achetant quelques tableaux. Collins est son artiste favori, et deux de ses paysages sont parmi les plus appréciés de la galerie.

Un feu brillant anime la chambre. Flavie fait le thé, Caroline les beurrées, Mme Vernon leur parle de la fête du lendemain. C'est une scène d'intérieur, respirant un calme et un bonheur parfait.

Cependant Harry, qui examinait quelques papiers sur une table à l'autre extrémité de la chambre, avait été ramené à des souvenirs pénibles en les retrouvant. Ils avaient été rassemblés à la hâte le jour de son voyage en Cornouailles, la veille de la mort de Selwyn, et étaient restés dès lors dans un tiroir.

Caroline, s'apercevant qu'il était occupé, se leva pour lui porter sa tasse de thé, et en la posant sur la table, elle

jeta un regard sur le papier qu'il tenait. Il était couvert d'essais d'écriture, mais au haut de la page elle reconnut la main de son père. Harry lança à sa sœur un regard pénible, soupçonneux, et, se levant, il froissa le papier entre ses mains, le jeta dans le feu et attendit qu'il fût entièrement consumé.

Caroline retourna vers la table à thé avec une expression de doute, de méfiance et d'inquiétude; son frère, comme s'il n'eût plus eu le courage de s'occuper de ces papiers pour ce soir-là, les poussa dans le tiroir et vint s'asseoir sur un sofa sans parler. Au bout de quelque temps, le malaise fut oublié; il se rapprocha de la table où les dames travaillaient, et leur demanda si elles voulaient l'entendre lire. Toutes y consentirent de grand cœur et il commença.

CHAPITRE X.

Il était environ onze heures; chacun allumait son bougeoir pour aller se coucher, quand ils furent surpris par le bruit d'une voiture qui approchait rapidement, suivi d'un coup de cloche à la porte d'entrée.

Ils entendirent ouvrir la porte, descendre le marchepied de la voiture; deux personnes entrèrent dans la maison et la porte fut refermée sur elles. Le domestique entra au salon, disant que deux hommes demandaient à parler à son maître.

— Faites-les entrer ici, dit Harry quelque peu étonné de l'arrivée de deux étrangers à une heure semblable. Qui peut les amener si tard?

— Voulez-vous entrer? dit le domestique aux deux hommes.

— Les dames y sont-elles ?

— Sans doute, c'est le salon.

— Vous ferez mieux alors de dire à votre maître de venir nous parler ici ou dans quelque autre chambre ?

— Quel est ce grand secret qu'on ne nous permet pas d'entendre? dit Flavie en riant. Allez, Harry, ce sera quelque affaire de justice, mais rien de trop mauvais, j'espère.

Caroline avait l'air inquiet.

— Qu'est-ce donc ? J'espère que rien n'est arrivé dans le pays. C'est si singulier qu'on vienne à cette heure !

— Et à en juger par son habit, cet homme est un constable, dit Flavie.

Harry arrivait dans le vestibule.

L'homme qui venait de parler le laissa avancer de quelques pas, puis, traversant la pièce rapidement, il mit la main sur son épaule et dit :

— Je vous arrête comme accusé d'avoir forgé un testament.

— Moi! forgé un testament! Messieurs, vous vous trompez. Il se mit à rire un peu ironiquement. Moi ! Au nom du ciel qui pourrait m'accuser d'avoir forgé un testament ? Laissez-moi jeter un coup d'œil sur vos ordres, s'il vous plaît, dit-il avec hauteur.

— Oh ! nous ne nous trompons pas. Vous êtes bien M. Harry Wilmington, le maître de cette maison. C'est tout en règle ; le nom n'est pas si commun, et je ne suis pas dans l'habitude de faire des méprises pareilles.

Il chercha l'acte d'arrestation.

— Et par qui suis-je accusé d'un crime aussi noir ? demanda Harry. Forgé un testament ? quel testament, s'il vous plaît ?

— Si vous le préférez, c'est seulement le codicille qui a été forgé. C'est M. Miles Craiglethorpe qui vous accuse.

— Craiglethorpe !

— Oui, Monsieur, Miles Craiglethorpe de Calcutta.

— Craiglethorpe ! mais il y a là-dessous quelque erreur. Le seul M. Craiglethorpe que j'aie jamais connu a péri, il y a quatre ans, dans le naufrage du *Sumatra.*

— Quelques personnes l'ont cru, sans doute, autrement elles n'auraient pas eu l'impudence...... pardon, le courage d'oser faire de semblables choses. M. Craiglethorpe n'a point péri comme on le supposait; il est revenu. Tout le monde n'en sera pas content, mais je ne saurais qu'y faire.

Harry mit la main sur son front comme pour rassembler ses pensées qui étaient dans une confusion extrême. Ses nerfs étaient délicats et toujours facilement ébranlés. Sa confusion n'échappa point à l'homme de la police, et il en tira ses conclusions.

— M. Craiglethorpe vivant ? dit-il enfin. Montrez-moi l'acte d'arrestation.

L'homme le lui remit; il l'ouvrit et lut. Il n'y avait pas de doute. L'acte était fait à la requête de Miles Craiglethorpe contre Harry Wilmington, pour cause de fabrication d'un codicille au testament de feu Albert Selwyn.

— Est-il possible ? M. Craiglethorpe est vivant, est en Angleterre, et je n'en sais pas un mot. Alors lui revint en mémoire tout ce qui s'était passé, la conduite de son père relativement à la somme prêtée par M. Craiglethorpe, ses vaines remontrances, l'obstination de M. Wilmington, sa folle prodigalité, tous ces souvenirs qu'il avait essayé de chasser loin de lui depuis le naufrage de M. Craiglethorpe. Là était le tort, là était l'ignominie ; car il n'arrêtait pas sa pensée sur le sujet de l'accusation. Il n'hésitait pas un

instant quant à la fortune de Selwyn ; elle devait être rendue à celui à qui Selwyn l'avait d'abord destinée ; mais l'objet de l'accusation lui paraissait si absurde, qu'il n'attirait pas même son attention. Chacun le croirait sur sa simple parole ; il n'avait qu'à dire la vérité et tout serait fini. Il reprit bientôt son calme habituel et, se retournant vers les deux officiers de la police, il dit :

— Ceci est une accusation grave, mais sans aucun fondement, Messieurs, et je suis étonné que M. Craiglethorpe ait pu se former une idée pareille. Ma réputation est, je crois, une réfutation suffisante d'un semblable soupçon. Mais personne ne peut le blâmer d'éprouver de l'aigreur quant au codicille du testament de son neveu. Cependant la chose eût été aisément arrangée sans qu'il eût eu besoin de recourir à un moyen aussi offensant. M. Craiglethorpe eût pu se convaincre d'abord que ni mon père, ni moi, nous n'étions capables de nous prévaloir d'une clause de testament faite à la hâte et par erreur.

— Voulez-vous dire, Monsieur, que si M. Craiglethorpe retirait son accusation, vous seriez prêt à lui rendre la somme obtenue par vous d'après ce codicille ?

— Vous présentez la chose d'une façon équivoque, Monsieur. Ce n'est pas parce que je suis accusé, que je sois prêt à rendre la fortune à M. Craiglethorpe, c'est parce que la justice demande cette restitution.

— Il me semble, Monsieur, que la justice ne s'est pas hâtée de s'exécuter avant que M. Craiglethorpe ait formulé son accusation. Depuis cinq à six mois qu'il est en Angleterre, il y a eu suffisamment de temps pour faire cette restitution, et je crains qu'il ne soit trop tard maintenant.

— Il n'est jamais trop tard pour faire ce qui est juste.

— Je vous demande pardon, Monsieur ; je crois qu'il

sera trop tard dans ce cas-ci. Mais essayez d'écrire à M. Craiglethorpe pour l'informer de vos intentions. Il est trop tard pour retirer la plainte, mais on pourrait éloigner les principaux témoins.

Harry n'entendit pas..... il réfléchissait, et plus il réfléchissait, plus il était résolu à rendre la fortune de Selwyn à un homme qui avait déjà tant perdu avec son père. Il était sans doute profondément blessé de la manière qu'avait choisie M. Craiglethorpe pour réclamer l'argent de son neveu, mais cela ne changeait en rien sa détermination à faire ce qui était juste.

— J'écrirai immédiatement à M. Craiglethorpe pour le tranquilliser sur l'héritage ou plutôt sur ma part de l'héritage. Ma femme est riche et s'empressera de m'aider dans cette circonstance. La restitution sera peut-être plus difficile à mon père, parce qu'il aura des sommes considérables à rembourser.

— Ecrivez donc cela à M. Craiglethorpe, et je l'enverrai par mon messager, dit le rusé chef de police, se réjouissant de voir un accusé tomber dans un piége. Cet homme avait fait son métier si longtemps, qu'il en avait pris une mauvaise opinion de l'humanité en général, et pour lui un accusé était un coupable. En conséquence, il ne doutait nullement du crime attribué à Harry. En le voyant si facile à rembourser la fortune que lui donnait le codicille du testament, il crut y trouver la preuve d'une conscience chargée et le désir d'éviter les conséquences fatales de la découverte de son infamie.

— C'est ce que je vais faire, dit Harry, et si vous voulez vous reposer et prendre un verre de vin, j'irai dans ma chambre écrire la lettre qui sera envoyée immédiatement.

— Pardon, Monsieur, mais cela ne peut se faire ainsi.

Le verre de vin sera très-acceptable, mais vous écrirez ici, s'il vous plaît.

— Non, j'aime mieux l'écrire dans ma chambre ; cette lettre demande quelque soin et je la ferai mieux seul.

— Je le crois bien !

— Eh bien, Monsieur ?

— Allons donc, M. Wilmington, vous ne supposez pas que je sois tout à fait assez bête pour vous laisser aller tranquillement hors de ma présence dans une maison qui m'est inconnue comme celle-ci ?

Pour la première fois Harry comprit sa position. Il était donc prisonnier, et sous le poids d'une accusation terrible ! Il demeura muet.

— C'est fort désagréable, sans doute ; j'en suis désolé ; mais la nécessité est là. Cependant, ne faisons point de fracas inutile ; n'effrayons pas les dames, laissons ignorer les domestiques. Suivez mon conseil, écrivez ici ; j'enverrai la lettre et nous verrons ce qu'elle produira.

Le souvenir de sa femme et de sa sœur frappa Harry au cœur ; il pâlit, et ses mains tremblaient en tirant la sonnette. Il s'efforça de vaincre son émotion et le domestique entra sans rien remarquer. Mais ces signes d'émotion parurent à l'officier de police des marques évidentes de culpabilité.

— William ! dit Harry avec une apparence calme, dites à ces dames que l'affaire pour laquelle sont venus ces Messieurs me retiendra quelques heures. Je les prie d'aller se coucher. Apportez ici du vin et de la viande froide, et prenez mon écritoire dans ma chambre.

Le domestique sortit ; les deux hommes s'assirent près du feu, et Harry se promena dans la chambre. Il se rappelait parfaitement M. Craiglethorpe, qui avait toujours été

bon pour lui lorsqu'il n'était qu'un enfant. Il pensait aux difficultés dans lesquelles allait se trouver son père, et de là il fut conduit à supposer que peut-être celui-ci avait refusé de rendre justice à M. Craiglethorpe, qui, pour se venger, avait déposé la plainte, mais pourquoi contre lui, Harry ? Il ne pouvait le concevoir.

Le domestique rentra avec ce qu'on lui avait demandé. Les deux hommes commencèrent à manger et à boire de grand appétit, et Harry écrivit la lettre suivante :

« Je ne saurais exprimer à quel point je suis surpris et blessé que Mr. Craiglethorpe, une fois l'ami de mon père, lui qui m'a connu dès l'enfance, puisse, après quatre années pendant lesquelles on a dû le croire mort, donner la première preuve de son existence par une accusation aussi terrible et aussi dénuée de tout fondement. Si M. Craiglethorpe avait mieux jugé les hommes, il aurait compris qu'aussitôt son retour connu, je me serais empressé, comme je le devais en toute justice, de lui rendre une fortune qui lui appartient sans aucun doute. Je lui promets solennellement d'abandonner immédiatement la part qui m'en revient ; j'espère que mon père fera de même, mais s'il était dans l'impossibilité de s'exécuter immédiatement, j'ai de l'argent et des amis, et M. Craiglethorpe peut compter qu'il ne perdra rien. Tout ce que je demande, c'est le retrait immédiat d'une accusation aussi horrible ; je rougis de penser que j'en aie été l'objet une heure seulement. H. W. »

Il cacheta sa lettre et la remit au messager qui sortit immédiatement. Le constable dit à Harry qu'il espérait partir sans perte de temps dès quatre heures du matin, et il demanda si Harry serait prêt à cette heure-là ?

— Vous comprenez bien que M. Craiglethorpe sera forcé de poursuivre la plainte ; mais votre lettre sera admise comme évidence.

La vérité frappa Harry.

— Imbécille! se dit-il, et il allait se précipiter sur les pas du messager. Je veux ravoir ma lettre, j'insiste pour la ravoir. Je vois l'usage qu'on en peut faire. Osez-vous me retenir ? Je veux ma lettre.

Mais ce fut en vain : l'officier le retint avec des mains d'Hercule, et Harry cessa bientôt une lutte ignoble. Il s'assit désespéré ; il maudit sa candeur, sa générosité étourdie, sa promptitude téméraire, et s'abandonna aux plus cruelles prévisions. Il allait quitter sa maison, abandonner sa femme et sa sœur, revêtir la prison comme un voleur, et pourquoi ? pour un crime dont la pensée seule lui faisait horreur. Tout cela n'était-il pas un songe ? L'officier de police ne le perdait pas de vue. Harry rencontra son regard et ne baissa pas le sien ; il sentait qu'il avait été trahi par lui ; il s'en détourna avec dégoût. Il essaya de se rappeler les circonstances qui avaient eu lieu le jour de la mort de Selwyn. Ses souvenirs prirent peu à peu une forme et une connexion. L'absence de Charles, son père laissé seul dans la chambre à manger, le tiroir ouvert, le verrou qu'il avait entendu retirer par son père, l'ignorance dans laquelle il avait laissé son ami en partant, la lettre qu'il avait écrite, et tout d'un coup le papier qu'il avait détruit le soir même, tout cela se présenta à son imagination en traits effrayants. Un froid mortel lui parcourut les veines ; ses cheveux se dressèrent d'horreur et, joignant les mains au-dessus de sa tête, il s'écria :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! Tombant sur une chaise, il posa sa tête sur ses bras et demeura comme privé de sentiment. Des images confuses passèrent devant lui, il vit sa charmante Flavie, les cheveux en désordre, le visage gonflé par les larmes, tordant ses mains de désespoir. Il

vit sa sœur pâle et sans larmes, l'image de l'horreur : il se vit lui-même, pâle, hagard, enchaîné, marchant avec peine, soutenu par un ecclésiastique ; il vit l'échafaud, la foule, le bourreau et ses assistants !..... L'officier de police le toucha et lui dit :

— Il est quatre heures, Monsieur, il faut partir.

Il tressaillit et ouvrit les yeux ; sa physionomie exprimait une telle angoisse, que l'homme en eut pitié.

— Allons, ne soyez pas si abattu ; de pires que vous se sont tirés d'affaires ; la loi a ses échappatoires, et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espérance. Prenez un verre de vin et partons.

— Non, non, dit Harry en repoussant le verre. Partir, où devons-nous aller, je vous prie ?

— Allons, Monsieur, vous n'êtes pas encore bien éveillé. Ces sommeils ne valent rien, parce qu'en se réveillant, c'est toujours à recommencer. Je conseille toujours, dans des cas comme celui-ci, de bien regarder la chose en face, et d'en prendre son parti avant de s'endormir. Allons. Je vais sonner pour faire demander une chaise de poste. Je pense que vous préférerez ce moyen de voyager à une voiture publique, quoique ce soit plus cher et que les frais vous regardent, mais la dépense n'est rien pour vous.

— Une chaise de poste ? Où allons-nous donc ?

— A Londres, à la prison de Newgate. Où voudriez-vous que je vous menasse, M. Wilmington ?

Après un silence de quelques minutes, Harry dit de sa voix naturelle :

— Je suis bien sûr que vous ne me refuserez pas de prendre congé de ma femme et de ma sœur, et de leur annoncer mon départ.

— Mais, Monsieur, je pense que les dames sont au lit, et je ne dois pas vous perdre de vue.

Le rouge monta à la figure d'Harry; ses yeux lancèrent des éclairs; il serra les dents et les poings, puis il surmonta son émotion, et dit :

— Vous pourrez vous tenir à la porte, et je vous donne ma parole que je ne tenterai rien pour m'évader.

Mais comment m'assurerez-vous que les chambres n'ont pas d'autre issue, et que les fenêtres sont à plus de seize pieds de la terre ? C'est cette parole-là qu'il me faudrait. Je vous demande pardon, Monsieur, mais je fais mon devoir; cependant, faites, Monsieur; je me tiendrai à la porte.

— — —

— Dormez-vous, ma chérie ?

— Non, je n'ai pas dormi. Je n'ai fait que m'étonner de ce que vous ne reveniez pas. Qu'est-ce qu'il y a, Harry ? Rien de très-alarmant, n'est-ce pas ?

— Recouchez-vous, ma bien-aimée. — Elle obéit en fixant ses grands yeux égarés sur son visage. — Chérie.....

La voix lui manqua ; il ne pouvait vaincre son émotion ; il reprit à voix basse :

— Vous êtes la joie de ma vie et de mes yeux, Flavie. Vous aimez Dieu; vous vous confiez en lui; demandez-lui son aide pour qu'il nous soutienne dans l'épreuve qu'il nous envoie. Une autre vie sera meilleure que celle-ci.

— Grand Dieu du ciel, Harry, Harry ! qu'y a-t-il donc ? quelque chose d'horrible ?

— Il faut, mon amour, que je m'éloigne de vous pour quelque temps.

— Harry, cela est bien pénible, mais ce n'est pas tout ; je vois par votre figure que ce n'est pas tout. Elle commença à frissonner et à trembler.

— Non, mon ange; ce n'est pas tout.

— Où faut-il que vous alliez ? pourquoi faut-il que vous partiez? pour combien de temps ? parlez, parlez.

Elle se dressait sur son lit ; mais il tâcha de la calmer.

— Parlez bas, Flavie ; je suis arrêté. — Elle poussa un cri.

— Pourquoi, pourquoi ? Mon Dieu, pourquoi ?

— Je suis accusé d'avoir fabriqué un testament.

Elle se mit à rire nerveusement.

— Qui a pu inventer une absurdité pareille ; c'est une farce, un conte, une mystification ! — Elle continua à rire.

— Ne riez pas, ma Flavie, ne riez pas, lui dit-il avec un regard d'angoisse. J'aimerais mieux vous voir verser quelques larmes qui vous soulageraient. Chère âme, pleurez sur moi ; je vais en prison.

Ces mots produisirent l'effet qu'il en attendait. Elle cessa de rire, et le regarda fixement pendant qu'il continuait :

— Et si vous voulez m'aider et me consoler dans cette heure terrible, vous serez calme, courageuse et confiante en la Providence.

— Qui vous accuse ? et qui peut vous croire coupable ?

— Je ne sais pas encore les détails ; mais je crains qu'on puisse fournir une suite de preuves apparentes contre moi. Il ne sera pas si aisé de prouver mon innocence que je l'ai cru d'abord ; mais, pour cela, vous ne me croirez pas coupable, n'est-ce pas ?

Elle s'élança hors de son lit, et, jetant ses bras autour de son cou, elle fondit en larmes. Il la laissa pleurer quelque temps sur son sein, la tenant embrassée et baisant ses cheveux : quelques larmes coulèrent le long de ses joues et rafraîchirent son pauvre cœur désolé, comme la pluie rafraîchit le désert.

Après quelques moments, elle revint à elle, et son pre-

mier désir fut de calmer sa douleur afin de l'épargner à son mari.

Elle se dégagea de ses bras, jeta une robe de chambre sur ses épaules, et dit, avec autant de tranquillité qu'elle le put et avec une tendresse inexprimable dans sa voix :

— Dites-moi ce que je dois faire pour vous aider. Caroline sait-elle ?

— Pas encore, je suis venu vers vous d'abord.

— Allez-vous chez elle ? Non, elle viendra ici; je vais l'appeler. Restez-là, Harry.

— Il y a quelqu'un à la porte. Relevez vos cheveux et mettez un châle : nous irons ensemble la trouver.

Elle obéit sans trop le comprendre. Il mit son bras sur le sien, et ils allèrent chez Caroline qui ne s'était pas couchée.

A cinq heures du matin, une chaise de poste avec quatre chevaux emmena trois hommes de la porte de cette maison, hier encore si tranquille. A sept heures la voiture de Flavie partit aussi avec quatre chevaux.

Les deux jeunes femmes, avec une force d'âme digne d'éloge, avaient fait tous les préparatifs nécessaires ; elles n'avaient rien négligé, ni pour le bien-être d'Harry, ni pour les pauvres qui dépendaient d'elles.

Les domestiques, pleins de sympathie, les aidèrent de tout leur pouvoir ; puis elles se jetèrent dans leur voiture et partirent en silence.

Mme Vernon devait les suivre à petites journées.

(*La fin au prochain numéro.*)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

Adelaide Lindsay, a novel edited, by the author of Emilia Windham. Paris, 1850; in-8°: 5 fr.

Tandis que les Français ont fait du roman quelque chose de monstreux, où leur imagination se livre aux écarts les plus étranges, créant un monde fantastique, exagérant à plaisir les traits les moins nobles de la nature humaine, calomniant l'ordre social, et spéculant sur les passions haineuses qu'ils remuent ainsi, ou bien rivalisant à qui s'éloignera davantage de toute vraisemblance, les écrivains anglais, fidèles aux bonnes traditions, continuent de puiser à la source féconde que leur offre l'étude de la vie réelle. C'est moins dramatique, sans doute, les lecteurs n'y trouvent pas cet intérêt fiévreux, ces émotions palpitantes que leur prodiguent si complaisamment les romanciers de l'école française; mais l'esprit et le cœur s'y sentent dans un milieu honnête, où l'on respire à l'aise, où l'on goûte des jouissances pures qui ne laissent après elles ni dégoût, ni mécontentement. L'auteur d'*Adélaïde Lindsay*, déjà connu par plusieurs productions du même genre, est un de ces écrivains sages et ingénieux qui savent exciter l'intérêt de la manière la plus soutenue, sans employer jamais les ressources d'une imagination désordonnée. Il se plaît à peindre la société simplement telle qu'elle est, avec des détails vrais, qui décèlent un esprit d'observation fort remarquable

Adélaïde Lindsay est une jeune orpheline qui, après avoir été élevée à la Jamaïque, au sein de toutes les jouissances du luxe, re-

vient en Angleterre vivre auprès de sa grand'mère, en attendant de trouver une place d'institutrice. Elle retrouve Mistress Willoughby, une amie de sa mère, qui l'accueille avec affection, et la reçoit dans sa famille en quelque sorte comme un de ses enfants. Adélaïde y rencontre le capitaine Mostyn, galant officier sur lequel les attraits de la charmante orpheline produisent une vive impression. Il se pique d'en faire la conquête, et n'y réussit que trop bien. Adélaïde se laisse prendre aux dehors aimables du brillant militaire, tandis qu'elle demeure indifférente aux attentions de Latimer, frère de Mistress Willoughby, homme du caractère le plus estimable, et d'une toute autre valeur que Mostyn. Cependant la légèreté de celui-ci ne tarde pas à se faire voir, et la raison d'Adélaïde la sauve des entraînements d'un amour indigne d'elle. Sur ces entrefaites, on lui procure fort à propos une place, où de nouveaux incidents contribuent à la distraire de son chagrin. Peu à peu elle chasse de son cœur tout souvenir de Mostyn, et Latimer, que les circonstances mettent de nouveau en rapport avec elle, reprend espoir. En effet, après diverses vicissitudes très-naturellement amenées, c'est par l'union de Latimer et d'Adélaïde que se termine le roman. On peut dire que la figure de l'héroïne est une charmante création, dans laquelle sont habilement combinées les qualités les plus précieuses sans rien d'exagéré, sans rien qui choque le moins du monde la vraisemblance. Les autres personnages sont également esquissés d'une main ferme. Le talent de l'auteur consiste surtout dans l'art de développer des caractères sans recourir à ces longues et minutieuses descriptions si fatigantes, ni rechercher des types exceptionnels comme on en rencontre tant dans les romans du jour. Il ne nous offre en général que des scènes fort ordinaires de la vie, mais il sait leur donner un grand attrait. *Adélaïde Lindsay* plaira surtout à ceux qui cherchent dans la lecture des romans une distraction douce, calme, reposante, et ne laissant après elle que d'agréables souvenirs.

Lambertine von Mericourt, Tragödie in fünf Aufzügen von R. Gottschall. (Lambertine de Méricourt, tragédie en cinq actes, par R. Gottschall.) Hambourg, 1850; in-12.

Cette tragédie est intéressante à comparer avec la *Charlotte Corday* de M. Ponsard. Les personnages sont à peu près les mêmes; seulement ici, c'est Théroigne de Méricourt qui est l'héroïne, la rivale de Mme Roland dans les affections du girondin Barbaroux. L'auteur allemand a aussi voulu peindre les hommes qui furent les premiers promoteurs, et les premières victimes des excès révolutionnaires, mais il ne met en scène, ni Robespierre, ni Danton, ni Marat. C'est le 10 août qui forme le sujet ou plutôt l'incident principal de sa pièce. Dès le début, nous assistons à un conciliabule entre Barbaroux, Camille Desmoulins, Santerre et Théroigne de Méricourt, dont il change le nom en celui de Lambertine, sans doute pour satisfaire aux exigences de l'harmonie. La Gironde, les Jacobins, les sections et les faubourgs sont ainsi représentés dans cette réunion où se prennent les dernières dispositions pour la journée du 10 août. Le caractère de chacun des conjurés offre le type bien distinct et nettement tracé du parti auquel il appartient. Chez Barbaroux, c'est l'exaltation unie à la culture intellectuelle, et aux réminiscences classiques; Chez Camille Desmoulins, le sarcasme et la légèreté; chez Santerre, la rudesse et le penchant sanguinaire; enfin chez l'héroïne des faubourgs, la passion qui déborde, et en fait tour à tour une amante dévouée et une furie altérée de carnage. Camille se plaît à lui mettre sous les yeux un article de journal qui l'accuse d'être vendue aux aristocrates, et à jeter ainsi un premier soupçon dans l'âme de Barbaroux, dont la fougue méridionale s'est abandonnée à l'amour, sans s'inquiéter d'autre chose que de la beauté de Théroigne. Il joue un peu le rôle de Jago, prenant plaisir à retourner le poignard dans la blessure qu'il a faite, et répétant à son collègue les mauvais propos qui courent sur la vie antérieure de Théroigne, tandis qu'il éveille la jalousie de celle-ci en lui parlant des relations de Barbaroux avec Mme Roland.

Cependant les Marseillais arrivent ; une rixe avec des gardes royaux signale bientôt leur présence dans les rues de Paris ; Barbaroux accourt s'interposer entre les partis prêts à en venir aux mains ; il supplie ses compatriotes de ne pas compromettre leur cause par un combat inutile ; un officier du roi, Saint-Eu, l'accuse de lâcheté ; alors Barbaroux tire l'épée, et un duel va s'ensuivre, lorsque paraît Théroigne qui reconnaît dans l'officier l'homme qui le premier l'a séduite, puis abandonnée. Emportée par la passion, elle lui adresse de sanglants reproches, et le maudit comme l'auteur de sa perte. Mais cet éclat la condamne aux yeux de Barbaroux, qui n'y voit qu'une preuve de sa perfidie, et la repousse en lui disant qu'il ne veut point partager la maîtresse d'un chevalier de Saint-Louis.

Le second acte nous introduit chez Mme Roland qui disserte sur Platon et J.-J. Rousseau, dans son salon, où les Girondins viennent recueillir ses paroles comme les oracles de la Pythie. Elle excite leur ardeur, stimule leur zèle, dissipe leurs indécisions et leurs scrupules, par son éloquence entraînante. C'est bien la femme philosophe de l'époque, telle qu'on se la figure, prenant le souffle révolutionnaire pour une inspiration du ciel, dissimulant à elle-même et aux autres, sous une abondance d'images poétiques, l'abîme que creusent les théories subversives, suppléant par de belles phrases sonores à l'absence de sensibilité réelle, de convictions profondes, de principes bien déterminés, sacrifiant tout à l'ambition de jouer un rôle et de laisser un nom dans l'histoire. M. Gottschall est sévère avec elle, comme avec les Girondins, dont il est loin de faire de grands hommes ; mais nous sommes disposés à croire ses portraits assez ressemblants. Tout en tenant compte de la différence des temps, et des effets ordinaires de l'imitation qui outre les défauts, pâlit les couleurs et altère les traits, on ne saurait nier que les événements des deux dernières années ne puissent servir à rectifier les données de la tradition toujours, un peu fabuleuses. Nous avons vu à l'œuvre des révolutionnaires de toutes les nuances, et cette épreuve nous a mis à même de constater la part considérable qui appartient aux faiblesses humaines dans ces drames populaires dont

les historiens sont en général portés à exagérer les proportions. La plupart ont été fort au-dessous de leur tâche, nul n'a montré de la véritable grandeur dans sa conduite. Il en fut à peu près de même des Girondins ; M. de Lamartine lui-même, malgré toute la sympathie qu'il avait pour eux, n'a pu leur imprimer ce cachet d'élévation et d'héroïsme, qu'en réalité ils ne possédaient point. L'intérêt qu'ils inspirent est dû plutôt à ce que la mort les moissonna tous si jeunes, et encore si peu coupables à côté de ce que furent leurs successeurs, les terroristes. M. Gottschall nous paraît avoir assez bien saisi la nature de l'enthousiasme qui les animait, ainsi que le manque de principes qui s'unissait chez eux à une naïve admiration pour l'austérité républicaine, et au sincère désir d'imiter les plus beaux exemples de l'antiquité.

Au troisième acte, nous retrouvons Théroigne de Méricourt qui, après avoir satisfait sa vengeance sur le malheureux Saint-Eu, fait prisonnier dans l'attaque des Tuileries, s'est retirée de la scène politique pour vivre seule avec la douleur que lui cause l'abandon de Barbaroux. Mais Camille Desmoulins la poursuit de ses sarcasmes, et la pousse jusqu'à consentir à se faire l'instrument d'une infâme machination contre sa rivale. Elle se charge de porter à Mme Roland une lettre saisie sur une jeune fille envoyée par les fédérés de province, et d'en obtenir ainsi une réponse qui doit servir de pièce de conviction pour faire condamner à mort la zélée protectrice des Girondins. Cependant cette jalousie cède bientôt devant le péril qui menace Barbaroux, et Théroigne ne songe plus qu'à seconder les efforts de Mme Roland pour le sauver. Dès qu'elle apprend qu'il s'est dérobé par la fuite à l'échafaud, elle part, et arrive tout juste assez tôt pour le voir tomber sous les balles des soldats qui viennent le saisir. Ce drame, écrit avec la liberté du théâtre allemand, qui permet l'emploi alternatif de la prose et des vers, le changement fréquent des décors, et n'exige pas plus l'unité de temps que celle de lieu, présente un très-vif intérêt. Sans doute, la révolution et les révolutionnaires n'y sont point flattés, mais les couleurs ne semblent pas exagérées, et l'auteur a fait encore les Girondins plus spiritualistes, plus religieux surtout qu'ils ne l'étaient.

EXERCICES DE STYLE ET DE COMPOSITION, à l'usage des instituteurs des écoles primaires, etc., par B.-C.-C. Mignot. Nyon, 1850; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Ce livre est fait surtout en vue des écoles de la campagne, et il nous paraît fort bien remplir son but. L'auteur suit la méthode la plus naturelle, qui consiste à éveiller l'intelligence des enfants par des questions à leur portée, sur lesquelles on les habitue à raisonner par eux-mêmes, et l'on fait travailler leur esprit, tout en y rattachant l'enseignement de l'orthographe, de la grammaire, et lorsque l'occasion s'en présente, des notions de calcul, d'histoire, de géographie, d'arts et métiers, etc. Il n'a point la prétention de former des écrivains, des littérateurs, et il recherche moins l'élégance du style, que la clarté de l'expression, il prend ses exemples dans la catégorie des idées et des faits qui peuvent être déjà plus ou moins familiers aux élèves, afin de rendre pour eux l'étude à la fois moins difficile et plus intéressante. Les sujets de composition qu'il donne, sont en général très-judicieusement choisis, et il les développe avec beaucoup de simplicité; enfin il présente des modèles de la plupart des écritures de commerce, et des actes sous seing privé dont la connaissance est utile dans toutes les professions. Le plan de ce petit ouvrage nous semble très-bien conçu, et l'exécution n'en est point mauvaise, quoiqu'on puisse regretter que l'auteur n'y ait pas apporté un goût plus sévère, et un style plus correct.

CORRESPONDANCE ENTRE GŒTHE ET REINHARD pendant les années 1807 à 1832; 1 vol. in-8° (en allemand). Stuttgard et Tubingen, 1850; librairie de Cotta.

Cette correspondance consiste en 170 lettres échangées entre Gœthe et Reinhard pendant vingt-cinq ans, depuis l'époque où ils se virent pour la première fois, aux eaux de Carlsbad, jusqu'à la mort de l'illustre poëte. Il écrit de Weimar, et Reinhard, de Cas-

sel, de Francfort, de Dresde, quelquefois de Paris. On connaît la biographie de Gœthe. Quant à Reinhard, né et élevé en Allemagne, il s'était fixé en France quelques années avant la Révolution. Ses connaissances étendues et ses relations avec des hommes distingués et influents le portèrent dans la carrière diplomatique où il occupa des postes importants. Il eut pendant quelque temps, sous le Directoire, le portefeuille des relations extérieures; puis il fut envoyé, comme ministre plénipotentiaire, en Helvétie, pendant les années 1800 et 1801; près du roi de Westphalie, de 1808 à 1813; près de la Diète Germanique, à Francfort, de 1815 à 1829; et à la cour de Saxe, après 1830. Il est mort en 1837. Sa correspondance avec Gœthe est publiée par les soins de son fils, M. Charles de Reinhard, qui a suivi ses traces dans la carrière diplomatique, et qui remplit actuellement près de la Confédération suisse les mêmes fonctions de ministre de la République française, dans lesquelles son père l'a précédé il y a cinquante ans.

Les lettres que nous annonçons concernent peu la politique; ce sujet y est traité avec réserve; on voit que les deux correspondants s'entendaient soit pendant le régime impérial, soit plus tard, pour désapprouver tous les actes qui s'écartaient de la justice et d'un sage libéralisme.

Ces lettres portent principalement sur des détails de famille, d'amitié et sur les travaux de Gœthe. Il s'y présente tel qu'on le connaît d'ailleurs, esprit vaste et positif; les idées qu'il exprime sont justes, incisives, plus empreintes de bonhomie que de sensibilité. En voici un échantillon.

Reinhard lui adresse un jeune homme, amateur passionné de l'ancienne architecture allemande, et qui désire vivement de lui être présenté. Voici comment Gœthe lui répond : (Décembre 1810). « Je désire qu'il connaisse d'avance mon opinion, afin qu'il ne soit pas déçu dans son attente. On peut louer sans restriction la manière dont il entend son sujet; ce sujet même est intéressant pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme document d'un des degrés de la civilisation. Mais les jeunes gens sont disposés à considérer des points intermédiaires comme derniers et suprêmes degrés; et s'il en était

autrement, où trouveraient-ils le courage pour faire des travaux pénibles? Si le chevalier ne croyait pas sa belle la plus belle et unique dans son genre, irait-il s'exposer pour elle aux dents des dragons? En outre les jeunes gens nous accordent l'influence, mais ils s'attribuent la connaissance; il n'y a pas en eux de véritable confiance. C'est ce qui fait que je me mets avec quelque répugnance en rapport avec eux. » Plus loin cependant, satisfait de la visite de ce jeune artiste, Gœthe se radoucit ainsi sur le compte de la jeunesse: « Votre recommandé m'a plu; tout individu qui a de la valeur en soi gagne toujours son monde; on reconnaît ses avantages et on laisse de côté ce qui est problématique en lui, même ce qui ne nous va pas de ses opinions et de sa manière d'être, pourvu qu'elles ne nous soient pas directement contraires. On doit permettre aux jeunes gens d'être à leur manière, et il faut tenir à quelques-uns d'entre eux afin de savoir où les autres en sont, et de ne pas rester entièrement étranger au monde. » (Lettre du 8 mai 1811).

Les lettres de Reinhard ne font pas disparate avec celles de son illustre correspondant pour le trait et la justesse des pensées; il y a plus d'âme, de chaleur et un style élégant qui s'anime quelquefois pour des descriptions de la belle nature, ou quand il s'agit de l'éloge de Gœthe. Voici comment il lui parle de lui (Lettre du 3 septembre 1808, à l'occasion d'une de ses publications): « Vous êtes là devant moi avec toutes les harmonies et les contrastes de votre riche nature, dans votre individualité inspirée de l'esprit des siècles. Quel magnifique privilége de votre génie d'être à la fois le contemporain de tous les temps écoulés et l'écho des pensées et des sentiments des temps à venir.... Vos œuvres sont un monument impérissable sur les débris de notre littérature et de notre politique, l'essence du bon et du beau qui renaîtra dans cette littérature qu'une abondance stérile étouffe. Et quand tous les efforts employés pour la ranimer devraient périr, quand les flots de l'est et de l'ouest devraient battre ensemble sur l'Allemagne, votre nom immortel témoignerait toujours que nous avons été. Aussi est-ce pour moi un gain inappréciable de n'avoir pas seulement connu les écrits, mais d'avoir aussi connu l'homme. L'un m'a donné la clef de l'autre.

Cette faculté de vous approprier tout ce qui est humain et divin, cette pénétration dans toutes les faces de la science et de l'art, cette érudition créatrice, cette décision jointe à la tolérance, cet enjouement mêlé au sentiment de tout ce qui est digne, sérieux et noble, cette jeunesse associée à la maturité.... Je m'arrête pour ne pas paraître faire votre panégyrique, et cependant je ne dis que ce que je connais et je ne connais pas tout. »

Chacun sait que Gœthe a fait de nombreux travaux scientifiques et qu'il a jeté, entre autres, dans le champ de l'histoire naturelle, de l'optique, de la botanique, des aperçus originaux et ingénieux. Soit qu'ils présentent quelques lacunes, soit que la glorieuse popularité de ses œuvres d'imagination ait nui à celle de ses œuvres scientifiques, il est certain que celles-ci ont jeté moins de relief que les premières sur le nom de Gœthe. Cependant on voit qu'il tenait à leur succès au moins autant qu'au succès de sa poésie. Ainsi les premières lettres de Reinhard, contiennent le récit des démarches que l'amitié lui inspire pour faire connaître en France un traité d'optique de Gœthe, intitulé Théorie des couleurs. Il cherche à obtenir dans ce but à l'Institut de France des rapports favorables; mais la hardiesse des idées de Gœthe, qui se prend entre autres à critiquer Newton, inspire des répugnances. « J'ai parlé longtemps à Delambre, dit-il (lettre du 2 octobre 1807), mais il est trop mathématicien et me répond toujours : des observations, des expériences, et surtout ne commençons pas par attaquer Newton. »

On trouve çà et là, dans les lettres de Gœthe et de Reinhard, de belles pensées philosophiques; telle est celle-ci de Reinhard sur l'éducation (page 24) : « Sans doute l'étoffe extérieure dont chaque individu se revêt en ce monde n'est point indifférente, et les principaux éléments de cette matière relèvent de l'éducation et des premières années de la vie. Mais que la puissance publique ne vise pas à s'assujettir tyranniquement toute l'éducation et ses éléments; réduire tout à l'unité serait mortel. Pour la Divinité, chaque individu est le but, et il est tel non d'après les accidents extérieurs, mais d'après ses circonstances intérieures. Tout homme porte son Dieu dans son cœur, et chaque événement du monde est un sujet de morale

ou de connaissance pour lui, qui peut lui faire atteindre le plus haut point de la destinée humaine. A cet effet, aucune forme donnée n'est indispensable. Paria, il peut être l'habitant de la chaumière indienne que raconte Bernardin de St.-Pierre; esclave d'un tyran de l'Inde, il peut être Bilpaï; sujet de Néron, Thraséas; Charles Boromée ou Fénelon s'il est catholique; Werner ou Lavater s'il est protestant. Et je ne doute pas que l'homme ne puisse s'élever encore au-dessus de ces types. Or, de l'histoire des individus, la seule vraie, se compose l'histoire du monde, avec une somme à peu près toujours égale de moralité, de bonheur et de malheur. »

Plus de citations nous mèneraient trop loin. Mais celles qui précèdent suffisent pour indiquer le caractère de la correspondance de Gœthe et de Reinhard, qui, commencée dans leur âge mûr et continuée dans la vieillesse de l'un et de l'autre, avec confiance et abandon, présente une lecture très-attachante, quoiqu'elle n'apprenne rien de très-important et de nouveau sur le grand écrivain de qui elle émane. A. C.

RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS, rangés par ordre de matières, avec des notes sur les locutions vicieuses, et des règles d'orthographe, par B. Pautex. Ouvrage adopté par l'Université; 8me édition, Paris, 1850; chez J. Cherbuliez; in-8° de 136 pages, cart.: 1 fr. 50. — Le même ouvrage abrégé; 10me édition. Paris, 1850; in-12 de 48 pages, 30 cent. — EXERCICES SUR L'ABRÉGÉ DU RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS, par B. Pautex, Paris; in-12 de 144 pages: 1 fr.

Les publications de M. B. Pautex continuent d'obtenir un succès bien mérité. Ces excellents petits ouvrages élémentaires sont précieux pour l'enseignement, et devraient être mis en usage dans toutes les écoles, où l'on éprouve en général tant de difficulté à faire apprendre aux enfants l'orthographe des mots. Le système suivi par l'auteur a l'avantage de ne pas se borner à un simple exercice de la mémoire, il s'adresse à l'intelligence des élèves, et tend à la déve-

lopper en leur imposant l'obligation de se rendre compte à mesure, de la valeur des mots nouveaux qu'ils rencontrent. L'arrangement par ordre de matières les habitue à classer leurs idées, et à l'aide des thèmes qu'on leur fait faire sur chacun des chapitres du *Recueil*, on les familiarise avec les acceptions diverses des termes qu'ils sont appelés ainsi à employer, en même temps qu'on grave ceux-ci dans leur souvenir d'une manière ineffaçable. A la suite de cette nouvelle édition du *Recueil de mots* se trouve une série d'exercices modèles pour servir à diriger les maîtres dans ceux qu'ils doivent dicter aux élèves.

VOYAGES ET HISTOIRE.

De l'apparition et de la dispersion des Bohémiens en Europe, par P. Bataillard. Paris, 1844; grand in-8° de 60 pages. — Nouvelles recherches sur l'apparition et la dispersion des Bohémiens en Europe, par le même auteur. Paris, 1849; grand in-8° de 48 pages.

Les Bohémiens, dont la figure étrange, les mœurs singulières, la vie aventureuse ont fourni aux romanciers tant de scènes piquantes, sont dignes également de l'attention sérieuse de l'histoire. Leur aspect fait surgir une foule de questions pleines d'intérêt, celles-ci surtout, auxquelles aboutissent toutes les autres : quel est ce peuple mystérieux, et d'où vient-il ? Un ancien élève de l'école des Chartes, M. Paul Bataillard, prépare depuis plusieurs années un ouvrage dans lequel il se propose d'étudier sous toutes ses faces l'histoire des Bohémiens. Spécimen de ce laborieux travail, les deux opuscules que nous annonçons se rapportent à une série de faits, qui sont à la fois, une donnée indispensable dans les recherches relatives à la question d'origine, et le point de départ pour l'examen de la vie des Bohémiens au milieu des nations européennes. Il s'agit, en se tenant en dehors de toutes les hypothèses ethnographiques ou philologiques, de constater le moment auquel la popu-

lation bohémienne apparaît pour la première fois dans les divers pays de l'Europe où elle est actuellement répartie. La netteté du coup d'œil, la circonspection, la patience avec lesquelles l'auteur interroge les documents contemporains sont remarquables : ces qualités se révèlent particulièrement dans le second mémoire provoqué par la découverte de quelques documents qui étaient de nature à modifier et à compléter les conclusions des premières recherches. Nous devons faire connaître les principaux résultats obtenus par ce double travail.

Il est nécessaire de distinguer en Europe deux régions, séparées par une ligne qui tendrait à peu près du sud de la mer Baltique au fond du golfe de Venise. Tandis qu'à l'ouest de cette ligne on ne saurait rencontrer les Bohémiens avant l'année 1417; on les découvre beaucoup plus antérieurement dans la partie orientale de l'Europe, spécialement dans les îles de la Méditerranée et sur les bords du Danube, sans qu'il soit possible néanmoins de préciser le moment de leur arrivée, ni les limites de leurs établissements. Ainsi un voyageur du quatorzième siècle, Symon Siméon, raconte que, visitant l'île de Chypre en 1332, il y rencontra « une race de gens qui suivaient le rite grec et qui se disaient de la famille de *Chaym*. Cette race, ajoute-t-il, ne s'arrête presque jamais dans un lieu quelconque au delà de trente jours ; mais, toujours errante et fugitive comme si Dieu l'avait maudite, au bout de trente jours elle décampe à la manière des Arabes, avec de petites tentes oblongues, noires et basses, courant çà et là de caverne en caverne à cause que le lieu où ils demeurent se trouve, au bout du temps que j'ai dit, rempli de vermine et d'immondices qui le rendent inhabitable. » Si le nom des Bohémiens n'est pas indiqué, leurs mœurs sont clairement signalées dans ce passage, et il ne saurait d'ailleurs laisser de doute dès qu'on le rapproche de renseignements ultérieurs qui nous montrent de siècle en siècle les Bohémiens établis dans cette île : au milieu du quinzième y former un groupe d'habitants soumis à un impôt spécial, et dans le courant du seizième se livrer, errants et vagabonds, à quelques-unes des professions qui leur sont habituelles, tandis qu'une partie d'entre

eux cultivent des terres dans une condition analogue à celle des affranchis.

Les principautés danubiennes de la Valachie et de la Moldavie contiennent environ 250,000 Bohémiens; tous y sont esclaves ou du moins l'étaient il y a dix ans, à l'exception d'une classe indisciplinée et peu nombreuse, et qui ne s'est répandue, dit-on, qu'à une époque moderne. On n'a jamais connu d'autres esclaves qu'eux dans ces principautés qui sont, en outre, les seuls pays du monde où les Bohémiens aient été réduits en esclavage. L'origine, la date de cet asservissement, on l'ignore; mais il existait déjà au quatorzième siècle. C'est ce que nous apprennent deux chartes de 1386 et 1387, par lesquelles les woïvodes de Valachie, Vlad II, et Mirza Ier, renouvellent une donation faite au monastère de Saint-Antoine, par leur oncle Wladislas, de quarante *Salaschi* de *Cingani*, c'est-à-dire de quarante tentes ou huttes de Bohémiens; le mot de *Salaschi* est de nos jours encore le seul dont on se serve, pour désigner une ou plusieurs familles de Bohémiens nomades. Cette date, une fois constatée pour la Valachie, permet de croire à la dispersion de ces nomades dans d'autres pays de l'est de l'Europe à une époque aussi ancienne, et donne une certaine importance à quelques indices, par eux-mêmes extrêmement faibles, que l'on avait recueillis sur leur présence en Bohême, en Pologne, dans la Silésie et en Suède, dans les treizième et quatorzième siècles. Tout au moins, pour ces divers pays, il y a des doutes que des recherches ultérieures pourront seules faire disparaître. Quant à la région occidentale de l'Europe (nous avons dit quelles limites il fallait lui assigner), le terrain est plus solide : les résultats actuels, susceptibles, il est vrai, d'être complétés, ne semblent pas pouvoir être contredits. Ils consistent essentiellement à reconnaître, dans le fait de l'apparition et de la dispersion des Bohémiens, deux périodes assez tranchées : durant la première, la plus grande partie de cette région est sillonnée par quelques bandes qui forment comme l'avant-garde d'une invasion plus générale; dans la seconde, datant de 1438, de nouvelles bandes arrivent par l'Autriche, et bientôt les pays les plus reculés font connaissance avec ces aventuriers.

C'est en 1417 que les témoignages les plus précis nous font rencontrer, pour la première fois, les Bohémiens dans le nord de l'Allemagne. Ils se montrent dans les cités anséatiques, à Hambourg, à Lubeck, à Rostock, Stralsund, etc.; sans compter les enfants, ils sont au nombre de trois cents, très-sales, et, au dire des chroniqueurs, laids et noirs comme des Tartares : la nuit, ils campent dans les champs, car, très-sujets aux larcins, ils craignent d'être arrêtés dans les villes. L'année suivante, on les observe dans l'intérieur de l'Allemagne, d'où ils pénètrent en Suisse. Leur passage dans ce pays a un caractère particulier. Leur nombre y est plus grand que partout ailleurs : quatorze cents, d'après les plus modestes évaluations des chroniqueurs. Ils ont à teur tête des ducs, des comtes et des seigneurs; ils pratiquent les usages chrétiens, portent de pauvres vêtements, mais beaucoup d'or et d'argent, mangent bien, boivent bien et paient de même. Il est permis de croire que c'était là un rendez-vous complet des diverses bandes, et que pour ne pas effrayer par le nombre ils se comportent avec décence. Au sortir de la Suisse ils s'éparpillent. Le 1er novembre de la même année, nous en trouvons à Augsbourg deux à trois cents avec les chefs signalés tout à l'heure, probablement *l'état-major* et le corps central de la troupe.

C'est dans la direction du sud qu'il faut maintenan les suivre En 1419, ils sont en Provence, près de la ville de Sisteren. Trois années plus tard, ils se rendent en Italie, arrivent à Bologne en juillet 1422, et vont jusqu'à Rome. Leur but était, en effet, de ce procurer du pape des lettres de protection semblables à celles qu'ils avaient obtenues auparavant de l'empereur, et ils réussirent dans ce projet. Mais déjà dans la même année 1422, ils se trouvent à Bâle, et on les signale en Bavière les années suivantes.

C'est seulement en 1427 que les Bohémiens apparaissent pour la première fois aux yeux des Parisiens. « Le dimanche après la mi-août, raconte une chronique contemporaine [1], vindrent à Paris douze penanciers, comme ils disaient; c'est à savoir un duc et un comte

[1] Journal d'un bourgeois de Paris. Collect. Buchon. Tome XL.

et dix hommes tous à cheval, lesquels se disoient très-bons chrétiens et estoient de la Basse-Egypte...... Et le jour saint Jean Decolace (29 août), vint le commun, lequel on ne laissa point entrer dans Paris, mais par justice furent logés à la chapelle Saint-Denis, et n'estoient point plus en tout, d'hommes, de femmes et d'enffents, de cent ou six-vingt ou environ..... Item quant ils furent à la Chapelle, on ne vit oncques plus grand allée de gens à la beneission du Landit[1], que là allait de Paris, de Saint-Denis et d'entour Paris pour les voir. Et vrai est que les enffents d'iceux étaient tant habiles, fils et filles, que nul plus; et le plus et presque tous avoient les deux oreilles percées, et chacune oreille ung anel d'argent, ou deux en chacune, et disoient que c'estoit gentillesse en leur pays..... Et en leur compaignie avoient sorcières qui regardoient ès mains des gens et disoient ce que advenu leur estoit ou à advenir, et mirent contans en plusieurs mariages.» Habiles tours d'adresse (c'est, pour le dire en passant, le plus ancien témoignage que nous ayons de ce genre d'industrie bohémien), diseuses de bonne aventure, figures et accoutrements bizarres, il n'en fallait pas tant pour attirer et faire s'ébahir les bourgeois du pays. Mais les bourses de plusieurs d'entre eux disparurent, et l'évêque, averti de ces scènes, vint excommunier soit les prétendus magiciens, soit ceux qui s'étaient confiés à leur savoir. Les Bohémiens partirent au bout de huit jours et s'en allèrent vers Pontoise. Dès lors on peut les signaler, pour compléter cette période, à Arnheim (Hollande) en 1429, à Metz en 1430, à Erfurt en 1432.

Tous ces faits mentionnés par les chroniqueurs, et peu graves, considérés en eux-mêmes, frappent par leur visible enchaînement. En combinant toutes les circonstances qu'ils rapportent, on peut admettre que les Bohémiens qui parcoururent l'Europe durant ces vingt années étaient peu nombreux, de six à quatorze cents, et que ce fut la même bande, quelquefois fractionnée, qui visita tous les lieux où leur présence a été signalée.

[1] La fameuse foire dite foire du Landit, qui se tient encore tous les ans à Saint-Denis, s'ouvrait alors par une procession.

Il y a bien moins de clarté pour nous, dans la période qui s'ouvre en 1438, avec la dispersion dans l'Europe occidentale de tribus de Bohémiens beaucoup plus considérables. Les faits sont nombreux, mais comment les constater tous ? comment y observer de l'ordre ou de l'enchaînement ? M. Bataillard, réservant pour son travail définitif de plus amples détails, se borne à relever un certain nombre de dates et à signaler les genres de documents qui servent à ces recherches, et auxquels correspondent comme autant de phases de l'établissement des Bohémiens dans chaque pays. Tandis que les chroniqueurs seuls offrent des renseignements sur leurs premières apparitions, l'on peut, pour la seconde période, recourir, en outre, aux registres municipaux et aux actes officiels émanés des chancelleries. Les premiers, considérant l'existence des Bohémiens comme connue, nous apprennent par hasard qu'une bande de ces nomades a passé tel jour en tel endroit. Lorsque plus tard les populations voient en eux un fléau menaçant, on prend des mesures répressives, l'autorité publique intervient, les conciles même s'en préoccupent. Mais put-on recueillir les moindres actes et les mentions les plus insignifiantes, on n'obtiendrait guère un tableau complet de l'existence bohémienne : ce que les documents nous ont transmis est peu de chose vis-à-vis de tout ce qu'il eût été possible d'observer. Cela même d'ailleurs suffirait-il ? Ce qui fut visible et ce qui fut n'est point identique, et il y a, semble-t-il, dans la vie des Bohémiens un élément occulte qui échappe à l'investigation.

Nous devons, en terminant cette esquisse, signaler, dans le second mémoire de M. Bataillard, un appendice destiné à faire connaître quelques aperçus nouveaux sur la question d'origine. C'est l'Inde, que les auteurs les plus sérieux s'accordent à désigner comme la patrie des Bohémiens. Mais de quelles peuplades indiennes sont-ils issus ? A quelles époques et dans quelles circonstances ont commencé leurs émigrations ? Tels sont les points obscurs du problème. L'attention s'était dirigée depuis quelque temps sur une tradition rapportée par un écrivain persan du dixième siècle, et d'après laquelle on aurait, cinq siècles auparavant, envoyé des Indes et fait passer en Perse dix mille joueurs d'instruments. Les *Luri*, c'est le

nom qui est donné à ces musiciens, ayant bientôt indisposé le monarque persan qui les avait fait venir, furent congédiés par lui. « Conformément à cet ordre, continue l'historien, les *Luri* vagabondent à présent à travers le monde, cherchant de l'emploi, en compagnie de chiens et de loups, et volant sur les chemins le jour et la nuit. » On avait déjà remarqué ce nom de *Luri*, qui, à cette heure, désigne en Perse des Bohémiens. Mais voici que des passages, récemment observés dans d'autres auteurs, contiennent le même fait, et que, soit les circonstances plus détaillées avec lesquelles ils le rapportent, soit les rapprochements philologiques auxquels ils ont donné lieu, tendent à corroborer la conclusion que l'on cherchait à en déduire à l'égard des Bohémiens. En même temps il s'y trouve des indices précieux sur la race à laquelle aurait appartenu cette population nomade. Si ces renseignements n'ont pas résolu tout à fait une question aussi complexe, ils lui ont fait faire un grand pas, et les études, actuellement entreprises sur les antiquités orientales, apporteront sans doute des lumières nouvelles.

LUDWIG KOSSUTH UND DIE JUNGSTE REVOLUTION IN UNGARN UND SIEBENBURGEN, von J.-A. M. (Louis Kossuth et la dernière révolution en Hongrie et en Transylvanie, par J.-A. M.) Vienne, 1850 ; in-8°.

Jusqu'ici Kossuth ne nous est guère apparu qu'entouré du prestige que donne l'éloignement aux hommes qui jouent un rôle éminent sur la scène politique. On nous l'a peint comme un héros patriote qui voulait délivrer son pays du joug étranger, rendre à la Hongrie son indépendance nationale.

Voici maintenant une autre face de l'homme dont on nous présente le portrait : C'est le révolutionnaire audacieux, qui, soit par haine contre l'Autriche, soit par l'effet d'une imagination exaltée, soit par ambition, s'est cru appelé à être tout à la fois le Washington, le Cromwel et le Napoléon de sa patrie. Doué d'une éloquence entraînante et connaissant bien le peuple auquel il s'adressait, Kossuth su

profiter habilement des idées d'opposition qui agitaient la noblesse magyare, pour faire son chemin et se créer une position influente, à laquelle sans cela il ne serait probablement jamais arrivé. Imbu des doctrines démagogiques, il devait en effet plutôt être suspect à cette aristocratie qui, en luttant contre l'Autriche, n'avait d'autre but que de maintenir et d'accroître ses priviléges. Mais l'énergie avec laquelle il parut embrasser la cause magyare, et d'un autre côté la popularité toujours croissante dont il jouissait, l'imposèrent bientôt comme chef au parti qui d'abord s'était effrayé de son langage téméraire. Aussi, lorsqu'en 1848, les circonstances vinrent lui permettre de tenter la réalisation de ses projets véritables, il se hâta de faire arborer à la Hongrie le drapeau de la révolte et de la pousser à une révolution dont le succès n'aurait certainement pas été moins funeste à la noblesse magyare qu'à l'Autriche. Son audace, secondée par l'esprit guerrier du peuple hongrois, fit taire les scrupules, entraîna les timides, excita un enthousiasme d'autant plus général, d'autant plus irrésistible qu'au même moment les magyares se virent menacés par le soulèvement des Croates. Kossuth, alors, se trouva investi d'un pouvoir presque dictatorial dont il usa vigoureusement pour propager l'insurrection et lui fournir des ressources de toute nature. Il s'empara de la presse avec laquelle se fabriquaient les billets de banque, il leva des taxes, il organisa un gouvernement révolutionnaire sous la direction duquel étaient placés les généraux commandant l'armée. Déployant une activité très-grande, il sut en même temps ne point négliger les moyens d'éblouir le peuple hongrois dont il connaissait fort bien les côtés faibles. De fréquentes allocutions, dans lesquelles il flattait l'orgueil national sans heurter le sentiment de fidélité à l'empereur qui dominait encore les masses, une espèce de cour brillante dont il s'entourait, comme l'eut fait un vice-roi délégué par l'Autriche, en un mot, un certain charlatanisme de formes et une imperturbable audace contribuaient à grandir chaque jour sa puissance, en jetant de la poudre aux yeux.

Mais il ne put jouer longtemps ce rôle sans s'enivrer lui-même de son succès. L'ambition étouffa la voix de la prudence. Il leva trop tôt le masque en engageant la Diète à proclamer la république

et à le nommer président. Cet acte téméraire fit éclater la division au moment où l'accord de tous était indispensable pour soutenir la lutte ; le peuple, qui avait cru jusque-là combattre pour la cause impériale, conçut de la défiance, et il comprenait trop peu les idées de liberté, les théories démagogiques, pour qu'il fût possible de l'intéresser bien vivement à leur triomphe.

Kossuth a donc échoué comme tous les autres agitateurs de notre époque, dès qu'il a fallu se mettre à l'œuvre avec dévouement, avec abnégation. Quoique supérieur à quelques égards, il a manqué aussi de cette grandeur d'âme qui fait les héros. Il ne s'est montré que révolutionnaire déterminé, et, malgré le prestige qui s'attachait à son nom, nous croyons que dans l'histoire il sera éclipsé par celui de Bem, dont le talent de général s'est du moins soutenu jusqu'au bout d'une manière remarquable. Peut-être même Kossuth sera-t-il plus tard considéré comme ayant plutôt nui à la cause de la Hongrie, de même que Mazzini à celle de l'Italie, Struve à celle de l'Allemagne et Ledru-Rollin à celle de la France. Il est certain, que grâce à ces soi-disant chefs du parti libéral, la marche du libéralisme, du progrès réel, est maintenant arrêtée partout, et le droit de la force est devenu le seul remède efficace contre la perturbation profonde qu'ils ont jetée dans l'état social.

La biographie que nous annonçons ici n'est pas tout à fait exempte de partialité. Cependant elle mérite d'être lue, parce qu'elle paraît avoir été rédigée d'après des documents dignes de foi, et qu'elle renferme un assez grand nombre de pièces officielles.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE CALIFORNIE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET MORALE, par H. Ferry. Paris, 1850 ; 1 vol. in-12 avec cartes et figures : 2 fr. 75.

Ce livre renferme un résumé de l'histoire de la Californie, avec la découverte de ses mines d'or, les détails relatifs à leur exploitation et tous les renseignements qui peuvent être utiles aux émigrants. C'est une espèce de statistique très-complète et rédigée avec

soin d'après les données les plus exactes et les récits des voyageurs les plus dignes de confiance. L'auteur a voulu sans doute spéculer sur le succès que devait obtenir un semblable manuel, mais il n'a rien négligé pour donner à son travail une valeur réelle. Le sol de la Californie n'est pas seulement riche en métaux précieux, il offre d'abondantes ressources à l'agriculture; de vastes étendues de terrain ne demandent qu'à être cultivées pour produire des richesses plus réelles peut-être, plus favorables surtout à la colonisation de cette contrée, où l'appât de l'or fait affluer sans cesse des milliers d'aventuriers de tous les pays du monde. Quand la fièvre des chercheurs d'or s'apaisera, quand l'activité se tournera vers le défrichement des terres, une nouvelle ère de prospérité, moins factice et plus morale, s'ouvrira pour la Californie. C'est en dirigeant l'attention des émigrants de ce côté-là qu'on réussira le mieux à leur assurer un avenir prospère. L'agriculture et le commerce promettent des succès plus durables que la pioche du mineur. Malheureusement, jusqu'ici l'attrait de l'or a si bien fait oublier tout le reste, que les plaines fertiles qui s'étendent des bords de la mer au pied des montagnes sont presque désertes et manquent même de routes nécessaires au transport des produits qu'on en pourrait retirer. Mais des colons laborieux et intelligents surmonteraient bientôt cet obstacle, d'autant mieux que la vente de leurs denrées les récompenserait largement de leurs peines. En effet, aujourd'hui San-Francisco, ainsi que les autres villes ou établissements, dépendent pour leur approvisionnement, des arrivages de navires; en sorte que le prix des marchandises y subit d'un jour à l'autre des variations considérables, et que la plupart des objets de première nécessité s'y maintiennent toujours fort chers. Aux environs des mines, surtout, c'est au poids de l'or qu'on achète de quoi se nourrir et se vêtir. M. Ferry n'insiste pas tout à fait assez sur cette circonstance, non plus que sur les souffrances et les privations auxquelles sont exposés les mineurs. Il nous semble aussi passer un peu trop légèrement sur les inconvénients qui résultent du manque de police au milieu d'une population composée d'éléments hétérogènes, sans autre lien commun que la soif de l'or et les passions qu'elle entraîne. Aussi, comme

complément à la *Description de la nouvelle Californie*, nous recommanderons à nos lecteurs les lettres de M. Achard que publie la *Revue des deux mondes*. Ils y trouveront le revers de la médaille, c'est-à-dire le tableau moral du pays dont M. Ferry leur présente les avantages naturels et les séduisantes ressources. Du reste, il est vrai que l'état social actuel de la Californie n'est que transitoire, tandis que ses richesses commencent à peine à être exploitées.

Die Deutschen in Spanien und Portugal und den spanischen und portugiesischen Lændern von America; von W. Stricker. (Les Allemands en Espagne, en Portugal et dans les colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique, par W. Stricker.) Leipsig, 1850; 1 vol. in-8°.

Le peuple allemand est celui qui émigre avec le moins de peine et se trouve ainsi peut-être le plus répandu dans toutes les contrées du monde. Il n'y a pas de pays où l'on ne compte des familles d'origine allemande en plus ou moins grand nombre. Mais elles se naturalisent facilement, et souvent, dès la seconde génération, elles ne conservent d'autre trait de leur nationalité primitive que leurs noms germains. Cependant, depuis que l'idée de l'unité nationale s'est emparée des esprits en Allemagne, on a prétendu voir dans cette force d'expansion à l'étranger un titre de gloire et une source de la future influence que pourrait exercer l'empire allemand une fois constitué. On s'est donc mis à rassembler des matériaux pour l'histoire des Allemands hors de l'Allemagne, et l'ouvrage que nous annonçons ici offre un curieux spécimen des recherches patientes auxquelles se livrent les explorateurs, dans le but de compléter le tableau des émigrations qui, durant des siècles, ont continué de faire pénétrer l'élément germanique chez les diverses races méridionales. M. Stricker a pris pour sujet de son étude l'Espagne et le Portugal. Il remonte à l'invasion des Vandales, des Suèves et des Visigoths, dont il croit trouver des vestiges dans certaines petites tribus désignées en Espagne sous les noms de Marogatos et de Cagots; il si-

gnale au seizième siècle l'importance des relations commerciales établies avec la Péninsule par les villes anséatiques ; il montre l'imprimerie introduite par des Allemands ; vient ensuite la part que les troupes espagnoles prirent à la guerre de trente ans, après laquelle l'Allemagne se trouva plus tard appelée à fournir à l'Espagne des reines, des généraux et des ministres d'Etat. Aù dix-huitième siècle, des colonies allemandes s'établirent sur plusieurs points du territoire espagnol, et au commencement du dix-neuvième, des troupes allemandes figurèrent dans les campagnes de la guerre de l'indépendance de 1808 à 1813. Enfin, les derniers troubles suscités par la querelle des christinos et des carlistes, ont encore attiré en Espagne de nombreux aventuriers allemands.

La même série de faits s'est reproduite à peu près en Portugal, depuis l'époque des Croisades, où des Allemands prirent part au siége de Lisbonne jusqu'à la lutte entre Don Pedro et Don Miguel, qui tous les deux comptèrent des Allemands dans les rangs de leur armée.

Quant aux colonies d'Amérique, on sait que de tout temps elles furent le but d'émigrations nombreuses, dans lesquelles le contingent de l'Allemagne a toujours été considérable.

Il est donc évident que la nation allemande n'est pas restée étrangère au mouvement politique, industriel et commercial de ces contrées, malgré leur position excentrique et leur caractère si différent du sien. Mais l'auteur avoue lui-même que sauf quelques rares colonies peu importantes, on ne rencontre guère d'Allemands établis dans les villes d'Espagne et de Portugal. La plupart de ceux qui s'y trouvent appartiennent à la classe ouvrière et vivent assez isolés, ou bien s'ils s'y marient, leurs enfants s'assimilent bientôt à la population indigène, comme il leur arrive, au reste, partout où ils ne sont pas en nombre suffisant pour former une colonie séparée. Cette faculté d'assimilation, qui semble être le caractère distinctif de la race germanique, se manifeste d'une manière bien plus remarquable dans d'autres pays, tels, par exemple, que la Suisse française, où la population indigène se recrute sans cesse d'ouvriers allemands, sans que pour cela sa nationalité soit le moins du monde altérée. On

peut dire que l'Allemagne est comme une pépinière d'hommes, destinée à combler les vides qui se font ailleurs. Mais quant à l'influence prépondérante qu'on prétend lui faire retirer de ce curieux phénomène, elle nous semble une illusion. Nous ne voyons rien là qui se puisse comparer à la ténacité de l'Anglais, implantant ses mœurs, ses usages et ses idées, partout où il pose le pied, ni même à l'action bien moins féconde, moins durable surtout de la fougue française. L'Allemagne aurait beau réaliser son rêve d'unité, il lui faudrait de longues années avant que ses institutions eussent produit cet orgueil national, ce patriotisme persistant qui donnent aux peuples une individualité vigoureuse et ineffaçable.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Conférences sur la lecture de l'Écriture-Sainte, prêchées à Genève, par M. le pasteur Munier. Paris, 1850 ; 1 vol. in-8° : 4 fr.

« Le christianisme évangélique est le seul port où notre société puisse échapper au naufrage qui la menace. » Telle est la conviction qui a dirigé l'auteur de ces *Conférences* dans le choix de son sujet. Au milieu de l'ébranlement des idées, en présence de ces théories dangereuses qui se disputent la triste gloire de régner sur les ruines de l'état social qu'elles sapent à l'envi, la Bible offre « un moyen héroïque de salut et de paix. » C'est à cette source de vérité que l'homme doit toujours recourir, et, dans des temps comme les nôtres, plus encore qu'à nulle autre époque. Là seulement il pourra retremper sa foi, raffermir son courage, puiser la force nécessaire pour lutter contre les atteintes du doute qui l'enserre de toutes parts. « Sondez les écritures, » a dit l'apôtre Jean, et cette simple invitation est encore aujourd'hui la meilleure réponse aux objections que l'on soulève contre leur autorité divine.

L'opportunité du sujet ne saurait donc être contestée. Si dans le siècle dernier les adversaires du christianisme parurent obtenir un succès facile, c'est que la Bible était complétement inconnue de la

plupart de ceux qui applaudissaient à leurs attaques. Mais elle se trouve maintenant dans toutes les mains, elle a pénétré partout et chacun peut examiner et juger. Ce fait, nouveau dans l'histoire du monde, présente un caractère providentiel bien digne d'être signalé !

« Oui, reconnaissons-le avec actions de grâces, le sceau de Dieu est imprimé sur ce fait immense, dont les conséquences sont incalculables. Je ne crois pas exagéré de dire que ce grand fait est le progrès providentiel qui devait suivre, d'une part, la multiplication indéfiniment croissante des mauvais livres par la puissance et la liberté de la presse, et d'autre part, les rapides progrès de l'instruction primaire, qui a pour effet nécessaire d'accroître sans limite le nombre des lecteurs de ces mauvais livres, parmi les plus faciles à séduire et à égarer. »

Mais il n'en est pas moins évident que de cette dissémination de la Bible résulte le devoir de la lire et d'en interroger l'esprit, devoir d'autant plus impérieux que la crise actuelle est grave, et que le matérialisme relève audacieusement la tête. Nous avons eu dans ces dernières années de sévères leçons, les fruits de l'impiété ont mûri sous nos yeux, nous savons par expérience où conduisent l'oubli de Dieu et l'abandon des principes éternels du vrai et du juste. Les digues humaines ne suffisent plus pour retenir le torrent qui déborde, retournons donc à la Bible et cherchons-y l'assistance divine indispensable pour le refouler dans son lit. Ce sera d'ailleurs en même temps le plus sûr moyen de remédier à un autre mal de notre époque, à celui du fractionnement de l'Eglise sous l'influence des convictions personnelles. La doctrine du libre examen entraîne après elle l'individualisme qui, poussé trop loin, tend à multiplier les sectes à l'infini. Eh bien, l'autorité de la Bible est le point de ralliement entre elles, le lien qui reformera le faisceau et les rattachera toutes ensemble dans la poursuite du même but, dans le partage des mêmes espérances : « l'honneur de l'Evangile sur la terre et l'avancement du règne de Dieu. »

Après avoir ainsi exposé dans sa première Conférence les motifs qui ont déterminé le choix de son sujet, M. Munier consacre les

suivantes à l'examen des effets salutaires que doit produire la lecture de la Bible sur l'incrédule, sur le catholique, sur l'indifférent et sur le fidèle découragé.

L'incrédulité provient le plus souvent, soit de l'ignorance éblouie par le prétendu savoir de ceux qui se plaisent à confondre la foi avec la superstition, soit de l'orgueil qui ne reconnaît d'autre autorité que la sienne. Dans l'un et l'autre cas, la lecture de l'Ecriture-Sainte peut exercer une action efficace en apportant la lumière à celui qui en manque, en réveillant dans le cœur de l'orgueilleux le sentiment de sa faiblesse et de son impuissance.

Pour le catholique, c'est un devoir comme pour le protestant, d'étudier le christianisme dans le Livre qui en renferme les préceptes tels qu'ils sont sortis de la bouche de son divin fondateur, et de lire l'Evangile, non pour y chercher des arguments de controverse, mais pour élever et purifier son âme.

Quant à l'indifférent et au fidèle découragé, c'est le moyen efficace de stimuler l'un, de relever l'autre, de faire appel à la conscience endormie de ceux qui n'ont point jusqu'alors songé à la seule chose nécessaire, et d'ouvrir des trésors de consolation et d'espérance à celui dont le zèle faiblit, dont la charité se lasse en voyant ses premiers efforts échouer devant des obstacles qu'il n'avait pas prévus ou qu'il n'a point su éviter.

Mais nous ne suivrons pas l'éloquent prédicateur dans les développements de ces différents points qu'il traite avec un talent fort remarquable. De tels discours ne peuvent s'analyser, il faut les lire, les méditer, et nous sommes certains qu'on en retirera d'excellents fruits. L'énergique simplicité du style, la clarté et la force des arguments sont de nature à produire une vive impression. La largeur des vues, l'esprit de vraie tolérance qui anime l'écrivain, l'accent de conviction profonde qui éclate dans son langage ferme et plein d'onction, nous paraissent devoir exercer une influence d'autant plus salutaire qu'il s'adresse aux chrétiens de toutes les communions, leur prêchant l'union et la paix, leur montrant la seule voie où ils puissent marcher d'accord vers le but unique auquel ils doivent tendre tous, quelles que soient les divergences de leurs opi-

nions individuelles sur le sens de tel ou tel passage de la Sainte-Ecriture. « N'imposez à personne ni vos interprétations, ni vos formulaires; reconnaissez que si Jésus nous sauve tous, tous ne sont pas nécessairement sauvés par lui de la même manière; mais, au nom de l'Eglise, au nom de la vérité, de la foi elle-même et du salut qu'elle procure, n'amoindrissez pas, respectez, consacrez le principe que la Bible contient des oracles dont nous devons adorer les décrets, comme nous avons tous le droit d'en rechercher le véritable sens. Hors de là, la Sainte-Ecriture se ment à elle-même; hors de là, le christianisme n'est plus qu'une philosophie humaine; hors de là, l'anarchie a mis les deux pieds dans l'Eglise, et l'anarchie, c'est pour elle la mort. »

Le Socialisme et ses promesses, par J.-J. Thonissen, professeur à l'Université de Louvain. Bruxelles, 1850; 2 vol. in-12 : 5 fr.

Les promesses du socialisme ne sont qu'illusions trompeuses offertes en appât aux plus grossiers instincts, aux plus sensuelles passions de l'homme. Pour quiconque étudie avec soin les théories diverses qu'a enfantées ce triste système, il est bientôt évident que sous les phrases pompeuses de la philanthropie déclamatoire, sous l'étalage des sentiments les plus fraternels et de la commisération la plus touchante pour les misères du peuple, se trouve un matérialisme brutal qui veut dégrader l'être humain, étouffer en lui l'étincelle divine et réduire tout son bonheur aux seules jouissances physiques. C'est la matière qui se révolte et prétend à son tour dominer sur l'esprit. Une pareille entreprise, si elle pouvait réussir, replongerait bientôt le monde dans le chaos, conduirait les nations civilisées à cet état d'impuissance et de barbarie dans lequel végètent les peuplades éparses sur le sol de l'Afrique. Cela saute aux yeux; l'homme ne s'élève et ne se développe qu'en luttant contre les obstacles : satisfaites tous ses besoins, et il s'endormira dans la paresse, laissant son intelligence inerte pour n'écouter plus que ses instincts. La contrainte morale n'existant plus, il se livrera sans

frein à tous les excès, en sorte qu'il faudra, pour empêcher la destruction de l'espèce, recourir à l'emploi de la force et imposer à la communauté un joug de fer. C'est là qu'aboutissent en effet toutes les théories des socialistes. Ils ont beau parler de liberté, d'affranchissement, d'émancipation : leur régime serait celui de l'esclavage le plus intolérable. Mais le public ignorant se laisse allécher par de grandes phrases, il prête volontiers l'oreille à ceux qui lui promettent une vie joyeuse, exempte de soucis et de peines. Si les cœurs honnêtes se soulèvent dès qu'on leur dévoile les turpitudes du système, il reste toujours bon nombre d'adeptes que cela n'effraie point, qui sont prêts à faire bon marché de la morale, à la mettre au rebut avec tout le reste du bagage social. Pour ceux-ci, quand on leur prouverait que le socialisme n'est autre chose que l'esprit du mal incarné, ils n'en applaudiraient que mieux encore à son triomphe, car ils sont les ennemis ordinaires de la société, de son organisation qui exige le travail et la bonne conduite, de ses lois qu'ils violent journellement. Quoi qu'on fasse, il n'est guère possible d'ôter au socialisme l'appui de ce rebut de la population, qui malheureusement est toujours assez nombreux pour lui former une armée redoutable. Cependant, lorsqu'il sera réduit à lever ainsi le masque, à marcher ouvertement à la tête d'une bande de misérables, à ne recruter ses disciples que parmi les gens sans aveu, ce sera déjà beaucoup de gagné, parce que la société trouvera dans le sentiment de sa propre conservation assez d'énergie pour en venir aisément à bout. Le véritable péril n'est pas là, il est plutôt dans l'influence qu'exercent sur des esprits faibles ou peu éclairés ces écrits insidieux dans lesquels le sophisme revêt les formes les plus séduisantes. C'est donc à combattre cette influence qu'il est urgent de s'appliquer ; aux idées subversives il faut opposer les grands principes de la morale ; aux dangereux sophismes, les sages directions du bon sens ; aux illusions trompeuses de la théorie, les faits positifs de la réalité pratique. Quand il deviendra évident aux yeux de tous qu'il s'agit de la lutte du bien contre le mal, le choix du plus grand nombre ne sera pas longtemps douteux, le socialisme perdra tout son prestige et retombera au rang de ces doctrines

qu'on n'ose avouer à moins qu'on ne soit un malhonnête homme.

M. Thonissen nous paraît avoir fort bien compris ce qu'il y avait à faire pour atteindre ce but. Il prend l'un après l'autre les principaux écrivains socialistes, Fourier, Owen, Cabet, Louis Blanc et Proudhon, et met à nu les absurdités de leurs doctrines, l'immoralité de leurs tendances, le mensonge qui se trouve au fond de toutes leurs promesses. Cette œuvre d'analyse critique est exécutée avec talent, la clarté la plus grande préside à son argumentation serrée et bien faite pour convaincre les lecteurs de bonne foi. Les contradictions, les querelles intestines, les rivalités de ces prétendus réformateurs modernes lui fournissent des armes pour les combattre, et il s'en sert d'une manière fort piquante. En effet, si les socialistes prêchent l'harmonie universelle, ils n'en donnent guère l'exemple. M. Pierre Leroux traite Fourier de fou, il rougit d'être condamné à révéler jusqu'à quel point l'erreur peut altérer l'esprit humain. « Comme tout cela est faux et absurde ! s'écrie-t-il, comme tout cela sent mauvais, comme le mal se montre à découvert par la forme et par le fond ! La sottise le dispute à la méchanceté dans ces élucubrations !... Je ne croyais pas qu'on pût porter si loin le délire ! » M. Cabet, tout en adoptant le communisme d'Owen, entend conserver le mariage et la famille ; M. Louis Blanc résume tout le système dans l'organisation du travail, tandis que M. Proudhon n'y voit qu'une niaiserie ridicule, et avec la verve la plus sarcastique, démolit de fond en comble l'édifice de ses confrères, pour y substituer l'anarchie, seule et dernière conséquence à laquelle doivent réellement aboutir tous leurs efforts.

M. Thonissen traite rudement ces écrivains que leurs adversaires n'ont que trop ménagés jusqu'ici, et il a raison. Le désordre de l'imagination et le délire de l'orgueil ne doivent pas être confondus avec le génie. Il faut démasquer le charlatanisme de ces fausses renommées dont le prestige a séduit la foule. L'athéisme et le culte de la matière, voilà quelle est en définitive la recette des socialistes pour faire le bonheur de l'humanité. C'est vieux comme le monde, et les annales de l'histoire nous apprennent où cela mène les peuples. En ceci du moins, Proudhon a le mérite de la franchise, il ne

cache pas le but, qui est la destruction ; grâce à son cynisme effronté, la société est bien avertie : elle sait ce que veulent ses ennemis et ne peut conserver aucun doute sur le véritable caractère de la lutte qu'elle se trouve appelée à soutenir contre eux. Le théoricien qui ne craint pas de dire que *la propriété c'est le vol* se place par là sur le même rang que celui qui met en pratique le vol comme un droit ; l'audacieux contempteur des lois divines et humaines ne se distingue de ceux qui les violent sans scrupule que par la gravité de son crime, dont les résultats, quoique moins instantanés, sont tout autrement funestes.

L'Ère des Césars, par M. A. Romieu. Paris, 1850 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50 c.

Tous les journaux de France parlent aujourd'hui de *solution* ; chacun propose la sienne. On sent que la position actuelle ne saurait avoir de durée, et les divers partis, à défaut du présent, s'emparent de l'avenir.

La plupart de ces solutions sont dictées par des désirs et des espérances. Or, l'expérience prouve assez que ce n'est pas là que se trouve la loi qui dirige les événements de ce monde. Il faut remonter plus haut et voir de plus loin.

M. Romieu, dans un petit livre *ad hoc*, nous donne aussi sa solution, c'est le *césarisme*, c'est-à-dire la concentration des pouvoirs dans la main d'un chef militaire, dernier refuge de la société aux abois. Rien n'indique que M. Romieu désire cette solution plus qu'une autre ; il l'envisage comme une conséquence fatale de la situation de la France, et des analogies frappantes entre cette situation et celle de l'empire romain après la destruction de la république, viennent le confirmer dans sa pensée.

La première partie du livre expose brièvement ces analogies. On y voit comment la société romaine, après la ruine des principes qui l'avaient fondée, se laisse aller aux bras de la force pour se maintenir encore en faisceau.

Le fait le plus considérable en faveur de la thèse de M. Romieu,

c'est l'avénement et la puissance de Bonaparte. L'empereur, en effet, ne fut réellement qu'un césar, et si après lui la monarchie a pu être essayée deux fois de nouveau, elle n'a pu se soutenir ; elle semble être effacée, sinon des mœurs, au moins de la croyance du pays.

« Bonaparte, premier consul, n'avait pas fondé de monarchie. Il s'était fait césar au 18 brumaire, et ne fut jamais rien *de plus*, si l'on peut employer un pareil mot vis-à-vis de cette situation gigantesque. Le sacre n'avait rien ajouté à sa grandeur ; il ne lui en était revenu que quelques haines et quelques sarcasmes. Au lendemain de ce dix-huitième siècle, où toute croyance avait été démolie, il était impossible, même à ce demi-dieu, de refaire les attributions de la royauté. Il le sentait si bien, qu'il s'écriait parfois, dans sa notion parfaite des choses : Ah ! si j'étais seulement mon petit-fils !.... Et, en effet, ce culte dont il fut l'idole, cette fabuleuse admiration dont il fut l'objet, s'adressaient au héros et non au souverain. Voyez si jamais son image, dans les milliards d'exemplaires qui la reproduisent sur tous les points du globe, s'entoure des attributs impériaux ! C'est toujours la petite redingote et le chapeau célèbre ; l'homme d'Austerlitz ou d'Iéna, souvent celui de Sainte-Hélène ; vous ne trouverez l'EMPEREUR ET ROI que sur les tableaux de David.

« On se souvient de la conspiration de Malet. Tandis que l'empereur est à Moscou, trois officiers obscurs de l'ancien état-major de Moreau renversent l'empire à Paris pendant quelques heures, et ne manquent le succès que par un accident fortuit. Cette entreprise passe inaperçue ; la France ne s'en émeut ni ne s'en étonne, et cependant l'héritier du trône est là. C'est que, vraiment, il n'y avait pas de trône ; il y avait une toute-puissante épée, qui ne pouvait, comme celle d'Alexandre, se léguer qu'au plus digne, c'est-à-dire au plus fort. Il eût fallu, pour que l'œuvre de Napoléon devînt une monarchie, et durât avec les vieilles conditions de ce mot, qu'il atteignît le terme des plus longs jours accordés à l'homme, et qu'une nouvelle génération eût grandi sous le soleil de cette gloire. Le foyer révolutionnaire se serait éteint dans ses dernières cendres, et la quatrième dynastie était peut-être fondée. Mais, dans le cours des

choses, tel que nous l'avons traversé, cette rénovation du siècle était à peine en germe au moment de la catastrophe : 1814 était trop près de 1789. L'empire, après son éblouissant passage, est resté comme un poëme d'Ossian : il est plus haut qu'une institution politique. Ce fut, à mes yeux, le début de cette ÈRE DES CÉSARS, dans laquelle le principe libéral devait nous faire entrer après avoir fermé celle des monarchies [1]. »

L'élection du 10 décembre vient encore à l'appui des idées de l'auteur. C'est le nom bien plus que l'héritier du premier césar, qu'on a porté sur le pavois électoral. Aussi M. Romieu ne croit-il point que le prince Louis-Napoléon puisse être appelé à succéder à son oncle à titre héréditaire ; s'il reste au pouvoir, ce sera après l'avoir conquis de nouveau dans une lutte dernière, qui sera autre chose qu'une lutte électorale.

« Le prince Louis-Napoléon, esprit calme et méditatif, que l'étude et le malheur ont formé, ne s'est pas mis à la suite des illusions de la masse. Son courage est connu par ses hardiesses passées ; sa prudence a paru dans les derniers jours. Si le sort l'appelle au pouvoir suprême, ce ne sera pas à titre d'héritier, mais à titre personnel ; non pour continuer, mais pour prendre ; non pour fonder, mais pour établir ; son nom l'a mis au rang de ceux qui peuvent arrêter les désastres ; il a sur tous l'avantage de se trouver au sein du pays et d'en être le chef temporaire : mais ce n'est là qu'une chance au milieu du conflit prochain.

« Les *coups d'Etat*, dont on a tant parlé, n'auraient aucun résultat sérieux ; les complaisances législatives n'amèneraient qu'une réaction très-prompte. Par l'une ou l'autre voie on arriverait à un mince *intérim*, suivi bientôt d'inévitables secousses. Non, ce n'est pas avec ces commodes procédés que s'obtiendra l'honneur d'apaiser nos tempêtes. Il le faudra chercher dans l'orage lui-même, lorsqu'il éclatera plus furieux. »

On a souvent reproché à MM. Thiers et Mignet leur fatalisme révolutionnaire, qui n'a pas peu contribué à la chute de la Restauration. Le fatalisme de M. Romieu est tourné dans un autre sens,

[1] Page 130.

mais c'est toujours le même principe, l'abandon au vent qui souffle, au courant des faits et des idées. Le vent n'est-il plus aux utopies constitutionnelles et libérales? est-il à l'absorption des institutions modernes par l'unité du pouvoir remise aux mains d'un césar? C'est là toute la question aux yeux de M. Romieu, et la réponse qu'il y fait n'admet pas l'ombre d'un doute.

« A la suite de nos commotions, c'est une croyance qui se fait jour partout, que les sociétés humaines n'ont pas trouvé dans l'idée libérale, cette subite amélioration qu'elles en attendaient. Les esprits, fatigués de stériles expériences, dégoûtés du charlatanisme successif des partis, épouvantés surtout des conséquences terribles de ces jeux trop loin poussés, sont parvenus à cet état passif que le découragement amène. Les voilà préparés au fatalisme des faits. Vienne une grande lutte; chacun sachant que la force sera la règle finale des vainqueurs; sachant que ce sera le dernier paragraphe des programmes où toujours on le laisse en blanc; chacun, dis-je, préfèrera la solution prompte, et saluera l'heureux qui s'en sera chargé.[1] »

Il faut l'avouer, si les choses doivent se passer ainsi, ce sera un triste dénouement des promesses du dix-huitième siècle et du mouvement tant célébré de 89. Après avoir tant parlé de droits et de liberté, ne trouver d'autre issue pour échapper à la confusion et à la ruine que l'abaissement de toutes les doctrines devant celle du sabre! Jamais l'orgueil humain n'aura reçu plus sévère leçon. Mais l'orgueil de notre époque n'a-t-il pas besoin d'une leçon de cette sorte? Si l'on examinait à fond cette question, on y trouverait, je crois, les raisons les plus fortes à l'appui des prévisions de M. Romieu. « Je ne céderai point ma gloire à un autre, » dit Jehovah dans la Bible. Il en a toujours été ainsi. Dieu permet beaucoup de choses, mais il ne permet pas qu'on se passe de lui. S'il le permettait, le monde moral serait détruit, car vouloir se passer de Dieu, c'est se séparer du principe même de la vie morale, qui est la conformité, plus ou moins acquise et toujours cherchée, de la volonté humaine avec la volonté divine. F. R.

[1] Page 104.

OCTOBRE 1850.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

SUR
LE DANGER DE MESURER LE BONHEUR.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.

Sire Grégoire ne mesurait pas son bonheur, il se contentait de le sentir ; de là ses chants et sa joie. Autrefois, les hommes de l'espèce du gaillard savetier n'étaient pas rares; en reste-t-il beaucoup aujourd'hui? Bien peu, je le crains. L'homme a appris à mesurer son bonheur.

On le mesure d'abord avec le bonheur d'autrui. Assurément cela n'est pas nouveau, et tout le monde connaît la satire d'Horace : *Qui fit, Mæcenas....*

De l'état que son choix ou le hasard lui donne,
Qui de nous ici-bas est satisfait ? Personne,
Non, Mécène, personne, et, des autres jaloux,
Nous voyons le bonheur partout.,.. hormis chez nous.

Mais remarquez que, après avoir énuméré les mécontentements et les préférences du soldat, du marchand, de

l'homme de loi, du laboureur, le satirique philosophe ajoute :

.... Et cependant écoute, cher Mécène :
A tous ces mécontents si Jupiter disait :
Or çà, que désormais chacun soit satisfait,
Soldat, deviens marchand ; toi, laissant ta boutique,
Prends le casque et l'épée ; et toi, de la pratique,
Passe aux travaux des champs. Eh bien!... tu le verras,
Ils peuvent être heureux ; ils ne le voudront pas [1].

Horace avait raison. Il y a dans cette sorte de plaintes plus de caprice et d'inconstance que de mécontentement véritable. Dans une société régulière, chacun, par l'habitude, tient à son état et à son sort, bien plus qu'il ne le pense, et dès qu'il s'agirait sérieusement d'en changer, la plupart reculeraient.

L'habitude! On ne sait pas assez tout ce que nous lui devons; c'est la force équilibrante par excellence, c'est le plus puissant adversaire des anarchistes et des brouillons de toute couleur. Pourquoi nos écrivains politiques, dans leurs doctes et superbes traités, ne parlent-ils pas de l'habitude? Je n'en trouve qu'un qui lui ait rendu l'hommage qu'elle mérite ; mais c'est un auteur déjà ancien, et que personne ne lit :

« Entre les moyens que la Providence a employés pour ramener les hommes à l'égalité, malgré tous les efforts qu'ils font pour s'en tirer, l'habitude est le plus efficace et le plus général.

[1] Quid statis? Nolint. Atqui licet esse beatis. J'ai transcrit la traduction de M. Ragou. Daru a mieux rendu le mouvement de l'original :

« Allons, soyez heureux, j'y consens. Quel caprice ?
« Eh quoi ! vous ne bougez ?....... »

« Par elle, l'indigent se passe de ce qu'il n'a pas, et le riche se dégoûte de ce qu'il a.

« Par elle, la douleur et le plaisir s'émoussent, le chagrin se dissipe, la joie languit et s'évanouit.

« Par elle, le travail cesse d'être pénible, le repos devient ennui, et l'oisiveté inquiète est punie de sa mollesse par l'impuissance de travailler.

« Par elle, les talents médiocres arrivent à l'exactitude et à la précision, que dédaignent les talents supérieurs, et deviennent souvent plus utiles.

« Par elle, ce qui coûte le plus à l'homme lui devient facile, sans que le mérite du sacrifice qu'il fait en soit diminué, et il est payé d'un premier effort sur lui-même, comme s'il l'avait souvent répété.

« Par elle encore, la volonté contrariée se change en une autre volonté, et la liberté se réconcilie avec la nécessité.

« Par elle, deux personnes que le hasard ou l'erreur avait unies, deviennent supportables l'une à l'autre ; semblables d'abord à deux corps raboteux qui se déchiraient l'un et l'autre, ou elles ont perdu leurs inégalités, ou elles se sont emboîtées l'une dans l'autre. Il ne reste plus le sentiment douloureux de la disconvenance. La nécessité a commencé cet ouvrage, l'habitude l'a achevé, et la raison, qu'on peut enfin écouter, rentre dans ses droits.

« La nécessité est la tenaille qui assujettit l'acier sous la lime, et l'habitude est cette lime.

« Un homme vit tranquillement dans un état qui lui paraît d'abord fâcheux. Vous lui en parlez, il en raisonne avec vous. La réflexion que vous avez éveillée lui arrache un soupir qui ne lui était pas échappé depuis dix ans. Qu'était-il besoin de le tirer de son assoupissement ? Retirez-vous

et laissez l'habitude répandre en liberté ses pavots dans son cœur. Encore une conversation pareille, et vous lui rendrez son état insupportable. Il en voudra changer, et il sera malheureux pour le reste de ses jours.[1] »

L'auteur de ces lignes, le comte du Buat, n'aurait pas compris cette sagesse de notre époque, au nom de laquelle un si grand nombre d'hommes sont autorisés à n'avoir d'autre emploi, d'autre profession que de soustraire leurs semblables à l'action bienfaisante de l'habitude, en les fournissant quotidiennement d'idées, de désirs, de passions, qui les rendent chaque jour plus mécontents de leur état, plus prêts à tout pour en sortir. C'est ce qu'on appelle de la liberté.

Depuis donc que les hommes sont libres, ce n'est plus seulement par inconstance, par caprice, par faiblesse d'âme, qu'ils se laissent tenter à mesurer leur bonheur avec celui d'autrui, c'est par réflexion qu'ils se jettent dans ce courant sans rives, c'est à grand renfort d'exemples et d'arguments, largement doublés ou de haine ou d'envie. Grand profit pour l'humanité! source abondante de concorde et d'union!

Quand les hommes sont espacés en états divers, dont chacun a ses besoins, ses opinions, ses désirs, son bonheur propre, la société est assise, et la force de l'habitude suffit pour assurer sa tranquillité. Mais si vous assignez à tous les mêmes besoins, le même but, les mêmes jouissances, le même genre de bonheur, vous faites de la société un champ de bataille, un théâtre de passions également insatiables et impuissantes. Essayez de planter un verger où

[1] Eléments de la politique, ou recherche des vrais principes de l'économie sociale (1773), tome I, p. 276.

tous les arbres se touchent et pompent les mêmes sucs, et vous aurez une faible image des extravagances sérieuses dont se compose la politique de notre temps.

Je ne nie point que cette politique n'ait été inspirée souvent par des intentions bienveillantes et nobles ; je sais qu'elle a prétendu faire le bonheur du genre humain. Mais si quelqu'un venait à vous et vous disait : J'ai l'intention de vous rendre heureux ; livrez-vous à ma conduite ; vous livreriez-vous sur cette parole, sur cette bonne intention? Il semble que vous feriez sagement d'adresser d'abord quelques questions à ce bienfaiteur, entre autres celle-ci : Etes-vous heureux vous-même? Et s'il répondait d'une manière satisfaisante à cette question, ce qui est fort douteux, il lui resterait à vous montrer que son bonheur est autre chose qu'une aventure personnelle qui ne se communique point, comme disait Mme de Maintenon.

S'il est plus que téméraire d'avoir la prétention de rendre un seul homme heureux, que penser de ces confiants réformateurs qui inscrivent sur leur enseigne : Bonheur du peuple, bonheur de l'humanité ?

Du Buat définissait la politique : « l'art de rendre les hommes aussi heureux qu'ils peuvent l'être, s'ils le veulent, et aux moindres frais possibles, car où il doit y avoir du bonheur pour tous, il faut de la parcimonie. » Puis il ajoutait : « Mais quand je dis que la saine politique doit rendre les hommes heureux, je bégaie encore avec les enfants. On diminue les causes de malheur; on procure aux hommes la jouissance d'une partie de ce qu'ils désirent ; on ne les rend point heureux ; ou si, dans le fait, on peut contribuer au bonheur d'un homme ou de quelques individus, en réparant les torts de la fortune ou des lois ; à l'égard de la multitude, l'entreprise est impossible, et l'on

doit se borner à ne la pas rendre plus malheureuse que ne le comporte nécessairement la condition humaine. Pour faire, à la rigueur, le bonheur d'un homme ou celui d'un peuple, il faudrait être créateur; il faudrait la toute-puissance d'un dieu pour changer les cœurs et redresser les opinions; car c'est là la vraie source du bonheur et du malheur.[1] »

Le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes, à quelque classe qu'ils appartiennent, c'est de leur apprendre à se passer de ce qu'on appelle bonheur. Le stoïcisme l'avait bien vu: *non egere felicitate felicitas nostra est*, disait Sénèque; mais le christianisme seul a pu réaliser cet enseignement, en transportant dans une autre vie le plein développement de l'humanité et la satisfaction réelle, intégrale, de ses désirs infinis.

Personne, à mon avis, n'a mieux fait comprendre cette vérité que ce même du Buat, dans le dialogue qu'il établit entre lui et Cécrops, le fondateur d'Athènes.

Il s'agit, entre les deux interlocuteurs, des peines et des récompenses de l'autre vie.

DU B.

.... Il me semble que votre Tartare était une beaucoup meilleure machine que votre Elysée.

CÉCROPS.

J'espère vous faire revenir de cette idée. N'avez-vous jamais dévoré, en un seul moment, tout votre bonheur à venir, et même possible?

DU B.

Que voulez-vous dire par là?

[1] Eléments de la politique. Discours préliminaire.

CÉCROPS.

Voici ma pensée. Un homme que n'agite ni un grand chagrin, ni une grande joie, se replie quelquefois sur lui-même, pour se mesurer avec le bonheur dont il jouit.

DU B.

Cela arrive souvent, comme vous dites, dans des moments de calme où notre âme se trouve avec elle-même.

CÉCROPS.

Il n'arrive presque jamais que la mesure du bonheur ne soit pas trop courte ; et lors même qu'elle est juste, on lui fait parcourir l'avenir, comme si l'on faisait courir une aune sur une pièce d'étoffe, pour voir si elle est également large partout.

DU B.

Cela est vrai.

CÉCROPS.

La pièce d'étoffe ou, pour parler plus simplement, le bonheur, prolongé dans l'avenir, se trouve étroit en plusieurs endroits, et va même toujours en se rétrécissant, jusqu'à ce qu'il se termine à la mort par une pointe imperceptible.

DU B.

Rien n'est plus dans la nature de l'homme que cette manière d'envisager l'avenir, surtout quand on a l'expérience du peu que vaut ce que l'on désire le plus.

CÉCROPS.

Vous avez bien saisi ma pensée. Maintenant donc, dites-moi si cette vue de l'avenir n'a pas quelque chose d'affligeant et même de désespérant.

DU B.

J'en conviens avec vous. Mais le sage sait que telle est la condition humaine, et s'y soumet.

CÉCROPS.

Le sage est un homme, et se soumettre n'est ni se consoler, ni être heureux; d'ailleurs, le nombre des sages est-il bien grand?

Lors donc qu'un homme de bien a ainsi épuisé son bonheur futur, et qu'il ne lui en reste que de l'amertume, ne pensez-vous pas qu'il puisse être tenté de croire qu'il a pris une mauvaise route, et qu'il y a des gens plus heureux que lui?

DU B.

Il ne le pensera pas s'il est homme de bien et s'il a des principes.

CÉCROPS.

Voilà un grand mot. Mais qu'entendez-vous par principes, si ce ne sont pas des maximes d'équité ou de religion. Notre raisonnement ne suppose point celle-ci; or, un homme de bien qui ne se trouve pas heureux, croira très-faiblement aux maximes d'équité; car s'il en était, elles seraient en celui qui dispose de tout; mais notre homme ne les y trouve point, puisque ce souverain dispensateur, qui voit sa justice, ne l'en récompense point par un bonheur dont il soit content; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il se croit à la fois juste et malheureux. Si, à cette idée, il joint celle que j'ai dite, qu'il suppose qu'il y a des hommes plus heureux que lui, parce que, en effet, plusieurs le paraissent, croyez-vous encore qu'il les croira aussi plus justes que lui?

DU B.

Il en aura difficilement cette idée.

CÉCROPS.

Il pensera donc que s'ils ont pris un chemin différent du sien, c'est celui de l'injustice, ou que du moins il y mène.

DU B.

Il pourrait bien avoir cette pensée.

CÉCROPS.

Il l'aura d'autant plus sûrement que, ne voyant rien dans la seule route qu'il connaît qui puisse lui donner un parfait contentement, et s'imaginant que ce contentement dont il a l'idée doit exister quelque part, tout le portera à penser qu'il se trouve dans une des routes qu'il ne connait pas, et rien ne l'empêchera de le croire; car il ne croit plus guère à l'équité.

DU B.

Quel remède à cela, et où nous conduira ce raisonnement?

CÉCROPS.

Je suis surpris que vous ne vous en aperceviez pas encore. Ecoutez-moi donc.

Si un homme que nous avons supposé mesurant son bonheur en largeur et en longueur, au lieu de le voir finir par la mort, regarde ce moment comme celui où il acquiert pour ainsi dire toute la largeur que peut contenir son âme; s'il le voit s'étendre à l'infini en longueur, en sorte qu'il n'a point de bornes; si, par la vertu de la croyance que nous lui donnons, et par la force de son imagination, il fait ce bonheur aussi grand, aussi parfait

qu'il le peut concevoir, n'est-il pas clair que cette espérance sera pour lui un supplément de félicité, qui l'affermira dans ses principes d'équité, et qui l'empêchera de se dégoûter de la route qu'il a prise ; car alors il lui sera impossible de dévorer tout son bonheur, et ce qu'il en aura goûté ne lui laissera point d'amertume. Mais donnons-lui encore une ferme croyance que la route des justes est la seule qui conduise à ce bonheur aussi grand que durable ; sera-t-il tenté de la quitter pour en prendre une autre ?

DU B.

Je ne le crois pas.

CÉCROPS.

Vous voyez donc que la croyance de l'Elysée pouvait être encore plus utile que celle du Tartare, puisqu'elle faisait persévérer les bons[1].

Ce dialogue est un admirable commentaire de l'esprit de ces antiques législations qui, fidèles à la tradition des premiers âges, voyaient dans l'homme ce qu'il est, un être dont la destinée ne saurait s'accomplir dans le temps, et qui doit attendre d'ailleurs que de ce monde, la satisfaction des besoins les plus intimes de sa nature.

Le christianisme avait restauré ce dogme souverain, et, par la distinction formelle de la vie présente et de la vie future, il réconciliait l'homme avec lui-même, et ses désirs avec sa destinée. Vous croyez, disait-il, aimer la vie présente, vous vous trompez ; vous aimez en effet la vie, mais non la vie présente, cette vie où l'on souffre et où l'on meurt. Consultez-vous bien, vous reconnaîtrez que le

[1] Eléments de la politique, tome II, p. 75. Le comte du Buat avait été ministre plénipotentiaire en Saxe. Son ouvrage le plus connu est l'*Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, en 12 vol.

fond de votre âme aspire à une vie vraiment heureuse et immortelle. Vous n'avez pas tort de désirer la vie, mais vous errez en voulant la posséder en un temps et en un lieu où elle ne se trouve point, où elle n'existe qu'en ébauche. Cherchez ailleurs, élevez vos cœurs en haut : *sursum corda*. Et l'apaisement des âmes découlait de cette doctrine sanctifiante, sous l'empire de laquelle la notion de l'humanité s'éleva à une hauteur auparavant inaccessible.

Mais la hauteur vraie fut trop souvent méconnue ou faussée, l'orgueil s'en mêla, et, dans l'ivresse de ses progrès, l'homme fut tenté de l'espoir de rester grand, et même de grandir encore, tout en abjurant le dogme qui l'avait élevé. Dès lors, perdant de vue que le prix de l'homme n'est autre que le prix de son âme, et que cette âme n'a de valeur qu'autant qu'elle reste unie à Dieu, on a prétendu faire reposer l'excellence de l'humanité sur elle-même; et c'est ainsi que la séparant peu à peu de son principe, on l'a livrée sans défense à ses instincts les plus terrestres, à ses convoitises, à ses appétits, dont on ne craint pas de faire des droits. Dégrader l'homme en l'enivrant de lui-même, en écartant toute limite à ses prétentions, tel est le problème qu'on a résolu de nos jours. Spectacle étrange! nous assistons au développement du plus abject matérialisme, enté sur cette idée de la dignité et du haut prix de l'être humain, que le spiritualisme le plus fervent avait fait éclore du sang de ses martyrs. «Notre philosophie n'est plus qu'un tissu de contradictions, disait un moraliste, il y a quarante ans; on veut que l'homme soit libre, qu'il jouisse de la plénitude de ses droits; on n'aperçoit aucun terme à sa noble perfectibilité; et le philosophe qui paraît se plaire à l'élever ainsi, dans le même

chapitre et presque au même instant, le ravale au rang des brutes[1]. » Cette philosophie a fait son chemin, et aujourd'hui nous la voyons à l'œuvre.

Une philosophie qui ravale l'homme au rang de la brute, devait naturellement enfanter le rêve de l'égalité des jouissances, et du paradis sur terre. La brute, en effet, possède ces avantages : elle a ce qu'elle aime, elle aime ce qu'elle a ; c'est la formule même du paradis. Qu'on persuade à un homme qu'il est fait pour n'aimer que les biens visibles et terrestres, et, ce qui est encore plus absurde, qu'il est capable d'aimer toujours ces biens, une fois qu'il les tiendra en sa possession ; dès ce moment cet homme doit quitter les voies de l'humanité pour passer à la vie animale ; c'est une brute en espérance. Mais son espoir sera promptement déçu ; jamais il n'obtiendra tout ce qu'il croit aimer ; encore moins parviendra-t-il à aimer toujours ce qu'il aura acquis ou pillé. Malgré son envie, et quoi qu'il fasse, les priviléges de la vie des brutes lui seront refusés ; il n'aura pas même de commun avec elles une mort semblable à la leur, une fin tranquille et sans alarme.

Un pauvre curé du Nivernais écrivait en 1757 : « Je n'ai que quatre ou cinq cents livres à manger, et cela m'a suffi jusqu'à présent : m'y voilà fait et mon appétit ne va pas plus loin. Si j'avais l'estomac plus grand, ou, pour parler d'une façon plus sérieuse, si le bonheur se ramassait dans les champs, et s'accumulait dans la grange, en proportion avec la dîme, j'ambitionnerais un bénéfice plus considérable ; mais je vois tous les jours des choses qui me guérissent de ce désir : je vois des gens dont le revenu est triple et quadruple du mien ; sont-ils plus con-

[1] Essai sur l'art d'être heureux, par J. Droz, 1810.

tents que moi? vivent-ils même plus à leur aise? Non; ils ont plus de revenus, mais ils ont plus de besoins; et ces besoins, pour les satisfaire, les assujettissent à des mouvements, des travaux, des inquiétudes qui, bien appréciés, doivent faire plaindre plutôt qu'envier leur état. Le bonheur, pour eux, occupe un vaste terrain, et porte sur je ne sais combien d'étaies différentes, dont l'ébranlement d'une seule fait crouler tout l'édifice. Le mien ne gît que dans un point presque imperceptible, et ne porte que sur lui-même, ou, pour mieux dire, ne porte sur rien; et je ne suis heureux que parce que je ne pense point à l'être, ni même à regarder seulement si je le suis. On dit communément que pour l'être, il ne faut que se persuader qu'on l'est. La contradictoire, à moi, me paraîtrait beaucoup plus soutenable, et je penserais que, pour être heureux, il ne faudrait pas même songer à se croire tel. Orphée ramène Eurydice des enfers, il veut voir si cette chère épouse le suit; il la regarde, et elle disparaît: emblème bien naturel du bonheur; un simple coup d'œil le fait évanouir[1]. »

Ce curé des Amognes n'était, ce semble, qu'un philosophe, mais sa philosophie était de bon aloi. Horace l'eût admirée. Il n'y a que la religion qui trouve mieux en s'adressant plus haut : *Deus meus et omnia.* Du reste les philosophes de cette espèce deviennent aisément religieux, et ce n'est pas sur eux que peut tomber l'indignation de ce vers célèbre :

O carvæ in terras animæ, et cœlestium inanes[2] !

[1] Mercure de France, mai 1757

[2] Ames courbées vers la terre et vides des choses du ciel.
Perse, Sat. II.

Les pensées du ciel naissent naturellement au cœur de ceux qui prennent le temps comme Dieu l'envoie, qui ne songent jamais à assujettir la Providence à leurs désirs, qui se résignent à la peine comme ils se sont ouverts à la joie. De telles âmes, lorsque la souffrance les atteint, s'élèvent d'elles-mêmes aux espérances de l'autre vie.

Quant à ceux qui se sont fait un dieu de leur *moi*, il est tout simple qu'en mesurant leur bonheur, ils se trouvent fort mal, où qu'ils soient, et qu'ils veuillent à tout prix changer la condition de leur vie. Un *moi* qui se tient pour dieu doit être singulièrement désappointé ici-bas; et, en sa qualité de dieu, il doit avoir et le droit et le pouvoir d'être mieux, infiniment mieux. Qui le conteste? Personne, hors la volonté souveraine qui nous a créés, vis-à-vis d'elle, sans pouvoir et sans droit.

Il est vrai qu'il reste encore une ressource, et l'on en use hélas! c'est de nier cette volonté souveraine. Mais cette ressource n'est qu'un dernier abîme. A qui veut maîtriser le ciel, la terre tremble sous ses pieds; éternelle loi contre laquelle toujours on s'insurge, et qui toujours se démontre par de nouvelles catastrophes.

F. R

ESSAI D'ÉTUDES SUR POUSSIN.

LE DÉLUGE.

Il est passé en habitude et pour ainsi dire en principe, de mettre sur la même ligne la peinture et la poésie, de les assimiler l'une à l'autre, d'en faire deux sœurs reconnaissables aux mêmes caractères et aux mêmes traits. Cette opinion, comme la plupart de celles qui sont arrivées à l'état de lieu commun, est juste au fond, et dans de certaines limites. Sans doute, le peintre, quand il lit de beaux vers, ou une page éloquente, a le droit de dire : Et moi aussi je suis poëte ; et le poëte, à la vue de quelque grande production de l'art, peut dire avec non moins de titres : Et moi aussi, je suis peintre ; tous deux, en effet, ont *reçu du ciel l'influence secrète ;* tous deux possèdent au même degré les dons heureux qui font les natures d'élite, l'imagination, la sensibilité, le goût. Tous deux tendent au même but et sont dominés par ce besoin de l'idéal que l'homme poursuit sans cesse, comme un souvenir ou comme une espérance. Considérées à ce point de vue général, la peinture et la poésie ont entre elles des rapports incontestables. Mais si l'on resserre, si l'on précise les termes de la question, si l'on ne s'arrête pas à cette impression de sentiment toujours un peu vague et un peu suspecte, on reconnaîtra qu'il ne faut pas admettre sans réserve et sans examen ces mots tant répétés : *ut pictura poe-*

sis[1]. En les citant isolément et sous forme d'épigraphe, on leur a prêté un sens et une valeur qu'ils n'ont pas dans Horace. C'est le malheur des écrivains chez qui la pensée abonde, que l'on fait souvent servir l'autorité de leur nom et de leurs paroles à consacrer des axiomes qu'ils n'ont point énoncés.

Une remarque importante et qui frappe d'abord, c'est que la poésie et la peinture ne tirent pas également leurs inspirations l'une de l'autre. La peinture emprunte sans cesse des sujets à la poésie, et l'on ne voit pas qu'aucun tableau ait fourni la matière d'une grande composition poétique. Ce fait établit entre elles une différence marquée, et semble, du moins en ce qui regarde l'invention, placer la peinture dans une condition d'infériorité relative. Nous disons la peinture, et non le peintre; nous parlons de l'art en lui-même, et non de l'artiste. Qui oserait prétendre, en effet, que Michel-Ange et Raphaël étaient doués de facultés moins brillantes et moins belles que Dante et Virgile? Qui voudrait affirmer que les fresques des Chambres et de la chapelle Sixtine supposent moins de goût, moins de noblesse et d'élévation dans la pensée, moins d'éclat et de

[1] Ut pictura poesis : erit quæ, si propius stes,
Te capiat magis; et quædam, si longius abstes :
Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen;
Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.
De art. poet., V, 361.

La poésie est comme la peinture; il y a des tableaux qui gagnent à être regardés de près, d'autres à être vus de loin; ceux-ci aiment un demi-jour, ceux-là aiment la lumière, et ne redoutent pas l'œil subtil de la critique ; les uns ne plaisent qu'une fois, les autres, à la dixième fois qu'on y revient, plaisent encore.

mâle énergie dans l'imagination que l'Enéide et la Divine comédie? On ne peut douter que le génie des grands peintres n'égale le génie des grands poëtes; seulement il n'y a pas réciprocité d'influence, celle que le poëte exerce sur le peintre étant beaucoup plus étendue que celle qu'il en reçoit.

Ce serait une étude curieuse et instructive que de remonter aux causes de cette inégalité, et de chercher, par une analyse approfondie des procédés de la peinture et de la poésie, à établir quelques principes lumineux et fixes sur leur action mutuelle, ou plutôt sur la prédominance d'action que l'une exerce à l'égard de l'autre. Mais c'est là une question trop complexe, trop féconde en aperçus variés, pour être traitée incidemment, car elle embrasse toute la philosophie de l'art; nous nous bornerons à quelques remarques générales.

Le poëte a pour organes les signes abstraits de la pensée, il s'adresse directement à l'esprit et à l'âme; il dispose du monde intellectuel et du monde moral, il en parcourt à son gré toutes les régions; il n'y a pas une idée, pas un sentiment qu'il ne puisse reproduire dans ses nuances les plus délicates, comme dans ses traits les plus frappants et les plus marqués. Il n'est point resserré dans les limites du temps, « il est maître de prendre chaque action à son origine et de la conduire par toutes les époques jusqu'à son accomplissement[1], » d'en développer les circonstances, de préparer, d'expliquer les situations et les caractères; il trouve dans la parole un interprète aussi rapide, aussi docile qu'éloquent et fidèle.

[1] Lessing. Du Laocoon ou des limites respectives de la poésie et de la peinture, § IV.

Telle n'est point la condition du peintre; il n'a pour s'exprimer que des formes sensibles, il n'arrive à l'intelligence et au cœur que par l'intermédiaire des yeux; ici, ce n'est plus l'idée qui produit l'image, c'est l'image qui se reflète en idée. De plus, il ne lui est accordé qu'un moment dans la durée pour faire agir ceux qu'il met en scène, pour nous faire comprendre l'intention de leurs attitudes, de leurs gestes, de leurs regards; pour traduire ce qu'ils veulent, ce qu'ils éprouvent, ce qu'ils souffrent. Enfin, la toile est impuissante à rendre tout ce qui tient à la partie purement métaphysique des facultés humaines, tout ce qui est du domaine exclusif de l'abstraction.

Ainsi le peintre, n'ayant en son pouvoir que des moyens matériels, qu'un langage muet, doit forcément traiter des sujets qui s'expliquent par eux-mêmes, choisir des faits, des personnages, consacrés par l'histoire ou par la fiction, et qui aient déjà dans notre mémoire une date, un nom, une existence. L'avantage de l'initiative ne lui appartient pas; le pinceau ne vient qu'après la parole écrite.

Le peintre peut donc offrir des modèles à la poésie descriptive, à l'épître, à l'éloge; le versificateur peut se faire avec succès l'interprète du peintre; mais le poëte, dans la haute acception du mot, ne saurait recevoir son inspiration de celui-là même qui lui doit la sienne. Les plus grands artistes reconnaissent en ce sens le pouvoir suprême de la poésie, et le maître illustre à qui l'on doit l'Apothéose d'Homère [1], en plaçant Raphaël et Poussin parmi les adorateurs de la Muse antique, n'a pas entendu, sans doute, rabaisser la dignité de l'art et le déposséder du sceptre que lui-même porte avec tant d'éclat.

[1] Plafond du Louvre, par M. Ingres.

Faut-il conclure de ces réflexions que la peinture a toujours besoin de s'appuyer sur la pensée d'autrui, qu'elle n'a jamais une valeur en quelque sorte individuelle? Non, sans doute. Combien de tableaux qui nous frappent, nous intéressent, et dont les auteurs n'ont puisé que dans le fonds intarissable de l'âme humaine, dans le spectacle de la nature, cet autre livre ouvert à tous. Il y a même dans la pureté et dans la grâce du dessin, dans la richesse et l'heureuse combinaison des couleurs, un charme qui attire et qui séduit, indépendamment du sujet, comme une musique harmonieuse nous pénètre, nous enchante, sans le secours des paroles, et par la seule mélodie des sons et des accords.

Du reste, s'il est difficile, nous ne dirons pas de résoudre, mais même de poser nettement la question d'affinité entre la peinture et la poésie, il est toujours instructif et attachant de les mettre en regard, quand elles se rencontrent dans les mêmes sujets; de comparer en quoi elles se rapprochent ou diffèrent, rivalisent ou se surpassent l'une l'autre. Cette étude, pleine d'enseignements, loin de refroidir notre admiration pour les grandes œuvres, ne peut que la rendre plus profonde et plus vive, en la rendant plus intelligente et plus éclairée.

Un des maîtres qui ont le moins à redouter ce genre de parallèle, est assurément Poussin, quoiqu'il ait emprunté une partie de ses sujets à l'Ancien et au Nouveau-Testament, c'est-à-dire au livre qui, même humainement parlant, semble le plus fait pour décourager l'imitation, soit par la grandeur, soit par la simplicité des images.

Parmi les ouvrages qui composent ce que l'on peut appeler son *œuvre biblique*, il en est plusieurs que l'opinion des meilleurs juges place au rang des plus belles produc-

tions de la peinture moderne ; de ce nombre est le Déluge.

Pour apprécier dignement ce tableau, pour en recevoir toute l'impression qu'il doit produire, il faut se pénétrer du sujet, en étudier la pensée dans le récit de la Genèse, et remonter avec l'artiste à la source où il a puisé son inspiration.

Les crimes des hommes ont comblé la mesure ; le châtiment s'apprête ; la justice divine a prononcé l'arrêt :

. . . .

« Le Seigneur dit ensuite à Noé : Entrez dans l'arche, vous et toute votre maison...

« Car je n'attendrai pas plus de sept jours, et après cela je ferai pleuvoir sur la terre quarante jours et quarante nuits, et j'exterminerai de dessus la terre toutes les créatures que j'ai faites...

« Après donc que les sept jours furent passés, les eaux du déluge se répandirent sur toute la terre...

« Les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes...

« Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits...

« Et les eaux s'étant accrues élevèrent l'arche en haut au-dessus de la terre.

« Elles inondèrent tout, et couvrirent toute la surface de la terre : mais l'arche était portée sur les eaux.

« Les eaux crurent et grossirent prodigieusement au-dessus de la terre, et toutes les plus hautes montagnes, qui sont sous le ciel, furent couvertes.

« L'eau, ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut.

« Toute chair qui se meut sur la terre en fut consumée, tous les oiseaux, tous les animaux, toutes les bêtes et tout ce qui rampe sur la terre.

« Tous les hommes moururent, et généralement tout ce qui a vie et respire sous le ciel.

« Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air, tout périt ; il ne demeura que Noé seul, et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.

« Et les eaux couvrirent toute la terre pendant cent cinquante jours [1]. »

Tout marche au but, tout est simple, grand, terrible. Quelle puissance dans ce calme, quelle force dans cette volonté qui s'accomplit à l'heure fatale, au moment annoncé :

« Je n'attendrai pas plus de sept jours.

« Après donc que les sept jours furent passés, les eaux du déluge se répandirent sur toute là terre. »

Quelle image lugubre dans cette répétition des mêmes termes :

« Je ferai pleuvoir sur la terre quarante jours et quarante nuits.

« Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. »

Pas un mot qui ne fasse, pour ainsi dire, avancer l'action. L'élément redoutable qui sert d'instrument à la justice de Dieu est nommé presque à chaque verset ; la cause est sans cesse rapprochée de l'effet :

« Les sources du grand abîme des *eaux* furent rompues.

. . . .

« Et les *eaux* s'étant accrues élevèrent l'arche en haut au-dessus de la terre.

« L'*eau*, ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore de quinze coudées.

[1] Genèse, chap. VII.

« Et les *eaux* couvrirent toute la terre pendant cent cinquante jours. »

Partout et toujours la destruction, la mort. Le narrateur n'a pas besoin de varier ses expressions pour nous montrer le monde qui s'engloutit. L'uniformité même du langage fait la vérité du tableau :

« Toute chair qui se meut sur la terre en fut consumée, tous les oiseaux, tous les animaux, toutes les bêtes, et tout ce qui rampe sur la terre.

« Tous les hommes moururent, et généralement tout ce qui a vie et qui respire sous le ciel.

« Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air, tout périt. »

Point d'accessoires, point de circonstances particulières. Les traits principaux suffisent ; la pensée du lecteur achève.

Voilà le texte que Poussin devait chercher à reproduire. Avec cet instinct de poëte et cette sûreté de jugement qui le caractérisent, il a senti que ce qui était le principal dans le tableau de la Genèse devait l'être dans le sien. Aussi l'élément destructeur y occupe-t-il une grande place.

L'eau remplit le milieu de la toile et en fait une mer qui semble monter à vue d'œil ; l'eau ruisselle de toute part sur les cimes des montagnes ; l'eau fait plier sous son poids les arbres amaigris qui sortent des rochers ; elle dégoutte de leurs branches et de leurs feuilles flétries ; l'atmosphère en est chargée. Le disque du soleil se montre à peine derrière le voile de pluie qui le couvre. Ces nuages, dont le ciel est enveloppé et que sillonne la lumière blafarde des éclairs, sont épais et pesants ; ils recèlent encore des torrents de pluie. Ce n'est plus l'air qu'on respire, c'est la pluie, une pluie incessante, enveloppant tout de son linceul humide.

Le point essentiel du sujet a été saisi avec une vive et profonde intelligence; sur la toile, comme dans le récit, on voit l'inondation grossir et s'étendre jusqu'à l'entier accomplissement des paroles de Dieu; car, ainsi qu'il l'avait annoncé :

« Tous les hommes moururent, et généralement tout ce qui a vie et respire sous le ciel.

« Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air, tout périt. »

Tout périt ! comment le peintre traduira-t-il ces mots terribles ! Placé entre deux excès, dont l'un serait de représenter une multitude confuse luttant contre les approches de la mort, l'autre de ne montrer que le ciel et l'eau subsistant après la destruction de la nature vivante; ne pouvant *saisir qu'un seul instant de l'action*, l'artiste a dû *le choisir aussi fécond qu'il est possible et tel qu'il fît comprendre le mieux possible ce qui précède et ce qui suit* [1].

A droite du spectateur s'élève un rocher dont les fentes donnent passage à quelques plantes arides, à quelques arbres chétifs ou à demi brisés. Une barque est au pied, conduite par un homme que l'on voit penché sur sa rame. A l'extrémité de cette barque, une mère, les bras tendus, tient élevé son enfant que le père, qui a gravi le rocher, tâche de saisir et de ramener à lui. Au milieu, sont entassés sous une toile les objets qu'ils ont recueillis en fuyant leur demeure. Une femme, près d'être submergée, s'est attachée avec les mains aux bords de la barque et s'efforce d'y monter.

[1] Lessing. Du Laocoon ou des limites respectives de la poésie et de la peinture, § XVI.

Sur le devant deux hommes, l'un s'aidant d'une planche, l'autre porté par un cheval, dont la tête seule surnage, cherchent à gagner le même refuge.

A gauche est un second rocher, le long duquel glisse un serpent. C'est une opinion assez généralement reçue que Poussin a voulu par là rappeler la faute du premier homme, source de tous les crimes et du châtiment qui en fut la suite. Peut-être faut-il se tenir en garde contre l'abus des interprétations qui souvent sont d'autant plus hasardées qu'elles sont plus ingénieuses [1].

Au centre, l'eau forme une chute rapide. Une barque, que le courant a précipitée, est là, debout, retenue par un quartier de roche. A la pointe de cette barque se dresse un homme, les mains levées vers le ciel, dans l'attitude d'une prière désespérée. Un autre semble le soutenir en l'entourant de ses bras et partager avec lui cet appel suprême à la clémence divine.

Deux malheureux, dont les forces sont épuisées, disputent encore leur vie aux flots qui bouillonnent autour de la barque.

Plus loin, on aperçoit quelques pointes d'édifices, quelques toits que l'eau n'a pas atteints : puis l'arche tranquille sur cette mer envahissante.

Enfin, à la dernière limite de l'horizon ténébreux, on distingue la cime d'une montagne, celle peut-être où l'arche se reposa, « quand les sources de l'abîme furent fermées, aussi bien que les cataractes du ciel, et

[1] On aperçoit aussi sur l'autre rocher, dont nous avons parlé d'abord, un serpent enlacé dans les branches d'un arbre. Cette répétition, au moins surabondante, quel que soit le sens qu'on y attache, a lieu de surprendre de la part d'un peintre, dont la pensée est d'ordinaire si forte et si sobre.

que les pluies qui tombaient du ciel furent arrêtées [1]. »

La simplicité des moyens est dans tous les genres le caractère distinctif des ouvrages supérieurs. Dire peu, faire beaucoup penser, c'est le secret des grands maîtres, c'est celui de Virgile, c'est celui de Poussin.

Quelques personnages lui suffisent pour mettre sous nos yeux la destruction de l'humanité tout entière. En voyant cette femme qui cherche à sauver son enfant, nous songeons au désespoir de tant de mères dont les corps inanimés sont ensevelis dans l'abîme. Ce peu d'hommes qui luttent contre les flots nous représentent les derniers efforts de tant de victimes, qui, elles aussi, ont résisté vainement à la mort. Ce cheval épuisé, qui peut à peine soulever ses naseaux altérés d'air, nous rappelle la cruelle agonie de tous ces êtres que le même fléau a dévorés. En regardant ces toits presque submergés, nous nous figurons, avec douleur, tant d'habitations dont la trace a disparu.

Nous l'avons dit, ce n'est pas au premier coup d'œil que se révèlent les beautés sévères de ce chef-d'œuvre. Sa couleur lugubre, qui ne laisse voir d'abord qu'une teinte uniforme sans mélange d'aucun objet distinct, décourage facilement l'attention; mais quand on y revient, quand on l'examine, qu'on l'analyse, la curiosité va croissant, le plaisir de la découverte rend l'intérêt plus vif, et, devant cette toile morne et livide, l'on reste saisi d'émotion et de tristesse. On partage l'horrible anxiété de ces malheureux que l'instinct de la vie soutient dans une lutte désespérée: on prévoit, on sent l'inutilité de leurs efforts. Le flot monte, monte sans cesse, et avec lui la mort menaçante, inévitable. On se dit: quelques instants encore, et ces der-

[1] Chap. VIII, § 2.

niers vestiges de la création, ces dernières images de la nature vivante, auront disparu sans retour, et de ce monde si animé, si riant autrefois, il ne restera rien qu'une solitude immense, et le bruit monotone et lourd d'une mer sans rivage.

Seule, reculée dans un horizon vague et lointain, l'arche sainte concentre sur elle l'espérance et la consolation de l'avenir.

L'impression de religieuse terreur et d'immense tristesse qui saisit le cœur devant le tableau de Poussin est la même que l'on ressent après une lecture réfléchie du récit de la Bible. L'artiste n'a pas été vaincu par son sujet, quelque grand qu'il fût, il en a reproduit avec une admirable puissance de pensée et d'exécution le sombre et sublime caractère.

DALGUE.

MŒURS ET USAGES D'ESPAGNE.

(Quatrième article[1].)

VIII

Dans le langage de la moderne Espagne, l'attaque et le pillage de voyageurs sur la route royale ne s'appelle pas, comme partout ailleurs, un vol de grand chemin, on se borne à désigner cet acte par le terme quelque peu ambigu de *novedad*, nouveauté. Bien que depuis assez longtemps aucune nouveauté de ce genre n'eût signalé la route de Constantina à Puebla de los Infantes, comme cette contrée jouit de la plus mauvaise réputation, je jugeai prudent de prendre avec moi deux compagnons pour veiller sur ma personne et sur mon bagage. Je choisis donc parmi les *movilizados*, espèce de soldats qui sont chargés de surveiller les routes et d'en éloigner les brigands. C'étaient deux hommes parfaitement propres à ce service, car, étant nés dans le voisinage, ils possédaient cette connaissance exacte du pays, de ses sentiers, de ses retraites les plus cachées, sans laquelle le brigandage ne saurait être extirpé des lieux où il a une fois pris racine.

Nous partîmes à 4 heures du matin, dès que les premiers rayons du jour permirent aux yeux de distinguer les objets. En avant chevauchait mon escorte, dont l'accoutrement était assez bizarre. Une courte jaquette, un chapeau conique et les jambières ou longues guêtres de cuir, constituaient cet uniforme très-peu militaire. Au côté droit

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahier de septembre 1850, page 66.

pendait une petite escopette, accrochée à la selle, mais de manière à pouvoir être lestement saisie et déchargée en un instant; à gauche se trouvait un sabre droit, dans un fourreau rouillé. En avant de la selle élevée de chaque cavalier était roulé un manteau, et derrière était placée une pile de couvertures et de housses, atteignant presque jusqu'à leurs épaules. C'est dans cet attirail que les *movilizados* font leurs patrouilles; s'ils se trouvent obligés de passer la nuit à la belle étoile, ils mettent pied à terre et entravent leurs chevaux; les couvertures sont étendues sur le sol, et, enveloppés dans leurs manteaux, ils dorment d'un profond sommeil. Au point du jour, ils se remettent en route, suivant à la piste les contrebandiers et les brigands, prenant leurs mesures de manière à toujours fondre sur eux à l'improviste, et apportant dans toutes leurs expéditions autant de mystère que de prudence.

La conversation ne tarda pas à tourner sur les exploits de mes compagnons. L'année précédente ils avaient arrêté trois voleurs de chevaux, qui furent surpris dans une taverne à Las Navas, où ils buvaient sans songer le moins du monde à la justice, garrottés et dirigés sur Constantina. Mais la justice ne se souciait point de mettre l'entretien de ces prisonniers à la charge de la ville; lors donc qu'on atteignit un lieu favorable, c'est-à-dire quelque ravine proche de la route, on leur annonça qu'ils eussent à se préparer à mourir. Les criminels réclamèrent un prêtre pour se confesser, mais on leur refusa cette consolation, en s'appuyant sur ce qu'eux-mêmes ne l'avaient certainement pas accordée à leurs victimes. Ils furent, sans autre cérémonie, fusillés par les *movilizados*, qui emmenèrent à Constantina les cadavres des voleurs, attachés sur les chevaux volés.

Ces procédés sommaires ne seraient probablement pas tolérés ailleurs qu'en Espagne, mais dans ce pays, la corruption qui règne parmi les juges, et la facilité avec laquelle les plus grands criminels achètent leur liberté, font que le sentiment public est peu disposé à trouver mauvais que le coupable soit immédiatement puni sur le lieu même de son crime. Il est vrai que cette méthode offre aussi de graves inconvénients; plus d'une fois il arrive que l'on en abuse pour satisfaire des désirs de vengeance, tout en ayant l'air de n'agir que par zèle pour le bien public.

Nous avancions lentement à travers une contrée sauvage. En approchant de certains défilés étroits, où la route se trouve enfoncée comme dans un ravin, entre deux élévations presque perpendiculaires, mon escorte redoublait de précautions, car c'est là surtout que des attaques subites sont à craindre; le voyageur n'est averti du péril que par le canon du mousquet qui s'abaisse devant sa poitrine, et par le terrible *Boca abajo* (bouche par terre) qui salue ses oreilles.

Cependant, rien de semblable ne se montra tandis que nous passions silencieusement dans ces défilés, et bientôt La Puebla de los Infantes parut devant nous. La Puebla avait jadis son château, dont les ruines se voient encore sur une éminence voisine; sans doute alors, le village florissait sous la protection des chevaliers et des hommes d'armes qui gardaient les tours aujourd'hui croulantes; mais il n'offre plus maintenant que le triste spectacle de la décadence et de la misère. Ici cessaient les fonctions de mon escorte, et les deux *movilizados* me quittèrent, pleins de reconnaissance pour le modeste salaire que je leur payai. Ce n'était pas grand'chose, assurément, mais leur paie était en arrière de cinq mois, et pour des soldats dans

une pareille position, les moindres gains accidentels ne sont pas sans importance.

Depuis la Puebla, le sentier descend au milieu d'une plantation d'oliviers, et bientôt, en tournant une colline, on a devant soi la vaste plaine du Guadalquivir. C'était une belle vue ; aussi loin que l'œil pouvait embrasser l'espace, se succédaient sans fin des champs de blé, dont la teinte dorée n'était interrompue que par quelques bouquets d'oliviers épars çà et là. On n'apercevait ni hameaux, ni fermes, ni cottages ; rien n'indiquait la présence de l'homme au milieu de cette solitude dont l'aspect fertile annonçait cependant une culture soignée. De là, tournant à gauche le long du pied de la sierra, et suivant la rive droite de la rivière, nous arrivâmes vers midi à Pasadas.

Mon muletier se dirigea vers l'une des trois misérables auberges que possède le village. En entrant par la grande porte ouverte sur la route, nous trouvâmes le caravansérail occupé par une troupe de muletiers qui, dans cette saison de l'année, afin d'éviter la trop forte chaleur, voyagent de nuit et se reposent pendant le jour. De tous côtés étaient entassés des ballots de marchandises sur lesquels ils dormaient, sans s'inquiéter du tumulte et du bruit qui se faisaient alentour. Selon l'usage, l'aubergiste et ses gens, se balançant sur leurs chaises basses, ne se dérangèrent point à notre arrivée et se contentèrent de fixer leurs regards sur nous ; poussant donc l'un des jeunes drôles par terre, je m'assis à sa place, et après cette forme un peu brutale d'introduction, commencèrent les questions habituelles : Où allez-vous ? D'où venez-vous ? Puis mes réponses devinrent l'objet des commentaires de la famille. Voyant alors que les choses étaient en bon train, je me hasardai à demander s'il y avait quelque chambre disponible où je

pusse imiter dans la solitude l'exemple des muletiers ronflant autour de nous. Un cabinet séparé de la salle commune par une cloison, me fut désigné comme l'unique lieu propre à mes vues, et l'on me promit de plus les douceurs d'un bon lit. Il fallut d'abord en expulser deux muletiers qui s'y étaient subrepticement introduits, après quoi, les préparatifs ne furent pas longs : un matelas par terre, une paire de draps et un oreiller complétèrent l'arrangement de cette chambre, comme cela se fait dans toutes les petites villes et les villages des provinces espagnoles. Mais en vain attendis-je le sommeil sur cette couche séduisante. Il est vrai que l'atmosphère de mon cabinet valait celle d'un four, c'était à suffoquer quiconque n'aurait pas été habitué aux chaleurs intenses du climat de l'Andalousie ; les animaux carnassiers qui abondent dans les auberges espagnoles, toujours prêts à fondre sur les infortunés voyageurs, semblaient eux-mêmes n'avoir pu la supporter, ils avaient fui, fort heureusement pour moi.

Je me relevai pour aller jouir de la fraîcheur du soir sur les bords de la rivière. Je m'assis sur un monticule d'où je dominais la plaine du Guadalquivir, qui, de l'autre côté de l'eau, à environ cents pieds au-dessous de moi, s'étendait jusqu'aux sierras de Moron et d'Estepa. La position que j'occupais formait l'extrémité de la région montagneuse dont le sol accidenté couvre un espace de plusieurs lieues jusqu'aux sierras de Ronda et de Grenade, au pied desquelles se trouvent les eaux tranquilles de la Méditerranée.

A une portée de fusil, je voyais un bac traversant la rivière, chargé de passagers et d'animaux ; les cris des bateliers troublaient seuls le silence de la soirée. Bientôt une troupe d'ânes s'avance au grand trot, et le bac s'approche de la rive pour les recevoir. Pour ces animaux, le travail de

la journée était terminé; chacun d'eux, débarrassé du fardeau qu'il portait probablement depuis le lever de l'aurore, rivalise d'ardeur avec ses compagnons pour regagner le logis; le tintement des cloches qu'ils portent à leur col accompagne joyeusement leur course rapide. En arrivant au sommet de la descente, le premier s'arrête, cherchant des yeux l'étroit et tortueux sentier qu'il doit prendre. Mais un cri brutal de *arre burro* fait cesser son indécision et le force à descendre d'un pas lent et mesuré que tous les autres suivent à la file. Vers le bas de la pente un mauvais pas se présente à lui ; le sentier est rendu glissant par l'eau de la rivière qui le mouille sans cesse, et au-dessous se trouve le bord du bateau qui menace de lui briser les jambes s'il a le malheur de faire un faux pas. La pauvre bête comprend le danger, regarde un moment à droite et à gauche, puis, prenant courage, réunit ses quatre pieds et se laisse glisser avec une rapidité de plus en plus accélérée. Il atteint ainsi le bac, contre la quille duquel il semble aller se briser, lorsque tout à coup, par un effort adroitement calculé, il s'élance et tombe sain et sauf au milieu de la barque. Les autres imitent ses mouvements avec plus ou moins de succès, et bientôt tout le troupeau aborde sur la rive opposée. Ils se remettent alors en route, gambadant et se bousculant, tandis que le son de leurs clochettes se fait entendre longtemps encore après qu'ils ont disparu dans le lointain.

L'âne d'Espagne est un tout autre animal que celui des pays du nord. Il n'a plus cette apparence humble et chétive à laquelle nous sommes accoutumés; c'est un animal beaucoup plus grand et vigoureux, auquel on voit que le climat méridional convient tout particulièrement. Aussi, son aspect déroute nos idées touchant le caractère lent et

paisible du baudet ; un âne fringant nous semble une impossibilité ; cependant il n'est pas rare d'en rencontrer de tels dans ce pays de contradictions.

Le lendemain avant jour, je fus réveillé par Ximénès, qui avait tout préparé pour notre départ. En sortant de mon bouge, une curieuse scène frappa mes yeux : j'avais devant moi une foule de dormeurs au milieu desquels j'eus assez de peine à me frayer passage. Un manteau ou une couverture étendue sur les pavés pointus, formait leurs couches, où ils goûtaient un profond sommeil que le sybarite ne trouve pas toujours dans le lit le meilleur. A l'un des coins, on voyait les filles de l'aubergiste enlacées dans les bras les unes des autres, et à côté d'elles, leur mère enveloppée dans un drap. Personne n'ouvrit les yeux tandis que nos mulets traversaient bruyamment la cour et nous partîmes sans échanger une parole.

Pendant un peu plus d'une lieue, notre route continua de longer les dernières pentes de la sierra, puis après avoir traversé d'innombrables petits ruisseaux, nous descendîmes vers le bras principal du Guadiato. Là se trouvait un pont que des *movilizados* venaient d'employer pour un usage auquel certes ses constructeurs n'avaient pas songé : ils avaient précipité par-dessus le parapet un voleur qu'ils ne jugeaient sans doute pas digne d'une charge de poudre. De cette scène de justice expéditive, quelques minutes nous suffirent pour atteindre le château d'Almodovar, dont les tours carrées se voyaient depuis longtemps. Rien ne saurait mieux donner l'idée de la solidité que l'aspect de cette forteresse, perchée sur le sommet d'un rocher. Quoique ruinée, elle offrait encore l'image d'un repaire de brigands, dont le propriétaire pouvait en toute impunité rançonner les voyageurs. Au temps

des Mores, sa réputation était grande comme place forte. Ce fut là que l'un des petits tyrans qui dominaient sur les débris de l'antique et puissant royaume moresque, Aben-Mohamed, chef de Baeza, voulut se réfugier, dans l'espoir de braver derrière les épaisses murailles, la colère de ses sujets, qu'il avait ameutés contre lui en livrant plusieurs châteaux à leur ennemi juré, le saint roi Ferdinand ; mais poursuivi avec vigueur, il fut arrêté et sa tête vola loin de ses épaules.

A une époque plus rapprochée, ce fut la prison de dona Juana de Lara, suzeraine de Biscaye, que Pierre le Cruel priva de sa liberté, et quelque temps après fit mettre à mort, quoiqu'elle fût sa belle-sœur. Ce roi féroce y fit alors déposer le trésor royal. Durant les périodes les plus orageuses de l'histoire d'Espagne, le château d'Almodovar fut employé tour à tour comme prison et comme forteresse, jusqu'à ce que l'union des couronnes de Castille et d'Aragon ayant mis fin à la guerre civile, son nom disparaît complétement des annales espagnoles.

Après une courte halte, nous prîmes un chemin noirâtre qui, traversant la plaine, conduit directement à Cordoue; bientôt les aiguilles et les dômes de la ville apparurent, sortant du milieu d'un groupe d'arbres qui cachaient ses murs à notre vue. En approchant de l'ancienne capitale de l'Andalousie, je cherchais de tous côtés quelque trace du magnifique palais d'été qui avait été élevé de ce côté de la ville par Abderhaman III, et qu'on célébrait comme un prodige d'art et de splendeur. Il ne fallait pas sans doute songer à retrouver aucun vestige des ornements périssables de cette retraite enchantée, de ses jardins spacieux, de ses bosquets de lauriers et de ses nombreuses fontaines; mais je croyais au moins qu'il resterait

quelques ruines de ses belles salles, de sa mosquée, de ses pavillons, de sa montagne artificielle, d'où le monarque pouvait contempler la ville et jouir du paysage environnant. Que sont devenues les 4300 colonnes richement sculptées, qui servaient de péristyle à cette résidence splendide? Hélas! de toutes ces merveilles ainsi que des marbres si largement prodigués jusque dans les étables qui en étaient pavées, il n'existe plus le moindre débris; sans le témoignage des historiens, on aurait peine à croire que Medina Azahara couvrit jamais ce lieu de ses somptueux édifices.

Faisant un circuit le long de l'Alameda déserte, à l'ombre des murailles brûlées par le soleil, nous entrâmes par l'une des portes de la ville après avoir passé devant plusieurs autres que la paresse ou la jalousie espagnole ont fait murer. Nous dûmes subir l'indispensable visite des douaniers, puis à travers les rues silencieuses, nous gagnâmes l'hôtel, que je trouvai l'un des meilleurs que j'eusse encore vus dans l'Andalousie.

Ici se terminait mon contrat avec Ximénès; je dois dire en le quittant, que c'était un de ces personnages que la nature a placés sur la scène du monde pour aller et venir et remplir leur rôle en prononçant le moins de paroles possible. Il était le plus réservé, le moins communicatif de tous les *arrieros* andalous que j'aie jamais rencontrés; d'ailleurs, quand par hasard il parlait, c'était avec un accent si guttural, que son langage n'était pas plus intelligible pour moi que pour les oisifs de Cordoue auxquels il demandait le chemin de l'hôtel. Aussi ne fus-je pas fâché, lorsque le dialecte castillan d'un domestique de Cordoue vint interrompre les silencieuses méditations, auxquelles j'avais été réduit par force durant la plus grande partie des dernières 48 heures.

IX

Quand on a suffisamment admiré dans tous ses détails la magnifique mosquée dont les itinéraires me dispensent de donner la description, le séjour de Cordoue n'offre plus guère d'attraits. C'est bien la ville la plus ennuyeuse qui existe, et en parcourant ses rues, on se croirait au milieu des tombeaux. Si quelqu'un veut savoir ce qu'est une cité désolée et morne, qu'il vienne à Cordoue; en voyant les rues désertes, en se trouvant seul sur les places au milieu du jour, en écoutant le bruit de ses pas qui résonnent sur le pavé sans que nul autre son vienne frapper ses oreilles pendant des heures entières, il pourra se croire transporté dans cette ville enchantée des Mille et une Nuits, dont les habitants avaient été changés en marbre. Ce fut pourtant jadis une cité florissante; sous l'empire romain, Cordoue était le chef-lieu d'une province, les deux Sénèque et Lucain y virent le jour. La littérature y ennoblissait les jouissances de la fortune, et les vestiges de l'art romain que le temps n'a pas encore détruits, attestent que ses habitants aimaient à orner leurs rues des meilleures productions de l'architecture et de la sculpture. Sous les Arabes, elle atteignit le zénith de sa gloire, en devenant la capitale de l'Espagne.

Mais aujourd'hui, littérature, art, commerce, richesse, activité, tout a disparu, et l'effet de ce contraste entre le présent et le passé contribua sans doute à l'impression pénible qu'elle m'a laissée. Il faut ajouter cependant une autre cause qui rendit Cordoue plus triste encore à mes yeux. Aussitôt après mon arrivée, je me trouvai indisposé, probablement par suite des fatigues du voyage, et je crus

nécessaire de consulter un médecin. Ce n'était qu'avec répugnance que je faisais cette démarche, mais heureusement les remèdes de mon Sangrado furent beaucoup plus simples que je n'osais l'espérer. Il m'ordonna de m'abstenir de vin et de prendre des boissons rafraîchissantes, régime auquel je m'étais déjà soumis de moi-même depuis quelque temps. Du reste, s'il me donna peu de drogues, il les accompagna d'un flux de paroles, selon l'habitude de ses compatriotes qui, lorsqu'il serait urgent d'agir, ne font rien et parlent beaucoup. On ne saurait, du reste, trouver cela mauvais chez un médecin espagnol. Dans ce pays, la science médicale n'a guère fait de progrès depuis le temps de Gil-Blas ; les doctrines et les autorités respectées à l'époque du docteur Sangrado, sont encore loin d'être abandonnées par ses modernes successeurs. En visitant les bibliothèques de plusieurs médecins, je pus m'assurer qu'elles se composaient surtout des publications du dix-huitième siècle, parmi lesquelles se trouvaient occasionnellement deux ou trois ouvrages d'une date plus récente. Cela n'est pas très-rassurant pour le sort de leurs malades ; mais, quoi qu'il en soit, les Andalous s'en contentent ; il leur plaît d'être envoyés dans l'autre monde de la même manière que leurs ancêtres, et ils seraient capables de se révolter contre toute amélioration qui modifierait les systèmes consacrés par le temps.

Quant à moi, je comptais qu'un repos de quelques jours me ferait plus de bien que les meilleurs remèdes, et je ne me trompai pas. Pour me distraire, je faisais le matin et le soir de courtes promenades ; je dirigeais mes pas mal affermis, tantôt vers l'Alameda, où j'allais m'asseoir sur un banc pour contempler le coucher du soleil, tantôt vers les églises, dans lesquelles je me plaisais à étudier

quelques-uns des plus beaux spécimens de l'école de peinture de Cordoue. Cette dernière occupation eut des résultats auxquels j'étais loin de m'attendre ; je fus bientôt assiégé de sollicitations de la part des propriétaires de tableaux qui, ayant appris que j'étais « muy aficionado a la pintura, » en concluaient que je devais être un collectionneur et, par conséquent, leur acheter toutes les toiles qu'ils désiraient vendre. Cette supposition ne reposait pas sur le moindre fondement ; mes visites aux églises étaient celles d'un désœuvré qui n'avait pas d'autre distraction possible. Mais le fait est que, dans les villes d'Espagne, la population tout entière exerce en général une espèce de vaste et silencieux espionnage. L'étranger peut être parfaitement sûr que ses moindres mouvements sont épiés par de nombreux observateurs, la plupart cachés à sa vue ; on le surveille depuis les fenêtres ; son apparence, ses vêtements, ses actions les plus insignifiantes sont remarqués avec une curiosité extraordinaire ; puis, dans les réunions du soir, tous ces petits détails deviennent le sujet des conversations. Il en résulte que rien de ce qu'il fait n'échappe à la connaissance du public. J'ai moi-même plus d'une fois été surpris en voyant qu'on me rappelait telle circonstance à laquelle je ne me serais certes jamais imaginé qu'on eût pris garde. Entre autres, je me souviens qu'un habitant d'un village situé à quelques milles de Séville me dit que j'avais l'habitude de me promener souvent sous les arcades de la place San-Francisco. En effet, il m'était arrivé de le faire, lorsque le temps était pluvieux, et cette circonstance triviale qui, partout ailleurs, serait restée inaperçue, avait attiré l'attention des voisins, dont l'un l'avait trouvée assez importante pour la mentionner dans une lettre qu'il écrivait à son ami le villageois.

Une pareille surveillance n'est pas sans inconvénient dans un pays où quiconque s'écarte, en quoi que ce soit des opinions reçues, risque de devenir suspect. L'étranger ne tarde pas à s'en apercevoir, car les Espagnols n'étant point voyageurs, ils ne peuvent comprendre qu'on s'expose aux fatigues d'un voyage dans le seul but de satisfaire sa curiosité: non, non, le voyageur doit avoir un autre motif, et naturellement un motif sinistre. S'il explore les ruines d'une antique forteresse, c'est pour découvrir un trésor caché; s'il visite une mine, c'est pour l'acheter au détriment de ceux qui l'exploitent; s'il gravit une colline afin de jouir d'une belle vue, c'est pour inspecter la misère du pays, et satisfaire quelque intention méchante. De semblables actes suffisent pour jeter la moitié d'une province dans l'anxiété, pour troubler le sommeil des alcades et des corrégidors, partout où le voyageur se montre, et pour faire envoyer une armée d'espions, mâles et femelles, qui suivent ses traces avec une persistance digne d'une meilleure cause.

Mais pour revenir aux marchands de tableaux, toutes mes protestations ne purent les convaincre que je n'avais jamais eu la moindre envie d'acheter leurs trésors, tant il est vrai qu'il est encore plus difficile de se défaire d'une réputation que de l'acquérir. Un jour je reçus la pressante invitation d'aller voir un tableau de grand mérite, et comme on avait eu soin d'ajouter que je resterais libre de l'acheter ou de ne pas l'acheter, je m'y rendis. Je fus reçu par la sœur du propriétaire, femme déjà d'un certain âge qui, selon la mode espagnole, portait ses cheveux à découvert sans chercher à dissimuler les traces de neige que l'hiver de la vie commençait à y laisser paraître. Le tableau était remarquable; c'était, si je ne me trompe,

une œuvre d'Antonio Castillo ; il représentait un moine en prière devant un cadavre étendu à ses pieds. Ce sujet solennel et terrible ne perdait rien à être traité dans la sombre manière du maître. Ma curiosité satisfaite, je sortis; mais à peine avais-je fait quelques pas, que je m'entendis rappeler par le « Hist » particulier aux lèvres espagnoles. Je me retournai, et je vis la vieille dame qui, d'un air mystérieux, m'invitait à la suivre. J'obéis , non sans éprouver quelque surprise, et j'entrai avec elle dans un petit appartement dont elle referma la porte derrière nous. Elle m'introduisit en silence dans une chambre dont elle vérouilla encore soigneusement la porte , et je me préparais à recevoir la confidence de quelque horrible secret, lorsqu'elle me dit d'une voix basse :

« Senor, voulez-vous m'accorder une faveur ?

Si elle eût été jeune et belle, je me serais empressé de promettre d'avance l'accomplissement de tous ses vœux. Mais l'aspect des rides et des cheveux gris est un antidote contre les inspirations du sentiment, aussi me bornai-je à lui demander quelle était cette faveur.

« On m'a dit, reprit-elle, qu'en Angleterre vous avez une eau pour teindre les cheveux blancs : pouvez-vous m'en procurer ? »

Cet absurde dénouement d'une aventure qui avait excité d'abord au plus haut point ma curiosité, me vexa si bien que je fus presque tenté de me fâcher contre la vieille coquette. Cependant, je lui répondis qu'en effet on trouvait en Angleterre de semblables cosmétiques, mais que leur usage n'était pas sans danger , que si on ne les employait pas avec la plus grande prudence ils risquaient de teindre les cheveux en rouge ou en vert, et je fis si bien que je la dégoûtai tout à fait d'en essayer. Alors elle

me reconduisit, en prenant les mêmes précautions que si nous eussions été une paire de conspirateurs; je la laissai radicalement guérie de ses désirs de jeunesse.

Dans le petit nombre de maisons où j'étais admis, celle du capitaine-général de la province m'offrait surtout une agréable société. Vieil officier qui avait blanchi au service de sa patrie, il méritait bien le poste élevé qu'il occupait, soit par son caractère et ses talents, soit par les blessures qu'il avait reçues dans les campagnes de l'Amérique méridionale, où il s'était distingué d'une manière très-remarquable.

Comme je lui faisais part, un jour, de mon projet de visiter les mines de vif-argent d'Almaden, il me dissuada d'entreprendre seul cette course, parce que la route n'était pas sûre pour un voyageur isolé, principalement près des frontières de la Manche. Cette province avait encore des bandes de « facciosos » qui se décoraient du nom de carlistes, mais n'étaient en réalité que de véritables brigands; quelquefois ils descendaient vers le nord jusqu'aux confins de la Sierra-Morena, et infestaient la route que je me proposais de suivre. Dans deux ou trois jours un détachement de cavalerie devait partir pour Almaden, et me servirait d'escorte si je voulais attendre jusque-là.

Un matin donc, je me trouvai avant jour au milieu d'une douzaine de lanciers, traversant les rues sombres et désertes de Cordoue. Bientôt nous atteignîmes les sierras que nous commençâmes à escalader au moment où les premiers rayons de l'aurore apparaissaient à l'orient. Durant toute notre étape de cette première journée, nous ne fîmes que monter et descendre une succession de petites collines, entre lesquelles se trouvait parfois un bois de pins solitaire, ou bien un torrent dont nous suivions quelque temps le lit

desséché. Nulle part on ne voyait la moindre trace de culture; la lavende sauvage et le cistus se disputaient la possession du sol; et à l'exception d'une venta isolée, nous n'aperçûmes pas une seule habitation dans ce désert inhospitalier jusqu'à Villaharta, où nous fîmes halte. Cet amas de misérables cabanes semblait ne rien promettre de bon au voyageur fatigué; cependant je fus agréablement surpris à la vue d'un petit cottage propre et bien tenu, qui me fut assigné pour demeure. Une lettre de l'alcade, qui ordonnait à la maîtresse du logis de me recevoir, me servit de billet de logement, et je pus m'estimer fort heureux en comparant mon sort avec celui de mes compagnons, entassés dans la salle commune d'une posada du dernier ordre.

Dans la soirée, je fus honoré de la visite du secrétaire de l'ayuntamiento, qui désirait faire à l'étranger voyageur toutes les politesses en son pouvoir, et en même temps chercher à savoir les motifs et le but de sa présence dans le district. Je le désappointai complétement en lui disant la simple vérité, c'est-à-dire que je voyageais pour mon plaisir et mon instruction. L'écrivain de village, avec l'air important d'un homme qui connaît le monde, et peut lire au fond du cœur, secoua gravement la tête en signe de doute. Cela n'était pas possible! jamais ni l'alcade ni lui n'avaient fait semblable chose en leur vie; est-ce qu'on peut voyager par plaisir! « Non, non, conclua-t-il, usted tendrâ algun otro objeto. » (Vous devez avoir quelque autre objet en vue). Cette divergence d'opinion ne nous empêcha point de visiter ensemble les environs du village, d'errer dans les bosquets de chênes verts et les champs de blé, tandis qu'il me montrait avec orgueil quelques curiosités naturelles de son lieu natal.

Mon lit était un mince matelas placé sur une espèce de bahut d'environ six pieds de long, sur trois de large, qui servait, je suppose, de garde-robe à la famille, et formait à lui seul tout l'ameublement de ma chambre à coucher. Je dormis fort bien cependant, et dès le point du jour j'étais de nouveau en marche avec mes cavaliers.

Notre route côtoyait des collines séparées les unes des autres par de profondes vallées avec des descentes rapides et dangereuses. Avant midi nous atteignîmes la capitale du district, Pozoblanco, grand village bien bâti en pierre. Ici mon escorte devait me quitter, et je lui fis mes adieux non sans regret. Je savais du reste que le commandant avait reçu l'ordre de m'en fournir une autre, et lorsque je lui présentai ma lettre d'introduction, il me reçut très-cordialement, et me dit que si je voulais arriver le soir à Santa-Eufemia, il me fallait être prêt à partir à quatre heures, avec ma nouvelle escorte. A l'heure indiquée, je fus agréablement surpris de voir que mes compagnons de la veille avaient reçu l'ordre de continuer avec moi.

Leur chef, le sergent-major Manuel Dias, était un jeune homme de belle apparence. Ses manières distinguées, l'élégance de son langage et sa parfaite politesse, m'avaient vivement frappé. Il ne manquait point d'instruction, et maniait la guitare avec un talent remarquable.

Quant aux hommes placés sous ses ordres, mon impression fut moins avantageuse. Leur aspect n'était rien moins que militaire; ils manquaient de cette allure franche et loyale qui distingue partout le soldat. Peut-être n'était-ce pas précisément leur faute; ils portaient des uniformes peu réguliers, et dont l'apparence usée indiquait déjà deux ou trois ans de service. Soit désordre, soit pauvreté, le gouvernement les laisse trop souvent manquer du nécessaire;

ils me dirent, par exemple, que les habits d'été ne leur étaient délivrés qu'à la fin de l'automne, tandis que ceux d'hiver ne leur arrivaient qu'au commencement de l'été..... *cosas de Espana!* Leur paie est très-minime, car déduction faite de la retenue, il ne leur reste qu'environ trois liards par jour, sur lesquels ils sont obligés de se pourvoir d'aiguilles, de fil et des autres petits objets indispensables pour l'entretien de leur uniforme, qui présente en général plus de solutions de continuité que cela n'est convenable. Du reste, ils étaient de gais compagnons, toujours prêts à chasser l'ennui par des chansons ou de joyeux propos.

Dans le voisinage de Pozoblanco, le sol était cultivé avec soin. A travers des champs séparés par de petits murs, nous poursuivîmes notre chemin jusqu'à Torremilan, village d'un aspect fort antique, et deux heures après nous étions à Santa-Eufemia, où nous devions passer la nuit.

En partant le lendemain matin, je pus reconnaître les traces de constructions moresques qu'offrait cette petite ville, et le vieux château placé sur le sommet d'un rocher à quelque distance de là. Quoique ruiné en partie, il semblait encore habitable. Il avait été occupé, je crois, par les carlistes durant la guerre, car nous approchions d'une contrée où la reine constitutionnelle et ses terribles adversaires s'étaient livré plus d'un combat. Quoique l'orage eût depuis longtemps cessé, le calme n'était cependant pas encore tout à fait rétabli. Je ne fus donc point surpris de voir notre brave chef déployer plus de précautions militaires, et détacher deux de ses hommes en avant-garde. Mais cette manœuvre me suggéra l'idée de faire l'inspection de mes armes, et je fus peu satisfait en trouvant mes deux pistolets de poche tout à fait hors de service. Il me restait heureusement la ressource de mon marteau de géologue, avec lequel

je pensai pouvoir, en cas de nécessité, tailler un échantillon de la tête de quelque sujet rebelle de Sa Majesté espagnole, s'il en venait un se mettre à ma portée.

A environ une lieue de Santa-Eufemia, après avoir traversé une rivière peu profonde, dont les eaux vont se jeter dans le Guadiana, nous trouvâmes un pays plus plat, et pour la première fois, depuis Cordoue, nous aperçûmes une route un peu convenable. Jusque-là nous avions suivi d'étroits sentiers, raboteux et pénibles, sur lesquels on ne pouvait aller qu'au pas; maintenant nous mîmes nos chevaux au trot le long des bords d'un ruisseau tranquille, qui en un endroit s'était frayé passage à travers un rocher placé au milieu de son lit. Depuis là, nous vîmes Almaden, situé sur le sommet d'une colline, et à midi j'étais installé dans sa misérable auberge, étendu sur un matelas, souffrant de nouveau du malaise que j'avais ressenti à Cordoue. Grâce aux soins de mon excellente hôtesse, et à une demi-once de thé qu'on découvrit non sans peine chez l'apothicaire, je goûtai quelques heures de repos, après quoi je me sentis assez bien pour sortir et visiter la ville.

L'entrée des mines est située vers l'occident, au pied de la colline. Il était trop tard pour y descendre, et d'ailleurs je devais d'abord obtenir une permission. Tandis que j'attendais dans les bureaux de la direction, j'eus tout le loisir de remarquer combien les effets de la vapeur du mercure sont délétères. Chaque ouvrier qui passait devant moi en portait des marques plus ou moins sensibles. Tous étaient d'une pâleur mortelle, les plus jeunes et les plus robustes aussi bien que les autres. L'aspect de ceux chez lesquels cette apparence de spectre contrastait avec leurs membres musculeux et forts, était d'autant plus étrange.

Chez quelques-uns, le poison avait pénétré plus profondément; les uns, atteints de paralysie, marchaient d'un pas chancelant; d'autres étaient affectés d'un tremblement continuel; d'autres enfin avaient perdu, soit leurs dents, soit un œil, soit un bras ou même tous les deux.

Mais le phénomène le plus frappant était l'altération produite sur les yeux de tous. L'œil vif et sombre de l'Espagnol avait disparu pour faire place à un globe terne, d'une teinte bleuâtre, ayant la fixité de l'idiotisme. Ce n'était pourtant que dans leur expression, car ils ne manquent point d'intelligence, comme je pus m'en assurer en causant avec eux. Ces hommes travaillent rarement plus de six heures de suite dans la mine, et ceux qui soignent leur santé n'y descendent que de deux jours l'un. Leur salaire est de deux francs par jour, et quelque chétive que soit cette rémunération d'un travail qui ruine les forces de l'ouvrier, les habitants de la ville et des environs n'en sont pas moins empressés à y prendre part. Il est vrai que c'est un salaire élevé pour l'Andalousie, où le gain d'un laboureur ne dépasse guère vingt-cinq sous par jour.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire quand les hommes sont engagés dans une entreprise hasardeuse, nul ne songe au lendemain, nul n'amasse de quoi se retirer avant qu'il soit trop tard. Le principe de faire la vie courte et bonne est la seule règle de conduite des mineurs, qui dépensent leur argent à mesure qu'ils le gagnent. Il en est bien peu qui ne fassent pas bombance tous les jours. Tandis que le laboureur se contente de son frugal repas d'ail, de pain et de melon, le mineur mange de la viande, des volailles, se régale de vins généreux, de limonade et autres délicatesses de luxe. Aussi le premier atteint-il souvent un âge avancé,

mais l'autre consume sa vie en peu d'années, et meurt jeune, ou bien ruine sa constitution et tombe dans une décrépitude prématurée.

Le lendemain matin, je visitai d'abord l'appareil pour extraire le mercure du minerai. Il consiste en une rangée de fourneaux dans lesquels le minerai est exposé à l'action du feu ; la vapeur s'échappe par des tuyaux et va se condenser en vif-argent dans des réservoirs de pierre. A mesure que le mercure se reforme, on le transporte au dépôt général, d'où il est envoyé dans des jarres de fer à Séville, pour être de là expédié dans les divers pays du monde.

Entrant dans la mine par une porte au-dessus de laquelle était placée l'image de la Vierge, nous suivîmes une longue galerie, et à son extrémité nous commençâmes à descendre. C'était fatigant mais non dangereux ; les échelles se succédaient avec de petits planchers à de courtes distances ; nous traversâmes une ou deux galeries, et après avoir descendu encore quelques douzaines d'échelles, nous atteignîmes le fond où les mineurs travaillaient. Nous étions à 900 pieds au-dessous de la surface du sol. La scène qui s'offrit à nous différait peu de celles qui se passent dans l'intérieur de toutes les mines. Des hommes étaient occupés à la lueur de faibles lampes aux divers travaux de l'extraction du minerai : les uns piochaient, d'autres traînaient des brouettes, pompaient ou bien transportaient le minerai au milieu du puits, d'où il est tiré à l'extérieur dans des espèces de seaux. La veine qu'ils exploitaient paraissait être fort riche ; de toutes les crevasses on voyait suinter le mercure limpide, et en brisant des fragments de cinabre, on y trouvait d'abondants globules qui étaient disséminés dans toute la masse.

Cette mine est peut-être la plus ancienne dont on ait conservé le souvenir. Théophraste, qui vivait 300 ans avant Jésus-Christ, parle du cinabre d'Espagne ; et Vitruve, contemporain d'Auguste, en fait aussi mention. Pline le décrit comme se trouvant dans la province de Bétique, ce qui est vrai, quoique, suivant la division moderne de l'Espagne, Almaden soit le dernier village de la Manche, et séparé seulement par un petit ruisseau de la province de Cordoue. Les Romains faisaient un grand usage du cinabre, bien qu'ils regardassent le mercure comme un poison. Il était employé par les matrones pour composer le fard, et fournissait aux peintres le vermillon. Pline nous apprend que la mine était fermée et scellée avec le plus grand soin, on ne l'ouvrait que pour en extraire une certaine quantité de minerai jugée suffisante. Sous la domination des Mores, son histoire est peu connue, et il est probable qu'après leur expulsion l'état des manufactures et du commerce de l'Europe empêcha pendant plusieurs siècles d'en continuer l'exploitation. Mais, en 1525, il paraît que la demande de ce produit devint considérable ; cette année-là, les deux frères, Marcos et Cristoval Fuggurs, affermèrent la mine, sous la condition d'en extraire annuellement 4,000 quintaux qui étaient achetés par l'Etat. Aujourd'hui, le produit excède 20,000 quintaux, et le revenu qu'on en retire s'élève à environ 6,500,000 fr.

L'ascension fut assez ennuyeuse et fatigante pour regagner la lumière du jour. Notre guide, le sous-directeur, homme gros et court, qui montait avec peine, nous fit faire de nombreuses haltes, et j'avoue que ses efforts laborieux me causaient une satisfaction malicieuse. Le fait est que ce digne sous-directeur était à peu près du même avis

que le secrétaire de village de Villaharta; il voyait dans ma visite quelque but caché qu'il était de son devoir de découvrir, et si possible de contrecarrer. Je ne pouvais, en conséquence, avancer d'un pas sans qu'il fût derrière moi comme mon ombre, ni adresser la parole à un mineur sans que son oreille se dressât pour recevoir la question et la réponse, ni ramasser un fragment de cinabre sans qu'il prît un air grave, comme méditant sur les mystérieuses conséquences que devait avoir mon examen du minerai. Tout cela était passablement désagréable, et m'empêchait de visiter la mine à mon aise; mais, en Espagne, c'est inévitable, dès qu'un étranger s'écarte de la grande route, il ne peut aller nulle part sans devenir l'objet des plus ridicules soupçons.

Bientôt je repris le chemin de Pozoblanco où j'arrivai l'après-midi, sans *novedad*, et après quelques heures de repos je partis avec une nouvelle escorte pour Villaharta, où nous nous arrêtâmes assez tard dans la nuit. Mes lanciers restaient à Pozoblanco, et en quittant cette ville, je les vis tous dans un cabaret, occupés à se réjouir en vrais soldats avec les quelques dollars que je leur avais distribués. Pauvres diables! la possession d'un peu d'argent était un événement rare dans leur vie militaire, et méritait bien d'être célébrée le verre en main, car leur paie était de six mois en arrière; quelque minime qu'elle fût, on ne la leur livrait que par petits à-compte à de longs intervalles. Quant au sergent, j'éprouvai quelque scrupule à le traiter comme ses subordonnés. Il me semblait trop bien élevé pour que j'osasse lui offrir la pièce. Mais je crois que le soldat qui me servait de domestique s'aperçut de mon hésitation, car, sans attendre d'être interrogé, il commença

à me raconter comment le sergent avait une fois escorté l'archevêque de Cordoue, et comment l'archevêque en le quittant lui avait donné sa bénédiction accompagnée de dix dollars, et comment il avait remercié l'archevêque, *mucho, mucho*, pour la *gratificacion*. Cela me suffit; je me hâtai d'imiter l'exemple de l'archevêque, sauf en ce qui concernait la bénédiction; et le brave sergent s'en alla très-joyeux. Je n'avais qu'une seule chose à reprocher à ce digne personnage, c'est qu'il me traitait toujours de seigneurie. Or avec mon costume de voyageur, passablement sale et usé, avec mon sombrero, ma jaquette et ma ceinture rouge, j'avais une tournure des plus plébéienne, en sorte que je ne pouvais m'empêcher d'attribuer au sergent l'intention de se moquer de moi, en me donnant un titre qui contrastait si fort avec mon extérieur mesquin.

Le chef de ma nouvelle escorte, quoique d'un grade plus élevé, lui était inférieur à tous les autres égards. C'était un homme de cinquante ans, dont, autant que je pus m'en apercevoir, le principal mérite consistait à gronder et jurer à tout propos comme un troupier. Il avait une aversion particulière pour le soleil, aussi nous faisait-il marcher de nuit. Dès que paraissaient les premiers rayons du jour il tirait un mouchoir de poche de coton rouge dont il entourait son visage. L'effet de cette coiffure, surmontée d'un casque, était, on le conçoit, plus bizarre que guerrier, et cela me donnait de continuelles envies de rire. Dans notre première marche nocturne, je fus tiré de ma somnolence par notre halte devant une venta, seule habitation isolée au milieu d'un désert de plusieurs lieues. Les cavaliers mettaient déjà pied à terre lorsque leur chef s'écria : « Arrêtez ! il pourrait y avoir des brigands dans la venta, et

j'en ai vu, de ces coquins, s'enfuir à la barbe de mes soldats qui, étant descendus de cheval, ne pouvaient les poursuivre. » Quelques-uns, obéissant à son ordre, remontèrent à cheval, tandis que d'autres, tirant leurs longs sabres, s'approchèrent de la porte. Après des sommations répétées, la porte enfin roula lentement sur ses gonds, et découvrit à nos regards, non pas de féroces brigands, mais la maigre figure de l'hôte, couvert d'un vêtement de la plus simple et de la plus courte espèce, et tenant une petite lampe à la main. Je ne pus pousser plus loin mes observations, car, terrifié à l'aspect des sabres nus et des hommes prêts à frapper, le pauvre aubergiste laissa cheoir sa lampe, en sorte que tout disparut dans l'obscurité la plus profonde.

J'atteignis Cordoue sans autre aventure, et le jour suivant j'étais sur la grande route d'Anduxar.

(La suite au numéro prochain.)

LES WILMINGTON,

PAR

L'AUTEUR D'ÉMILIA WINDHAM.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.

(Septième et dernier article [1].)

CHAPITRE XI.

Nous avons laissé M. Craiglethorpe s'abandonnant à son triste sort avec un mélange de courage et de ressentiment profond qui excitait à la fois notre admiration et notre regret. Le sentiment des injures auxquelles il avait été en butte était vif et profond dans son cœur, mais on ne peut pas dire qu'il attendît l'occasion de la vengeance, car ce qui aggravait encore son amertume, c'était la certitude de son impuissance à se venger et à punir les ingrats qui l'avaient réduit à son état présent.

La littérature, la politique, les arts, les questions sociales, qui occupent et intéressent tant d'esprits ardents ou généreux, n'avaient aucun charme pour cet homme qui avait consacré sa vie à faire de l'argent, et dont la seule jouissance avait été de le dépenser : ces deux mobiles retirés de son existence, il ne lui restait absolument rien pour le distraire de ses pensées désolantes. Et le malheu-

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahiers d'avril, mai, juin, juillet, août et septembre 1850.

reux n'avait jamais appris à réfléchir sur lui-même, à vaincre les passions du vieil homme, à purifier et fortifier son cœur, à étouffer ses ressentiments. Combien d'hommes, hélas ! auxquels ces pensées demeurent étrangères pendant tout le cours de leur vie !

M. Wilmington, après avoir fait un léger effort pour aider M. Craiglethorpe, laissa volontiers un sujet aussi désagréable passer loin de sa mémoire. Il permit que son généreux ami tombât dans une obscurité complète, il le bannit le plus possible de son souvenir, et continua son train de vie sans penser davantage à rendre compte des 2,500,000 fr. ou de la fortune de Selwyn.

Il avait cependant pris soin de cacher soigneusement à Harry le retour de M. Craiglethorpe, et comme Harry quittait fort rarement sa province reculée, il l'ignorait tout à fait. La correspondance entre M. Wilmington et son fils, aussi bien que celle entre Lizzy et Caroline, était brève et peu fréquente; il n'existait aucune sympathie entre eux.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir M. Craiglethorpe, en quittant son comptoir et retournant à son obscur logis, la tête courbée et les yeux baissés, se heurta contre un passager qui marchait en sens contraire. Tous deux levèrent les yeux et reculèrent en faisant une exclamation d'étonnement :

— Miracle ! est-il possible.... non, cela ne se peut pas.... mais, oui..... je n'en puis croire mes yeux..... Monsieur.... vivant ! M. Craiglethorpe ! !

— Charles !

— Oui, Monsieur, et enchanté, enchanté de vous voir encore dans la vieille Angleterre. On nous avait dit que

vous étiez mort, Monsieur, et nous l'avons cru.... tous les journaux l'ont dit, Monsieur.

— Sans doute, les journaux ne mentent *jamais!*

— C'est bien sûr que non, Monsieur; ils connaissent et savent tout, et ils ont tous dit que le *Sumatra* était perdu et tout l'équipage noyé, et l'on savait que vous étiez sur ce vaisseau.

— Eh bien, Charles, vous voyez que pour une fois les journaux se sont trompés, car je suis vivant et bien vivant.

— Et tout à fait le même, Monsieur, pas changé du tout, excepté.... excepté....

M. Craiglethorpe avait toujours eu l'habitude d'être vêtu d'une manière riche et soignée.

— Vous voulez parler de mon habit; oh! n'importe. Je suis toujours le même homme. Mais cela ne vaut rien, Charles, de mourir et de revenir ensuite. On trouve que quelqu'un a pris votre place, et l'on n'est plus le bienvenu à la redemander. Je veux un peu causer avec vous : j'ai un écu dans ma poche..... que diriez-vous d'un verre de grog, Charles. Vous l'aimiez assez dans le temps, hein?

— Non, jamais, sur ma parole, Monsieur; jamais les liqueurs.

— Eh bien, une pinte de bière, alors. Entrons.

Ils entrèrent dans une taverne. M. Craiglethorpe demanda un cabinet particulier.

— Asseyez-vous, faites comme si vous étiez chez vous, servez-vous, dit M. Craiglethorpe au vieux domestique : lui-même s'assit auprès du feu. Charles emplit son verre, but à la santé du vieillard et à son heureux retour;

celui-ci répondit par un petit signe de tête, et commença ainsi :

— Votre pauvre jeune maître est donc mort? Charles.

— Hélas oui, Monsieur, le pauvre jeune homme. Il n'a pas eu un jour de santé pendant tout le temps que je l'ai servi, et pourtant il est mort plus promptement que nous ne l'aurions cru; mais vous connaissez sans doute tous les détails ?

— Non, je ne sais rien. Etiez-vous avec lui au moment de la mort du pauvre garçon ?

— Oh! oui, Monsieur, et il est mort tranquille comme un agneau. Il n'y avait que moi de présent, car il n'avait qu'un ami, M. Harry Wilmington; son ami avait passé la matinée avec lui tout seul, trois jours auparavant ; il a toujours été bien attentif avec lui, çà, je dois le dire, et les deux ne se lassaient jamais d'être ensemble. Souvent, quand M. Selwyn était au lit, M. Harry me renvoyait hors de la chambre en me disant : Allons, Charles, allez faire un tour, et laissez votre maître à mes soins. Ce jour dont je vous parle, ils m'avaient envoyé faire une commission très-loin dans la cité, et j'avais été longtemps dehors. Quand je revins, je trouvai mon maître seul et bien triste. Il me dit que son ami était parti pour le comté de Cornouailles, pour les affaires de son père; il soupira: Harry croit me retrouver à son retour, mais je sens que nous ne nous reverrons plus. Il se retourna vers le mur et fut longtemps sans parler et bien triste.

— C'était peut-être parce qu'il avait appris de mauvaises nouvelles; le codicille porte que c'est ce jour-là que M. Harry lui apprit ma mort. Le pauvre enfant; je pense qu'il ne m'aimait pas beaucoup; mais cette nouvelle et le

reste ont peut-être hâté sa mort ? Parlait-il de moi quelquefois ?

— Certainement, Monsieur, et il vous aimait beaucoup. Je l'ai bien souvent entendu dire que vous aviez été un véritable ami pour lui.

— J'ai fait ce que j'ai pu. Ainsi il était triste, et la nouvelle de la perte du *Sumatra* et de son vieil oncle lui faisait de la peine, hein ? pauvre garçon ?

— Pour çà, je puis dire que non, Monsieur, car il ne l'a pas su avant sa mort.

— Comment, s'écria M. Craiglethorpe, que dites-vous? Il ne l'a pas su ! c'est impossible !

— C'est vrai, pourtant, Monsieur. Nous ne lui lisions plus les journaux, et moi, je n'y regardais jamais. Comment l'aurions-nous appris, quand M. Harry était parti encore? Oh non! Monsieur, ne vous tourmentez pas làdessus; il est mort tout tranquille, et les derniers mots qu'il a dits, comme je passais ma main sous sa tête pour la soulever un peu, pensant lui faire du bien, c'est : Charles, quand mon bon oncle sera ici, vous lui direz que j'ai pensé à lui pendant ma dernière heure, et que je l'ai béni pour ses bontés envers l'orphelin.

— Il rêvait; il était dans le délire; il savait déjà ma mort.

— Non, Monsieur, il ne rêvait pas, il n'était pas dans le délire, et maintenant ceci me rappelle que ce matin même, comme il remontait sa montre, il me dit : Charles, je voulais vous donner cette montre avec mes autres choses qui seront pour vous, mais je veux qu'on la garde pour mon oncle.

— Avez-vous eu cette montre, Charles? dit M. Craiglethorpe qui s'était rassis avec une expression étrange.

— Non, Monsieur, pas la montre, mais tous ses habits. Toutes les valeurs ont été aux Wilmington, qui étaient les légataires universels.

— Et vous n'avez point eu de legs ?

— Oh si fait, Monsieur. Tous les domestiques étaient nommés dans le testament, et nous avons été tous bien contents.

— Avez-vous entendu lire le testament ?

— Non, Monsieur ; j'étais alors chez mon frère, car je ne me portais pas bien ; mais j'avais fait promettre qu'on m'enverrait chercher pour l'enterrement. Je ne sais pas comment çà se fit, mais je ne reçus pas la lettre à temps, et quand je revins, tout était fini, le testament lu, tout était terminé et la maison fermée. M. Wilmington m'envoya chercher et me paya mon legs et les droits de mutation comme à tous les autres; ce qui était bien honnête, Monsieur.

— Que me disiez-vous de cette montre, Charles ? êtes-vous bien sûr que le pauvre garçon n'a pas su ma mort avant de mourir, car, voyez-vous, dans ces moments-là la mémoire s'en va et les pensées sont confuses.

— Mais j'en suis très-sûr, Monsieur. Ses pensées n'étaient pas plus confuses que les vôtres ne le sont à présent. Et si cela peut vous tranquilliser, je suis certain qu'il n'a pas appris cette nouvelle, très-certain.

— Mais la montre ? voyons, était-il au lit ?

— Monsieur, c'était touchant de le voir, et cela vous touchera, j'en suis sûr ; je vais tout vous dire : Il n'était pas au lit à ce moment ; chaque jour on le levait un moment, et ses idées étaient aussi claires que possible. Il est mort tout à coup : les médecins disaient qu'il y avait com-

plication ; il se mourait de la poitrine ; mais il y avait aussi quelque chose au cœur, et c'est de çà qu'il est mort.

— Dites-moi encore quelque chose de la montre.

— Eh bien, le matin du jour où il mourut à neuf heures du soir, il pouvait être midi, et je l'avais levé et posé sur le sofa ; il était bien mal et respirait difficilement..... il tendit la main pour avoir sa montre qu'il remontait toujours lui-même, je la lui donnai ; il la remonta et la posa sur une petite table qui était devant lui ; il regardait marcher les aiguilles, et il dit : Charles, je voulais vous donner cette montre avec mes autres choses qui seront pour vous ; mais je veux qu'on la garde pour mon oncle.

— Mais n'a-t-il rien dit qui pût faire penser qu'il me croyait mort ?

— Non, Monsieur, rien du tout ; aussi sûr que vous êtes là, il n'en a rien su. Il a parlé de vous ce jour-là beaucoup plus que tous les autres, comme font les gens qui s'en vont. Je me rappelle la montre en particulier, parce qu'il était assez bon pour vouloir me la donner : Charles, je vous donnerais bien cette montre, mais je veux qu'on la garde pour mon oncle ! Et bien mieux, il me dit encore : Charles, quand mon oncle sera en Angleterre, au milieu du mois prochain, vous irez chez lui et vous lui direz combien M. Harry a été bon pour moi, et que j'espère qu'il l'aimera comme il m'aurait aimé si j'avais vécu. J'avais oublié cela, Monsieur ; mais, voyez-vous, on vous a cru mort si longtemps, que toutes ces choses sont sorties de ma mémoire ; à présent que je vous vois, tout çà me revient clair comme le jour.

— Oui, mais pourriez-vous en faire serment ?

— Parbleu ! c'est bien sûr.

— Le voudriez-vous ?

— Si çà pouvait faire du bien à quelqu'un, je le ferais volontiers, surtout pour la montre, mot à mot, ainsi que ses dernières paroles, que je me rappellerai jusqu'à mon dernier jour.

Un sourire particulier, méchant et satisfait, fut tout ce qui dénota l'agitation intérieure du vieillard.

— Remplissez votre verre, Charles. Le testament vous donnait un bon legs, hein? A-t-on lu le testament avec le codicille?

— Je pense que oui, Monsieur. Mon maître l'avait fait six mois auparavant. Le notaire voulait que je le signasse comme témoin; mais mon maître dit en souriant: Il ne le peut pas, puisqu'il est nommé dans le testament pour 12,000 fr. Sur quoi je remerciai, comme de juste. Ah! il était bon et généreux, mon maître.

— Et on vous a donné plus que ça encore?

— Non, Monsieur, je vous demande pardon. J'ai dit seulement qu'on a payé pour nous les droits de mutation, ce qui était bien généreux de la part de M. Wilmington.

— Hem! hem! murmura Craiglethorpe.

— Que faites-vous à Londres, Charles? Où logez-vous? Peut-être que j'aurai besoin de vous. Mon adresse est n° 65, ruelle de la Pie.

— Mon Dieu! vous logez-là? vous, M. Craiglethorpe!

— N'importe; mais ne quittez pas Londres sans me dire un mot.

Et ils se séparèrent.

CHAPITRE XII.

Les émotions de Craiglethorpe étaient diverses tandis qu'il retournait chez lui; mais une joie cruelle dominait toutes les autres.

Trouver un crime où il n'avait vu qu'un tort, échanger la place de victime contre celle de triomphateur, c'était s'élever de la faiblesse à la puissance, de l'ignominie à la gloire, du néant à la célébrité. La vengeance, la vengeance qu'il n'avait jamais osé espérer, tant elle lui paraissait impossible, était là sous sa main ! Son cœur bondissait en rentrant dans son humble demeure; il n'était plus ce misérable indigent, ignoré, perdu ; il était le fort, le puissant ; il tenait dans sa main la foudre qui allait écraser ses hautains ennemis. Et cet hypocrite de Harry, que tout le monde louait, et qu'il haïssait et méprisait à cause de ses prétentions à la vertu, tandis qu'il avait profité des derniers moments de son ami, de sa faiblesse, de son amitié généreuse pour s'emparer de sa fortune et s'enrichir à ses dépens ; maintenant il le tenait en son pouvoir ; il allait le dévoiler et le montrer au monde coupable d'un crime détestable et honteux.

Il marchait dans sa petite chambre : c'était le premier moment de bonheur qu'il eût éprouvé depuis son retour. Son sourire était satanique ; son œil brillait d'une joie de l'enfer. Dur, cruel, incapable de miséricorde, se réjouissant de la honte et de la chute d'autrui, il ne lui vint pas une seule fois dans la pensée qu'il commettait alors un crime plus hideux que celui dont il accusait Harry.

Pendant trois jours on ne vit pas M. Craiglethorpe à son pupitre. Il était occupé, avec une ardeur infatigable, à chercher l'évidence qui devait prouver le fait dont lui n'avait pas le moindre doute, à savoir que le codicille était une pièce supposée, et que Harry Wilmington en était l'auteur.

Il n'avait pas vu Harry depuis de longues années, et, depuis son retour, l'idée de cet homme s'était associée avec une action basse et déshonorante. S'il l'avait vu, peut-être n'eût-il pu le soupçonner. Cependant les plus petites circonstances concouraient à confirmer la supposition que le codicille était une pièce frauduleuse. Personne que Harry n'avait vu Selwyn depuis la nouvelle de la perte du *Sumatra;* Harry avait été dans sa chambre; Harry avait eu la maison à lui seul pendant tout le matin; Charles l'avait vu dans la salle à manger où se trouvait le tiroir dans lequel était le testament; il se souvenait l'avoir laissé ouvert, lui Charles, rappelé par son maître au moment où il cherchait un papier que désirait M. Selwyn, et que les clefs étaient restées pendues à la serrure. Ces clefs avaient ensuite été retrouvées sur la table de la salle à manger.

Charles, ayant été payé de son legs, n'avait plus aucun intérêt à discuter concernant le testament. Croyant M. Craiglethorpe mort, il était bien aise que M. Harry Wilmington, qu'il aimait beaucoup, eût hérité de son maître. Il n'assista pas à la lecture du testament; M. Wilmington se comporta largement avec lui, et après que les affaires furent terminées, il se retira dans le comté de Northampton, pour y vivre dans un petit bien que lui avait laissé son père. Ses deux camarades furent expédiées au loin par les soins de M. Wilmington qui leur avait trouvé

d'excellentes places, et personne n'ayant intérêt à cette fortune n'avait songé à s'enquérir des nombreuses irrégularités qui existaient dans le codicille.

M. Craiglethorpe commença ses recherches par les deux femmes ; toutes deux étaient vivantes : l'une d'elles était placée dans le nord de l'Angleterre, l'autre tenait une petite boutique dans un faubourg de Londres. Celle-ci avait été fille de chambre chez Selwyn, et en l'absence de Charles, elle devait répondre à la porte. Elle déclara que le jour indiqué comme celui où avait été fait le codicille, elle n'avait ouvert à personne ; que Charles avait fait entrer M. Harry Wilmington, et que plus tard, Charles étant absent, M. Wilmington avait dû sortir seul. Il était donc impossible d'attribuer le crime à nul autre.

M. Craiglethorpe, certain des faits, n'était plus reconnaissable ; sa joie était barbare, sa figure animée, son œil brillant, son pas élastique ; il n'était plus question de son humilité, ni de son rôle de commis ; il entrait et sortait de chez ses patrons, comme naguère, avec l'intimité et l'aisance d'un égal et d'un ami ; non qu'il leur eût fait part de son secret, il voulait auparavant tenir sa victime ; mais il leur fit entendre que, par quelque circonstance soudaine, son état s'étant amélioré, il n'avait plus besoin de sa place chez eux, et dès lors il avait repris avec eux toutes ses anciennes manières.

Lorsque le messager qui portait la nouvelle de l'arrestation de Harry, arriva à Londres, M. Craiglethorpe fit part à ses deux amis de toute cette histoire, et leur montra avec des transports d'indignation, ce qu'il appelait l'impudente lettre de Harry.

— Le coquin pense-t-il m'acheter de cette manière? Me croit-il assez benêt pour le laisser échapper comme ça? Et je voudrais bien savoir, Monsieur Conscience, pourquoi vous m'avez laissé pourrir sur un fumier durant six mois, jusqu'à ce qu'un coup sur l'épaule réveillât vos beaux sentiments assoupis.

Estcourt ricana; Jones déclara que c'était abominable, et M. Craiglethorpe se plongea plus avant dans les joies de la vengeance.

En même temps, l'innocent Harry cheminait vers Londres, accusé d'un crime ignominieux. Il serait difficile d'exprimer ce qu'il ressentit durant le voyage, ensuite devant le juge de paix qui avait signé l'acte d'arrestation, puis entre les mains du constable qui le conduisit à Newgate. L'extrême sensibilité de notre ami le rendait infiniment plus malheureux que d'autres ne l'eussent été en pareille circonstance. A peine pouvait-il croire à la réalité de tout ce qui l'entourait. Avait-il quitté vraiment sa femme, sa sœur, sa maison, pour aller comparaître devant ses accusateurs? Il était innocent, parfaitement innocent, non-seulement de l'acte en lui-même, mais de la pensée même d'un tel crime. Pourquoi alors ces joues pâles, ces yeux hagards, ces mains tremblantes, ces apparences qui d'ordinaire accompagnent le crime? Hélas! c'est qu'un horrible soupçon lui traversait l'esprit comme un fer rouge. Les terreurs qui accompagnaient ce soupçon lui glaçaient le sang dans les veines. Il avait espéré se convaincre lui-même en arrivant chez le juge d'instruction, qu'aucun crime n'avait été commis; au contraire, il ne put bientôt plus douter que le codicille n'eût été fabriqué, et il acquit la

conviction affreuse qu'une seule personne au monde, et cette personne était son père, avait pu le fabriquer. Il apprit aussi que nul ne se doutait que son père eût été dans la maison de Selwyn le jour en question. Lui seul y avait été; l'acte avait dû se perpétrer pendant un certain laps de temps, puisque Charles à son retour de la Cité, ayant trouvé les clefs du secrétaire sur la table à manger, les avait portées à son maître, qui les avait gardées jusqu'à sa mort. Comment se justifier lui-même, comment rendre compte de l'emploi de son temps, sans envoyer à l'échafaud celui à qui il devait le jour.

— N'avez-vous rien à dire pour vous justifier? Ne pouvez-vous rendre compte de l'emploi de votre temps, pendant que le crime a été commis? lui demanda avec compassion le juge devant lequel il se trouvait.

— J'aime mieux ne rien dire jusqu'à ce que je me sois consulté avec mon avocat, répondit Harry avec hésitation.

Le juge secoua la tête. C'était presque un aveu.

— Alors je n'ai rien à faire qu'à signer l'ordre de votre incarcération à Newgate, dit-il avec gravité.

Harry reçut la décision du juge en silence; il se soumit à son sort, et quitta la chambre sans même relever la tête. Bientôt les portes de fer s'ouvrent pour lui laisser passage, et se referment derrière lui. Il est en prison, il est innocent, mais il n'a pas les consolations de l'innocence; il n'a point commis de crime, et il n'éprouve ni sécurité, ni espoir. Le voilà au milieu de criminels endurcis, ou de tremblants coupables; il a horreur d'être confondu avec eux, et cependant il ne pourra pas prouver la distance qui les sépare!

— O Toi! qui présente à mes lèvres cette coupe d'a-

mertume, ô donne-moi le courage et la force de la boire jusqu'à la lie!

Cette prière, qu'il murmura en entrant dans sa cellule, le tranquillisa un peu.

CHAPITRE XIII.

L'avocat de la famille avait été envoyé chercher aussitôt après l'arrivée de Harry, et il parut bientôt. C'était un homme d'âge mûr, dont la physionomie annonçait une bienveillance douce, quoique son œil vif et perçant indiquât qu'il avait passé sa vie dans une profession qui demande un exercice constant de perspicacité.

Il aimait Harry de tout son cœur: Il l'avait connu tout jeune, mais de plus il l'estimait et le respectait, parce qu'il avait acquis mille preuves de la valeur de son caractère, de sa rectitude, de sa délicatesse. Il était pâle et agité lui-même en entrant dans la petite chambre du jeune homme, mais il lui tendit la main avec une affectueuse cordialité, qui proclamait la confiance qu'il avait en son innocence. Harry la serra sans parler. Ni l'un ni l'autre n'en eurent d'abord la force. M. Kingston rompit le premier le silence:

— Ceci est une étrange, incompréhensible affaire, mon jeune ami, et je suis désolé que vous soyiez ainsi compromis, mais courage, nous en sortirons à notre honneur. Le vieux Craiglethorpe me paraît être un antagoniste formidable, et aussi fin que haineux, mais toute sa finesse et toute sa haine, mises ensemble, ne parviendront pas à convaincre Harry Wilmington d'un pareil crime.

Et il sourit d'un air encourageant. Mais la physionomie de Harry n'y répondit pas: ses yeux demeurèrent fixés sur la terre; il paraissait en proie à une lutte intérieure: il pâlit, et toute sa personne trahit l'abattement et le désespoir. L'avocat le regarda avec une surprise et une anxiété croissantes, et enfin s'écria:

— Pour l'amour du ciel, M. Wilmington, n'ayez donc pas une mine semblable; rien qu'à vous voir il y aurait de quoi vous faire condamner par des gens qui ne vous connaîtraient pas aussi bien que moi.

— Vraiment! dit Harry en tressaillant, et passant la main sur ses yeux comme pour en chasser le nuage qui les obscurcissait.

— Certainement. Allons, jeune homme, secouez-vous, un peu plus de courage, un peu plus d'assurance. — Et le bon homme souriait d'une façon encourageante. — La seule chose, qui vous manque à mes yeux, pour être parfait, c'est un peu plus d'aplomb. Cette affaire est odieuse, pénible, un homme comme vous, accusé de vol et de faux, c'est affreux. Mais une accusation n'est pas une preuve; une arrestation n'est pas une condamnation, et plus d'un honnête homme l'a éprouvé avant vous. Mais il ne faut pas vous laisser aller ainsi à une sensibilité exagérée. Vous devez faire des efforts; vous devez rassembler tout votre courage, toute votre résignation, toutes les excellentes qualités qui vous rendent si dignes d'estime. Et vous ferez tête aux circonstances, toutes désagréables qu'elles sont.

Comme il disait cela, Harry lui pressa la main, en levant sur lui un regard si plein de tendresse, de gratitude, d'affection et d'indicible mélancolie, que les larmes en montèrent aux yeux de l'avocat, peu habitué à se laisser aller à ses sensations. Il se hâta de les essuyer, et dit:

— Tout çà ne vaut rien ; je ne sais ce qui me prend aujourd'hui. Voyons, asseyons-nous. Faites-moi servir une tasse de thé que je préfère de beaucoup au vin, quand je suis très-préoccupé, et voyons ce que nous avons à faire pour votre défense. Je vais réduire en poudre l'accusation de ce vieux misérable, et je suis sûr de mon fait avant d'avoir entendu le premier mot de l'affaire.

Ils s'assirent. Mais au lieu du récit clair auquel il s'attendait, Harry commença à changer de couleur, à bégayer et à hésiter. L'avocat était perdu d'étonnement, et commença même à s'impatienter. Rien n'ébranlait encore sa conviction de l'innocence du jeune homme, mais il était mécontent de cette faiblesse de caractère, au moment où la fermeté et l'aplomb étaient si nécessaires.

— Le point qu'il s'agit de prouver avant tout, c'est que le codicille n'est pas faux. C'est la preuve la plus complète et la réponse la plus triomphante à l'accusation ; cela vaut mieux que de vous prouver innocent du crime, et nous allons tourner nos efforts vers ce point de la défense : le codicille n'a pas été contrefait ; nous devons rendre cela clair comme le jour.

Harry le regarda fixement, et ne répondit rien.

— Réellement, M. Harry, réellement vous me surprenez. Quoi ! dans un moment pareil ! qu'avez-vous donc ? remettez-vous, Monsieur, l'importance de l'affaire est telle, que.....

Harry, pâle comme la mort, ne répondait toujours rien. M. Kingston confondu d'étonnement, commença à pâlir, lui aussi, et son front confiant se couvrit d'un nuage de doute. Cependant la confiance que les hommes bons ont envers leurs semblables le supportait, et il faisait tous ses

efforts pour chasser le sentiment de doute qui commençait à glacer ses convictions. A la fin, il dit :

— Le temps presse, M. Harry, nous devons prendre nos mesures. Qu'avez-vous à dire? Comment puis-je vous être utile, au nom du ciel, si vous n'êtes pas parfaitement explicite avec moi? Mettez-moi au courant de toutes vos démarches pendant ce jour où l'on dit que le codicille a été fabriqué, c'est la première chose à faire. Prenons des notes, voyons, je suis prêt à écrire. Vous ne parlez pas? M. Harry Wilmington, n'avez-vous donc rien à me dire?

— Rien! répondit le malheureux Harry.

— Rien? Grand Dieu du ciel! vous ne pouvez pas me dire ce que vous avez fait ce jour-là? rappelez vos souvenirs, Monsieur, qu'avez-vous fait? comment avez-vous employé votre temps? Je suis si sûr de votre innocence que je vous aurais vu de mes yeux employé à écrire ce codicille, sans en vouloir croire mes sens. La réputation influe sans doute sur le jugement d'un jury, mais elle ne peut faire tout. La meilleure justification sera le détail de l'emploi de votre temps, depuis le moment où vous êtes entré dans la maison de M. Selwyn, jusqu'à celui où il a été informé de la mort de son oncle, c'est-à-dire d'environ quarante-huit heures.

— Mais ne savez-vous donc pas qu'il n'en a jamais su un mot?

L'avocat se leva précipitamment de sa chaise, l'étonnement et l'horreur peints sur sa figure :

— Comment! quoi! Harry! Est-ce que j'entends bien? Que dites-vous là?

— La vérité, M. Kingston, Selwyn est mort sans connaître le naufrage de son oncle, j'ai cru qu'il le savait, mais je me suis trompé.

— Mon Dieu! mon Dieu! cria le vieillard en se couvrant le visage de son mouchoir, et pleurant comme un enfant.

— Mon ami, mon excellent et digne ami! dit Harry avec tendresse, essayant de prendre et de presser la main que le brave homme tenait sur sa figure.

— Harry! ô Harry! ne me dites pas une chose pareille! je n'ai pas bien entendu, ce n'est pas possible. Répétez ce que vous avez dit, mais non, non, ce n'est pas vrai, ce ne peut être vrai.

Harry secoua tristement la tête.

— Et le préambule du codicille déclare, qu'ayant appris la mort de son oncle, ce matin même, de la bouche de son ami Harry Wilmington, etc., etc., il...... Vous ne voulez pas dire que vous ne l'avez jamais informé?

— Non, jamais.

— Vous étiez donc fou; cria le vieillard en colère. A quoi pensiez-vous donc? une telle sottise est inimaginable. Alors pourquoi est-ce mis dans le préambule?

Harry se détourna. Il sentait que la confiance de son ami en son intégrité disparaissait graduellement, et ce moment fut des plus amers. Il se dirigea vers la fenêtre, et y demeura quelques minutes irrésolu et luttant avec lui-même. L'épreuve était presque au-dessus de ses forces. Ne pouvait-il pas, ne devait-il pas faire part de ses doutes à son ami, son conseil? Non, non, sa résolution fut bientôt prise. Après quelques instants, il retourna vers la table, s'assit près de son ami, qui était alors aussi pâle que lui-même, et dit:

— Quoique je n'aie pas informé Selwyn de la mort de son oncle, quelqu'un d'autre peut l'avoir fait.

— C'est vrai, dit l'avocat, mais l'a-t-on fait? Ne voyez-

vous pas que tout dépend de cela. Si l'on peut prouver que Selwyn est mort, ignorant de la perte du vaisseau, le codicille n'a plus de valeur. Nos défenses extérieures sont prises; nous devons nous rejeter sur les autres. Ce n'est pas *vous* qui avez fait ce codicille?

Harry le regarda comme pour lui dire :

— Pouvez-vous me faire une question pareille?

Le bonhomme reprit courage :

— Allons, dit-il, c'est une affaire mystérieuse, il n'y a pas de doute; mais la première chose à faire, et la meilleure justification, c'est de trouver le criminel, car d'après ce que vous me dites, il est clair qu'un crime a été commis. Ainsi, voyons à quoi vous avez passé votre temps, pendant ces quarante-huit heures; soyez minutieux, si vous le pouvez, et ensuite, laissez-moi faire, je trouverai bien le criminel. Voyons, dites-moi votre histoire.

— Je n'ai point d'histoire à raconter.

— Qu'entendez-vous par là, Monsieur? dit l'avocat en jetant sa plume, en se penchant en arrière et regardant Harry au comble de l'étonnement. C'est impossible. Votre mémoire ne peut vous trahir ainsi. Vous avez malheureusement été dans cette maison ce jour-là, et tout seul, car le domestique, qui vous avait ouvert la porte, vous y a laissé pour aller faire une commission dans un quartier éloigné. Quant à la servante, qui répondait à la porte en l'absence de Charles, elle ne vous a point vu sortir. Il n'y a point de certitude sur le temps que vous avez pu passer dans la maison, y faisant ce que vous vouliez. Or, vous devez me dire ce que vous avez fait de votre temps ce matin-là, afin de prouver l'impossibilité que vous soyiez l'auteur de ce maudit codicille, et peut-être vous rappelez-

vous avoir vu quelqu'un qui peut l'avoir fait? Comme vous frémissez, Monsieur ! comme vous avez l'air malade? Laissez-moi vous faire donner un verre de vin. Qu'avez-vous donc?

— Rien, rien ; ne me regardez pas ; ne faites pas attention à moi.

— Ne pas faire attention à vous, Harry? Vous faites de la peine à un vieil ami, en disant cela.

— J'en suis bien fâché, mon excellent M. Kingston.— Et de nouveau un sourire souffrant et mélancolique passa sur sa figure.

— Nous ne commencerons donc jamais? Quand avez-vous entendu parler de la mort de ce vieux drôle? est-ce ce matin-là, le 25 mars, le jour d'où est daté le codicille?

Harry répondit que oui après avoir réfléchi un moment.

— M. Harry, vous ne devez pas craindre de vous nuire vis-à-vis de moi. Un homme éminent dans notre profession avait coutume de dire qu'un innocent ne saurait être trop franc dans sa défense. S'il est coupable, c'est une autre affaire ; encore faut-il qu'il se confie à son avocat, autrement comment celui-ci pourra-t-il l'aider?

Harry ne répondit pas davantage ; il se tourna vers la fenêtre, et M. Kingston continua avec quelque froideur dans le ton :

— Vous allâtes chez M. Selwyn ce matin-là dans l'intention de lui dire ce qui était arrivé, pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Parce que je le trouvai extrêmement faible et que je n'osai pas lui donner cette émotion. Charles, à ce que j'ai appris du juge d'instruction, déclare qu'il est mort sans connaître la mort de son oncle, mais.....

— C'est malheureux, très-malheureux ; il nous faut

trouver un moyen de prouver que Selwyn l'a su avant de mourir ; rappelez-vous bien, il est presque impossible que vous ne lui ayez pas fait entendre quelque chose. Mais que je suis donc bête, s'écria l'avocat rayonnant et se frappant la cuisse ; voici une justification triomphante pour vous. Sachant qu'il n'était pas informé de la mort, vous n'auriez pas été mettre dans le préambule du codicille qu'il la connaissait, ou plutôt vous le lui auriez dit coûte que coûte. Sans doute, sans doute, c'est quelqu'un d'autre qui a fabriqué le codicille, cela saute aux yeux ; c'est clair comme le jour ; nous sommes sauvés ; vous êtes prêt à prêter serment que vous ne lui avez rien dit.

Harry ne partageait pas la joie de son ami.

— Ne me faites plus de questions, je tomberais dans des contradictions.

— Mais si vous ne lui avez rien dit, vous avez dû penser que personne ne lui avait parlé de cela, et qu'il était mort dans l'ignorance du fait ?

— Jusqu'à ce jour j'ai cru qu'il avait appris le fait avant de mourir, sans cela la contradiction m'aurait frappé en lisant le codicille ; voici le fait : quoique je n'aie pas eu le courage de lui parler moi-même, craignant qu'en mon absence il ne l'apprît brusquement, je lui écrivis une lettre pendant qu'il dormait, par laquelle je l'informai, avec tous les ménagements imaginables, de l'événement en question, et je laissai à Charles par écrit l'ordre de la lui remettre quand il serait un peu mieux. J'ai cru que cette lettre lui avait été remise, et aujourd'hui j'apprends qu'elle ne l'a jamais été.

— N'en dites pas davantage, dit Kingston avec l'air de la plus grande mortification ; ce moyen de défense, dont j'espérais de si grandes choses, est inutile maintenant. Il

ne reste plus qu'à vous justifier et à découvrir le vrai coupable. Combien êtes-vous resté de temps dans la maison, et qui y est entré ou en est sorti pendant que vous y étiez? Charles a été envoyé par son maître pour chercher un papier qui se trouvait dans le tiroir où le testament avait été déposé. Il fait serment qu'il a vu le testament dans ce tiroir; son maître tira violemment la sonnette pendant qu'il cherchait, et Charles laissa tout là pour courir à lui; il le trouva très-mal, resta longtemps auprès de lui, puis fut envoyé par vous dans la Cité où il demeura tard, et tout ce temps le tiroir avait été laissé ouvert et les clefs pendantes à la serrure. Lorsqu'il revint, il trouva le secrétaire fermé et les clefs sur la table de la chambre à manger; il les porta à son maître qui les garda jusqu'à sa mort. La fille de chambre, de son côté, peut faire serment qu'elle vous a vu entrer dans cette chambre avant de monter chez Selwyn, et Charles vous y a vu aussi, mais on ne sait rien de ce que vous avez fait pendant l'absence de Charles : vous êtes sorti sans parler à personne. Quelqu'un est donc entré dans la maison, dans la chambre, ce matin-là, et celui-là est le coupable. Rappelez vos souvenirs. N'avez-vous vu personne? N'avez-vous ouvert à personne ? Réfléchissez, soupçonnez-vous quelqu'un? parlez! répondez-moi, Harry, ne détournez pas la tête; dites-moi oui ou non. Parbleu! cria l'avocat impatienté, vous pouvez au moins dire cela!

— J'aimerais mieux ne plus répondre à aucune question, dit Harry plus abattu que jamais, car pendant que M. Kingston parlait, la conviction entière de la vérité était entrée dans son esprit; il ne lui restait plus aucun doute; son père était le criminel, et la réalité terrible était de-

vant ses yeux dans toute son horreur. Il ne céda pourtant pas à son émotion ; il résista par un violent effort au besoin qu'il éprouvait de donner un soulagement à l'excès de sa détresse ; il essaya de paraître calme, mais il aurait voulu mourir à l'instant.

Son ami le regardait avec une pitié mêlée de colère. Il lui dit enfin avec tristesse :

— Je ne puis donc rien faire pour vous ?

— Je crois que non.

L'avocat fut blessé de cette réserve ; il semblait que Harry doutât de son talent et qu'il lui refusât sa confiance.

— Pourquoi alors m'avoir fait venir ?

— C'est juste ; pourquoi ?

— Et que prétendez-vous faire alors ? Quels moyens employerez-vous pour votre défense ? Savez-vous ce qui vous attend ? Grand Dieu ! mais, Harry, vous ignorez peut-être que la peine d'un tel crime, c'est la mort ?

— Je le sais.

— Et que ferez-vous donc pour votre défense ? Sur quel terrain comptez-vous vous placer ? Vous avouerez-vous coupable ?

— Non ; je me déclare innocent. Si l'on ajoute foi à mon assertion, ce sera bien ; si non.... ce sera bien aussi ! Mais ma femme ! ma sœur ! ma Flavie !

— Ah ! oui, pensez à cette pauvre jeune femme. J'ignore quels peuvent être vos motifs pour conduire vos affaires d'une manière aussi inexplicable ; mais comme nous ne sommes pas isolés dans ce monde, nous ne pouvons tomber dans un abîme sans y entraîner d'autres innocents avec nous.

Harry parcourait la chambre dans un paroxysme de

désespoir ; bientôt, avec un calme effrayant, il s'assit auprès de M. Kingston en disant :

— Expliquez-moi quelles sont les peines qu'entraîne après elle la conviction d'un crime : la confiscation, la mort civile, qu'est-ce que la mort civile ?

— Un homme n'a plus d'ancêtres, ni de successeurs ; la loi le raie du nombre des vivants comme un membre corrompu. Il n'a plus d'enfant, ni de père.

— C'est bien, dit Harry.

— Non, ce n'est pas bien, cria l'avocat ; vous êtes insensé, Harry !

— Peut-être, car j'ai perdu le pouvoir de penser.

— C'est ce qu'il paraît, reprit M. Kingston, qui commençait à espérer en quelque façon que Harry eût perdu le sens. Il pensa qu'il serait mieux de lui laisser le temps de se remettre, qu'il serait plus raisonnable le lendemain.

Le jugement devait se rendre dans trois semaines ; un jour de perdu ne pouvait faire une grande différence. L'avocat plia donc son papier, ferma son encrier et le mit dans sa poche, en disant à Harry avec bonté :

— Je vois, mon cher ami, que les agitations de cette journée vous ont fatigué. Prenez un peu de repos, vous êtes malade ; je vais vous laisser : essayez de dormir, ou du moins de vous tenir tranquille. Je viendrai vous voir demain, si vous voulez me le permettre, et ne craignez rien, nous nous en tirerons encore. Bonne nuit, mon cher Harry, bonne nuit.

Il alla jusqu'à la porte et revint :

— Avez-vous quelque chose à faire dire à votre père ? Voulez-vous que je le voie ? Sans doute qu'il sait déjà tout ;

mais il sera bien aise de savoir ce que nous avons décidé. Où est-il ? à Roehampton ?

— Je ne sais pas où il est maintenant ; mais j'aimerais mieux que vous ne cherchassiez pas à le voir encore. Attendons de pouvoir lui dire quelque chose de décidé. Je vous remercie, Kingston, vous êtes bon, trop bon avec moi, avec nous..... mais, à demain, car vous viendrez demain, n'est-ce pas ?

— Certainement, aussi tôt que possible.

Et ils se séparèrent en se serrant la main.

CHAPITRE XIV.

Le soir de ce même jour, une voiture à quatre chevaux, contenant deux dames, s'arrêta devant la porte d'un hôtel de Londres.

L'extérieur de l'équipage, la femme de chambre, le laquais, annonçaient l'importance des nouveaux arrivants ; l'hôte et l'hôtesse les reçurent avec empressement, et les conduisirent dans un appartement en leur demandant s'il leur convenait. La plus grande des deux dames répondit que oui, et demanda qu'on fît monter leur femme de chambre.

Flavie s'était jetée sur une chaise derrière un rideau de croisée. Caroline vint à elle, lui pressa la main, baisa son front pâle en silence. Flavie ne parla pas, mais elle leva sur Caroline ses grands yeux pleins d'affection et de gratitude. L'angoisse amère qu'elle éprouvait n'altérait en rien sa douceur angélique. Elle avait encore place dans son

cœur pour toutes les douceurs de la reconnaissance et de l'affection. Combien n'y a-t-il pas de malheureux auxquels l'excès du malheur ôte même cette consolation!

Mais elle ne pouvait parler, et ce silence alarmait Caroline. Durant tout le voyage, elle avait été calme, mais silencieuse; ses lèvres remuaient sans laisser échapper aucun son. Le courage patient qu'elle montrait, la douceur pleine de résignation de sa conduite allaient au cœur de Caroline. Il était heureux pour celle-ci qu'elle eût à s'occuper de la pauvre enfant; ses soins envers elle l'empêchaient de se livrer au désespoir; car si Flavie ne voyait rien au delà du malheur présent, de l'accusation et de l'arrestation de son mari, Caroline pensait aux conséquences de cette accusation et son sang se glaçait dans ses veines.

Flavie essaya de parler, mais n'y pouvant parvenir, elle écrivit, avec le petit crayon en or qui pendait à son cou, sur la main blanche de Caroline: « Allons le voir. »

— Chère enfant, il est trop tard ce soir.

Elle secoua la tête avec impatience.

— Eh bien, ma chère, nous essayerons. Mais prenez quelque chose avant de partir; essayez de vous remettre avant de le voir, et préparez-vous à être désappointée: les portes seront fermées pour ce soir.

Caroline demanda une voiture, puis offrit quelques gouttes d'un antispasmodique à Flavie:

— Prenez ceci, ma chérie. Vous essaierez de lui parler, n'est-ce pas!

Un doux sourire le lui promit.

La voiture arriva; Flavie se leva en tremblant; Caroline la soutint. Elle espérait que la vue de son mari lui

ferait verser des larmes qui la soulageraient. Mais quand elles arrivèrent à la porte de la prison, elles ne purent être admises; on les renvoya jusqu'au lendemain à dix heures.

La pauvre Flavie, en apprenant cela, commença à sangloter d'une façon nerveuse, et, malgré tous ses efforts, un violent accès de spasmes hystériques se déclara.

O toi, qui te réjouis maintenant du succès de tes désirs de vengeance, qui triomphes à l'idée d'avoir livré ton ennemi à la justice, cruel et implacable envers ton semblable, tu ne penses pas aux cœurs innocents que tu brises; tu es, ce soir-là, très-confortablement assis à la table de deux hommes adorateurs de Mammon, vains et égoïstes, pendant que cette pauvre enfant, une fois si gaie, si heureuse et si bonne, et dont tu as détruit le bonheur, est sur la roue de l'angoisse, tandis que l'admirable Caroline endure ses peines et celles de ses amis avec l'héroïsme d'une Porcie !

Harry avait refusé l'offre que lui avait faite M. Kingston d'aller voir son père, de peur que celui-ci ne se trahit, en apprenant cette nouvelle, aux yeux d'un observateur aussi habile que l'avocat. Il voulait lui écrire d'abord, et un geôlier entrant chez lui, il lui demanda s'il pouvait lui trouver un messager pour porter une lettre à Roehampton, et si les règlements de la prison lui permettaient d'envoyer la lettre cachetée.

L'homme lui répondit que cinq schellings feraient l'affaire.

— Procurez-moi donc des plumes, de l'encre et du

papier, dit Harry en lui mettant dix francs dans la main.

L'homme devint très-civil et rapporta bientôt les choses demandées. Harry écrivit à son père :

« Mon cher père, préparez-vous à apprendre une chose qui vous peinera sans doute beaucoup. Rassemblez vos forces et votre courage pour supporter un coup terrible et inattendu. Hier au soir j'ai été arrêté dans ma maison, accusé d'avoir forgé le codicille du testament du pauvre Selwyn. Je sais que cette nouvelle vous affligera ; mais courage, mon père, je supporte ma position mieux que je n'aurais pu l'espérer, considérant que je m'attends aux plus terribles conséquences. Certaines circonstances que je ne puis expliquer m'ont fait renoncer à me défendre comme l'entendait M. Kingston, et je ne puis me flatter d'échapper au résultat probable ; cependant je ferai tout mes efforts pour me sauver. Je ne vous demande pas de venir me voir à présent, la rencontre nous énerverait tous deux ; mais armez-vous de courage, mon cher père. Je sais ce que vous aurez à souffrir, et je voudrais vous l'épargner. »

« H. W. »

Il avait ajouté sur la suscription : « A remettre à M. Wilmington seul. »

CHAPITRE XV.

M. et Mme Wilmington étaient assis le soir de ce jour auprès d'une fenêtre qui s'ouvrait sur leur jardin. Ils avaient pris leur thé ; il était onze heures, la lune brillait sur les arbres, les plantes, les vases de ce magnifique parterre ; mais ni l'un ni l'autre ne regardaient le clair de lune. Les plaisirs où la vanité n'entrait pour rien n'étaient pas faits pour eux, et assis vis-à-vis l'un de l'autre, avec une table admirablement incrustée entre eux deux, éclairés par une lampe en argent du travail le plus riche, ils jouaient à l'écarté.

Un domestique entra pour dire qu'on demandait M. Wilmington.

— Qui peut le demander à cette heure? dit Lizzy.

— Raimond, je voudrais que vous ne nous dérangeassiez pas ainsi après dîner. Dites à la personne, quelle qu'elle soit, de s'en retourner et de venir demain à une heure plus convenable.

Le domestique s'avança vers son maître, et lui dit d'une voix basse et agitée :

— Voudriez-vous venir un moment par ici, Monsieur?

Son air frappa Monsieur et Madame en même temps.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? s'écria Lizzy. Je deviens tout à fait nerveuse ; tout m'effraie à présent.

M. Wilmington avait suivi Raimond en toute hâte.

— C'est un messager qui apporte une lettre de votre fils, Monsieur, et qui ne veut la remettre que lorsque vous serez seul.

— De mon fils ? Que diable peut-il me vouloir à cette

heure! Un messager! Il n'y a rien de fâcheux, j'espère. Donnez-moi la lettre. Portez des lumières dans ma chambre. — Il entra chez lui, s'assit et commença à lire la lettre de Harry.

. . . . .

— Qui peut donc vous retenir si longtemps? cria Mme Wilmington de son ton le plus aigre, vexée d'avoir attendu et mourant de curiosité. M. Wilmington, où êtes-vous?

La fenêtre était ouverte; les bougies brûlaient dans les bobèches, et il n'y avait personne dans la chambre.

Lizzy regarda autour d'elle. Tout était à sa place ordinaire, excepté que la chaise près de la table était jetée par terre. Elle regarda par la porte qui s'ouvrait sur le jardin, et elle vit que les branches d'un fuchsia près de là avaient été foulées aux pieds. Comme elle était craintive, elle n'osa pas se hasarder dehors, même dans son propre jardin à cette heure de la nuit; elle demeura sur la porte, cherchant à découvrir son mari, mais elle ne vit rien, quoique la lune éclairât parfaitement. Elle écouta et n'entendit rien. En sorte qu'elle rentra et revint au salon pensant que son mari y serait revenu par une autre porte. Mais non, il n'y était pas. Après avoir passé quelques moments à l'attendre, elle sonna et demanda à Raimond s'il savait où était M. Wilmington. Il n'en savait rien. Raimond avait porté des lumières dans la chambre, et son maître y était allé pour lire la lettre.

— Quelle lettre?

— La lettre que le messager a apportée; je croyais que Madame le savait?

— Non, je ne sais rien du tout, vieux radoteur. Dites-moi ce qu'il y a ? Pourquoi avez-vous appelé M. Wilmington dehors pour lui remettre une lettre. Qu'aviez-vous besoin d'en faire un mystère ? Sachez une fois pour toutes que M. Wilmington n'a pas de secrets pour moi.

— Il y avait sur l'adresse qu'il fallait remettre la lettre à mon maître quand il serait seul, Madame, et il y avait quelque mauvaise nouvelle dedans, sûr, car l'homme nous a dit qu'il venait de la prison de Newgate, et aussi sûr, comme je suis ici, c'était l'écriture de M. Harry, seulement qu'il ne peut pas être en prison.

— Qu'est-ce donc que tout cela, mon Dieu ? Je m'étonne où est votre maître, s'écria-t-elle stimulée par la curiosité plus que par l'intérêt. Je pense qu'il sera dans son cabinet de toilette.

— Dois-je y aller ?

— Non, j'irai moi-même.

Le cabinet de toilette était vide ; chaque chose était à sa place ; personne n'y était entré. On chercha dans toute la maison, dans tout le jardin, on ne trouva aucune trace, excepté qu'une haie semblait avoir été traversée récemment. Raimond découvrit que le chapeau et les gants de son maître n'étaient pas à leur place. Ils attendirent plusieurs heures ; il ne revint pas.

La première émotion de M. Wilmington, en lisant la lettre de son fils, avait été celle de la terreur.

Le danger que courait son généreux fils, son héroïque piété filiale, les remords de son propre crime, tout fut noyé dans la peur ; pâle comme un cadavre, les yeux hors

de la tête, les poings fermés, il parcourait sa chambre absolument hors de ses sens.

Connaissant parfaitement le sort qui l'attendait, l'échafaud, dont l'image l'avait hanté nuit et jour depuis le moment de son crime, se dressa devant lui, et il résolut de fuir sans perdre un instant. Il saisit son chapeau, s'élança dans le jardin, et ne s'arrêta qu'au bord de la Tamise. Il chercha à découvrir quelque batelier qui pût le faire traverser la rivière ; il n'en vit aucun : l'heure était trop avancée, chacun s'était retiré ; il marcha le long du rivage, toujours espérant en rencontrer un, et toujours vainement.

A la fin, hors d'état de continuer sa course, il s'assit pour reprendre haleine, et le plus affreux cauchemar le saisit. Il lui sembla qu'il attendait un bateau qui n'arrivait pas ; que chacun le regardait, et que le crime était écrit sur son front. Il était sans argent, ou n'avait sur lui que quelques pièces d'or. Il se rappela qu'il avait cent louis dans son écritoire, que sa terreur l'avait empêché de prendre avant de partir.

Il fallait retourner les chercher, c'était absolument nécessaire, et cette nécessité lui rappela l'étrange apparence que sa fuite aurait aux yeux du monde dans un moment pareil. Cela suffisait seul pour faire jeter les soupçons sur lui ; la fuite n'assurait pas la sûreté d'un criminel, les gouvernements se livraient entre eux les coupables.

Il ne pouvait fuir qu'en Amérique, et là même, perdu dans des savannes sans limites, était-il sûr d'échapper à la justice ? Encore, pour y parvenir, fallait-il de l'argent.

Il reprit la lettre de son fils, qu'il avait parcourue en un clin d'œil, et se remit à la lire au clair de la lune. Il n'a-

vait d'abord vu dans cette lettre que la nouvelle de la découverte du faux, dont il connaissait trop bien l'auteur; maintenant il y vit le généreux dévouement de son fils; il comprit que Harry savait qui avait commis le crime, mais qu'il était décidé à ne pas le trahir : son plus sûr chemin était de retourner chez lui, où son absence n'aurait peut-être pas été remarquée.

En relisant la lettre une troisième fois, une angoisse d'une nouvelle nature atteignit enfin ce cœur méprisable.

Il allait échapper à ce danger, mais à quel prix? Harry disait qu'il s'attendait aux plus terribles conséquences, et ces conséquences quelles étaient-elles, sinon la mort et l'échafaud?

Le misérable prit enfin des sentiments de père; une horreur indicible s'empara de lui; il se roula sur la terre, il gémit tout haut. Le ciel, dans son calme impénétrable, semblait le rejeter; les eaux de la rivière, l'appeler pour l'engloutir. Mécaniquement, il reprit le chemin de sa maison. Il y arriva vers deux heures; on l'attendait. Il se glissa dans sa chambre par la porte sur le jardin, encore ouverte, sonna, et dit à son domestique à travers la porte qu'il était rentré, et que chacun pouvait se coucher.

Il ferma sa serrure à double tour, et passa le reste de la nuit dans les tortures de l'enfer. Le remords était enfin venu! les Furies vengeresses avaient cessé de sommeiller! Son fils unique, son Harry, était à l'heure qu'il est dans un cachot, flétri comme un félon, et bientôt sous la main du bourreau! Et c'était son père qui l'avait conduit là! Lui, innocent et pur, tenait la place du coupable scélérat. Et cet excellent homme, ce noble fils, voulait mourir pour lui faible, lâche, méprisable, criminel! O misère! misère!

Malheureux ! tu n'as jamais appris à faire le plus léger sacrifice de tes désirs les plus frivoles, où trouveras-tu aujourd'hui la force et le courage de faire celui de ta vie ! Tu devrais préférer dix mille morts à l'agonie qui te suivra désormais jusqu'au tombeau, à cette pensée torturante, que tu as laissé mourir l'innocent à ta place, et que cet innocent était ton fils ! Mais tu n'en as pas la force, les vertus se fortifient par l'exercice, mais elles ne viennent pas au premier appel dans une âme débilitée par un égoïsme constant. L'idole qu'on a faite de soi-même, est devenue un tyran trop impérieux pour qu'on puisse lui résister.

Et c'était pour un être aussi méprisable que Harry Wilmington se préparait à mourir ! oui, car c'était son père. Depuis longtemps, ce père n'avait plus l'estime de son fils, mais Harry n'avait jamais manqué aux formes du respect filial, et il n'oublia point que cet homme lui avait donné l'être.

L'un des deux devait mourir ; se sauver lui-même en accusant son père, lui paraissait impossible. Il n'avait aucun espoir dans sa défense, il serait condamné, il le savait. Il leva les yeux vers ce Juge qui connaît les secrets des cœurs, et il lui offrit une résignation entière à ses inexplicables décrets.

Le lendemain matin, il fut consolé.

Il pressa sur son cœur sa femme dévouée, et ses larmes coulèrent sur sa tête. Il vit dans les yeux de sa sœur, une confiance inébranlable en son innocence, et se sentit heureux.

Flavie et Caroline étaient devant la prison avant dix heures; elles attendirent quelque temps dans leur fiacre, les portes s'ouvrirent, et elles entrèrent dans ce réduit de souffrance et de crime, où se trouvait alors ce qu'elles avaient de plus cher au monde.

Elles suivirent le geôlier qui les conduisait d'un air indifférent en balançant son énorme trousseau de clefs. Il ouvrit une porte massive et ferrée, et elles entrèrent : Harry était assis devant une table, la tête appuyée sur sa main; son teint était d'une pâleur effrayante, et son corps paraissait courbé par l'abattement. Cependant, il avait dormi; il était calme, et sa figure grave paraissait sereine.

Les deux femmes s'arrêtèrent sur le seuil, car il n'avait pas même relevé la tête; puis la jeune femme cria : « Harry ! » et tomba sur son sein. Dans l'union intime de la douleur, il y a quelque chose de plus fort et de plus senti que dans les extases du bonheur, et Harry et Flavie l'éprouvaient alors en confondant leurs larmes.

Caroline, debout et les yeux humides, partageait leurs sentiments, et de plus, elle éprouvait devant son frère une sorte d'enthousiasme qui s'élevait au-dessus d'une douleur ordinaire. Depuis le moment où elle avait échangé un certain regard avec lui, en voyant un papier couvert d'essais d'écriture de la main de M. Wilmington, un doute s'était emparé d'elle, et l'accusation contre Harry avait changé ce doute en certitude.

Flavie fut soulagée par ses larmes, et sa première pensée fut de consoler, d'aider, de reconforter son mari et de prouver sa gratitude à Caroline. Elle embrassa celle-ci, lui promit de ne plus l'affliger, et, approchant une chaise de celle de son mari, et passant son bras sous le sien, elle

commença à parler de tout ce qui pouvait lui faire du bien.

— Ma bien-aimée, votre présence suffit pour cela ; si vous conservez cette douce sérénité, cette humble résignation, tout le reste sera facile à supporter. Ceci est une grande épreuve pour vous, mes chéries, pour nous tous ; mais remettons-nous entièrement entre les mains de Dieu, et bénissons-le de ce qu'il nous accorde d'être ensemble. Caroline, amie constante et forte, je n'ai jamais si bien compris que dans ce moment le trésor que nous possédons en vous, quoique je n'aie pas été ingrat, je vous assure.

Et il jeta un regard sur Caroline, qu'il reporta sur Flavie, comme pour lui dire : je vous la laisserai.

A deux heures, M. Kingston arriva. Il hésitait à entrer en voyant les deux dames.

— Entrez, mon ami, dit Harry en se levant. Nous ne sommes pas richement pourvus de chaises, mais en voici une. C'est ma femme et ma sœur, M. Kingston ; Mesdames, c'est un bien ancien et bien digne ami de mon père et de moi.

Le vieillard regarda tour à tour les deux dames ; elles lui présentèrent la main qu'il prit en silence, puis il s'assit ; ses mains tremblaient d'émotion.

— Vous pouvez parler d'affaires, même devant ces jeunes dames, M. Kingston. Nous sommes heureux d'être ensemble ; elles feront tout pour m'aider dans ma défense, et je me comporterai mieux qu'hier.

— Je l'espère, dit M. Kingston.

— Nous vous attendions avec impatience pour avoir des nouvelles de mon père ; vous aviez promis de le voir ; je lui ai écrit hier au soir. L'avez-vous vu ?

— Oui; il est très-malade; la nouvelle l'a terrassé.

Caroline et Harry se regardèrent, et Caroline dit :

— Comment l'avez-vous trouvé, Monsieur, parlez-nous franchement ?

— Votre père vous aime; il a été frappé au cœur.

Caroline baissa les yeux ; Harry les releva avec quelque chose comme de la satisfaction.

— Je l'ai trouvé au lit, incapable de se lever; il a eu une sorte de crise; mais ne vous effrayez pas. Il a été saigné et l'on dit qu'il est hors de danger.

Une expression étrange avait passé sur la figure de Caroline; elle soupira en entendant la fin de la phrase, puis frémit à l'idée du sentiment qui l'avait fait soupirer.

— En recevant votre lettre, il a été comme fou. Il est sorti de la maison et a couru dans les champs, on ne sait où. Deux heures après, il est rentré, mais il ne s'est pas couché cette nuit. Ce matin il a sonné, et Raimond l'a trouvé plus mort que vif. Il a couru chercher sa maîtresse et ensuite le médecin. M. Wilmington paraissait très-faible, et cependant on l'a saigné immédiatement. On l'a mis au lit, malgré sa résistance, et c'est là que je l'ai trouvé. Excusez-moi, M. Harry, mais je n'aurais jamais cru que votre père possédât autant de sensibilité. L'homme le plus tendre et le plus affectueux n'aurait pas souffert davantage dans une occasion semblable. Le médecin dit que cela le tuera, mais je ne le crois pas ; n'en désespérez pas, Mademoiselle; je l'ai vu et mon opinion est qu'il vivra.

Caroline s'était levée tandis qu'il parlait; son agitation était extrême, et malgré tous ses efforts, elle ne pouvait s'en rendre maîtresse. Un rayon d'espoir, mêlé d'horreur, se lisait dans ses yeux, puis elle tremblait et frémissait. Jamais on ne l'avait vue ainsi.

Harry, au contraire, était calme ; il paraissait s'intéresser à ce que disait M. Kingston, mais il n'était point agité. Caroline s'avança et demanda à M. Kingston s'il avait vu son père lui-même. Harry la regarda avec un air de reproche, M. Kingston parut surpris et dit :

— Oui, je l'ai vu ; mais il paraissait si mal, qu'il aurait été incapable d'entendre parler ou de parler lui-même, sur le sujet qui nous occupe. Cependant je lui ai dit que j'avais vu son fils, sur quoi il s'est couvert la figure de son drap et je l'ai entendu sangloter. Je lui ai dit que vous étiez assez bien et que j'avais de l'espoir. Sur cela, il a rejeté la couverture et m'a regardé dans une extase de joie ; mais je me suis hâté d'ajouter que si vous ne suiviez pas la ligne de défense que je vous conseillais, et contre laquelle vous aviez pris une sorte de répugnance inexplicable, je ne pouvais répondre de rien, et que j'espérais qu'il emploierait toute son influence pour vous y engager. Là-dessus, il a gémi profondément et est retombé sur son lit. Si vous pouviez voir l'état dans lequel est votre père, tout ce que je vous ai dit acquerrait double force.

Harry ne répondit pas. Caroline se plaça derrière sa chaise. Après un moment de silence, il dit :

— Je vous assure, M. Kingston, que je reconnais comme vous le devoir de me défendre par tous les moyens possibles, et il me semble que ceux que je puis offrir devraient suffire : ma réputation et la preuve que je n'ai pas communiqué à mon ami la mort de son oncle. Je ne puis aller plus loin ; je n'ai personne qui puisse donner de témoignage en ma faveur.

— Et personne n'est entré, à votre connaissance, ce matin-là chez Selwyn ? C'est là l'énigme. Quelqu'un doit

avoir été là pendant que vous y étiez vous-même. Les domestiques ne peuvent-ils rien dire? Quelqu'un a dû rester longtemps dans cette chambre pour préparer ce papier. Il y avait deux femmes dans la maison : l'une donne témoignage contre vous, mais où est l'autre? qu'est-elle devenue?

Harry parut frappé de cette remarque:

— Je ne sais pas où elle est.

— Mais il faut la trouver. Où était-elle pendant toute cette matinée? Pourquoi ne comparaît-elle pas parmi les témoins? Je vais faire une enquête tout de suite. Quand en a-t-on entendu parler? Sa camarade doit savoir où elle est, ou du moins où elle est allée après la mort de son maître.

Caroline changeait de couleur à chaque instant. Flavie tremblait d'impatience, mais Harry répondit :

— J'aime mieux qu'on ne recherche pas cette femme.

Caroline joignit les mains. Flavie cacha sa figure contre l'épaule de son mari. Il la pressa doucement contre lui et baisa ses cheveux. M. Kingston prit un air fâché.

— Le témoignage de cette femme pourrait nous être fort nécessaire, et si nous ne l'invoquons pas, cette négligence tournera contre nous.

— Nous pouvons faire la même imputation à nos adversaires; pourquoi ne l'amènent-ils pas à la barre?

CHAPITRE XVI.

Il serait difficile d'expliquer comment nos trois amis supportèrent les angoisses des trois semaines suivantes, mais il est certain qu'à mesure que les jours s'écoulaient, leur mutuelle affection les fortifiait ; leur foi en Celui qui n'oublie jamais allait croissant; ils avaient des espérances que le monde ne saurait ni donner, ni ôter. Et non-seulement ils étaient consolés, mais ils trouvèrent dans ce temps d'épreuve des joies et une douceur que le bonheur ne leur avait pas données.

M. Wilmington était toujours malade; ses souffrances furent cruelles et inspirèrent à ses amis une profonde pitié, parce qu'on les attribuait à son amour pour son fils.

M. Craiglethorpe ne se relâcha en rien de sa rigueur. Les souffrances de ses victimes ne le troublaient pas, car elles n'étaient pas devant ses yeux, et peut-être n'eût-il pas été si implacable, s'il avait su ce que coûtait sa vengeance. Il ne doutait ni du crime d'Harry, ni du succès de sa poursuite contre lui, et il s'en réjouissait. Le temps passait et enfin se leva le jour du jugement.

Harry s'était préparé de bonne heure : vêtu de noir, un gilet blanc et une cravate de même, ses cheveux soigneusement arrangés, il attendait d'être conduit à la barre. Il était grave, mais parfaitement calme, ainsi que sa femme et sa sœur. Ils étaient tous trois résignés à la position dans laquelle ils se trouvaient placés. L'horreur d'accuser un père et de le conduire à l'échafaud, était sentie par tous trois, et chacun les comprendra.

Les deux femmes voulaient être présentes au jugement; elles voulaient accompagner jusqu'au bout l'homme qu'elles aimaient si profondément. Elles n'avaient point fait part de leur intention à Harry, parce qu'elles ne voulaient pas le troubler dans sa défense. M. Kingston devait les accompagner et s'était assuré pour elles de places peu en vue. Elles s'étaient vêtues de noir, et leur figure était cachée sous des voiles.

Le juge, vêtu de sa robe écarlate, prit place sur son banc; c'était Dampierre. Jamais le juge d'un criminel ne présenta un aspect plus vénérable : ses beaux traits, son œil magnifique, sa pâleur, provenant, non de la maladie, mais d'émotion et de sentiment, son maintien si digne, si recueilli, si calme, si juste et si bienveillant, composaient le type admirable de tout ce que doit être un juge.

Les avocats se rassemblèrent avec un air plus sérieux et plus intéressé que de coutume : MM. Estcourt et Jones prirent place parmi les assistants et aussi un vieillard, maigre, ridé, avec un œil ardent comme celui d'un faucon et une physionomie déterminée, sévère et pénétrante. On ordonna d'introduire le prisonnier.

Des pas s'approchèrent et Harry Wilmington parut. Jamais son maintien n'avait été avantageux ; il n'était certainement pas beau, et cependant à ce moment suprême, la puissance de l'âme sur la matière se faisait sentir d'une façon admirable. Il était pâle, ses cheveux abondants entouraient son visage, empreint d'une douceur inexprimable et d'une résignation élevée et noble; son maintien recueilli était plein de dignité. L'innocence était peinte sur son front.

M. Craiglethorpe s'avança avec vivacité pour le voir, et

ses yeux s'arrêtèrent sur lui avec intensité. Bientôt il pâlit et la main qu'il tenait appuyée sur une canne commença à trembler légèrement. L'expression sarcastique et malveillante qui lui était ordinaire devint de l'étonnement, du doute, de l'hésitation ; mais personne ne l'observa : tous les yeux étaient fixés sur le prisonnier.

On lut l'acte d'accusation ; au moment où le codicille, en apparence écrit et signé par Selwyn, fut produit, Harry couvrit ses yeux de la main et se tint ainsi jusqu'à ce que la lecture de l'acte fût terminée.

Le greffier s'adressant ensuite au prisonnier, lui dit :

— Harry Wilmington, est-tu coupable ou non coupable, du crime dont tu es accusé par-devant cette cour ?

La réponse fut prononcée d'une voix claire, distincte, et sans hésitation, l'accent de la vérité même :

— Non coupable.

— Prisonnier, comment veux-tu être jugé ?

— Par mon Dieu et par les lois de mon pays.

Alors l'avocat de la couronne se leva et exposa le cas. Nous ne le suivrons pas dans les détails qu'il donna et qui ne seraient que la répétition des faits que nous connaissons déjà, mais nous ferons observer qu'à mesure que les faits de l'accusation étaient de nouveau détaillés, M. Craiglethorpe qui, à l'arrivée de Harry avait paru croire à son innocence, retomba dans son indignation contre un homme qui lui avait fait un tort aussi notable, et ne vit plus que sa vengeance.

Lorsque l'avocat fit ressortir la fausseté des professions de justice et d'équité contenues dans la lettre que Harry écrivit à M. Craiglethorpe, le soir de son arrestation, tandis qu'il n'avait pas fait le moindre effort pour lui parler,

pendant les six mois qu'il avait déjà passés en Angleterre, souffrant de privations, et dans un état d'indigence, une expression de douloureuse surprise passa sur la figure de Harry, mais elle fut passagère, et il reprit l'attitude de profonde attention qu'il avait maintenue jusque-là.

M. Craiglethorpe jeta de nouveau les yeux sur lui, lorsque la lecture de l'acte d'accusation fut terminée; il le retrouva plus pâle qu'auparavant, mais avec le même air de sereine dignité. Et un doute pénible recommença à assiéger l'esprit de cet homme, qui, tout à l'heure, ne voyait que sa vengeance.

Les témoins furent appelés. Charles d'abord, dont l'apparence respectable et le témoignage clair et précis ne laissèrent aucun doute sur sa vérité. Vint ensuite la fille de chambre qui affirma que personne n'était venu à la porte pendant l'absence de Charles, et qui fit serment que personne n'était alors dans la maison que Mme Simcoe, la gouvernante, M. Harry Wilmington et elle-même.

Mais Mme Simcoe ne parut pas, ni pour l'accusation, ni pour la défense. Il fut prouvé qu'elle ne pouvait pas être la coupable, d'abord parce qu'elle savait à peine écrire, et qu'il eût été impossible pour elle d'imiter l'écriture d'un autre avec la précision et l'exactitude voulue, et ensuite, parce qu'elle avait été à l'ouvrage dans sa chambre toute la matinée, et n'avait connu la mort de M. Craiglethorpe que le soir assez tard.

Là se terminait l'accusation.

La cour et les spectateurs attendaient la défense avec anxiété; mais, hélas! l'avocat en présenta une bien plus ingénieuse que satisfaisante: il parla de la haute réputation de son client, de sa vie sans tache, de son intégrité

connue de tous ; il dit combien de fois l'évidence pouvait être trompeuse, et supplia le jury, dans les termes les plus pathétiques et les plus pressants, de prendre garde à ce qu'il allait décider, car un verdict de condamnation serait la mort d'un innocent. Il affirma que Harry n'avait appris le retour de M. Craiglethorpe qu'au moment de son arrestation, mais il ne fournit aucun témoin pour le prouver ; les trois personnes qui pouvaient en servir étaient son père, sa sœur et sa femme : son père se trouvait hors d'état de comparaître, et Harry n'avait pas voulu exposer sa femme et sa sœur à une tâche aussi pénible et aussi inutile.

Il n'était pas difficile à l'avocat de la couronne de répondre à une telle défense. Il affirma qu'il était impossible de présenter contre un accusé une chaîne d'évidence aussi complète, qu'elle équivalait à une démonstration, que le papier n'avait pu être écrit que par une personne connaissant la mort de M. Craiglethorpe, qu'il avait fallu un certain espace de temps, que rien ne pouvait disculper le prisonnier sinon la preuve qu'une personne capable d'imiter aussi parfaitement une écriture étrangère, se trouvait dans la maison en même temps que lui, et qu'il n'avait pas été dans la salle à manger pendant un certain temps. Or l'on n'avait pas même essayé de prouver cela, évidemment parce que c'était impossible.

— Messieurs du jury, je laisse le cas à votre conscience, et je n'ai pas le moindre doute sur le résultat.

Le président, avec une gravité solennelle et une voix qu'il essayait en vain de rendre calme, allait commencer ses conclusions, quand il fut interrompu par M. Craiglethorpe qui, poussé par un sentiment irrésistible, se leva et dit :

— Mylord, m'est-il permis de parler? Je ne crois pas que l'accusé soit coupable.

Le président répondit avec gravité :

— Que veut dire cette interruption? qui est ce monsieur? S'il avait quelque chose à dire en faveur de l'accusé, pourquoi n'a-t-il pas paru comme témoin?

— Laissez-moi parler maintenant, dit M. Craiglethorpe avec une agitation croissante.

— Avez-vous quelque nouvelle circonstance à mettre au jour? Nous vous examinerons comme témoin.

— Cela n'est pas nécessaire, dit M. Craiglethorpe, embarrassé de se voir l'objet de tous les regards; j'ai eu tort; je suis l'auteur de la poursuite contre ce jeune homme. Je l'abandonne entièrement avec la plus profonde conviction de son innocence. Messieurs du jury, écoutez-moi, et au nom du Ciel, croyez-moi.

Après avoir dit ces paroles avec instance, il sortit du tribunal.

Chacun fut ému, chacun retrouvait sa propre conviction exprimée par l'auteur même de la poursuite. Tous les yeux se dirigèrent sur le président; on espérait un tour favorable; mais non, l'évidence était trop forte. Le juge consciencieux ne se laissa influencer ni par l'enthousiasme, ni par l'imagination; malgré sa répugnance à croire Harry coupable, le crime lui était démontré avec une puissance irrésistible. Ses conclusions furent contre le prisonnier. Le jury quitta la salle quelques instants et revint bientôt avec le verdict de : « Oui, Harry Wilmington est coupable! »

Il y eut dans la salle un murmure de mécontentement. Le président commanda le silence et, après une pause, il

adressa au prisonnier d'une voix émue, quelques mots sentis et pathétiques sur le triste spectacle que présentait un homme jusque-là respecté pour son irréprochable vie, cédant à la tentation d'un moment et s'appropriant une fortune par un crime honteux. Ensuite il prononça la sentence terrible d'une voix qui tremblait malgré ses efforts.

Le prisonnier avait maintenu son attitude calme et son attention profonde durant tous les débats. Seulement, un éclair de joie avait brillé sur sa figure, au moment de l'interruption de M. Craiglethorpe. Après la sentence, il fit une inclination profonde à la cour, et se tournant vers le constable, il fut conduit hors de la salle.

CHAPITRE XVII.

Le vieillard, en sortant du tribunal, n'avait pas pour cela quitté les environs du palais de Justice. Il attendait la sentence finale dans une anxiété terrible, et caché derrière une colonne du vestibule. Bientôt il entendit des voix confuses; on sortait de la salle, on parlait avec agitation, il écoutait comme si sa propre vie eût dépendu de ce qu'il allait entendre.

— Pauvre jeune homme! coupable! déclaré coupable!

En ce moment, un fiacre arriva devant la porte et de l'intérieur sortit un avocat avec deux dames vêtues de noir. L'une d'elles, la plus jeune, délicate et fragile, sans chapeau, ses longs cheveux pendants, morte en apparence,

était sur le bras du monsieur, l'autre suivait. Celle-ci tourna ses yeux par hasard sur le vieillard en passant, et il fut frappé du calme de mort, de la mélancolie irrémédiable que révélait cette noble figure. Il entendit quelqu'un près de lui, dire:

— C'est sa jeune femme et sa sœur.

Il ne voulut pas en entendre davantage et s'élança dans la rue. Oui, il était vengé; ses cruelles passions étaient satisfaites; la justice avait atteint le criminel. Oh oui, il était bien vengé! Mais la justice et la vengeance divines avaient aussi atteint un grand criminel, celui qui s'était réjoui de la chute de son semblable. Il courait le long des rues, poursuivi par les Furies, les cruelles déesses qui demeurent assoupies tant que le mal est à faire, mais qui se lèvent quand il est accompli. Il se jetait contre les passants, aveuglé par sa passion et arriva bientôt à son logis, où il se précipita dans sa chambre, ferma la porte à double tour et se jeta sur son lit en pleurant à haute voix.

Elle n'était pas morte; en se trouvant à l'air, elle donna quelques signes de vie. M. Kingston et Caroline la soutinrent jusqu'à la pharmacie la plus voisine, où on lui administra les soins nécessaires pour la faire revenir à la vie. Elle ouvrit les yeux, se leva en chancelant et vint se jeter dans les bras de Caroline. Celle-ci demanda le fiacre et ils retournèrent tous trois à la prison de Newgate.

Harry y était arrivé avant eux. On les conduisit dans la cellule des condamnés. Etroite et sombre, la lumière n'y

parvenait qu'au travers d'une fenêtre grillée qui éclairait un misérable grabat, et quelques pauvres meubles. Lorsqu'elles entrèrent, il était assis sur le lit, et en se levant pour les recevoir il fit résonner la chaîne qu'on lui avait mise aux mains, mesure d'usage plus que de sécurité. Il s'avança avec tranquillité et les embrassa tour à tour avec une sorte de tendresse solennelle. Elles étaient calmes aussi. L'immensité de la douleur remplissait leur âme, mais il n'y avait pas de place pour les larmes ou les lamentations. Ils s'assirent tous trois sur le lit : Harry au milieu les tenait chacune entourée d'un de ses bras, Flavie reposait sa tête sur sa poitrine, Caroline le regardait avec anxiété, hésitation, comme pour dire : — Agissons-nous comme nous le devrions? Et le regard de Harry répondit : — Oui!

Il se mit à leur parler avec douceur et tendresse :

— Mes bien-aimées, nous nous attendions à ce résultat; j'y ai beaucoup pensé et je le considère comme une séparation de peu de durée. Si c'est la volonté de Dieu de me retirer du monde, que signifie la manière dont je le quitte? Cher ange, dit-il en caressant sa Flavie, si je mourais de maladie, vous seriez bien malheureuse, mais vous vous soumettriez : oubliez les horreurs du passage et ce sera pour vous la même chose.

— Oh! s'écria Flavie en frémissant.

— N'y pensez pas, mon ange, et voyez-moi auprès de mon Dieu; cette vie n'est qu'un champ d'épreuves et de combats qui nous préparent à une autre sphère plus élevée et plus pure, j'y vais avec confiance, ma Flavie, et je vous y attendrai.

Ils se mirent tous trois à genoux, et le divin Esprit de

consolation remplit leur cœur, et les ombres terribles de la mort se fondirent en un doux crépuscule, une tendre mélancolie.

L'évidence du crime était sans réplique, et cependant l'instinct de chacun désavouait le verdict. Le président, le jury, l'avocat de la couronne partageaient le mécontentement général et tremblaient à l'idée de la peine qu'ils avaient fait tomber sur la tête de Harry. Mais personne ne savait comment le sauver.

Il est des natures ardentes et généreuses, qui ne peuvent souffrir de voir commettre une injustice, sans employer tous leurs efforts à l'empêcher. Lord George, avec tous ses défauts, était de cette nature énergique.

Il était arrivé du continent le soir même du jugement, et trouva tout le monde occupé de cette affaire; on en parlait partout. Surpris, étonné de cet événement, il ne se contenta pas de plaindre le sort de Harry, il le connaissait et ne pouvait croire à une impossibilité morale; l'instinct de son cœur l'assurait que certaines contradictions ne sauraient exister. Convaincu de l'innocence de Harry, la première chose qu'il fit fut d'obtenir du temps; un sursis pouvait être accordé à ses représentations et à ses prières.

Une vieille dame, enveloppée d'une robe de chambre ouatée, les pieds dans des pantoufles fourrées, était étendue dans un excellent fauteuil, devant un bon feu, dans un appartement confortable, meublé à l'antique, mais fort richement. La maison était située dans un district reculé

du Northumberland, aussi solitaire et aussi sauvage qu'il soit possible d'en rencontrer en Angleterre. La vieille dame avait hérité de cette maison par une longue suite d'ancêtres ; elle était fière et peu sociable, et se tenait autant que possible loin d'un monde qu'elle craignait, méprisait et haïssait.

Mme Simcoe, l'ancienne femme de charge de Selwyn, était devenue celle de la vieille dame. Le salaire était considérable, la solitude peu alarmante pour une femme indifférente à la société, et là, elle était demeurée ensevelie, aidant sa maîtresse dans les soins qu'elle rendait à sa basse-cour, à ses chiens, à ses chats, ne lisant jamais un livre, rarement un journal, et aussi ignorante des choses qui se passaient ailleurs, qu'indifférente à les connaître.

Mme Simcoe n'écrivait jamais de lettre, car elle savait à peine écrire. Les Wilmington lui étaient devenus étrangers et depuis longtemps elle n'avait rien appris de ce qui se passait à Londres.

Elle était assise vis-à-vis de sa maîtresse, occupée à tricoter une couverture pour Crab, le plus grognon et le plus aimé des chiens de la vieille dame. La pluie battait contre les fenêtres, le vent soufflait, la vieille dame sommeillait et grognait tour à tour, mais sans humeur contre sa femme de charge qu'elle appréciait beaucoup.

Un vieux domestique, servant dans la famille depuis des temps immémoriaux, entra pour rendre compte des commissions qu'il avait été faire à la ville la plus voisine, et parmi toutes sortes de ces petits paquets et de ces fioles aimés des vieilles dames, se trouvait un journal.

Mme Simcoe pouvait parfaitement vivre sans journal, et cependant comme toutes les recluses, elle aimait les nouvelles.

— Je suis bien aise que vous m'ayez apporté le *Times*, John ; il y a tant à lire dedans et on est bien aise d'apprendre quelque chose de neuf, de temps en temps.

— Je l'ai apporté aujourd'hui, parce qu'on m'a dit que c'était le *Times* qui contenait le plus de détails sur le grand procès dont tout le monde parle.

— Quel grand procès ? vous ne m'en avez jamais dit un mot.

—C'est que voyez-vous, Madame, j'en ai entendu parler aujourd'hui pour la première fois, quoique j'aime beaucoup les procès, particulièrement ceux qui concernent les testaments. On y voit de si curieuses choses ! Mais celui-ci est plus étonnant encore, à cause de la bonne réputation du monsieur condamné et de ce qui est arrivé au tribunal. Il y a de quoi en pleurer, et j'ai pensé que vous aimeriez à lire ça.

Il lui donna le papier, et elle le regarda à la lumière du feu : — C'est à cette page, Madame. Là, voyez-vous ? Le roi contre Wilmington.

— Dieu me bénisse ! s'écria-t-elle. Et elle se mit à dévorer les pages avec une impatience inexprimable. En lisant la défense, elle acquit la certitude que Harry était injustement accusé ; aucun doute n'obscurcit sa conviction et l'horreur la saisit en pensant à l'issue de sa condamnation. Elle aimait Harry Wilmington de toute son âme. Il avait été son protecteur, son seul ami quand elle était dans la plus grande détresse; il l'avait placée auprès de Selwyn et avait continué à lui prouver son amitié par mille bontés et attentions généreuses. Maintenant cet excellent jeune homme allait mourir de la mort des criminels !

Les conclusions du président résumaient clairement

l'affaire; elle les relut deux fois, trois fois, avec une émotion croissante. Dans la réplique de l'avocat de la couronne elle remarqua cette phrase: « Le codicille n'a pu être écrit que par une personne connaissant la mort de M. Craiglethorpe, durant un certain espace de temps, rien ne saurait disculper le prisonnier sinon la preuve qu'une personne capable d'imiter aussi parfaitement une écriture étrangère était dans la maison en même temps que lui, et qu'il n'a pas été dans la salle à manger pendant un certain temps. » Dans le compte rendu, on faisait mention d'elle. Terrifiée d'abord à l'idée de paraitre dans une cour de justice, elle se réjouit de son obscurité, puis elle se demanda quel témoignage elle aurait rendu si elle eût comparu.

Les événements de cette matinée lui apparurent soudain avec une lucidité étonnante, elle laissa échapper le journal, et joignit les mains en poussant une faible exclamation.....

— Qu'y a-t-il? dit la vieille dame se réveillant en sursaut. Je voudrais bien qu'on ne me dérangeât pas ainsi. Puis, elle se retourna et se remit à dormir.

Mme Simcoe reprit le fil de ses souvenirs, et tout d'abord elle fut étonnée qu'on ne fît aucune mention d'une autre personne qui avait été dans la maison ce jour même. Une suite de circonstances se réveillèrent graduellement dans son esprit, et elle en vint à l'inévitable conclusion que le père de Harry était le criminel. Le voile une fois soulevé, tout s'expliqua clairement; elle comprit toute l'histoire, la piété filiale de Harry, son dévouement; le crime et l'infâme lâcheté du père sans principes.

Y avait-il quelque chose à faire? Etait-il trop tard?

Mme Simcoe était une femme énergique, droite et juste.

Elle possédait les moyens de convaincre le vrai criminel, et de disculper l'innocent ; s'il était trop tard pour sauver la vie de celui-ci, elle vengerait du moins sa mémoire. Voici le témoignage qu'elle pouvait fournir.

Le jour fameux qui avait changé le sort de tant de personnes Mme Simcoe était assise, travaillant dans un cabinet situé au bout d'un corridor qui avait une porte vitrée par laquelle elle pouvait voir ceux qui entraient venant de la rue. Elle raccommodait du linge de maison. Vers onze heures du matin, elle entendit frapper à la porte de la rue ; Charles l'ouvrit, et fit entrer M. Harry Wilmington qui monta tout de suite chez M. Selwyn.

Quelques moments après elle vit redescendre Charles suivi de M. Harry, qui semblait lui donner des explications. Charles sortit, et M. Harry l'accompagna sur le perron, où il resta quelques instants, puis rentra avec son père qui échangea quelques mots avec lui. M. Wilmington entra dans la salle à manger, et Harry remonta chez son ami.

Environ une demi-heure après, elle voulut aller dans la salle à manger chercher quelques serviettes qu'elle y avait laissées pour les visiter. Elle trouva la porte fermée, une voix qu'elle reconnut pour être celle de M. Wilmington le père, demanda qui était là ; elle s'excusa de l'avoir interrompu et se retira. Une heure après, M. Harry redescendit l'escalier ; la porte de la salle à manger fut ouverte et M. Wilmington rencontra son fils dans l'antichambre. Harry paraissait fort pressé ; il saisit son chapeau, jeta son manteau sur son bras et courut dehors, accompagné jusqu'au perron par son père, qui rentra, ferma la porte et retourna à la salle à manger dont il ferma aussi la porte à clef.

Deux heures plus tard, elle l'entendit rouvrir la porte, traverser sans bruit l'antichambre, et sortir dans la rue, fermant la porte après lui si doucement, qu'elle alla pour s'assurer si elle n'était pas restée ouverte. Elle retourna alors à la salle à manger pour prendre les serviettes et elle se rappelait distinctement d'avoir vu le bureau fermé et les clefs sur la table.

Ainsi, par une singulière chaîne de légères circonstances, il était prouvé clair comme le jour que, bien loin d'avoir eu le loisir d'accomplir le crime, Harry n'était pas même rentré dans cette chambre, jusqu'au jour des funérailles.

Mme Simcoe, frémissant d'horreur à l'idée du sort qui attendait son bienfaiteur, convaincue que son témoignage pouvait le sauver, impatiente d'un instant de délai, se leva de sa chaise pour procéder à faire une chose qui ne s'était jamais vue, à savoir, réveiller sa maîtresse de son sommeil. Elle y risquait sa place.

L'égoïste vieille femme se mit fort en colère, mais quand elle vit qu'une de ses domestiques avait osé se permettre un procédé pareil envers elle, elle fut profondément offensée et releva la tête de dessus son coussin comme une furie.

— Tout est perdu, pensa la pauvre Simcoe, mais n'importe pourvu que j'obtienne les moyens d'atteindre la grande route de Londres, et d'y envoyer un exprès que je suivrai avec toute la diligence possible.

— Madame, veuillez m'écouter un instant, je vous en supplie.

Longtemps l'orgueilleuse dame refusa de l'entendre.

Enfin Mme Simcoe obtint un moment de silence, et bientôt elle vit que l'intérêt de sa maîtresse commençait à être excité. Son récit fut bientôt fait, mais il était de nature à réveiller tous les bons sentiments de l'âme, et surtout ce sens intime de justice, qui est un des plus puissants parmi les sentiments moraux.

Le fait est qu'aussitôt que la vieille dame comprit de quoi il était question, elle fut aussi impatiente que Mme Simcoe elle-même. Ses sympathies envers les autres dormaient faute d'emploi, mais n'étaient point éteintes. Ses chevaux, ses domestiques, sa bourse furent à l'instant même à la disposition de sa femme de charge. La vieille dame semblait revivre par la délicieuse sensation d'une bienveillance inaccoutumée, par l'idée de participer à une action si juste; elle marchait avec une vivacité inouïe, donnait ses ordres, remplissait sa bourse de guinées, son portefeuille de billets de banque, forçait Mme Simcoe à les prendre, à se hâter, à ne rien épargner pour arriver assez tôt et priait Dieu de bénir le voyage.

En moins d'une heure Mme Simcoe était partie, laissant sa maîtresse assise droite dans son fauteuil, plus excitée, plus contente, plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis des années, tandis que la cuisinière faisait son thé et ses beurrées avec une joie tremblante, n'osant croire à la durée de tant de bonne humeur.

Un sursis avait été accordé aux énergiques démarches de lord George et aux supplications pleines de remords de Craiglethorpe, qui faisaient tous leurs efforts pour reviser les circonstances. Mais tandis que le sauveur de Harry s'a-

cheminait vers Londres, la vengeance divine avait déjà frappé le coupable. Caroline eut à remplir l'insupportable tâche de quitter la présence calme et sereine de celui qui allait mourir innocent pour assister aux derniers moments du vrai coupable. Elle eut à lui annoncer le résultat du jugement. Torturé dans son âme et dans son corps, déchiré par toutes les angoisses de la lâcheté, du remords et de la douleur d'un père, mais sans courage et sans générosité, il se tourmentait sur ce lit de misère sans oser lever les yeux sur sa fille, qui, pâle et immobile comme un marbre, demeurait sans larmes devant l'horrible spectacle qu'il offrait.

Deux jours et deux nuits ce misérable demeura sur son lit, en proie à l'horreur et au désespoir, tandis que sa femme, confondue devant lui, et ignorant la cause de cet état affreux, le soignait, ou courait dans sa chambre, accablée de fatigue et mourant d'effroi.

M. Wilmington expira le jour même qui aurait dû être celui de l'exécution de son fils.

Caroline assista à ses derniers moments. Elle eut vainement engagé son père à recourir à une assistance spirituelle pour le préparer au passage terrible qui l'attendait, mais il paraît qu'elle avait réussi à réveiller en lui quelques meilleurs sentiments. Il mourut avec un peu plus de calme, en bénissant ses enfants.

Après une longue conversation avec lui, elle avait écrit une confession pleine et entière de la vérité, qu'elle lui lut et qu'il signa en présence de deux domestiques qui ignoraient le contenu du papier. Les domestiques signèrent à leur tour. En leur présence, elle le mit dans une enveloppe adressée à M. Kingston, avec prière qu'il voulut bien le garder, jusqu'à ce qu'elle le lui demandât. Elle l'envoya

immédiatement à son adresse par le maître-d'hôtel lui-même, qui ne quitta pas la chambre jusqu'à ce que tout fut terminé.

Elle voulait faire usage de cette pièce pour sauver son frère, mais l'arrivée de Mme Simcoe à Londres rendit cette démarche inutile. Celle-ci fit sa déposition et il ne resta aucun doute sur le coupable. Une réparation pleine et entière fut accordée au noble Harry. Il se hâta de quitter Londres avec sa femme et sa sœur, pour retourner dans leur retraite chérie.

Le temps, de sa main consolante, a effacé par degrés les souvenirs de cette épreuve cruelle, mais les fautes d'un père jettent leur ombre jusque sur ses enfants.

Ils conservèrent toujours un sérieux, une gravité motivée par les angoisses de ce moment terrible de leur existence. Ils vécurent toujours dans la retraite, chéris et vénérés de tout ce qui les entourait, et laissant après eux un noble exemple et un long souvenir.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

GENEVIÈVE, par A. de Lamartine. Paris, 1850; 1 vol.

En 1846, M. de Lamartine était allé s'établir à Marseille pour travailler à son Histoire des Girondins. « J'écrivais, dit-il, l'histoire d'une révolution sans me douter qu'une autre révolution regardait déjà par-dessus mon épaule pour m'arracher les pages à peine terminées, et pour me remettre un autre drame de la France, non sous la plume, mais dans la main. » Or un jour, comme il revenait de la promenade, il trouva une femme qui l'attendait. C'était M[lle] Reine Garde, la couturière, arrivant d'Aix tout exprès, sans avoir rien à lui dire, uniquement pour voir le poëte dont elle admirait les œuvres. M. et M[me] de Lamartine l'accueillent avec bonté, ils l'invitent à dîner, et la mettent si bien à l'aise, qu'elle leur conte sa vie, leur récite ses vers, car elle en faisait, et parle de ses lectures, déplorant qu'il y eût si peu de livres à la portée du peuple. Sur quoi M. de Lamartine, frappé de cette observation, passe en revue tous les chefs-d'œuvre de toutes les littératures, et déclare en effet que dans les œuvres des hommes de génie, depuis Homère jusqu'à nos jours, il n'y a rien pour le peuple, que la Bible même n'est pas faite pour lui. Et M. de Lamartine part de là pour exposer une théorie des livres populaires qui, autant que nous avons pu la comprendre, consisterait à rabaisser la littérature au niveau des masses, au lieu de chercher à élever celles-ci jusqu'à elle. La recette serait peu séduisante, et l'on conçoit alors que ni Homère, ni Cicéron, ni Dante, ni Milton, ni Fénelon, ni Racine, ni les autres,

n'aient été tentés d'en faire usage. Ils croyaient sans doute que leur mission était d'instruire et d'améliorer, de montrer la bonne route, d'entraîner le peuple après eux, et non pas de se laisser conduire par lui, de chercher leur gloire dans la poursuite du beau et du vrai, et non pas dans les applaudissements de la multitude. De leur temps, on n'avait pas encore inventé le principe du suffrage universel, qui place la quantité au-dessus de la qualité, donne le pouvoir au nombre, et proscrit les intelligences d'élite comme un privilége contraire à l'égalité. C'est à la démocratie moderne qu'appartient cette idée d'abaissement intellectuel et moral que M. de Lamartine veut introduire dans la littérature. Les courtisans du peuple ne sauraient choisir d'autres sujets d'inspiration que l'image du nouveau souverain, qui est à leurs yeux la perfection incarnée, puisque de sa volonté seule dépendent toutes faveurs et tous succès, puisqu'il peut même, selon sa fantaisie, intervertir à son gré les antiques notions du bien et du mal. A quoi bon offrir en exemple des individualités exceptionnelles, quelque excellentes qu'elles soient, quand c'est la majorité qui domine, qui fait la loi, et par conséquent la morale? Il ne s'agit plus de tendre vers un type idéal que cette majorité ne peut évidemment jamais atteindre. Ce serait faire injure à sa souveraineté que de prétendre lui montrer le bien en dehors d'elle. Il faut donc que l'écrivain prenne ses modèles dans la vie commune du peuple, dans ses habitudes, dans ses professions, dans ses misères ; qu'il fasse en sorte de n'y ajouter aucun incident, aucune aventure qui s'écarte du courant ordinaire des choses ; qu'il parle autant que possible la langue du peuple, et que ses récits ne soient guère plus longs que la durée d'une chandelle, parce que le peuple n'a pas le temps de lire de longues histoires. Voila les préceptes que donne M. de Lamartine, et d'après lesquels il a écrit sa *Geneviève*. Voyons si la pratique répond à la théorie, si les désirs de Mlle Reine Garde ont été complétement accomplis, si notre littérature est enfin dotée d'un chef-d'œuvre populaire, supérieur à ce qu'ont enfanté jusqu'ici les plus grands génies de toutes les nations et de toutes les époques.

Nous devons prévenir d'abord que la chandelle doit avoir quel-

ques pieds de longueur si l'on ne veut pas qu'elle finisse avant la lecture du livre ; car en général le peuple ne lit pas très-couramment, et si, comme M. de Lamartine le fait dire à Mlle Reine, il ne lit que le dimanche, il en aura bien pour plusieurs mois dans ce volume de 300 pages. C'est déjà une infraction aux règles de la théorie, mais c'est la moindre, nous en trouverons bien d'autres.

Geneviève n'est autre chose que la servante de Jocelyn, qui dans le poëme s'appelait Marthe. M. de Lamartine n'aime pas se mettre en frais d'imagination. Quand il a trouvé une donnée, il s'y tient, et la reproduit sous tous les aspects dont elle est susceptible. Dans ses *Méditations*, les mêmes pensées reparaissent sans cesse sous les ornements riches et variés dont les revêt son admirable poésie ; puis nous les retrouvons encore dans la prose non moins splendide de *Raphaël* et des *Confidences*, et dans celles-ci, nous avons de plus l'histoire de Jocelyn, à laquelle est également emprunté le nouvel épisode de *Geneviève*. C'est donc un poëme qui fournit le sujet de l'histoire populaire : nouvelle infraction aux principes posés par l'auteur, car en admettant même que Geneviève soit un personnage réel, comment croire qu'en traversant la fiction du poëte, il n'ait pas été idéalisé plus ou moins. Nous voici donc, dès le début, tout à fait en dehors du *courant ordinaire des choses*, et en avançant nous n'y rentrons point, quoique les vers fassent place à la prose, et que la servante du curé reprenne son nom véritable. Geneviève n'en est pas moins un personnage héroïque, dont les sentiments nobles et délicats sont fort au-dessus de sa profession ou de sa position sociale, dont les habitudes n'ont rien de commun avec celles qu'on observe dans la vie réelle, dont les misères portent un cachet d'élévation et de dévouement sublime qui décèle une de ces âmes d'élite qu'on ne rencontre précisément pas dans les rangs de la majorité. Geneviève raconte elle-même son histoire, qui est une longue suite de sacrifices admirables : fiancée à un homme qu'elle aimait, elle a rompu ce lien si cher, et renoncé pour toujours au mariage, afin de se consacrer tout entière à l'affection de sa jeune sœur ; puis celle-ci, parvenue à son tour à l'âge d'aimer et d'être aimée, ayant commis une faute, Gertrude se fait passer pour la cou-

pable, subit le déshonneur à la place de la pauvre fille, morte à la suite de ses couches, et se résigne à fuir son lieu natal pour aller cacher dans les montagnes la honte qu'un seul mot de sa part effacerait. Tout cela est fort beau, mais fort exceptionnel aussi. M. de Lamartine affirme que Gertrude existe, c'est bien ; mais le poëte la voit au travers du prisme de son imagination, et nous la décrit sous des couleurs qui ne sont évidemment pas celles de la réalité. Il fait donc comme tous ses devanciers, « donnant au sentiment le jargon du salon, au lieu de la nature illettrée. » Nous ne l'en blâmons pas, seulement nous constatons qu'il oublie de plus en plus son programme, et qu'au lieu d'employer ce qu'il appelait tout à l'heure la langue du peuple, il écrit dans le style de *Raphaël* et des *Confidences* une histoire dont les incidents s'éloignent très-fort du courant ordinaire des choses, et dont la conclusion a le grand défaut d'être tout à fait invraisemblable. Ce ne sont pas quelques détails puérils, ou quelques phrases triviales placées dans la bouche de Geneviève, qui peuvent suffire pour donner à son livre le cachet populaire. Après la préface de M. de Lamartine, la critique a le droit d'être exigeante, et son jugement ne saurait être trop sévère au sujet de cette faible et pâle esquisse que l'auteur ose placer en face des chefs-d'œuvre de la littérature ancienne et moderne, comme devant les supplanter tous dans les bibliothèques du peuple. Quand elle s'écrierait : ô fatuité des fatuités ! ce ne serait vraiment que justice. M. de Lamartine dit, en s'adressant à Mlle Reine Garde, que la gloire qui était en haut sera en bas dorénavant, et il ajoute que le génie la suivra. Il se trompe, c'est le génie qui la précède dans cette nouvelle route, il tombe le premier au bas de l'échelle, et nous lui disons, nous, que la gloire ne s'y jettera pas après lui. Il peut en être parfaitement sûr, jamais sa *Geneviève* n'obtiendra la popularité, non-seulement d'Homère, bien qu'il dise avec dédain que c'est du grec et rien de plus, mais encore du moindre conte de l'anglais Dickens dont il ne parle point, ni de ceux qu'a publiés récemment Georges Sand dont il n'a garde de faire mention, ni même de tant d'autres qu'il ne nomme pas non plus, tels que *Trois mois sous la neige*, par M. Porchat, *Un philosophe sous les toits*, par E. Sou-

vestre, ***Elisa et Widmer***, ***Rosa et Gertrude***, par R. Töpffer, etc., etc., etc., car la liste serait trop longue si l'on voulait énumérer toutes les œuvres de littérature populaire qui valent mieux que la *Geneviève* de M. de Lamartine.

FABLES ET POÉSIES CHOISIES de Th.-C. Pfeffel, traduites en vers français et précédées d'une notice biographique par Paul Lehr; 2me édition revue et augmentée d'un livre de fables. Paris, 1850 : 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Ces fables ont été déjà publiées en 1840 dans une fort belle édition de luxe avec de nombreuses gravures. Le traducteur, voyant qu'elles étaient bien accueillies, a pensé convenable d'en publier une nouvelle édition moins chère, afin de les mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, et il a très-bien fait. Pfeffel est un de ces écrivains dont on ne saurait trop répandre les ouvrages qui portent le cachet d'une saine morale unie au sentiment religieux et au droit bon sens. Ses apologues renferment en général d'excellentes leçons et de sages conseils présentés sous la forme la plus ingénieuse. Il sait donner aux notions morales un tour spirituel, un charme parfois très-piquant, qu'on doit d'autant plus estimer que c'est un mérite assez rare et fort précieux aujourd'hui. La fable, avec ses allégories faciles à saisir, produit souvent plus d'effet que les dissertations savantes; pour les esprits simples surtout, et pour les intelligences encore peu développées, elle vaut mieux peut-être que tout autre moyen d'enseignement. Le talent de Pfeffel nous semble à cet égard répondre précisément aux exigences du temps actuel; il ne s'écarte jamais de la bonne route, ne se livre point à la déclamation, et met en lumière les principes du beau et du vrai dans leur application aux circonstances les plus ordinaires de la vie, sans montrer ni pédanterie, ni rigorisme.

Nous avons déjà fait l'éloge de la traduction de M. Paul Lehr en annonçant sa première édition (janvier 1841). Depuis lors il a revu son travail avec une scrupuleuse attention, et l'on ne peut qu'ap-

prouver soit les judicieux retranchements, soit les augmentations assez nombreuses qu'il lui a fait subir. Le neuvième livre, entièrement nouveau, contient vingt-cinq fables, dont la plupart doivent être rangées au nombre des meilleures du recueil. Ce volume, ainsi complété, nous semble digne d'un succès populaire, et nous le lui souhaitons vivement, car c'est par de semblables publications que l'on peut combattre de la manière la plus efficace les funestes doctrines aussi bien que le mauvais goût littéraire dont notre époque est infestée.

PLAISIRS D'UN SOLITAIRE, par M. Servan de Sugny. Paris, 1850; 1 vol. in-18°: 3 fr.

M. Servan de Sugny, depuis qu'il a quitté la magistrature, met en pratique ce vers de Phædre inscrit comme épigraphe sur le volume que nous annonçons :

Dum nihil majus habemus, calamo ludimus.

Il charme les loisirs de sa solitude par la culture des lettres, et, tout en s'occupant d'études sérieuses sur la poésie orientale, laisse volontiers sa plume s'exercer, comme délassement, à des œuvres plus légères, soit en vers soit en prose. C'est un esprit calme, auquel l'expérience du monde a imprimé le cachet d'une philosophie saine, intimement unie au sentiment religieux et à la bonté du cœur. De telles qualités ne constituent pas sans doute le talent du littérateur, mais elles n'y gâtent rien, et il est si rare aujourd'hui de les rencontrer qu'on peut bien en faire un titre à l'attention du public, ainsi qu'à son indulgence. M. Servan de Sugny n'appartient pas plus par le style que par les idées à l'école moderne ; il a conservé les traditions du bon vieux temps, et nous ne l'en blâmons pas, quoique nous eussions désiré parfois un peu plus de mouvement, un intérêt plus vif et mieux soutenu dans les pièces dont se compose son petit recueil. La simplicité a son prix, mais il faut qu'elle soit relevée par l'originalité ou la vigueur de la pensée; or c'est ce qui

manque dans quelques-uns des morceaux en prose que nous donne l'auteur des *Plaisirs d'un solitaire*, tels, par exemple, que le *Voyage impromptu* et *Une nuit à Ferney*. Nous leur préférons beaucoup *Le curé de Retord*, éloge bien senti des vertus modestes d'un digne serviteur de Dieu. Dans le fragment intitulé : *Un homme qui s'égare*, les velléités ambitieuses de M. de Lamartine sont appréciées avec une sagacité remarquable et en quelque sorte prophétique, car c'était environ cinq ans avant février 1848 que M. Servan de Sugny jugeait de cette manière le discours prononcé par le poëte dans un banquet qui avait eu lieu à Mâcon. *L'année 1848* offre un tableau triste, mais fidèle, des résultats désastreux de l'explosion révolutionnaire qui est venue jeter la France et presque toute l'Europe avec elle dans l'anarchie et la confusion.

M. Servan de Sugny déplore en homme de bon sens et vraiment libéral cet aveuglement qui fait abandonner la voie du progrès réel et possible pour se lancer à la poursuite des vaines chimères du socialisme. Mais l'œuvre capitale de ce recueil est une tragédie en vers et en un acte, intitulée : *Un jour d'expiation*. Le sujet de la pièce est tiré de Suétone : « En suite d'un songe qu'il avait eu, l'empereur Auguste allait, un jour de chaque année, mendiant au milieu du peuple et tendant le creux de sa main à ceux qui lui donnaient des as. »

Auguste, caché sous les haillons d'un vieux soldat, se mêle au peuple sur la place publique, et, tendant la main aux passants, recueille avec leurs aumônes les réflexions plus ou moins ironiques pour l'empereur que suggère naturellement la vue d'un brave guerrier dont les services n'ont obtenu d'autre récompense que la misère et l'oubli. Puis il pénètre dans l'intérieur de son propre palais, où l'ingratitude de ses courtisans se révèle à lui de la manière la plus indigne. Il ne rencontre que deux exceptions : Porcie, jeune fille du peuple, et l'esclave Licinius sont les seuls qui lui fassent l'éloge d'Auguste et qui paraissent avoir de l'affection pour lui. Enfin, lorsqu'il juge l'épreuve suffisante, il jette ses haillons et paraît dans toute sa splendeur impériale aux yeux de ses courtisans confus. Il dote Porcie, affranchit Licinius, et fait arrêter

Rufus, qui voulait profiter de son absence pour soulever les Romains.

Cette tragédie est fort bien versifiée ; le style, sans être pompeux, ne manque pas de dignité. On la lira certainement avec plaisir, et l'on pardonnera volontiers à l'auteur de s'être écarté des règles classiques qui exigent cinq actes avec l'unité de lieu.

VOYAGES ET HISTOIRE.

L'IRLANDE ET LE PAYS DE GALLES, esquisses de voyages, d'économie politique, d'histoire, de biographie, de littérature, etc., par Amédée Pichot. Paris, 1850 ; 2 vol. in-8° : 15 fr.

M. Amédée Pichot est un voyageur consciencieux qui ne ressemble point aux touristes de l'école moderne, à ces faiseurs d'impressions de voyage dont l'imagination plus ou moins féconde s'amuse aux dépens du bon public. Il observe et n'invente pas les mœurs, les institutions, les usages du pays qu'il parcourt. C'est moins amusant peut-être, mais c'est plus vrai, souvent même beaucoup plus original, car, lorsque la personnalité de l'auteur déteint sur tous les objets, elle en altère inévitablement les contours et gâte leur aspect. M. Pichot se contente de raconter simplement ce qu'il a vu ; il le fait d'une manière un peu prolixe ; c'est un causeur qui aime à lier conversation avec le premier venu, et quelquefois il arrive que l'entretien roule sur des sujets assez insignifiants. Mais les incidents ne manquent pas, et, dans le nombre, il en est de fort piquants qui viennent à propos réveiller l'attention du lecteur ; d'ailleurs M. Pichot, très-versé dans l'histoire et la littérature anglaises, possède une foule d'anecdotes qu'il sait disposer avec art, et qui jettent beaucoup d'agrément et de variété dans sa relation. Il aime l'Angleterre ; on voit que c'est le sujet favori de ses études, et, quoique Français, il en parle avec sympathie, il se plaît à signaler surtout les bons côtés du caractère national. Du reste, un esprit bienveillant dirige en général sa plume, et il se montre exempt de ces fâcheuses préventions qui influent d'une manière si déplorable sur les jugements des voyageurs.

La misère de l'Irlande éveille ses sympathies, mais il n'en fait point un sujet de déclamations politico-sentimentales contre la perfide Albion. Laissant à d'autres ces lieux communs dont on a tant abusé, il s'attache à faire bien connaître l'état matériel et moral du pays, et à fournir des données positives sur les causes diverses qui ont empêché jusqu'ici son développement. Si les Anglais ont traité l'Irlande comme une conquête, de leur côté les Irlandais se sont abandonnés eux-mêmes comme un peuple conquis, auquel il ne reste plus d'autre ressource que de subir la loi du vainqueur, quelque dure qu'elle soit. S'il n'y a pas eu fusion, cela provient peut-être encore plus d'un antagonisme entre deux races très-différemment douées que du défaut des institutions. L'Irlandais ne comprend ni l'amour du travail, ni l'énergique persévérance, ni l'infatigable activité du Breton; il incline plutôt vers la paresse méridionale avec ses jouissances d'imagination qui n'ont aucun besoin des conforts de la vie. Les merveilles de l'industrie anglaise ne lui disent rien; il ne semble pas éprouver le moindre désir d'améliorer son sort, et demeure fidèle à sa vieille routine, préférant la misère qu'elle lui procure aux efforts qu'il faudrait faire pour en sortir. C'est pourquoi O'Connel, qui connaissait bien ses compatriotes, les berçait du chimérique espoir d'obtenir le rappel de l'union, au lieu d'employer son influence à combattre leur apathie naturelle. Avec les sommes considérables dont le grand agitateur disposait à son gré, il aurait pu fonder maints établissements utiles, et travailler d'une manière efficace à favoriser l'essor de l'Irlande; mais il savait qu'un pareil but offrirait peu d'attrait aux imaginations irlandaises, et il ne voulut pas compromettre sa popularité en luttant contre des obstacles presque insurmontables.

M. Pichot s'abstient de discuter ces questions de haute politique, et il a raison, car les détails qu'il nous donne sur les habitudes et le caractère du paysan irlandais sont beaucoup plus instructifs, et font bien mieux comprendre l'état réel des choses ainsi que les difficultés contre lesquelles ont échoué plus d'une fois les excellentes intentions des hommes d'Etat les plus habiles ou des philanthropes les plus zélés de l'Angleterre. Le livre de M. Pichot nous paraît

propre à rectifier les idées fausses et les exagérations calculées qui n'ont été que trop répandues par la polémique des partis. On y puisera des notions exactes, et, malgré quelques digressions un peu trop longue, on suivra certainement avec intérêt le voyageur qui sait ajouter au charme de descriptions bien faites, une ample moisson de souvenirs littéraires et d'anecdotes biographiques. L'allure familière de son style pourra prêter à la critique, mais elle a du moins le mérite d'être simple et sans prétentions. Pour un ouvrage de ce genre, des faits observés avec soin, exposés avec clarté, valent mieux que de belles phrases habilement tournées.

Les Huns Blancs ou les Ephtalites des historiens byzantins, par M. Vivien de Saint-Martin. Paris, 1849; 1 vol. in-8°, 123 pages.

Les noms d'Ephthalites et de Huns blancs, sont employés indistinctement par Procope et par d'autres historiens byzantins pour désigner un peuple habitant la Transoxane, au nord de la Perse, et avec lequel ce royaume fut souvent en guerre, dans le courant du 5me siècle de notre ère. Quelle était l'origine de ce peuple? quelle a été la suite régulière de son histoire? Les auteurs que nous venons de citer ne fournissent aucun renseignement sur ces questions. M. Vivien de Saint-Martin s'est efforcé de les résoudre en recourant aux sources historiques de la Chine et de l'Inde. Si nous ne trouvons en effet, chez les historiens du Bas-Empire, qu'un écho affaibli des luttes soutenues par les Perses avec leurs voisins du nord, les Chinois ayant été en rapport direct avec les contrées de l'intérieur de l'Asie jusqu'à la Mer Caspienne, nous possédons sur ce sujet, dans les annales du Céleste-Empire, de précieuses données. Quelques fragments extraits d'une vaste encyclopédie chinoise compilée dans le 13me siècle, nous permettent de suivre, dans ses traits principaux, l'histoire d'une nation nomade, d'origine thibétaine, qui, refoulée à l'occident par d'autres peuplades, vint s'établir, à la fin du 2me siècle avant Jésus-Christ, entre l'Iaxartes

et l'Oxus, et y fonda un empire puissant qui se maintint jusqu'au 6me siècle de notre ère. Ce peuple est connu par les Chinois sous les noms de *Yué-tchi* ou de *Yé-tha:* on peut y découvrir l'origine de la première des dénominations employées par Procope. Quant à la seconde, basée sur une prétendue parenté avec les Huns d'Attila, elle paraît manquer de valeur historique. Mais il est une autre analogie de race que M. Vivien de Saint-Martin cherche à établir: c'est celle des Ephthalites avec la population Djate qui occupe, depuis une époque excessivement reculée, la portion occidentale du Haut-Indoustan. Il est piquant de voir concorder les détails fournis sur les mœurs de quelques-unes de ces tribus, d'un côté par l'encyclopédie chinoise, de l'autre par le moderne voyageur Jaquemont et de trouver, dans les épopées sanscrites, certaines traditions qui corroborent ces hypothèses ethnographiques.

En outre du point spécial de ses recherches, M. Vivien de Saint-Martin aborde plusieurs des questions relatives à ces antiques migrations des peuples asiatiques, qui forment un des premiers chaînons de l'histoire de l'humanité: son savant ouvrage montre quels secours nous promet, à cet égard, l'exploration des littératures orientales.

Histoire des révolutions et des guerres d'Italie en 1847, 1848 et 1849, par le général G. Pepe. Paris, 1850; 1 vol. in-8° : 5 fr.

Le général Pepe a commandé les troupes napolitaines envoyées d'abord au secours des révolutionnaires lombards; ensuite, lorsque le roi les eut rappelées, il se rendit à Venise et fut chargé de la défense de cette ville. Il a donc pris une très-grande part aux événements qu'il raconte, et il aurait pu rendre son livre fort intéressant s'il avait su se tenir en garde contre les suggestions de l'esprit de parti. Malheureusement dès les premières pages on reconnaît que son but est de faire, non de l'histoire calme et impartiale, mais une apologie complète de l'armée italienne, de son courage

indomptable et de sa valeur sans pareille. Il commence par son propre éloge avec cette naïve complaisance qu'on remarquait déjà dans ses *Mémoires* publiés il y a trois ou quatre ans; puis il traite avec le plus profond mépris ses adversaires, accolant aux noms de leurs plus illustres généraux des épithètes injurieuses; enfin, l'enthousiasme croissant toujours, il proclame les Italiens supérieurs à toutes les autres nations, dans la guerre comme en toute autre chose, ce qui, dit-il, excite sans cesse contre eux la jalousie de tous les peuples étrangers tant ils en éprouvent de dépit.

C'est dommage que le général Pepe s'abandonne ainsi au sentiment de l'orgueil national, car il était bien placé pour rendre d'utiles services à la cause italienne, en signalant les fautes commises, en montrant combien l'exagération et les fanfaronnades lui ont fait de mal, en apprenant à ses compatriotes à puiser des leçons dans la persévérance, l'esprit d'ordre et le respect du devoir dont leurs ennemis ont donné l'exemple. Un chef militaire doit surtout apprécier de telles qualités, qui sont les éléments nécessaires pour obtenir un succès durable. Les révolutions s'opèrent avec des barricades, mais l'indépendance s'achète sur d'autres champs de bataille où il lui faut d'autres champions que les héros d'émeute. Le général Pepe pouvait d'autant mieux éclairer l'Italie à cet égard, que lui-même n'appartient point au parti exalté; son unique désir était de rendre sa patrie indépendante, et ses sympathies politiques le portaient à se rattacher à la monarchie constitutionnelle plutôt qu'aux projets des républicains dont il regardait l'exécution comme impossible et dangereuse. Malgré le soin qu'il prend de ne pas aborder cette question, il ressort évidemment de son livre que le principal obstacle, contre lequel s'est brisé l'élan de l'Italie, gît dans les idées révolutionnaires qui entraînent toujours avec elles l'anarchie et le désordre. Un peuple qui veut conquérir son indépendance a besoin de concentrer tous ses efforts sur cet unique objet; il doit même ne pas hésiter à faire momentanément le sacrifice de sa liberté politique et remettre ses destinées entre les mains d'un dictateur, afin d'étouffer la lutte des ambitions rivales qui se disputent le pouvoir et le frappent d'impuissance. Washington n'au-

rait sans doute jamais réussi à délivrer sa patrie si les Etats de l'Amérique s'étaient disputé sur la forme de leur gouvernement avant même d'être sûrs de pouvoir s'en donner un. En de pareilles circonstances, l'unité d'action est la première chose nécessaire. Or voilà précisément ce que les Italiens n'ont pas su comprendre. Au lieu de ne songer d'abord qu'à s'unir tous sous un chef habile et résolu, ils se sont divisés sur des questions secondaires d'organisation, ils ont fait comme ces deux compagnons de la fable qui se disputaient la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Le parti républicain, ou plutôt radical, a, par ses excès, semé la défiance, attisé la discorde, tandis qu'il importait, au contraire, d'obtenir à tout prix la plus grande harmonie possible entre les divers Etats dont l'intérêt commun et la seule affaire urgente devaient être l'indépendance nationale.

Le général Pepe reconnaît que le mouvement italien n'était pas très-populaire; il avait pour lui les classes éclairées; il comptait de nombreux partisans dans les villes, mais les campagnes ne lui étaient point favorables. Or l'agitation révolutionnaire ne pouvait que lui nuire en éveillant des craintes fort légitimes chez ceux qui, par leur position de fortune et d'influence, se trouvaient le mieux placés pour lui prêter appui, et certes, cette perte n'était nullement compensée par l'enthousiasme d'une multitude plus propre à faire des manifestations bruyantes, des promenades aux flambeaux, des désordres de toute espèce, qu'à former une armée digne de la cause pour laquelle il s'agissait de combattre.

Les pièces officielles témoignent du peu d'harmonie qui régnait entre les meneurs politiques, dont les rivalités et les prétentions ambitieuses entravaient sans cesse l'action des chefs militaires. Pour bien apprécier le mérite réel de l'armée italienne, il faut tenir compte de cette fatale influence, et, sans aller aussi loin que le général Pepe, on rendra justice au courage et au dévouement dont elle a fait preuve en diverses rencontres, surtout pendant le siége de Venise. Ce qui a manqué aux Italiens, c'est un homme assez fort pour dominer les intrigues des agitateurs révolutionnaires et les clameurs de la foule, assez habile pour profiter des circonstances

qui, dans les premiers temps de l'insurrection du moins, semblaient promettre un succès aussi prompt que facile ; en songeant à l'assassinat de Rossi et à l'expédition de Charles-Albert, on peut ajouter que c'est aussi le cachet de loyauté et de franchise sans lequel de telles entreprises ne doivent conduire qu'à de tels désastres.

MEMOIRS OF THE QUEENS OF SPAIN, FROM THE CONQUEST OF THE GOTHS TO THE ACCESSION OF HER PRESENT MAJESTY ISABELLA II, by Anita George; edited with introduction and notes by Miss J. Pardoe. (Mémoires des reines d'Espagne depuis la conquête des Goths jusqu'à l'avénement de S. M. Isabelle II, par Anita George, publiés avec une introduction et des notes par Miss J. Pardoe). London, 1850 ; 1 vol. in-8°.

L'Espagne, quoique le pays le plus chevaleresque de la chrétienté, n'a jamais permis à l'influence des femmes de prendre beaucoup d'essor. On ne sait à peu près rien de ses anciennes reines, qui portaient les noms si romanesques de Clodosinda, Egilona, Gandiosa, Amulina ; et sur la plupart de celles des temps modernes l'histoire se borne à nous dire qu'elles furent mariées, peu aimées, fort négligées même, et finalement enterrées. Cependant, çà et là se rencontre quelque épisode intéressant, du genre de ceux qui forment le sujet des vieilles ballades espagnoles. Tel est, par exemple, le trait suivant qu'on raconte de Dona Nuna, femme de Don Sancho, roi de Navarre.

« Avant de partir pour aller combattre les Mores, Don Sancho recommanda expressément aux soins de sa femme, un cheval auquel il attachait un grand prix. A cette époque, les Espagnols regardaient leurs chevaux, leurs faucons et leurs armes comme leurs biens les plus précieux. Pendant l'absence du roi, Garcia, le fils aîné, demanda à la reine de lui prêter le coursier favori de son père, et elle était sur le point de le lui accorder, lorsque Pedro Sese, l'écuyer du roi, intervint et lui représenta combien elle indisposerait son royal époux en agissant ainsi. L'impétueux jeune homme, indi-

gné de ce refus, écrivit aussitôt à son père, en accusant Dona Nuna de relations criminelles avec l'écuyer. Surpris d'une nouvelle si extraordinaire, le roi revint en toute hâte. Quoique la conduite antérieure de la reine donnât le démenti le plus formel à cet infâme soupçon, il semblait, d'un autre côté, tout à fait impossible qu'un fils eût inventé un pareil conte sans avoir aucun indice à l'appui. Son frère Ferdinand ne confirma point son accusation, mais il ne la démentit pas non plus, et répondit aux questions du roi de manière à rendre sa perplexité plus grande encore. La malheureuse reine fut donc enfermée dans le château de Najera, et les nobles assemblés décidèrent que, selon la coutume du temps, sa culpabilité ou son innocence serait constatée par un duel, et que, soit que son champion fût vaincu, soit que nul chevalier ne se présentât pour soutenir sa cause, elle serait mise à mort. Les chances en faveur de Dona Nuna étaient bien faibles; le haut rang de son accusateur détournait la plupart de ceux qui, convaincus de son innocence, auraient autrement sacrifié avec joie leur vie pour elle; le jour fatal arriva sans apporter aucun espoir de salut à la pauvre victime. Dans cette extrémité, comme une cruelle et honteuse mort semblait inévitable, un champion se présenta et accepta le défi du calomniateur. Le hardi chevalier, qui plein de compassion pour la malheureuse mère, persuadé de son innocence, ou animé par quelque haine particulière contre l'accusateur, épousa la cause de Nuna, était Don Ramiro, fils naturel du roi et d'une noble dame de Navarre. L'issue de ce combat, quelle qu'elle fût, ne pouvait qu'affliger le roi, mais un moine renommé pour son éloquence et sa sainteté, s'interposa heureusement et empêcha le duel. Frappé d'horreur à la vue de deux frères armés l'un contre l'autre, il descendit dans la lice et par ses paroles remua si profondément les cœurs de Garcia et de Ferdinand, que ces deux princes vinrent se jeter aux pieds du roi, et avouèrent leur crime, en proclamant la fausseté de l'accusation portée contre leur mère. Après leur avoir adressé de sévères reproches, Don Sancho remit à la reine le soin de les punir, lui donnant tout pouvoir pour cela. Cédant aux instances de la noblesse, Dona Nuna consentit à pardonner, mais elle exigea du roi qu'il nommât son

galant champion héritier du comté d'Aragon, sa noble conduite ayant effacé la tache de sa naissance. »

Cet incident, qui eut lieu dans le commencement du onzième siècle, a probablement été la source des anecdotes semblables que l'on trouve dans diverses ballades anglaises et flamandes.

L'histoire de Maria de Montpellier nous offre une singulière méthode pour choisir le nom de baptême d'un enfant. Il est vrai que c'était une princesse grecque, qui probablement suivait en cela quelque usage de l'Orient.

« En 1208, elle donna naissance à son unique fils Jacques, surnommé plus tard le Conquérant. Maria désirant lui choisir un patron parmi les saints apôtres, et craignant que la préférence donnée par elle à l'un d'eux n'indisposât les autres, ordonna de placer six cierges allumés autour du berceau. Chaque cierge portait le nom d'un apôtre, et celui du patron guerrier de l'Espagne ayant surpassé tous les autres en éclat et en durée, le prince fut baptisé du nom de Santiago (saint Jacques). »

Jacques le Conquérant se montra digne de la protection du saint; dès l'âge de 11 ans jusqu'à celui de 70, il ne quitta guère les champs de bataille, combattit plus de trente fois les Mores et fut engagé dans de continuels conflits, soit avec ses sujets, soit avec ses voisins chrétiens.

Dans la notice sur Costanza Manuel, nous trouvons d'intéressants détails concernant sa rivale mieux connue, la malheureuse Inès de Castro.

La biographie de Blanche de Bourbon renferme celle d'une beauté presque aussi célèbre qu'Inès, Maria Padilla. Les chroniqueurs racontent que la jeune reine voulant s'assurer l'affection de son époux, eut recours à une sorcière juive, qui lui procura une ceinture dont la vertu devait être aussi efficace que celle attribuée par la fable au ceste de Vénus. Mais la sorcière avait été gagnée par la famille de sa rivale, et la ceinture passée autour de la taille de Blanche prit aux yeux du roi la forme d'un hideux serpent.

Dans les mémoires de Dona Maria d'Aragon nous avons l'épisode de Don Alvaro de Luna, ce fameux favori, qui, par les circonstan-

ces de son élévation et de son long pouvoir, rappelle à la fois Wolsey et Richelieu, et dont la fin tragique contraste étrangement avec la splendeur plus que royale de sa prospérité. Il recevait la cour dans ses domaines avec un faste inouï, et donna une fois un tournois où cent chevaliers joutèrent en présence du roi. L'auteur fait une description fort curieuse des brillantes fêtes de cette époque, où se déployait le luxe le plus extravagant dans de courts intervalles de paix, suivis bientôt des horreurs de la guerre civile.

Ce premier volume s'arrête à Dona Juana de Portugal; le second renfermera une période beaucoup plus riche en matériaux, et, par conséquent, aussi, plus propre à exciter l'intérêt du lecteur. L'histoire d'Espagne, traitée de cette manière, offre d'ailleurs un grand attrait, parce que, plus que toute autre, peut-être, elle abonde en caractères originaux et en scènes dramatiques.

NATAL, CAP OF GOOD HOPE, A GRAZING, AGRICULTURAL, AND COTTON GROWING COUNTRY; COMPRISING DESCRIPTIONS OF THIS WELL-ENDOWED COLONY, FROM THE YEAR 1575 THO THE PRESENT TIME; by J.-S. Christopher. (Natal, cap de Bonne-Espérance, contrée favorable à l'agriculture, aux pâturages, et à la culture du coton, etc., par J.-S. Christopher.) London, 1850; 1 vol. in-8°, fig.

Les questions coloniales ont été déjà souvent traitées par des hommes pratiques, de manière à convaincre les lecteurs les plus sceptiques, des avantages immenses qu'on pourrait retirer d'un bon système d'émigration appuyé par le gouvernement avec tous les moyens dont il dispose. Pour l'Angleterre surtout, il est certain que ce serait le remède le plus efficace à la plaie du paupérisme dont elle souffre plus qu'aucun autre pays. Plus de trois millions d'individus y sont à la charge de la bienfaisance publique et privée, dont les secours insuffisants ne peuvent pourvoir à tous les besoins, tandis que du Canada jusqu'à la nouvelle Zélande, les colonies anglaises offrent encore des terres incultes en assez grand nombre pour

qu'il y eût de quoi doter chaque citoyen de la Grande-Bretagne d'une propriété de mille acres d'étendue. Sans doute, les divers projets d'émigration présentés à l'examen des hommes d'Etat, ne sauraient être mis en pratique sans rencontrer une foule d'obstacles, et l'on comprend qu'il importe d'étudier mûrement une question aussi grave. Mais l'utilité du but et l'efficacité du moyen ne sont en général point contestées. Comment se fait-il donc que l'Angleterre n'ait pas encore tenté d'essai de ce genre, et que possédant de véritables et vastes greniers d'abondance, elle laisse une partie de sa population périr de faim, plutôt que de lui en ouvrir les portes. On dirait que la malédiction du vieux marin: « De l'eau, partout de l'eau, et pas une goutte à boire! » repose sur la tête de ses enfants par suite de sa négligence à veiller sur leurs intérêts. Voilà du moins ce qui semble ressortir des faits publiés par M. Christopher, dont le livre indique une connaissance profonde de tout ce qui se rattache à l'histoire des colonies. Il réclame l'abandon du mauvais système actuellement en vigueur, grâce auquel le prix des terrains se maintient toujours trop élevé pour être à la portée non-seulement du pauvre, mais aussi de ceux qui ne peuvent disposer que de ressources médiocres. Il voudrait que le gouvernement fit à Natal un prêt d'un million de livres sterling, capital qui, suivant lui, pourrait être négocié à 3 et $^1/_2$ ou 4 pour cent, en donnant pour garantie le revenu colonial. Avec cette somme il exporterait dans la colonie, 100,000 individus, laboureurs, artisans, petits capitalistes, que l'on établirait sur le sol de la frontière, et qui rendraient déjà un grand service en la défendant contre les Kafirs, ce qui permettrait de retirer la garnison de 500 hommes qu'y entretient le gouvernement anglais. Il s'attache à prouver que l'emprunt serait promptement remboursé. Chacun des 100,000 émigrants, consommant une valeur de dix livres sterling en marchandises importées qui paient un droit de 7 et $^1/_2$ pour cent, cela ferait une somme de 75,000 livres, qui après déduction de l'intérêt de l'emprunt montant à 40,000 livres, laisserait un bénéfice annuel de 35,000 livres. Il ne doute pas d'ailleurs qu'au bout de trois ans la vente des terres ne couvrît la somme totale du capital avancé. Tous ces calculs

demandent sans doute à être vérifiés et contrôlés par des experts, mais M. Christopher paraît s'appuyer sur des données certaines; il a rassemblé tous les documents les plus dignes de confiance, et les détails qu'il fournit sur l'état actuel de la colonie, sur son histoire et sur ses ressources présentent un vif intérêt.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

MÉTAPHYSIQUE DE L'ART, par Antoine Mollière. Lyon, 1849; 1 vol. in-8°.

Nous voudrions que ce livre eût beaucoup de lecteurs. Il touche aux questions les plus graves de notre époque; il est empreint d'une élévation de sentiment qui entraîne et qui charme; c'est un noble et brillant effort pour relever l'art des bas-fonds où il se souille et se perd. Mais combien de gens reculeront devant ce seul titre: *Métaphysique de l'art!* Tout ce que nous pourrions dire pour les rassurer serait inutile; un livre de métaphysique doit être nécessairement d'un profond ennui. Et si nous entreprenions de donner une courte analyse de l'ouvrage, pour allécher le lecteur au moins par le petit nombre de pages qu'il serait condamné à lire, nous ne manquerions pas de faire tort à l'auteur, car notre résumé succinct serait indubitablement fort ennuyeux et assez peu intelligible, ce qui n'est point le cas du livre. Dans cet embarras, nous prenons le parti de laisser parler l'auteur lui-même, en transcrivant la partie du *Prologue* où il expose son but et l'idée-mère de son ouvrage. On verra que, s'il a le malheur de faire de la métaphysique, elle s'applique du moins à un objet tellement intéressant par lui-même, qu'il doit faire passer par-dessus quelque fatigue de réflexion et d'abstraction.

« Sans être pessimiste, il est juste de reconnaître que, dans la marche ascendante de l'art, il y a des temps d'arrêt déplorables. Quand l'art heurte à l'écueil du matérialisme corrupteur, alors, comme tout le reste, plus que tout le reste, car il touche de plus

près à la matière, on le voit fléchir et même reculer en arrière, sous la pression de cette cupidité, de ce besoin de jouir, qui deviennent les passions dominantes et énervantes de toutes les âmes. Littérature, musique, architecture, sculpture, peinture, littérature surtout, tous les arts en général, descendent alors, à l'envi, de leur milieu idéal pour favoriser l'idolâtrie renaissante : nouveaux Aarons, ce sont eux qui, oublieux de leur sacerdoce, fondent le veau d'or, autour duquel le peuple vient follement danser.

« A part quelques élus, qui conservent vierges dans leurs âmes les grandes traditions idéales, et qui, cohorte sincère et croyante, tiennent résolûment leur bannière haute sans capituler devant les exigences du mauvais goût et des mauvaises mœurs, le reste des artistes, troupe vulgaire, se rue aux faciles succès, aux succès de scandale, qui produisent l'or, qui lui-même paie le plaisir ! C'est dans ce cercle vicieux qu'ils tournent sans remords comme sans gloire. De là, les faibles études, les présomptueuses impatiences : de là, les flatteries, les provocations incessantes adressées par eux aux passions régnantes : de là, aussi, l'ordinaire abaissement du niveau social de la classe artistique dans le rapport précis de sa déchéance dans l'ordre moral. Que devient alors, en effet, cette fière république des travailleurs de l'idée *incarnée*, quand le sacerdoce de ses vieux maîtres s'est changé en métier, leur rude apostolat en spéculation complaisante, et leur haute initiative en folle indépendance ou en courtisannerie prosternée ?

« C'est ainsi que l'art *libéral* se fait *esclave*, et que la matière se *révolte* contre l'esprit. Aussi, aux vraies compositions, aux créations idéales se substituent en général, et le réalisme souvent impur de la forme vulgaire, et l'adresse prosaïque qui la reproduit machinalement. L'artiste devient le plus souvent un manouvrier, travaillant à n'importe quoi, pour qui paie, n'importe qui. Le pinceau, le crayon, le ciseau, la plume cessent d'être aux mains de l'homme des talismans créateurs ; ils tombent presque confondus avec les obscurs outils qui ne remuent que la matière ; heureuse est encore la société, s'ils ne deviennent pas de perfides instruments de perversion et de destruction.

« Voilà le mal, voilà les fléaux qui ravagent parfois la région divine de l'imagination. A qui la faute? où le remède?

« La faute! elle est à tout le monde : aux artistes qui flattent le vice : au vice, qui les provoque et qui les solde : influence réciproque damnable, qui dénature à un égal degré et les artistes et la société.

« Le remède! il serait évidemment dans le redressement du sens moral et religieux chez les uns et chez les autres; car, seul, ce sens, lorsqu'il est bien dirigé, enseigne à l'homme l'usage, sans l'abus, de tous les moyens à lui donnés pour accomplir sa destinée, c'est-à-dire se glorifier lui et sa cause. Or, pour arriver à ce redressement, les deux meilleurs, les deux seuls moyens seraient le travail de l'intellect et la réflexion du cœur. Jérémie, le prophète, nous donne le secret des désordres et de la désolation de la terre dans cette simple parole si prodigieusement philosophique : «Parce « qu'il n'est personne qui réfléchisse avec le cœur : » *Quia nullus est qui recogitet corde*[1]. Il n'y a que l'irréflexion qui pourrait voir là une confusion inintelligente des différents modes de notre fonctionnement idéal. La logique et la morale sont plus identiques qu'on ne pense : l'intellect et le cœur sont UN. L'intellect et le cœur donc, s'éclairant réciproquement sur leurs égarements réciproques, donneraient à l'imagination, cette faculté naïve de l'esthétique, les seules lumières à la lueur desquelles elle pût contempler et reproduire sagement l'invisible dans le visible : le beau dans le réel.

« On arriverait, de la sorte, à reconnaître que des causes générales d'altération dans l'art que nous venons d'assigner, est née une cause secondaire qui est devenue la plus puissante de toutes; car elle a été élevée au rang de principe par ceux-là mêmes qui avaient à légitimer leurs actes, jusque-là trop évidemment coupables.

« Je veux parler de la fausse idée de l'art, formulée par ces sophistes corrompus, qui ne font jamais défaut aux producteurs et aux admirateurs corrompus comme eux. Existe-t-il, en effet, une erreur, un vice qui n'ait eu sa synthèse, c'est-à-dire sa tentative de

[1] Jérémie, XII, 11.

justification? car, ainsi que l'a dit un homme d'esprit : au lieu de pratiquer ses maximes, qui ne cherche à *maximer* ses pratiques? L'épicurien égoïste a donc subordonné l'art à ses désirs, que dis-je? à ses appétits; il en a fait l'humble sultane de ses grossières voluptés. L'homme, qui réfléchira avec son intellect et avec son cœur, placera, au contraire, l'art au-dessus de sa tête, comme le rayonnement de la divine essence, source lumineuse de laquelle descendront à son imagination et les bonnes pensées et les pures ardeurs; de la sultane avilie, il fera le coryphée mystique et grave qui doit le conduire au banquet des noces de l'âme avec le type idéal du beau.

« Mais pour atteindre ces hauteurs, où l'air pur de la vérité enivre l'intelligence, il faut s'alléger de tout poids terrestre. Il faut, de plus, choisir une méthode d'étude qui ne s'obstine pas dans les recherches microscopiques d'une analyse éternelle. Lorsque l'analyse, utile pour scruter, a observé les éléments épars d'une science quelconque, il faut qu'une synthèse vitale les réunisse, les groupe, et, après en avoir fait un tout relatif, il lui assigne sa place et son rang dans l'ensemble des connaissances humaines. En d'autres termes, l'analyse apporte les pierres; la syntèse fournit le ciment, et elle construit l'édifice, en le coordonnant avec le monument général que le génie de l'homme élève par sa pensée à la gloire de la vérité. La loi de cette architecture idéale est l'unité : car l'unité est la forme parfaite et dernière de la vérité. Si donc la vérité est une, les sciences, qui ne sont que l'expression nécessaire de la gravitation humaine vers elle, ne devront-elles pas être unes aussi? Si la vérité est la sève de l'arbre de la science, toutes les branches que cette sève alimente ne devront-elles pas se rattacher à un tronc unique? Si elle est la pierre culminante de la pyramide, toutes les lignes du monument ne devront-elles pas monter et converger vers ce point suprême?...

« Or, s'il en est ainsi des sciences, par rapport à la vérité, qui les lie toutes ensemble par une communauté d'essence et de but nonobstant la diversité de leurs moyens, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'art en général, et qui oserait lui contester sa place

dans le faisceau sacré ? N'est-il pas un des modes d'activité les plus énergiques et les plus influents de la causalité humaine ? Aujourd'hui que les moindres choses s'exagèrent dans des synthèses ridicules, méconnaîtrait-on sa puissante influence sur les pensées et sur les mœurs ? Quand l'art incarne les types religieux, quand il redit l'histoire de l'humanité ou de la patrie, quand il retrace et poétise les mœurs privées, quand il reflète et reproduit les divines beautés de la nature, ou la pensée, le sentiment et la forme isolée de l'homme, son maître et son roi, n'est-il pas, ne peut-il pas être presque toujours, dans son vaste ensemble, le plus séduisant prédicateur de la vérité et de la vertu, ou le plus indécent suborneur de l'erreur et du vice ? Plus durables que ceux de la parole, plus animés, plus brillants que ceux de l'Ecriture, qui, toutes deux, du reste, lui appartiennent et relèvent de lui, son action, ses enseignements ne sont-ils pas encore plus universels et plus pénétrants ? N'est-il pas enfin, au milieu des multitudes passionnées ou ignorantes, l'auxiliaire, affirmatif ou négatif, mais toujours indispensable, de tous les acteurs dans l'éternel combat de la chair et de l'esprit ?

« Faudrait-il donc, parce qu'il est obligé de se servir de la matière pour se produire, le retrancher injurieusement du monde idéal ? Evidemment il y aurait là injustice et sottise, comme si on rejetait dans le monde matériel, par exemple, l'art littéraire lui-même, parce qu'il se sert de signes sensibles, et, en général, toute chose symbolisée, parce que son symbole touche à la matière. Procéder ainsi serait singulièrement méconnaître la nature mixte de l'homme qui se complique toujours de l'élément idéal et de l'élément matériel, éminemment combinés par la vie en lui et en tout ce qui émane de lui.

« Et cependant c'est cette erreur qui a presque toujours condamné l'art à errer à l'aventure, sans principe essentiel, sans but déterminé, à travers je ne sais quel monde fantastique, qu'illuminent seuls les éclairs intermittents de ses génies, monde inférieur à celui des penseurs, qui en abandonnent à tort la jouissance plus spéciale au vulgaire, esclave des sens. Faut-il s'étonner, après cela,

que si souvent les artistes aient oublié leur devoir et faussé leur mission ; qu'ils n'aient été dès lors que des *arrangeurs*, plus ou moins heureux, de formes plus ou moins élégantes ; qu'ils aient joué comme des enfants ignorants avec leur merveilleux alphabet ; qu'ils aient abusé comme des femmes coupables de leurs attraits séducteurs ; enfin, pour tout dire en un mot, qu'ils aient adoré et fait adorer leur idole pour le Dieu qu'elle devait représenter?

« Le meilleur travail, dans l'intérêt de l'art, ne serait donc pas de l'étudier en lui-même et abstractivement, mais bien de l'apprécier à un point de vue unitaire et dans son rapport général avec la nature, les actes et les destinées de l'homme. Un semblable examen fera seul arriver sûrement à la découverte de sa notion pure et de sa vraie loi. Qui ne comprend, en effet, que, du moment qu'on admet, et qui pourrait le contester ? que l'art est un acte humain, important, nécessaire, idéal et matériel, et non simplement matériel, expressif, par conséquent, de besoins, de pensées et de sentiments divers, il faudra qu'il se coordonne avec tous les autres actes de l'homme, pour tendre avec eux tous au but unique, qui aura été reconnu devoir être le terme nécessaire de tous ces efforts ? Il devra donc dépendre rigoureusement et des théories scientifiques et des dogmes religieux, comme l'instrument destiné à les réaliser dans la sphère d'activité qui lui sera assignée. Par ce mode d'étude disparaîtront d'incroyables anomalies, des contradictions, offensant la logique du bon sens et les instincts natifs de la conscience ; il n'y aura pas une morale spéciale pour l'art et les artistes, une notion spéciale du beau, en dehors des règles des convenances publiques et des croyances religieuses. On ne verra pas des artistes légers et des critiques déplorables, confondant les moyens avec le but, proclamer ce ridicule axiome : l'*art pour* l'*art*, et tenter ainsi de remplir le vide de leur âme à l'aide d'un enthousiasme sans direction objective et, partant, sans raison d'être. Suivant la loi universelle de la vie, tout, dans sa diversité, convergera vers un centre commun, et se rattachera à l'ensemble par une nécessaire relation.

« Je vais donc rechercher les titres de ce noble déchu et rétablir sa généalogie divine. Je vais, en me plaçant au point de vue

métaphysique simple, et non pas au point de vue *technique* et *matériel* que j'abandonne aux vrais praticiens plus compétents que moi à cet égard, je vais, dis-je, tâcher de formuler quelques-unes de mes méditations sur son origine et sa nature, ses moyens et son but. Je vais donc l'étudier, non plus en l'appréciant spécialement dans sa sphère intime et limitée suivant l'usage communément admis, mais en le ramenant sous le régime des lois générales corrélatives de l'intellect, de l'imagination et du cœur, et en déterminant ses rapports essentiels avec toutes les faces de l'être, avec toutes les puissances vives de l'âme humaine. Je vais enfin établir, que ses actes ont pour but autre chose qu'un simple divertissement, qu'une agréable jouissance pour l'œil de la chair; qu'il est une haute fonction sociale; qu'il est l'organe de l'initiation de l'homme à la vérité absolue par l'imagination; qu'il est la pure volupté de l'œil de l'esprit.

« Deux classes d'hommes se font particulièrement illusion sur l'art: les hommes très-irréligieux et les hommes très-religieux. Aux premiers je vais donc dire: l'art est chose religieuse; aux seconds, l'art n'est pas chose profane. Telle sera la double conclusion pratique de ce livre.»

DOCTRINE DÉMOCRATIQUE: Traité des devoirs de l'homme et du citoyen expliqués par leurs rapports corrélatifs avec les droits naturels, sociaux et politiques, par L.-P. Riche-Gardon. Paris, 1850; 1 vol. in-8°: 2 fr. 50.

En ouvrant ce volume, nous espérions enfin y trouver quelque chose de clair et de positif sur le système de la démocratie sociale dont on parle beaucoup sans être parvenu, jusqu'à présent, à en donner une définition satisfaisante. D'après le titre, nous avions pensé que l'auteur, traitant des devoirs de l'homme et du citoyen, aborderait résolûment le domaine de la pratique, et nous montrerait comment les théories du socialisme peuvent être appliquées et se concilier avec les conditions essentielles de la nature humaine. C'est en effet là le problème qu'il s'agit de résoudre. Il est bien

certain qu'une fois sa solution trouvée, tout le monde serait bientôt d'accord pour l'adopter, puisqu'elle réaliserait le bonheur universel, la justice pour tous. Mais ce résultat ne peut s'obtenir qu'en laissant de côté les utopies et les phrases déclamatoires qui ne prouvent absolument rien. L'imperfection de l'ordre social actuel est un lieu commun sur lequel on a tout dit, et malheureusement la plupart des écrivains n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Ils continuent à exercer sur cet éternel thème leur imagination plus ou moins ingénieuse, leur faconde plus ou moins prolixe, sans paraître se douter que l'homme avec ses passions et ses intérêts puisse être un obstacle à la réalisation de leurs beaux rêves. Ils supposent toujours une métamorphose complète dans les rapports sociaux ainsi que dans les tendances individuelles et n'oublient qu'une chose, pourtant assez nécessaire, c'est le moyen de l'opérer.

M. Riche-Gardon n'est pas, à cet égard, plus heureux que ses collègues, quoiqu'il se soit proposé de traiter précisément la question au point de vue pratique, et d'indiquer comment les principes de la démocratie sociale doivent être introduits dans la législation de notre époque pour s'y développer graduellement, sans produire les fâcheuses conséquences qu'entraînerait un changement trop brusque de système. L'intention est fort bonne, on ne saurait le nier, elle est tout à fait pacifique et cherche à procéder par voie de réformes afin d'empêcher les mesures révolutionnaires. Mais, comme il arrive souvent, l'auteur ne semble pas s'être rendu compte de la portée de ses réformes. Il expose un plan d'organisation transitoire de l'industrie, qui, s'il était possible, tendrait tout simplement à bouleverser de fond en comble l'état présent de la société. C'est en quelque sorte un retour aux anciennes corporations de métiers reconstituée sur des bases plus larges. Les professions diverses formeraient, dans chaque localité, autant de petites associations ayant chacune son conseil chargé d'administrer ses intérêts, de surveiller l'exécution des règlements, puis de transmettre par une certaine filière hiérarchique les demandes et les vœux des différentes branches d'industrie à un conseil central qui, après en avoir pris connaissance, les ferait parvenir au gouvernement.

Dans cette organisation passablement compliquée, M. Riche-Gardon prétend voir un moyen aussi simple que facile d'appliquer les principes du socialisme, sans porter atteinte aux droits acquis ni troubler l'ordre existant. Mais nous ne pouvons partager sa confiance. Il nous semble d'abord que la liberté individuelle serait nécessairement compromise par l'association forcée qui imposerait à chacun l'obligation de faire partie d'un groupe déterminé dont il ne lui serait plus permis de sortir. On arriverait presque inévitablement à créer ainsi des castes qui deviendraient bientôt héréditaires, et l'on arrêterait l'essor industriel produit par la libre concurrence. D'ailleurs, une semblable organisation du travail ne peut être établie et maintenue qu'à l'aide d'un despotisme absolu. Supposer, comme le fait M. Riche-Gardon, qu'elle existerait sans inconvénient à côté et en dehors de l'action gouvernementale, c'est s'abuser étrangement. Ou bien elle dominerait le pouvoir exécutif, ou bien elle serait dominée par lui; et dans l'un et l'autre cas les résultats seront à peu près les mêmes : nous aurions le joug du communisme avec son cadre de fer dans lequel chacun occuperait sa case qu'il lui serait interdit de jamais quitter. Mais l'auteur n'admet pas que le succès de son plan puisse même être douteux, il suppose chez tous les citoyens un accord parfait, un dévouement admirable aux intérêts de la communauté, une sagesse et une modération qui doivent applanir tous les obstacles. Ses projets pour la régénération sociale indiquent à cet égard une ingénuité naïve, qui prouve que M. Riche-Gardon n'a guère approfondi les tristes faiblesses de la nature humaine, ni beaucoup étudié les effets produits par l'application des lois diverses dont on a déjà fait l'expérience. Ainsi, par exemple, à propos des enfants trouvés, il parle de la recherche de la paternité comme d'un moyen merveilleux de remédier aux maux qu'il déplore, et il regrette vivement qu'elle ne soit pas admise dans la législation française, sans paraître se douter que là où elle existe, elle offre plus d'inconvénients que d'avantages. Il en est de même de la plupart des autres mesures qu'il propose. Elles exigeraient la stricte observation de devoirs nombreux, et souvent plus difficiles à remplir que ceux imposés par l'état social actuel. Or comment ob-

tenir cette observation? c'est ce qu'il ne nous dit pas. Peut-être croit-il que la doctrine démocratique aurait par elle-même la vertu de rendre les hommes meilleurs. Mais, hélas! on en a fait l'essai et il serait difficile de conserver encore quelque illusion à cet égard. L'histoire des cantons suisses, durant les vingt dernières années, présente une série d'expériences fort instructives pour qui s'est donné la peine de les suivre. Toutes les formes de la démocratie y ont été mises à l'épreuve, sans autre résultat qu'un affaiblissement bien marqué des notions morales et du vieil esprit républicain qui avaient fait la gloire et la prospérité de la Confédération. Ce sont là des faits dont le langage est plus concluant que toutes les déclamations de l'éloquence humanitaire.

Sans doute, il serait très-désirable que les hommes vécussent en frères et que la charité chrétienne devînt la loi suprême des sociétés. Mais pour atteindre ce but, ou du moins pour en approcher autant que possible, l'action du sentiment religieux nous paraît infiniment préférable à celle d'une doctrine qui prétend *dicter la foi par la raison*.

Qu'est-ce que l'autorité de la raison? M. Riche-Gardon se charge de nous l'apprendre dans l'appel qu'il adresse aux écoles socialistes: l'une des causes qui empêchent le succès du socialisme « est, dit-il, dans les prétentions contradictoires et prématurées ou extrêmes de plusieurs écoles. » Tâchez donc de vous mettre d'accord, messieurs les réformateurs, et quand vous serez parvenus à vous entendre sur les bases de votre système, faites en sorte qu'il ne croule pas dès la première tentative d'application. Alors seulement la société pourra voir si ce que vous lui offrez lui convient mieux que ce qu'elle possède. Mais jusque-là elle ne peut vous considérer que comme des ennemis conjurés pour sa ruine, seul point sur lequel vous soyez unanimes, et certes elle a bien le droit de se défendre; non-seulement la foi lui en fait un devoir, mais aussi la raison que vous invoquez le lui commande impérieusement. Que penseriez-vous, en effet, d'un propriétaire qui consentirait à démolir immédiatement sa maison, imparfaite peut-être mais habitable pourtant, et à coucher à la belle étoile avec sa famille pour un temps indéterminé,

parce qu'un architecte lui proposerait de construire une autre demeure dont les matériaux mêmes seraient encore à créer, et que diriez-vous encore si l'architecte, au lieu d'approprier le nouvel édifice aux besoins du propriétaire, prétendait commencer par façonner le propriétaire aux exigences de l'édifice idéal qu'il aurait rêvé? Evidemment vous vous écrieriez : Ces deux hommes sont aussi fous l'un que l'autre. Eh bien! l'architecte c'est vous, et le propriétaire c'est la société.

De l'émigration européenne dans ses rapports avec la prospérité future des colonies, par S. Linstant. Paris, 1850; in-8° : 3 fr. 50. — Des émigrations européennes dans l'Amérique du Sud, par B. Poncel. Paris, 1850 ; in-8°.

En présence du malaise social qui tourmente l'Europe et qui s'y manifeste par des bouleversements au milieu desquels la civilisation semble menacée de périr, les idées se tournent avec espoir vers l'émigration, comme vers un moyen de salut. En effet, si l'on est trop à l'étroit dans l'ancien monde, le nouveau présente de vastes étendues de territoire qui n'attendent que des bras pour les cultiver et sur lesquelles une population intelligente et laborieuse trouverait des ressources abondantes.

L'Amérique appelle les travailleurs d'Europe, elle aura longtemps encore besoin de leur concours, qui d'ailleurs lui deviendra de plus en plus nécessaire à mesure que l'abolition de l'esclavage fera de nouveaux progrès. L'utilité de l'émigration ne saurait donc être contestée, et ses avantages sont aussi grands pour le pays qui la reçoit que pour celui qui la donne. C'est une espèce de répartition des forces humaines qui semble répondre aux vues de la providence et dont l'effet doit être d'améliorer le bien-être général. D'où vient alors que jusqu'ici l'on n'ait pas pu s'entendre sur les moyens d'atteindre ce but, et que les efforts individuels, bien que renouvelés sans cesse, n'aient produit que de si faibles résultats? C'est la question que cherche à résoudre M. Linstant, dont l'écrit se recommande par une étude approfondie du sujet ainsi que par

les intéressantes notions qu'il renferme sur la position des colonies soit anglaises, soit françaises où l'esclavage n'existe plus. A ses yeux, la prospérité future de ces colonies repose entièrement sur l'émigration européenne. Elles ont besoin de travailleurs libres pour remplacer les esclaves, et l'expérience leur a déjà prouvé que les nègres délivrés du joug qui pesait sur eux, sont tout à fait impropres à remplir cet office. Ils reprennent leur indolence naturelle, leur caractère insouciant, ils n'ont aucun des besoins de la vie civilisée qui stimulent l'ouvrier et soutiennent son zèle. Aussi les colons anglais ont-ils vainement cherché à séduire par l'appât du gain les nègres qui végètent dans la misère sur les côtes d'Afrique. Les vaisseaux que le gouvernement, cédant à leurs instances, avait envoyés dans cette intention, sont revenus à vide. Les colons, malgré leur répugnance, sont obligés de recourir aux blancs, et dès lors ils ont intérêt à favoriser l'émigration, qui seule peut leur fournir le nombre de bras nécessaire. Mais cette obligation en entraîne une autre: il faut changer les conditions du travail, renoncer aux habitudes contractées sous le régime de l'esclavage, assurer aux travailleurs les mêmes garanties de justice et d'équité qui règlent, en Europe, leurs rapports avec les maîtres. C'est là, pour ainsi dire, le nœud de la question. L'abolition de l'esclavage doit être accompagnée d'une réforme complète dans les mœurs et les institutions. Le succès ne peut être obtenu qu'à ce prix; les travailleurs libres ont besoin d'être traités autrement que des nègres; il est donc urgent de modifier les lois dans le sens de la libre concurrence, si l'on veut faire cesser l'état pénible de transition où l'abolition de l'esclavage a jeté les colonies.

Ces mêmes considérations s'appliquent en partie aux contrées de l'Amérique vers lesquelles on pourrait diriger les émigrants avec le plus de chance de réussite. Pour avoir une population laborieuse, active, capable d'exploiter convenablement les richesses du sol encore improductif, il vaut certes bien la peine de faire quelques sacrifices. Or les causes les plus fréquentes d'insuccès, qu'on attribue d'ordinaire à l'insalubrité du climat, et qui ont si souvent découragé les entreprises les mieux conçues, pourraient être neutralisées, en

grande partie du moins, par des mesures de prévoyance pour lesquelles l'intervention du gouvernement serait surtout efficace. Il est juste de protéger les émigrants, de ne pas les abandonner aux calculs égoïstes de la spéculation, de leur aplanir les premiers obstacles et de les mettre à même de pouvoir rendre les services qu'on attend d'eux. L'émigration doit être libre, mais sous la surveillance des gouvernements, qui par des secours judicieux peuvent la favoriser de la manière la plus efficace. Ce qu'il importe surtout de ne pas oublier, c'est que dans des établissements de ce genre, l'amour du travail, l'ordre et la moralité sont les conditions indispensables du succès. L'exemple de l'Angleterre montre combien est grande à cet égard l'influence de la mère-patrie, lorsqu'elle sait étendre et maintenir son action sur ses enfants, jusqu'au delà des mers, de sorte qu'ils ne puissent jamais se croire abandonnés d'elle. M. Linstant rend pleine justice à la sollicitude avec laquelle le gouvernement anglais a toujours étudié les questions qui se rattachent à l'émigration, et il cite souvent les enquêtes officielles faites à diverses reprises pour éclairer le sujet.

Le mémoire de M. Poncel insiste également sur ce point. Son principal but est d'attirer l'attention sur la supériorité qu'acquiert ainsi la race anglo-saxonne dans l'œuvre de la civilisation. Il la montre dominant déjà sur la majeure partie du Nouveau-Monde, tandis que la race romane n'y joue qu'un rôle tout à fait secondaire. M. Poncel ne cache pas que son amour-propre national souffre de ce parallèle peu flatteur pour la France. Mais cela ne l'empêche point de rendre hommage à l'habileté anglaise, et il voudrait seulement réveiller dans son pays, un esprit de salutaire émulation qui tendrait à rétablir l'équilibre en même temps qu'à compléter la métamorphose de ces vastes contrées aujourd'hui presque désertes, en foyers d'opérations commerciales et industrielles des plus lucratives. Un pareil résultat serait certainement le meilleur remède au malaise social dont se plaint l'Europe, et un excellent moyen de détourner les esprits des théories dangereuses, des rêves chimériques à la poursuite desquels ils usent vainement leurs forces.

L'HOMŒOPATHIE

OU LA

RÉFORME MÉDICALE EXPOSÉE AUX GENS DU MONDE,

PAR

JAMES TOUCHON,

Docteur.

Florence, 1850 ; 1 vol. in-18 avec le portrait de Hahnmann : 1 fr.

Dans ce petit volume d'une centaine de pages, l'auteur expose les principes de la doctrine homœopathique d'une manière assez élémentaire sans doute, mais suffisante pour faire comprendre en quoi consiste cette réforme médicale. Il se donne lui-même en exemple de son efficacité, car c'est à elle qu'il doit d'être guéri d'une maladie devant laquelle avaient échoué tous les efforts des médecins allopathes. Converti par ce résultat, il tient à propager les idées d'Hahnmann qu'il regarde comme le bienfaiteur de l'humanité. Dans ce but, il présente quelques directions sur l'emploi des remèdes les plus usuels qui peuvent être appliqués à la préservation des maladies et cherche à expliquer, avec autant de clarté que possible, l'action des petites doses ; puis il rend compte d'un certain nombre de guérisons obtenues par ce moyen, et il termine par une notice sur Hahnmann, suivie de la statistique de l'homœopathie dans les différents pays. Le travail de M. Touchon offre ainsi un petit résumé commode à l'usage des personnes qui désirent avoir quelques notions sur la nouvelle théorie médicale, sur les effets de son application et sur l'état actuel des établissements où ses préceptes sont en vigueur.

NOVEMBRE 1850.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE DE LA CRITIQUE CHEZ LES GRECS,
SUIVI
DE LA POÉTIQUE D'ARISTOTE ET D'EXTRAITS DE SES PROBLÈMES
AVEC TRADUCTION FRANÇAISE ET COMMENTAIRE,

par

M. E. EGGER.

Paris, 1849; in-8°.

Le volume dont nous venons de rapporter le titre comprend une foule de faits intéressants pour l'histoire littéraire de la Grèce, fruit d'une érudition active et curieuse qui s'étend sur les temps modernes comme sur les temps anciens. On y trouve des rapprochements et des contrastes nouveaux, souvent justes, toujours spirituels, entre les écrivains et les critiques de la France et de la Grèce; des discussions bien conduites sur divers points de critique esthétique, historique, philologique; des documents précieux pour la résolution de problèmes encore pendants; enfin, une traduction qui a dû coûter bien des travaux et des soins pour réunir à un degré aussi satisfaisant, vu l'extrême dif-

ficulté de l'œuvre, la double condition de fidélité et de clarté exigée par les lecteurs français.

Nous aurions désiré une moins grande profusion d'autorités et un choix plus sévère entre elles; un examen plus attentif des témoignages; une distinction plus franche et plus précise des diverses branches de la critique, et surtout une étude plus approfondie des idées de Platon sur les questions relatives à la philosophie du goût, et un parallèle plus complet des doctrines esthétiques d'Aristote et de son maître.

Mais on comprendra mieux la nature et la portée de nos *desiderata,* si nous laissons parler le savant critique qui a traité le même sujet, il y a près de vingt ans, dans la *Revue d'Edimbourg* [1]. Ses idées n'ont rien perdu, ce nous semble, de leur justesse et de leur profondeur, et nous nous efforcerons de les reproduire avec fidélité, en supprimant toutefois les passages qui s'adressent plus particulièrement aux lecteurs anglais.

«Les vues hardies, le style brillant et le vaste domaine de la critique moderne, ont jeté dans l'ombre les productions moins éblouissantes et moins étendues des écoles classiques. En particulier, les auteurs grecs qui ont traité des principes du goût n'ont pas obtenu une juste part de cette attention qui s'est portée si constamment sur les orateurs et les poëtes; toutefois, si les premiers n'ont pas reçu en partage le même don d'inspiration que les seconds, ils analysent, du moins, avec beaucoup d'habileté, et dévoilent d'une manière très-profitable la source et le secret de leur excellence. Ces regrets ne sont point l'expression d'une vaine et triste pédanterie, mais ils sont provoqués par la

[1] *The Edinburgh Review*,. Septemb 1831.

négligence trop réelle avec laquelle sont traités les trésors de la critique grecque, par ceux-là même qui en appellent le plus hautement à son autorité. On parle d'Aristote ou de Longin, sous l'influence d'une vague prévention, qui fait de l'un, comme le Dracon de la critique, et de l'autre, la réalisation du sublime qu'il a, dit-on, si bien décrit. Cependant rien n'est plus indulgent pour le génie que l'esprit des préceptes d'Aristote, et Longin [1] se distingue bien plus par la vigueur de son intelligence et la clarté de ses vues, que par l'élévation et la noblesse d'un style qui pèche quelquefois contre la justesse de la pensée, et souvent contre la pureté de la diction. Veut-on une preuve de l'ignorance à laquelle nous faisons allusion? Tout le monde a entendu parler des clameurs absurdes poussées par certains critiques modernes contre les unités dramatiques de temps et de lieu. *Sauvons Aristote*, tel était le cri des combattants, tel était le point le plus chaudement disputé, celui que l'on considérait comme vraiment classique; on affirmait hardiment, et l'on croyait aussi légèrement qu'Aristote avait confiné l'action dramatique à un lieu unique et en avait borné la durée à l'espace de temps que les événements représentés exigeaient réellement; et, cependant, Aristote, quoiqu'il insiste sur l'importante unité du sujet, ne dit pas un mot de celle de lieu, et ne mentionne qu'une seule fois la condition du temps, dans un passage ouvertement contraire à l'opinion de ceux qui en soutiennent la nécessité.

[1] Ou plutôt l'auteur du traité *du Sublime*. Nos doutes sur les titres de Longin à être considéré comme l'auteur de ce beau traité, n'ont point été affaiblis par la défense plus passionnée que solide du critique d'Edimbourg, ni par les conclusions trop promptes et trop absolues que tire M. Egger de la citation de Moïse rapportée par Jean de Sicile. (R.)

« Néanmoins, malgré cette négligence ou cette ignorance trop commune, les principes développés et les règles établies par les grands maîtres de la critique grecque, ont eu une puissante influence sur les systèmes modernes. Transmis comme une connaissance traditionnelle, ou mêlés à forte dose avec la masse générale des opinions éclairées, ces principes ont exercé leur influence bien au delà du petit cercle de ceux qui ont étudié les préceptes originaux, et, tantôt inaperçu, tantôt désavoué par les disciples, leur esprit n'en a pas moins parlé par les livres des critiques les plus populaires des temps modernes. Nous voudrions faire disparaître ce sujet de reproches, dégager et embellir les abords de la source d'où s'échappe ce courant peu remarqué, mais pourtant pur et salutaire, qui a coulé à travers les domaines d'une philosophie récente, et qui, par son action modeste et silencieuse répand encore la fraîcheur et la fertilité sur tous les lieux qu'il parcourt.

« La théorie du goût adoptée par les philosophes grecs se présente sous des points de vue divers, suivant le style, le caractère et les facultés intellectuelles des auteurs dans les écrits desquels elle est exposée. Mais ces divers aspects n'influent en rien sur l'identité du caractère qu'une observation clairvoyante des principes naturels, une méthode commune d'induction et une analyse exercée ont contribué à lui imprimer.

« Nous avons déjà fait entendre que les meilleurs critiques modernes ne diffèrent pas beaucoup, pour le fond, de leurs prédécesseurs classiques, mais ils en diffèrent grandement pour la forme. Il règne dans les spéculations critiques des anciens une tendance et une méthode qui leur donnent un cachet tout particulier et un mérite remarquable. Ils s'appliquent réellement à éclairer l'esprit ; ils sont plus

jaloux d'exposer avec clarté les riches trésors de leur expérience dans la partie didactique de leurs ouvrages, que d'appuyer leur opinion de longs raisonnements, ou d'imaginer de nouvelles théories. Les critiques modernes, sans avoir des principes plus solides, ont un langage plus métaphysique ; trop souvent leurs spéculations n'ont pas d'autre objet qu'elles-mêmes, et n'ont d'autre utilité que celle d'accroître par l'exercice la puissance de la pensée. Les anciens pensent plus à leurs lecteurs, les modernes pensent à eux-mêmes; les anciens aspirent à vous mettre en état de briller, les modernes à briller eux-mêmes ; les anciens sont simples, les modernes sont sublimes. Il y a des exceptions des deux côtés de ce parallèle ; il y a des productions de l'ancienne critique, telles que les revues de Denys, les écrits de Plutarque, les contrastes de Longin, où l'on retrouve le genre et le ton d'un critique moderne, et l'on pourrait citer telle production d'une plume moderne où l'on croirait reconnaître la plus heureuse veine de l'antiquité classique. Néanmoins on ne saurait méconnaître la justesse des traits généraux de notre parallèle. Prenons donc Burke ou Schlegel pour nous amuser, mais gardons Aristote ou Longin pour nous instruire.

« C'est de cette préférence donnée à l'utile sur l'abstrait, plutôt que d'un goût excessif pour l'élégance, que résulte un autre caractère commun aux critiques grecs. Nous voulons parler de ces remarques minutieuses qu'ils sèment dans leurs chapitres les plus sérieux et auxquelles ils semblent attacher une haute importance. Aucun sujet ne leur paraît trivial, lorsqu'on peut en déduire quelque précepte ou quelque avertissement ; ils souscriraient tous à la réponse de Vespasien : *lucri bonus est odor ex re qualibet*. Ce que la plupart des critiques modernes

passeraient sous silence comme trop connu ou comme indigne d'attention, est soigneusement indiqué par les critiques grecs, afin de ne laisser aucune excuse au disciple, aucune obscurité dans le sujet. Ils parlent de tout, parce que, en matière de goût, la moindre chose a de l'importance, et il est bon de rappeler que c'est l'observation scrupuleuse de ces préceptes minutieux qui donne au style cette énergie et cette beauté qui en assurent la perfection. Nous pouvons bien nous railler des règles classiques sur la place des mots, nous pouvons bien sourire ou bâiller en voyant scander avec tant de soin une phrase de Démosthène ou de Platon ; mais qui peut dire à quel point l'aisance, la force et la franchise d'expression qui distinguent les anciens philosophes et les orateurs, dépendent de leur attention continuelle à respecter ces règles minutieuses de l'art de la composition ? Nous avons peine à croire que les tablettes de Platon fussent remplies des divers arrangements à donner aux mots de cette simple phrase : « Je descendis hier au Pirée avec Glaucon, fils d'Ariston, » et que Cicéron, à l'âge de soixante ans, au milieu du tumulte de la guerre civile, des inquiétudes que lui causait un danger personnel, et des distractions d'une gestion domestique, avait l'esprit assez libre pour traiter avec soin dans sa correspondance des questions de grammaire relatives à quelque préposition ou à l'emploi de l'accusatif. Mais ces soins si attentifs, si soutenus ont pour salaire l'immortalité, immortalité qui ne résulte pas mieux de la solidité de l'édifice qui défie le choc du temps, que de cette surface si dure et si bien polie qui repousse toutes les atteintes de la décadence.

« Nous ne devons pas croire, néanmoins, que ces petits détails envahissent toute l'attention des critiques grecs. La profondeur et l'exactitude sont des qualités qui se rencon-

trent rarement dans le même esprit, mais qui ne sont nullement incompatibles, et, chez les écrivains dont nous nous occupons, elles sont heureusement réunies. Nous ne connaissons point d'auteurs qui étudient avec plus de succès les secrets de notre constitution intellectuelle et morale, et qui révèlent avec plus de clarté les éléments de la vraie philosophie. C'est même un de leurs caractères particuliers, caractère remarquable qui dérive de cette conscience intime de leur force et de cette tranquille supériorité d'intelligence qui les distinguent. Ils exposent de profondes vérités sans la moindre apparence d'effort, et les soutiennent sans recourir à aucune pompe de langage, à aucune ressource d'éloquence. Ils ne font entendre aucune fanfare pour annoncer leur approche, ils n'entonnent aucun chant pour célébrer leur triomphe. Jouant avec des bijoux de grand prix, aussi librement que d'autres avec des bagatelles, ils n'ont pas l'air de se douter de leur valeur, et ne paraissent occupés qu'à en faciliter l'usage. Cela peut venir d'une sincère modestie qui répugne à toute parade, ou d'une habileté consommée qui cherche à l'emporter par des progrès insensibles; mais, en définitive, le résultat n'en est ni obscur ni faible. Un savoir sans ostentation et une sagesse qui s'empare de nous à notre insu, sont sûrs de commander l'attention, en commençant par gagner notre cœur.

« Il n'est pas difficile d'assigner la cause de la supériorité, en apparence prématurée, de la critique grecque, et de la grande influence qu'elle exerça dans la fixation des règles du goût. Cela ne vint pas seulement de ce que les anciens philosophes étaient profondément versés dans la science de l'esprit humain, ou de ce qu'ils avaient devant les yeux les plus brillants exemples d'une heureuse composition; mais, pour faire connaître cette cause, nous devons re-

monter à l'important principe que le *goût* et le *génie* ne sont qu'une seule et même faculté, différant seulement dans leur manifestation extérieure, et dont, par conséquent, l'action doit être simultanée, quoique le mode et le moment de cette action ne soient pas identiques. Le génie est le goût dans sa verve créatrice, le goût est le génie dans l'exercice de son choix. « En vain, dit Schlegel, a-t-on essayé d'établir une distinction absolue entre le goût et le génie ; le génie, aussi bien que le goût, est une impulsion involontaire qui nous contraint à préférer le beau, et peut-être ne diffère-t-il du goût que par un plus haut degré d'activité. » Ajoutons que la plus fatale des erreurs est cette fausse doctrine qui voit dans le goût quelque chose d'opposé au génie. Le goût n'a jamais entravé l'essor d'un talent véritable ou d'une émotion sincère, et le prétendu privilége de l'excentricité n'est point l'apanage du génie. Ce que l'on a appelé les saillies irrégulières du génie, n'est rien moins que la preuve de son insuffisance, que les aberrations incertaines d'un esprit qui n'a pas la force de fournir sa course sans dévier.

« Il n'y a, naturellement, qu'une des trois branches principales dont se compose la critique qui puisse prétendre à être identifiée avec la philosophie du goût. A chacune de ces divisions correspond quelque critique grec. A une époque assez reculée de la littérature grecque, mais bien davantage à celle des Ptolémées, et durant la période qui suivit Alexandre, nous trouvons des auteurs cultivant la critique historique ou la critique herméneutique, et se vouant à l'interprétation des auteurs classiques. La critique des textes, bien que nécessairement plus importante et plus estimée dans les temps modernes, n'était pas tout à fait négligée par les anciens, et mainte correction dans le texte

d'Homère ou dans celui d'Aristote en fournirait la preuve. Néanmoins, les grands maîtres de la critique chez les Grecs ont cultivé de préférence cette branche qui étudie l'histoire des beaux-arts pour savoir ce qu'ils ont produit, en même temps que leur théorie pour montrer ce qu'ils ont dû faire ; qui éclaire, d'un côté, leur histoire, et rend, de l'autre, la théorie productive ; qui expose les règles d'une bonne composition, non-seulement comme le pense Harris, autant qu'elles peuvent être déduites des chefs-d'œuvre les plus estimés, mais aussi en invoquant les premiers principes, les conceptions naturelles de l'esprit indépendantes de tout modèle et antérieures à tout chef-d'œuvre, et qui, en dépit du mépris simulé de quelques auteurs mécontents, revendique sa place parmi les plus nobles et les plus utiles efforts de l'intelligence, jugeant et récompensant le génie, entretenant l'émulation et veillant sur la renommée.

«Les premières lueurs de la critique philosophique, chez les Grecs, peuvent être aperçues à une époque où l'on n'a guère coutume de les chercher. Nous voulons parler de l'âge où florissait la seconde race des rhapsodes, cette classe d'hommes singulière, qui faisaient l'office de bibliothèque circulante, qui n'avaient plus le don d'improviser, comme leurs devanciers, des chants héroïques en s'accompagnant de la lyre, mais qui joignaient au talent de la récitation quelque aptitude à éclairer le jugement de leurs auditeurs, et à former le goût des autres en donnant des preuves du leur. Quoique nous soyons loin de posséder des notions claires et détaillées, au sujet de la préparation et de l'exercice de cette profession, il paraît certain que ces rhapsodes avaient quelque chose de plus à faire que de retenir dans leur mémoire ou de réciter, devant un auditoire qui ne se lassait jamais, de longues suites de vers, plus

souvent enrichies de leurs interpolations que mutilées par leurs omissions. Une certaine dose de savoir et d'intelligence, aussi bien qu'une forte poitrine, était nécessaire pour accomplir d'une manière satisfaisante cet intéressant ministère. Un dialogue de Platon que nous ne saurions, par déférence pour le jugement de Schleiermacher, considérer comme l'œuvre de quelqu'un de ses disciples, ce beau dialogue intitulé Ion, dans lequel il expose, avec une inimitable ironie, les prétentions des rhapsodes, nous révèle assez de détails sur l'état réel des choses pour prouver que les rhapsodes avaient quelque titre à la dénomination de critiques. Un coup d'œil rapide sur les termes dans lesquels Socrate en parle suffira pour convaincre qu'ils pratiquaient la critique interprétative, et un examen plus attentif démontrera qu'à l'interprétation des pensées du poëte ils essayaient même de joindre l'appréciation du mérite de la poésie, d'après les règles de la bienséance et de la beauté. « Le rhapsode doit connaître, dit Ion, quels sont les sujets et quel est le style qui conviennent ou qui ne conviennent pas dans la bouche d'un homme ou dans celle d'une femme, dans la bouche d'un homme libre ou dans celle d'un esclave, de celui qui obéit et de celui qui commande, » et Socrate compare l'occupation du rhapsode à celui du connaisseur, qui juge de l'exécution bonne ou mauvaise dans les œuvres des peintres ou des sculpteurs. Peu importe que la critique de ces récitateurs ambulants fût judicieuse ou non; on peut admettre, du moins, qu'elle se montrait rarement sévère.

« Nous ne saurions placer l'aurore de la critique philosophique à l'époque des seconds rhapsodes, et nous repoussons l'opinion de Wolf, qui conclut d'un passage équivoque de la Métaphysique d'Aristote, qu'une classe

antérieure d'artistes intelligents entreprit d'expliquer l'art de la poésie par le moyen des principes du goût. Mais nous sommes persuadés que les anciens sophistes (en prenant ce mot dans le sens favorable que lui donne Hérodote), qui sont sans doute ceux auxquels Wolf fait allusion, ne s'occupaient pas plus de la philosophie du goût que de l'explication des mots. Leur critique était une pure exégèse du sujet principal du poëme ; ils s'attachaient surtout à interpréter Homère conformément à leurs dogmes spéculatifs ; ils tiraient des termes du vieux barde des idées étranges, et en donnaient des explications compliquées, avec une sagacité qui aurait confondu son intelligence, et qui étonnait celle de leurs auditeurs. Nous trouvons le premier de ces interprètes, qui faisaient un si mauvais usage de leur pénétration, dans la personne de Théagène de Rhegium, qui vivait du temps de la mort de Pisistrate (avant J.-C. 527). Le fameux Anaxagore, Métrodore de Lampsaque, et d'autres moins connus, appartenaient à ce collége d'interprètes. Leur grande ressource était l'allégorie, vrai passepartout de toutes les difficultés, et évidemment la plus puissante méthode d'interprétation, puisque, grâce à elle, on peut toujours tirer un sens de quelque phrase que ce soit. Les sophistes postérieurs, dont le nom ne désigne plus une classe respectable, ceux du siècle de Périclès, tels que Prodicus, Protagoras, Hippias d'Elée, étaient de même, pour la plupart, des interprètes, s'occupant de la tendance morale des œuvres poétiques, ou jugeant le mérite des descriptions poétiques d'après des règles techniques, sans avoir toutefois de justes notions des vrais principes de cet art divin. Quoique, parmi les problèmes et les solutions dont ces personnages avaient coutume de s'amuser dans les loisirs du Lycée, et dont quelques échantillons nous

ont été conservés par Aristote, il y en ait quelques-uns qui semblent se rapporter à la philosophie du goût; cependant cette classe de critiques n'est point supérieure à celle des rhapsodes, qu'ils ont même imités jusqu'à un certain point, et d'autre part, leur mérite n'est pas tel, qu'il doive nous empêcher plus longtemps d'aborder l'illustre écrivain qui nous attire à lui avec une force magique d'autant plus puissante, que nous nous rapprochons davantage du cercle de son influence.

« Platon, par son style inimitable, s'est placé au rang des quatre plus grands génies de la Grèce, mais sa vaste et sublime intelligence aurait été comprimée et comme emprisonnée, sans cette richesse exubérante d'expressions qui annonce la prodigalité du Ciel envers un génie favorisé. Ses œuvres, trop difficiles peut-être pour ceux qui n'ont pas encore franchi les derniers degrés des études classiques, offrent aux adeptes qui sont initiés dans les finesses les plus délicates de la langue, la plus digne récompense de leurs travaux; car ils sont alors capables d'en apprécier le charme. Son esprit ne se révèle ni au milieu des tumultes du monde, ni même dans le silence du cabinet, mais, pour le bien comprendre, il faut l'interroger dans ces heures de pleine liberté et de complète solitude, au milieu de ces scènes champêtres que son pinceau savait si bien représenter, ou dans le silence imposant des montagnes. Par les profondes rêveries d'une méditation solennelle, par des visions d'une beauté céleste, par les lueurs dont il éclaire le monde inconnu, Platon nous enlève par moments au-dessus des tumultes de la vie, et nous plonge dans les ravissements d'une douce mélancolie; grâce à lui, pour emprunter les paroles d'un poëte: « Nous contemplons le ciel d'un re-
« gard angélique, nous parcourons le firmament avec une

« âme libre, nous nous égarons sans crainte au milieu des « astres enflammés ; nous visitons ces régions où nous re-« connaissons notre patrie. » Platon qui, par la magie de son langage pittoresque et animé, et par la splendeur de ses sublimes conceptions, a mérité le titre de Poëte de la philosophie, ne pouvait pas ignorer la philosophie de la poésie. Qu'il ait en effet révélé la puissance secrète de l'imagination, et qu'il ait fondé sur une base solide les éléments de la critique philosophique, c'est ce que savent fort bien ceux à qui ses écrits sont familiers ; mais ce n'est pas l'opinion généralement admise par ceux qui n'ont qu'une connaissance superficielle de leur tendance et de leur contenu.

« A cet égard, il faut faire une grande distinction entre Platon considéré comme métaphysicien, et Platon devenu réformateur politique. Aussi longtemps que son Utopie n'avait pas envahi ses pensées, et qu'il envisagea la poésie comme les autres arts libéraux, en elle-même, et non sous le rapport de l'influence qu'elle pouvait exercer sur le caractère et la conduite des hommes, ce génie favorisé fut un appréciateur plein de justesse, un interprète éloquent des vrais principes du goût. Le lecteur de Platon qui passera en revue les écrits où Aristote s'occupe de critique, découvrira des preuves évidentes de cette assertion dans les nombreuses vérités et les idées fécondes que le philosophe de Stagyre a empruntées à son maître. Nous indiquerons quelques-unes de leurs plus remarquables coïncidences, ainsi que les parties de leurs écrits qui doivent être comparées. Platon attribue l'origine de la poésie au goût naturel de l'homme pour la mélodie et le rhythme (Plat. *Lois*. II. Arist. *Poet*. C. IV), et à l'instinct d'imitation (*Lois*. II *Rép*. III. X. Arist. *Poet*. C. I, IV. et ailleurs) ;

néanmoins, dans l'application de ce dernier principe aux divisions de l'art, Platon a pris un point de vue moins limité, et par conséquent plus juste et plus vrai que celui d'Aristote. Platon assigne comme domaine et comme but aux beaux-arts, ce beau idéal (Plat. *Rep.* V, VI. Arist. *Poet.* C. 2, etc.), auquel Aristote fait si clairement allusion, bien que certains critiques modernes semblent réclamer hardiment l'honneur de la découverte. Dans le cinquième livre de la République, Platon, tout en avouant qu'il énonce un paradoxe, fait pourtant cette observation remarquable que, par la nature des choses, l'exécution approche moins du vrai que la description, observation qui sert de base à la mémorable doctrine d'Aristote, qui voit dans la poésie quelque chose de plus philosophique et de plus excellent que l'histoire (*Poet.* C. 10), doctrine combattue bien naturellement par Gibbon, mais soutenue par Bacon, par Fielding, et pouvons-nous ajouter par William Hazzlitt? Si Aristote, conformément à l'opinion commune, considère le plaisir comme le but de la poésie (*Poet.* Ch. dernier), Platon, de même, dans ses bons moments, reconnaît que le plaisir (*Hippias major*), le plaisir des hommes vertueux (*Lois* II), doit être l'effet auquel aspirent les beaux-arts, et la vraie pierre de touche de leur succès. Adoptant une idée de Démocrite, Platon peint en termes animés le noble enthousiasme de l'inspiration poétique, et fait sentir la nécessité de combiner la nature et l'enthousiasme pour réaliser l'idéal d'un barde (Plat. *Phædr. Ion. Apol. Criton.*), vérité reconnue par Aristote, mais exprimée par lui d'une manière plus mesurée et plus logique (*Poet.* C. 17). Que la terreur et la pitié soient les principaux ressorts de la tragédie, c'est ce qui est clairement énoncé dans le Phèdre de Platon, et tout homme lettré connaît la fameuse définition par

laquelle Aristote (*Poet.* C. 6) assigne le rôle de « ces clefs d'or qui ouvrent la porte aux frayeurs mortelles ou mettent à découvert la source sacrée des larmes sympathiques. » Mais il y a entre eux cette différence caractéristique, que Platon accuse la tragédie (*Rep.* X) de nourrir et d'enflammer les passions, tandis qu'Aristote l'approuve comme tendant à les adoucir et à les épurer. Nous ajouterons seulement que, quoique Aristote affirme judicieusement que l'essence de l'art poétique dépend de l'imitation et même se confond avec elle, et que la forme métrique n'est qu'un accessoire subordonné, il accorde néanmoins, bien qu'avec un peu d'hésitation et quelque apparence d'inconséquence, que cet accessoire est nécessaire et non purement accidentel, adoptant ainsi la doctrine établie par Platon dans le Gorgias. Nous rappellerons aussi que, tout en célébrant le génie dramatique d'Homère, et en dévoilant les germes de la tragédie grecque dans ses poëmes, il ne va pourtant pas plus loin que le fondateur de l'Académie, qui donne ouvertement à Homère le titre de prince de la tragédie, comme il donne à Epicharme celui de prince de la comédie (*Theætet.*). Enfin, nous remarquerons que la vive admiration d'Aristote pour celui qu'il appelle *le Poëte*, a sa source, non dans les principes philosophiques, mais bien dans le goût de Platon, qui parle si souvent de l'auteur de l'Iliade comme d'un poëte divin, comme du prince des bardes (*Ion*); qui ne peut dissimuler le regret avec lequel il le bannit de sa république imaginaire, et qui le fait placer par Socrate au nombre de ces habitants du monde invisible, pour la société desquels on peut quitter avec joie les scènes de la vie présente, prendre en dégoût l'existence, ou du moins ne pas craindre la mort (Plat. *Apolog.*). En un mot, il ne serait pas difficile d'extraire des dialogues de Platon un re-

cueil de Poétique, qui en servant d'explication au traité d'Aristote, lui enlèverait bien des titres à l'originalité [1].

« A part cet accord dans quelques-uns de leurs principes et dans leurs préférences, l'harmonie ne règne plus entre Platon et son disciple dans le domaine de la critique. Le contraste de leurs opinions devient évident aussitôt que la philosophie du goût a quelque point de commun avec la morale. Cette partie du système de Platon semble se ressentir de l'amertume que lui causa le peu de valeur de ses essais poétiques; il a l'air d'encourager la sévérité du législateur afin qu'il ne se laisse pas fléchir par la sensibilité du critique; il donne à ses vues une teinte de rigueur qui jure avec la tendance de ses secrètes inclinations, et, oubliant la force de quelques-unes de ses propres concessions, et cette grande vérité que le plaisir a son utilité, il s'efforce de bannir tout plaisir, comme chose inutile. C'est dans ces moments et avec de telles dispositions, qu'il trouve Aristophane et tous les auteurs comiques dignes du plus grand mépris et des plus sévères châtiments (voy. *Phædr.* et *Apol.*); c'est alors que le tranchant de sa puissante ironie se tourne contre les adorateurs des Muses (*Ion*); que même des entretiens sur la poésie sont stigmatisés comme frivoles et vulgaires (*Protagoras*); que les poëtes sont déclarés n'être bons qu'à chatouiller les oreilles d'un auditoire ignorant (*Gorgias*, *Theætet.* *Rep.*); enfin, que la mythologie épique et les descriptions des dieux, des héros, des blessures et de

[1] Un recueil de cette nature fut publié à Venise, en 1622, par *Paulus Benius*, à qui l'on doit aussi une Rhétorique de Platon; mais nous n'avons pu prendre connaissance d'aucun de ces deux livres. (A.)

la mort sont traitées d'absurdes et présentées comme dangereuses pour les jeunes esprits (*Rép.*, 2e et 3e liv.) C'est alors qu'une mauvaise imitation de sujets mal choisis devient, suivant Platon, la vraie définition de la poésie; qu'il reproche à l'art son défaut de vérité, à peu près comme Rousseau condamne les fables, ou bien comme ce mathématicien qui demandait, à propos du Paradis perdu: Qu'est-ce que cela prouve? Nous pensons qu'il faudrait être un utilitaire achevé, ou un rigoriste capable de blâmer les paraboles de l'Ecriture aussi bien que les fictions de la poésie, pour approuver une pareille manière de voir; mais on trouve, dans les efforts que fait Platon pour la justifier, un exemple remarquable des erreurs morales auxquelles nous entraîne l'absurdité d'une assertion spéculative. C'est parce que tous les objets dont nos sens nous procurent la connaissance, sont considérés par Platon comme de pures copies de certaines formes primitives, qu'il envisage la poésie imitative comme une copie de ces copies, l'ombre d'une ombre, et comme devant être absolument fausse et sans réalité. Qui se laissera convaincre par ce raisonnement métaphysique? Qui prêtera quelque attention à ce puritanisme inconséquent qui voudrait introduire la communauté des femmes dans sa république, tandis qu'il en bannit le tableau des amours d'Hector et d'Andromaque?

«On doit pourtant alléguer, en faveur du drapeau de moralité que Platon élève contre le drapeau du goût, que la grande influence des beaux-arts, et en particulier de la poésie, sur les mœurs et les sentiments du peuple, influence si puissante à Athènes, ne permettait pas à un philosophe qui regardait le perfectionnement moral comme la plus haute destination de l'homme, et qui traçait le plan

idéal d'une république appelée à réaliser cette destination, de passer sous silence le problème relatif au rôle que pouvaient jouer les poëtes dans son Utopie. Sa faute a consisté à résoudre le problème d'après des données incomplètes et des observations trop légères et trop superficielles. Il est bien dommage qu'il n'ait pas pénétré plus avant dans les lois suivant lesquelles les facultés et l'activité du génie, la pratique des beaux-arts dans toutes leurs branches, la jouissance que procurent leurs productions, s'harmonisent avec les préceptes de la moralité et contribuent à l'amélioration de notre espèce. Toutefois ces aberrations morales, souvent étranges et mystiques comme les charmes d'un enchanteur, eurent du moins le mérite d'évoquer un génie qui vint les détruire.

« Un jugement sain et plein d'aménité, une morale dictée par un bon sens pratique, et une sage application des principes de la philosophie aux productions du génie, tels sont les points par lesquels Aristote se distingue heureusement de son maître, et l'on doit même reconnaître que son respect filial a banni de sa critique toute expression ironique ou railleuse, sans l'empêcher de faire sentir la différence de ses opinions dans toutes les occasions convenables. Cependant, quant aux sources et à l'essence des beaux-arts, ces sujets d'une étude transcendante qui n'ont rien de commun avec les lois d'une république imaginaire, les idées justes et fécondes de Platon, comme nous l'avons déjà indiqué, ne furent pas perdues pour le disciple intelligent, dont le maître avait le premier deviné la sagacité, et qu'il avait généreusement encouragé dans ses travaux. Aristote, dont l'esprit également vaste et curieux embrassait non-seulement toutes les régions du savoir telles qu'elles étaient alors, mais s'efforçait de les étendre dans

toutes les directions, trouva dans la théorie du beau un champ bien adapté à l'exercice de ses facultés et à l'emploi des trésors qu'il avait amassés. Aux principes empruntés des leçons de Platon, ou découverts par sa propre sagacité, il ajouta une étude soignée et étendue des meilleures productions qui existassent alors, en particulier de celles des poëtes épiques et dramatiques, et fit concorder les règles de l'art, ainsi découvertes dans ces chefs-d'œuvre, avec les préceptes du goût naturel, d'une manière si exacte et si ingénieuse, qu'il est difficile de distinguer dans ses appréciations, ce qui résulte de l'induction de ce qui est le produit de ses méditations. Plût à Dieu que nous eussions un plus grand nombre de ses écrits à soumettre à l'expérience, afin de faire ce curieux départ sur une plus vaste échelle. De tous les regrets qu'ont occasionnés les ravages du grand destructeur, nous n'en connaissons point de plus vifs que ceux que nous cause la perte de la plus grande partie des ouvrages d'Aristote sur la critique. Le temps ne nous a conservé que les titres de la plupart d'entre eux, et cela suffit pour nous faire apprécier la nature de notre perte. Les traités que nous possédons encore ne nous permettent pas de douter que ceux qui ont péri ne présentassent une riche moisson de brillantes pensées, ou une mine féconde d'observations d'une utilité générale. Nous soupçonnons néanmoins que l'auteur avait étudié, sinon d'une manière exclusive, du moins avec une préférence décidée, la poésie dramatique. Et il n'est pas difficile, en considérant le caractère de la vie athénienne à cette époque, et le point auquel était alors parvenu l'art de la critique, de se rendre raison de cette particularité. Le génie remarquable et les productions multipliées de ses poëtes dramatiques, combinés avec d'autres causes,

avaient excité chez le peuple d'Athènes une passion pour le drame que les plus nobles esprits s'efforçaient à l'envi de satisfaire et de stimuler. Plus l'art dramatique approchait de la perfection, plus étaient grandes les exigences, plus étaient impérieux les appels qu'on faisait à ses ressources. Ainsi se forma, par degrés, chez le peuple athénien, une sorte de critique pratique qui prononçait sur les fautes des poëtes et sur le mérite comparatif des rivaux de la scène, et qui s'étendait à tous les accessoires et à tous les ornements de ce genre de poésie, à la musique, à la peinture et à ces autres décorations qui tendaient à donner au jeu des acteurs plus de netteté et de vie. On peut bien admettre que les artistes soumis à cette sorte de critique ne furent pas d'abord toujours bien instruits des règles qui déterminaient leur sort. En réalité, les plus anciens jugements portés sur la scène furent probablement formés d'après l'impression produite par telle œuvre dramatique sur la sensibilité de spectateurs qui ne prenaient guère la peine d'analyser une pareille impression ou de réfléchir sur les causes qui l'avaient déterminée. Mais, comme tout ce qui se rapportait au théâtre avait, ainsi que cela a toujours lieu chez un peuple doué d'un esprit vif et d'une riche imagination, une importance nationale, les philosophes intervinrent. Cette délicatesse de goût universelle, en apparence si capricieuse, qui distinguait la grande masse des spectateurs athéniens, fut à la fin ramenée à des principes fixes, et donna naissance à des règles et à des préceptes. Aristote se constitua le législateur de l'art dramatique, poste qu'il n'a pas cessé d'occuper, si l'on considère le fond même des choses, plutôt que leurs formes variables. Prenant pour base la nature humaine, dont personne ne posséda une plus parfaite in-

telligence, et faisant une application complète de ces principes empruntés à Platon, dont nous avons parlé ci-dessus, et de quelques autres découverts par lui-même, il composa un code, dont il ne nous reste que des fragments, qui pourtant renferment les principales règles du goût, et où sont posées les bases, non-seulement de l'art dramatique, mais aussi de la critique universelle. Quelles que soient les vues suivies par les différents partis qui divisent les critiques, dans l'examen de la théorie d'Aristote, quels que soient les préjugés qui les ont égarés, et quelles que soient la certitude ou la sagacité qui distinguent les résultats de leurs travaux, les maximes d'Aristote ont toujours fourni le fil qui les a dirigés dans leurs recherches sur l'essence, les objets et les instruments des beaux-arts; elles ont été le texte de discussions philosophiques importantes, et elles sont tellement mêlées avec l'histoire du goût, que leur étude est indispensable pour quiconque veut cultiver, par la théorie ou par la pratique, le séduisant domaine du beau.

« Dans le grand ouvrage sur la Rhétorique, que l'on peut bien appeler grand dans la plus haute acception du mot, dans ce livre d'or où tout orateur véritable trouvera sa propre image, et qui doit, par conséquent, être étudié religieusement par tous ceux qui aspirent à la gloire de l'éloquence, et surtout dans le troisième livre, qui traite plus spécialement du style, on trouve beaucoup de choses qui appartiennent à la philosophie du goût; mais le principal dépôt des doctrines critiques d'Aristote est le traité sur l'art de la poésie, bien connu sous le nom de *Poétique*. Ce n'est certainement qu'un fragment de cet admirable et spirituel ouvrage, mais un fragment qui ressemble à quelque torse encore intact de l'antique statuaire, qui conserve

autant de signes de la beauté primitive du chef-d'œuvre que de traces lamentables de mutilation et de destruction. Ni sa forme imparfaite, suffisamment expliquée par le curieux récit qu'a fait Strabon des aventures qu'éprouvèrent les écrits d'Aristote; ni la confuse disposition de quelques-uns de ses chapitres, qui exigerait la baguette d'une fée pour être ramenée à un ordre tout à fait satisfaisant; ni la brièveté laconique et l'obscurité énigmatique d'un grand nombre d'expressions, obscurité qui résulte en partie de la manière particulière dont les pensées de l'auteur sont liées entre elles, en partie d'un emploi fréquent et peu ordinaire des verbes, mais surtout des limites étroites dans lesquelles se trouvent resserré un esprit très-fécond et des connaissances surabondantes; aucun de ces motifs, disons-nous, ne doit dispenser de l'étude habituelle d'un ouvrage qui forme un manuel complet du goût. Qu'il soit plein de difficultés et que le style en soit extraordinairement elliptique, c'est ce que nous nous garderons bien de nier, quoique nous ne puissions adopter l'opinion commune, défendue par Hermann au moyen d'arguments qui nous paraissent bien faibles, qui veut que nous n'ayons dans la Poétique que le prospectus d'un ouvrage plus étendu, ou une suite de sujets à développer dans des leçons. D'autre part, sans partager l'enthousiasme de Heinsius, qui trouve Aristote *etiam in dicendo divinus,* nous déclarons que la concision de son style n'a jamais diminué le plaisir avec lequel nous lisons les passages les plus coupés. C'est un style aride, contraint, souvent raboteux, et cependant la lecture en est amusante et intéressante. Ceux qui voyaient passer Alexandre, regardaient-ils le char du conquérant? Ceux qui méditent les profondes pensées de son précepteur,

doivent-ils s'inquiéter des mots qui leur servent de véhicule? Nous renonçons volontiers aux fleurs de la rhétorique pour les joyaux de la philosophie, à la forme de l'éloquence pour sa substance, au corps pour l'âme. La froide sévérité du style d'Aristote n'a eu aucun effet sur le goût du philosophe. S'il écrit avec méthode, s'il raisonne presque mathématiquement, il sent en poëte. On voit bien qu'il n'aurait pas pu être poëte lui-même, et cela nous le disons en dépit du *Pœan* et du *Peplus* que lui attribuent plusieurs critiques, mais qu'il connaissait fort bien le bois dont sont faits les poëtes. Il ne laisse échapper aucun signe d'émotion, aucun transport d'admiration, aucune extase, mais vous savez qu'un cœur sensible n'est point incompatible avec un extérieur froid; qu'il y a des pensées trop profondes pour être entièrement exprimées, et que l'amour le plus ardent n'est pas nécessairement le plus expansif. Aristote s'est proposé de considérer la poésie dans un sens abstrait, et en octroyant la charte complète de cet art, il prescrit de dominer l'imagination, autant du moins que l'imagination consentira à se laisser dominer; car elle est comme le prodigue qui ne se soumet à des privations que pour jouir davantage. La poésie, et même, jusqu'à un certain point, tous les beaux-arts, n'ont d'autre but que de nous charmer, et il est de notre intérêt de nous laisser charmer. « Le critique, dit un spirituel écrivain, renouvelant une remarque faite depuis longtemps par Gorgias, le critique qui permet à la philosophie de détruire ses jouissances en les analysant, n'est guère plus sage que l'enfant qui perce son tambour pour voir dans l'intérieur ce qui produit le son.

«Le successeur d'Aristote, dans les rangs des critiques aussi bien que dans l'école péripatéticienne, fut son dis-

ciple favori, Théophraste. Ce brillant écrivain, dont le nom même, selon la tradition populaire, rappelle la supériorité de son éloquence, ne se contenta pas de décrire dans un ouvrage par lequel il est bien connu « toute herbe et toute fleur qu'humecte la rosée du matin ; » il se plut aussi à cueillir les fleurs de la littérature et à juger leur parfum quand elles avaient été plongées dans les ondes de Castalie. Nous regrettons que ses travaux sur la philosophie du goût, tels que ses traités sur la comédie, sur la diction, et d'autres analogues, soient perdus, non pas tant à cause du sujet, car il n'offrait sans doute qu'un fidèle reflet de la lumière du maître, qu'en considération du style élégant et animé dont il avait revêtu les doctrines d'Aristote. On peut établir entre eux un parallèle assez plausible en rapprochant, par exemple, les portraits du second livre de la Rhétorique, où Aristote suit fidèlement sa méthode d'induction, des peintures du cœur humain contenues dans les fameux *Caractères* de son disciple : quelque complète, quelque fidèle que soit l'œuvre d'Aristote, on n'y trouve cependant ni le talent de mettre en scène, ni le coloris, ni le mouvement du style, qui distinguent les portraits tracés par Théophraste. »

Le savant critique écossais, dans la suite de son travail, passe successivement en revue Démétrius de Phalère, Denys d'Halicarnasse, Plutarque et Longin; mais nous ne l'accompagnerons pas plus loin: les jugements qu'il porte sur ces différents auteurs ne nous paraissent pas le fruit d'une étude aussi consciencieuse, ni exempts de toute prévention dans l'un et l'autre sens.

L. V.

RÉVOLUTION ET PARLEMENT AUTRICHIENS.

SCHUSELKA. NORDSTEIN.

Dans un article du mois de juillet, nous avons fait connaître la personne de Schuselka par le premier volume de ses *Voyages en Allemagne,* ou de ce qu'il eût, avec plus de justesse, appelé ses mémoires ; et nous en avons tiré différentes particularités sur la Bavière et les petits Etats. Notre jugement sur un homme occupé seulement à tout dénigrer et à se contredire souvent n'a pu être favorable; mais il nous était fourni tel par l'auteur lui-même, qui ne se représentait que comme un agitateur en grève. Sans doute le lecteur aura ressenti quelque chose de notre tristesse, qui justifiait, nous le croyons, les appréciations sévères; car, pour le critique, il est toujours pénible d'avoir un long tête-à-tête avec un homme que son éducation malheureuse, ses rêveries morbides et son état surexalté devraient éloigner de songer à se poser en conducteur politique des siens. Or, telle est la prétention de Schuselka; et il allait être, de fait, appelé avec bien d'autres collègues moins généreusement doués que lui, à tenir en main des questions de paix et de guerre, d'institutions politiques et religieuses, pour des millions de compatriotes.

Avouons-le pourtant, d'emblée; en avançant dans le second volume des *Voyages*, l'impression devient moins défavorable. Ce qui s'offre à nos yeux, ce n'est plus uniquement un jeune homme ambitieux, et mêlant de la ja-

lousie de classe et de position à toutes ses vues politiques; mais un homme plus mûr, laissant voir des instincts généreux. Un jugement plus doux sera accordé au nouveau Schuselka, qui se dépouillant des excentricités de mauvais goût de l'étudiant allemand, révolutionnaire dans les pintes, se trouve enfin homme, et lancé dans une époque convulsive. Il y joue, à la face des baïonnettes et des Croates, un rôle sincère, courageux, quoique toujours — hélas! empreint de violence. Si cet homme n'est point suivant notre cœur; si l'instinct de la révolution est inné chez lui; si le bruit des foules soulevées est une musique à son oreille, et les moyens prompts et violents une émanation naturelle de son âme, nous souhaiterions cependant que bien des gens nets sous ces divers rapports, eussent quelque chose de sa profonde et naïve affection pour les parias de l'intelligence et de la fortune, pour les prolétaires, les pauvres. Il lui est donné de communiquer au lecteur, en bien des endroits de son livre, une émotion sympathique pour ces foules de *sujets autrichiens*, ses compatriotes, ses parents, ses amis, à lui Schuselka. Simples paysans, prolétaires de toute langue, couverts de haillons aux couleurs de toutes les provinces, bourgeois aisés, mais tristes et pauvres d'estime pour leur pays et pour eux-mêmes; il fait vivre et comprendre intuitivement toutes ces figures restées si loin de la vraie stature d'hommes, mais soupirant après quelque sort meilleur pour leurs enfants. — Le spectacle offert par ses récits s'étend à l'Allemagne et à l'Autriche, aux débats passionnés des parlements de Francfort et de Vienne, et aux agitations des masses. Des plaies de l'esprit révolutionnaire, nous passons aussi à celles du despotisme; on oublie parfois les éclats de l'esprit destructeur pour considérer les sombres côtés de ces gouvernements, qui ne

laissent rien croître et qui ayant étiqueté, isolé et chargé d'impôts des hommes, croient leur tâche parfaitement remplie.

Invoquant ici des souvenirs qui datent d'une époque où personne ne songeait aux révolutions en Autriche et ne les y eut crues possibles, nous nous rappelons la peine que faisait à tout homme né dans un pays libre et élevé dans une religion évangélique, la vue d'un peuple aussi matérialisé. La dynastie de Hapsbourg, se demandait-on, offre-t-elle à ces foules un fruit de lotus, qui fût doux au palais de toute autre nation de l'Europe? Voici une population immense, tenue pour l'esprit et la moralité dans des langes étouffants; elle nage dans le limon de bas-instincts, que rien d'intellectuel ne vient faire rougir d'eux-mêmes. Quel est donc le but de l'existence d'un tel peuple et d'un tel gouvernement? Ce but serait-il uniquement de payer des impôts, de nourrir des douaniers et une innombrable bureaucratie, de couvrir de soldats des pays plus heureux, de croître en population pour bâtir des villes regorgeant d'immoralité, et dont une statistique complète fait reculer la plume? Les prêtres sont nombreux; d'épaisses fumées d'encens s'élèvent dans des églises surchargées de richesses et d'ornements; mais elle est absente et plus d'à moitié proscrite, la vraie religion, celle qui créerait des esprits et substituerait de brillants visages d'homme à des physionomies dégradées. Ce vaste empire ne paie plus aucun tribut d'idées relevées ou de quelque valeur à la civilisation. Plutôt que de voir ce vaste foyer d'ignorance et de corruption se perpétuer immobile, qui ne préférerait reposer sa vue sur une plaine déserte de l'Asie livrée à la seule nature et aux souvenirs?

Appelons-en ici à l'opinion hautement avouée depuis,

dans le public, dans les journaux et les pièces émanant du gouvernement même de l'Autriche; ce qu'on appelle « l'ancien système » y est condamné sans retour. Un concert de malédictions nées de la conscience publique réveillée, couvrit la tombe du passé, en mars 1848. L'homme qui, voyant le principe du pouvoir monarchique presque absolu surnager encore pour la forme, croirait que peu de chose a changé, se tromperait immensément; l'Autriche est le pays intérieurement le plus renouvelé depuis trois ans, parce qu'aucun n'en avait un si grand besoin.

Ceci est, suivant nous, le point de vue lumineux, et oserons-nous dire providentiel, de la révolution de mars; des foudres inattendus vont sillonner l'atmosphère moral du pays, et aujourd'hui que la première tempête est passée, peuples et gouvernants respirent déjà un air plus pur. Cependant nous sommes loin de prétendre que des causes matérielles n'aient concouru très-visiblement à faire éclater l'orage. — La propagande, peut-être, dira-t-on? Il ne manque pas, en effet, de personnes qui prétendent expliquer tous les bouleversements de 1848, par cette *machinerie* unique, la propagande séant à Paris, dont les fils réunis là, furent maniés par des mains habiles et soudainement ébranlés tous à la fois. Cependant, cette conception est au moins fort incomplète; les vraies causes des événements abondent en dehors d'elle, et pour Vienne surtout, il est impossible de découvrir des indices de la diplomatie propagandiste de Paris dans les journées de Mars. Tout dans ces troubles, fut indigène et national; tout y partit des hommes intelligents ou hauts placés des classes moyennes. En effet, depuis la mort de Marie-Thérèse et surtout de Joseph II, la bourgeoisie était traitée avec un dédain et un suprême orgueil de tuteur qui lui étaient devenus insup-

portables. Elle souffrait matériellement. Les livres, les lumières, les associations, les écoles, la libre action dans le domaine matériel, intellectuel et religieux dont elle sentait le besoin croissant, lui étaient enlevés ou tyranniquement disputés par le monopole que le gouvernement, avec ses employés de tout genre, civils et ecclésiastiques, faisait de ces choses. Mais le moral surtout était frappé d'une plaie plus brûlante, celle de l'humiliation. La naissance procurait tout dans l'armée et presque tout dans les emplois civils; le noble avait ses tribunaux à lui; exempté du service militaire de droit, il y remplissait de fait, les grades à partir de lieutenant, et la conscription était pour la bourgeoisie un gouffre, contenant au fond quelque chose comme de la dégradation. On soupirait en vain pour que la noblesse, contente des hautes charges, des emplois de cour et de ses grands revenus, ne contestât point à la bourgoisie quelques livres, quelques journaux, la liberté d'échanger des idées, et d'envoyer la jeunesse, parfois ailleurs que dans les écoles du gouvernement. Au-dessous de la bourgeoisie, une immense classe pauvre s'était accumulée, depuis trente ans, dans les faubourgs de la capitale. Mais on l'apercevait à peine et elle ne comptait pour rien; son existence n'avait été révélée que par le chiffre croissant des produits de l'industrie, et il fallait lire de la statistique pour deviner, sous les gros chiffres de valeurs, des hommes vivants et souffrants. Depuis dix ans, la vie avait renchéri du double, mais les salaires n'avaient haussé qu'imperceptiblement en comparaison; le nombre des pauvres et leur pauvreté avaient donc grandi à la fois,— et ils grandissent encore aujourd'hui dans toutes les capitales de l'Europe. — Dans les provinces, les paysans ne connaissaient qu'un horizon bien borné, mais là se trouvait toujours en vue le

même ennemi que pour les bourgeois : la noblesse. Cette classe les opprimait, et au moyen des justices seigneuriales, se trouvait juge et partie dans sa propre cause. Il y avait dans certains endroits, jusqu'à cent cinquante jours de corvées annuelles par maison de paysan. Les terres obérées des grands majorats ne pouvant s'aliéner, n'obtenaient plus aucune amélioration, et tout ce qui était attaché à ce sol dépérissait de langueur. Les couvents étaient également détestés et tyranniques; brûler les châteaux n'était point un vœu inouï.

Il y avait donc dans l'ombre tout un monde de tristes vérités, dont quelques rares bons esprits osaient seuls parler, et encore, en s'entourant du secret, par crainte d'être trouvés séditieux. Là où la publicité n'existe pas, il finit cependant toujours par y en avoir une; c'est l'explosion de la souffrance. Alors, ce qu'on s'aventurait à peine à chuchotter, prend la voix du tonnerre; les abus tombent avec les institutions, et trop souvent le but est dépassé. Vienne allait être dans ce cas; elle allait obtenir les justes concessions de Ferdinand, puis se livrer à de coupables utopies et à une série de mouvements anarchiques, qui ne trouvèrent de terme que devant les forces combinées de deux armées. — Soit pour approfondir les causes de ces événements, soit pour en connaître les premiers traits, c'est-à-dire les plus importants, les plus purs de tout alliage étranger ou propagandiste, Schuselka ne nous est pas d'un grand secours. Dans son introduction, au lieu de nous faire connaître les plaintes des peuples, il nous a offert le tableau de ses propres pèlerinages et de ses excentricités, et avant que la révolution éclatât, il était à Hambourg, exilé d'une série d'Etats allemands dont il nous donne la liste. Dans la matinée du 28 février 1848, le libraire Campe

vient frapper à sa porte, et fort agité, lui donne les premières nouvelles de la chute de Louis-Philippe : « Le roi bourgeois est envoyé en vacance, » lui dit-il avec la joie d'un vrai radical allemand. Croirait-on que Schuselka écouta à peine une nouvelle de cette portée ; c'était peu de chose pour lui, absorbé qu'il était alors, — ô ! triomphe de la vanité d'auteur, — par une brochure à laquelle il venait de mettre la dernière main. M. Campe habitué de longue date, à ce qu'il paraît, à cette prédilection des auteurs pour leurs propres œuvres, dut se soumettre et écouter une lecture où l'on assignait à l'empire d'Autriche un rôle grandiose. Il fallait pour cela, donner à chaque province une constitution libérale, et rallier le tout par un fort système fédératif; en un mot, réaliser la parole de Hegel dans sa philosophie : « l'Autriche n'est pas un royaume, mais un empire, c'est-à-dire une réunion de plusieurs individualités politiques. » L'écrit était certes de circonstance, et son auteur, après avoir fait de la politique nuit et jour pendant des années, arrivait enfin à avoir le mot de la situation ; il le dit hautement et ajoute même qu'il croyait être écouté à Vienne, et épargner toute secousse à son pays. Lui, que la police de Vienne et que M. Sporschil venaient de qualifier « de Marat autrichien, » il osa même envoyer sa brochure au comte de Bombelles, le gouverneur du futur souverain François-Joseph, dans l'espoir qu'elle parviendrait encore plus haut ; et des masses d'exemplaires destinés au public franchissaient simultanément ce que Schuselka appelle, « la grande muraille de la Chine, » ou la frontière de son propre pays. Mais pendant ce temps, il s'y passait des scènes mémorables, qui pour être esquissées, nous obligent à abandonner momentanément notre auteur; nous trouverons plus de ressources dans l'*Histoire de la révolution de Vienne*, par Nordstein.

Depuis des mois en Autriche, le malaise ancien et profond arrivait à la surface. Bien avant la révolution de Paris, on tenait généralement à Vienne des propos auxquels la police, si méticuleuse d'autrefois, ne pouvait plus absolument rien.

C'est que la police ne pouvait empêcher que les souffrances des classes populaires ne fussent parvenues à un moment de crise et ne remplissent les âmes d'appréhensions. La politique du gouvernement en Italie était également un autre grand objet de craintes; tout le monde en parlait, et il y avait même scission à ce sujet dans la famille impériale et dans le conseil. L'archiduchesse Sophie craignant pour la couronne future de son mari, l'archiduc François-Charles, et, en tout cas, pour celle de son fils François-Joseph, avait abandonné sa hauteur native, et agissait sur l'esprit de l'empereur son beau-frère pour le préparer à de grandes concessions; elle mettait même une sorte de passion à se former dans ce sens des partisans dans le conseil, car une offense récente qu'elle n'avait pu digérer de la part de l'orgueilleux Metternich, donnait à sa nouvelle direction, quelque chose d'emporté comme une lutte personnelle. Il y avait donc déjà une sorte de révolution morale accomplie, en ce sens, que dans les maisons comme dans les lieux publics, on parlait hautement de politique intérieure et des rouages rouillés de toutes les administrations. Le public était d'accord que « l'ancien système » avait fait son temps, lorsque les nouvelles de Février vinrent donner aux idées un élan extraordinaire et les amener à se préciser. La corporation des libraires donna le premier signe de vie par une pétition dirigée contre la censure et la police du comte Seldnitzky. Une nouvelle adresse de mécontentement émana, le 6 mars, des casinos mercantiles

et industriels. Les Etats de la basse Autriche, sorte d'assemblée féodale qui devait se réunir le 22, furent avancés jusqu'au 13, et leur ordre du jour prit la forme d'une longue pièce « sur la position dangereuse de la monarchie » et sur les réformes nécessaires : abolition des corvées et des dîmes dans l'archiduché, — représentation accordée au quatrième ordre dans les Etats, — lois sur l'instruction publique, — *sur la presse,* — sur l'organisation des communes, — sur des diminutions d'impôts, etc. Ainsi, cet avant-coureur des grands événements, ce souffle inexplicable qui annonce les jugements du ciel et porte le malaise au cœur des mauvais gouvernants, à travers leurs armées et leur bien-être, se répandait dans la capitale, — et les provinces répondaient par les sourds grondements de l'Italie, des Hongrois et des Slaves du nord. Le cabinet Metternich-Holowrat était fort inquiet, mais au moins se croyait-il averti du côté où pouvait éclater l'orage? Ses troupes marchaient du centre à la circonférence de l'empire, et on n'avait gardé que 8,000 hommes de toutes armes à Vienne, la ville docile par excellence! Et, cependant, c'était du côté le plus faible et le plus méprisé que devait partir le plus grand coup.

Dans une petite chambre des faubourgs, se réunirent le 8 mars, sept jeunes étudiants, qui avaient été élus la veille dans une réunion de leurs camarades, avec la mission de rédiger une adresse sur la situation ; eux-mêmes étaient fort peu éclairés sur ce qui s'y pouvait mettre. C'était le mercredi des Cendres, « le dernier jour auquel l'Autriche devait porter le sac et la cendre, » dit un historien du fait. La discussion de ces jeunes gens fut aussi naïve que curieuse ; mais cependant, ils réunirent des titres de demandes libérales qui n'étaient point à dédaigner. Le plus habile

en rhétorique fut alors chargé de la rédaction, et le dimanche 12 mars au matin, toute la foule des étudiants, au nombre de plus de 2,000, se porta à l'Université pour entendre la lecture de cette adresse. Le chancelier Inzaghi avait fait défense d'ouvrir l'aula de l'Université, et le tumulte augmentait, lorsque apparaît la figure sévère du professeur Hye : « Messieurs, dit-il, si vous avez quelque chose à discuter, montez, on va ouvrir l'aula. » Il était évident que le professeur Hye venait d'être chargé de jouer le rôle, estimé facile encore, de conducteur électrique, pour détourner le fluide que les chefs de l'Université et du gouvernement voyaient s'amasser. En un instant la vaste salle de l'aula fut remplie des 7 ou 800 personnes qu'elle peut contenir, et un étudiant, montant dans la chaire, lut l'adresse suivante que nous abrégeons : « Majesté Impériale! Un grand événement a ébranlé la France et l'Europe, et mis la paix universelle en danger. Dans un temps si agité, les étudiants de Vienne s'approchent avec confiance du trône de V. M., pour lui déclarer qu'ils sont prêts à suivre joyeusement son appel à chaque instant et à se tourner contre l'ennemi, qu'il arrive de l'est ou de l'ouest. Majesté Impériale! Persuadés que la liberté est le plus fort lien entre les princes et les peuples, et qu'elle seule rend ces derniers capables de grands efforts, de courage et de patience dans les épreuves, les étudiants de Vienne soussignés croient remplir le devoir de bourgeois [1] fidèles, en la priant d'accorder à ses peuples : la liberté de la presse et de la parole, — l'amélioration de l'éducation nationale, et surtout la liberté d'enseigner et celle pour l'élève de choisir l'enseignement qu'il préfère, — la publicité et la

[1] *Bürger*. Le mot citoyen n'existe pas en allemand, à moins qu'on n'adopte *Staatsbürger*.

procédure orale dans les tribunaux, — une représentation populaire, — et une représentation des provinces allemandes à la diète germanique. » Cette pièce célèbre qui portait, dans quelques autres passages, l'empreinte d'une jeune rhétorique d'étudiant, mais cependant un grand fonds de dignité et de vérité, fut accueillie par d'immenses acclamations. Le professeur Hye monta alors précipitamment dans la chaire : « Messieurs, demanda-t-il; une question; que voulez-vous au juste? » Pour toute réponse, on lui remit en main la pétition. « Vous voulez donc singer ceux de Munich. Les bourgeois de Vienne préparent, eux, une adresse, et ils en ont le droit comme gens ayant propriété et établissement ici, mais vous pas! » — « Eh! pourquoi donc? » fut la réponse; la résistance de M. Hye ne parvint qu'à faire toujours plus déborder le mouvement. Il chercha alors à le tourner en demandant que cette pièce fut remise à lui, puis au recteur de l'Université, puis aux Etats d'Autriche; il lui fallut capituler sur tout, et prendre l'engagement de la remettre aux mains de l'empereur même, de concert avec son collègue le professeur Endlicher.

Le bruit de ces décisions volait d'une extrémité à l'autre de la cité, pendant que les deux professeurs se rendaient sans désemparer au palais du Burg. L'oncle de l'empereur, l'archiduc Louis, les reçut fort mal, et refusa une audience impériale. M. Endlicher ayant enfin ajouté : « Que Metternich était détesté, et que c'en était fait de l'amour des peuples pour la maison impériale si on laissait plus longtemps ce ministre tyranniser comme par le passé »; il fut promptement congédié avec M. Hye; quand tout à coup la porte se rouvrant, l'archiduc sortit et tendit sa main ridée à M. Endlicher. Les deux professeurs traversaient la cour du

palais, lorsqu'on les rattrapa pour leur dire que le conseil des ministres allait se rassembler à deux heures, et peu après, on leur annonça que l'empereur les recevrait à six heures. S. M. accepta l'adresse, mais sans faire aucune promesse.

Le lendemain, lundi 13, avait lieu la séance des Etats d'Autriche. Le professeur Hye essaya inutilement d'empêcher les étudiants de quitter l'aula pour s'y porter. Le docteur Fischhoff prit la tête de la colonne, et bientôt entre universitaires et polytechniciens, il se trouva plus de trois mille personnes dans la cour, et aux abords du palais des Etats. Le comte Montecuculi, maréchal de la province, fit lui-même aux étudiants la proposition de députer douze des leurs, pour assister à la séance où allaient enfin se traiter les griefs et les demandes de réforme conçus par les Etats eux-mêmes. On accepta, mais sans débloquer les abords du palais.

On parlait, on discourait dans la foule, mais sans ensemble, lorsque surgit le fait dont l'influence devait être déterminante sur les événements. C'est un papier qu'un jeune homme lève au-dessus des têtes, en criant : « le discours de Kossuth ! » Dix jours avant, dans la diète hongroise, le fameux tribun avait prononcé un réquisitoire demandant des institutions libérales pour toute la monarchie, discours qui avait fait grand bruit. Il demandait une sorte de demi-fusion constitutionnelle de tous les peuples de l'empire, lui qui peu de mois après entra dans un système de séparatisme magyar forcené. Mais alors il n'avait point encore trahi son souverain, et déchaîné une guerre de races sur sa patrie ; légitime ennemi de l'ancien système, il était, malgré sa violence déjà excessive, qualifié cependant pour populariser des réformes et de généreuses pensées.

Ecoutons donc Kossuth qui, par sa parole morte, par sa parole écrite, va décider la révolution de Vienne. On ne saurait mieux comparer qu'à un fleuve de feu se répandant sur la foule, les mouvements de cette forte et sauvage éloquence hongroise, mêlée à toutes les ressources oratoires, et à tous les arguments constitutionnels d'un avocat rompu aux luttes parlementaires. Car à partir du moment où l'esprit de Kossuth aura saisi la population de Vienne, elle si lâche et si inerte auparavant, sera transformée pour quelques jours en un courant de lave, renversant tous les obstacles opposés à la conquête de nouvelles institutions.

On fait un profond silence dans la cour du palais, et un jeune homme montant sur le puits qui est au fond de la cour, commence la lecture. «Dès le commencement de cette diète, disait Kossuth, j'ai exprimé ma conviction, que pour aplanir les difficultés existant entre nous et les autres nations de la monarchie, sans perdre notre individualité, notre liberté, notre bien-être, il faut une constitution unissant les sentiments de tout l'empire. J'ai jeté un regard douloureux sur l'origine et la continuation du système bureaucratique viennois. J'ai fait sentir comment il élevait l'édifice de son assoupissante influence sur les libertés opprimées de nos voisins; et énumérant les déplorables suites de ce funeste mécanisme gouvernemental, et plongeant mon œil dans les annales de la vie des peuples qui nous révèlent l'avenir par la logique serrée des faits, j'ai prophétisé: Que celui-là serait le second fondateur de la maison d'Hapsbourg, qui introduirait la réforme constitutionnelle dans la monarchie, et fonderait le trône de son auguste maison sur la liberté des peuples. La douleur de tant d'immobilité bureaucratique me serre l'âme. Mon cœur saigne de voir tant de nobles forces, tant de hautes

facultés s'épuisant à un travail ingrat qui ressemble aux tourments d'hommes enfermés dans une roue. Oui! Sur nous pèse la malédiction d'un fléau qui nous étouffe; du charnier du système viennois, souffle sur nous un air empesté, qui paralyse nos nerfs et le vol même de nos pensées. J'ai vu aussi que nos progrès constitutionnels ne sont point assurés; et comme il y a déjà trois siècles de tiraillements entre les tendances du pouvoir monarchique absolu, et la marche constitutionnelle de la nation hongroise, tiraillements non encore réglés, et qui, pour être réglés, demandent qu'un des deux partis soit vaincu par l'autre, je tremble déjà que cette immobilité bureaucratique de Vienne ne dissolve la monarchie, et ne mette en question l'avenir de notre chère dynastie. Des systèmes politiques contre nature peuvent se soutenir longtemps, car entre la patience des peuples et leur désespoir, le chemin est long. Mais il y a des systèmes politiques qui, par cela même qu'ils ont longtemps duré, n'ont fait que perdre de la force au lieu d'en gagner, et enfin vient le moment où il serait dangereux de vouloir les conserver, car leur longue carrière les a mûris pour la mort. Oui! je l'affirme; bien que je sache qu'à tout vieux système comme à tout vieux homme il est dur de se séparer de l'idée d'une plus longue vie. (La foule se fait répéter trois fois ce passage.) Que la dynastie choisisse entre son salut, ou l'amour d'un système gouvernemental tout pourri. Les peuples donneront leur sang et leur vie pour une dynastie qu'ils aiment; mais pour défendre un système oppressif, un moineau même ne se ferait pas tuer. Oui! louables Etats, c'est ma ferme conviction que l'avenir de notre dynastie est lié au rapprochement fraternel des différents peuples de la monarchie, et que la chose est réalisable au moyen du ciment d'une

constitution qui respecterait les diverses nationalités, et satisferait le sentiment universel de l'union. Pitoyable union que celle dont la bureaucratie et les baïonnettes forment le ciment! Je propose donc une adresse à Sa Majesté, portant sans aucun préambule, que les Etats hongrois demandent pour toute la monarchie une constitution où l'on tienne compte des diverses nationalités, et pour la Hongrie un ministère responsable. » Pendant que ce discours répondait avec une énergie et une lucidité introuvables dans les rangs des étudiants viennois, à toutes leurs plus chères aspirations, un incident bien grave avait passé comme inaperçu. On avait jeté d'une fenêtre une feuille contenant la demande des Etats à S. M. de convoquer une assemblée des Etats de toute la monarchie pour qu'il leur fût présenté un rendement de compte des finances; mais cette proposition trouvée par la foule insuffisante pour la situation, avait excité un tel mécontentement, qu'un étudiant sautant sur le puits, avait pris la feuille. « Je la déchire, s'était-il écrié, je la déchire à la face de la nation, » et on s'était remis à la lecture de Kossuth. Enfin elle se termina et le mouvement prit un caractère décidé; on applaudit successivement les motions suivantes: « A bas Metternich! — Expulsion des Jésuites! — Armement de la garde nationale! — Vive notre empereur constitutionnel! »

Cependant les Etats délibéraient dans le plus affreux désordre. Ils avaient à la fois à faire face à leur immense ordre du jour, à un monceau de pétitions libérales; ils devaient tantôt tranquilliser la foule, et lui parler des fenêtres et du balcon, tantôt répondre à la commission des douze étudiants qui ne leur donnait aucun relâche, et demandait impérieusement « des actes, et non des paroles. » Si à tout cela nous ajoutons que les Etats n'étaient pas au fond

personnellement ennemis de l'ancien système, et ne voyaient guère de bien fâcheux que l'état des esprits, et la crise qu'il fallait adoucir et chercher à tourner, on comprendra que cette assemblée ne pouvait suffire à la tâche.

Alors eut lieu dans la confusion, une de ces confusions plus grandes, ou de ces manœuvres inexpliquées, si fréquentes dans l'histoire des révolutions. Une partie de la commission des douze étudiants disparut de la salle des délibérations, et les autres qui étaient restés se croyant trahis, crièrent des fenêtres à la foule de leurs collègues: « Montez, on nous retient. » La foule d'ailleurs ne pouvait plus beaucoup attendre. C'était une heure après-midi, et on craignait d'un instant à l'autre une collision avec les troupes qui n'avaient cessé d'entrer dans la Cité depuis les neuf heures du matin, et qui après avoir rempli le palais impérial du Burg, avaient fermé les portes de la Cité, pour arrêter l'invasion des faubourgs. Les étudiants enfoncent les portes du palais des Etats; envahissent les salles, et ne permettent plus aux membres de l'assemblée que de sortir, pour aller en corps déposer les pétitions aux pieds de Sa Majesté. On les reçut au palais qui regorgeait de troupes.

Pendant ce temps toutes les boutiques étaient fermées; chaque place, chaque coin de rue retentissait de discours exaltés, et devant l'hôtel du prince Metternich un jeune homme porté sur les épaules de ses amis pérorait contre ce ministre. La population des faubourgs, accourue sur les glacis qui entourent la Cité, formait sur une lieue de développement environ, comme un immense anneau d'êtres vivants, tantôt livrés à une extrême agitation, tantôt écoutant les moindres bruits qui partaient de la Cité dont l'entrée leur était interdite par les troupes, ou télégraphiant

avec des gens placés sur les murailles. On estimait que cette foule était au moins de cent mille personnes, car tout ce qui pouvait se tenir sur ses jambes dans des faubourgs peuplés de trois fois ce nombre d'habitants était accouru.

Un comité d'habitants de la Cité et d'étudiants s'était installé dans la salle des Etats, depuis la sortie de l'assemblée, pour convoquer de suite la garde bourgeoise, réprimer la populace qu'on craignait, et obtenir le renvoi des troupes, avec lesquelles une collision semblait imminente. Ce comité envoya des députés au bourgmestre Czapka, homme peu aimé, terrorisé dans ce moment et qui restait complétement inactif. Ses domestiques assuraient à la députation qu'il était sorti, quand la foule l'aperçut de la rue qui se tenait derrière les croisées. Ce malheureux parla de réunir cent hommes au bout d'une heure, et on ne put en tirer grand chose. Cependant le sang commençait à couler. Les troupes avaient tiré sur les habitants qui voulaient leur faire évacuer la rue des Minorites en leur lançant leurs meubles des fenêtres. Plus loin, près du palais des Etats, le commandant de la ville, l'archiduc Albert, fils du fameux archiduc Charles, le seul membre de la famille impériale qui ait été complétement populaire dans ce siècle, commanda lui-même le feu sur la foule, à laquelle il s'était enroué à crier : « Retirez-vous paisiblement chez vous. » Puis, comme épouvanté des victimes qu'il venait de faire tomber, il s'était éloigné au galop en traversant cette même foule. Alors le mouvement arriva à son point culminant d'exaltation, et ce fut une frénésie telle dans la population entière, que les témoins les plus impartiaux de cette scène en ont conservé la conviction que le gouvernement, s'il eût engagé le combat avec les 7 ou 8000 hommes dont il disposait seuls, aurait eu infailliblement le dessous. D'ailleurs

enfermé par un cercle compact de cent mille individus des faubourgs, il n'y avait plus aucune chance de fuite dans le cas d'un échec. On courut de toutes parts aux armes; l'arsenal était menacé. Dans ces rues étroites, les troupes d'un côté, de l'autre tout ce qui ne portait pas d'uniforme, allait s'entr'égorger. Chaque parti avait la conviction de son droit, mais pas à un degré égal. Ici une foi absolue dans la justice de la cause des classes bourgeoises et populaires, et dans la nécessité des concessions libérales; peu d'armes, mais des tuiles, des meubles et un mépris, une ignorance complète du danger. Là, des militaires, des canons, une discipline déjà ébranlée, et surtout une profonde aversion pour égorger une population, dont l'unanimité exerçait une puissance nouvelle et inconnue sur l'esprit des officiers les plus aristocratiques. Un général ayant commandé le feu à un chef de pièce nommé *Pollet*, qui gardait une entrée du palais du Burg, celui-ci se précipita devant la bouche du canon en s'écriant: « Je serai la première victime! » La foule compacte et stationnaire que la décharge eût renversée applaudit à outrance, et pour la première fois dans ce siècle peut-être, la discipline autrichienne reçut une éclatante mais généreuse atteinte. L'action de Pollet courut de bouche en bouche et éteignit encore plus la confiance des chefs.

Cependant quelques hommes haut placés de Vienne, et entre autres l'avocat Bach, le ministre de l'intérieur actuellement, s'étaient rendus auprès du bourgmestre frappé d'inaction et de peur, et usant de violence l'obligeaient à les suivre auprès de l'archiduc Albert. Cette démarche eut son effet; l'archiduc promit que les troupes évacueraient la Cité et que la garde en serait remise aux habitants eux-mêmes et à l'Université. Simultanément, les étudiants re-

venus à l'aula, se ressouvenaient de l'ancien privilége du recteur *magnificus*, de pouvoir en tout temps, revêtu des insignes de sa dignité, aborder le souverain ; et ils résolurent de se servir d'une tradition du passé pour ouvrir la nouvelle ère. Ce recteur, le vieux conseiller aulique Jenull, âgé de 72 ans, partit accompagné des professeurs Hye et Endlicher ; mais ils ne purent parvenir à l'empereur, quoique son frère l'archiduc François-Charles leur donnât l'importante assurance que des concessions étaient sur le point d'être accordées. Mais quant à l'armement des étudiants il ne put se résoudre à le permettre.—On envoie de l'aula à l'archiduc François-Charles une seconde députation, qui, après une entrevue sans résultat, est priée d'attendre dans les antichambres. — Pour se faire une juste idée de ces événements et saisir la condescendance inouïe d'un frère de l'empereur recevant avec égard les députés d'une population révoltée, il faudrait se représenter, — et la confiance perdue dans la seule force connue jusqu'alors, les baïonnettes, — et cette révolution qui est dans l'air et a tout envahi. La confusion est sans précédents, sans exemple d'où l'on puisse tirer instruction. La famille impériale est divisée ; l'archiduchesse Sophie et d'autres membres pressent au moins aussi fortement que l'aula. Hormis une poignée de grands seigneurs, fiers encore, mais inquiets pour leur vie, la révolution a tout gagné par la sympathie, par la crainte, ou par la persuasion de sa nécessité. Les conseillers auliques, les employés des chancelleries, les professeurs, les hommes que l'on consultait autrefois sont tous sous une même impression, — céder. La révolution remplit les antichambres de ce même palais du Burg, où les archiducs, le Conseil et quelques hommes de confiance délibèrent. On voit une masse

d'officiers de la garde bourgeoise, des hommes haut placés, des employés en uniformes civils et militaires, attendant déjà depuis le milieu de l'après-midi la retraite de Metternich. Dans ces salons la députation de l'aula s'impatiente, on traite de brigands les soldats qui viennent de faire une décharge de l'hôtel de la police, et quelqu'un s'écrie en montrant la porte fermée de la chambre du Conseil : « Si l'on ne nous invite pas de suite à entrer, nous-mêmes allons ouvrir les portes ; observer plus longtemps l'étiquette serait ici un crime en face de l'histoire. » Mais au même instant la porte s'ouvre, la seconde députation est introduite de nouveau, et au milieu de la salle se trouve le prince Metternich entouré d'officiers de la garde bourgeoise auxquels il dit : « Messieurs, si vous croyez que je puisse rendre un service à l'Etat en me retirant, je suis prêt à donner ma démission. » Un d'eux lui répond : « Excellence ! Nous n'avons rien contre votre personne, mais tout contre votre système ! — Eh bien, reprend le prince, toujours avec un calme diplomatique, je vous déclare que puisque dans votre opinion ma retraite est utile à l'Etat, je l'effectue avec mille jouissances ! »

L'archiduc Louis donne simultanément à la seconde députation la réponse désirée, que les étudiants recevront des armes pour maintenir l'ordre, et au bout d'un moment on rapporte une permission signée de l'empereur.

Alors éclate dans la Cité une scène incroyable de félicitations et de transports. Il est nuit, et les rues, les lieux publics illuminés par les habitants retentissent du nom de Metternich ; on se crie de la rue aux fenêtres la retraite certaine de ce ministre. Une foule se porte à l'arsenal pour recevoir des armes, mais comme on veut tenir parole à l'empereur, qui au premier moment n'a autorisé que les

étudiants à en prendre, on soumet tout le monde à l'épreuve d'une question en latin. Arrive ensuite une proclamation invitant tous les habitants à se faire inscrire dans la garde bourgeoise pour la renforcer. Il en était temps, car déjà la basse populace de la capitale se procurait dans le pillage et l'incendie le genre de concessions qui lui plaisait le plus. Près du faubourg de Mariahilf, la chose était organisée régulièrement; les hommes envahissaient les maisons et faisant des paquets de tout ce qui leur tombait sous la main, les jetaient des fenêtres aux femmes qui attendaient dans la rue avec des corbeilles. Les maisons de l'octroi aux barrières furent brûlées; quelques employés jetés dans les flammes. De grandes fabriques furent incendiées à Funfhaus et Sechshaus, mais une cinquantaine de ces scélérats furent fusillés sur place par la nouvelle garde nationale. Ce fut là l'ombre au tableau de la révolution, et elle était destinée à s'épaissir bien plus avec le temps.

Si nous reportons maintenant un regard sur l'immense carrière fournie depuis 48 heures, nous voyons une population crue apathique, dépasser en exaltation tout ce qu'on pourrait citer, et par la seule arme de l'enthousiasme et de l'unanimité, arracher un empire militaire et despotique de ses gonds solides, mais rouillés. Le sommeil séculaire de l'Autriche a fini; la lutte des puissances qui se partagent le monde, la lutte du bien et du mal, de la liberté et du despotisme y est désormais déclarée. La presse, la parole, les associations, la prédication religieuse ont forcé les barrières; les souffrances des peuples constitutionnels et libres vont arriver en foule, mais la semence de vertus inconnues jusque-là pourra germer. W. R.

(*La fin au prochain numéro.*)

DEUX ANNÉES

CHEZ UNE FAMILLE LEVANTINE

ET

AVENTURES DANS LE DÉSERT DE LYBIE,

PAR

BAYLE SAINT-JOHN.

Ce fut le 6 juin 1846 que je posai le pied pour la première fois dans cette région du sable et du soleil. Après une navigation de 900 milles, nous arrivâmes presque subitement en vue d'une cité dont les palais, les citadelles, les minarets et les moulins à vent nous semblaient sortir du sein des eaux : ce tableau, vivement éclairé, n'avait pour second plan que l'azur éclatant d'un ciel sans nuages. Je débarquais, je l'avoue, avec l'ardente curiosité d'un jeune voyageur, impatient de reconnaître à la fois la colonne de Pompée, l'aiguille de Cléopâtre, les Pyramides, et mes regards parcouraient avec avidité les objets divers que présentait à nos yeux la circonférence de la rade. Un pilote du pays étant venu prendre la direction de notre navire, en moins d'un quart d'heure nous étions à l'ancre. Une foule d'embarcations arabes se pressèrent alors autour de l'échelle par laquelle nous devions descendre, et un chamaillis de menaces, de coups de rames et de cris aigus se fit entendre de toutes parts. Pour ceux d'entre nous qui venaient directement de la Grande-Bretagne et n'avaient

point eu l'occasion d'observer les mines presque féroces des bateliers méridionaux, il y avait quelque chose d'alarmant dans cette scène. Je n'ai jamais vu rassemblés tant de yeux noirs, lançant des flammes, ni tant de mâchoires éblouissantes de blancheur! — Quelques-uns de ces terribles messieurs, à mines de brigands, grimpèrent lestement à bord du vaisseau, nous présentèrent les cartes imprimées des meilleurs hôtels, soi-disant européens, et se constituèrent nos guides. Il y eut un moment d'inquiétude parmi les passagers; plusieurs d'entre nous hésitaient et jetaient un coup d'œil suppliant sur notre capitaine, qui, loin d'y répondre, se montrait impatient de se débarrasser de nous. Enfin, il fallut se soumettre : quelques moments plus tard, nous abordions sains et saufs devant le bâtiment de la douane, puis après avoir été voiturés d'une manière assez confortable à travers plusieurs rues étroites et populeuses, d'un aspect demi-européen, demi-oriental, nous vinmes nous établir dans l'hôtel Rey, situé sur la Grande Place.

J'essaierai de donner en peu de mots une idée de la situation d'Alexandrie. C'est dans cette ville que j'ai puisé la plus grande partie des notions dont se compose cet ouvrage, et si mes lecteurs remarquent dans mes récits quelques détails nouveaux qu'ils n'ont pas vus ailleurs, ils devront les rapporter à cette circonstance-ci, qu'au lieu de courir impatiemment, comme la plupart des voyageurs, au-devant des monuments anciens, je me suis arrêté longtemps sur le seuil de la moderne Egypte, décidé à voir d'aussi près que possible les mœurs de ses habitants. Je l'avoue, le singulier état de choses qui s'offrait à mes regards éveilla tout d'abord en moi un intérêt beaucoup plus vif que le majestueux Nil ou les monuments d'un autre

âge, plus encore peut-être que le Désert lui-même! Cette manière de sentir m'était particulière, et j'ai vu souvent mes amis d'Europe s'étonner du plaisir que je prenais à vivre au milieu d'une race généralement méprisée à cause de certains traits marquants de son caractère, mais qui gagne beaucoup à être vue de plus près. Mes lecteurs décideront entre nous.

Alexandrie s'étend le long d'une étroite langue de terre située entre le lac Mareotis et la Méditerranée; deux ports rompent la ligne uniforme que la côte présenterait sans eux et lui donnent, vue de la mer, un aspect varié et agréable. C'est sur le terrain qui sépare ces deux ports et que l'on appelle le cap des Figuiers, que s'élèvent le palais du Pacha, son harem, quelques forts, des casernes et plusieurs bâtiments occupés par des administrations. Autour de la base de ce cap est venue se grouper la plus grande partie de la population d'Alexandrie. L'artère, ou principale rue de cette ville commence devant le palais de Ras-et-tin, résidence du Pacha, et vous conduit en peu d'instants à travers ce que l'on appelle la ville turque, assemblage irrégulier de grandes cabanes à murailles blanches, à petits jardins et à fenêtres soigneusement défendues par des jalousies. Laissant sur la gauche le quartier peu fréquenté d'Abu-el-Abbas, et les environs du Phare, la Grande rue va en s'inclinant du côté de l'est, longe les rives du port neuf, prend le nom de rue Franque ou Européenne, et se termine vers l'angle d'une espace immense, de forme oblongue, sablé et entouré de toutes parts par des maisons d'une éclatante blancheur. Cet endroit se nomme le Minshiyeh, la Plaine ou la Grande Place. Un trait caractérise l'aspect de ce lieu, c'est le nombre de drapeaux que l'on voit flotter au sommet de ses bâtiments, presque tous occupés par les consuls d'Europe.

Vue depuis l'extérieur des fortifications, qui se composent sur quelques points d'une masse d'ouvrages avancés, couronnés par des tours, la ville a quelque chose de pittoresque, surtout en été, quand le lac Mareotis ne présente aux regards qu'une vaste plaine de sel, dont la monotonie est rompue çà et là par de petites îles basses et des promontoires de couleur sombre. Un canal profond et tortueux, bordé de champs fertiles et de riches jardins, court à égale distance des fortifications et du lac, puis va se perdre dans le lointain du paysage : à peu de distance de la baie d'Aboukir s'étend une bande étroite de terrain désert, parsemée de touffes de palmiers.

La construction d'Alexandrie offre une grande variété de styles d'architecture. Qu'on se représente une petite ville de l'Orient, compacte et tortueuse, que la prospérité du commerce et le patronage d'un gouvernement fort ont métamorphosée presque subitement en une grande cité. Des quartiers considérables se sont élevés de toutes parts comme par magie; des passages nombreux, percés dans toutes les directions, traversent maintenant les anciens centres de la population native, ne laissant subsister que çà et là, à de grands intervalles, quelques mas de maisons qui rappellent l'Orient. Il va sans dire que ces échantillons du passé sont les seuls qui paraissent complets et finis; partout ailleurs, le bruit du marteau, du rabot, se fait entendre, les maçons, les charpentiers, les couvreurs sont à l'œuvre : l'image d'une pièce d'étoffe neuve, mise à un vieil habit se présente à chaque instant à la pensée en parcourant Alexandrie.

La plus grande partie des affaires se traite selon l'usage du Levant, dans les bazars. Parmi ces derniers, le plus original, le plus frappant par son aspect est le bazar Mog-

grebyn, consacré à la vente des couvertures, des tapis, des burnous et autres produits des manufactures de l'Afrique occidentale. Je n'ai vu nulle part, même au Caire, rien de plus oriental. Ce bazar consiste en une longue galerie, étroite, sombre, fermée à chaque extrémité par une porte massive, et recouverte par une toiture en bois. Chaque côté de cette galerie présente une suite non-interrompue de petites alcôves, décorées du titre de boutiques et élevées de 18 pouces au-dessus du sol : une plate-forme étroite sert de comptoir, et l'espace réservé aux acheteurs a tout au plus trois pieds de large. Les marchands que l'on y rencontre sont pour la plupart des Moggrebyns ou habitants de la Barbarie, et parmi les chalands, il n'est pas rare de voir jusqu'à des Bédouins, attirés par l'immense assortiment d'objets de costume que renferme ce marché.

. . . .

L'hôtel d'Europe, où je m'étais logé, ressemblait à tous les établissements de ce genre que j'avais laissés de l'autre côté de l'eau, et si l'on en excepte les lits entourés de mousticaires et le service des filles de chambre fait par des Arabes couleur de noyer, nous aurions pu nous croire encore en Europe. La société même, rassemblée à l'hôtel, était tout européenne. Cet état de choses contrariait essentiellement mes vues, je résolus donc d'y échapper le plus tôt possible, et de m'arranger de manière à vivre entièrement avec les nationaux. — Ce préambule nécessaire à l'intelligence de ce qui doit suivre étant terminé, je vais maintenant mettre sous les yeux de mes lecteurs quelques extraits de mon journal de voyage.

9 *Juin.* — Je n'ai point encore trouvé de logement qui me convienne, mais en faisant cette recherche, j'ai parcouru les bazars et observé avec intérêt la manière d'être,

les habitudes, et jusqu'aux costumes variés de ceux qu'on y rencontre. Les marchands de drap forment la classe la plus respectable parmi les négociants : au reste, il faut le dire, à moins de quelque cause passagère d'excitation, la classe moyenne arabe, celle surtout qui s'occupe de trafic, se fait remarquer par l'absence complète de vulgarité dans les manières. On pourrait même lui reprocher un peu trop d'importance; le marchand arabe traite une affaire de cinq *fuddahs* avec le même sérieux que s'il s'agissait de cent écus. Le beau sexe en Egypte, du moins celui des classes inférieures, me paraît en général bien fait de corps, mais laid de visage, circonstance que l'on ne saurait attribuer à la chaleur du climat, ni à l'excès du travail, puisque la remarque contraire a été faite dans l'Inde. Une chose certaine, c'est qu'en Egypte les femmes de la basse classe ont les passions extrêmement développées, et que, soit par la volubilité du langage et le tour des expressions, soit par les manières, elles me rappellent à chaque instant nos Irlandaises du bas peuple. La violence de leurs querelles est quelquefois étonnante. J'ai vu, ce matin même, une vieille femme poursuivre pendant un quart d'heure un jeune homme auquel elle voulait arracher les yeux pour je ne sais quel méfait. Sa langue n'a pas cessé une seconde de lancer au coupable les plus horribles malédictions, et lorsque enfin la malheureuse a compris qu'elle ne pourrait se venger, elle s'est jetée sur la terre et s'y est roulée en écumant de rage. Cependant, je crois qu'en pareille occasion une femme d'Europe eût fait pis encore; elle aurait tourné sa fureur contre les personnes qui cherchaient à la calmer, tandis que notre Egyptienne s'en est abstenue : j'ai su depuis que la violence poussée jusqu'à ce dernier degré serait considérée par les Arabes comme tout à fait

indigne d'eux. Du reste, je dois ajouter à ceci que je n'ai rencontré nulle part de plus tendres mères qu'en Egypte, et cela dans tous les rangs de la société.

13 *Juin.* — Je continue à flâner une bonne partie du jour, m'aventurant dans une foule de ruelles étroites et isolées, au grand étonnement et à l'indignation des nationaux qui sortent de chez eux pour me voir et m'apostropher. Les enfants me suivent en chantant : « *Ya Nazarani, kelb*, etc., etc., » ce qui veut dire : « *Oh! chien de chrétien, tu nous as ôté le pain de la bouche.* » Ceci est fort divertissant, et montre jusqu'à l'évidence les progrès qu'a faits en ce pays l'esprit de tolérance! En parcourant certaines rues, j'ai entendu cracher après moi de toutes les maisons sans en excepter une ; on dirait que la vue seule d'un infidèle donne aux vrais Croyants un besoin irrésistible de se débarrasser le gosier : je passe mon chemin sans paraître y faire la moindre attention.

29 *Juin.* — Quel murmure confus de voix humaines! Je viens de descendre dans la rue et de suivre la foule qui courait pêle-mêle le long d'une ruelle tortueuse. Une troupe d'enfants en guenilles criaient, riaient et se culbutaient les uns les autres comme au sortir de l'école ; ils précédaient un cortége composé de trente hommes à visages bruns, coiffés de bonnets rouges, vêtus de châles de la même couleur, de jaquettes bleues et de pantalons blancs : ces hommes avançaient de leur mieux à travers la foule, en balançant leur corps de la plus étrange manière. A quelque distance venaient d'autres hommes portant une bière sur le coin de laquelle était attaché un turban. Un grand nombre de femmes en chemises bleues suivaient par derrière et poussaient des cris aigus. Le tout ensemble donnait l'idée d'une bacchanale, et j'ai été fort surpris d'ap-

prendre qu'il s'agissait de l'enterrement d'un soldat. En général, les pompes funèbres des musulmans manquent absolument de dignité.

Comme je revenais chez moi par une autre rue, j'ai rencontré un simple groupe dont l'aspect a produit sur moi une impression beaucoup plus solennelle : c'était un père portant dans ses bras le corps de son jeune enfant, enveloppé dans un morceau d'étoffe qui lui servait de drap mortuaire. Cet homme prononçait gravement, par intervalles, les paroles sacramentelles des musulmans : « Il n'y a qu'un seul Dieu, etc. » Une femme le suivait, la mère sans doute, car la pauvre créature laissait échapper de temps à autre et comme malgré elle, des plaintes déchirantes. . . . .

. . . .

Un matin que j'étais assis devant la porte de mon hôtel, jouissant avec une nonchalance tout orientale d'un souffle de vent frais venant de la mer, deux Européens s'approchèrent de moi, dont l'un m'était inconnu. La conversation s'engagea bientôt sur l'état de la contrée, et l'étranger me parut parfaitement instruit de tout ce qui s'y rapportait. Quand il nous eut quittés, j'appris qu'il exerçait ostensiblement à Alexandrie la profession de maître de langues, mais qu'un certain degré de mystère entourait sa vie, et qu'on l'avait accusé tour à tour d'être un espion russe ou un agent secret de l'Autriche. J'eus lieu, plus tard, en me liant plus particulièrement avec lui, de reconnaître qu'on l'avait calomnié et que son caractère, aussi bien que son immense savoir et sa grande expérience, méritaient toute mon estime. Quoi qu'il en soit, deux jours après cette première entrevue, mon nouvel ami me témoigna le désir de m'être utile dans le dessein que j'avais formé d'observer de

près les mœurs du pays. En conséquence, nous convînmes pour le lendemain, d'une course à cheval, dont le terme devait être une visite chez l'un des principaux marchands levantins d'Alexandrie.

Nous partîmes à six heures du matin; mais, chemin faisant, nous nous arrêtâmes quelques instants sur la Grande-Place, afin de voir poser la pierre du milieu de la plus élevée des arcades d'une église anglaise que l'on y construit. L'architecte, un allemand nommé Weitt, paraissait être dominé par une profonde émotion; sa main tremblait en dirigeant le travail, et, quand la pierre fut enfin placée avec l'exactitude qu'il pouvait désirer, il courut à moi et me serra les mains, bien que nous fussions tout à fait étrangers l'un à l'autre. Je remarquai avec quelque surprise que les ouvriers arabes ne demeuraient point, comme cela leur arrive d'ordinaire, des spectateurs indifférents au succès de l'opération; ils avaient été dressés et bien payés par l'architecte européen, et leur amour-propre était évidemment en jeu dans cette affaire. On pourrait, à ce sujet, se livrer à plus d'une réflexion sur la vraie méthode de civiliser ce peuple barbare, mais cela n'entre pas dans mon plan actuel; je me contenterai donc d'avoir signalé, en passant, le fait curieux d'une troupe d'ouvriers musulmans bâtissant une église chrétienne en vue des aiguilles de Cléopâtre, et considérant leur œuvre d'un œil satisfait!

Le palais que nous allions visiter est connu de toutes les personnes qui sont venues à Alexandrie; il est situé à mi-chemin entre la Grande-Place et la porte de Rosette: un vaste jardin, clos de murs, ouvert au public *respectable* tous les jours, à l'exception du dimanche, en fait un but de promenade extrêmement fréquenté. A l'époque que je retrace, ce palais était occupé par M. Gibâra, Levantin de

Damas, fermier des lacs Natron et en grande relation d'affaires avec le gouvernement d'Egypte. Nous fûmes reçus par son neveu : il était au lit à notre arrivée, et nous accueillit avec une sorte d'affabilité demi-orientale, demi-européenne.

Les efforts faits par ce jeune homme pour nous faire oublier sa nationalité levantine étaient évidents et, du reste, fort inutiles ; je n'ai pas rencontré un seul homme de cette race, quels qu'eussent été ses rapports avec l'Europe, chez lequel le cachet d'origine ne se fit pas distinctement apercevoir. Nous échangeâmes quelques mots en anglais qu'il savait assez mal, puis on apporta des pipes et du café qui firent un peu diversion à la monotonie d'un premier entretien. Nous nous promenâmes ensuite dans le jardin : il me parut parfaitement bien planté et d'une fraîcheur remarquable, grâce à l'eau d'un ancien aqueduc que l'on a fait communiquer, je crois, avec le grand canal.

4 *Juillet.* — Mon nouvel ami, le maître de langues, m'a introduit cette après-dînée dans une famille levantine d'une classe beaucoup plus humble, par conséquent plus nationale que celle de Gibâra. Après avoir parcouru un labyrinthe interminable de rues et de ruelles, nous avons fini par joindre une maison isolée, assez vaste, entourée d'un mur sec et dont la toiture plate était chargée de plusieurs grands poulaillers. Un lourd guichet nous a introduits dans un vestibule peu éclairé, d'où nous apercevions indistinctement deux ou trois passages et une petite galerie destinée au lit du portier. Mon conducteur ayant poussé l'une des portes, s'est arrêté en criant : *Beyt* (la maison), sur quoi une voix aiguë a répondu par le mot : *Min* (qui est là ?) « C'est moi, l'Anglais, » a repris mon guide. Alors une esclave noire est venue nous examiner à travers une ouverture carrée, pratiquée dans la porte pour cet usage,

puis elle a tiré les verroux et nous nous sommes trouvés dans une cour quadrangulaire pourvue, des quatre côtés, d'une large galerie en bois posée à douze pieds du sol. Dans un angle de la cour était un puits, plus loin une écurie, et vis-à-vis, une sorte d'enfoncement ou d'alcôve appelée un *tachtabosh,* garnie de nattes et entourée d'un divan. Un escalier étroit et sombre nous conduisit jusque sur la galerie, et j'avais eu tout juste le temps de reconnaître que cette galerie sert de dégagement à toutes les chambres de la maison, quand une dame grande et forte, en costume levantin, chaussée d'une paire de patins ou sabots de bois d'une hauteur démesurée, est venue au-devant de nous en nous disant : *Tafuddal*, c'est-à-dire « faites-moi la faveur d'entrer. »

La pièce où l'on venait de nous introduire est une vaste salle : la moitié de cette pièce se trouve plus élevée que l'autre d'au moins un pied, tandis qu'un espace aussi large qu'une chambre a été ajouté en hauteur à cette partie du salon, dans le but d'y amener une plus grande masse d'air. La partie basse, que l'on peut considérer comme l'antichambre de la seconde, présente un ameublement moitié arabe, moitié européen ; j'y ai remarqué, à la fois, une table ronde avec une commode et quelques chaises, puis des *shibouks* et des vases à rafraîchir. La partie élevée de la salle, appelée le *liewan*, est garnie de nattes et entourée d'un divan.

Au moment où nous passâmes le seuil, il y eut dans la compagnie, alors assez nombreuse, une impulsion simultanée qui me causa d'abord quelque embarras : chacun se leva de son siége, porta la main à sa coiffure, et demeura parfaitement immobile jusqu'à ce que nous fussions assis ; après quoi mon humble individu devint le point de mire de

tous les regards. Nous avions évidemment interrompu une réunion de famille; il y avait là des oncles, des tantes, des cousins, et plusieurs cousines ou amies de la maison s'y montraient sans voile. Un jeune homme, pâle et amaigri par la maladie, se reposait sur un sopha; c'était Iskender, dont je devais faire la connaissance. Après les premiers compliments, nous apprîmes que le jeune convalescent, fils de la maîtresse du logis, relevait d'une fièvre dangereuse, et que son beau-père, le dernier mari de sa mère, était à toute extrémité de la même maladie. Nous étions venus mal à propos; aussi, dès que nous eûmes fumé une pipe et pris du café, cérémonie à laquelle on ne pourrait décemment se refuser en Orient, nous tirâmes notre révérence à tous les turbans de la compagnie, et nous sortîmes après avoir promis une seconde visite.

Comme quelques-unes des femmes présentes reparaîtront plus tard dans mes récits, je crois devoir donner à mes lecteurs une idée de l'effet qu'elles produisirent sur moi lors de cette première entrevue.

Sitt Madoula (ou dame Madeleine), la matrone de la maison et la mère d'Iskender, était une assez jolie femme de trente-sept ans, à yeux noirs, à chevelure de jais sortant d'un bonnet rouge et tombant par derrière en tresses nombreuses, ornées d'une multitude de paillettes d'or. Une sorte de pelisse ouverte des côtés, dont les longues queues étaient relevées jusqu'à la ceinture avec assez de grâce, et une paire de larges pantalons composaient la partie essentielle de sa toilette, que complétait une chemise de gaze grossière, sous laquelle sa gorge était pressée et remontée de manière à former une proéminence considérable. Cette mode, suivie avec modération, est agréable à voir chez les jeunes personnes; mais, poussée à l'excès par les femmes

d'un certain âge, elle devient quelquefois extrêmement choquante.

Une vieille dame à yeux rouges, assise sur le plancher, et dont les jambes courtes étaient chaussées de bas blancs, tandis que Sitt Madoula avait les pieds nus, était habituellement désignée sous le nom d'om Barbara (la mère de Barbara), laquelle Barbara était une petite beauté levantine, maligne et rieuse, assise sur le sopha, à demi cachée par l'immense ampleur de ses caleçons de mousseline brodée, d'où sortaient à peine deux petits pieds charmants enfermés dans des pantoufles rouges. Une veste étroite de satin couleur de rose, ouverte par devant, dessinait ses formes élégantes et laissait deviner, en dépit de sa chemise de gaze, la délicatesse de sa peau. Si notre visite eût été attendue, cette dangereuse personne n'aurait point paru à nos regards. Pendant que nous montions l'escalier, son mari et ses parents l'avaient pressée de se retirer, mais la curiosité et l'esprit de contradiction furent plus forts que leurs remontrances : une jeune fille que l'on avait mise dehors par les épaules en entendant annoncer « les Francs » revint deux ou trois fois aussi pendant la durée de notre visite, se poster derrière la porte entr'ouverte, afin de jeter au moins un coup d'œil sur le fruit défendu. J'ai eu, depuis, de fréquentes occasions d'observer le mélange de liberté européenne et de réserve musulmane qui s'est introduit chez les chrétiens d'Orient à l'égard des femmes. Un Anglais, comme Franc d'abord, comme hérétique surtout, est plus que tout autre soumis à cette sorte de *Tabou*. Vis-à-vis des hommes de leur race, la restriction est beaucoup moins sévère, et les femmes se montrent sans scrupule à ceux que leurs maris amènent à la maison ; en public, cependant, elles sont toujours voilées et, à l'église, leur place

invariable est une galerie fermée par un treillis assez épais pour que l'œil le plus curieux ne puisse le pénétrer.

Quand nous sortîmes, toutes les personnes de la société se levèrent en portant les deux mains à leur front, et Sitt Madoula, ainsi qu'Iskender, nous suivirent jusqu'à la porte en me pressant avec vivacité de revenir bientôt. Dans le courant de cette même journée, mon infatigable ami le maître de langues, me mit en relation avec plusieurs autres personnes qui m'ont été fort utiles plus tard, puis, au bout de peu de jours, il partit pour Constantinople, me laissant beaucoup plus avancé dans mes recherches que je ne l'eusse été sans son secours après une année entière de résidence dans le pays . . . .

. . . .

Quelques circonstances m'empêchèrent de retourner chez Iskender aussi promptement que j'avais compté le faire, et ce ne fut qu'au bout de huit jours que je répétai ma visite. J'eus beaucoup de peine à retrouver la maison sans guide, car, à cette époque, les rues de ce quartier ne portaient encore ni noms, ni numéros, cependant j'y réussis après une laborieuse recherche. Comme la première fois, Sitt Madoula vint me recevoir sur la galerie et m'accueillit avec cordialité ainsi que son fils. Au bout de quelques instants de conversation, le changement majeur qu'avaient subi, soit la toilette de cette dame, soit l'apparence intérieure de l'appartement, me frappa. Sitt Madoula était vêtue, de la tête aux pieds, en noir bleuâtre, son turban avait une étroite draperie de crêpe, ses cheveux, au lieu d'être épars et ornés de paillettes d'or, formaient un paquet renfermé dans un sac de coton noir. Elle observa ma surprise et fondit en larmes, puis elle m'apprit que Faragh, c'était le nom de son dernier mari, était mort peu après ma première

visite et que je voyais la famille en grand deuil. Le chagrin de la bonne dame, toutefois, n'était pas d'une nature poignante; elle aimait ses enfants par-dessus tout, et je ne crois pas avoir rencontré de ma vie une mère plus tendre que l'excellente Sitt Madoula.

Le terme strict du deuil, pour une veuve levantine, est d'une année, cependant on le prolonge ordinairement quelques jours au delà pour éviter les caquets du public. Tant que dure cet état de choses, la maison présente un aspect bizarre. Les coussins de tous les divans ont leurs fourreaux mis à l'envers, et, pendant les six premières semaines, les nombreux miroirs qui décorent les appartements sont recouverts d'étoffe noire, les portraits ou tableaux, quels qu'ils soient, sont retournés du côté de la muraille. Durant l'année entière du deuil, on n'offre aux amis qui visitent la famille ni du sorbet, ni une sorte de café épicé que l'on boit généralement en hiver; enfin, on ne présente aux arrivants que des pipes dépourvues du bout qui leur sert ordinairement d'embouchure. Toute espèce de musique est bannie du logis; la veuve ne rend de visites qu'à ses propres parents ou à des personnes qui se trouvent dans une position semblable à la sienne : elle peut occasionnellement visiter une amie sur le point d'accoucher, mais elle s'abstiendra de retourner dans la même famille lorsque l'enfant est venu au monde, car la joie qu'une telle circonstance répand sur une maison est jugée tout à fait incompatible avec sa douleur. Le quarantième jour du deuil, un certain nombre d'amies de la veuve, accompagnées d'une pleureuse à gages, viennent s'établir dans la plus grande salle du logis pour y gémir à l'envi depuis le matin jusqu'au soir. Le bruit que font ces femmes est horrible, et, pour les mettre en état de suffire à une corvée aussi fatigante, on

leur apporte sans cesse de nouveaux renforts de pipes fraîches et de café noir : la veuve elle-même n'est pas strictement obligée de tenir compagnie aux pleureuses, cependant il est rare qu'elle s'en dispense.

Les prêtres catholiques du pays visitent, avec beaucoup d'assiduité, les femmes devenues veuves, et visent, surtout, à obtenir la direction de leurs affaires mondaines, but qu'ils atteignent assez ordinairement. Ils se font, avant tout, donner des sommes considérables pour dire des messes. Sitt Madoula s'est soumise à ce dernier usage ; elle a dépensé généreusement pour le repos de l'âme du défunt; mais, par divers motifs, elle s'est absolument refusée à admettre les curés dans ce qui concerne ses intérêts de fortune, circonstance qui a fini par éloigner peu à peu ces Messieurs et refroidir leur zèle à son égard. Son dernier mari, le vieux Faragh, soit ostentation, soit superstition, dépensait beaucoup d'argent à faire sa cour au clergé : peu de jours se passaient sans qu'il eût quelque prêtre à sa table; dans une occasion, il reçut même à demeure chez lui un évêque étranger, ce qui ne lui coûta pas moins, dit-on, de mille dollars. La conséquence naturelle de cette manière d'agir a été que le vieux marchand vient de mourir insolvable.

Je fus reçu de la manière la plus affectueuse, et vivement pressé par Iskender et sa mère de revenir les voir. J'y retournai effectivement tous les deux ou trois jours à peu près, mais ce n'était pas encore assez, on me grondait de mon absence, on voulait savoir ce que j'avais fait, où j'étais allé dans l'intervalle, etc., etc. Sitt Madoula paraissait souhaiter beaucoup que je me liasse avec son fils; de son côté, Iskender qui savait un peu d'anglais désirait s'y perfectionner, et je m'engageai, avec plaisir, à lui en donner des leçons, en paiement desquelles il devait m'enseigner la

langue arabe. Les choses cheminaient ainsi depuis quelque temps, lorsqu'un jour Sitt Madoula me fit la proposition de venir vivre chez elle et d'occuper un petit appartement annexé à sa maison, mais qui avait, outre la communication intérieure, un escalier particulier et une porte sur la rue. Cette offre répondait on ne peut mieux à mes vues, aussi l'acceptai-je sans hésiter. La justesse des observations que peut faire un voyageur dépend, en grande partie, du milieu moral dans lequel il habite; je sentais bien qu'en dépit de tous mes efforts, tant que je ferais société chaque jour avec des Européens, je demeurerais sous l'influence de leur esprit sceptique et ne pourrais considérer les nationaux d'un œil véritablement impartial. Nos arrangements faits, jour fut pris pour mon installation; mais, avant d'en rendre compte, je dois dire quelques mots des membres de la famille que mes lecteurs ne connaissent point encore.

Le plus important était la belle Wardy ou Rose, cette jeune fille que l'on avait renvoyée du salon le jour de ma première visite, mais dont la porte entr'ouverte m'avait laissé apercevoir les jolis yeux. Wardy était une fille de seize ans, si charmante que, malgré son costume de deuil bizarre et de mauvais goût, elle aurait certainement fait sensation dans le plus brillant salon d'Europe. Nièce et *protégée* de Sitt Madoula, elle vivait chez elle depuis l'âge de six ans. On paraissait d'abord ne pas souhaiter que je la visse, cependant cette réserve ne tarda pas à disparaître, et je fus peu à peu traité sur ce point comme un membre de la famille. Je mettais, il est vrai, un soin scrupuleux à ne jamais paraître remarquer sa présence....... Toutefois, les belles choses de la terre sont faites pour être admirées, et, quand cette délicieuse créature me présentait du café, quand, debout devant moi, elle attendait que j'eusse fini

ma tasse, et qu'en la recevant, elle pressait légèrement ma main avec les plus jolies lèvres qu'il fût possible de voir, j'avoue humblement que je lui jetais quelques regards furtifs, et que je me brûlais fréquemment le gosier dans le but d'obtenir plus vite le charmant baiser d'usage!

Outre Wardy, il y avait encore dans la maison une folâtre petite fille de six ans, nommée Henneneh (Anette), vêtue d'une veste et d'un sac, coiffée d'un bonnet rouge d'où sortait une luxuriante chevelure, que le peigne ne touchait guère et qui couvrait à demi son visage.

Chaque soir, Sitt Madoula couchait l'enfant dans un grand berceau de chêne sculpté, et la berçait patiemment jusqu'à ce qu'elle fut endormie; ensuite, elle se mettait en devoir de la prémunir contre l'action du *mauvais œil*, car les chrétiens d'Orient partagent avec les musulmans ce genre de croyance. Dans ce but, la Sitt brûlait sur un encensoir quelques herbes à odeur forte, puis elle murmurait des prières en faisant le signe de la croix au-dessus du berceau. Ensuite, elle prenait doucement la petite sans l'éveiller et la promenait trois fois à travers la fumée; enfin, elle faisait le signe de la croix avec l'encensoir lui-même sur la poitrine de l'enfant. Cela fait, elle fermait le mousticaire et se retirait, parfaitement convaincue que, pour cette nuit du moins, elle avait paralysé les malins effets du mauvais œil.

Les autres résidents habituels du logis étaient deux jeunes négresses, un domestique musulman borgne nommé Ali et un domestique chrétien du nom d'Hanna, personnage habituellement un peu timbré, quelquefois même tout à fait fou. Om Barbara, sœur de Madoula et veuve ainsi qu'elle, venait souvent passer la journée entière dans sa maison avec son fils Francis, jeune drôle fort actif quand il s'agissait de jouer des tours et de s'amuser, mais de la plus

insigne paresse dès qu'il était question de s'occuper utilement ; toujours animé des meilleures intentions et ne sachant se tenir à rien, ni conduire à bien quelque entreprise que ce fût ; du reste, le joyau et l'orgueil de sa mère.

Au moment où je venais de conclure mes arrangements avec Sitt Madoula, l'occasion s'offrit à moi de faire une course au Caire : ce ne fut donc qu'après mon retour que je m'établis définitivement dans ma nouvelle demeure. J'y fis un séjour d'environ deux années, interrompu seulement par quelques excursions, au retour desquelles je rentrais toujours avec plaisir sous le toit de mon excellente hôtesse . . . .

. . . .

Ce que l'on peut appeler la société levantine, se compose essentiellement d'Arabes chrétiens dont les mœurs, malgré quelques légères modifications, se rapprochent beaucoup des mœurs musulmanes. Les Cophtes et les Grecs, résidant en Egypte, sont considérés comme formant des classes à part ; les Arméniens, au contraire, sont regardés comme Levantins. Ces derniers, intrigants habiles, deviennent souvent ce que l'on appelle dans le pays, « des hommes politiques, » c'est-à-dire des agents du Pacha, ou, pour parler avec plus de justesse, les premiers commis du grand établissement commercial, en lequel ce tyran, homme de génie, a transformé l'Egypte depuis 1840. La plupart des consulats emploient les Levantins de bas étage comme drogmans ou interprètes, fonctions peu payées, mais qui mettent ceux qui les exercent en position d'acquérir de l'influence et souvent de faire leur fortune. Le reste de la population levantine, c'est-à-dire la majorité, est exclusivement vouée au commerce des marchandises. Je n'ai jamais ouï parler d'un Levantin qui fût boucher, boulanger,

vannier ou teinturier ; ces sortes d'industries sont abandonnées aux musulmans et aux Grecs ; ces derniers tiennent, en outre, des *baccals* ou boutiques de comestibles. D'un autre côté, si l'on a besoin de drap, de cotonnades, d'étoffes de soie ou de châles, c'est à des Levantins que l'on s'adresse : ils font aussi, presque à eux seuls, le trafic d'échange avec la Syrie, et, depuis quelques années, ils ont étendu leurs spéculations jusque sur les fèves et le coton.

Un bien mince capital suffit, en Egypte, à l'indigène qui veut lever un petit commerce : deux mille piastres, c'est-à-dire 2,400 fr., sont considérés comme une très-jolie somme, et la plupart commencent avec beaucoup moins. Pendant mon séjour à Alexandrie, une ligne de boutiques fut bâtie vis-à-vis de la maison de Madoula : le loyer de chacune d'elles était de trente piastres par mois, environ 10 fr. qu'il fallait payer d'avance au propriétaire. La première fut louée à un barbier qui s'y installa le jour même avec deux bassins, un pot à eau et quelques rasoirs enfermés dans une petite boîte. La suivante ne tarda pas à être occupée par un marchand épicier, dont le fond de boutique se bornait à deux ou trois livres de chandelles, une jarre de *samne* ou beurre clarifié, un pot de miel, un demi-baril d'olives, un peu de fromage, etc. A la porte voisine s'ouvrit presque en même temps un café, pourvu de deux *shishehs*, espèce supérieure de pipe à réservoir d'eau, trois *gozehs* ou pipes de noix de coco à réservoirs d'eau avec des tubes droits, quelques chibouques, un brasier, et les ustensiles nécessaires pour faire et servir le café. — La quatrième boutique resta plus longtemps vide. Enfin, je m'aperçois un beau jour qu'elle est ouverte et j'y vois un Monsieur à robe flottante, coiffé d'un énorme turban, tout occupé à mettre en ordre, sur deux tablettes, une demi-

douzaine de bouteilles de verre, des assiettes et des bassins de terre commune, le tout valant environ 10 à 12 fr. Ce n'était pas tout, cependant; je lui vis ensuite dénouer un paquet, étendre un mouchoir sur le plancher et y étaler, de la manière la plus avantageuse possible, deux pièces de calico, quelques aunes de toile peinte, une couple de châles communs et trois ou quatre bourses à tabac; objets qu'il avait, à ce que j'appris plus tard, obtenus à crédit d'un gros marchand.

Je suivais avec intérêt de ma fenêtre la fortune de ce pauvre commerçant. D'abord, je le vis plusieurs jours de suite assis dans une complette solitude, affectant de son mieux l'indifférence, mais attendant avec anxiété l'arrivée de quelque chaland, Hélas! c'était en vain : la rue, nouvelle et peu fréquentée, n'attirait pas les acheteurs, nul ne se présentait. De temps à autre, si une femme venait à passer, notre marchand lui adressait la parole en disant d'un ton doux et timide : Que vous faut-il, femme? Venez ici, ô mes yeux! venez, mais la réponse ordinaire était : « Je ne veux rien du tout. » Un jour, cependant, quelques dames, sorties sans doute pour faire des emplettes, s'arrêtèrent au milieu de la rue en criant : avez-vous de la mousseline? Non. Avez-vous des soieries? Non. Avez-vous de la gaze? Non.... Hélas! le pauvre misérable n'avait rien de tout cela et les acheteuses se dirigèrent vers quelque bazar mieux assorti.—Je ne tardai pas à découvrir toutefois que malgré la faiblesse de ses ressources, mon voisin Hagg-Ali avait à son service une sorte de commis, demi-homme, demi-gamin, à peine nourri, à peine vêtu, dont l'office était de colporter par la ville une douzaine de vases de terre en cherchant des acheteurs. Un jour je vis partir ce domestique chargé comme de coutume, et j'en-

tendis son maître lui répéter pour la centième fois le nom des rues à parcourir, les cris qu'il devait faire entendre, le prix qu'il fallait demander de sa marchandise. M'étant remis à fumer une pipe devant ma fenêtre après le dîner, j'aperçus bientôt le commis en guenilles de mon voisin qui revenait de sa course ; il n'avait plus sur la tête qu'un seul bassin de terre. Hagg-Ali, toujours dans son magasin, le regardait venir en se caressant la barbe avec une expression de joie qu'il cherchait en vain à cacher. La pantomime suivante, que je ne compris que trop bien, me déchira le cœur....... Un malencontreux chameau avait sans doute heurté le porteur en passant ; sa charge de poteries était réduite en pièces à l'exception d'un seul bassin, et le pauvre marchand se voyait à demi ruiné. La première impulsion de celui-ci fut certainement de rosser son domestique, mais le drôle avait de bonnes jambes et il eût fallu courir trop vite pour l'attraper. Hagg-Ali y renonça ; il se rassit par terre, et malgré la distance qui nous séparait, je vis sa barbe vénérable se mouiller de pleurs.... J'éprouvais un vif désir de lui être utile, et j'eus le bonheur d'y parvenir. Je fis d'abord une emplette chez lui pour mon compte, puis je persuadai à Sitt Madoula de renouveler sa provision d'assiettes : peu à peu d'autres acheteurs nous imitèrent, Hagg-Ali se vit en état d'augmenter son petit fond, de varier ses marchandises, et dès la fin du premier mois, il put payer d'avance le loyer du second, avec la certitude que son petit établissement était en voie de réussite.

Les Levantins sont en général enclins à spéculer au delà de leurs moyens ; la position d'un gros marchand est celle qui leur inspire le plus d'envie, celle que la plupart d'entre eux ambitionnent ; aussi, faire faillite est une cir-

constance extrêmement commune parmi eux : il n'est même pas rare de voir un homme passer par cet épisode peu agréable, deux ou trois fois en sa vie, sans que sa réputation en soit trop endommagée; la chose ne devient sérieuse aux yeux du public que si elle se répète pour la troisième ou quatrième fois. L'imprudence de leurs entreprises, le luxe extravagant avec lequel vivent bon nombre d'entre eux, et leur ignorance totale des premiers principes de l'économie sont autant de causes qui amènent ce résultat.

Le mari de Sitt Madoula était mort, ainsi que je l'ai dit, insolvable. Aussitôt après son décès, avant même que l'état de ses affaires fut connu, ses créanciers firent mettre les scellés sur sa boutique et toutes les affaires furent suspendues, au risque inévitable de voir les marchandises en magasin péricliter et perdre de leur prix. L'héritier légal du défunt était son frère, un certain Sidi Lyas, établi à Damas, auquel on écrivit sur-le-champ. Malheureusement pour ce Sidi il n'y avait pas un para à hériter, puisque le bien de sa veuve et de son fils se trouvait englouti dans le naufrage avec tout le reste, et que la loi leur donnait le pas sur tous les autres créanciers. Il se trouva néanmoins que Lyas, qui venait de faire à Damas une banqueroute considérable, saisit avec empressement l'occasion de quitter cette ville. Il résolut donc de partir pour Alexandrie, et d'exiger qu'on lui cédât aussitôt à des conditions favorables le magasin de draps, de soieries et de châles de son frère, le vieux Faragh. En effet, au bout de quelques jours un homme d'apparence athlétique, au visage doucereux, vêtu et coiffé de deuil, se présenta dans la maison. Sitt Madoula, le visage mouillé de larmes, courut le recevoir dans la galerie, lui baisa la main qu'elle porta ensuite à son

front, le conduisit à la place la plus honorable sur le divan et lui offrit une pipe. Pas un mot d'affaires ne fut prononcé ce jour-là, mais il y eut dans l'après-midi une sorte d'assemblée de famille à l'honneur de l'héritier légal ; une véritable forêt de pipes allumées remplit le salon, et toutes les formes de la politesse orientale furent prodiguées tour à tour. Cette sorte de *lever* se termina après quelques heures ; nous restâmes seuls, on apporta le souper, et je pus observer à mon aise le nouveau venu.

Amu Lyas, ou l'oncle Lyas, comme l'appelait respectueusement Iskender, bien qu'il ne fût nullement son parent, récitait une prière de vingt minutes en se mettant à table, et une tout aussi longue après le repas ; il avait l'habitude de compter perpétuellement son chapelet en parlant, et d'entremêler ce qu'il disait de sentences pieuses. Nous fûmes tout de suite bien ensemble, malgré le soin qu'il prit d'amener la religion sur le tapis dès notre premier entretien, et de me déclarer quelle place peu agréable serait réservée dans l'autre monde aux hérétiques de ma sorte.—Du reste, oncle Lyas m'apprit, dans cette même entrevue, et me répéta fréquemment depuis, que la terre est immobile, que les eaux l'environnent de toutes parts, que la lune se lève et se couche comme une personne humaine, et que les étoiles sont tout juste de la taille que nous leur voyons au ciel, sans un iota de plus ni de moins ; la plus légère contradiction de ma part sur ces divers points le faisait devenir pâle de rage, et selon lui, la religion tout entière reposait sur ces bases importantes. A mesure que le champ de mes observations s'est agrandi, j'ai pu reconnaître que la dose de connaissances de l'oncle Lyas était, à peu de chose près, celle d'une portion très-considérable de chrétiens syriaques. L'oncle était, en outre, grand partisan de la do-

mination française, et il avait la tête farcie de préjugés ridicules contre les Anglais. En général les Levantins m'ont paru préférer les Français, tandis que nous sommes, au contraire, les favoris de la population arabe.

Le lendemain de cette journée vit commencer une série d'intrigues, dans le détail desquelles je n'entrerai pas. Je me contenterai de dire qu'elles durèrent près de deux mois, au bout desquels les créanciers de la maison ayant beaucoup moins de confiance dans l'hypocrite Lyas, connu peu avantageusement par trois faillites, que dans son neveu, signèrent d'un commun accord l'engagement d'accepter le papier d'Iskender et de l'aider de tout leur pouvoir. Le jour suivant, le jeune homme fut remis en possession de la boutique de son père; dès lors son négoce a prospéré, et à l'heure qu'il est ses affaires sont dans l'état le plus satisfaisant. Quant à Sidi Lyas, force fut de le désintéresser. Il prétendait qu'une quantité considérable de vaisselle et de bijoux précieux, sur lesquels la loi lui donnait droit comme héritier, avait disparu de la maison, et il en faisait grand bruit. Je ne répondrais pas que Sitt Madoula n'eût employé cet expédient pour rentrer au moins dans une petite partie de son douaire. Je n'en ai aucune preuve, toutefois, mais les voies détournées sont d'un usage trop habituel parmi les Levantins pour qu'il ne me reste pas quelques soupçons à ce sujet. Quoi qu'il en soit, l'excuse de la veuve, si le fait peut admettre une excuse, c'est que, dans un semblable état de société, l'homme le plus honnête se voit quelquefois obligé de combattre la ruse par la ruse. Iskender paya donc à son oncle la somme de 5000 piastres, mais il se fit livrer en échange les titres de possession d'un immeuble qui faisait partie de l'héritage, titres dont le doucereux Lyas s'était frauduleusement emparé.

Après avoir vu le jeune marchand lutter au début de notre connaissance contre les obstacles multipliés de sa position, il était naturel que je prisse intérêt à ses affaires. Un magasin de vente est d'ailleurs un assez bon théâtre pour qui veut observer les mœurs, les usages; en conséquence j'allais souvent dans celui d'Iskender, et je passais presque chaque jour mon après-dîner assis, ma pipe à la bouche, sur le tapis qui garnissait sa boutique.

La scène que présente un marché d'Orient a souvent été décrite, je ne prétends pas la reproduire, j'ajouterai seulement, à ce qu'ont dit sur ce sujet d'autres voyageurs, quelques détails que j'ai pu observer moi-même.

L'habitude de surfaire et celle de marchander sont tellement invétérées dans le pays que personne ne songerait à s'y soustraire. Un marchand de comestibles, que je pris moi-même sur le fait de tromper sur le poids de sa marchandise, et qui se vit forcé de restituer au chaland ce dont il avait essayé de le frustrer, m'assura qu'il aimerait infiniment mieux être honnête, mais qu'il était d'un usage si général de surfaire que celui qui essaierait d'agir autrement finirait par être la dupe de sa propre moralité. — Le marchandage obstiné de la part des acheteurs, et surtout des acheteuses, donne souvent lieu à des scènes piquantes. Il arrive fréquemment, par exemple, que dans le but d'obtenir, soit une diminution de prix, soit un objet de plus *par-dessus le marché*, la jolie marchandeuse consent à lever son voile, ou à causer quelques moments avec le maître de la boutique. Des femmes, très-respectables du reste, ne se font aucun scrupule d'employer ces petits moyens pour arriver à leur but, et Iskender me disait un jour, de l'air le plus sérieux, qu'il calculait toujours ses prix de manière à satisfaire à la fois le désir de s'amuser de ses

belles pratiques, sa propre curiosité à lui et ses intérêts commerciaux.

Un jour que j'étais assis dans le magasin de mon hôte, une troupe de femmes et de jeunes filles y entra en demandant de la gaze. Le prix fait, l'étoffe mesurée et coupée, ces dames essayèrent de jouer à Iskender un tour qui leur avait sans doute réussi avec d'autres ; elles prétendirent avoir changé d'avis au sujet de la marchandise et dirent qu'elles ne la prendraient que si on leur accordait une nouvelle diminution sur son prix. Iskender s'y refusa et la troupe sortit aussitôt de la boutique en courant à toutes jambes, mais mon ami, aussi leste que ces dames, en atteignit une, et la retenant un instant malgré elle, il lui enleva rapidement son voile et son manteau, puis la laissa aller. Ces objets étaient des otages suffisants, car la jeune fille aima mieux se cacher dans le coin le plus obscur du magasin que de rejoindre ses compagnes ; c'eût été, selon elle, se montrer presque nue. Cette jeune personne était jolie, et elle avait tant de grâce qu'Iskender aurait peut-être fini par céder à ses prières et par lui rendre ses habits, si nous n'avions aperçu de loin ses amies qui revenaient du côté de la boutique. Elles entrèrent toutes à la fois, dirent en riant qu'elles avaient voulu faire une plaisanterie, se moquèrent de la jolie prisonnière, payèrent l'étoffe qu'elles avaient choisie, passèrent encore quelques moments à causer et à folâtrer, puis s'en allèrent enfin de la meilleure humeur du monde. — Ce dernier trait est caractéristique du naturel arabe. Aussitôt qu'une querelle est terminée, les deux parties semblent l'oublier entièrement, et elles ne conservent plus tard aucun sentiment de rancune l'une contre l'autre.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DE
L'OUVRAGE DE PASCAL CONTRE LES ATHÉES,

PAR

M. Léon LESCŒUR.

PREMIÈRE PARTIE :

DE LA MÉTHODE PHILOSOPHIQUE DE PASCAL ; APPLICATION QU'IL EN A FAITE A LA QUESTION DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Dijon, chez Douillier, et Paris, chez Durand, libraire, rue des Grès, brochure in-8° de 112 pages ; 1850.

Cet écrit offre une lecture d'un intérêt réel et soutenu. Autant qu'il est permis de conclure du livre à l'auteur, il est l'ouvrage d'un esprit clair qui sait très-bien ce qu'il veut dire et l'expose avec une grande netteté, sinon pour tous les détails du style, au moins pour le fond de la pensée. Ajoutons que M. Lescœur paraît avoir une âme sérieuse, éprouvant vivement le besoin de croyances positives, et connaissant d'un autre côté la puissance du doute et ses angoisses. Cette double disposition le met en sympathie avec le génie puissant, objet de son étude. Il adhère entièrement aux vues de Pascal, et, sauf erreur de notre mémoire, il y adhère sans aucune restriction. Cette adhésion repose sur une interprétation spéciale de la pensée de Pascal. C'est cette interprétation dont nous allons essayer de donner ici un résumé fidèle.

Un procédé très-connu et fort ancien dans l'apologétique chrétienne, consiste à condamner la raison, livrée aux ressources qu'elle trouve en elle-même, à un complet scepticisme, pour en appeler ensuite à la foi religieuse comme à la sphère unique dans laquelle l'homme puisse rencontrer la certitude. Huet a marché dans cette voie; il n'était pas le premier, il n'a pas été le dernier. Considérer l'entreprise de Pascal à ce point de vue c'est faire de lui, sauf le génie de l'écrivain, un apologiste ordinaire. Mais il y a autre chose dans l'auteur des *Pensées*. Il ne se borne pas à en appeler de la nature à la révélation, de la raison à la foi, mais il établit « une méthode nouvelle dans la philo« sophie, méthode moins artificielle et plus conséquente « que celle de Descartes. » Descartes débute par le doute. Mais ce doute provisoire est pour lui un simple procédé, un moyen de régler ses comptes avec le passé et de préparer l'avenir. L'avenir qu'il poursuit, c'est une philosophie reposant sur la certitude absolue, sur la pleine évidence, établissant l'esprit humain, dans une position où il soit désormais à l'abri de toute espèce d'hésitation. Repos absolu de l'intelligence, pleine possession de la vérité, tel est le but auquel tend l'auteur des *méditations*; il y tend, et bientôt il pense l'avoir atteint. Pascal, lui, s'établit si bien dans le doute qu'il l'accepte comme définitif. Il renonce, et pour jamais, à la plénitude de la lumière, à cette complète certitude, rêve de la philosophie. L'évidence rationnelle lui fait défaut. Il n'a garde, entreprenant par avance l'œuvre de Lamennais, d'en appeler à la tradition ; il n'accorde pas non plus le privilége de construire une demeure fixe à l'esprit de l'homme, à ce sens commun, sur lequel Reid devait fonder sa philosophie. Pascal est donc sceptique, sceptique sérieux et complet, sceptique définitif, dans

ce sens du moins où c'est être sceptique que de renoncer à la certitude absolue. Tel est le premier point de sa méthode.

Mais parce que rien n'est certain, d'une certitude complète, il n'en résulte pas que tout flotte sans distinction dans le demi-jour d'un doute, partout égal en intensité. La probabilité demeure, et les divers degrés de probabilité nuancent, pour ainsi dire, les diverses pensées auxquelles notre esprit peut s'arrêter. Rien ne peut être démontré à la rigueur, mais telle assertion a plus de raisons qui militent en sa faveur que telle autre. Or la vie est là, il faut agir. Cette nécessité existe pour le sceptique comme pour tout autre. Descartes la subit et se fait une morale provisoire. Pascal, qui a renoncé à la certitude, établit en règle qu'il faut agir en vue du probable. Ce qui ne pouvait être que provisoire pour un esprit tel que celui des Descartes, qui marchait avec une foi entière à la conquête de la pleine vérité, devient pour le sceptique un état permanent. Le probable en vue duquel il faut agir, il faut le croire aussi, le croire par un acte de foi volontaire, qui prend la place de la contrainte exercée par l'évidence. Ici se place la page fameuse des *Pensées* dans laquelle l'auteur s'efforce de démontrer à son interlocuteur qu'il est éminemment raisonnable de *parier* que Dieu est. Ce procédé qui consiste à se décider par un acte de volonté, en l'absence de la certitude qui nous est refusée, Pascal y revient souvent : il le nomme la *règle des partis*. La probabilité est à ses yeux la seule voie qui nous demeure ouverte, la voie à laquelle nous sommes réduits, condamnés si l'on veut. Tel est le second point de sa méthode.

On se décide à parier, on prend un parti, non d'une manière purement arbitraire, mais par la considération des

probabilités. Les raisons qui déterminent le probable ne peuvent demeurer toujours présentes à la pensée. Aussi la méthode renferme un troisième point, qui se rapporte directement à la pratique. Quand le parti est pris, il faut faire intervenir la coutume, l'habitude qui incline la créance avec une force particulière. Il faut plier l'automate, la machine, de manière à ce que le parti pris selon la probabilité (ce qui est une opération purement rationnelle), se transforme en une sorte d'instinct, qui dirige et détermine la croyance et la conduite. Ici arrive l'eau bénite, et le précepte hardi qu'il faut *s'abêtir*. S'abêtir, c'est éteindre dans la pratique, et par les effets de l'habitude, les besoins d'évidence, les trompeurs désirs de certitude qui pourraient renaître et ébranler l'ancre qu'on a jetée, et qu'on a dû jeter dans le probable. Remarquons bien que ce procédé d'*abêtissement* n'intervient qu'après l'œuvre de la raison, après l'emploi de la méthode des probabilités. Il ne crée pas une croyance, mais il fixe et il assure la croyance déjà choisie ; il produit une sorte de certitude d'une espèce particulière, certitude d'habitude et non de raison, la seule à laquelle l'homme puisse prétendre dans sa condition actuelle.

« Le doute, la règle des partis, la machine : voilà donc « Pascal, et voilà sa méthode philosophique. » La culture des mathématiques lui avait donné tout à la fois le besoin de rigueur qui le fait sceptique, et la méthode des probabilités qui, au sein même de son scepticisme, lui fait découvrir une issue. Il ne répudie donc pas la raison, pour en appeler à des facultés d'un autre ordre. Mais prenant l'homme dans le doute, il l'arme d'une méthode rationnelle, qui, sans lui promettre la certitude, lui enseigne à trouver le repos dans le probable, et à donner à la pro-

babilité vie et puissance par le moyen de la coutume. Il y a donc chez Pascal une *méthode philosophique*, qui pour lui est l'avenue du christianisme, mais qui, générale de sa nature, peut également s'appliquer à tout autre ordre d'idées et de croyances. L'auteur des *Pensées* a une philosophie, distincte de sa croyance religieuse ; il ne prouve pas Dieu par Jésus-Christ, ainsi qu'on l'a souvent avancé.

Telles sont les vues développées par M. Lescœur, d'une manière qui captive l'intérêt du lecteur, et appuyées sur le commentaire d'un nombre assez considérable de textes pris dans le livre des *Pensées*, tel que nous le devons aux soins de M. Faugère. Nous ne sommes pas en mesure de nous livrer à une discussion en règle, de débattre le sens des textes cités par M. Lescœur, et de rechercher si, dans le monument laissé par Pascal, on ne rencontre pas des séries de textes d'une nature différente. Bornons-nous à consigner ici, sans lui donner d'autre valeur que celle d'un premier aperçu, une objection qui tout d'abord s'est offerte à notre esprit.

Pascal a eu une philosophie distincte de son christianisme, une méthode générale, dont son apologie de la foi n'est qu'une application particulière ; et ces deux éléments de son œuvre peuvent être scindés et montrés à part. Cette thèse fait l'originalité du travail de M. Lescœur, c'est bien là à ses propres yeux sa découverte. L'écrit dont nous rendrons compte, consacré uniquement à la méthode philosophique, laisse de côté tout ce qui concerne la foi positive et la grâce. L'auteur annonce l'intention d'aborder dans une publication subséquente cette seconde face de son sujet. Nous désirons fort qu'il le fasse, et, pour tout dire, c'est avec une curiosité mêlée de quelque scepticisme, que nous nous demandons comment il accomplira cette partie

de sa tâche. En effet, la méthode de Pascal, telle qu'il la détermine, semble complète, et il paraît difficile d'y introduire la doctrine de la Grâce, avec l'ampleur qu'elle nous semble posséder dans les *Pensées*. Nous devons attendre avant de porter un jugement définitif, mais voici notre objection telle que, maintenant, elle se formule dans notre esprit. Nous sommes prêts à le retirer si la seconde partie du travail de M. Lescœur se trouve y répondre d'une manière victorieuse.

Il nous semble que le caractère particulier, la physionomie de Pascal, considéré comme penseur, consiste précisément à ne point admetre de séparation entre une philosophie quelconque, et ses croyances chrétiennes. L'homme est misérable, d'une misère dont il a conscience. Cette misère se traduit d'une part par des souffrances, de l'autre par des aspirations vers un état meilleur. Pour être affranchi des liens qui enchaînent son âme, il s'adresse aux philosophes. Les philosophes sont impuissants à lui fournir une réponse satisfaisante. Dans la sphère où se meut la seule raison, tout demeure incertitude, doute, obscurité. L'âme désabusée des promesses des sages, rencontre la folie de l'Evangile ; là elle trouve à la fois, l'explication de ses maux, l'indication du remède, la promesse du secours. Elle se fixe dès lors vers Jésus-Christ, comme l'aiguille aimantée qui, après des oscillations, se fixe vers le pôle. L'Evangile en présence des besoins de la conscience et du cœur ; une certitude morale, base de la conviction, qui chercherait vainement un ferme appui dans la certitude rationnelle : tel est à nos yeux le trait caractéristique de l'apologétique de Pascal, telle est la règle fondamentale de sa méthode. Il ne renonce donc pas à la certitude, mais il renonce à trouver la certitude dans le domaine de la raison pure ; et la

ferme assurance de la foi, obtenue sous l'action de la grâce, est quelque chose de très-différent de la probabilité, appelant l'habitude et l'abêtissement à son aide. Pascal, en entrant dans cette voie, ne se place point pour cela dans les rangs des apologistes ordinaires, qui font du scepticisme le portique de la religion. La profonde analyse du cœur humain, la mise à nu des misères de la nature, le rapport établi entre ces misères et l'Evangile, lui font une place tout à fait distincte de celle des hommes de l'école de Huet et de Lamennais. En appeler à Jésus-Christ au nom de l'état des âmes, c'est tout autre chose que d'en appeler simplement à l'autorité, au nom des incertitudes de la raison et des variations de la philosophie. Huet, Lamennais se meuvent encore, comme les philosophes, dans la sphère de l'intelligence et de ses besoins. C'est sur l'ordre moral que Pascal fixe ses regards. Les accents qu'il nous fait entendre sont la voix plaintive du cœur, vide de félicité, ou la voix angoissée de la conscience pleine du sentiment du péché.

Ce n'est pas à dire que les éléments sur lesquels M. Lescœur a basé sa théorie ne se trouvent tous, et très-réellement, dans les fragments recueillis par M. Faugère. Mais loin de constituer la méthode vraie de Pascal, le grand courant de sa pensée, ils peuvent fort bien n'être que des procédés accessoires, des voies secondaires ouvertes à côté de la voie principale. C'est là qu'est la question. Et si notre vue était juste, il se trouverait que la distinction entre la méthode philosophique et la foi religeuse, basée seulement sur quelques éléments de minime importance, détruirait, sous prétexte de l'analyser, l'œuvre de Pascal. Cette œuvre aurait pour base la certitude morale de la foi, par opposition à la certitude intellectuelle de l'évidence, et la proba-

bilité rationnelle ne serait point une des grandes articulations de la méthode.

L'espèce de portrait que M. Lescœur est conduit à tracer de la figure morale de Pascal contribue à nous confirmer dans notre pensée. « Le dogmatisme de Pascal est tout modeste et tout timide, nous dit-il. Il demande, non pas le droit de régner d'un absolu et souverain empire, mais le droit de vivre. Pascal semble, comme autrefois Cicéron, conjurer à chaque instant le souffle destructeur des Académiciens d'épargner sa frêle embarcation. » Plus loin l'auteur des *Pensées* est comparé au Socrate du Phédon qui, lui aussi, s'est réfugié dans la probabilité et « espère, sans toutefois pouvoir l'affirmer, qu'il ira retrouver des hommes bons dans une autre vie. »

Une semblable disposition d'âme est la conséquence assez naturelle de la règle des partis et de la méthode des probabilités. Mais ce portrait nous semble être assez peu celui du Pascal que nous connaissons, et de ce défaut de ressemblance nous concluons que la règle des partis et la méthode des probabilités, sont fort loin de constituer le vrai fond de sa vie morale. L'homme qui écrit: « Se moquer des philosophes, c'est vraiment philosopher » ne nous paraît pas conjurer les Académiciens d'épargner sa frêle embarcation. Sous les traits de Cicéron, qui, au sujet de la nature des dieux, se contente de quelque chose qui *approche de la ressemblance de la vérité* : sous les traits même de Socrate qui, touchant la vie future, essaie, comme nous le dit M. Cousin, « de s'enchanter lui-même de la foi de ses semblables et des espérances du genre humain, » et laisse errer sur ses lèvres « un demi sourire qui trahit le scepticisme sans montrer le dedain ; » sous de semblables traits nous avons peine à reconnaître cette âme ardente

et tourmentée qui se jette, avec une sombre énergie, dans le port que lui ouvre la foi chrétienne. Aux yeux de M. Lescœur, les doutes qui pouvaient se présenter à l'esprit de Pascal devaient être considérés par lui comme une conséquence naturelle de sa méthode, et acceptés comme tels assez paisiblement. Nous sommes portés à croire qu'il voyait plutôt dans ces doutes des séductions perfides et quelque chose qui ressemblait fort à un péché.

Encore un mot sur un événement célèbre. Nous voulons parler de la fameuse nuit du 23 novembre 1654, dont Pascal conservait le souvenir dans une sorte d'amulette qui ne le quittait pas. Cet événement se présente comme un fait à expliquer à tous ceux qui veulent interpréter Pascal, et l'explication donnée est, dans quelque mesure, une pierre de touche pour la valeur de l'interprétation proposée. Or M. Lescœur, fidèle à son point de vue, admet que dans cette nuit mémorable, « la raison prit les devants et dirigea le cœur » et que la conséquence en fut pour Pascal « une foi qui, pour n'être pas à l'abri de quelques troubles et de quelques alarmes, n'est pas sans charme et sans bonheur » En un mot, ce fut alors que Pascal prit la résolution de faire usage de la règle des partis et de confier ses destinées à la méthode des probabilités. Or, en admettant que le fond de la méthode de Pascal est la certitude morale dans la foi, et non la probabilité rationnelle; en admettant que loin de distinguer la religion et la méthode philosophique, il ne reconnaît d'autre conviction solide que la conviction chrétienne, il nous semble qu'on est conduit à une interprétation meilleure que celle de M. Lescœur, de paroles telles que celles-ci :

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob.

Non des philosophes et des savants.

Certitude, certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Oubli du monde et de tout hormis DIEU.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Evangile.

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Telles sont quelques-unes des expressions de l'amulette de Pascal.

Nous avons exposé aussi nettement que nous l'avons pu notre objection contre la manière dont M. Lescœur expose la méthode de Pascal. Cette objection, nous le répétons, peut tomber en présence de la deuxième partie du travail de l'auteur, et ne détruit point notre estime parfaitement réelle pour un écrit que nous avons lu avec intérêt et avec profit.

MACHIAVEL,

MONTESQUIEU ET ROUSSEAU,

PAR

JACOB VENEDEY.

(MACHIAVEL, MONTESQUIEU UND ROUSSEAU.)

Berlin, 1850; 2 vol. in-8°.

M. J. Venedey a fait partie de l'assemblée nationale de Francfort, où il figurait à la gauche, mais l'expérience de l'Allemagne paraît n'avoir pas été perdue pour lui. L'impuissance de cette assemblée, dans laquelle se trouvaient pourtant les plus éminents penseurs, l'a vivement frappé. Il en a conclu que les Allemands étaient encore trop peu versés dans la véritable science politique et sociale pour pouvoir songer à en faire l'application dans leur pays, et désirant contribuer à répandre des notions plus claires et plus positives, il a entrepris d'exposer les trois principaux systèmes auxquels peuvent se rattacher toutes les théories diverses touchant l'organisation de l'Etat. Dans ce but, il prend Machiavel comme représentant l'absolutisme; Montesquieu, le régime constitutionnel; J.-J. Rousseau, la république. Puis il se livre à l'examen de leurs idées, en cherchant à dégager autant que possible le vrai du faux, et à faire la part de l'influence exercée, soit par le caractère des écrivains, soit par l'esprit de leur époque et les circonstances de leur vie. Dans cette intéressante étude, M. Venedey déploie un talent fort remarquable; aussi, quoique

nous ne partagions pas précisément sa manière de voir sur l'excellence de la démocratie, son livre nous a paru mériter une analyse étendue dans laquelle, pour suivre la marche de l'auteur, nous débuterons par

MACHIAVEL.

Machiavélisme et *machiavélique* sont des mots qu'on emploie, en général, sans trop se rendre compte de ce que fut l'homme qui leur servit de parrain, ni pourquoi son nom est ainsi devenu dans la langue politique le synonyme de perfidie et de tromperie. C'est le traité *Le Prince* qui lui a valu un si triste honneur, et comme on en parle plus souvent qu'on ne le lit, il ne sera pas inutile d'offrir d'abord ici l'esquisse rapide de ce fameux livre.

Machiavel y examine les différentes sortes de principautés et les moyens divers par lesquels il convient le mieux de les gouverner, selon la manière dont le prince est arrivé au pouvoir. Ce ne sont pas des leçons de haute vertu qu'il offre aux souverains : il se soucie peu de la morale et n'envisage les choses qu'au point de vue de l'utilité dans l'intérêt du prince qui, pour lui, représente l'Etat. C'était la politique de son temps, pratiquée surtout par les petits Etats de l'Italie, où la franchise et la loyauté n'étaient guère en usage. Aussi n'exprime-t-il aucune indignation, ni même le moindre blâme à propos des roueries les plus perfides et des expédients les plus coupables. Quand il parle, par exemple, des villes ou provinces conquises, il indique trois manières de les gouverner, la première, c'est de les ruiner; la seconde, d'aller les habiter; la troisième, de leur laisser leurs lois sous un gouvernement créé par le prince. Et il n'hésite pas à dire que la

première est souvent la meilleure, tandis que la troisième ne peut réussir que lorsque la famille de l'ancien souverain est entièrement détruite. Les crimes par lesquels des princes arrivent sur le trône lui paraissent excusables pourvu que la prospérité de l'Etat n'en souffre pas et qu'il soit fait un bon usage de la cruauté, c'est-à-dire qu'une fois son but atteint, le prince sache s'en abstenir et gouverner avec douceur. Il pose la question : Si les princes doivent tenir leur parole? et tout en faisant l'éloge de la bonne foi, il admet qu'en certaines circonstances les intérêts politiques exigent qu'on s'en écarte; il fait remarquer que l'expérience de son temps prouve que les princes peu scrupuleux à violer leurs serments et habiles à tromper les autres, sont les seuls qui aient accompli de grandes choses. Il en conclut que la prudence doit les engager à ne tenir leur parole que lorsque cela peut leur être avantageux. D'ailleurs, tous les hommes étant mauvais, le prince n'a rien à gagner à vouloir se faire meilleur qu'eux; il importe seulement qu'il paraisse l'être et qu'il conserve les apparences de telle sorte que ceux qui l'approchent le prennent pour un modèle de bonté, de fidélité, de justice, de politesse et de piété. Pourvu qu'il sache maintenir ses Etats en bon ordre, tous les moyens qu'il emploie seront regardés comme honorables et chacun en fera l'éloge. Les hommes ordinaires ne voient que l'extérieur et jugent d'après les résultats. Or, dans ce monde, les hommes ordinaires sont les plus nombreux et la minorité ne compte que lorsque le vulgaire lui sert d'appoint. Voilà les préceptes que Machiavel expose, et il les appuie sur l'exemple de César Borgia, modèle à suivre, selon lui, pour les princes nouveaux, qui doivent en quelque sorte fonder eux-mêmes leur puissance. Dans le choix d'un pareil type, les uns ont

vu la glorification de la tyrannie et de ses détestables excès, les autres, au contraire, une amère ironie, qui ferait du traité du *Prince* la satyre la plus sanglante qu'ait jamais enfanté le génie républicain. Mais ces deux appréciations semblent également éloignées de la vérité. Nous penchons plutôt à croire avec M. Venedey que Machiavel ne fut si passionné, ni dans un sens ni dans l'autre. Il ne fit que refléter simplement l'image des opinions et des manières d'agir de son époque ; républicain mécontent et maltraité, il devint courtisan d'assez mauvais conseil. Comme penseur, il appartenait au vulgaire, qui juge d'après l'apparence, qui ne voit que les résultats prochains, que les conséquences immédiates et non point le but final, qui oublie les grands principes de la morale pour bâtir une théorie politique sur les seuls intérêts du moment.

L'histoire du temps où écrivait Machiavel explique le livre du *Prince* mieux que tous les commentaires philosophiques et politiques. On conçoit très-bien qu'alors les usurpations des Borgia, Sforza et autres parussent chose toute naturelle, et qu'on s'inquiétât comment de semblables conquérants pouvaient se maintenir dans leurs conquêtes. Il aurait été plus sage assurément de chercher les moyens de prévenir ces tristes excès. Mais Machiavel ne doit pas être rendu responsable de l'état de corruption dans lequel était déjà tombée l'Italie, et il faut reconnaître que la populace dégradée qui peuplait les villes n'offrait plus un milieu favorable aux théories républicaines. L'élément honnête était tellement réduit qu'il ne lui restait aucune force. La tyrannie semblait l'unique remède contre la dissolution complète de l'ordre social. Les esprits découragés renonçaient à lutter contre le torrent, et se bornaient à vouloir arrêter ses ravages par des digues solidement

construites. Le rétablissement de la liberté étant impossible, la stabilité du pouvoir devenait le but principal des vœux et des efforts. En présence donc des faits accomplis, Machiavel aurait difficilement pu donner, avec quelque espoir de succès, d'autres conseils que ceux de l'astuce et de la violence. Pour des usurpateurs tels que les princes qu'il avait en vue, il n'existe en effet que deux moyens radicaux d'assurer leurs conquêtes : c'est dans les villes libres la ruine et la tyrannie; dans les autres, la destruction totale des familles souveraines. L'un après l'autre, tous les petits conquérants italiens des 15e et 16e siècles ont eu recours à ces expédients, et à tous ils ont également réussi jusqu'à ce qu'un incident imprévu ait fait obstacle à leur pouvoir et les ait tour à tour précipités dans l'abîme où ils avaient jeté leurs prédécesseurs.

Ce qui fait peu d'honneur à la sagacité de Machiavel, c'est d'avoir choisi pour modèle César Borgia, dont il nous apprend lui-même que quatre semaines suffirent pour renverser l'échafaudage si péniblement construit en six années avec l'aide du pape et du roi de France. C'était donner à sa théorie un éclatant démenti, car après avoir corrompu ceux qu'il avait conquis, s'être fait de nombreuses créatures et débarrassé sans scrupule des ennemis qu'il redoutait, le rusé politique vit son pouvoir renversé tout à coup par des circonstances qu'il n'avait pas su prévenir.

Mais comme courtisan c'était calculer assez bien, et Machiavel s'assura de cette manière une protection qui contribua beaucoup au succès de son livre. D'ailleurs la curiosité dut être vivement excitée par cette espèce de révélation des principes dirigeants de la politique princière, principes dont l'immoralité ne causait pas grande indignation parmi

les citoyens de ces ex-républiques, habitués déjà par leurs gouvernements antérieurs à voir l'astuce, la perfidie et la violence plus souvent usitées que la justice et la probité. Le régime républicain et la démocratie elle-même ne sont pas très-scrupuleux à cet égard ; nous en avons eu de nos jours maints exemples. Dans les dissensions intestines des petits États, il est beaucoup question de vertus héroïques, mais ce ne sont que belles phrases, derrière lesquelles se cachent les passions haineuses, d'autant plus intenses qu'il n'y a pas place pour donner carrière à une ambition quelque peu grande et noble. L'esprit de parti devient donc aussi étroit qu'exclusif, il fausse complétement les notions morales et tend à justifier toutes les mesures, même les plus monstrueuses, qui ont pour objet de réduire à l'impuissance les adversaires de la faction triomphante.

Le Prince de Machiavel n'était en réalité qu'une théorie déduite de faits nombreux et connus de tout le monde ; il essayait simplement d'ériger en système les expédients plus ou moins mauvais auxquels avait souvent recours la politique de son temps. C'était le pouvoir du mensonge qu'il exaltait comme moyen de gouvernement, et, il est triste de le dire, ses conseils détestables indiquent en général une connaissance approfondie des hommes. Sans doute il semble avoir étudié de préférence les mauvais côtés du cœur humain, mais ce sont les plus saillants chez le grand nombre, et surtout dans le temps où écrivait Machiavel c'étaient ceux dont le développement frappait le plus l'observateur. A cette époque, l'Italie était moralement bien bas ; le peuple avait perdu tout esprit public ; ce n'était plus guère qu'une vile multitude à la merci de quiconque savait flatter ses instincts. Machiavel rapporte dans son *Histoire de Florence* maints traits de corruption et de lâcheté qui prouvent

à quel point les mœurs étaient dégradées. Tandis que les nations braves disent : « Une bataille perdue vaut mieux qu'une paix honteuse. » les Italiens avaient alors un proverbe ainsi conçu : « Une paix honteuse vaut mieux qu'une brillante victoire. » Pour gouverner un semblable peuple, Machiavel ne voyait pas d'autres moyens que la ruse et la perfidie ; il estimait que, pour dominer les hommes, ce qui importe avant tout, c'est d'être plus habile qu'eux et non pas meilleur. Sa propre expérience lui avait appris que c'était là le principe dirigeant de la diplomatie. Appartenant à une famille éminente, il avait rempli des fonctions assez élevées dans la république de Florence et accompli plusieurs missions diplomatiques. Quoique probe et loyal dans les relations de la vie privée, il s'était familiarisé bientôt avec les roueries du métier ; le républicain avait appris l'art du courtisan dans les cours étrangères. Lors donc qu'il voulut rédiger son livre du *Prince*, il ne fit que réduire en préceptes les données que lui fournissait la pratique, et il y apporta d'autant moins de scrupules que son ambition trouvait son compte à gagner ainsi la faveur des maîtres de Florence. Il recueillit à la fois de son travail honneurs et renommée, c'était le seul but auquel il aspirât. Les intentions satiriques, les vues secrètes qu'on lui attribue étaient probablement bien loin de sa pensée ; son esprit ingénieux à découvrir les ressorts cachés de la tyrannie n'avait pas la haute portée qu'on lui suppose. Il s'abstient de juger la valeur morale du système qu'il expose et paraît croire réellement que l'intérêt de l'Etat justifie l'emploi des plus détestables expédients. Mais s'il n'a pas voulu, comme on le prétend, calomnier la monarchie pour la rendre odieuse, peut-on dire que le portrait qu'il en a tracé soit absolument fidèle, que le pouvoir absolu soit impuissant à se maintenir par

d'autres moyens que le mensonge, la perfidie et la violence? Nous ne le pensons pas, et notre manière de voir sur ce point diffère entièrement de celle de M. Venedey. A nos yeux, aucune forme de gouvernement ne possède en elle-même une valeur absolue. Comme toutes les autres, la monarchie absolue peut être bonne ou mauvaise selon les circonstances, suivant le caractère du souverain et le degré de civilisation du peuple. Les principes de Machiavel sont ceux d'une époque de corruption et de décadence; ils ne sont point essentiellement propres au régime monarchique; c'est dans les républiques italiennes qu'il a puisé ses modèles, et il serait plus exact de dire qu'il a dévoilé la politique à l'aide de laquelle les usurpateurs établissent leur pouvoir sur les ruines de la liberté, détruite par les dissensions intestines, lorsque l'aveuglement de l'esprit de parti a remplacé dans les cœurs l'amour de l'indépendance et les nobles inspirations du patriotisme.

Envisagé de cette manière, le livre de Machiavel est certainement fort remarquable et décèle un observateur très-judicieux. L'histoire nous montre en effet le système qu'il développe, mis en pratique plus ou moins partout et en tout temps dans des circonstances analogues. C'est la politique adoptée par les ambitieux qui ont besoin de se faire un parti dans la multitude, et trouvent ainsi chez les mauvais l'appui que les bons leur refusent. Mais ce ne sont point, comme le prétend M. Venedey, des principes inhérents au régime monarchique. On pourrait citer maints exemples contraires à l'opinion de M. Venedey, et pour nous borner à un seul, la foi punique n'était assurément pas d'origine royale. Il convient d'ailleurs lui-même que les révolutionnaires du siècle dernier, tout en proclamant la république, ne se firent point scrupule de recourir aux funestes

doctrines exposées par Machiavel. C'était, suivant lui, parce qu'ils n'avaient pas encore rompu tout à fait avec les anciennes traditions, avec les vieilles habitudes de la diplomatie, auxquelles l'avénement de la démocratie doit substituer la loyauté, la franchise, l'esprit de justice et de vérité. Mais malheureusement les faits dont nous sommes témoins depuis quelques années ne sont guère d'accord avec cette théorie. Le progrès des idées démocratiques est incontestable, et cependant nous ne voyons pas qu'elles aient produit le moindre résultat semblable à celui qu'en attend M. Venedey. Dans les pays mêmes où la démocratie règne sans partage, nous ne trouvons pas plus qu'ailleurs ce cachet de bonne foi, de justice et de vérité dont tous leurs actes devraient porter l'empreinte. Au contraire, c'est là que la violence paraît souvent être considérée comme un moyen tout naturel d'assurer le triomphe d'une opinion, c'est là que parfois une minorité réussit à s'emparer du pouvoir et à s'y maintenir à l'aide du machiavélisme le plus effronté. La politique honnête des Franklin et des Washington n'est plus celle des démocrates américains, et la Suisse radicale a singulièrement dévié du droit chemin que suivaient les fondateurs de son indépendance. Dans les tentatives récentes des révolutionnaires soit français, soit allemands, le machiavélisme a joué un grand rôle, et les expédients du publiciste florentin sont certes bien dépassés par les abominables conseils d'un Heinzen, d'un Proudhon et de tant d'autres. Voilà ce que M. Venedey ne dit pas, et pourtant c'était bon à dire, parce que, républicain ou monarchiste, il importe avant tant de faire comprendre au peuple que, quelles que soient les formes gouvernementales, l'essentiel est d'avoir pour administrateurs des gens de bien, que le vice ou la vertu gît dans les hommes et non

pas dans les institutions, que le régime le plus parfait serait celui qui ferait arriver au pouvoir l'élite morale et intellectuelle de la nation.

Il est très-bien sans doute de vouer à l'indignation publique les détestables doctrines énoncées dans le livre du *Prince*, et de chercher à redresser ainsi le sens moral que pervertissent journellement des publications où sont accumulés les sophismes les plus dangereux. Mais pour que le but soit vraiment atteint, il ne faut pas perdre de vue que ces doctrines ont leur base dans les mauvais penchants de la nature humaine, et non dans tel ou tel système d'organisation politique. Les formes gouvernementales sont des vêtements dans lesquels les nations se trouvent plus ou moins à l'aise selon qu'ils sont bien ou mal adaptés à leur taille, mais en définitive la prospérité de l'État dépend toujours de l'usage que font du pouvoir ceux auxquels on le confie, et si ce n'est pas la probité qui les guide, tous peuvent tendre également à la tyrannie, qu'ils s'appellent prince, président, ou conseil d'Etat.

Le livre de Machiavel nous apprend comment ils y parviennent; Montesquieu et Rousseau traitent des moyens d'empêcher ce résultat; nous examinerons dans un prochain article les remèdes qu'ils proposent, et nous verrons jusqu'à quel point sont fondées les espérances de M. Venedey touchant l'avenir de la démocratie.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

NIEDERLÆNDISCHE DORFGESCHICHTEN, von C. van Schaick, deutsch von Ed. Wegener. (Histoires villageoises hollandaises, par C. von Schaick.) Leipzig, 1850; 4 vol. in-12°. — BAAS GANSENDONCK, von H. Conscience, deutsch von O.-L.-B. Wolff. Leipzig, 1850; 1 vol. in-12°.

Ces deux romans hollandais peignent, avec une grande simplicité, l'existence villageoise, empreinte du cachet original que lui donne l'une des nationalités les plus intactes qui se soient conservées en Europe. Dans le premier, nous avons l'histoire d'un paysan qui, possesseur d'un riche patrimoine et d'une digne femme, aurait pu facilement mener une vie heureuse, exempte de soucis, mais qu'un fâcheux écart entraîne hors du droit chemin et qui, de chute en chute, finit par causer sa propre ruine et celle de toute sa famille.

C'est un de ces exemples malheureusement trop communs en tous pays, et, afin d'en rendre la morale plus applicable, l'auteur s'est abstenu d'y faire intervenir aucun incident extraordinaire, aucun de ces moyens invraisemblables auxquels les romanciers ont souvent recours. La monotonie de l'ensemble, la vulgarité des détails, le prosaïsme des sentiments, le développement restreint des idées et les préjugés traditionnels, tout est reproduit de la manière la plus exacte, comme dans un paysage de l'école flamande. Et cependant le tableau n'offre rien de repoussant, on y trouve au contraire un attrait réel, parce que sur cette image fidèle de la réalité plane un souffle de vie morale qui anime les personnages et nous fait suivre

avec intérêt la marche de l'action, quelque lente et peu importante qu'elle soit en elle-même. M. van Schaick est un observateur minutieux, mais habile, qui connaît les replis du cœur humain et sait y découvrir les bons penchants aussi bien que les mauvais avec lesquels ils sont toujours plus ou moins mêlés. La pensée religieuse qui le domine imprime à son œuvre un caractère pur et une tendance élevée. D'ailleurs, les scènes qu'il décrit sont embellies par la poésie de la nature, leur ornement le plus convenable, celui qui s'harmonise le mieux avec elles. Il y a beaucoup de charme dans ces naïves peintures de la vie des champs, des occupations agricoles, des joies et des douleurs du hameau. La couleur locale abonde et n'y gâte rien ; les usages nationaux, les allures particulières du paysan hollandais ont une originalité très-marquée dont le romancier a tiré un excellent parti.

Les mêmes qualités distinguent également M. H. Conscience, Baas Gansendonck est un aubergiste de village qui a, comme on dit, du foin dans ses bottes, et se croit un grand personnage. A mesure que sa bourse s'arrondit, sa vanité s'exalte, en sorte qu'un héritage étant venu s'ajouter à sa fortune déjà fort honnête, il aspire à rivaliser avec le seigneur du lieu, dont il imite le costume et les allures. Il ne veut plus entendre parler du fiancé de sa fille, la jeune et jolie Lisette, la perle du village aussi bien par l'éducation que par la beauté, car elle a été quelques mois en pension pour apprendre le français. Lise n'est plus faite pour être la femme d'un paysan, elle doit régler son cœur d'après les velléités ambitieuses de son père et recevoir les galantes attentions d'un jeune comte qui, au retour de la chasse, vient se reposer à l'auberge.

Elle s'y résigne d'abord sans trop de peine, un grain de coquetterie lui fait prêter l'oreille aux flatteuses paroles du beau séducteur, et sa légèreté l'entraîne jusqu'à ce que le désespoir du fiancé se porte à des violences contre son rival. Alors, elle voit dans quel abîme elle va se précipiter, et recule épouvantée. Mais c'est trop tard ; l'élégant chasseur livre à la justice le pauvre paysan assez audacieux pour avoir osé frapper un noble, et lorsque Baas, vêtu de ses plus beaux habits, se présente chez le comte qu'il regarde déjà comme

son gendre, celui-ci lui rit au nez et le fait mettre à la porte par ses gens. Lisette frappée au cœur, devenue la fable du village et perdant toute espérance de revoir son fiancé, languit quelque temps, puis succombe victime du sot orgueil de son père qui la suit bientôt dans la tombe. Ce touchant épisode est raconté simplement et encadré dans des détails rustiques d'une vérité parfaite. Baas Gansendonck est un personnage ridicule fort bien peint, ainsi que son flatteur habituel, espèce de parasite qui vit à ses dépens, mais qui, doué d'un bon naturel, cherche de temps en temps à combattre les extravagances de l'aubergiste. Ce sont deux caricatures originales qui égaient le tableau et dans lesquelles l'auteur a mis en saillie, d'une manière fort piquante, quelques-uns des traits qui caractérisent le paysan hollandais tout particulièrement.

Denkwuerdigkeiten eines deutschen Hausknechts, wie er solche im Jahr des Heils 1848, selbst in Flachsenfingen niederschrieb. (Souvenirs d'un garçon d'hôtel allemand.) Tubingen, 1850; 1 vol. in-8°. — Eine Pension am Genfersee, zwei Romane in einem Hause, von Ida von Düringsfeld. (Une pension sur les bords du lac de Genève, deux romans dans une maison.) Breslau, 1851; 2 vol. in-16°.

C'est un fait remarquable qu'en Allemagne le mouvement intellectuel a bien moins souffert qu'en France de la crise révolutionnaire de 1848. Après une interruption de quelques mois seulement, les écrivains ont repris le cours de leurs travaux et de leurs publications avec la même ardeur que si rien n'était venu les troubler ni distraire l'attention du public. Le parlement de Francfort, les scènes terribles de Berlin et de Vienne, la guerre civile dans le grand-duché de Bade, et tant d'autres événements extraordinaires n'ont point empêché leur imagination de s'abandonner, comme d'habitude, à ses fantaisies, ou bien sont venus leur fournir des sujets nouveaux à traiter; on dirait, pour la plupart du moins, que simples spectateurs de ce drame si compliqué, ils n'y avaient pas d'autre intérêt que

celui de l'observation, et il est juste de reconnaître qu'ils montrent en général une indépendance politique tout à fait digne d'éloge. Quelle que soit leur opinion, ils l'exposent avec franchise et loyauté, sans chercher à s'en faire un moyen de succès comme tant d'auteurs français qui exploitent l'esprit de parti et adoptent par calcul la couleur à la mode, afin de mieux vendre leur marchandise. Chez les Allemands, les convictions se manifestent plus réelles et plus naïves aussi. S'ils possèdent quelques énergumènes qui prêchent ouvertement le désordre et l'anarchie, on voit d'un autre côté que le bon sens national a mieux résisté qu'ailleurs à l'entraînement de l'enthousiasme, et que le spectacle des excès démocratiques a produit plutôt un effet salutaire; c'est une expérience dont on peut espérer que les leçons ne seront pas complétement perdues. La réaction de l'esprit germanique contre les influences étrangères commence à s'opérer. On en rencontre des symptômes jusque dans les œuvres de la littérature légère, jusque chez les romanciers qui ne laissent échapper aucune occasion de lancer de piquantes épigrammes contre les aventuriers de la démocratie, et les condottieri du radicalisme. Il est évident que la liberté du drapeau rouge n'est pas celle que demande l'Allemagne; le despotisme de la multitude lui est plus antipathique encore que celui des princes, parce qu'il blesse davantage ses mœurs et serait tout à fait inconciliable avec son développement intellectuel. C'est ce qui explique comment a été frappée d'impuissance une révolution qui semblait d'abord accueillie avec tant de joie. L'Allemand qui, dans le domaine des idées ne recule devant aucune extravagance, devient un homme éminemment positif dès qu'il s'agit de la vie pratique. Aussi, l'enthousiasme révolutionnaire ne l'a pas enivré longtemps, et tout en conservant ses idées libérales, il ne s'est point laissé duper par le charlatanisme des grands meneurs de la démocratie. Les hauts faits de ces prétendus héros ont été appréciés à leur véritable valeur, et le ridicule en a fait prompte justice.

Les *Souvenirs d'un garçon d'hôtel*, par exemple, quoique n'ayant pas directement la politique pour objet, renferment plusieurs scènes où nous retrouvons l'image fidèle de l'agitation révolutionnaire dans

une petite ville, et les portraits assez piquants des agitateurs. C'est même là le principal mérite de ce livre qui, du reste, offre peu d'intérêt, parce que l'auteur, en voulant peindre une existence fort monotone et obscure, n'a pas su éviter l'écueil des longueurs et des détails insignifiants.

Dans *Une pension sur les bords du lac de Genève*, la politique tient aussi sa place et fournit matière à quelques traits satiriques assez bien esquissés. La scène se passe à Montreux, village du canton de Vaud, séparé par un pont en deux parties, dans l'une desquelles se trouve un hôtel conservateur, tandis que dans l'autre est un hôtel radical. Le personnel de ce dernier est peint d'après nature avec une ressemblance parfaite. L'aubergiste, qui cumule les fonctions de grand conseiller avec celles de juge de paix, est, du reste, un bon vivant, poëte chansonnier, faisant profession d'abhorrer les aristocrates, mais n'en recevant pas moins fort bien ceux qui viennent dépenser leur argent chez lui. C'est dans sa maison que se nouent les deux intrigues de ce double roman, l'une dans sa propre famille, l'autre parmi les pensionnaires étrangers que le doux climat de Montreux a réunis pendant l'hiver de 1848. De jolies descriptions, d'aimables causeries, des observations fines et spirituelles font lire ce petit ouvrage avec plaisir, quoi qu'il n'offre pas un intérêt bien vif. L'auteur a su tirer un ingénieux parti de son séjour au bord du lac de Genève, mais nous ne savons jusqu'à quel point les personnages qu'il fait ainsi poser devant le public en seront satisfaits.

CONCILIATION ET SOLUTION, ou 1830 et 1850, par le comte Ed. de Warren. Paris, 1850; 1 vol. in-8° : 7 fr.

Conciliation et solution : c'est bien là ce qu'on cherche en France et ce que jusqu'ici l'on ne trouve guère. Conciliation entre les divers partis qui se disputent le pouvoir, et solution par là des difficultés immenses dans lesquelles la catastrophe de février 1848 a jeté la France. En effet, la république proclamée après le départ de Louis-Philippe, semble n'être qu'une sorte de régime provisoire que nul

ne songe à rendre définitif. Elle est si peu dans les habitudes et les désirs du pays, qu'on n'a pas même osé la soumettre à la sanction populaire. Le Français n'a pas les goûts ni les penchants républicains ; il aime la représentation, le faste, les titres nobiliaires et les bouts de ruban. Les splendeurs et les fêtes de la capitale ont pour lui plus d'intérêt que les modestes libertés municipales, et, habitué comme il est aux entraves et aux petites vexations administratives, il est peu frappé des inconvénients de la centralisation qui, d'une autre part, flatte beaucoup sa vanité nationale. C'est pourquoi le parti républicain, trop faible pour rien faire à lui seul, n'a pas tardé à se fondre dans le socialisme. Il est donc évident que la France tend à retourner au système monarchique. Mais trois routes se présentent pour atteindre ce but, et il s'agit de savoir laquelle on choisira. Voilà le problème à résoudre Légitimistes, bonapartistes et orléanistes sont en présence, unissant leurs efforts contre le socialisme, leur ennemi commun, mais se divisant dès qu'il est question de sortir du provisoire républicain. Aucun de ces trois partis ne se sent assez fort pour faire prévaloir ses vues, en sorte que la solution du problème paraît impossible, et cependant on ne travaille point non plus à consolider la république. M. de Warren en conclut que le seul moyen d'arriver au résultat qu'on désire se trouve dans la conciliation. Il faut que les trois partis monarchistes s'entendent pour marcher d'accord et faire cesser toute espèce de rivalité entre eux. Alors la solution ne se fera pas longtemps attendre. C'est parfaitement clair, mais l'idée n'est pas nouvelle, et il reste toujours le point difficile, qui est d'obtenir qu'au lieu de trois prétendants il n'y en ait plus qu'un, autour duquel se rallient les partisans des deux autres. M. de Warren croit avoir trouvé un expédient pour opérer cette fusion, et, enchanté de sa découverte, il la présente sous forme de roman, afin de la rendre plus populaire. Remontant à 1828, il prend deux jeunes gens à leur sortie du collége, et les suit dans leur carrière au travers des événements qui se sont succédé depuis cette époque jusqu'à la présente année. C'est un exposé rapide des causes qui ont amené la révolution de 1830, des résultats qu'elle a produits, des opinions, des mœurs et de la politique

de la France sous le règne de Louis-Philippe, enfin, de l'état moral d'où sont sorties les déplorables conséquences dont nous avons été témoins en 1848. Puis il termine par un mémoire à l'adresse des trois prétendants, dans lequel il conseille au comte de Chambord qu'il proclame roi, d'adopter le comte de Paris, au président Louis-Napoléon de se résigner au rôle de prince royal, avec un bel apanage, aux Orléans d'apporter au trône restauré l'appui généreux de leur courage, de leurs talents et de leurs loyaux services, soit dans l'armée, soit dans la marine. Nous n'avons pas bien saisi quel rapport existe entre cette conclusion et la donnée du roman. Peut-être l'auteur a-t-il voulu, en exposant le conflit des opinions qui se partagent la France, montrer qu'elle ne pouvait être gouvernée que par une espèce de coalition entre les principaux représentants de ces opinions diverses. Mais il nous semble avoir oublié de tenir compte des ambitions personnelles, qu'il serait d'autant plus difficile de contenir qu'elles se trouveraient ainsi placées à côté du pouvoir, menacé de ruine dès qu'elles se tourneraient contre lui. Quoi qu'il en soit, cette conciliation proposée par M. de Warren est elle-même le problème le plus difficile à résoudre, et son roman ne fera pas faire un pas vers la solution ; il offre trop peu d'intérêt pour séduire et convaincre les lecteurs.

L'Italie littéraire et artistique, galerie de cent portraits des poëtes, prosateurs, peintres, sculpteurs, architectes et musiciens les plus illustres, avec des notices historiques et anecdotiques, par J. Zirardini, traduction par M. Ubicini, précédé d'un discours sur le génie italien, par E.-J. Delecluze. Paris, 1851 ; 1 gros vol. in-8°, orné de 11 belles gravures, br. : 15 fr.

Cette publication est un bel hommage rendu aux gloires de l'Italie, aux génies les plus illustres qu'elle a produits, soit dans la littérature, soit dans les arts. Il n'est certainement pas de pays au monde qui puisse, dans nos temps modernes du moins, offrir une galerie aussi nombreuse et aussi complète en tous genres. L'étonnante fé-

condité du génie italien est dignement appréciée dans le discours préliminaire de M. Delecluze. Avec une connaissance approfondie de son sujet, il retrace la marche de cet admirable développement dès son origine, et assigne à chaque ouvrier sa place dans l'œuvre qu'il regarde comme ayant servi de base à toute la civilisation européenne. Il compare l'Italie à la Grèce antique, et montre que dans ces deux pays l'esprit humain a procédé de la même manière, du sublime au beau, pour arriver au vrai. Dante, Pétrarque et Léonard de Vinci sont pour lui les types de ces trois époques différentes, et il groupe autour d'eux les autres représentants de l'essor intellectuel et moral dont l'Italie a pendant des siècles été le théâtre. Le travail de M. Delecluze sera lu avec intérêt, parce qu'il est plein d'aperçus ingénieux et d'appréciations remarquables. Mais malheureusement, la forme ne vaut pas le fonds; le style manque de grâce et d'élégance, il est lourd parfois, se traînant en de longues périodes qui ne sont pas toujours très-claires. L'auteur qui possède à un haut degré le sentiment du beau, ne sait pas en trouver aussi bien l'expression, et il n'y a rien de poétique dans sa manière de parler d'art et de poésie. Ce défaut ne forme pas, du reste, un contraste choquant avec le livre de M. Zirardini, dont la traduction est en général assez faiblement écrite; les négligences et même les phrases incorrectes y abondent. C'est dommage, car ces notices sont bien faites et l'auteur, dans le but de rendre son livre utile aux personnes qui étudient la littérature italienne, donne des citations choisies avec goût, qui permettent de juger le talent des divers écrivains. Il a divisé sa galerie par genres et par époques. Nous avons d'abord les poëtes : Dante, Pétrarque, Arioste et Tasse ouvrent la marche, puis viennent les poëtes du moyen âge : Poliziano, Pulci, Berni, Alamanni, etc., jusqu'à Tassoni ; les poëtes contemporains, à partir de Parini jusqu'à Pellico et Carrer ; les poëtes dramatiques, et les femmes poëtes, qui sont groupées ensemble et en dehors de l'ordre chronologique, sans doute parce que les portraits gravés l'exigeaient ainsi. Ensuite nous avons les conteurs, au nombre de neuf : Boccaccio, Sacchetti, Fiorentino, Firenzuola, Bandello, Parabosoo, Giraldi, Grazzini et Erizzo ; les prosateurs à partir du quatorzième

siècle jusqu'au dix-neuvième; enfin les peintres, sculpteurs et architectes, puis les musiciens. Le nombre de ces derniers est assez restreint, M. Zirardini s'est borné aux célébrités les plus transcendantes : Luigi da Palestrina, Corelli, Marcello, Scarlatti, Leo, Pergolèse, Paesiello, Cimarosa et Rossini. On voit, d'après cela, que cette galerie, toute riche qu'elle est, n'a pas épuisé le trésor que pouvait lui fournir l'Italie. Ce n'est qu'un choix d'élite qui laisse encore beaucoup à glaner après lui. L'esprit qui anime l'auteur est celui d'un patriotisme vrai, sans fanfaronnade, sans exagération ridicule. Il déplore la situation dans laquelle se trouve l'Italie, il aspire à la réalisation de l'unité nationale, mais il repousse les doctrines des révolutionnaires italiens et condamne le socialisme comme l'ennemi le plus redoutable de la liberté, du développement humain, de la civilisation entière. C'est dans cette tendance sagement libérale qu'il a composé son ouvrage, et il n'a pas eu de peine à montrer qu'elle fut aussi celle de tous les esprits éminents qui ont illustré sa belle patrie. En effet, le génie ne peut pas être démagogue, car il est la plus grande de toutes les inégalités naturelles sur lesquelles se trouve assis l'ordre social.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LIVLAND und die Anfänge deutschen Lebens in baltischen Norden. (La Livonie et les commencements de la vie allemande aux bords de la Baltique, par Kurd de Schlözer); Berlin, 1850 : un vol. in-8°.

Cet écrit traite de l'origine des provinces de l'empire russe aux bords de la Baltique. L'existence d'une population allemande par la langue, les mœurs et la religion, au milieu des races scandinaves à l'ouest, et des Slaves à l'est, offre un phénomène historique d'autant plus intéressant, qu'il remonte à une époque reculée. Son explication se résume dans le fait que le zèle religieux de l'Allemagne

du Nord porta le christianisme dans ces contrées, et que ce zèle, contrarié par la résistance des indigènes et par la jalousie des voisins, fut entraîné à s'appuyer sur les armes, et dégénéra en conquête matérielle du pays. M. Schlözer déroule avec clarté et précision le tableau de ces établissements. Il commence par rappeler que dès le neuvième siècle la conversion des nombreuses races comprises sous la dénomination de *Saxons*, s'était étendue jusqu'aux bouches de l'Elbe, et avait donné lieu à la fondation des siéges épiscopaux de Hambourg et de Brême. Au commencement du onzième siècle, le christianisme avait pénétré en Russie, en Suède, en Danemarck; le plus puissant prince du Nord, Knud, qui portait le double sceptre du Danemarck et de l'Angleterre, avait fait le voyage de Rome en l'an 1026, pour rendre hommage au pape. La mer Baltique avec tous ses golfes, ses groupes d'îles et ses nombreuses embouchures de fleuves, devait devenir un centre puissant pour l'expansion de la religion et de la civilisation des navigateurs. Les pays intérieurs voisins convoitaient aussi des établissements sur les côtes de la Baltique. Ils y tendaient pas Polosk et par Novogorod; mais il appartenait aux peuples les plus avancés en civilisation et en zèle religieux, de prendre pied au milieu des peuplades encore barbares de la Livonie et de l'Esthonie.

C'est aux Brêmois que les premiers et heureux efforts furent dus.

Sur les côtes de la Livonie vivait une race finnoise païenne, originaire, dit-on, des hauteurs de l'Ural, immigrée dans les vastes plaines sans maître du nord-est de l'Europe, et refoulée peu à peu au nord par le mouvement des races slaves et germaines. Le peuple dont nous nous occupons, confondu par les plus anciens écrivains dans la dénomination générale d'*Aestiens*, *Estiens* (habitants de l'Est), prit la dénomination précise de Esthoniens (Esten) à l'époque où les diverses souches de la race commune se fixèrent définitivement. Les Esthoniens occupèrent le pays borné au nord par le golfe de Finlande, à l'ouest par la mer Baltique, à l'est par le lac Peipus et par la Narowa. Divisés en communes nombreuses et libres (*Kilegunden*), ils se gouvernaient eux-mêmes sous la direction de chefs militaires et de juges qu'ils choisissaient. Leur caractère

était pacifique, et leur méfiance de l'étranger les disposait à l'isolement.

Au sud des Esthoniens, d'autres races finnoises habitaient les rives de la Baltique: les *Cures* ou *Chori*, et les *Lives*, qui sont mentionnés pour la première fois dans la biographie de saint Ansgar, peuplaient une partie de la Livonie et de la Courlande actuelle. Ils vivaient comme les Esthoniens, et l'on voit encore aujourd'hui dans les forêts, dans les marécages et aux bords des fleuves, des fortifications grossières, monuments de leur antique établissement. Les Lives s'étendaient autour du golfe de Riga en remontant la Duna: leur nom (*Liv* en langue esthonienne signifie *sable*), indique la nature du territoire qu'ils occupaient.

Entre ces peuplades finnoises qui habitaient le nord, l'est et le sud des pays baltiques, un peuple venu du sud-est avait pénétré dès les temps anciens comme précurseur de la grande race slave lithuanienne. C'étaient les Letts et les Lettgals; leur territoire formait un triangle dont la base se perdait au sud-est dans les forêts et dans les marais de la Lithuanie, et dont la pointe se tournait au nord-ouest, sans atteindre jusqu'à la mer, dont les Livoniens et les Esthoniens leur interceptaient l'accès.

Les marchands de Lubeck et de Brême, qui dès le commencement du douzième siècle naviguaient aux bords de la Duna pour recueillir la cire et les pelleteries, vantaient à leur retour la beauté de ces contrées. Le zèle de l'Eglise de Brême s'alluma pour y porter la lumière de l'Evangile.

L'archevêque Adalbert qui gouvernait ce siége au milieu du onzième siècle, entreprit de l'agrandir sur les côtes de la Baltique. Le crédit dont il jouissait en Allemagne comme instituteur et comme ministre de l'empereur Henri IV, aidait au succès des entreprises du prélat. Par ses soins, des missionnaires zélés voyagèrent pour entrer en rapports avec les Lives, pour étudier leur langue et leurs mœurs. Et parmi eux se distingua le moine Meinhard du couvent de Segeberg en Holstein, vieillard pieux et vénéré. Il acheta, à six milles au-dessus de l'embouchure de la Duna, un terrain où il construisit une église et une école; les Livoniens appelèrent ce lieu

Uxkul, dont les chroniqueurs ont fait *Ikeskola*, et Meinhard y prêcha avec tant de zèle et d'autorité, que le peuple alentour se fit baptiser. La place, fortifiée par l'œuvre de tailleurs de pierres et de maçons que Meinhard fit venir de l'île de Gothland, fut mise à l'abri des incursions hostiles que les Lithuaniens faisaient fréquemment en Livonie, et Meinhard, décoré par l'archevêque de Brême du titre d'évêque d'*Ikeskola*, finit ses jours en 1196, dans son petit diocèse, après de pénibles travaux au milieu d'un troupeau demi-sauvage et résistant au joug de la foi.

Son successeur Berthold fut obligé, pour se soutenir, d'invoquer l'aide des armes de croisés allemands qui vinrent, à plusieurs reprises, le secourir. Il périt dans la lutte contre les païens, et la Livonie retomba pour un temps au pouvoir de ses naturels habitants.

Alors le zèle du pape Innocent III et celui d'Albert de Buxhövden, chanoine de Brême, évêque nommé de Livonie, suscita une croisade dans le nord de l'Allemagne, pour convertir les Livoniens. Les croisés partirent par mer de Lubeck, subjuguèrent par la force de leurs armes les Livoniens et les Russes des bords de la Duna, et leur imposèrent la paix et le baptême. Les princes voisins de Kukenois et de Gerkice furent convertis de la même manière. Riga fut fondé et fortifié dans les premières années du treizième siècle, sur la rive droite de la Duna, à une place où les marchands de Gothland avaient un simple comptoir pour leur commerce. Albert, pour augmenter son influence dans les contrées voisines, favorisait le commerce en même temps que la propagation de la foi.

Les Allemands maîtres de la Livonie, entrèrent bientôt en guerre avec les Esthoniens et s'aidèrent à cet effet des secours du Danemarck. Mais le roi Waldemar, appelé par l'évêque Albert, voulut conquérir l'Esthonie pour son compte. Il fonda Revel et gagna l'appui de la cour de Rome, en sorte que la Livonie et l'Esthonie passèrent un moment sous sa souveraineté. Ce succès ne fut pas long ; les Esthoniens se soulevèrent contre les Danois, et bientôt les Allemands reprirent le dessus et refoulèrent les Danois dans le nord du pays. Il ne restait plus à ceux-ci, en l'an 1225, que la forteresse de Revel, qui plus tard leur échappa aussi.

L'Eglise de Livonie devint indépendante du siége de Brême; mais l'élément allemand n'en fut que plus libre et plus prépondérant dans les pays baltiques. Pendant ces guerres et celles qui suivirent, l'action si puissante de leurs armes se rattachait surtout à une organisation à la fois religieuse et militaire. L'évêque Albert sentant le besoin de donner de la permanence au zèle qui avait assuré ses premiers succès, fit don à ses plus fidèles amis d'une partie des terres conquises, et fonda en 1202, sur le modèle du puissant ordre des Templiers, une confrérie à la fois monacale et guerrière. Le glaive et la croix qu'il leur donna pour insignes, fit attribuer à ses membres le nom redouté de Chevaliers du Glaive. Dans leurs rangs affluèrent les plus nobles chevaliers de la Saxe, de la Westphalie, de la Frise: les Meyendorff, les Bannerow, les Buxhövden, les Schehusen, les Isenburg, les Stumpenhusen, les Plessen, les Lippes, les Tiesenhusen. Leurs forts et leurs châteaux s'élèvent rapidement aux bords de la Duna et au fond des vallées de la Goriva; les forêts s'éclaircissent, les routes se construisent, des chapelles, des oratoires, des ermitages s'élèvent. En l'an 1206, au dire du chroniqueur Henri, toute la Livonie était baptisée, et deux ans plus tard, la majeure partie des Lettes avait embrassé aussi la foi chrétienne.

Les établissements allemands ne se consolidèrent pas sans exciter l'antipathie des Russes voisins, et principalement celle des princes de Polock, de Gerzike et de Kuckenois. Les places d'Ikeskola, de Holm, furent menacées et même attaquées par eux, mais les Porte-glaives les défirent et les forcèrent à renoncer à toute prétention de territoire et de tribut sur la Livonie.

Les chevaliers demandèrent la récompense de leurs exploits, et ils obtinrent de l'évêque de Riga, dès l'année 1207, la concession du tiers du pays conquis. Ils établirent le siége de l'ordre au nord de leur conquête, afin d'être à la fois plus éloignés de l'évêque leur suzerain, et plus à portée de contenir les incursions des Esthoniens et d'envahir à leur tour leur territoire. C'est ce qu'ils firent en s'aidant des Livoniens et des Lettes; en peu d'années les Esthoniens furent domptés, et leurs diverses tribus, les Saccalas, les Un-

ganniens, les Rothlies, les Harriens, reçurent le baptême, et avec lui le joug allemand.

Albert fit instituer à Dorpat un évêché dont son frère, Herrmann de Buxhovden devint le premier évêque; on en mit un second à Léal, dans l'ouest de l'Esthonie. Pour compléter la conquête, le droit allemand, transcrit en l'an 1228 dans le Sachsenspiegel, fut officiellement introduit dans les contrées baltiques et y poussa de profondes racines. L'île d'Oesel fut conquise par les Chevaliers porte-glaives, en 1227. La même année, l'infatigable évêque Albert termina sa vie et put voir la suprématie allemande assurée par le droit de conquête et par l'adhésion volontaire du pays conquis. Cinquante ans s'étaient à peine écoulés depuis la fondation de la première Eglise chrétienne au bord de la Duna, par le moine Meinhard; Albert avait lutté pendant trente ans pour l'agrandissement de cette petite Eglise de la Livonie; dans ce but, il avait fait vingt-sept voyages de mer et trois séjours non moins laborieux à Rome. Un siége épiscopal se fonda peu après, avec moins de peine, en Courlande. Les marchands allemands, attirés sur cette côte par la facilité du commerce, y formèrent des établissements nombreux et paisibles.

Pendant ce temps, l'ordre Teutonique prenait pied en Prusse, en subjugant le peuple indigène ou le repoussant devant lui. Cet ordre élevait des forteresses sur les rives de la Vistule, et augmentait sa puissance sous la direction de son habile grand-maître Herrmann de Salza. En 1235, Volquin, grand-maître des Porte-glaives, proposa une fusion des deux ordres, et le pape Grégoire III prononça leur réunion. L'ordre Teutonique recueillit sous son nom les biens que l'ordre du Glaive possédait en Esthonie et en Livonie; la haute juridiction de l'Eglise de Riga fut réservée; on sait que les Porte-glaives conservèrent en fait une existence distincte des chevaliers Teutoniques. M. Schlözer aurait pu enrichir son ouvrage de détails intéressants sur la fin glorieuse de ces chevaliers, qui s'éteignirent en 1566 après avoir lutté héroïquement pendant six ans contre Ivan Vassiliwitch et les Russes. A cette époque, la Livonie et l'Esthonie se donnèrent à la Suède pour échapper au czar. Après la

mort de leur Herrmeister W. de Plettenberg, la plupart des chevaliers renfermés dans les ruines de Wenden, s'y firent sauter; les débris de l'ordre, devenus protestants, se retirèrent en Courlande, dont leur nouveau Herrmeistre se fit duc.

En continuant son travail jusqu'à nos jours, M. Schlözer, après avoir décrit l'établissement allemand dans les provinces baltiques, aurait pu aussi montrer son déclin et faire voir l'influence que le cours du temps et la politique russe exercent pour dégermaniser ces provinces. Mais ce n'était pas le but du travail de M. Schlözer, qui s'arrête au treizième siècle : tel qu'il est, cet ouvrage contient un exposé exact des origines du pays, écrit d'un style élégant et clair, qui rend sa lecture intéressante malgré sa brièveté.

A. C.

Abrégé d'une statistique morale de l'Angleterre et du pays de Galles, par J. Fletcher. (Summary of the moral statistics of England and Wales, by Joseph Fletcher, Esq., barrister-at-law, one of Her Majesty's inspectors of Schools, etc.)

Nous nous proposons de ne donner qu'une analyse très-succincte de cet ouvrage, dans lequel l'auteur a prodigué les tableaux pour rendre sensibles aux yeux les rapports qu'il a cru saisir entre la manière dont l'instruction primaire est répandue dans les différentes parties de l'Angleterre, et ce qu'il considère comme la statistique morale du pays. Les éléments de cette statistique morale sont, selon lui, la nature des industries, le montant des sommes déposées dans les caisses d'épargne, le nombre des enfants illégitimes, celui des mariages où le mari n'a pas atteint l'âge de 21 ans, le nombre des crimes classés suivant certaines catégories, celui des personnes d'une fortune indépendante, la valeur de la propriété, le nombre des prisonniers capables de lire et d'écrire, etc., etc.

La population de l'Angleterre n'est pas absolument homogène; dans le pays de Galles et le Cornwall, elle est celtique et cymrique; tandis que dans les comtés les plus septentrionaux, elle descend, en grande partie, des conquérants scandinaves. Quant à la nature

des occupations, les comtés de l'est, du sud et du sud-est sont presque exclusivement agricoles. Dans le comté de Somerset et dans les trois comtés de Bedford, de Buckingham et de Hertford, voisins et situés au nord-ouest de Londres, de petites industries domestiques partagent aussi le temps des agriculteurs. Les habitants du Cornwall et du pays de Galles y joignent l'exploitation des mines, tandis que tous les comtés du centre, depuis Bristol jusqu'à York et Lancaster, s'occupent en grand des manufactures. On sait que ces derniers sont aussi les plus populeux, avec ceux où est située la capitale, tandis que les comtés du nord et le pays de Galles ont la population la plus clair-semée.

La manière dont l'instruction primaire est répandue paraît n'avoir aucun rapport avec la nature des occupations et le degré de densité de la population. Elle est très-peu répandue dans une foule de comtés agricoles manufacturiers, dans le comté de Lancaster et dans le pays de Galles. Tandis que Londres et ses environs partagent avec le Cumberland et le Northumberland l'honneur de posséder la population la plus instruite. Mais il faut convenir que les éléments sur lesquels M. Fletcher a basé son appréciation du degré d'instruction sont bien imparfaits.

Nous ne le suivrons pas dans *ses centaines* de tableaux destinés à montrer le mode de distribution géographique des nombreuses catégories de crimes adoptées par lui, 1° parce que nous avons des doutes sur la possibilité de soumettre, avec quelque espèce d'exactitude et d'utilité, certains faits moraux aux chiffres de la statistique; 2° parce que, autant les tableaux et les chiffres ont d'expression nerveuse et laconique, lorsqu'ils sont employés avec discernement et sobriété, autant ils sont inutiles, confus, lorsqu'ils sont prodigués; et nous sommes obligés de reconnaître que les questions traitées par M. Fletcher nous ont paru singulièrement obscurcies et compliquées par l'abus de ce qui était destiné à les rendre faciles.

Les comtés où il y a eu le plus de mariages précoces sont indifféremment agricoles et manufacturiers, tandis que Londres, le Hampshire et toute la région occidentale en ont présenté le moindre nombre.

Au rebours de Paris, Londres est la partie du royaume la moins chargée de naissances illégitimes, et les comtés où l'on en trouve le plus grand nombre sont dispersés dans le pays de Galles, Norfolk, Lancaster, Cumberland, Chester et Nottingham, c'est-à-dire qu'ils n'appartiennent à aucune catégorie spéciale.

Enfin, les parties du royaume où est le plus grand nombre des personnes assistées par la charité publique semblent n'être ni Londres, ni les comtés manufacturiers, mais les comtés agricoles de Sussex, d'Essex, de Dorset, de Wilts et le nord du pays de Galles. Nous présentons, toutefois, ce résultat avec plus de doute que M. Fletcher, parce que le chiffre des personnes assistées régulièrement par leurs paroisses ne nous semble représenter qu'une catégorie de pauvres, et que, pour donner un tableau réel du paupérisme, il faudrait être en état de le compléter par les éléments suivants : Nombre et nature des vagabonds, des personnes qui ne se réclament plus d'aucune paroisse, Irlandais.

Les recherches de M. Fletcher ne conduisent pas, comme on le voit, à un résultat clair et pratique qui puisse récompenser l'auteur des travaux qu'elles lui ont coûtés.

Par la même raison, nous n'emprunterons qu'un mot aux conclusions qu'il en tire (p. 130-134).

Le nombre des délits jugés a été, en l'année 1810, de 5146, le froment coûtant 106 sh. le quarter; en 1816, de 9091, le blé à 75 $^1/_2$ sh.; en 1817, de 13,932, le blé à 94 $^1/_2$ sh.; en 1832, de 20,827, le blé à 58 sh.; en 1841, de 27,760, le blé à 64 sh.; en 1842, de 31,309, le blé à 57 sh.: en 1847, de 28,833, le blé à 69 $^1/_2$ sh., ce qui prouve que l'estomac n'est pas l'unique instigateur qui pousse l'homme au mal. L'accroissement des crimes, sextuplé en général, a été infiniment plus grand dans les districts agricoles et dans ceux de Somerset, Buckingham, Bedford, Hertford, où une petite industrie domestique se combine avec l'agriculture, que dans la métropole et dans ses environs; ce qui ne peut venir que d'une meilleure police. P. C.

L'Italie rouge ou histoire des révolutions de Rome, Naples, Palerme, Messine, Florence, Parme, Modène, Turin, Milan, Venise, depuis l'avénement du pape Pie IX, en juin 1846, jusqu'à sa rentrée dans sa capitale, en avril 1850, par le vicomte d'Arlincourt. Paris, 1850; 1 vol. in-12°, 3 fr.

M. d'Arlincourt a rassemblé, durant un voyage en Italie, de nombreux documents relatifs aux dernières révolutions de ce pays. Il a visité les différentes villes qui en ont été le théâtre, et recueilli le long de sa route une foule de détails sur les hommes et sur les choses. Assurément, on ne s'attend pas à beaucoup d'impartialité de sa part; on sait bien qu'il n'aime guère les révolutions. Mais il y a dans sa ferveur royaliste, dans sa franchise et sa loyauté, quelque chose d'original qui n'est pas sans charme. Son esprit chevaleresque n'est jamais insensible aux actes de courage, aux sentiments d'honneur et aux convictions sincères. Quoiqu'il déteste cordialement les révolutionnaires de tous les pays, il rend justice à ceux qui se sont réellement dévoués aux idées dont ils se faisaient les champions, et sa plume ne refuse pas d'accorder à Garibaldi, par exemple, quelques lignes d'éloge; celui-ci du moins a payé de sa personne sur le champ de bataille et M. d'Arlincourt lui en tient compte. Mais son exemple a trouvé peu d'imitateurs; la plupart des chefs de l'insurrection italienne étaient plus propres à manier la parole que l'épée; leur ambition impatiente escomptait l'indépendance du pays avant de l'avoir même obtenue; ils ne songeaient qu'à se disputer le pouvoir, tandis qu'ils envoyaient leurs compatriotes recevoir pour eux les balles des Autrichiens. Ce qui ressort le plus évidemment de tous les faits, envisagés froidement, sans passion, sans esprit de parti, c'est qu'il a manqué à l'Italie deux conditions essentielles pour le succès de la lutte qu'elle avait entreprise : l'élan national et le désintéressement des chefs. Chez le peuple, l'enthousiasme n'allait guère au delà des démonstrations turbulentes et des émeutes d'un jour ou deux; encore n'était-ce que dans les villes, la campagne est en général demeurée indifférente, plutôt même hostile au mou-

vement qu'on voulait lui imprimer. Cette indifférence s'explique assez bien du reste par la conduite des principaux agitateurs. Quand on prétend soulever une population depuis longtemps habituée au joug, chez laquelle le besoin de la liberté, l'amour de l'indépendance sont encore à naître, il faut d'autres qualités que celles d'orateur disert et de sophiste habile. A pareille œuvre les Garibaldi conviennent mieux que les Mazzini. Il importe en effet beaucoup plus d'agir que de parler, et ce n'est pas le moment de se poser en dictateur et de faire du charlatanisme de parade, quand il s'agit d'accomplir une aussi rude besogne. Presque partout les chefs se sont montrés au-dessous de la tâche qu'ils avaient témérairement commencée. Aucun homme vraiment fort n'a surgi parmi eux et bientôt les intrigants ont été maîtres de la situation. Après avoir mis de côté les hommes d'élite qui ne demandaient que l'indépendance nationale, les agitateurs démagogues se sont lancés à la curée des places, des honneurs et de l'argent, comme une meute se jette sur le sanglier que le chasseur vient de mettre hors de combat. Au lieu d'organiser une levée en masse et de concentrer tous les efforts sur la guerre, on fit des révolutions à l'instar de Paris, et l'on singea les exagérations ridicules et les ignobles excès de celle de février 1848. M. d'Arlincourt donne à ce sujet de curieux détails, il montre à quel gaspillage les finances ont été livrées et comment tous les membres des gouvernements provisoires d'Italie étaient de la même école que ceux que nous avons vus à l'œuvre en France. Il rapporte bien d'autres accusations plus graves encore contre les chefs révolutionnaires de Rome, de Florence, etc.; mais, en pareille matière, nous croyons juste de n'admettre que ce qui repose sur des pièces autenthiques. Cela suffit bien d'ailleurs, car des seuls documents officiels il ressort déjà clairement que les vertus républicaines étaient ce qui manquait le plus aux promoteurs de la république. C'est le malheur de la cause italienne d'être tombée entre les mains de champions peu dignes et plus propres à la compromettre qu'à la faire réussir. Au fond, elle vaut beaucoup mieux que ses défenseurs, et malgré l'opinion contraire de M. d'Arlincourt, il est tout naturel

que des administrations comme celle des Etats du pape ou celle des duchés de Modène et de Parme, poussent un peuple à la révolte. Les événements des deux dernières années renferment des leçons dont il est à désirer que les souverains ne laissent pas perdre les fruits. Dans leur propre intérêt, comme dans celui de la paix du monde et des progrès de la civilisation, il importe que des réformes sages et prudentes viennent prévenir le retour de ces catastrophes terribles qui menacent de bouleverser la société tout entière.

La vie de Maximilien Robespierre. Arras, 1850; 1 vol in-12: 1 fr.

Nous ne sommes pas encore arrivés à l'époque où l'histoire de la révolution pourra s'écrire d'une manière tout à fait impartiale, où la vérité se fera complétement jour au sujet des hommes qui ont pris part à ce drame terrible. Robespierre n'a guère eu jusqu'ici que des panégyristes enthousiastes, et des détracteurs acharnés. Les écrivains, même les plus habiles et les plus calmes, l'ont traité comme une espèce de problème mystérieux et insoluble. Cependant, à mesure qu'on s'éloigne des scènes de la terreur, la figure du républicain austère et incorruptible perd le prestige dont on l'avait entourée, l'idole fait place à l'homme, et l'on ose mieux étudier son caractère, fouiller dans les replis de son cœur, chercher les motifs de sa conduite politique dans les circonstances antérieures de sa vie privée, de son éducation et de sa position sociale. A cet égard, la biographie que nous annonçons, quoique portant un cachet antirévolutionnaire bien prononcé, fournit des matériaux précieux. Elle a été rédigée d'après les observations d'un contemporain de Robespierre, qui l'a connu particulièrement, et dont les souvenirs se rattachent surtout à l'enfance et à la jeunesse du célèbre montagnard. La simplicité, l'incorrection même du style, le ton de vérité qui règne dans les détails, donnent un grand prix à ces documents nouveaux qu'on publie pour la première fois. Il est vrai que le pré-

tendu héros de vertu et de désintéressement, se trouve réduit au rôle peu noble d'un ámbitieux jaloux, mais les événements de ces dernières années nous ont amplement prouvé qu'il n'était pas nécessaire d'être un grand homme pour se faire porter au pouvoir par une révolution, que l'audace et la persévérance suffisaient à la réussite d'une telle entreprise.

Maximilien Robespierre, né à Arras le 6 mai 1758, était fils d'un avocat au conseil d'Artois, homme d'un caractère bizarre, très-entier dans ses opinions, qui, à la suite d'un procès perdu, quitta brusquement le pays, abandonnant sa femme avec quatre enfants. Quelques années plus tard, Robespierre perdit sa mère, et se trouva orphelin dès l'âge de neuf ans. Cette circonstance influa sans doute d'une manière fâcheuse sur son caractère, dont le naturel sombre et peu communicatif ne fut point tempéré par le développement des affections de la famille. Comme il n'héritait d'aucun patrimoine, ses tantes se chargèrent de son éducation, et le placèrent au collége d'Arras, où son application et ses succès lui valurent la protection d'un chanoine, qui lui fit obtenir une bourse pour aller continuer ses études dans l'Université de Paris. Doué d'une intelligence assez ordinaire, Maximilien n'avançait qu'à force de travail, mais le désir de réussir suppléait en lui à la supériorité du talent. Il était jaloux de ses camarades, affectait de les traiter avec dédain, refusait de se mêler à leurs jeux, et laissait déjà percer une tendance bien marquée à considérer comme des ennemis tous ceux qui ne flattaient pas son orgueil par de continuelles adulations Admis au collége de Saint-Waast, à Paris, il y apporta les mêmes allures, et déjà il s'était fait une assez mauvaise réputation, si l'on en juge d'après la lettre qu'écrivait la mère d'un de ses condisciples d'Arras, recommandant par-dessus tout qu'on interdit à son fils « toute fréquentation avec le jeune Robespierre, qui, soit dit entre nous, ne promet pas un bon sujet. »

Cependant il ne donnait point de sujet de plainte à ses maîtres. S'il ne possédait pas des facultés bien brillantes, il y suppléait par son assiduité laborieuse, et par sa persévérance à lutter contre les difficultés de l'étude, jusqu'à ce qu'il eût réussi à les vaincre. Mais

son cœur fermé aux joies de l'amitié, nourrissait des penchants haineux. Il était jaloux, et se vengeait en poursuivant de ses sarcasmes ou même d'injures brutales, tous ceux dont les succès lui causaient quelque ombrage. Les bienfaits de ses protecteurs n'excitaient en lui aucun sentiment de reconnaissance ; il semblait plutôt en être humilié, sa susceptibilité était froissée, et plusieurs lettres de lui montrent que, lorsqu'il réclamait un service, c'était comme un droit et non comme une faveur. Avec un pareil caractère, joint à la ténacité la plus persistante, le jeune Robespierre parvint à terminer ses études d'une manière satisfaisante quoique sans éclat. Ses débuts dans le barreau ne furent pas heureux : pauvre avocat obscur et sans talent remarquable, il se vit réduit à se charger des causes les plus mauvaises. Mais loin de se décourager, il conçut le projet de tirer parti de son humble situation pour se poser en adversaire déclaré des classes riches et privilégiées. C'était un calcul assez habile au moment où commençait la crise révolutionnaire Bientôt, en effet, Robespierre acquit une certaine popularité. Orateur froid et compassé, il n'avait assurément pas une éloquence entraînante, mais sa parole impérieuse, âcre, perfide, savait captiver l'attention de la multitude, et caresser ses instincts envieux.

Il obtint donc d'être envoyé aux Etats Généraux, et dès lors, il comprit qu'il n'avait plus qu'à marcher d'un pas ferme, sans hésitation ni scrupule, dans la carrière qui s'ouvrait à ses désirs ambitieux. Sur la scène politique, il continua le même rôle qu'il avait joué dans sa vie de collége, s'abstenant avec soin de se mêler aux dissipations de ses camarades d'étude, gardant son individualité austère et isolée, poursuivant son but à travers tous les obstacles, toutes les déceptions, tous les échecs et les incidents imprévus, sans que jamais rien pût faire fléchir sa volonté inébranlable. Un homme de cette trempe, quelque médiocre qu'il soit à tous autres égards, est fait pour la domination. Au milieu de la foule inconstante et mobile, c'est une force qui finit par rester seule debout, tandis que tous les autres éléments de stabilité sont détruits l'un après l'autre. Mais il est vrai qu'alors elle tombe aussitôt à son tour, si elle se montre sté-

rile et impuissante pour le rétablissement de l'ordre. C'est ce qui est arrivé à Robespierre, parce qu'il n'avait au fond d'autre but que le triomphe de son orgueil, que la vengeance de son humiliation. Il nous offre le type de la médiocrité jalouse qui ne recule pas devant le crime, tant qu'elle en a besoin pour débarrasser sa route de toutes les rivalités qui la gênent, mais qui se trouve frappée d'impuissance lorsqu'elle veut s'arrêter et jouir en paix du pouvoir acheté si cher.

Les documents nombreux qu'a rassemblés l'auteur de cette biographie, nous semblent jeter une vive lumière sur la personne du trop fameux Montagnard. Mais il eût mieux valu les laisser parler seuls, et ne pas y ajouter des déclamations qui sont pour le moins inutiles, si même elles ne risquent pas d'en affaiblir l'effet. Robespierre ne fut pas plus le génie du mal que le génie du bien. Il aspirait à l'autorité suprême, et s'il employa la terreur, c'est qu'il n'avait pas d'autre moyen à sa disposition. Il aurait bien voulu pouvoir arrêter à temps la guillotine, qui se dressait menaçante pour lui comme pour ses victimes. S'il ne le fit pas, ce fut chez lui manque d'énergie, et non pas soif insatiable de sang.

Eloge de Madame de Stael, discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par l'Académie française, par M. Baudrillart, Paris, 1850; in-4° : 2 fr.

Nous n'aimons pas beaucoup les éloges académiques; c'est une forme qui nous paraît assez bonne peut-être pour apprécier les services rendus à la science par un savant, mais très-peu convenable pour juger les mérites littéraires d'un écrivain. En effet, elle exclut la critique, ou du moins ne lui permet guère de remplir son rôle d'une manière vraiment utile. L'auteur doit faire le panégyrique des bonnes qualités, et pallier plutôt les mauvaises, ne signaler qu'en passant les défauts, les tendances fâcheuses, les travers, dont le génie n'est pas toujours exempt. Il est obligé d'envisager son su-

jet sous une seule face, et par conséquent ne présente pas un tableau complet avec les ombres à côté de la lumière. Cela dit, nous reconnaissons que le discours de M. Baudrillart satisfait aux conditions du programme. Il a su mettre en saillie les mérites éminents de Mme de Staël, sans tomber dans une exagération fâcheuse ; il raconte d'une manière fort intéressante, et sans y mettre aucune partialité, les démêlés qu'elle eut avec Napoléon. Peut-être trouvera-t-on qu'il s'étend un peu trop sur la partie biographique, et pas assez sur les écrits dont la plupart ne sont que signalés en passant. Dans ce discours, en effet, la vie de Mme de Staël tient plus de place que l'analyse de ses ouvrages, et à cet égard, il nous semble que M. Baudrillart n'a pas rempli exactement le but que l'Académie devait avoir en vue. Nous regrettons aussi qu'il n'ait pas soigné son style ; ses phrases se traînent parfois péniblement, et manquent d'élégance, on y rencontre pourtant aussi des mots heureux, et d'ingénieuses pensées qui ne sont pas sans originalité. Du reste, ce travail, nécessairement incomplet, est inférieur comme appréciation littéraire à celui de M. Vinet, et comme notice, à celui de Mme Necker-de Saussure. Mais ce n'est pas tout à fait la faute de l'auteur qui, pour concourir au prix d'éloquence, a dû faire un éloge, et non point une étude approfondie du sujet proposé.

LE VICOMTE DE VORMEUIL, OU CONFIDENCES D'UN LIEUTENANT-GÉNÉRAL A SON FILS. (1772 à 1850). Paris, 1850 ; 1 vol. in-8° ; 7 fr. 50.

Ces confidences ont la prétention d'être des mémoires vrais, quoique le nom de vicomte de Vormeuil soit un nom imaginaire. L'auteur assure que sous ce pseudonyme, tous les amis de sa famille reconnaîtront facilement le lieutenant-général dont il est question. C'est possible, mais cela paraît peu vraisemblable, parce qu'il est évident qu'on a rassemblé sur un seul personnage des aventures de toutes sortes, qui ne sont même pas toujours bien liées ensemble.

L'auteur prévoyant cette objection, s'en console en disant : « Nos pères ont dévoré les *Mémoires d'un homme de qualité*, par Prévost, sans chercher à savoir quel était le personnage désigné sous le nom de marquis de ***. » La comparaison est peu modeste, et ne s'accorde guère avec cette déclaration qui se trouve quelques lignes plus loin. « Il est bon de prévenir le lecteur que l'auteur de ces *Mémoires* n'a aucune prétention littéraire. » Et il a bien raison de n'en pas avoir, car le style de son livre est en général assez plat, souvent incorrect et rempli de négligence qui décèlent une plume inhabile. C'est un récit qui commence environ dix ans avant la révolution, et s'arrête à la mort du duc de Berry. Le vicomte de Vormeuil, entré au service dès 1769, prend part à la guerre d'Amérique, émigre en 1792, se joint à l'expédition anglaise contre Saint-Domingue, puis revient en Angleterre, et attend la restauration pour rentrer en France. Dans un pareil cadre il était facile de faire entrer des incidents nombreux, auxquels on pouvait sans beaucoup de peine donner un vif intérêt en les rattachant à l'histoire de cette période si féconde en péripéties extraordinaires. C'est bien aussi ce que l'auteur a essayé de faire; malheureusement il ne possède pas l'art de conter avec esprit, et ne s'entend guère à esquisser les grandes figures qu'il prétend mettre en scène. Son vicomte de Vormeuil est un bon homme, dont les récits manquent de trait et qui, d'une longue vie passée au milieu des circonstances les plus dramatiques, ne sait tirer que des anecdotes vulgaires ou insignifiantes qu'il raconte à son petit-fils de la manière la moins propre à captiver l'attention des lecteurs. Du reste, authentiques ou non, ces mémoires portent le cachet de la fidélité royaliste, et se terminent par des vœux pour que la France rappelle bientôt l'héritier du trône et rétablisse sa monarchie constitutionnelle.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

HYGIÈNE PURE ET NOUVELLE, ou études et pensées sur le monde spirituel, la nature en général, la société et sur l'homme en particulier, par Pierre Roux. Paris, 1850 ; un vol in-12 : 5 fr.

L'objet de ce livre est l'hygiène de l'âme plutôt que celle du corps. Il traite des habitudes physiques surtout en vue de leur action sur l'être spirituel, et des rapports intimes qui existent entre les deux principes élémentaires dont se compose la nature humaine. C'est une matière fort intéressante assurément, mais très-difficile et riche en mystérieux problèmes que notre intelligence est trop souvent impuissante à résoudre. On ne peut nier l'existence de ces rapports, et cependant jusqu'ici les efforts tentés par la science pour en découvrir le secret, sont demeurés infructueux. Les travaux les plus remarquables, tels par exemple que ceux de Cabanis, n'ont produit que des hypothèses plus ou moins ingénieuses, sans jamais donner une solution satisfaisante. Cette solution, M. Roux croit l'avoir trouvée, et quoiqu'il ne la livre pas encore tout entière à l'examen des lecteurs, il publie quelques-uns des résultats auxquels l'ont conduit ses recherches. Mieux aurait valu procéder autrement, c'eût été plus clair et plus positif. Mais M. Roux ne paraît pas avoir l'esprit méthodique. Il entasse matériaux sur matériaux, sans ordre, sans classification quelconque, sans se donner la peine d'expliquer la liaison d'idées par laquelle, chez lui, tout se rattache au but qui le préoccupe exclusivement. On voit qu'il a beaucoup lu, beaucoup extrait, menant de front la théologie, la philosophie et les sciences naturelles, compilant à force, et ne se lassant pas d'écrire toutes les pensées que lui suggérait chacune de ses lectures, ainsi que les observations puisées dans sa propre expérience de la vie. Il est arrivé ainsi à se faire un manuscrit de plusieurs centaines de cahiers *de omni re scibili et quibusdam aliis,* comme on disait autrefois. Mais au milieu de ce chaos, la tête lui a tourné quelque peu, et il s'est

cru inspiré pour savoir tant de belles choses ignorées du vulgaire. Sa mission est d'enseigner au monde l'hygiène pure et nouvelle, qui est le miroir de la société, et le tout de la science, car le titre de son livre nous apprend qu'il y est traité : « des parties importantes et les plus élevées des sciences et des arts, des causes des maux, de la médecine (et en particulier de l'hygiène); de la physiologie, de la physique (et spécialement de la chimie); de la géologie, de la parole, de l'écriture et des langues; de l'astronomie, des sciences naturelles (et en particulier de l'agriculture); du commerce, de l'industrie et de l'économie industrielle, de l'économie domestique; des sciences théologiques, de la physiognomonie, des caractères, de la morale pratique, de la bibliographie spirituelle, de l'éducation, de l'économie sociale, de l'instruction, de la mécanique, de la métaphysique et en particulier de la psychologie..... » et de trente-cinq autres sujets qu'il serait trop long d'énumérer ici. Malheureusement ces notions de toutes sortes sont jetées pêle-mêle, de telle façon qu'entre deux définitions de haute philosophie, se trouvera peut-être une remarque sur les ruelons des grandes villes, et qu'un fragment traitant de la grâce efficace ou de la nature des anges, sera suivi de conseils de toilette, ou d'une recette de cuisine, ou bien encore d'une dissertation en termes fort crus sur l'amour charnel. L'auteur prend à tâche de justifier par son propre exemple la pensée qui, dans son recueil, porte les numéros 722, 137, 113. « *Un homme d'esprit est un chiffonnier*. Qu'est-ce qu'un homme élevé ou un homme de génie? Ce n'est pas autre chose qu'un chiffonnier qui s'en va fouiller dans tous les fumiers de la société, pour y trouver les vérités éternelles perdues, et les mettre en ordre au grand air, et signaler ensuite les obstacles qu'il a rencontrés dans son œuvre. Sa hotte c'est son carnet, son crochet c'est son crayon; il entasse ses chiffons encore tout sales des ordures qui les entouraient, et s'il ne sait les mettre en ordre et les purifier, la fermentation a bientôt fait de nouveau un fumier de ce qu'il appelle son trésor. Voila à quoi sont le plus souvent réduits les hommes élevés qui n'ont pas assez de génie pour accomplir l'œuvre qu'ils ont entreprise. »

Pourquoi M. Roux n'a-t-il pas profité de la leçon que renferme cette image ingénieuse ? Il aurait pu trouver certainement quelques perles dans son fumier, et surtout bon nombre d'aperçus justes, piquants, présentés sous une forme parfois très-originale. Mais il mélange sans aucun discernement les ingrédiens les plus hétérogènes, et il viole en cela continuellement le premier principe de son hygiène qui consiste à dégager le pur de l'impur, afin d'affranchir autant que possible l'âme du joug de la matière. Il prêche le rigorisme dans les mœurs, il s'élève avec force contre toute espèce d'atteinte portée à la morale publique par les gravures et les romans licencieux, mais en maints passages, il revient avec complaisance sur des détails qui ne devraient se rencontrer que dans les ouvrages de médecine, parce que là seulement ils sont à leur place, et peuvent être traités sans inconvenance ni scandale. C'est bien la hotte du chiffonnier, dont le contenu a besoin d'être trié et passé au chlore. Une fois cette opération accomplie, on pourra faire du reste un recueil de sentences religieuses et morales, de méditations philosophiques, de notions utiles et de boutades humoristes qui ne sera pas sans mérite.

Il soldato cittadino ossia il sistema militare svizzero applicabile al popolo italiano, cenni del generale Allemandi. (Le soldat citoyen, ou le système militaire suisse applicable au peuple italien, par le général Allemandi). Losanna, 1850; in-18.

Le général Allemandi recommande aux Italiens l'organisation militaire de la Suisse, comme la plus convenable à un peuple qui veut reconquérir son indépendance nationale. C'est en effet bien évident que pour accomplir une pareille entreprise, il faut que tout homme en âge de porter les armes devienne soldat, et se soumette à la discipline militaire, sans laquelle une armée ne peut se maintenir longtemps, quels que soient le zèle et le talent de ceux qui la com-

mandent. A cet égard, le système suisse offre certainement des avantages précieux. Avec beaucoup moins de frais que n'en exige une armée permanente, il fait du pays tout entier une pépinière de soldats qui s'exercent de bonne heure au maniement des armes, et sont prêts à marcher au premier signal sous les ordres de chefs qu'ils connaissent et respectent. On a vu, lors de la guerre du Sonderbund, avec quelle promptitude plus de cent mille hommes ont été mis sur pied, malgré la répugnance qu'éprouvait un grand nombre d'entre eux pour la cause qu'il s'agissait de défendre. Le résultat de cette épreuve justifie jusqu'à un certain point les éloges que M. Allemandi adresse à l'organisation fédérale. Cependant, il est bon de remarquer que la guerre n'a pas été longue, et que par conséquent on a évité la difficulté principale qui est de retenir après quelque temps sous les drapeaux ces hommes enlevés subitement à leurs familles, à leurs affaires, à leurs habitudes. On doit tenir compte aussi du caractère et des mœurs qui, en Suisse, sont depuis des siècles, façonnés par des institutions propres à entretenir l'esprit militaire. M. Allemandi prétend bien, comme le général Pepe, que les Italiens possèdent toutes les qualités nécessaires pour être les meilleurs soldats du monde, mais il nous semble que ces qualités sont à l'état latent, et qu'on ne pourrait pas d'un jour à l'autre les mettre en activité; l'expérience des années 1848 et 1849 prouve du moins qu'il existe dans la population une grande force d'inertie qui résiste aux appels les plus pressants. La levée en masse a eu peu de succès, et ce serait cependant la première condition indispensable pour introduire le système.

D'ailleurs M. Allemandi exagère les bienfaits de l'organisation suisse, et dissimule ses défauts avec une étrange partialité. Pour un officier fédéral, il commet de singulières erreurs, comme lorsqu'il parle des corps de cadets, composés d'enfants de 10 à 16 ans, et des corps spéciaux formés des étudiants inscrits dans les universités. Ce sont des exceptions propres à un ou deux cantons peut-être, mais qui ne rentrent point dans l'ensemble régulier du système. Il paraît n'avoir pas étudié d'une manière bien approfondie le sujet

qu'il traite, et l'on se tromperait fort si l'on prenait à la lettre ce qu'il dit soit de la discipline parfaite des troupes, soit de l'excellence du code militaire fédéral.

Néanmoins, les conseils qu'il donne à ses compatriotes sont dictés par une connaissance réelle des obstacles contre lesquels ont échoué les efforts de l'Italie pour reconquérir son indépendance. Il met le doigt sur la plaie, et indique un moyen de la guérir Seulement pour que ce remède fût efficace, il faudrait commencer par faire l'éducation morale du peuple, et réveiller en lui le sentiment de la nationalité.

BRIEFE EINES COMMUNISTISCHEN PROPHETEN, von dem Verfasser der Neutestamentlichen Zeitgedichte. (Lettres d'un prophète communiste). Leobschütz, 1850; in-16.

Un ardent communiste, qui, dégoûté des obstacles qu'il rencontrait en Europe, est parti pour l'Amérique, où il espère trouver plus de sympathie, écrit à l'un de ses amis et lui raconte ses mésaventures non moins désappointantes dans le nouveau monde que dans l'ancien. Il avait cru que ses doctrines seraient accueillies avec transport par les démocrates des Etats-Unis, que bientôt de nombreux adeptes se presseraient autour de lui et que rien ne serait plus facile que de mettre le communisme en pratique au sein de ce pays de liberté, où l'on ne connaît ni le joug des rois, ni celui des prêtres. Mais, hélas! il ne tarde pas à voir ses illusions déçues, et il se prend à regretter le séjour de la Suisse où, du moins, si l'on n'adoptait pas son système, on l'écoutait comme un oracle, et où les braves gens ébahis de ses beaux discours, l'appelaient monsieur le docteur. A peine venait-il de franchir la frontière de cette chère contrée, que, dans la première auberge où il s'arrête, un hôte incommode lui demande son nom et son état: « Mon nom est radical, répond-il fièrement, et ma profession, la liberté! » — « Alors, reprend l'hôte en lui montrant par la fenêtre le bois voisin, voilà l'auberge qui vous convient, vous y trouverez la liberté des hibous, et vous y ferez du

radicalisme tout à votre aise. Mais le toit d'un pauvre paysan souabe n'est pas digne d'abriter un si grand homme que vous. » A cette proposition originale, les buveurs qui se trouvaient dans la salle commune s'approchent et entourent le voyageur, dont l'éloquence excitée par cet auditoire improvisé, entreprend de combattre les préjugés de ces absurdes civilisés et de les convertir à sa doctrine. Mais le bon sens villageois réfute l'une après l'autre toutes ses assertions, en sorte que notre communiste est obligé de battre en retraite. Il finit même par recevoir une correction quelque peu brutale, pour avoir essayé d'ajouter la pratique à la théorie, en faisant la cour à la fille de son hôte. C'était débuter d'une triste manière, mais il n'en pouvait être autrement dans cette vieille Europe agonisante, qui préfère s'envelopper de son linceul plutôt que d'accepter le principe de vie nouvelle que veulent lui inoculer les modernes réformateurs. Aussi le communiste l'abandonne-t-il avec joie pour la jeune Amérique, où ses rêves humanitaires doivent si bien se réaliser. Il débarque à New-York, et, désirant une position favorable à ses projets de propagande, il se présente comme candidat à une communauté qui demande un pasteur. C'est assez téméraire de sa part, mais il ne doute pas que des esprits libres qui ont rompu avec l'autorité de l'Eglise, ne soient tout disposés à bien recevoir les opinions les plus hardies. Malheureusement, ce sont des chrétiens que son matérialisme scandalise et qui, à l'unanimité, le repoussent avec indignation. Le pauvre candidat tourne alors ses vues d'un autre côté; il essaie successivement plusieurs carrières où son communisme lui suscite toujours les mêmes obstacles. Non-seulement il ne rencontre point l'appui sur lequel il avait compté, mais encore, à sa grande surprise, c'est lui qu'on accuse d'intolérance, d'absolutisme, d'idées rétrogrades et despotiques. Il finit par prendre son parti de lutter comme en Europe contre les préjugés de l'ordre social, et de fonder une secte par ses efforts persévérants. Un certain nombre de cerveaux plus ou moins fêlés, d'esprits faibles et d'intrigants besogneux se rassemblent autour de lui. Quand il se croit assez fort, il convoque une grande réunion, dans laquelle doivent être posées les

bases de la nouvelle organisation sociale. De toutes parts les adeptes du communisme s'empressent d'accourir, et avec eux les aventuriers qui sont toujours prêts à profiter des chances que peut leur offrir un bouleversement quelconque. Un projet constitutionnel est soumis à leur examen ; la discussion s'engage, s'échauffe, devient une mêlée violente, d'où sort un véritable chaos anarchique. C'est une seconde tour de Babel, où la confusion des idées remplace la confusion des langues.

Telle est la donnée de ce petit volume destiné à mettre en évidence l'absurdité du système communiste. Ecrit d'une manière piquante et assez populaire, il nous semble propre à produire quelque impression, en faisant appel au bon sens, contre lequel viennent échouer tous les sophismes des prétendus réformateurs socialistes.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

LE PRINCE RUPERT.

Peu d'hommes ont pris une part plus active et plus importante aux grands événements de leur siècle que ne l'a fait le prince Rupert ; aucun n'a laissé moins de trace après lui.

Né sur les marches d'un trône, acteur dans la guerre de Trente ans, chef des « *Cavaliers* » et âme de leur parti dans la lutte que Charles Ier soutint contre ses sujets révoltés ; le plus brillant, le plus audacieux entre tous les officiers de cette armée chevaleresque ; général toujours victorieux, jamais vainqueur ; corsaire, philosophe, artiste, sa vie se mêle à tous les grands intérêts de son temps, et c'est à peine si l'histoire en conserve quelque faible et vague souvenir.

Chose étrange ! c'est seulement de nos jours, l'an dernier, que cette vie si extraordinaire a été enfin racontée avec détails et exactitude, et c'est à une spéculation de libraire que nous devons une biographie qui aurait dû, ce semble, éveiller le zèle patriotique des écrivains de l'Allemagne et de l'Angleterre ; le prince Rupert appartient à ces deux nations.

Un éditeur anglais, M. Bentley, ayant fait l'acquisition d'un millier de lettres autographes de Rupert et des principaux « Cavaliers, » —précieuse collection conservée de génération en génération dans la famille du secrétaire du prince. — Ces documents, et d'autres manuscrits également authentiques, furent remis par lui à M. Eliot Warburton [1] pour en composer les *Mémoires du prince Rupert.*

Malheureusement l'éditeur exigea que le plus grand nombre des documents originaux fût introduit dans l'ouvrage; il lui fallait rentrer dans ses déboursés, et, pour cela, au lieu d'un volume il en commanda trois, d'où il est résulté que le public a sous les yeux les matériaux d'une histoire et que l'histoire est encore à faire. Il n'y a pas d'intérêt possible dans une narration à chaque instant interrompue par des lettres données *in extenso* lorsqu'elles pourraient être résumées en deux mots. Ce résultat est d'autant plus à regretter que partout où l'auteur a été libre dans son allure, on retrouve les qualités éminentes qui l'ont si justement rendu populaire.

Et quelle époque plus que celle des guerres civiles pourrait tenter l'écrivain qui, au talent littéraire et à la science historique, réunit les qualités de l'honnête homme? et entre toutes ces terribles convulsions en est-il aucune qui mérite autant que la révolution d'Angleterre de 1640 d'être le sujet des méditations de l'homme d'Etat?

« Il n'en est point de plus fertile en sujet d'études, dit Fox dans son histoire de Jacques II. Entre l'année 1640 et la mort de Charles II, nous pouvons contempler l'Etat dans presque toutes les circonstances possibles : les querelles religieuses, les luttes politiques, sous toutes les formes et à

[1] Auteur du livre très-populaire « la Croix et le Croissant. »

tous les degrés, depuis les efforts légitimes des partis jusqu'aux intrigues et à la corruption des factions, aux excès de la violence et à la guerre civile; le despotisme, d'abord en la personne d'un usurpateur, plus tard chez un roi héréditaire; les améliorations les plus importantes, les plus salutaires introduites dans le droit, et la plus détestable administration de la loi; en un mot, dans ce tableau, aussi surprenant qu'instructif, se retrouve tout ce qu'une nation peut éprouver de plus extrême en fait de gloire et de misère. »

Ajoutons que si de nos jours les révolutions ont pour principal mobile les passions qui détruisent la société, en 1640, la révolution anglaise établissait la lutte pour les principes sans lesquels la société ne saurait prospérer.

Mais on chercherait en vain dans les Mémoires du prince Rupert des vues ou des faits jetant une nouvelle lumière sur cette époque. Rupert ne fut point un homme d'état, pas même un général; ce fut un chef de partisans, un sabreur. Cependant sa correspondance et son journal contiennent un grand nombre de particularités qui donnent au lecteur une connaissance plus intime des mœurs et des faits; à vrai dire, c'est là leur véritable intérêt : s'ils ne révèlent rien de bien essentiel, ils ont du moins comme mémoires contemporains l'incontestable mérite de nous initier plus profondément au passé.

Il n'entre donc pas dans notre intention d'analyser un ouvrage qui ne touche aux événements et aux questions suggérées par eux, que d'une manière incidente; ce n'est pas non plus par la traduction de quelques-uns des principaux fragments que nous le ferons connaître à nos lecteurs. Mettant à profit les travaux de M. Warburton, nous résumerons succinctement une biographie qui offre à la fois le charme du roman et l'intérêt de l'histoire.

Avant d'entreprendre cette tâche, qu'il nous soit permis d'appeler l'attention sur un fait singulièrement honorable pour les écrivains anglais ; nous voulons parler de la loyale impartialité avec laquelle des hommes en opposition directe quant à leurs opinions politiques, se rencontrent et s'unissent lorsqu'il s'agit des immortels principes de la justice et de la vérité.

Ce n'est pas en Angleterre que l'esprit révolutionnaire pousse son aveugle fureur jusqu'à préconiser les assassinats et les massacres. Cromwell et son œuvre y comptent de nombreux et ardents partisans, mais les moyens qu'il employa, l'esprit qui anima son parti ne trouvent de nos jours aucun panégyriste. On a pu chercher à justifier la mort de Charles Ier par une inexorable nécessité, mais aucun écrivain de quelque valeur n'a songé à atténuer ce crime en le qualifiant de faute, car si ce fut une *faute*, ce fut un assassinat.

Les adversaires des Tories (s'il existe encore des Tories), ne s'appuient pas sur la révolution de 1640, mais sur celle de 1688, la « glorieuse révolution », ainsi qu'ils l'appellent, et qui ne fut pourtant que la consécration de celle de 1640, moins la violence et l'hypocrisie; ils ne font pas de l'échafaud de Charles Ier la base de leurs libertés constitutionnelles, et les excès du fanatisme, les brutalités de la populace ne sont à leurs yeux que les conséquences inévitables peut-être, mais toujours déplorables d'une lutte trop longtemps prolongée, quelque légitime qu'elle soit.

Ecoutons Warburton et Macaulay apprécier les partis dans les rangs desquels ils se fussent trouvés opposés l'un à l'autre, s'ils eussent vécu au temps de la lutte, au lieu de venir plaider cette cause deux cents ans plus tard.

« Le sentiment d'indépendance individuelle était puissant chez les « Cavaliers », dit Macaulay, ils furent dans l'erreur, c'est vrai, mais ils n'errèrent pas par des motifs bas et égoïstes: la compassion, un faux point d'honneur chevaleresque, les préjugés imbus dès l'enfance, la vénération pour les noms historiques, voilà les liens qui les enlacèrent..... Ils ne se battirent pas pour un roi sans foi, ni pour une Eglise intolérante, mais pour cette vieille bannière sous laquelle leurs ancêtres avaient combattu, pour ces autels au pied desquels ils avaient reçu la main de leurs fiancées. Avec beaucoup des vices des chevaliers d'autrefois, ils avaient aussi beaucoup de leurs vertus : la courtoisie, la générosité, la véracité, la tendresse et le respect pour les femmes. Leur instruction, aussi, était bien plus profonde et plus polie que celle des Puritains, leurs manières plus engageantes, leurs mœurs plus aimables, leurs goûts plus élégants, et leur vie domestique plus agréable. » Et, par opposition à ce tableau, voici le portrait que le même écrivain fait des Puritains ou, ainsi qu'il les appelle, « des hommes de la seconde génération. » .

« Des généraux ruinant le pays par leur rapacité ; des soldats dissipant dans la débauche les dépouilles des paysans; des parvenus enrichis par le vol, prenant possession du toit hospitalier et des biens patrimoniaux de l'antique noblesse ; des enfants s'amusant à briser à coups de pierres les magnifiques vitraux des cathédrales ; les hommes de « la cinquième monarchie » hurlant vive le roi Jésus ! des Quakers se montrant dans les rues dépouillés de tout vêtement; des orateurs de carefours prêchant le peuple sur le texte du roi Agag..... Malgré tout leur mépris pour le papisme, les Puritains tombaient fréquemment dans les plus détestables vices de la religion romaine : l'intolérance

et une austérité extravagante : ils avaient leurs anachorètes, leurs croisés, leurs dominicains et leurs Escobars. »

Et maintenant laissons parler Warburton :

« Il y eut un jour où la cause des « Cavaliers » fut celle de la moitié de l'Angleterre. *Heureusement* pour nous cette cause a succombé, mais n'a pas été entièrement perdue ; dépouillée par la victoire du Parlement des principes faux et despotiques qui la ruinèrent, ses éléments plus nobles et meilleurs ont survécu et ont donné à la constitution une force plus durable, un caractère plus élevé..... Si cette cause eût triomphé dès l'origine, elle aurait, je le crois, abouti à l'intolérance et au despotisme. Elle fut souillée par la rapine et la licence, et je n'admets pas que de tels vices soient des agents propres à aider une nation à atteindre sa plus noble destinée.

« Les Cavaliers rendirent ce bon service que d'entretenir dans le pays un esprit de générosité, de loyauté, de dévouement chevaleresque, mais je crois qu'ils n'eurent pas plus le monopole des vertus que celui des vices durant la guerre civile. Si la cause des Puritains eut moins d'éclat, si elle fut moins brillante, elle puisait ses forces à des sources plus profondes, elle s'emparait de l'âme même de ses partisans. Le Puritain entrait dans la lutte, non-seulement contre son souverain, mais aussi contre tous ces préjugés, ces sentiments innés qui lui avaient rendus chères et respectables les choses mêmes que maintenant il devait attaquer ; il abandonnait le terrain ferme du devoir tel qu'il l'avait envisagé jusqu'alors, pour s'attacher à une simple abstraction. Le Cavalier, excité par des visions de gloire, de faveurs royales, d'applaudissements de la cour, se précipitant tête baissée au milieu du danger, n'avait à craindre que le sort de la bataille. Le Puritain, sombre et sé-

vère, n'avait d'autre perspective que la liberté ou l'échafaud..... »

« A mesure que la guerre se prolongea, la cause royale devint plus noble, plus pure, plus constitutionnelle, l'épreuve, les souffrances, l'abandon de ses prétentions exagérées lui profitèrent moralement. Au contraire, l'abus de la richesse et du pouvoir amenant l'arrogance, la cause du Parlement dégénéra en faction, son patriotisme, en esprit de parti. A l'origine, de part et d'autre, les hommes honnêtes, mais opposés de vues, avaient en commun bien des sympathies. Quand Hampden se rangeait d'un côté, et Falkland de l'autre, lorsque Essex craignait d'être victorieux et que Sunderland tremblait à l'idée des succès du roi, combien n'eût-il pas été facile d'en venir à un compromis!....... Cet espoir fut enseveli dans la tombe avec Hampden.

..... « La violence populaire renversa l'antique édifice de la constitution, passant le niveau sur tout ce que l'aristocratie d'intelligence et de moralité avait depuis des siècles travaillé à élever, et achevant son œuvre en réduisant le peuple lui-même à une servitude que la nation aurait à peine pu tolérer six siècles auparavant.

« Mais il est plus facile d'implorer une forme de gouvernement que de comprimer l'amour de la liberté ; le peuple ne tarda pas à reconnaître la grave erreur qu'il avait commise ; il avait permis à un homme de se placer au-dessus de la loi. La vaine apparence d'un Parlement sans autorité ne pouvait longtemps cacher ce fait humiliant, que Cromwell était la seule puissance dans l'Etat. Sa mort opportune épargna à lui et à son pays les conséquences de cette découverte : son fils tomba devant le dédain public, et le pouvoir monarchique, reprenant sa place dans l'antique constitution, fut

rétabli d'une manière aussi inattendue que l'avait été son expulsion. »

Certes, l'esprit de parti se laisse bien peu apercevoir dans ces jugements, et l'on ne peut qu'admirer l'impartialité qui les a dictés, surtout quand on sait que cette justice rendue aux hommes ne provient pas d'un affaiblissement dans la foi aux principes. Ni M. Macaulay, ni M. Warburton, pour avoir été réciproquement justes envers les adversaires de la cause qu'ils ont embrassée, n'en sont pas moins dévoués, l'un à la monarchie constitutionnelle, l'autre à la révolution qui a assuré la liberté religieuse.

Immense avantage de l'Angleterre sur toutes les nations qui ont passé comme elle au creuset des révolutions! elle peut scruter ses anciennes luttes sans craindre de rallumer la querelle; les vieilles dénominations de *Cavalier* et de *Tête-ronde* n'ont plus aucun sens, parce qu'elles ne rappellent que des partis qui n'existent plus, des armées qui ne sont plus que poussière, et non pas des passions et des appétits qui existeront toujours. Au dix-septième siècle, l'Angleterre ne luttait pas, comme il arrive de nos jours, en d'autres pays, pour des avantages fictifs, impossibles et que repoussent les lois mêmes de la création, mais pour des intérêts politiques et religieux que la raison avoue et dont la conciliation n'a par conséquent rien d'impossible. Seuls, les Cavaliers, un grand nombre du moins, apportaient dans la lutte cette légèreté dédaigneuse et ces préjugés de naissance, dont la noblesse française à Coblentz donna aussi le triste spectacle vers la fin du siècle dernier.

Aussi le prince Rupert, modèle plus encore que chef des Cavaliers, ne joue-t-il dans les affaires de la révolution aucun rôle politique; sa biographie est écrite tout entière

sur le théâtre de la guerre; pas une seule feuille, pas une seule ligne qui ne soit exclusivement consacrée aux événements militaires, et c'est en vain que l'on y chercherait quelque trace de ces combinaisons politiques, qui ne sont pas moins que les marches et les ordres de bataille, du ressort du général.

Mais il est temps d'entrer dans notre sujet.

I

NAISSANCE DU PRINCE RUPERT.

Ferdinand de Gratz avait obtenu, en 1617, la couronne de Bohême. Les Etats ne l'avaient pas élu, mais ils furent convoqués pour le reconnaître; comme prince autrichien il était à la tête du parti catholique en Allemagne, et, quoique élevé par les jésuites, il ne sut pas dissimuler si bien sa haine contre les protestants que ses nouveaux sujets ne conçussent bientôt de sérieuses alarmes pour leur liberté religieuse. Les protestants, insultés et menacés, coururent aux armes; l'insurrection devint générale, un gouvernement provisoire fut nommé. Ferdinand, devenu empereur, était à Vienne; il envoya des commissaires à Prague; on les admit dans la salle des Etats; des deux côtés on exposa ses griefs, et la querelle s'échauffant, les Bohémiens la terminèrent en jetant par la fenêtre les envoyés de Ferdinand.

A une mesure aussi décisive, les nobles bohémiens en ajoutèrent une autre plus audacieuse encore. Un certain nombre d'entre eux se rendirent à Vienne, et surprenant Ferdinand en son palais, ils le forcèrent, en lui mettant la plume dans la main, à signer sa renonciation à la cou-

ronne de Bohême; puis, cet acte accompli, ils rentrèrent dans leur pays, laissant l'empereur digérer sa colère en attendant l'heure de la vengeance.

Après avoir offert la couronne à plusieurs princes, qui la refusèrent, les Etats s'adressèrent à l'électeur palatin Frédéric V, qui se résigna à l'accepter. Ce prince était chef de l'union protestante, gendre du roi d'Angleterre (Jacques 1er) et allié de Bethlem Gabor; on devait croire qu'il serait assez puissant pour maintenir l'acte dont il acceptait la responsabilité.

Ferdinand II et Frédéric V étaient donc les chefs des deux grands partis qui divisaient l'Allemagne; la révolte de la Bohême les mit en présence et rendit inévitable une lutte pour laquelle il n'existait déjà que trop de motifs. Ce fut l'origine de la guerre de Trente ans, durant laquelle, dit Schiller, 30,000 villages furent détruits, et 500,000 personnes passées au fil de l'épée.

Frédéric fut couronné à Prague avec tout l'éclat dont un peuple enthousiaste pouvait entourer le souverain de son choix; dans cette cérémonie, il s'acquitta de son rôle, pour la dernière fois, à la parfaite satisfaction de ses sujets. Quelques détails sur ces fêtes ne seront pas déplacés ici, comme illustration des mœurs de l'époque et du pays où le prince Rupert vit le jour.

Prague est une des plus belles villes du monde; elle réunit à la grandeur et à la majesté de l'architecture gothique, les constructions aériennes et fantastiques de l'Orient. Ses immenses palais sont séparés entre eux par des bazars ou de riches jardins; au-dessus des maisons de la bourgeoisie s'élèvent, au milieu d'arbres séculaires, des tours, des murailles crénelées, d'antiques clochers qui se reflètent dans les eaux de la large et tranquille Moldau.

Le 3 novembre 1619, l'aspect de la ville correspondait singulièrement à celui de la foule qui remplissait les rues. Les armures des chevaliers étincelaient, l'or et l'acier multipliaient les feux d'un pâle soleil d'automne; les casques ombragés de plumes, les cuirasses recouvertes d'écharpes brodées contrastaient çà et là avec le costume plus grave des citoyens, marchant en procession sous leurs bannières de soie, en robes de velours doublées de fourrures. Du fond des forêts de la Bohême, arrivaient les Burgraves et leurs vassaux; la rude noblesse de la cour de Bethlem se mêlait avec son costume oriental aux ambassadeurs des Etats de l'union protestante; le peuple était partout, offrant une étrange variété de costumes, de races et de croyances, et partout aussi, unanime dans son enthousiasme pour son roi. Le son des tambours et des clairons remplissait les airs, tandis que les Bohêmes de vieille race faisaient retentir leur vaisselle d'étain pour exprimer leur joie, selon la coutume de leurs ancêtres.

Au milieu de cette multitude bigarée, sous un dais bleu et argent, on voyait la jeune reine portée sur un palanquin, Elisabeth d'Angleterre, ou, comme l'appelait son peuple, « la reine des cœurs. » Près d'elle était le roi, à cheval, armé de pied en cap, la tête nue, et la poitrine étoilée d'ordres.

Toute cette multitude se rendait à l'église de la Foi. Cette basilique avait successivement servi aux cérémonies du paganisme, de l'Eglise romaine, des Hussites, des Luthériens et des Calvinistes, et chacun de ces cultes avait laissé après lui quelque symbole de sa foi, de sorte que, parmi la foule immense qui remplissait l'église, il ne se trouvait probablement personne qui ne put découvrir un souvenir de sa croyance particulière. Ce fut un sujet de

profonde indignation pour le chapelain du roi, Abraham Scultetus, son fanatique et imprudent conseiller.

Quand l'*administrateur* hussite s'avança pour conduire le prince au pied de l'autel et le sacrer avec les saintes huiles, le puritain voulut retenir son maître, mais sa protestation et son geste passèrent inaperçus au milieu de l'empressement des barons de Bohême, s'avançant pour entourer le roi, en poussant de grands cris et faisant retentir leurs armes en témoignage de fidélité. Le roi jura d'abord d'observer les lois et reçut ensuite le serment de ses nobles. A ce moment, cent bannières s'agitèrent sous les sombres voûtes de la cathédrale, et les salves d'artillerie, se succédant rapidement, annoncèrent au loin que la nouvelle monarchie était installée.

Trois jours après, les mêmes cérémonies furent répétées pour le couronnement d'Elisabeth. Deux mois auparavant Ferdinand avait été sacré empereur. C'est ainsi que les principaux acteurs dans ces fêtes se préparaient à remplir leurs rôles dans l'une des plus sanglantes tragédies qui aient désolé le monde.

La princesse Elisabeth avait reçu de la nature tous les dons nécessaires pour bien remplir le noble et périlleux rôle de reine des défenseurs de la foi protestante en Europe. Elle avait toute la grâce, la dignité et les vertus dont sa famille fut si tristement dépourvue. Elevée loin de la cour dissolue de son père, Jacques Ier, à Combe-Abbey près Coventry [1], par lord Harrington, l'un des hommes les plus

[1] Les descendants du comte Craven ont eu le bon goût de conserver le château à peu près tel qu'il était lorsque la princesse Elisabeth l'habita; c'est l'un des monuments historiques les plus intéressants en Angleterre; dans la magnifique galerie de portraits se trouve celui du prince Rupert, l'un des chefs-d'œuvre de Van Dyck.

distingués de l'Angleterre, elle avait grandi en grâces et en pureté, et était devenue la favorite de ses compatriotes. D'un courage héroïque, bienveillante et généreuse, elle était, dit-on, favorable à la cause des puritains dont l'influence croissait de jour en jour. Ce qui est certain, c'est qu'Elisabeth était attachée de cœur aux dogmes religieux professés par eux. Lorsque par un bonheur bien rare dans une existence royale, elle fut unie à l'époux de son choix, le prince Frédéric reçut, en sa qualité de chef de la foi protestante, un accueil plus enthousiaste du parlement et du peuple anglais que s'il eût été le plus puissant monarque de la chrétienté. La sympathie de l'Angleterre resta fidèle à ce couple royal dans les malheurs qui ne tardèrent pas à l'accabler.

Mais l'adversité ne jeta pas son ombre sur l'entrée de la carrière d'Elisabeth ; la « perle de l'Angleterre » ainsi que l'appelaient ses compatriotes, ne fut pas moins aimée à Heidelberg qu'elle ne l'était dans son pays natal. Les années qu'elle passa dans ce beau et fertile Palatinat, entourée d'un peuple heureux et dévoué, près d'un époux qui méritait et avait toute sa tendresse, dans une cour modèle de chevalerie et séjour favori des lettres, ces années durent être heureuses ; elles épuisèrent toute la part de bonheur qu'Elisabeth devait goûter au banquet de la vie.

Et pourtant qui pourrait la blâmer d'avoir conseillé à son époux d'échanger ce bonheur paisible pour de plus hautes destinées, lorsque la fatale couronne de Bohême lui fut offerte? Assurer le triomphe de sa foi et la gloire de sa race, était une vision digne d'une princesse qui supposait en son mari l'énergie que, seule, elle possédait.

Peu de temps après son couronnement, le 18 décembre 1619, Elisabeth donna naissance à son troisième fils,

le prince Rupert. Ce nom, synonyme de Robert, fut choisi en mémoire de l'empereur Rupert, l'un des ancêtres de l'électeur Frédéric. C'était, depuis plus d'un siècle, le premier prince du sang royal qui naissait à Prague. Le peuple en témoigna une immense joie ; les portes du palais restèrent ouvertes, afin que quiconque voulait voir l'*enfant du pays*, fut admis librement à présenter ses vœux et ses félicitations.

Bethlem Gabor fut choisi pour parrain. Pendant le baptême, son représentant, le comte Thurtzo, armé de pied en cap, tint l'enfant sur ses bras bardés de fer, et le remettant ensuite aux députés de Lusace, de Moravie et de Silésie, l'enfant fut ainsi transmis des uns aux autres par des mains recouvertes du gantelet de bataille, première initiation à cette vie aventureuse et guerroyante qui devait être son partage.

Près de deux mois s'écoulèrent en fêtes de couronnement et de baptême. Mais les jours de réjouissance étaient arrivés à leur fin ; l'heure du travail avait sonné, et l'œuvre qui se présentait n'était pas facile à accomplir. Un sombre avenir menaçait la nouvelle monarchie ; pour lutter contre la tempête qui s'avançait, il eut fallu plus de résolution que n'en avait Frédéric V, plus de sagesse et d'habileté que n'en possédaient ses conseillers.

L'intérêt, l'orgueil, une aveugle intolérance poussaient l'empereur Ferdinand à tirer une vengeance éclatante de ses sujets protestants et révoltés : son armée était puissante, ses richesses incalculables. Le roi de Bohême n'avait ni armée, ni revenu, et sa dynastie, créée de la veille, n'avait pas pour elle ce prestige qui entoure une antique origine, ni cette force qui protége un gouvernement profondément enraciné dans le sol national. Les hommes armés accou-

raient en foule, ainsi qu'on devait l'attendre d'un peuple pour qui, de tous temps, la guerre avait été un jeu, mais à la première tentative de lever un impôt, la royauté faillit périr.

En ce moment, où l'union de toutes les forces de l'Etat eût à peine suffi pour conjurer le danger, les Bohémiens découvrirent que le roi de leur choix n'était rien moins qu'orthodoxe selon les doctrines populaires. Il y avait à Prague, sur le pont qui traverse la Moldau, une antique statue, idole païenne adoptée par l'Eglise romaine, et qu'une superstition traditionnelle rendait respectable même aux Hussites. Le puritain Scultetus, aidé de quelques fanatiques de sa secte, brisa pendant la nuit cette statue et d'autres images auxquelles s'attachait la vénération populaire. L'indignation fut excessive ; dans son aveuglement le peuple confondit le roi avec les auteurs de cette insulte; les catholiques crièrent à la persécution, de même que deux ans auparavant les protestants s'étaient révoltés, au nom de la liberté religieuse, contre Ferdinand. Les Luthériens prêchèrent contre l'antechrist, allusion dangereuse en tout temps, mais surtout dans un moment d'excitation religieuse; les nobles firent au roi des remontrances; le roi défendit Scultetus et protégea ses complices.

Ainsi, à peine assis sur le trône, Frédéric provoqua ses sujets par son intolérance, entreprit la guerre avant d'avoir une armée, voulut lever des troupes sans aucun moyen de les payer, retira sa confiance aux conseillers naturels de la couronne, pour la donner à un prêtre et à une femme, son Laud et son Henriette : car n'est-ce pas là, par anticipation, la même histoire que celle de Charles Ier ?

Nous n'entrerons pas dans le récit de la guerre; il serait étranger à notre sujet, mais la catastrophe qui ter-

mina le règne de Frédéric, eut des conséquences si directes et si graves pour l'existence du prince Rupert, que nous ne pouvons la passer entièrement sous silence.

Le Weissenberg (la montagne blanche) touche presque à la ville de Prague, elle n'en est séparée que par le parc royal et les jardins du palais. Durant leurs beaux jours, le roi et la reine y venaient souvent en partie de plaisir. Le 8 novembre 1620, l'armée impériale, sous le commandement de Maximilien de Bavière, était campée sur le Weissenberg; une bataille venait d'être livrée, quatre mille Bohémiens étaient morts pour la cause de la liberté, et Maximilien, aux portes de la ville avec ses farouches vétérans, accordait aux habitants huit heures pour signer une capitulation qui leur épargnait seulement les horreurs de l'assaut.

Accablé de son malheur, l'infortuné Frédéric ne retrouva quelque activité que pour préparer sa fuite. Elisabeth l'avait poussé au danger, elle le soutint dans l'infortune. Son énergie rendit au roi un peu de courage. Il fallait ou se soumettre à la captivité et à la honte, ou qu'avant l'expiration du délai fixé par Maximilien, la famille royale eût mis entre elle et ses ennemis des montagnes rendues presque impraticables par la neige qui continuait à tomber. La reine n'hésita pas un instant; élevée dans le luxe et près de ses couches, sans aucun espoir de rétablir la fortune de sa maison, sans même savoir où trouver un asile, elle brava tous les maux plutôt que de se mettre au pouvoir du vainqueur.

A cette heure d'angoisse et pendant les préparatifs de fuite, quelques amis dévoués proposèrent de défendre la ville à outrance; ils se seraient fait tuer sur la brèche pour assurer à la famille royale une avance de quelques heures.

La fermeté d'Elisabeth fut presque vaincue par cette preuve de dévouement; mais retrouvant bientôt la parole au milieu de ses larmes, elle s'écria en s'adressant au comte de Thurm : « Jamais, non jamais, nous ne permettrons que le fils de notre meilleur ami expose ses jours pour alléger nos craintes, jamais nous ne consentirons à ce que, pour l'amour de nous, cette ville soit exposée aux brutalités d'un vainqueur. Ah ! mieux vaut mourir que de laisser après soi son souvenir comme une malédiction. »

Les voitures attendaient les fugitifs, lorsqu'une nouvelle alerte jetant l'effroi parmi les serviteurs, ils entraînèrent leurs princes et les forcèrent à partir dans le plus extrême désordre, suivis d'un petit nombre de partisans.

En ce moment Rupert dormait dans les bras de sa nourrice, sans nul souci du tumulte qui se faisait autour de lui. La pauvre femme, éperdue à la vue du départ précipité de ses maitres, abandonne l'enfant pour courir après eux. Le chambellan du roi le trouva sur le plancher, toujours endormi. Ce n'était pas le moment de respecter l'étiquette. Le chambellan saisit le prince et, arrivant au bas de l'escalier au moment où la dernière voiture partait au galop, il le lança plutôt qu'il ne le plaça dans le véhicule; l'enfant roula au fond d'un caisson, mais la chute et les cahots excitant ses cris, les gens qui occupaient la voiture le découvrirent à leur grand étonnement, et le reportèrent dans les bras de sa mère.

Les voitures étaient arrivées à des sentiers où elles ne pouvaient plus servir. On mit pied à terre; les chevaux furent sellés et la reine monta en croupe derrière le porte-enseigne Hopton. C'est ainsi que, d'une seule traite, la famille royale atteignit Breslau, à 120 milles de Prague. De là elle se rendit à Francfort sur l'Oder, et enfin au

château de Custrin, dont les vieilles murailles démantelées lui donnèrent un asile que le marquis de Brandebourg, beau-frère de Frédéric V, n'accordait qu'avec répugnance, et seulement par égard pour les pressantes sollicitations de l'ambassadeur d'Angleterre. Le 22 décembre la reine prit possession de cette retraite, et le 25 elle donna le jour à son quatrième fils, le prince Maurice.

Nous ne suivrons pas cette triste famille dans toutes les phases de son exil. On sait qu'elle se retira en Hollande, où noblement entretenue aux frais des Etats, elle trouva sinon le bonheur, du moins le repos. Frédéric V joignit plus tard l'armée de Gustave-Adolphe, quand les victoires de ce grand général parurent assurer le rétablissement de l'électeur-palatin dans ses états héréditaires. Gustave-Adolphe le lui avait promis, mais n'accomplit pas sa promesse. La mort du héros suédois ne précéda que de quelques mois celle de Frédéric; cet infortuné prince mourut d'une fièvre lente, à Mayence, le 29 novembre 1632. Si le chagrin tue, Frédéric en avait eu assez pour faire succomber un homme plus fort que lui.

Sa veuve continua à résider en Hollande, abandonnée de son frère, comme elle l'avait été de son père, comme elle le fut plus tard de son fils second, Charles-Louis, devenu électeur-palatin par le traité de Westphalie (1648)[1]. Et cependant cette femme délaissée par sa famille avait trouvé plus d'amis fidèles et dévoués qu'il n'est ordinairement donné à une seule personne d'en avoir; Mansfeld, le duc Christian de Brunswick, Thurm, Hopton, rivalisèrent

[1] Le fils aîné avait péri sur les côtes de la Hollande; il était de nuit dans une frêle embarcation qui se heurta contre un vaisseau de guerre, et fut brisée par le choc.

à qui lui prodiguerait le plus de témoignages d'une amitié à toute épreuve. Lord Craven, pendant toute sa vie, fut infatigable dans la défense de ses intérêts. La délicatesse de ce noble anglais ne fut pas moins admirable que son courage sur le champ de bataille et sa généreuse prodigalité envers son souverain. Lorsque Charles I[er] fut en guerre ouverte avec son parlement, lord Craven lui fit don de cinquante mille livres sterling ; sur la liste de souscription que fit le peuple anglais pour aider la cause du Palatinat, il s'inscrivit en tête pour dix mille livres, et dans plusieurs autres occasions sa générosité ne fut pas moins éclatante.

Rupert avait été le favori de sa mère ; il devint sa consolation et son espoir. Il suivait ses études à l'université de Leyde, mais souvent il revenait à La Haye, où résidait Elisabeth ; il partageait sa passion pour la chasse. On raconte de lui une anecdote qui révèle déjà chez cet enfant l'ardeur et le courage dont il donna des preuves si étonnantes dans sa carrière militaire.

On était à la chasse. Bientôt le renard disparut, puis le prince, puis le gouverneur du prince. Après de longues recherches, on découvrit les jambes du gouverneur sortant à moitié d'un trou ; on tire les jambes et on amène au jour le gouverneur tout entier, et avec lui le prince, et avec le prince le chien, et avec le chien le renard. « Il paraît (manuscrit de Pyne) que celui-ci, c'est-à-dire le renard, s'était refugié dans son terrier, poursuivi par le chien favori de Rupert, et comme le chien ne reparaissait pas, le prince, dans son impatience, s'était insinué dans le terrier, avait pu saisir une des pattes du chien, mais l'étroitesse du trou ne lui avait pas permis de revenir en arrière ; c'est au moment où M. Billingsby (le gouverneur)

l'avait découvert et s'efforçait de le retirer, que, les chasseurs arrivant, on les avait tous ramenés au grand jour, l'un amenant l'autre. » L'auteur du récit ajoute : « qu'un dessin a été fait de cette scène, et que plusieurs personnes l'ont copié ; » d'où il faut conclure que, devant une preuve si patente, nul ne saurait mettre en doute la vérité de cette anecdote.

II

SA JEUNESSE.

Le prince Rupert ne devait pas tarder à donner des preuves plus authentiques et plus brillantes, sinon aussi originales, d'un courage indomptable autant qu'irréfléchi.

En attendant il se distingua dans un des derniers tournois qui marquèrent la fin de la chevalerie. Le prince d'Orange s'efforçait de faire de sa cour l'asile de la chevalerie expirante ; la beauté et les malheurs de la reine Elisabeth concouraient puissamment à ce but ; il fit annoncer une *passe d'armes* pour les fêtes de Noël, en 1633. Il est à croire que les chevaliers ne joutèrent qu'avec des armes très-courtoises, puisque le prince Rupert, qui venait d'accomplir sa quatorzième année, fut l'un des vainqueurs. Son historien dit qu'il remporta la victoire « d'un air si gracieux que tous les cœurs, aussi bien que les yeux, se fixèrent sur lui, et que les dames rivalisèrent à qui le couronnerait de la gloire la plus grande et la plus douce. »

Parmi ces beautés, dont plusieurs inspirèrent peut-être Rubens, il va sans dire qu'il s'en trouvait une que nous voudrions pouvoir identifier avec la dame des pensées de Rupert devenu chevalier, mais le chroniqueur, en homme

discret, garde sur ce point le silence le plus absolu ; il se borne à dire que sa beauté égalait la bravoure du jeune aspirant, et qu'il est naturel « que la plus belle aime le plus vaillant. » Ce vieux refrain ne nous autorise pas à reconnaître dans ce premier amour l'origine d'une passion sérieuse, quelques années plus tard.

Des loisirs si charmants devaient rendre peu attrayant le retour à l'université. Rupert y retourna cependant, et il échappa par l'étude à cette vie licencieuse et frivole qui préparait alors à la noblesse un âge mûr voué au sensualisme et une vieillesse condamnée au mépris; il trouva dans cette éducation forte et solide les ressources qui, dans sa vie orageuse, lui permirent de se plier merveilleusement aux situations difficiles dans lesquelles il fut fréquemment placé.

Vers la fin de l'an 1635, Rupert rejoignit à Londres son frère Charles-Louis, en visite chez leur oncle Charles Ier. Ses manières lui gagnèrent promptement la faveur populaire; on s'occupa de son avenir. L'archevêque Laud proposa de faire du jeune prince un évêque, mais la répugnance du futur soldat pour la carrière ecclésiastique fut invincible. Alors on songea à le nommer vice-roi de Madagascar, et à l'envoyer dans cette île à la tête d'une puissante expédition dont il aurait eu le commandement; le prince acceptait, mais la reine Elisabeth déclara qu'elle ne consentirait jamais à ce qu'un de ses fils se fît chevalier errant. Le projet fut abandonné; on en reprit un autre dont la première trace se trouve dans une lettre que Charles-Louis avait écrite à sa mère, le 26 septembre 1632.

Charles-Louis, palatin, à la reine de Bohême.

« ... Quant à mon frère Rupert, M. de Soubise a fait

une ouverture, sous la réserve de votre consentement et de celui du roi votre frère ; il pense que M. de Rohan [1] serait disposé à donner sa fille en mariage à mon frère. Le roi (Charles Ier) verrait la chose avec plaisir, mais il voudrait avoir votre opinion et votre consentement. La proposition ne me paraît point absurde, car la demoiselle est un excellent parti pour ses richesses, sa naissance et sa religion. »

L'ordre dans lequel le palatin place les mérites de Mlle de Rohan, caractérise fort bien les inclinations de ce prince : les richesses en première ligne et la religion pour appoint.

Rupert n'avait guère plus de treize ans lorsqu'on pensait à disposer ainsi de sa personne. Bien qu'aucun acte n'ait suivi ce projet, Mlle de Rohan se considéra comme véritablement fiancée au prince ; il ne paraît pas cependant qu'elle l'eût jamais vu, mais sa brillante bravoure, sa naissance royale, ses aventures romanesques et sa beauté, dont on parlait même à la cour de France, durent frapper son imagination. Lorsque, quelques années plus tard, Rupert, captif dans la forteresse de Lintz, semblait avoir perdu toute chance de jamais recouvrer sa liberté, Mlle de Rohan, pressée de ne plus songer à lui, s'y refusa formellement.

Pendant onze ans ce projet de mariage fut l'objet de négociations auxquelles, il faut le dire, le prince Rupert ne prit jamais aucune part.

[1] Il s'agit ici du grand Henri de Rohan, le chef du parti protestant en France, et qui fut enseveli à Genève, dans notre cathédrale, en avril 1638. Pour un troisième fils d'un électeur sans électorat, le parti n'était pas à dédaigner ; Henri de Rohan était parrain de Charles Ier, allié des familles de France, d'Ecosse, de Lorraine et de Savoie, l'un des plus grands généraux et des hommes les plus estimés de son temps.

En 1638, le comte Leicester [1] écrivait de Paris la lettre suivante adressée à Charles Ier.

« ..... M. de Rohan a laissé après lui une œuvre d'une autre nature, mais digne aussi d'être parcourue : c'est sa fille, Mlle de Rohan, beaucoup plus belle qu'il n'est nécessaire, et infiniment plus sage qu'il n'est de coutume. Quelques amis d'elle ont écrit à M. de Soubise de faire à Votre Majesté une ouverture au sujet d'un mariage entre elle et le prince Rupert ; l'affaire est menée si secrètement que Mme de Rohan n'en sait rien. Je crois fermement que les amis de cette maison désirent beaucoup ce mariage, et ils ont raison si Votre Majesté y donne son consentement..... La fortune laissée par M. de Rohan est, dit-on, d'un revenu annuel de quarante mille couronnes ; peu d'argent comptant et peu d'argent placé. Il y a aussi en expectative les biens de M. de Soubise et ceux d'une autre demoiselle de Rohan, dont la nôtre doit hériter. J'ai vu Mme de Rohan et sa fille ; leur affliction est grande, elles n'en ont que trop de causes ; mais, quels que soient ses désirs, il ne convenait pas dans ces circonstances, ni à elle ni à moi, de parler de ce mariage sans un ordre exprès. Elle m'a prié de présenter à Votre Majesté ses très-humbles devoirs et de la conjurer de leur continuer, à elle et à sa fille, cette faveur que vous lui avez montrée pour l'amour de son mari, quand il était vivant. Il eut l'honneur, m'a-t-elle dit, d'être reconnu par Votre Majesté et par la reine, non-seulement comme leur humble serviteur, mais comme leur étant en quelque sorte allié par le sang, etc. »

[1] De la famille Sidney et père d'Algernon Sidney, par conséquent étranger aux Dudley, dont le dernier fut ce comte de Leicester, si tristement célèbre, comme favori d'Elisabeth.

Pour conclure l'affaire il fallait un consentement plus important encore que celui du roi, le consentement de Rupert, et jamais on ne put l'obtenir.

Cinq années plus tard, cet obstacle étant toujours insurmontable, Charles Ier écrivit au prince Maurice, frère cadet de Rupert :

« Neveu Maurice, quoique Mars soit maintenant très en *voag* (vogue), il est bon de ne pas oublier tout à fait l'hyménée; ce qui est dit pour en venir à ceci, que nous avons été occupés, votre mère et moi, d'un projet de mariage entre votre frère Rupert et Mlle de Rohan; que les amis de la demoiselle pressent fort votre frère de donner une réponse positive, et que je le trouve résolu à la faire négative; en conséquence, il me paraît convenable de vous demander si vous ne voudriez pas vous mettre en lieu et place de Rupert, pour le sortir honorablement d'affaire. Je n'ai pas le loisir de discuter ce point, mais pour vous montrer mon opinion, je vous assure que si mon fils Jaques était d'âge convenable, mon consentement ne lui ferait pas défaut pour épouser Mlle de Rohan.

« Oxford, 4 juillet 1643. »

Soit qu'en effet Mars fût trop en *voag* pour que Maurice pût penser à l'hyménée, ou que le jeune prince eût une invincible répugnance à faire de la stratégie dans le pays de Tendre, soit par toute autre cause restée inconnue, ce projet eut le sort de toutes les entreprises de l'infortuné Charles Ier, il échoua complétement. On sait qu'en 1645, Mlle de Rohan, peut-être de guerre lasse, épousa Henri Chabot.

Ne serait-il pas possible de trouver dans nos propres mœurs une explication suffisante de l'éloignement que le

prince Rupert montra pour un mariage si sortable sous les rapports de religion, de naissance et de richesse (nous ne suivons pas l'ordre de précédence du Palatin), avec une demoiselle « beaucoup plus belle qu'il n'est nécessaire, et plus sage qu'il n'est de coutume ? » Nous ne parlons pas des premières années où ce projet fut agité, Rupert était alors un enfant, mais plus tard, de **1638** à **1640**, quand les négociations étaient en pleine activité, le prince était d'âge à songer sérieusement à son établissement ; il avait accueilli avec joie l'idée de conduire à Madagascar une expédition aventureuse, d'y fonder une colonie et de s'y fixer, et il repoussait sans hésitation le tableau d'une vie de famille dans cette maison de Rohan si illustre par son attachement à la cause protestante dont le père de Rupert avait été le chef, si renommée par la gloire militaire que Rupert ambitionnait déjà au-dessus de toutes choses !

Ce n'étaient ni l'alliance, ni la fiancée, ni les avantages matériels, c'étaient les liens dont Rupert ne voulait pas. Neveu du roi, et le plus recherché, le plus festoyé de tous les jeunes seigneurs, Rupert se laissait aller tout doucement au courant des félicités de ce monde ; il jouissait du présent sans nul souci de l'avenir, et, comme aux héros dans les beaux temps de la chevalerie errante, il lui suffisait de son épée pour se frayer une place au soleil de la prospérité.

La cour de Charles Ier était la plus splendide du monde, non-seulement par l'éclat et la magnificence, mais aussi par l'élégance et le goût raffiné.

« Il semble, a dit M. D'Israeli, que Charles avait pris pour modèle la cour des Médicis ; il réunissait autour de lui et les grands maîtres et leurs chefs-d'œuvre, et l'on doit concevoir la plus haute opinion de son goût, puisque jamais

il ne patronisa la médiocrité. » Rubens et Van Dyck séjournèrent longtemps à la cour, et qui pourrait dire que la grâce chevaleresque avec laquelle Van Dick a immortalisé les héros de la cause royale n'a pas été pour une grande part dans l'intérêt romantique qui s'y est attaché? Les Italiens ont surnommé ce grand peintre « il pittore cavalieresco » et, en effet, dans le souvenir, Van Dick et les « Cavaliers » sont inséparables. Ben Jonson était le poëte lauréat de la cour; Inigo Jones ramenait l'architecture et le décor à la beauté classique.

Les manières engageantes de la reine, sa beauté, son goût et ses talents pour la conversation, jetaient un charme irrésistible sur le cercle d'amis qui composaient sa société intime; lady Carlisle, premier ministre du boudoir, lady Rivers, lady Aubigny, lady Isabelle Thynne, n'étaient pas moins belles ni moins séduisantes. Leurs charmes, leurs talents, leur esprit, le prestige d'une existence royale, attiraient les hommages des poëtes et des beaux-esprits, Donne, Carew, Suckling, Waller, Lovelace, Matthewes et tant d'autres dont la réputation survit depuis longtemps à leurs ouvrages. Le comte de Falkland et ses amis, non plus que Hyde, Selden, Hales ou Chillingworth, n'étaient probablement pas la réunion que fréquentait le plus volontiers le jeune prince, mais le ton général d'une cour qui éprouvait encore l'influence d'un Bacon, d'un Raleigh, d'un Cecil, ne pouvait que se ressentir heureusement d'un contact avec des hommes de si haute intelligence ou d'un caractère si élevé, de vrais patriotes sérieusement préoccupés des besoins et des intérêts du pays.

Ce monde et l'existence que Rupert y menait, explique son aversion pour le mariage. Les plaisirs de la société n'étaient pas les seuls dont il jouissait à la cour. Il avait

en commun avec Charles Ier, la passion de la chasse, et tous deux s'y livraient avec ardeur. Cette existence, toute de joie et de fêtes, devait être pour le jeune prince d'autant plus belle qu'elle contrastait davantage avec le passé. Aussi, un jour, qu'il partait avec le roi pour courir le cerf, s'écria-t-il dans son enivrement: « Oh! je voudrais me rompre le cou pour laisser mes os en Angleterre. »

Plus tard, les occasions ne lui manquèrent pas pour réaliser ce vœu, et il ne s'y épargna guère; mais le moment était venu de quitter cette Angleterre qui voyait aussi disparaître ses derniers beaux jours. Dans leurs chasses, le roi et le prince pouvaient déjà entendre les échos répéter les premiers murmures de la révolte, et les ambassadeurs qui revenaient d'Allemagne prouvaient à Charles Ier que dix-huit années perdues par lui et son père en négociations, représentations et sollicitations ne lui laissaient, comme au premier jour, d'autre alternative que l'abandon du Palatinat, ou l'obligation de prendre des mesures effectives pour le remettre en la possession de l'électeur.

Une souscription nationale fournit à Charles-Louis les moyens de commencer la guerre. Aussitôt qu'il en eût réuni les fonds, il quitta l'Angleterre (1637) avec son frère Rupert, pour préparer ses plans de coopération avec l'armée suédoise sous le commandement de Banier et de King.

III

SA PREMIÈRE CAMPAGNE.

Deux ans auparavant, Rupert avait accompagné le prince d'Orange en qualité de volontaire dans les gardes; refusant

toute distinction, il avait fait le service de simple soldat, et s'était soumis à toutes les privations, à toutes les fatigues de la troupe. Dans cette campagne de 1635, Turenne aussi débutait presque dans les mêmes circonstances d'âge et d'ambition, et dans la même armée que Rupert.

En attendant que l'expédition pour reconquérir le Palatinat fût organisée, et pour ne pas perdre une occasion de guerroyer, notre jeune héros alla rejoindre devant Breda, le prince d'Orange, qui assiégeait cette ville. Il avait avec lui son jeune frère, Maurice, qui partagea pendant toute sa vie ses dangers et ses exploits avec une inviolable amitié.

Le siége était poussé avec vigueur, et la défense héroïque. Rupert courtisait le danger comme d'autres poursuivent le plaisir, il montait à tous les assauts, conduisait tous les enfants perdus. Une nuit que, des deux côtés, les soldats semblaient oublier leurs fatigues dans un profond sommeil, le jeune prince entendit derrière les remparts un bruit sourd, par moment si distinct et bientôt si faible, qu'il voulait donner l'alarme, et n'osait plus le faire. Il réveilla Maurice, et ces deux jeunes princes, l'un comptant seize ans à peine, et l'autre quatorze, s'avançant à la faveur du brouillard, et rampant le long du glacis, approchèrent l'ennemi de si près qu'ils purent reconnaître les préparatifs d'une sortie, et même entendre désigner le point d'attaque. Se retirant avec les mêmes précautions, ils regagnèrent le quartier général, et lorsque l'ennemi déboucha du corps de place, il trouva devant lui les Hollandais en ordre de bataille, prêts à le recevoir.

Quelques jours plus tard, le prince d'Orange résolut d'emporter de vive force un ouvrage détaché. Plusieurs Anglais, qui se distinguèrent ensuite dans les guerres ci-

viles de leur pays, faisaient alors leur apprentissage de soldat dans l'armée hollandaise. Monck, qui rétablit sur le trône la dynastie des Stuart, servait, ainsi que Wilmot, sous les ordres de Goring; il fut désigné pour conduire l'attaque qu'on pensait bien devoir être extrêmement meurtrière. Par ce motif, et par égard pour la reine Elisabeth, le prince d'Orange garda près de lui Rupert, pour le tenir loin du danger; mais, lorsque le prince donna l'ordre d'attaquer, notre héros devançant l'aide de camp, courut vers les assaillants, et se jetant à bas de son cheval, se plaça au premier rang de la troupe qui s'élançait à l'assaut. Le bastion fut emporté après une résistance désespérée. Wilmot et Goring étaient blessés, un grand nombre de leurs camarades étaient tués. Les officiers qui avaient survécu, épuisés de fatigue, se reposaient étendus sur le rempart, tandis que leurs soldats dépouillaient les morts, et entassaient les cadavres. Tout à coup du milieu de l'un de ces monceaux de corps morts, s'élève un homme nu comme les soldats l'avaient laissé, qui s'écrie : « Eh ! donc, Messieurs, ne fait-on point de quartier ici ? » Sur quoi, les officiers se mirent à rire de bon cœur, et emmenant avec eux cet homme, ils lui donnèrent le nom de Falstaff, qu'il garda jusqu'à la fin de ses jours.

Bréda se rendit. Le prince Maurice alla étudier dans une université française, et Rupert rejoignit son frère Charles-Louis à La Haye pour s'occuper activement à organiser leur petite armée. Elle se composa de trois régiments de cavalerie, d'un régiment de gardes, de deux escadrons de dragons, et d'un détachement d'artillerie. Rupert eut le commandement de l'un des régiments de cavalerie, lord Craven de celui des gardes, le tout sous les ordres de Kœnigsmarck, général de Gustave-Adolphe.

On entra en campagne, marchant sur Bentheim, dans le Hanovre, où les Palatins furent rejoints par un corps suédois sous les ordres du général King; ces forces réunies ne s'élevaient guère à plus de quatre mille hommes. C'est avec une si faible troupe que les deux princes s'avancèrent, pleins de confiance, à la rencontre des armées impériales.

Rupert commandait l'avant-garde. Avec un courage aussi chevaleresque que déplacé, il se détourna de la route pour aller braver la forte garnison de Rhennius, qui, prenant l'insulte comme l'entendait le prince, se présenta devant lui, deux fois plus forte en nombre. Le plaisir était peut-être inattendu, mais Rupert l'acceptant de grand cœur, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et, suivi des siens, se précipita tête baissée sur l'ennemi. On aurait dû s'attendre à ce que la violence du choc aurait suffi à elle seule pour disperser une si faible troupe; mais, au contraire, la charge fut irrésistible et la cavalerie ennemie dispersée, sabrée, mise en complète déroute, fut trop heureuse de trouver un abri derrière les remparts de la forteresse. Rupert reforma ses rangs et continua sa marche en triomphateur.

C'était un beau coup d'œil que celui d'une armée au commencement du dix-septième siècle! les casques ornés de plumes, les cuirasses étincelantes sur un justaucorps de cuir, les bottes couvrant jusqu'aux genoux et armées d'une paire d'énormes éperons retentissants; les chevaux vigoureux comme Wouvermann se plaisait à les peindre, et l'étendard qui distinguait chaque escadron, et réjouissait la vue par ses brillantes couleurs! Dans l'armée de Rupert, la cavalerie formait le corps principal, car la rapidité de la marche était essentielle pour le succès d'une si aventureuse expédition.

On arriva ainsi vers la fin d'un beau jour devant Lemgo, dans la principauté de Detmold, où les soldats comptaient trouver peu de résistance et toutes les choses qui leur manquaient. Charles-Louis fit la reconnaissance de la place le soir même, pour décider si le lendemain il en commencerait le siége ou tenterait l'assaut.

Le lendemain, l'aurore lui ôta tout souci sur ce point, en dévoilant à ses regards étonnés une immense masse de cavalerie autrichienne, renfermant entre ses lignes dix-huit cents hommes d'infanterie de choix, et plus loin huit régiments de cuirassiers avec les dragons irlandais, commandés par Dévereux, qui passait pour avoir tué Wallenstein.

De nos jours il peut paraître étrange qu'un corps si considérable se soit trouvé dans le voisinage immédiat sans que l'armée qui s'approchait en ait rien su; mais au dix-septième siècle une armée ne savait pas se garder comme elle le fait aujourd'hui, et, de plus, celle-ci traversait une contrée que la peur, la famine et la guerre avaient rendue déserte. Gustave-Adolphe, lui-même, n'avait pas été à l'abri de pareilles surprises.

Le danger était en face, on le considéra sans crainte; mais la trahison de King et les mauvaises dispositions de Kœnigsmarck rendirent la défaite inévitable. King plaça son infanterie et ses canons dans la position la plus défavorable, et Kœnigsmarck, refusant de concourir au plan de la bataille, disposa ses quatre régiments de cavalerie les uns derrière les autres; il prit prudemment le commandement du dernier. Rupert commandait le troisième.

A peine cet ordre était-il établi, que la cavalerie ennemie, chargeant à fond le premier régiment, le mit en complète déroute; le second résista encore moins; on vit passer

ses panaches blancs comme l'écume des flots que fouette la tempête. A l'aspect de cette déroute, Rupert, entouré de jeunes Anglais de la noblesse, qui avaient voulu faire leurs premières armes avec lui, s'élance à la rencontre de l'ennemi, et toute sa troupe, électrisée par son ardeur, se précipite à corps perdu sur les escadrons autrichiens, les rompt, les brise, et les disperse. Kœnigsmarck, pressé d'appuyer ce mouvement du prince, s'y refuse; il était dans la destinée de notre héros, nous l'avons déjà dit, d'être toujours victorieux et jamais vainqueur.

Bientôt les Autrichiens se reforment et chargent de nouveau; un corps de troupes fraîches, conduites par le maréchal Gotz, survient et se joint à eux. L'ennemi était dix fois plus nombreux que le régiment de Rupert affaibli par son effort suprême. Lord Craven arrive au galop avec les gardes et rétablit un instant le combat; mais le nombre des assaillants écrase ces courageux soldats; ils sont jetés dans un désordre irréparable, et bientôt le champ de bataille n'offre plus que le spectacle d'une multitude de groupes où des hommes de cœur, entourés d'ennemis, vendent chèrement leur vie.

Il ne vint pas un instant à la pensée de Rupert d'ordonner la retraite; poussant en avant aussi longtemps que son cheval et son glaive lui frayaient un chemin, il parvint jusqu'aux derniers rangs de l'ennemi. A son extrême surprise personne ne s'occupait plus de lui, mais il ne tarda pas à découvrir qu'il le devait à un ruban blanc dont il avait décoré son casque pour se faire reconnaître de ses soldats; par un singulier hasard les Autrichiens avaient adopté le même signe de ralliement. A une époque où les uniformes n'étaient pas encore en usage dans les armées, de pareilles méprises s'expliquent aisément.

Comme il continuait à parcourir impunément le champ de bataille, grâce à son incognito, il vit de loin un de ses officiers défendant avec quelques soldats son étendard. En un instant Rupert fut de nouveau dans la mêlée, et il se battit jusqu'à ce que le dernier de ses camarades eût été tué. Alors, par un effort désespéré, il échappa à l'ennemi qui l'entourait; poursuivi, il voulut franchir une muraille, son cheval épuisé tomba sans vie. Entouré aussitôt, il refusa de se rendre à quartier et tua le premier homme qui s'avança pour le saisir. Il fallut pourtant céder au nombre; un coup de sabre avait enlevé la visière de son casque; le colonel Lippe lui ayant demandé qui il était : « Je suis colonel, » répondit Rupert. « Sacrement! s'écria le vieux vétéran, vous êtes bien jeune. » Le général Hatzfeld étant survenu reconnut le prince, et le traitant avec respect, il le remit prisonnier de guerre à la garde de Dévereux.

IV

SA PRISON.

Lord Craven, blessé à côté de Rupert, était, comme lui, prisonnier. Deux mille hommes avaient péri dans cette sanglante échauffourée. Kœnigsmarck avait quitté le champ de bataille avec son régiment intact, et le général King, à la vue de la déroute, avait pris la fuite avec l'électeur Charles-Louis, qui s'était tenu à l'écart pendant la bataille. Tous deux partirent ensemble dans le même carrosse, et tentèrent de traverser le Wéser; ils furent emportés par la rivière quasi débordée; le cocher et les chevaux y périrent; l'électeur échappa à la mort, grâce aux branches d'un arbre auxquelles il s'accrocha; King se sauva aussi,

comment? c'est ce que personne ne s'est soucié d'apprendre.

Ainsi fut dispersée et détruite l'armée qui devait reconquérir le Palatinat. Rupert fut envoyé dans la forteresse de Lintz, sur les bords du Danube.

Tandis qu'il passait ses jours à contempler, à travers les grilles de sa fenêtre, le beau ciel et les vertes campagnes, sa mère, seule, s'adressait, mais inutilement, à tous ceux qui auraient pu intercéder pour lui faire rendre la liberté.

Le gouverneur de Lintz, vieux vétéran, brave militaire, avait changé de religion, en entrant au service de l'empereur. Pour ce motif, et pour d'autres aussi, il faut l'espérer, le comte de Kuffstein, était en grande faveur à la cour. On lui insinua qu'obtenir du prince qu'il passât au service d'Autriche serait agréable à Ferdinand III, et que le meilleur moyen de réussir serait de convertir Rupert au catholicisme. Mais notre héros était d'une nature que son frère Charles-Louis aurait qualifiée de stupidement obstinée. Le comte lui ayant offert de lui procurer la société de deux jésuites infiniment aimables, Rupert lui répondit « qu'il recevrait ses amis, à la condition de voir aussi les siens. » La condition étant rejetée, il ne vit ni les uns, ni les autres.

M. de Kuffstein avait une fille, enfant unique sur qui il avait concentré toutes ses affections, et qui s'épanouissait comme une fleur solitaire entre les sombres murailles de la vieille forteresse. Les charmes de son esprit égalaient ceux de sa personne, et c'était, dit l'historien de Rupert, l'une des beautés les plus accomplies de son siècle. La bonne mine et les malheurs du jeune prince, ajoute-t-il avec naïveté, firent sur elle une impression

beaucoup plus vive que sur son père. Le vieux comte, oublieux de sa propre jeunesse, remit à sa fille le soin de charmer les tristes loisirs du prisonnier, et de le faire entrer dans la voie « hors de laquelle il n'y a point de salut. »

Comme nous n'écrivons pas un roman, mais une histoire véritable en tous points, nous laissons à notre lecteur, ou plutôt à nos lectrices, de se rendre compte comment il arriva que l'image de Rupert se grava dans le cœur de la jeune fille plus profondément encore que le récit de ses romantiques aventures; comment se passèrent les jours jusqu'alors si solitaires et si mélancoliques d'un jeune prince, dont l'imagination n'était remplie que de visions de gloire et d'amour. Que de fois, après de longues années, au milieu des vicissitudes de sa périlleuse existence, pendant le fracas de la bataille ou le silence du bivouac, dans les longues nuits sur l'Océan sans bornes, que de fois la pensée de Rupert se reporta sur ces jours paisibles où, assis près de la jeune comtesse sur les créneaux du donjon, ils regardaient ensemble fuir les flots du Danube, devisant sur le sort de leurs âmes et n'osant laisser parler leurs cœurs! Jamais Rupert ne parla d'elle sans une profonde admiration, ni sans exprimer un dévouement qui n'aurait pas fléchi devant la mort.

Est-il besoin d'une meilleure preuve de la pureté de leur amour? et cette affirmation du biographe que l'honneur du jeune prince fut une suffisante sauvegarde de celui de la comtesse, n'est-elle pas superflue?

Le vieux comte, qui ne voyait chez son prisonnier pas plus de disposition à s'enrôler sous la bannière impériale qu'à rentrer dans le giron de l'Eglise, aurait volontiers usé de ses droits de geôlier dans toute leur rigueur; mais,

c'est un proverbe allemand qui le dit, « une femme tire plus avec un seul de ses cheveux, que ne le pourrait faire une paire de bœufs, » et Mlle de Kuffstein aurait volontiers mis toute sa blonde chevelure au service de son ami. Rupert fut souvent invité à la table du gouverneur et eut la permission de se promener dans les jardins; bientôt, sur sa parole de ne pas s'évader, on lui accorda de sortir de la forteresse, à la condition de n'être pas absent plus de trois jours consécutifs. Le gouverneur se montrait plus libéral peut-être que sa fille ne l'eût désiré.

Notre héros profita de cette demi-liberté pour visiter les seigneurs du voisinage et partager avec eux les plaisirs de la chasse. Mais le bruit des armes qui arrivait jusque dans l'enceinte de Lintz, la vue des troupes passant dans le voisinage de la forteresse pour aller à la rencontre de l'ennemi, lui rendaient intolérable son inaction; quelquefois un chef, se détachant de son escadron, arrivait au galop jusque dans la cour de la forteresse pour rendre visite, soit curiosité, soit intérêt, au jeune soldat dont la réputation de bravoure remplissait déjà les armées. La vue d'une cuirasse, le bruit retentissant du sabre et des éperons sur les dalles du pavé faisaient battre le cœur de Rupert. Ces jours-là Mlle de Kuffstein ne réussissait pas toujours à lui faire oublier sa prison.

Et pourtant, Rupert n'avait qu'un mot à dire pour recouvrer et sa liberté et ses armes! L'exemple récent de Henri de Navarre, pour tout autre eût été une tentation; ne pouvait-il pas, à l'imitation du grand roi, s'écrier : La liberté vaut bien une messe! et couvrir, par un bon mot, la honte d'une apostasie dictée par l'intérêt mondain? Son oncle le roi d'Angleterre, son ennemi l'empereur, la dame de ses pensées et une légitime ambition, tout l'en sollicitait. Sa

conscience seule, mais ferme et honnête, s'y opposa ; contre elle toutes les séductions échouèrent. Ce courage moral n'est-il pas aussi noble et plus rare peut-être que l'intrépide bravoure dont Rupert avait donné de si étonnantes preuves ?

Deux années étaient écoulées, et l'empereur, ayant perdu toute espérance d'amener Rupert à ses fins par la captivité, lui fit offrir de lui rendre la liberté s'il demandait pardon du crime d'avoir porté les armes contre l'empire. Rupert répondit que, loin d'avoir commis un crime, il n'avait fait que remplir un devoir. Le duc de Bavière, ce même Maximilien qui avait chassé de Prague le roi et la reine de Bohême, dans cette nuit terrible où Rupert fut sauvé d'une si étrange manière, se trouvait à Vienne, auprès de l'empereur, quand cette réponse lui fut rendue. Maître du Palatinat et ennemi mortel de l'électeur et de sa famille, il usa de toute son influence pour indisposer Ferdinand III contre son prisonnier, et n'y réussit que trop bien.

Tous les adoucissements qu'il avait obtenus lui furent retirés ; renfermé dans la prison, personne ne fut plus admis près de lui. Jamais Mlle de Kuffstein et lui ne se revirent ; elle sut qu'il supportait son sort avec cette fermeté qui ne l'abandonna dans aucune circonstance de sa vie ; ce fut toute sa consolation. Elle cacha sa douleur dans l'obscurité ; Rupert chercha des distractions dans l'étude et les découvertes scientifiques ; en attendant, douze mousquetaires et deux hallebardiers veillaient à ce qu'il ne s'échappât pas. Pour toute société il eut un chien, et pour distraction, qui le croirait ? un lièvre, pauvre animal que Rupert dressait à ces puériles gentillesses auxquelles un captif seul peut trouver quelque plaisir, et qui lui était devenu si attaché, qu'ils ne se quittaient jamais l'un

l'autre. Un lièvre et Rupert ! voilà, certes, la plus étrange association qui se puisse imaginer.

La troisième année de captivité allait finir quand l'approche des Suédois et des Français amena à Lintz l'archiduc Léopold, frère de l'empereur. Dans une précédente visite il avait connu Rupert et s'était pris de grande amitié pour lui. Après avoir repoussé l'ennemi, Léopold retourna à Vienne, plein du désir de servir son ami, et avec l'espoir d'y réussir par l'influence même que devait lui donner sa victoire sur les troupes qui, sans lui, eussent délivré notre héros. L'ambassadeur d'Angleterre unit ses efforts à ceux de l'archiduc ; l'empereur commençait à ne plus savoir que faire de son prisonnier, qui ne se prêtait à aucun arrangement et dont le sort éveillait, dans toute l'Europe, une sympathie de plus en plus vive ; il céda enfin aux prières de l'impératrice.

On demanda alors au prince sa promesse de ne jamais porter les armes contre Ferdinand ; il la refusa, parce que cela aurait, disait-il, trop circonscrit son champ d'action, puisque la plus grande partie de l'Europe était en guerre avec l'empire. Charles Ier ayant exigé de son neveu qu'il donnât sa parole, Rupert se soumit ; mais le colonel Lesley lui ayant demandé de prendre cet engagement par écrit, le prince lui répliqua avec indignation : « Si c'est affaire de notaire, qu'on en pèse bien la rédaction. » On pensa qu'il était plus sûr de se fier à sa parole.

Restait une difficulté d'étiquette, et ce ne sont pas toujours les plus faciles à résoudre. Le prince devait baiser la main de l'empereur en signe de manumission, or l'empereur ne pouvait pas venir à Lintz, et l'on ne voulait pas faire venir à Vienne le prince, sous la conduite de ses gardes. La diplomatie eut le rare bonheur de surmonter

cet obstacle; on convint que l'empereur irait chasser dans les environs de Lintz, et que Rupert, usant de sa permission de trois jours, rencontrerait Sa Majesté accidentellement.

Or donc, un jour que l'empereur chassait, les piqueurs avaient lancé un énorme sanglier, qui, après une longue poursuite fit tête à la meute d'une manière si formidable que personne ne se souciait de l'approcher. Tout à coup un jeune chasseur survient, et sans hésiter un instant, marche droit au monstre et le transperce de son épieu. L'empereur s'approche et lui tend la main, le chasseur s'agenouille et la baise; c'était le prince, il était libre.

En vérité, que manque-t-il à cette histoire pour en faire un roman? les personnages, les passions, les événements, et même les décors, tout n'y est-il pas, et selon les règles du genre? mais les jours de chevalerie et de roman sont passés. Le prince a vingt-deux ans; après une jeunesse aussi précoce que la sienne, c'est presque l'âge mûr; il quitte la prison pour prendre le commandement de la noblesse anglaise accourant à la défense de son roi, sous l'étendard royal arboré à Nottingham. Encore quelques jours et sur cette terre d'Angleterre où « il aurait voulu laisser ses os », nous le retrouverons courtisant le danger, intrépide et insoucieux comme nous l'avons vu devant Lemgo.

V

IL REJOINT CHARLES Ier.

L'empereur emmena avec lui Rupert et lui prodigua les faveurs, s'efforçant de le gagner à sa cause par l'affection; on prétend même que quelques-unes des plus charmantes

femmes de la cour furent chargées du rôle de puissance auxiliaire, mais Rupert avait rapporté de la prison de Lintz un talisman qui le mit à l'abri de tous les artifices de ces magiciennes; plus impénétrable que le voyageur de la fable, il résista aussi bien à la douce chaleur des rayons du soleil, qu'au vent glacé de l'adversité. On s'adressa à son ambition ; le commandement d'un corps d'armée devait séduire un jeune prince qui ne rêvait que batailles, mais ce corps d'armée devait marcher contre les Suédois et les Français, et Rupert déclara qu'il considérait cette offre comme une insulte, et que jamais il ne porterait les armes contre les anciens alliés de son père. Après un refus si péremptoire, il n'eut plus aucune peine à obtenir un congé définitif.

La droiture et la fermeté sont des traits qu'on ne se lasse pas d'admirer dans le caractère de Rupert. Ce prince est peut-être l'exemple le plus parfait de la simplicité la plus grande dans les vues unie au courage le plus chevaleresque pour y persévérer. Chez lui le devoir n'est jamais compliqué, point de capitulations de conscience, rien ne le fait dévier du droit chemin; dans la vie morale comme dans la vie matérielle, il est toujours le même. A la guerre il ne voit qu'une chose : marcher droit à l'ennemi et le sabrer ; point de stratégie, point de tactique, nul souci des conséquences. Dans sa vie morale même simplicité et même courage : sa religion et son roi, voilà les deux buts dont rien ne peut le faire dévier, ni l'amour, ni l'ambition, ni sa passion pour la gloire, ni la captivité, ni même l'indifférence, et presque le dédain que montrent pour ses principes les parents, sauf sa mère, auxquels il fait le sacrifice de toutes ses espérances et de son bonheur. Cependant si la vie du prince Rupert a été romanesque,

lui-même ne le fut pas ; nous ne le voyons jamais rêveur, ni sentimental ; en toutes choses il lui faut le plein air, l'air pur et libre des champs ; la lourde atmosphère de l'orgie ne lui agrée pas plus que les vapeurs parfumées de la serre chaude. C'est un homme d'action, dévoué sans enthousiasme et prenant la vie au jour le jour.

Avant de retourner à La Haye auprès de sa mère, Rupert voulut voir Prague et les lieux témoins de la grandeur passagère de sa famille. De là il se rendit à Dresde, où l'électeur le reçut en grande cérémonie ; selon l'usage du pays et de l'époque, la fête se termina par un grand banquet, et le banquet par une de ces orgies homériques pour lesquelles l'Allemagne était alors si tristement célèbre. Quand l'orgie commença le prince se retira, au grand scandale de tous les convives. « Que ferons-nous de lui ? s'écria l'électeur stupéfait, il ne boit pas !! » On le mena à la chasse, et Rupert montra qu'à ce divertissement-là il était bon à quelque chose.

Enfin, après trois années d'absence et de captivité, il eut le bonheur d'embrasser sa mère. Elle lui apprit que Charles Ier avait écrit que si la guerre civile venait à éclater, son neveu Rupert serait le très-bien venu à sa cour, que ce fatal moment semblait être arrivé, et qu'elle pensait que le devoir de son fils était de se dévouer à la cause royale. Sur ce point, Rupert, non plus que sa mère, ne pouvait avoir le moindre doute, le devoir et la sympathie étaient d'accord pour lui faire embrasser le parti de son oncle.

Le 23 février 1642, Charles Ier était à Douvres, accompagnant jusqu'au rivage la reine Henriette qui allait s'embarquer pour le continent sous le prétexte de conduire sa

fille Marie près de son fiancé, Guillaume de Nassau [1], mais en réalité pour chercher des secours nécessités par l'approche de la guerre civile, devenue inévitable.

Rupert se rendit à Douvres et fut reçu avec tendresse par le roi et la reine, mais comme la cour désirait éviter toute apparence d'hostilité, Charles le pria d'accompagner la reine en Hollande. Le 25 février on mit à la voile sous l'escorte de vingt vaisseaux de guerre commandés par l'amiral hollandais Van Tromp, et le 28 on débarqua à Helvoetsluys.

Bien peu de temps après, la reine Henriette fit venir Rupert et lui annonça que le roi l'avait nommé général de sa cavalerie, que le moment d'agir était venu, et que le prince devait s'embarquer sans retard pour rejoindre le roi et lui porter les armes et l'argent que la reine avait réussi à se procurer.

En effet, Charles Ier avait quitté Londres et s'était rendu dans le nord de l'Angleterre, incertain du lieu où il arborerait l'étendard royal, et n'ayant pas un soldat pour le défendre. Telle était l'incroyable pénurie de toutes ressources que Rupert à son arrivée à Nottingham, où il apprit que Charles était devant Coventry qui lui fermait ses portes, trouva le commandant de place très-embarrassé d'une demande de deux pétards de la part du roi, et ne sachant pas même quel sens donner à ce mot. Le prince courut à l'arsenal ; il n'y trouva rien, absolument rien qui ressemblât à un pétard ou pût en tenir lieu, alors prenant chez un apothicaire deux mortiers, il les adapta au but proposé et les envoya en toute hâte à Sa Majesté.

[1] Guillaume II, né en 1626, et fils du prince d'Orange sous lequel Rupert avait fait ses premières armes.

Le lendemain il rejoignit Charles Ier et prit le commandement de la cavalerie; huit cents hommes, c'était en ce moment toute l'armée royale!

Le prince Rupert avait alors près de vingt-trois ans. Son portrait le représente comme l'idéal du « CAVALIER; » grand, bien proportionné, souple dans ses mouvements, on l'eût trouvé imposant peut-être, si la grâce et l'aisance de ses manières n'avaient adouci cette impression; sa figure a une expression de fermeté et d'audace, tempérée par des yeux pensifs, mais non pas mélancoliques. Les sourcils sont larges, noirs et bien formés, le nez aquilin, il y a de l'orgueil dans la lèvre supérieure, finement découpée, et la partie inférieure de la bouche et du visage expriment une indomptable résolution; de longs cheveux flottants et bouclés descendent jusque sur le large col brodé qui recouvre presque les épaules; point de barbe ni de moustache, quoique si généralement en usage à cette époque, et ses joues, bien que bronzées par l'inclémence de l'atmosphère, ont des fossettes d'une grâce toute féminine. En un mot, c'était la figure la plus attrayante aux yeux d'une femme, la plus damnable aux yeux d'un puritain que Van Dyck ait jamais immortalisée. Tel était le jeune prince qui allait acquérir une si haute renommée dans les guerres civiles de l'Angleterre, et dont l'histoire fait à peine mention dans ses annales.

En ce moment, à cheval du côté du roi, il revenait à Nottingham ouvrir cette longue suite de scènes de violence ou de corruption qui, durant cinquante années, désolèrent l'Angleterre. L'histoire a conservé le souvenir des moindres particularités de ce jour solennel, le 22 août 1642. [1]

[1] M. Guizot dit que ce fut le 23, et sur ce point il y a encore

Le vent balayait la large vallée du Trent, parsemée à de longues distances de maisons rurales, blanches, au toit bas et couvert de chaume ; dans le lointain le vieux château de Nottingham se détachait fièrement en masse sombre sur un ciel orageux ; on pouvait distinguer sur la plus haute tour la hampe d'un drapeau, mais le drapeau lui-même n'y était pas. La paix et la sécurité dont l'Angleterre avait joui depuis un siècle avaient imprimé sur toute la contrée un aspect bien différent de celui de l'Allemagne, désolée depuis vingt-cinq ans par la plus impitoyable de toutes les guerres. Le prince Rupert dut être frappé de ce contraste. Une population prospère s'empressait dans les champs pour rentrer une riche moisson. L'approche du roi et de la troupe qui l'escortait fut le premier signe avant-coureur des calamités qui allaient fondre sur le pays.

Jamais la destinée de Charles Ier n'était apparue plus sombre. La veille, Coventry avait fermé ses portes devant le roi et tiré sur sa troupe. Leicester n'était restée dans l'obéissance que par l'influence d'un corps de cavalerie dans le voisinage ; les chefs qui se rendaient à l'appel du roi étaient peu nombreux ; les paysans, les petits propriétaires et même les soldats de fortune se tenaient à l'écart, hésitant entre le roi et le parlement ; Nottingham, désigné pour le rendez-vous général des partisans de la cause royale, renfermait à peine assez de volontaires pour composer au roi une garde suffisante.

d'autres variantes. M. Warburton croit que ce fut le 22 par les raisons suivantes : 1° le journal de la Chambre des communes prouve que le 24 le fait y était connu, qu'on l'avait discuté, et qu'Essex avait été, en conséquence, nommé général du parlement ; 2° dans la Bibliothèque bodleienne il y a un pamphlet contemporain qui donne la date du 22 ; 3° enfin, le manuscrit du biographe de Rupert donne aussi la même date.

Cependant le jour était venu où toute hésitation devait cesser, le roi n'en avait plus : il se croyait menacé et insulté dans ses droits les plus sacrés, et du fond de sa conscience, il en appelait au dieu des batailles pour faire triompher sa cause.

Le roi, ses conseillers et ses serviteurs s'arrêtèrent dans le parc de Nottingham, on mit pied à terre près d'un tertre élevé, le roi se plaça au sommet, à ses côtés l'étendard royal fut déployé et livré au vent, toutes les têtes se découvrirent, un héraut d'armes lut la proclamation royale que la tempête ne permit pas qu'on entendit, quelques-uns des spectateurs crièrent « vive le roi ! » puis la nuit étendit ses ombres sur le pays, nuit sombre et orageuse qui présageait des batailles plus terribles encore.

Le lendemain, l'étendard royal arboré sur le château avait disparu emporté par l'ouragan ; le roi ordonna qu'on le planta au sommet d'une éminence d'où la vue domine toute la contrée environnante, mais une fatalité semblait s'attacher à ce symbole de la guerre civile : le sol était si dur que, pour le creuser, il fallut se servir du poignard, et que quatre hommes suffirent à peine pour maintenir l'étendard debout pendant que la cérémonie de la veille était répétée. Quatre jours durant, l'étendard royal fut battu par la tempête ; c'est un souvenir qui est resté gravé dans la mémoire du peuple.

John Coindet.

(*La suite au prochain numéro.*)

MONK.

CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE
ET
RÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE EN ANGLETERRE
(EN 1660)

ÉTUDE HISTORIQUE.

PAR M. GUIZOT[1].

Paris, 1851.

La préface de ce livre attirera encore plus l'attention que le livre même; car si le livre est devenu de circonstance, la préface l'est bien davantage.

M. Guizot désire le retour de la monarchie; en conséquence il publie l'histoire de Monk, d'un restaurateur de monarchie. C'est ainsi qu'on procède en France. Quand on y veut un changement, on fait un livre pour l'acheminer. L'histoire de Monk aura-t-elle autant d'effet que celle des Girondins? J'en doute. Elle ne s'adresse qu'au bon sens; et le bon sens, de sa nature, n'est pas fort contagieux.

L'illustre auteur de cette étude historique peint avec une admirable précision l'état qui est sorti de la révolution de février.

« Etrange situation que celle de la France! Elle ne

[1] Cette étude avait déjà été publiée en partie dans la *Revue française*, 1837.

veut plus de révolutions, elle ne demande que la stabilité, et quatre ou cinq questions, qui toutes impliquent une révolution, sont incessamment dans tous les esprits et sur toutes les lèvres ;

« La République peut-elle être fondée?

« La monarchie peut-elle être rétablie ?

« Quelle monarchie? l'Empire, ou la maison de Bourbon?

« Quelle branche de la maison de Bourbon? l'aînée ou la cadette? ou toutes deux ensemble et de concert?

« Si la France ne veut que la stabilité, pourquoi agite-t-elle toutes ces questions? Qu'elle les supprime et qu'elle s'arrête dans ce qui est; si elle ne croit pas à la stabilité de ce qui est, que ne fait-elle son choix entre les solutions des questions qu'elle agite?

« Est-ce que ces questions ne pourraient être ni supprimées ni résolues?

« Ce serait la pire des conditions, car nous serions voués alors à l'immobilité dans l'anxiété. Point de foi dans le présent et point d'avenir.

« Je ne veux pas croire, je ne crois réellement pas que ce soit là l'état de mon pays. »

Ou je me trompe fort, ou cette conclusion revient à dire : L'état de la France me semble désespéré, néanmoins j'espère. L'espoir de M. Guizot n'est pas difficile à deviner, et c'est pour en hâter la réalisation qu'il présente à la France deux grands modèles, le bon sens de Monk, et le bon sens des Anglais : « Deux bons sens, dit-il, ont concouru au rétablissement de la monarchie anglaise en 1660 : le bon sens d'un homme et le bon sens du pays; ou, pour parler plus exactement, du parti monarchique dans le pays. » Puis l'auteur montre comment le bon sens

de Monk lui prouva que la monarchie seule étant possible, il n'y avait après la mort de Cromwell et la chute de son fils Richard, d'autre parti à prendre que celui d'une restauration ; et comment le bon sens du parti monarchique sut discerner et choisir dans le général Monk le chef qui lui convenait, en dépit de beaucoup d'apparences contraires.

Que la restauration opérée par Monk et le parti monarchique ait été une œuvre de bon sens, c'est ce que je suis loin de contester, quoique des écrivains très-monarchiques aient accusé de légèreté et d'imprudence les hommes qui rendirent le pouvoir à Charles II en laissant indécise la question des droits respectifs du roi et du parlement. Mais si le rétablissement de la monarchie fut une œuvre de bon sens, il n'en résulte pas que le bon sens ait suffi pour l'opérer. Il y a fallu, je pense, encore autre chose.

Ce qui soutient l'espoir de M. Guizot, c'est que le bon sens n'a pas péri en France. « C'est le goût téméraire de mon pays, dit-il, de se lancer, n'importe à quel prix et avec quel péril, dans d'immenses et inouïes expériences... Mais s'il est prompt à se hasarder, il est prompt aussi à se raviser et à revenir sur ses pas quand il s'aperçoit qu'il a fait fausse route et qu'il tombe. »

Mais le *ravisement* suffira-t-il pour ramener la France à la monarchie? a-t-il suffi pour y ramener l'Angleterre? Je ne le crois pas.

Reportez-vous à l'élection du 10 décembre ; le ravisement était alors à son apogée, il a bien décliné depuis. Et cependant qu'a-t-il produit à ce moment si favorable ? Un expédient temporaire, un radeau, en attendant la reconstruction du navire. Le ravisement ne pouvait pas davantage, et il ne fera rien de plus, à moins que quelque puissant auxiliaire ne lui vienne en aide.

En effet, qu'est-ce qu'un peuple qui se ravise? c'est un peuple qui se dit : je fais fausse route, je marche droit vers un précipice, et là-dessus il s'arrête et fait bien. La France aussi s'est arrêtée le 10 décembre. Il est facile d'être d'accord pour s'arrêter devant un abîme; mais lorsqu'il s'agit de reprendre tous ensemble une autre route, le bénéfice du ravisement est épuisé, et la discussion, la division commencent. Où devons-nous aller, et par où? Les uns veulent prendre par la gauche, d'autres par la droite; quelques-uns même veulent s'établir au bord du précipice pour ne pas s'exposer à des dangers inconnus. Pourtant tous ces gens-là sont ravisés; mais ils ne voient clair que sur le mauvais pas où ils sont tombés; ils auraient besoin d'une sorte de révélation qui leur montrât la route qu'ils doivent suivre.

Cette sorte de révélation, les Anglais l'ont eue; ils l'ont trouvée dans leur conscience dès le lendemain du meurtre de Charles Ier. Ils ont senti que la nation s'était rendue coupable d'une immense injustice, dont la conséquence retombait sur tout l'ordre social, ébranlait tous les droits. Dès lors ce sentiment ne les quitte plus, et il traverse la glorieuse dictature de Cromwell pour aboutir à une réparation complète, éclatante, à la restauration de Charles II.

Donnez à la France un sentiment semblable, un sentiment de repentir, qu'elle dise : Nous avons été injustes envers Louis XVI, envers Charles X, envers Louis-Philippe, et la monarchie ne tardera pas à renaître. Lorsqu'on est dominé par un même sentiment moral, on s'accorde aisément. Il n'y a pas deux manières de se défaire d'une injustice. Voilà des hommes qui sentent le poids d'une iniquité commise; soyez certains, si leur remords est sincère, qu'ils subordonneront toute autre considération au

désir de s'en décharger, et que le vœu d'une réparation, dès qu'elle sera possible, trouvera des cœurs dociles et des bras empressés [1].

Mais qui se chargera d'inspirer un remords à la France? Dieu seul le pourrait, et certes ce ne serait pas le moindre de ses miracles.

Si l'on veut comprendre, au contraire, avec quelle facilité les royalistes d'Angleterre purent rallier le peuple à la cause de la monarchie dès que la puissante main de Cromwell fut écartée par la mort, qu'on lise les plaintes, les mépris où s'échappe la colère de Milton, en présence de ces regrets universels, de cet amour de la royauté qu'il voit éclater de toutes parts, après la chute du tyran, et qui confondent son fanatisme républicain.

« Le peuple, dit-il, lequel en tous ses mouvements est exorbitant et excessif, est aussi souvent enclin, non-seulement à une idolâtrie religieuse, mais aussi à une sorte d'idolâtrie civile, bien qu'en ce faisant il ne se soit jamais plus mépris qu'en l'endroit de celui-ci (Charles I[er].) A présent, par une dégoûtante bassesse d'esprit, excepté quelque peu de personnes qui retiennent encore l'ancienne générosité anglaise et l'amour de la liberté, et qui l'ont témoigné par leurs incomparables actions, tous les autres étant tout à fait abâtardis de cette ancienne noblesse de leurs ancêtres, sont prêts de se prosterner et d'adorer l'image et la mémoire de cet homme, lequel a essayé par plus d'artifices de miner notre liberté et de réduire en art la tyrannie, que jamais aucun roi breton qui l'ait devancé.

[1] *Vota dabunt quæ bella negarunt.* C'est la devise du livre fameux qui parut après la mort de Charles I[er], sous le titre d'*Icon Basilikè*, et qui fut le premier réveil du royalisme.

« Ne sera-ce pas chose ridicule que ceux-là (les Puritains) que la loyauté et obéissance dont ils font profession, a poussés à prendre les armes directement contre la personne du roi sans qu'ils aient cru la violer le moins du monde par l'épée qu'ils ont tirée hostilement contre lui, veuillent à présent penser à bon escient qu'elle ait été violée par l'épée de justice qui n'épargne personne ?....

« Ceux qui naguère semblaient si échauffés pour le Covenant, ont bien à présent ce pouvoir sur eux-mêmes, de ne dire mot, voire d'être bien aises d'entendre les opprobres vomis contre leur foi, contre leur liberté et contre eux-mêmes, et au bout du compte d'être rendus traîtres par leurs propres actions. Les ministres mêmes, leurs prophètes ont le visage si dénué de pudeur, que de crier Hosanna à ce livre (l'Icon-Basilikè), lequel crie si hautement contre eux comme disciples, non de Christ mais de Judas, et de faire accroire qu'ils sont à présent convaincus par les mêmes raisons et arguments caduques, lesquels ci-devant ils ont tant de fois tâché de réfuter et de rembarrer, lorsqu'ils les ont trouvés dans les écrits des partisans du roi, ou même dans ses déclarations et dans ses dépêches ; personne ne se levant cependant pour défendre l'Eglise et l'Etat de ces calomnies et reproches, sinon une petite poignée de gens sur lesquels ils crachent, et les diffament de tous les noms odieux de schismatiques et de sectaires.....

« Certainement, si c'est chose nécessaire que l'ignorance et la perversité soient nationales et universelles, ceux qui adhèrent à la sagesse et à la vérité, ne doivent pas être blâmés pour être en si petit nombre, que de passer pour une secte ou pour une faction. Mais, selon mon jugement, cette nation-là n'est pas malheureuse, en laquelle

ces vertus-là deviennent si puissantes et si bien unies, que de s'opposer et de résister à la rage et au torrent de cette débordée folie et superstition, dont le vulgaire est possédé et entraîné [1]..... »

Milton a fort bien vu que les défections qui allument sa bile provenaient de consciences tourmentées. Aussi parle-t-il avec un suprême dédain de « ces esprits impétueux et jamais édifiés, qui s'engagent en de grandes et dangereuses affaires; puis, sur un soudain saisissement et tournement de leur conscience, les abandonnent et trahissent honteusement au milieu de ce qui a été principalement entrepris pour l'amour d'eux. » Aussi ne fait-il pas en leur faveur des souhaits très-fraternels : « Que ces gens-là ne trouvent jamais un parlement fidèle qui s'expose pour eux; qu'ils ne trouvent aucun esprit noble qui les conduise et les retire de leur misère; qu'ils vivent et meurent dans leur condition servile et dans leur conscience maucœureuse (méticuleuse), si aucune instruction n'est capable de les affermir [2]. »

Ces citations montrent assez que l'état de la conscience publique a joué le rôle le plus important dans la restauration de 1660. On ne voit rien en France qui corresponde à de pareilles dispositions. Il suffit du bon sens lorsqu'il ne s'agit que de se raviser, et le ravisement suffit lorsqu'il ne s'agit que d'un meilleur ménagement de convenances ou d'intérêts; mais quand de violentes passions sont en jeu, on ne les ramène pas par le bon sens ; le repentir

[1] Voyez la préface de l'*Iconoclastes* (réponse à l'Icon Basilikè). Je me suis servi de la vieille traduction française imprimée à Londres, en 1652, par G. du Gard, imprimeur du Conseil d'Etat.

[2] *Iconoclastes*, page 447.

seul est efficace, ou bien la force, j'entends la force qui vient d'en haut, celle des événements et de l'inexorable nécessité.

M. Guizot me pardonnera-t-il de le comparer à un prédicateur? Ecoutons ces paroles qui ne ressemblent pas mal à un beau fragment de sermon.

« Peuples, partis ou individus, les hommes dans les grandes circonstances de leur destinée se trompent de deux façons diverses et également fatales. Tantôt indécis et découragés, ils s'abandonnent eux-mêmes, restent inactifs comme des spectateurs impuissants, et s'en remettent de tout leur sort à cette force inconnue que, selon leur foi ou leur impiété, ils appellent la Providence, la fatalité ou le hasard. Tantôt aveuglément confiants et étourdis, ils s'agitent selon les caprices de leur imagination ou de leur désir, croyant que tout leur est possible, et que rien ne les empêchera de réussir comme ils veulent et espèrent. Dieu ne tolère et ne laisse impunie ni l'une ni l'autre erreur. Il veut que les hommes prennent leur part dans la conduite de leurs propres affaires, et en acceptent le travail comme les chances, et en même temps il ne souffre pas que les hommes se figurent qu'ils disposeront à leur gré des événements, et que toutes choses se plieront à leurs intérêts ou à leurs fantaisies. Avec ceux qui ne veulent rien faire pour eux-mêmes, et qui attendent que Dieu seul les tire de peine, Dieu attend aussi et les laisse souffrir. A ceux dont la présomption se promet et tente tout ce qu'ils désirent, Dieu envoie des obstacles et des échecs qui les obligent à comprendre qu'il y a autour d'eux des forces, des droits, des intérêts autres que les leurs, et avec lesquels il faut compter et traiter. La bonne politique consiste à reconnaître d'avance ces nécessités naturelles qui, mé-

connues, deviendraient plus tard des leçons divines, et à y conformer de bonne grâce sa conduite. »

Voilà, sans contredit, de nobles paroles. Mais cela n'est-il pas trop politique, pour être vraiment religieux, et trop religieux, pour n'être que politique ? J'aime mieux, je l'avoue, ce rude et franc langage du P. de La Rue à ses auditeurs accablés comme lui des malheurs de la France, dans les dernières années de Louis XIV :

« Il n'y a qu'un remède, et nous négligeons d'y recourir. Plutôt que d'y penser, nous essayons tous les autres. En premier lieu, nous employons tous les moyens naturels, tous les efforts de l'industrie et de la puissance humaine, pour nous tirer des misères que nous souffrons. En second lieu, nous implorons par nos vœux et par nos prières tous les moyens surnaturels. Tout cela ne suffit pas, tous nos efforts sont vains, toutes nos prières sont vaines, sans la pénitence de nos péchés. Pourquoi? pour deux raisons sans réplique. Les voici :

« Premièrement : prétendre sortir de nos maux par nos propres efforts, sans la pénitence, c'est vouloir l'emporter à force ouverte contre la colère de Dieu. Nous n'y réussirons pas. Secondement : prétendre sortir de nos maux par nos prières, sans la pénitence, c'est vouloir séduire et tromper la miséricorde de Dieu. Nous n'y réussirons pas.

« En deux mots : nos péchés empêchent le succès de nos efforts et le succès de nos prières. Ce n'est donc qu'en sortant de nos péchés par une prompte pénitence que nous pouvons parvenir à la tranquillité publique aussi promptement que nous le désirons. Demandons à Dieu la grâce d'en être bien convaincus[1]. »

[1] Sermon sur la nécessité de la pénitence dans les maux publics. Carême, tome I.

Cela est à la fois religieux et d'une application morale et politique vraiment efficace. Qu'on ne s'y trompe pas en effet : on ne revient guère des égarements d'une volonté passionnée, quand on ne les regarde pas comme des péchés, et que la conscience n'en dit rien[1]. Mais la prédication du P. de La Rue ne serait pas de mise aujourd'hui. On ne croit plus au péché ni à la pénitence, ni, ce semble, à la vertu :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Si la France était capable d'un remords généreux, elle n'eût pas attendu si longtemps : elle en eût été saisie dès le 6 octobre. A la vue de cette monarchie pantelante, et traînée dans la fange, elle eût reculé de honte, elle eût condamné ses fureurs, elle eût écouté les voix prophétiques qui s'efforcèrent vainement de la désabuser.

« On a peur du monarque, s'écriait alors Montlosier ; on a peur de l'armée ; on a peur de toute espèce de pouvoir ; c'est-à-dire qu'on a peur de tout ce qui n'existe plus. Je ne sais pas si, dans le moment présent, de telles frayeurs peuvent être bien réelles ; mais je sais, du moins, qu'en s'exagérant sans cesse des périls imaginaires, c'est une excellente méthode pour exalter au plus haut degré les passions du peuple, et le faire arriver ainsi, de crime en crime, jusqu'au dernier de tous. Insensés ! vous vous croyez prudents, et vous n'êtes, comme les despotes, qu'obsédés de soupçons et de fureurs. Vous vous croyez forts, et vous ne voyez pas que vous n'êtes que violents, et que les hommes violents sont presque toujours lâches ! Vous vous croyez braves, et où sont les armées que vous

[1] *Qui non pœnitet insanabilis est.* Aristot. Eth. III.

avez renversées? Vous vous croyez sages, et où sont le bonheur et l'abondance que vous deviez répandre autour de vous? Vous vous croyez libres; ah! oui, vous l'êtes; mais vous l'êtes comme les tyrans, qui ont leur liberté et celle de tous.....

« Ah! si la démocratie à laquelle nous tendons était le seul asile de la liberté, et que nous pussions y arriver sans un crime, je serais le premier à vous la conseiller; et j'ai cette opinion du prince qui est encore à notre tête, que, s'il ne fallait que ce sacrifice au bonheur de son peuple, il le ferait; oui, il le ferait. Mais quand je considère votre luxe, votre corruption, vos arts, vos grandes villes, votre éloignement des mœurs antiques et patriarcales, et, plus que tout, vos vingt-quatre millions d'hommes; quand je considère que la liberté peut avoir autant d'énergie dans une monarchie que dans une république, lorsqu'elle est ménagée par une sage constitution; quand je considère, enfin, que ni vous ni moi ne sommes plus les maîtres du parti que nous avons à prendre, puisque nous avons fait un serment, puisque nous avons fait le serment solennel de maintenir de tout notre pouvoir une constitution dont un des articles porte expressément que « le pouvoir exécutif suprême réside exclusivement dans les mains du monarque; » dès lors, il n'est plus possible de délibérer: il faut absolument que nous ayons une monarchie, ou que tout ce qui existe encore de bons Français aille mourir avec moi sous ses ruines[1]. »

Mais personne, hormis les Vendéens, ne voulut résolûment sauver la monarchie, au risque de s'ensevelir sous

[1] Opinion de M. de Montlosier sur l'organisation du pouvoir exécutif, 1790.

ses ruines. Comment l'amour de la royauté, déjà presque éteint dans le dernier siècle, renaîtrait-il aujourd'hui? Et que serait la monarchie dans un pays où la royauté ne serait pas un objet d'amour ou, du moins, de respect? On l'a vu en février; on l'avait déjà vu en 1830.

« A l'ombre d'un grand nom, dit M. Guizot, la France s'est arrêtée. Mais une halte salutaire n'est pas le salut. Ce n'est pas assez que la France ne roule plus dans l'abîme, il faut que l'abîme se ferme et que la France se relève. Washington ou Monk: il lui faut l'un des deux pour se relever. Lequel des deux nous accordera la Providence? »

Un Monk peut se trouver; mais ce qu'on ne trouvera pas si aisément, c'est une base quelconque de la monarchie. Quant à un Washington, la terre de France n'a jamais rien produit de pareil.

En attendant, la société française reste en face « de la crainte quotidienne de périr; » et M. Guizot dit fort bien, ailleurs, que, « pour qu'un gouvernement se fonde, il faut qu'il la délivre de cette crainte, et lui ouvre les perspectives d'une vie tranquille et longue[1]. » Il ne s'agit que d'inventer le gouvernement qui aura ce rare privilége. Hélas! la France n'a que trop inventé en fait de gouvernement, et c'est pour cela qu'elle ne sait plus où en prendre un. Et cependant, dit-on, elle veut être gouvernée; elle ne veut plus de révolutions; elle ne demande que la stabilité! Ne serait-il pas plus exact de dire qu'elle veut ce qu'on lui fait vouloir, et que les gens qui la font vouloir ne veulent pas ce qui lui convient? Cela me paraît vrai du passé, et je crains qu'il n'en soit de

[1] Préface de la Vie de Washington.

même du présent et de l'avenir. Il faut qu'on sache que le pouvoir est une chose sérieuse, qu'il ne se déplace et ne se replace pas à volonté, comme une décoration d'opéra; qu'à chaque déplacement, il s'amoindrit, s'atténue, jusqu'à ce qu'enfin il ne se retrouve plus, et ne laisse à sa place que la force brutale. C'est la leçon que la France semble être destinée à donner au monde.

La réputation de M. Guizot comme historien ne saurait grandir, elle a atteint dès longtemps toute sa hauteur, et la Vie de Monk n'y ajoutera pas. C'est une belle étude, qui jetterait quelque éclat sur un autre nom, mais M. Guizot nous a donné mieux que des études. On doit lui savoir gré toutefois d'avoir cherché à éclairer le singulier problème que présentent le caractère et les actes de Georges Monk, de ce héros de guerre civile, doublé d'égoïsme et d'astuce, sorte d'Ulysse en bottes fortes, s'accommodant à merveille de vivre sous un masque, puisque les circonstances l'exigent; habile à profiter du présent sans engager l'avenir, ménageant son jeu pour un coup décisif, côtoyant tous les rivages sans jamais jeter l'ancre, jusqu'à ce qu'un port commode et sûr se montre en perspective; il s'y dirige alors, toujours prudemment, mais sans épargner ses voiles. Telle est l'idée qui me reste de Monk après la lecture de l'étude de M. Guizot. Etait-ce un royaliste? Oui, mais assurément d'une espèce bâtarde. Les faits me semblent prouver qu'il n'a jamais eu qu'une décision bien arrêtée, celle de se donner au parti qui aurait le dernier mot. On voit que cet homme aime avant tout les positions assurées; l'incertain, le précaire lui répugnent, il vise au solide. Son premier mérite fut de comprendre qu'après la mort de Cromwell la république n'était plus possible; mais ce mé-

rite-là il le partagea avec beaucoup de gens, l'on pourrait presque dire avec l'opinion publique. Le second qui lui est propre, c'est l'habileté de sa manœuvre, au milieu des difficultés de la situation qu'il surmonta avec un rare bonheur.

M. Guizot a publié, à la suite de son récit, soixante-onze dépêches ou fragments de dépêches, adressées en 1659 et 1660 au cardinal de Mazarin et à M. de Brienne, par M. de Bourdeaux, alors ambassadeur de France à Londres. J'extrais de cette correspondance quelques passages qui m'ont paru jeter du jour sur l'état des esprits et de l'opinion après la chute de Richard Cromwell.

6 novembre 1659.

La cabale des Millénaires prévaut dans l'armée d'Angleterre, parmi lesquels le sieur Lambert est fort décrié pour n'avoir point de religion ni apparence; en quoi seulement il diffère de la plupart d'entre eux; sa réputation ne laisse pas de le maintenir en crédit dans l'esprit du soldat et des plus honnêtes gens de l'armée: leur nombre étant le plus faible, sa position est assez douteuse, aussi bien que celle de la république, dont les forces sont divisées en deux partis; l'un des amis du parlement, et l'autre de ceux qui l'ont cassé [1]. Ces derniers sont encore bien différents dans leurs sentiments. Les Millénaires et Anabaptistes veulent un gouvernement tout particulier, et Fleetwood penche de leur côté; Lambert et sa faction se voyant perdus si l'autorité tombe entre les mains de ces

[1] On sait que Lambert et les officiers de l'armée déposèrent le parlement (le Rump) qu'ils avaient d'abord installé après la chute de Richard, et qui se réinstalla bientôt à l'aide de Monk.

sectaires, et n'ayant pas moins d'ambition qu'eux, tâchent de se rendre les maîtres..... Beaucoup s'imaginent que Lambert pourra bien enfin, s'il perd l'espérance de prévaloir, traiter avec le roi d'Angleterre ; d'autres croient que Monk n'est pas moins disposé à prendre ce parti [1] et que même, à moins d'être déjà entré dans quelque engagement, il ne se serait point si librement déclaré (en faveur du parlement), ni ne sortirait d'Ecosse; son éloignement avec les troupes donnant toute facilité à cette nation de se soulever. Ce sont des réflexions sur lesquelles il ne se doit pas prendre des mesures bien positives, et l'on peut seulement faire état que les dispositions demeurent très-favorables pour le retour de ce prince dans l'armée, dont les chefs sont les moins engagés contre le gouvernement monarchique, et que n'ayant eu aucune part en la mort du défunt roi, ils prendront plus facilement confiance aux promesses qui leur seront faites de la part de celui d'aujourd'hui.

15 décembre 1659.

Ceux qui souhaitent le roi sont pleins d'espérance, et n'oublient rien pour échauffer le peuple de Londres, d'ailleurs assez mal disposé par la ruine du commerce qu'ils attribuent aux désordres domestiques; ce n'est pas que les principaux habitants appréhendent le tumulte, et que cette crainte ne puisse les empêcher de suivre leur inclination,

[1] « Le roi a déjà entamé des ouvertures à Monk..... Il commencera aussi à faire sonder Lambert par un envoyé qu'il croit assez assuré de lui pouvoir faire les ouvertures, sans qu'elles soient jamais tournées à son préjudice. »

« 25 novembre 1659. »

(Lettre de l'abbé Montague au cardinal Mazarin.)

et qu'il n'y en ait aussi beaucoup d'entre eux fort contraires au retour du roi pour être en possession des biens confisqués.....

25 décembre 1659.

Le même peuple de Londres paraissait fort disposé au soulèvement, à quoi il est poussé par les royalistes, sous le nom desquels on peut comprendre une partie des Presbytériens, dont quelques ministres ont depuis peu ouvertement parlé, dans leurs prêches et prières, du roi d'Angleterre, et vraisemblablement si le maire de Londres n'avait été amateur de la paix, l'on aurait déjà vu ici quelques désordres. Le danger n'est pas passé, et il y a encore tout à craindre tant que les troupes sont désunies.

26 décembre 1659.

Les plus considérés des royalistes sont demeurés d'accord que c'était entièrement ruiner leurs affaires que de faire appréhender le retour du roi d'Angleterre avec des forces étrangères, les partis qui sont maintenant en armes n'étant point encore si aigris les uns contre les autres, que la moindre apparence de retour de ce prince ne les réunît; la plupart même de ceux qui le souhaitent ne le veulent point voir en état d'exercer une autorité absolue, mais plutôt nécessité de leur accorder toutes les conditions qu'ils désireront. Cette capitulation ne peut être faite que par un parlement libre ; aussi est-ce le but des Presbytériens, et généralement de toute la noblesse, qui se confiant que, si les suffrages de ce corps ne sont point violentés, ils rétabliront la monarchie, et que tant la ville de Londres que tout le peuple d'Angleterre s'armeraient pour empêcher l'armée d'en user avec le parlement comme par le passé...

Bien que présentement le nom du roi ne soit dans les déclarations de Monk et des autres mécontents que pour exprimer une entière aliénation de ses intérêts; il n'a point néanmoins encore eu tant de sujet d'espérer, la confusion présente faisant souhaiter la monarchie à ceux qui l'ont détruite, et étant d'ailleurs assez à présumer que si l'aigreur augmente entre les chefs de l'armée, quelques-uns d'entre eux seront forcés de chercher leur salut dans ce parti...

29 décembre 1659.

Il me paraît une grande cabale des seigneurs et principaux presbytériens; leur dessein est d'engager le conseil de ville, malgré le maire de Londres, à demander le Long-Parlement, mais avec tous les membres qui en furent exclus devant la mort du roi, se confiant qu'il rappellera celui-ci aux conditions que le défunt accorda dans l'île de Wight. Ils avaient cru que le peuple prendrait les armes la nuit précédente, et par toutes sortes de voies ils tâchent de le soulever. J'ai d'ailleurs eu conversation avec l'un des plus proches parents du général Fleetwood, après lui avoir donné de grandes assurances que Sa Majesté, quelque bruit contraire qui courût, n'avait pris aucun engagement en faveur du roi d'Angleterre, ni ne songeait à l'assister de ses troupes, et qu'elle ne se mêlerait point des divisions domestiques de cette nature que pour les apaiser, si son entremise était recherchée. Il me fit une grande exagération de l'état présent des affaires, me représentant Monk déjà engagé avec le roi, ou fort disposé à prendre ce parti, la ville de Londres mal affectionnée, quoique les principaux bourgeois professent vouloir maintenir la paix, et le général des officiers incapable de prendre aucune ré-

solution; il passa même jusques à me laisser entendre que, si son parent et ceux de son parti pouvaient trouver sûreté dans un accommodement avec le roi, ils ne se refuseraient pas, mais que la proposition en était trop dangereuse, et que la seule défiance porterait beaucoup d'autres officiers principaux à prendre le devant pour faire des conditions plus avantageuses.

5 janvier 1660.

Je suis persuadé que si les suffrages du peuple étaient suivis, les projets des royalistes réussiraient. Mais il est à douter que, n'y ayant aujourd'hui nulle autorité établie et redoutée, le gros bourgeois qui est demeuré paisible dans un temps plus favorable, veuille s'engager dans une guerre dont le succès serait mauvais si l'armée demeure unie.....

8 janvier 1660.

..... Londres et le pays ne sont pas plus affectionnés au parlement qu'à l'armée...

Il paraît toujours une grande disposition dans le conseil de bourgeoisie à insister sur l'entrée des membres exclus l'année 1648. Quoique la requête qui devait être présentée au parlement ait été supprimée, ce n'a été que pour ne les pas reconnaître (les membres du parlement); et au lieu de lui faire adresse, un exprès a été dépêché à Monk pour le convier, au nom de la ville, de défendre la même cause...

15 janvier 1660.

Je sais que ces jours il s'est fait force assemblées des plus considérables seigneurs et presbytériens, et qu'ils ne parlaient que des conditions sous lesquelles le roi serait

rappelé, se flattant que les partis ne pouvaient plus se réconcilier, que le plus faible serait contraint de se joindre avec eux, et que les peuples ayant si grande disposition à rentrer sous le gouvernement monarchique, le parlement ne serait pas capable de l'empêcher.....

2 février 1660.

Le général Monk n'étant point encore arrivé, et sa conduite continuant d'entretenir les espérances de tous les partis, les commissaires du parlement partirent, dès le commencement de la semaine passée pour lui porter les civilités et la gratification qui lui a été ordonnée. Londres, peu de jours après suivit cet exemple, et lui députa trois bourgeois pour le congratuler sur son voyage. Les membres exclus du parlement lui ont aussi envoyé un d'entre eux. La noblesse du pays où il passe ne manque pas de lui rendre tous honneurs. Les villes le reçoivent au son de leurs cloches, et les peuples lui portent leurs plaintes. Il en use avec tout le monde avec grande civilité, ne découvre ses sentiments à personne, et dans le moment qu'il met en charge des personnes suspectes au parlement, il s'assure de leur fidélité. Les lettres que l'on a reçues aujourd'hui sont encore en ces termes ; elles ne le font attendre que sur la fin de la semaine avec son corps d'armée de quatre mille hommes de pied, en quatre régiments, et trois de cavalerie d'environ seize cents hommes, le reste étant retourné en Ecosse. Ces forces ne seraient pas capables de changer le gouvernement si elles n'étaient secondées de la ville de Londres, dont le conseil persiste à ne point reconnaître le parlement, et à désirer que les membres exclus soient admis, ou qu'un autre soit appelé. La ville d'Exeter, des plus considérables d'Angleterre, avec la province dont elle

est chef, se sont déclarées du même sentiment, et ont même envoyé par un député leur requête à l'orateur du parlement. D'autres provinces en ont usé avec encore plus de mépris, s'adressant au maire de Londres ; et il y a une générale disposition à empêcher que le gouvernement n'affermisse son autorité ; aussi professe-t-il de n'avoir pas le dessein de se perpétuer, mais de donner une parfaite république, dont la conduite sera laissée aux parlements successifs, et ces derniers jours, il s'est travaillé à dresser une déclaration qui désabuse le peuple des impressions que l'on lui a données pour le rendre favorable au retour du roi....

Il y a des gens qui veulent qu'une grande partie des membres du parlement soient bien disposés pour le roi, qu'ils entretiennent la désobéissance dans la ville, et n'attendent pour se déclarer que Monk, qu'ils croient devoir être touché par le désir de toute la nation, les grands avantages qui lui seront proposés, le peu d'intelligence et de solidité qui paraît dans le présent régime, ses jalousies, et la fortune de tous les généraux qui l'ont servi ; mais quoique toutes ces considérations soient puissantes, il se peut néanmoins douter qu'elles fassent grande impression sur un esprit entier, qui se pique de grande sincérité et fermeté, d'ailleurs républicain, et dont la conduite dans le domestique ne promet rien de grand...... »

Il suffit de ce petit nombre d'extraits pour faire voir que le mouvement de la restauration était déjà singulièrement avancé dans les esprits, et que le flot montait de moment en moment, lorsque Monk se décida à marcher sur Londres.

Evidemment le principe révolutionnaire était épuisé en Angleterre bien avant 1660 ; il ne subsistait plus que chez des sectaires méprisés ; Royalistes et Presbytériens, les deux grands partis du patriotisme anglais, s'étaient unis dans une commune réprobation des faits de 1648 et 1649. Cromwell seul avait pu prolonger la république en la transformant en gouvernement militaire. Après lui la restauration était inévitable ; elle se serait faite tôt ou tard, même en depit de Monk ; et Monk lui-même en avait la conviction, lorsqu'il refusa de monter à la place de Cromwell que l'armée lui offrait. Son ambition se tut devant son bon sens, dont il ne donna jamais une plus grande preuve que dans cette occasion.

F. R.

MACHIAVEL,

MONTESQUIEU ET ROUSSEAU,

PAR

JACOB VENEDEY.

(MACHIAVEL, MONTESQUIEU UND ROUSSEAU.)

Berlin, 1850; 2 vol. in-8°.

(Second article [1].)

II

MONTESQUIEU.

Les mêmes questions abordées par Machiavel se retrouvent dans l'*Esprit des lois*, traitées d'une manière plus large et envisagées de plus haut. Montesquieu, suivant la tendance de son époque, embrasse l'ensemble du sujet sans se laisser arrêter par sa vaste étendue. Il ne recule ni devant les difficultés d'un semblable travail, ni devant les recherches immenses qu'il exige. Ce n'est pas l'esprit de parti qui l'anime, aucun intérêt personnel ne dirige sa plume, il ne se met point à l'œuvre avec l'intention préconçue de faire prévaloir un système. La seule hardiesse de son plan le séduit et lui fait entreprendre l'histoire et l'analyse comparée des institutions sociales de tous les peuples et de tous les temps. Pour bien apprécier le mérite de l'*Esprit des lois*, il faut se reporter au temps où Montesquieu écrivait, et songer qu'il était en France le

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahier de novembre 1850, page 379.

premier qui osât soumettre au jugement de la raison les principes des gouvernements et les bases sur lesquelles reposent les législations diverses. Tout était nouveau dans ce travail, où l'on trouve, à côté d'erreurs inséparables d'un pareil essai, des aperçus empreints d'une haute intelligence et des considérations qui n'ont pas cessé d'être vraies, malgré les progrès qu'a faits depuis la science politique. Montesquieu développe avec une admirable lucidité les principes qui doivent diriger la législation pénale et la maintenir constamment en harmonie avec l'état des mœurs et la marche des idées. Il expose d'une manière précise et claire l'esprit des institutions anglaises qui étaient alors peu connues, mal jugées, et qui n'avaient pas encore produit les beaux résultats dont elles renfermaient le germe. Il sait, sans s'écarter de la prudente retenue que lui imposait le régime de son époque, caractériser les vrais éléments d'une liberté sage et féconde, signaler les dangers de la démocratie et les écueils contre lesquels le plus souvent elle se brise. Mais c'est surtout au point de vue historique que le livre de Montesquieu apparaît comme un chef-d'œuvre. On y trouve un magnifique tableau de la succession des lois et des formes politiques chez les différents peuples depuis les temps les plus anciens; une étude profonde du passé, dans laquelle l'auteur, au lieu de chercher à édifier de vaines théories, explique les lois comme des faits et sait habilement signaler leurs traits distinctifs, en tirer des inductions ingénieuses sur les causes qui ont déterminé les tendances particulières de chaque législation. Il se trompe plus d'une fois sans doute dans cette difficile étude, et avance bien des hypothèses hasardées; mais il stimule ainsi le zèle de l'investigation, il éveille l'intelligence et féconde la pensée.

L'une de ses principales erreurs est d'attribuer au climat une influence exagérée sur les lois et les institutions. M. Venedey la relève et signale avec esprit les conséquences absurdes auxquelles conduit cette doctrine. Il fait ressortir également un autre défaut plus général, c'est que l'*Esprit des lois* manque de méthode, et offre dans son ensemble le même vague qui se trouve dans son titre : l'auteur semble s'être mis en route sans bien savoir où il voulait aller, il s'égare, il erre à l'aventure, et il rappelle un peu les alchimistes qui, en cherchant la pierre philosophale, trouvèrent la chimie. Cette critique est juste, Montesquieu avait entrepris son œuvre sans aucune vue systématique, et c'est par l'étude seule que se forme sa conviction, que se fixent ses idées au sujet du meilleur gouvernement. La république avait probablement ses sympathies, mais il ne la conçoit que fondée sur la vertu, et la vertu est ce qu'il y a de plus rare dans les annales des peuples déroulées devant ses yeux ; il est donc forcé de reconnaître que la forme républicaine, quelque excellente qu'elle soit en théorie, ne peut pas être considérée d'une manière absolue comme ce qu'il y a de meilleur dans l'application. La démocratie a des inconvénients qui n'échappent pas à sa perspicacité ; il montre comment elle devient le pire despotisme lorsque manquent dans le peuple certaines conditions, qui malheureusement sont presque impossibles dans l'état actuel de la civilisation. L'exemple des petites républiques de l'antiquité ne l'aveugle pas sur ce point ; il sait que les causes de leur ruine subsistent aujourd'hui plus puissantes que jamais, et qu'il y en a d'autres encore qui n'existaient pas de leur temps. Ce n'est donc pas la démocratie républicaine qu'il veut mettre à la place

du despotisme, car il craindrait d'avoir seulement changé le nom et gardé la chose. Le peuple ne lui paraît pas offrir maintenant plus de garanties de moralité que le monarque, et pour lui c'est dans cette moralité que se trouve le principe essentiel d'un bon gouvernement. « Il y a, pense-t-il, peu de lois qui ne soient bonnes, lorsque l'Etat n'a point perdu ses principes, et comme disait Epicure en parlant des richesses : « Ce n'est point la liqueur qui est corrom-« pue, c'est le vase. »

En conséquence, n'ayant à sa disposition que des éléments plus ou moins corrompus, il estime que le mieux est de chercher à les neutraliser les uns par les autres au moyen d'institutions sagement combinées, de manière à restreindre autant que possible leur action malfaisante. C'est ainsi qu'il est conduit à la monarchie constitutionnelle.

M. Venedey n'admet pas que l'esprit de Montesquieu ait suivi cette marche qui semble pourtant bien naturelle et logique. Il préfère lui supposer un engouement extrême pour la constitution de l'Angleterre. Le démocrate allemand professe un grand mépris pour la monarchie constitutionnelle. On voit qu'il la redoute encore plus que l'autre, parce qu'elle aurait l'inconvénient d'ouvrir la porte aux réformes par des voies non-révolutionnaires. Il reconnaît bien que l'Angleterre jouit d'une somme de liberté considérable. Mais il prétend que le principe monarchique y est tout à fait étranger, que c'est au contraire la toute-puissance du parlement qui en est la cause unique, et que tout le reste n'est que rouages inutiles dont la république n'a pas besoin pour produire les mêmes résultats et de plus admirables encore. D'ailleurs il conteste que le système anglais soit applicable à d'autres pays. Aux idées de Mon-

tesquieu il oppose l'expérience de notre époque. Les essais de monarchie constitutionnelle ont échoué en France, en Italie, en Allemagne. Il ajoute même qu'ils n'ont eu d'autre effet que de rétablir un despotisme plus détestable que celui auquel ils succédaient.

« Don Miguel et Louis-Philippe, dit-il, ont eu exacte-
« ment les mêmes vues gouvernementales, ils ne diffèrent
« que par les moyens employés pour faire triompher leur
« politique personnelle. Don Miguel s'appuyait sur la ter-
« reur, Louis-Philippe sur la vanité et la corruption des
« hommes. Le résultat final de la monarchie constitution-
« nelle a été partout l'absolutisme, soit comme en Espagne,
« en Portugal et à Naples entre les mains d'un rejeton
« d'anciennes familles royales, soit comme en France entre
« celles d'un Napoléon ou d'un général africain. »

Que M. Venedey trouve peu sage de prétendre adapter la constitution anglaise à tous les peuples, nous le comprenons, et nous sommes assez de son avis. Mais qu'il vienne accuser le régime constitutionnel des fautes de ceux qui l'ont tué, c'est raisonner d'une singulière façon. Quant à Louis-Philippe d'abord, quelques reproches qu'on puisse justement lui adresser, il est presque absurde d'en vouloir faire un despote, surtout lorsqu'on discute avec Montesquieu pour qui ce terme avait un tout autre sens, et auquel le régime de la France sous le règne de ce prince aurait paru certainement très-désirable. Il est étrange aussi de voir un révolutionnaire de notre époque se plaindre de l'absolutisme du général Cavaignac et de Louis-Napoléon. Eh! mais, pourrait-on lui dire, n'êtes-vous pas un de ceux qui leur ont frayé la carrière du pouvoir, et qu'ont-ils fait jusqu'à présent, sinon d'user de ce pouvoir que vous leur avez donné pour réprimer le désordre et combattre l'anar-

chie. Et si la monarchie constitutionnelle a été renversée à Paris, ébranlée à Naples, à Madrid, à Lisbonne, n'est-ce pas grâce aux efforts de ces hommes dont l'idée fixe est d'établir partout la république, sans s'inquiéter qu'elle soit conciliable ou non avec le passé, les habitudes, les mœurs et le caractère des peuples auxquels ils veulent l'imposer?

M. Venedey traite la modération et l'impartialité de Montesquieu plus rudement que le servilisme de Machiavel. Il ne lui pardonne pas d'avoir mis à nu les misères de la démocratie, et cependant l'expérience est là pour prouver qu'il ne les a pas exagérées; nous en avons fait l'épreuve, nous savons que la souveraineté du peuple et le suffrage universel sont des fictions législatives de l'espèce la plus décevante et la plus dangereuse, qui, dans l'état actuel de l'industrie, avec les progrès croissants du prolétariat, risquent d'aboutir au socialisme. Montesquieu n'avait donc pas si grand tort de chercher les moyens de maintenir l'équilibre entre les diverses forces de l'Etat et d'éviter les résultats auxquels conduisent toujours les tendances extrêmes et les principes absolus de quelque nature qu'ils soient.

De pareils tempéraments sont nécessaires dans la république ainsi que dans la monarchie; M. Venedey ne saurait le nier, car il veut un gouvernement libre, où l'essor individuel soit aussi complet que possible. Il ne se soucie pas plus que nous de plier la tête sous le niveau communiste, et nous allons le voir combattre dans le *Contrat social* de J.-J. Rousseau tous les paradoxes qui, de près ou de loin, se rattachent aux théories du socialisme.

III

ROUSSEAU.

« Jean-Jacques Rousseau le précurseur, le prophète de « l'époque nouvelle, fut pendant la moitié de sa vie *un « vagabond*.... La régénération de l'Europe qui commen- « çait avec lui s'opéra dans sa personne même comme dans « un type modèle. »

Cette phrase caractérise assez bien à la fois Rousseau et l'esprit révolutionnaire auquel il a prêté l'appui de son génie. Le vagabondage, produit par l'amour de la renommée, le goût des aventures et une forte dose de vanité, constitue en effet le point de départ de la plupart de ces régénérateurs de la société qui, depuis un demi-siècle, ont entrepris de changer la face du monde. Seulement pour un grand nombre, le point de l'arrivée s'est trouvé le même que celui du départ, et ils n'ont su imiter de Rousseau que la première moitié de sa vie.

Ce n'est peut-être pas tout à fait là le sens que M. Venedey a voulu donner à ses paroles, mais c'est celui qui nous frappe, et nous craignons fort que la régénération de l'Europe ne soit ni plus réelle, ni plus satisfaisante que celle de Rousseau. Encore celui-ci avait-il pour excuse les défauts de son éducation, les tendances de son temps, les misères de sa constitution maladive, et enfin l'essor de son génie, qui, malgré ses errements, s'éleva parfois à une grande hauteur. Le philosophe genevois eut le mérite de résister au torrent du matérialisme et de l'incrédulité railleuse de son siècle; il nous paraît juste de lui en tenir compte. Mais les habitudes vagabondes, surtout lorsqu'elles envahissent la pensée, sont un des plus grands obstacles

à la régénération morale. Tous les chevaliers errants de la démagogie nous en ont fourni la preuve d'une manière assez évidente. Après avoir employé des années à prêcher la vertu sans la pratiquer, à déclamer contre les vices et la corruption qui asservissaient le pauvre peuple, quand ils sont enfin arrivés au pouvoir, la dilapidation des finances, le pillage des places et des honneurs ont été les premiers résultats de leur triomphe. Partout les gouvernements provisoires se sont signalés par le dévergondage le plus scandaleux; on aurait bien de la peine à citer un seul exemple de véritable probité républicaine parmi ces héros révolutionnaires si prodigues de belles paroles et de protestations éloquentes. Rousseau valait certainement beaucoup mieux qu'eux, même à cet égard; son austérité farouche ne se démentit jamais, et s'il remua des idées dangereuses, des passions funestes, ce ne fut pas dans le but de faire son chemin. Aussi nous ne blâmons point M. Venedey de la sympathie profonde qu'il éprouve pour son existence tourmentée et malheureuse. C'est un sentiment dont on ne peut guère se défendre en voyant ce puissant génie aux prises avec tant de misères infimes qui eurent sur sa destinée une influence malheureusement trop réelle. Lancé dès sa jeunesse hors de la bonne route, il ne put parvenir à y rentrer, il demeura jusqu'au bout le type de l'homme déclassé, type dont les mauvaises copies abondent aujourd'hui. Sans doute il faut faire la part des causes indépendantes de sa volonté. Rousseau aurait eu besoin d'énergie et de protection; or l'une et l'autre lui manquèrent, sa santé débile le jeta de bonne heure dans l'hypocondrie, et, à la place de directions bienveillantes, de sages conseils, d'encouragements salutaires, il n'eut d'abord autour de lui que les décevantes illusions et les tristes exemples d'une société

corrompue ; lorsqu'il rencontra de vrais amis, c'était trop tard, il n'y croyait déjà plus. On a donc bien raison de plaindre ce nouveau Prométhée, non pas enchaîné sur le sommet d'une montagne comme le ravisseur de la foudre de Jupiter, mais embourbé dans la vase d'un marais dont les vapeurs malfaisantes minent ses forces et troublent parfois sa noble intelligence. En effet, au sortir de la Régence, le dix-huitième siècle était un bourbier, et tous les écrivains de cette époque furent plus ou moins infectés de ses miasmes impurs. Rousseau en souffrit plus que les autres, parce qu'il y avait chez lui un élément spiritualiste qui ne se rencontre guère dans l'école voltairienne.

Pauvre Jean-Jacques ! comme dit M. Venedey. Son cœur prétend aimer l'humanité tout entière, et il ne rencontre qu'indifférence, égoïsme ou perfidie, et lui-même ne sait pas trouver d'autre moyen de prouver son amour pour ses semblables que de se retirer dans la solitude, afin de ne pas voir leur ingratitude, leur injustice et leur méchanceté.

Pauvre Jean-Jacques ! Il rêve les vertus de l'âge d'or, le bonheur que procurent les affections douces et pures, et il cède sans résistance à la corruption du siècle, et il se laisse enchaîner dans des liens ignobles qu'il portera durant toute sa vie, comme le galérien traîne son boulet.

Pauvre Jean-Jacques ! Son esprit se révolte contre le milieu qui l'entoure ; il s'élève dans une sphère plus haute, il aspire au culte du beau moral ; et ses efforts généreux, ses pensées les plus fécondes n'excitent que le sourire railleur du doute, tandis que l'on applaudit la hardiesse de ses paradoxes, le trompeur éclat de ses sophismes.

Assurément il est malheureux, il a droit à notre sympathie : la critique la plus sévère pour ses doctrines peut

s'allier à une respectueuse compassion pour sa personne. Cependant, il ne faut pas oublier non plus qu'il poussa jusqu'à l'excès l'un des défauts du caractère national de sa petite patrie. Son orgueil intraitable fut la principale source des peines qu'il eut à souffrir. De là découlèrent aussi les erreurs de son génie. Il n'admettait pas que sa raison put faire fausse route; les fréquentes contradictions qui se trouvent dans ses écrits nous montrent qu'il s'abandonnait toujours à l'impression du moment, et qu'en général la recherche de la vérité le préoccupait moins que le désir de faire preuve de puissance et d'habileté dans une joute intellectuelle.

M. Venedey ne fait pas du tout ressortir ce côté du caractère de Rousseau. Dans son enthousiasme, il s'attache au contraire à le peindre comme un cœur humble et doux, se livrant sans défiance à toutes les tromperies du monde, aimant les hommes malgré les froissements qu'il en reçoit, et n'ayant en vue d'autre but que la recherche de leur bonheur, auquel il se sacrifie en victime expiatoire. C'est une exagération assez singulière; il suffit de lire quelques pages des *Confessions* pour se convaincre que Rousseau était possédé du démon de l'orgueil, qui fit le tourment de sa vie d'autant plus que son humeur farouche et son tempérament faible, ne lui permettaient ni d'en goûter du moins les jouissances, ni de se mettre au-dessus des atteintes du découragement.

Il est bien vrai que les déceptions les plus cruelles ne lui furent pas épargnées. On prit peine, dans son entourage, à l'aigrir de plus en plus, à heurter son ombrageuse susceptibilité, à le rendre soupçonneux et misanthrope. M. Venedey donne à cet égard des détails curieux, et il en tire habilement parti pour soutenir sa thèse. Mais nous ne le

suivrons pas dans cette intéressante biographie, non plus que dans son analyse fort remarquable des divers ouvrages de Rousseau. Cela nous entraînerait trop loin du sujet de notre article, pour lequel il convient de se borner à l'examen du *Contrat social*.

M. Venedey débute par caractériser en vrai démocrate l'influence prodigieuse de ce livre. « Trente ans plus tard, dit-il, l'œuvre du pauvre heimathlos renversa le trône de la famille royale la plus puissante. » Et pourtant cela ne l'empêche pas d'en faire une critique très-judicieuse. Dès le premier principe que pose Rousseau, il l'arrête, et montre quelle grave erreur c'est de prétendre que l'ordre social ne vient point de la nature, qu'il est fondé sur des conventions. L'ordre social, au contraire, a ses racines dans la nature même de l'homme. « Les liens de la famille, ceux de la race, ceux entre le seigneur et le serf, entre le maître et les serviteurs, ceux de la commune, ceux de l'Etat, et par conséquent le grand lien de l'humanité, reposent tous sur une base naturelle, semblent naître instinctivement des besoins des hommes. »

Par cette seule objection, tout le *Contrat social* est à peu près renversé, car Rousseau partant d'un principe faux, ne peut guère avancer que d'erreur en erreur. Et d'abord si l'instinct social n'est pas naturel à l'homme, pourquoi prétendre que la société doit reposer sur un contrat, plutôt que sur la nécessité, sur la faim, la ruse ou la force. Un contrat suppose au moins deux parties, si même il n'en faut pas une troisième, la loi qui en garantit l'observation. Or ici nous n'en voyons qu'une seule, l'humanité; il n'y a donc pas eu de contrat possible.

Rousseau trouve la plus ancienne forme sociale dans la famille, mais il soutient que celle-ci ne dure que jusqu'au

moment où les fils n'ont plus besoin du père ; là cesse le devoir de l'obéissance, et la famille n'existe plus qu'à l'aide d'une convention légale. C'est encore une grande erreur, car la nature a donné, chez l'homme, une tout autre importance à ce lien, qui sanctifié par le développement moral dont il est la première cause, fait naître des sentiments bien plus féconds et plus durables que ne peuvent l'être des intérêts uniquement matériels. Le père a bientôt besoin du fils pour l'aider et le soutenir, comme le fils avait eu d'abord besoin du père ; ils sont réciproquement nécessaires l'un à l'autre, et cette nécessité devient d'autant plus impérieuse que la société dans laquelle ils vivent atteint un plus haut degré de civilisation. « Le doigt de Dieu, la loi de la nature, dit M. Venedey, se manifestent ici avec une évidence aussi complète que possible. »

Le but de Rousseau était de chercher si, dans l'ordre civil, il peut y avoir quelque règle d'administration légitime et sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être. « Je tâcherai, dit-il, d'allier toujours dans cette recherche ce que le droit permet avec ce que l'intérêt prescrit, afin que la justice et l'utilité ne se trouvent point divisées. »

Mais l'idée du droit l'entraine, le préoccupe exclusivement, et lui fait perdre de vue les faits, ou du moins le porte à croire qu'ils peuvent être changés en modifiant la convention volontaire qui constitue à ses yeux le seul fondement de l'ordre social. Pour lui, l'expérience du passé n'a de valeur que comme preuve des vices de ce contrat, dont une judicieuse réforme doit amener sans nul doute la régénération de l'espèce humaine. Il fait ainsi de la doctrine en opposition continuelle avec les données de la pratique, et ne s'aperçoit point qu'il risque fort de tourner à l'utopie.

Ce défaut n'échappe pas à M. Venedey qui, pour l'atténuer, nous dit que le *Contrat social* est une prophétie dont l'accomplissement n'aura lieu que dans les temps à venir. Mais quant à ce qui concerne l'histoire des siècles antérieurs, il ne peut absolument pas en admettre les vues qui lui paraissent autant d'erreurs capitales. Ainsi, le droit du plus fort, que Rousseau combat comme une monstrueuse injustice, est un fait que toutes les théories du monde ne sauraient détruire. Dans les sociétés barbares, c'est la force matérielle qui domine, dans les sociétés civilisées, c'est la force intellectuelle ou morale. Toujours et partout, le droit de la force : force du corps, tant que les hommes sont encore sans culture, force de l'esprit dès que celui-ci commence à se développer.

Il est vrai que le droit du plus fort a pour corollaire le devoir de soutenir et protéger le faible ; c'est là ce qui le justifie et le limite. Mais on le retrouve à tous les degrés de civilisation, il sert de base à toutes les relations des hommes entre eux, la supériorité n'a pas d'autre origine, et c'est précisément dans cette inégalité des forces que gît le principe de l'harmonie sociale. M. Venedey en fait sortir l'établissement de l'esclavage antique dans lequel il voit une forme protectrice destinée à préserver les peuples vaincus d'une entière destruction. Il rejette donc les idées fondamentales du *Contrat social*, et semble ainsi condamner l'œuvre de Rousseau comme une théorie tout à fait imaginaire, que les faits démentent, et qui ne s'appuie que sur une hypothèse complétement fausse. Mais dès que Rousseau entreprend l'exposition du système démocratique, M. Venedey, oubliant son point de départ, n'a plus guère que des éloges pour des vues qu'il croit destinées à faire le bonheur de l'humanité. C'est une inconséquence assez étrange, car nous sommes encore bien éloignés de la per-

fection du développement moral et intellectuel qu'il faudrait avoir atteinte, pour que tous les hommes fussent également aptes à discerner le bien du mal, et le juste de l'injuste. Or, si le droit de la force est la base nécessaire de toutes les relations sociales, n'est-il pas évident que dans l'état actuel des choses la souveraineté du peuple et le suffrage universel ne peuvent conduire qu'à faire triompher la supériorité du nombre, c'est-à-dire la force matérielle et la brutale violence? M. Venedey en a lui-même le sentiment, car il recule devant les résultats du principe absolu, il n'admet pas que le pouvoir soit exercé directement par le peuple, il veut la républiqne représentative. Il combat aussi avec vigueur les tendances socialistes auxquelles la démocratie, telle que la conçoit Rousseau, mène inévitablement.

Voilà donc le *Contrat social* ébranlé dans ses conclusions autant que dans ses préliminaires, et pourtant c'est cet édifice, privé à la fois de base et de faîte que notre démocrate nous donne pour l'image du régime social de l'avenir.

Comment M. Venedey espère-t-il que ce code tronqué par lui puisse avoir quelque succès? Le *Contrat social* a dû précisément sa grande autorité au caractère tranchant et absolu de ses doctrines. Quoique Rousseau ait lui-même dit que, pour réaliser le gouvernement démocratique, il faudrait un peuple de dieux, on s'est épris d'un engouement général pour cette utopie. Mais si vous lui enlevez ce cachet qui séduit les imaginations, et impose aux esprits, il perd tout son prestige. Prêcher la démocratie représentative, au nom du promoteur de la démocratie pure, c'est tomber dans une contradiction flagrante. Autant vaudrait prendre le nom de Montesquieu pour autorité à l'appui de la monarchie absolue.

M. Venedey eût beaucoup mieux fait d'exposer simplement son propre système, qui, à en juger par les idées qu'il émet sur diverses questions importantes, pourrait fournir un sujet de discussion utile et féconde. En effet, le but qu'il assigne à la démocratie est, non point d'ériger les caprices de la multitude en lois souveraines, mais de confier le pouvoir aux plus dignes, aux meilleurs, à la véritable aristocratie, celle des vertus et des talents. L'absence du sentiment moral, l'oubli des principes éternels qui doivent dominer au-dessus de toute forme sociale, lui paraissent être les causes de la perturbation profonde à laquelle la nation française est en proie, et tout en reconnaissant les éminents services qu'elle a rendus à la civilisation, il supplie ses compatriotes de ne pas suivre ses errements, de profiter plutôt des leçons salutaires que renferme son exemple, et d'éviter avec sagesse les écueils sur lesquels elle a déjà tant de fois échoué.

« Les Français, dit-il, sont nos frères aînés dans l'histoire de l'Europe. Ils ont reçu l'héritage des Romains, et comme tels, ils avaient depuis près d'un millier d'années devancé le peuple allemand..... Il est naturel que nous cherchions à apprendre d'eux; mais c'est une œuvre de singe que de vouloir, comme quelques-uns, les imiter dans tout ce qu'ils ont fait. Cette tendance apparait au travers de notre histoire comme une triste altération du génie national allemand. Depuis la guerre de trente ans, on a vu cette mode étrangère dominer partout, dans la littérature, dans l'art, dans la science, dans la politique.....

« Les classes inférieures, elles-mêmes, en ont été infectées. Le terrorisme français et le socialisme français envahissent le peuple allemand. »

Il demande donc que le patriotisme allemand, que le libéralisme allemand se mettent à l'œuvre pour réagir contre un envahissement si funeste, qu'ils travaillent à épurer les doctrines démocratiques en les faisant passer dans le divin creuset du devoir.

Certes, ce sont là d'excellents conseils auxquels nous nous associons volontiers, mais nous regrettons d'autant plus que M. Venedey n'ait pas jugé à propos d'exposer les moyens qu'il croit efficaces pour accomplir une œuvre pareille. Son travail est incomplet : il nous montre la solution désirable, et il ne nous dit point comment elle est possible. Bien plus, entre les trois publicistes dont il analyse les systèmes, il donne la préférence à Rousseau qui, par ses sophismes habiles, et son éloquence entraînante, a précisément contribué surtout à enfanter les erreurs et les excès qu'il réprouve.

Joël Cherbuliez.

DEUX ANNÉES

CHEZ UNE FAMILLE LEVANTINE

ET

AVENTURES DANS LE DÉSERT DE LIBYE,

Par BAYLE SAINT-JOHN.

(Second article[1].)

Lorsque j'avais accepté l'offre de Sitt Madoula de venir habiter sa maison, je ne considérais encore sa fille Wardy que comme une jolie enfant ; mes notions européennes ne me laissaient pas même admettre la probabilité d'un sentiment inspiré ou ressenti par une fillette de quinze ans à peine ; et, quelque séduisants que fussent d'ailleurs les charmes de la belle Wardy, je ne songeais pas à la traiter autrement que comme la compagne de jeux de sa petite cousine Henneneh. En Orient, bien que les femmes soient précoces quant au développement physique, elles ne le sont pas plus que les nôtres pour ce qui concerne les facultés morales ou intellectuelles : parmi celles que j'ai été à portée de connaître, plusieurs avaient été femmes et mères avant l'âge de seize ans, mais elles n'en faisaient pas moins preuve d'un enfantillage dont j'étais quelquefois surpris. Une, entre autres, jeune musulmane mariée deux fois et deux fois divorcée, se montrait encore aussi déraisonnable dans ses goûts qu'elle avait pu l'être avant de quitter le toit paternel, et le seul progrès que lui eût fait faire l'expérience de la vie, consistait en une sorte de développement factice auquel la raison n'avait point de part.

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, cahier de novembre 1850, page 342.

Sitt Madoula, cependant, ne pouvait ni comprendre ni apprécier ma manière de voir sur ce point; d'ailleurs, elle devait agir conformément aux usages de son pays et, par conséquent, elle ne me laissait jamais seul avec sa jolie nièce......... Je dois à la vérité de convenir qu'en ceci la bonne dame faisait preuve de sagesse. Le danger, s'il y en avait, ne prenait nullement sa source dans mon imagination, mais bien au contraire dans ma sécurité. Ne regardant Wardy que comme une jolie enfant, sans conséquence, je m'amusais à babiller avec elle, et je m'abandonnais innocemment au plaisir d'entendre la langue arabe prononcée par sa charmante bouche. Quelquefois, après le dîner, pendant que je fumais ma pipe à demi couché sur le divan, Sitt Madoula venait travailler près de moi: Wardy, assise à mes pieds sur une natte, cousait aussi, ou prétendait coudre, en nous écoutant causer; mais elle faisait des points longs comme le doigt, ses joues s'animaient, ses yeux se tournaient fréquemment de mon côté, et quelques soupirs à demi contenus s'échappaient de sa poitrine.

Wardy était certainement l'une des plus belles filles du pays. A peine le cédait-elle en attraits à la célèbre Mlle Dehan, si admirée dans Alexandrie; elle lui était même supérieure, selon moi, à quelques égards: sa taille plus élevée avait plus d'élégance; sa bouche surtout, d'une rare perfection, avait une expression enchanteresse. Du reste, pas la moindre culture intellectuelle: Wardy n'avait appris ni à lire ni à écrire, et elle savait tout au plus parler; c'est-à-dire qu'elle pouvait s'exprimer sur les choses usuelles de la vie ou donner cours, de temps à autre, à quelque sentiment trop vif pour qu'il lui fût possible de le renfermer dans son cœur. D'un autre côté, la jeune fille, malgré son ignorance, connaissait assez bien les usages

de son pays, et par le moyen du domestique Hanna qui était, je crois, un peu amoureux d'elle, elle savait ce que l'avidité des siens tramait contre son avenir. Née à Damas, orpheline à six ans d'un père mort insolvable, recueillie et élevée par sa tante Sitt Madoula, Wardy avait vécu dès lors éloignée de sa propre famille : toutefois, le moment était venu où cette même famille commençait à s'occuper d'elle, et où, selon les mœurs levantines, l'on bâtissait sur sa beauté des plans ambitieux. Quelques démarches avaient eu lieu déjà avant la mort du vieux Faragh pour attirer la jeune fille hors de son asile; mais, soit à cause de l'influence exercée par ce dernier, soit reconnaissance de la part de Wardy pour les soins dont elle était l'objet, ces tentatives n'avaient eu aucun résultat. Néanmoins, la jeune personne ne pouvait se dissimuler qu'elles se renouvelleraient tôt ou tard, et que sa tante, devenue veuve, n'aurait plus guère le moyen de s'y opposer. Le sort le plus probable réservé à la charmante Wardy était donc celui des trois quarts des femmes levantines; c'est-à-dire un mariage avec quelque riche vieillard, auquel ses parents la *vendraient*, sans consulter ses goûts, ni s'embarrasser de ses répugnances.

La délicatesse, la réserve et la modestie de langage que nous sommes habitués en Europe à rencontrer chez les femmes, même chez celles des classes les plus humbles, sont choses inconnues en Orient. Un étranger, un Anglais surtout, a d'abord de la peine à supporter cette manière d'être; cependant, après quelques mois de séjour au sein de la société levantine, il commence à n'en être plus frappé... Je me trouvais un jour dans le salon de mon hôtesse pendant qu'elle y recevait la visite d'une jeune et jolie femme de sa connaissance. Celle-ci, mariée à un homme qui aurait pu être son grand-père, se mit à nous

raconter, sans nous faire grâce du moindre détail, les divers genres de supplices que lui imposait depuis plusieurs années une union si mal assortie. En Europe, un aveu de cette nature, fait par une femme belle, jeune, coquettement vêtue, aurait pu être considéré comme une provocation; mais en Egypte, conclure ainsi pourrait être fort injuste. Je pris donc part à l'entretien de l'air le plus sérieux du monde; et après avoir comparé entre eux les systèmes matrimoniaux de plusieurs contrées, je finis par prédire à la plaignante la mort prochaine de son époux suivie d'un heureux veuvage... *Inshallah!* Plaise au Ciel! fut la réponse faite à ma prophétie, réponse que je n'eus garde de relever, comme on peut le croire. Puis, la jolie victime poursuivit, pendant la durée de plusieurs pipes, la conversation commencée, et j'entendis sortir de sa bouche une série d'observations et d'aveux si étranges que peu d'Européens, à ce que je pense, se sont trouvés à portée d'en entendre de pareils!..........

Mais revenons à Wardy... Un jeune homme dans une position aisée habitait sous le même toit qu'elle; il lui montrait une politesse amicale, témoignait le désir de se rendre familières, soit la langue, soit les habitudes arabes; elle le voyait traité par sa tante avec une affection presque maternelle : n'était-il pas naturel que la jeune fille, belle et charmante comme je l'ai décrite, abordât l'idée de trouver en lui un époux; d'échapper par ce moyen au sort assez triste qu'elle savait lui être réservé? Peu à peu Wardy mit en œuvre tous les petits moyens qui s'offraient à elle de se rapprocher de moi. Pendant les repas, ses beaux yeux ne quittaient pas les miens. Elle aidait le domestique à arranger ma chambre et garnissait elle-même de fleurs les cadres des tableaux et des miroirs. Quand j'étais occupé à écrire, elle se tenait collée derrière la porte, et je ne

pouvais pas me tourner de ce côté sans l'entendre m'offrir une pipe ou me dire avec douceur : « *Malak, ya Singuân?* » Que désirez-vous, ô saint John!..... Un tel état de choses devenait réellement dangereux, et il y eut deux semaines où mon stoïcisme fut mis à une rude épreuve. Un jour, quelques-uns de mes livres ayant disparu de ma chambre furent retrouvés dans celle de la jeune fille; alors, je rassemblai tout mon courage, et saisissant ce prétexte, je la fis gronder par sa tante. Un coup d'œil de tendre reproche fut mon seul châtiment; un barbare en eût été touché, or je n'étais pas un barbare! Sans entrer davantage dans le détail d'un innocent manége qui est de tous les temps et de tous les pays, qu'il me soit permis de dire que Sterne, placé dans une circonstance à peu près pareille, ne fut pas plus glorieux du triomphe qu'il avait remporté sur lui-même que je ne le fus du mien un jour où, après avoir reconduit la belle Wardy auprès de sa tante, je sortis de la maison en courant et m'en allai passer la journée dans les bazars!.......... Je rentrai le plus tard possible. En traversant la cour, j'entendis Wardy qui m'appelait : elle ajouta d'un ton plaisant l'épithète de « *mon fiancé.* » J'évitai de répondre et fus m'enfermer dans ma chambre..... Je venais de voir la charmante fille pour la dernière fois! Le jour même se tenait une assemblée de famille où fut décidé son sort. Ayant plusieurs lettres à écrire pour l'Europe, je ne ressortis de chez moi que le soir : en entrant au salon, j'y trouvai la pauvre Sitt Madoula assise sur le plancher, échevelée et en pleurs. Elle me conta que le plan formé par les oncles de la jeune fille, de la lui arracher, venait de recevoir son exécution; on avait négocié la pauvre petite à un riche et vieux marchand de Beyrout, qui avait déjà expédié deux femmes et n'avait plus une dent dans la bouche. En vain, la Sitt s'était for-

tement opposée à la chose; en vain Wardy s'était barricadée chez elle; on l'avait moitié gagnée par des promesses, moitié enlevée de force et emmenée hors de la maison. Je consolai de mon mieux ma bonne hôtesse, mais j'espère que mes lecteurs auront quelque indulgence pour moi, si je leur confesse que la page de mon journal écrite le lendemain de ce jour renferme cette seule phrase: « *Depuis le départ de Wardy, la maison me semble un désert!* » . . . .

Les jeunes filles levantines sont, comme on vient de le voir, fort peu consultées quand il s'agit du choix d'un époux; on peut même dire que l'autorité exercée sur elles dans cette occasion n'est pas moins arbitraire que celle des musulmans. La nature, néanmoins, ne perd jamais entièrement ses droits: de temps à autre, un mariage d'inclination, un mariage vraiment heureux, tel que celui de la charmante petite Barbara dont j'ai parlé, vient rompre la triste monotonie de l'histoire du lien conjugal en Orient. Ces exemples sont bien rares toutefois; et, pour ma part, je n'ai pu en rencontrer aucun autre que celui que je signale ici. Du reste, les femmes se marient presque toujours si jeunes en Egypte, qu'il serait difficile d'attendre d'elles une appréciation raisonnable du fiancé qu'on leur présente; l'autorité des parents n'est même pas toujours nécessaire pour les décider: la promesse de riches présents, la perspective d'une vie molle et oisive, obtiennent trop facilement le même résultat. Mais ce qui fait l'inconvénient majeur de ces sortes d'unions, c'est l'immense disparité d'âge entre les époux. Seize ans d'un côté, soixante ans de l'autre, ne sont point considérés ici comme disproportionnés. Cette abominable coutume est certainement la principale cause de l'immoralité des femmes levantines; leurs maris ne sauraient avoir en elles la moin-

dre confiance; ils sont obligés de les garder à vue. Ajoutons que, dans bien des cas, ils se conduisent eux-mêmes de manière à provoquer l'infidélité; car un grand nombre entretiennent chez eux des esclaves noires dont ils font leurs maîtresses.

. . . .

Mes lecteurs voudront bien, de ce moment, me considérer comme faisant partie d'une famille levantine *pur sang*, fixée au sein de la vieille ville d'Alexandrie et en ayant conservé toutes les habitudes. Je m'étais étudié, dès mon entrée dans la maison, à ne déranger aucun de ses usages, pas même ceux du département culinaire, mais je dois dire à l'honneur de mon excellente hôtesse que, pendant tout le temps que je passai sous son toit, le seul reproche que j'eusse à lui faire, était de me servir journellement trois fois plus de nourriture que je n'en pouvais consommer. En vain me plaignais-je de cet excès, Sitt Madoula aurait cru violer envers moi les lois de l'hospitalité, si elle n'avait placé sur ma table douze côtelettes de mouton pour une seule que je devais consommer. Je m'avisai un jour de lui dire, qu'en été, la vue de gros plats de viande m'ôtait l'appétit, elle y substitua aussitôt des légumes variés, des artichauds, des choux-fleurs, la moelle de certains végétaux; le tout accompagné de montagnes de riz. Avec la meilleure volonté du monde, il m'était impossible de faire honneur à tant de vivres; alors la bonne Sitt allait et venait de la cuisine à la chambre, d'un air inquiet et chagrin, puis elle finissait par m'adresser d'obligeants reproches. « Que se passait-il donc? Quelque chagrin m'ôtait-il l'appétit, ou sa cuisine n'était-elle pas à mon gré? Je n'avais qu'à dire, qu'à demander. Elle était prête à prendre un cuisinier européen, à se former par ses leçons, afin de me traiter suivant mes goûts, etc., etc.

Faire entendre raison à la bonne dame était chose impossible, mais il était impossible aussi de se fâcher contre elle. Je me soumis donc en apparence et, à l'aide du chat de la maison et de ceux du voisinage que j'appelais à la curée, je réussissais à faire disparaître une portion raisonnable des mets que l'on me servait. De temps à autre, j'invitais à souper quelques Européens de ma connaissance qui se montraient curieux de voir un intérieur levantin. La première fois, je m'avisai de dire que j'entendais payer ce surcroît de dépense, mais cette offre fut reçue avec une telle indignation que je n'essayai pas de la renouveler. Quoi! s'écria Sitt Madoula, moitié en arabe, moitié en italien : « Vos amis ne sont-ils pas mes amis? ma maison n'est-elle pas la vôtre? Pensez-vous être encore à l'hôtel? » etc.

Dans les occasions dont je viens de parler, s'il m'arrivait de prévenir d'avance mon hôtesse, la table du souper ne manquait pas de se couvrir d'une profusion inouïe de plats, et la Sitt paraissait jouir avec délices de cette occasion de déployer son savoir. Après le repas elle entrait au salon toute gracieuse, toute souriante, pour jouir un moment, disait-elle, de la société européenne; puis, quand elle avait distribué du café, des pipes, et dit à chacun quelques parcles polies, elle se retirait. Iskender essayait parfois de veiller avec nous et de se rendre agréable, mais des bâillements mal dissimulés nous montraient tôt ou tard que l'habitude de se coucher de bonne heure avait plus d'empire sur lui que notre conversation. D'ailleurs, après l'avoir laissé quelques moments avec nous, sa mère ne manquait pas de l'appeler doucement d'abord, puis d'un ton plus impératif pour peu qu'il tardât d'obéir. Sitt Madoula l'attendait..... pourquoi? Pour le mettre au lit! Oui! ce jeune homme, maître d'une boutique, ce marchand considéré dans le bazar, habitué à traiter journellement des affaires

importantes, ne se mettait jamais au lit sans être déshabillé par sa mère, et soigneusement couvert, *cotté*, dorloté par ses soins!.... Pourtant, il faut le dire, vu l'assiduité constante d'Iskender à son commerce, l'heure où il se mettait au lit était la seule dont la mère et le fils pussent disposer pour s'entretenir de leurs intérêts et discuter les affaires du ménage. Peu à peu je me fis à une habitude qui m'avait d'abord choqué, et je venais souvent moi-même assister au petit coucher de mon hôte. Selon la coutume presque générale du pays, Iskender se mettait au lit tout habillé avec ses caleçons de drap, sa veste, son châle et son tarbouch. Il y a en Egypte une foule de gens qui se déshabillent tout au plus une fois dans l'espace de quelques mois. . . . .

. . . .

Sitt Madoula était en général d'une prudence exemplaire; elle sortait rarement, et quand il lui arrivait de quitter le logis, elle ne manquait pas d'enfermer les jeunes filles sous la garde des deux domestiques hommes : aucun étranger n'était reçu en son absence et je me retirais dans mon appartement séparé, comme je l'ai dit, du principal corps de bâtiment. Une fois tous les quinze jours la Sitt se rendait au bain, et chaque dimanche matin elle allait entendre la messe.

En Orient, les visites des femmes entre elles se font avec un certain degré de cérémonie. Le matin, de bonne heure, un domestique vient annoncer que si l'on peut recevoir sa maîtresse, c'est-à-dire s'il ne doit se trouver au logis aucun homme étranger, elle s'y présentera dans la journée. La réponse étant favorable, la visiteuse fait aussitôt une toilette élégante, qu'elle a soin de cacher pour traverser les rues sous un voile blanc, accompagné d'une robe ou plutôt d'une espèce de sac en soie lilas, couleur de rose ou vert qui descend jusqu'à la cheville, et d'un

manteau volant de taffetas noir. Le grand art de porter le *habara* ou mante, consiste non-seulement à en tenir les bords aussi ouverts que possible, de manière à laisser voir le voile brodé et la robe de satin qu'il recouvre, mais encore à y engouffrer le vent et à lui donner l'apparence d'un ballon gonflé. Un groupe de femmes ainsi vêtues, chaussées de larges bottes jaunes et voguant de conserve le long d'une rue ou d'une place, offre un curieux spectacle.

Selon l'usage de la contrée, quand mon hôtesse recevait des visites de femmes, j'étais censé ne devoir point paraître, cependant il m'arrivait presque toujours de me soustraire à la règle, du consentement des belles visitantes elles-mêmes; car, en vraies filles d'Eve, elles brûlaient de faire connaissance avec la bête curieuse, avec l'hérétique franc. J'ai vu de cette manière autant de ce genre de société que je le désirais, mais j'avoue qu'une fois le plaisir de la nouveauté passé, j'y ai trouvé peu d'agrément. Le personnel de ces petites réunions était toujours le même; une ou deux jeunes femmes couvertes de bijoux, accompagnées quelquefois par la belle-mère de l'une d'elles, et dans tous les cas par quelque personne d'âge, destinée à leur servir de duègne. En général, le mari s'arrange pour conserver chez lui sa propre mère comme chaperon de la jeune femme qu'il épouse, car il ne saurait considérer cette dernière, pendant bien des années, que comme un jouet incapable de veiller aux intérêts de sa maison.

Le cérémonial observé au logis quand mon hôtesse recevait des visites, consistait à servir une quantité considérable de pipes et de café, auxquels on joignit du sorbet dès que le terme du deuil fut expiré. Dans ces occasions, les formes de la plus minutieuse politesse sont prodiguées des deux parts; elles s'allient même aux entretiens les

plus familiers. La maîtresse du logis affecte de remplir à l'égard de ses hôtes le rôle d'une servante empressée, à quoi ceux-ci s'opposent en termes civils consacrés par l'usage. Quelquefois une des jeunes visiteuses obtient la permission de remplir les pipes et d'offrir le café. Dans ce cas, elle doit baiser la main de chacun de ceux auxquels elle présente une tasse.

La croyance au *mauvais œil* contribue à donner un tour particulier aux conversations qui ont lieu pendant ces sortes de visites. Parler d'un membre absent de la famille sans ajouter à son nom les mots *Ims-ullah* « au nom de Dieu », serait considéré comme une inconvenance choquante : *Ims-ullah Iskender*, *Ims-ullah Henneneh*, *Ims-ullah Barbara* revenaient sans cesse dans l'entretien. Un jour que mon hôtesse recevait la visite d'une de ses amies dont le fils était mort à l'âge d'homme, cette dame voyant venir Iskender de la fenêtre s'écria : Voici Iskender, sans ajouter le *ims-ullah* de rigueur. Sitt Madoula fronça le sourcil en jetant sur la dame un regard d'indignation, puis aussitôt que celle-ci fut partie, mon hôtesse courut chercher l'encensoir, y brûla des herbes aromatiques avec de l'encens, et le promena plus de cent fois autour d'Iskender en faisant le signe de la croix et récitant une fervente prière. De temps à autre, la Sitt accomplissait les mêmes cérémonies autour de chacun de nos lits, afin de nous mettre à couvert pendant la nuit des attaques du *mauvais œil*.

Il est assez rare que les femmes musulmanes viennent en visite dans les maisons des chrétiens, tandis que le cas contraire se présente fréquemment; toutefois le harem de Mustafa, riche marchand arabe du voisinage, faisait demander de temps à autre à mon hôtesse si elle pourrait recevoir sa visite : ce harem se composait de deux jeunes

femmes et de leur duègne. J'étais très-curieux, comme on peut le penser, d'assister à l'une de ces visites, mais Sitt Madoula, tout en me promettant son aide à ce sujet, me laissait peu d'espoir. Un jour, cependant, les trois dames musulmanes l'ayant fait prévenir qu'elles viendraient passer une partie de la journée chez elle, mon hôtesse trouva le moyen de leur faire agréer ma présence. L'esclave noir qui les accompagnait fut d'abord régalé d'une pipe et d'une tasse de café, après quoi il descendit dans la cour, où il garda la porte d'entrée avec la plus scrupuleuse exactitude, sans se douter qu'une porte intérieure me permettait de passer de mon appartement dans le reste de la maison. Le secret ainsi assuré, Sitt Madoula proposa à ses visiteuses de me permettre de leur offrir mon hommage; les deux jeunes femmes y consentirent sans difficulté, mais la duègne s'y opposa avec force. Néanmoins, la description de certains mouchoirs de soie que j'avais apportés d'Europe et que je consentirais peut-être à vendre si l'on m'en témoignait le désir, commença d'ébranler la résistance de la vieille dame. Mon hôtesse sut profiter adroitement de cette disposition; elle insinua à la duègne que la couleur d'un de ces mouchoirs lui siérait à merveille, et fit si bien qu'elle obtint enfin la permission désirée. Au moment où je parus dans le salon, il y eut une démonstration générale de voiles baissés et de petits cris jouant l'effroi; mais cela ne dura qu'un instant, et le calme s'étant rétabli, la vieille duègne s'empressa de mettre sur le tapis le chapitre des mouchoirs. Je fis mon présent, qui fut accepté sans le moindre scrupule, et je reçus en échange l'autorisation de causer avec ces dames aussi longtemps que cela me serait agréable.

Le costume des deux jeunes épouses de Mustafa aurait paru d'une indécence choquante en Europe. Aux yeux des

personnes qui ont habité les climats chauds, il n'était que piquant et gracieux. On était au milieu de l'été, les jeunes dames comptaient prolonger leur visite jusqu'au soir, en conséquence elles s'étaient mises à l'aise ; c'est-à-dire qu'elles avaient ôté leurs châles et ne conservaient pour tout vêtement qu'un caleçon et une petite veste courte et collante, mais entre deux il y avait une solution de continuité qui permettait à l'œil d'étudier leurs formes pleines de souplesse à travers la chemise de gaze. Comme elle s'aperçurent de l'attention avec laquelle j'observais leur toilette, l'une d'elles me demanda naïvement et sans le moindre embarras si je trouvais leur peau trop brune pour être belle. Les femmes de l'Orient attachent une haute importance à avoir la peau blanche, et leurs prétentions sur ce point sont favorisées par la vie oisive et sédentaire qu'elles mènent. En général elles m'ont paru assez blanches, mais leur teint uniforme et dépourvu de coloris ne saurait être comparé à celui des femmes d'Europe : elles ont la pâleur des statues sans en avoir les contours classiques et réguliers.

Notre conversation roula, comme on peut le croire, dans un cercle d'idées assez restreint ; les jeunes dames étaient extrêmement curieuses de connaître la condition des femmes européennes ; elles me firent à ce sujet une foule de questions auxquelles je répondis en me mettant le plus possible à leur portée. L'une d'elles était jolie et paraissait se croire une beauté ; elle essaya de me faire quelques agaceries, mais la sage duègne la rappela aussitôt à l'ordre, et Sitt Madoula lui adressa une réprimande des plus sévères. Du reste, ces deux jeunes musulmanes me parurent passablement sottes et, ce qui va sans dire, de la plus profonde ignorance. . . . .

. . . .

J'ai fait plusieurs fois allusion à la présence d'esclaves dans la maison que j'habitais; quelques détails sur ce sujet me paraissent nécessaires pour compléter le tableau que je trace d'un intérieur levantin. En Orient, une famille, soit mahométane, soit chrétienne, se considérerait comme mal pourvue si elle ne tenait à son service quelque domestique *acheté*, homme ou femme, n'importe, sur lequel roule le gros ouvrage de la maison, les messages et le soin de servir à table. Sitt Madoula avait ordinairement deux négresses, dont l'une appelée Zara lui appartenait depuis plusieurs années : le costume de ces deux filles était fort simple, souvent même misérable, parce qu'on ne les occupait qu'aux soins les plus grossiers du ménage, mais dans d'autres maisons où leur service est d'une nature plus relevée, les jeunes négresses sont quelquefois vêtues avec assez d'élégance.

L'esclave Zara appartenait à une race connue dans le pays pour sa stupidité; son visage, d'une affreuse laideur, avait pourtant l'expression de la bonté, mais son corps était difforme et sa voix ressemblait au cri d'un oiseau. La plupart du temps elle obéissait comme une machine, cependant il lui arrivait quelquefois de faire preuve d'un invincible entêtement. Dans ces occasions, Sitt Madoula se fâchait et parlait tout haut de faire venir quelqu'un pour battre l'esclave rebelle, mais elle s'en tenait là, et je ne la vis jamais donner suite à sa menace. Deux ou trois jours se passaient ordinairement ainsi, après quoi Zara rentrait dans son habitude d'obéissance passive. Une seule fois je vis cette pauvre créature faire preuve d'une sorte de spontanéité de sentiment et d'action, c'était pendant le tremblement de terre qui eut lieu à Alexandrie le matin du 7 août 1847. La première secousse dura près d'une minute, et menaçait de renverser la maison. Comme je sor-

tais en hâte sur la galerie, mes oreilles furent frappées par un éclat de bruyante joie, c'était Zara qui battait des mains en levant les yeux et criant; l'instant d'après elle se mit à faire la culbute le long de la cour avec tous les signes de la plus vive satisfaction. En vain Madoula lui criait de prendre Henneneh et de la porter dans la rue, la négresse ne paraissait pas l'entendre et elle ne rentra dans son état naturel qu'après que la terre eût cessé de trembler. J'essayai alors de la questionner sur la cause de sa joie, mais quoiqu'elle se montrât d'ordinaire très-disposée à babiller, je ne pus jamais tirer d'elle d'autre réponse à ma question qu'un rire sourd et des sons inarticulés.

Les natifs du pays ont seuls le droit légal de posséder des esclaves, néanmoins, à l'exception des Anglais et des familles françaises les plus respectables, presque tous les résidents étrangers enfreignent la loi sans scrupule. Un grand nombre de Maltais ont chez eux des esclaves noires, les unes comme nourrices, d'autres comme servantes, d'autres aussi comme concubines, et tous les Levantins, quels que soient les consuls dont ils relèvent, se conduisent à cet égard de la même manière. Il n'est pas d'usage, toutefois, d'aller soi-même à l'emplette dans les *Wallâlahs* qui sont les endroits où l'on tient les esclaves destinés à être vendus. Il arrive bien de temps à autre que deux ou trois jolies négresses sont amenées dans un bazar et mises à l'enchère, mais ce cas est plutôt une exception, et quand un chef de famille désire faire l'achat d'une esclave, il s'adresse ordinairement au jellabi, ou marchand, qui lui en envoie un certain nombre à choisir.

Au commencement de mon séjour chez Sitt Madoula, je la trouvai un matin qui attendait avec impatience le retour d'Hanna, qu'elle avait envoyé au Wallâlah le plus

proche, avec ordre de lui amener quelques négresses. Pendant que nous causions et que la bonne dame me racontait l'histoire abrégée de toutes les esclaves qu'elle avait possédées en sa vie, histoire qu'elle entrelardait d'anecdotes scandaleuses, si caractéristiques que je regrette de ne pouvoir les faire connaître à mes lecteurs, la voix du jellabi se fit entendre et un troupeau de jeunes femmes noires, à peine vêtues, se présenta dans le salon. Le marchand ne monta point avec elles, il resta dans la cour à fumer sa pipe, à portée de répondre aux questions qui pourraient lui être faites. Un coup d'œil suffit à Sitt Madoula pour distinguer celles des esclaves entre lesquelles elle devrait choisir, et elle renvoya aussitôt les autres. Je lui demandai d'après quelles règles elle venait de les juger.

— Toutes celles que j'ai congédiées, me répondit-elle, ont déjà vécu dans d'autres familles; je l'ai reconnu tout de suite à leur manière de se tenir, quoiqu'on ait eu soin de les vêtir comme autant de bêtes sauvages sortant des bois. Ce sont sans doute des esclaves vicieuses, revendues au Caire par leurs maîtres et expédiées ici.

Après cette explication, Sitt Madoula se tournant brusquement vers le groupe des négresses qui se tenaient comme amoncelées dans un coin de la chambre, ordonna d'un ton impérieux à la plus jeune de s'avancer, accompagnant cette injonction de paroles insultantes pour la race noire. L'expression de haine et de rage qui fit briller comme d'un éclair flamboyant le regard de la jeune africaine est une chose impossible à décrire; dès ce moment je la considérai avec une profonde pitié; il était évident que ni les mauvais traitements, ni les souffrances d'un long voyage à travers le désert, n'avaient pu dompter son caractère ou le rendre insensible à l'injure. Une semblable découverte aurait fait tomber mon choix sur elle si j'avais

été l'acheteur, mais mon hôtesse n'en jugea pas ainsi, elle renvoya bien vite la négresse auprès de ses compagnes, et elle s'applaudit hautement de sa perspicacité, en observant l'air de hauteur et le geste de princesse détrônée avec lequel la jeune esclave se drapa dans ses guenilles pour regagner le coin de la chambre.

— Avance ici, enfant du démon, dit alors la Sitt à une jeune fille qui considérait d'un œil inquiet et craintif la scène que je viens de décrire. La négresse s'approcha, ou plutôt elle rampa jusqu'à nous, les regards fixés sur ceux de Sitt Madoula, tandis que cette dernière, bonne femme au fond du cœur, m'exprimait en mauvais italien le regret qu'elle éprouvait de se voir forcée à montrer une dureté qui n'était pas dans son caractère. Un long interrogatoire suivit, dans le détail duquel je n'entrerai point. Qu'il me suffise de dire que tous les vices imaginables auxquels un esclave peut être enclin furent passés en revue, et cela avec des particularités telles que je ne savais où porter mes regards pendant cette délicate énumération. La jeune fille écoutait et répondait avec douceur ; elle paraissait ignorante mais douée d'un bon naturel. La Sitt, toutefois, était trop prudente pour se fier aux apparences ; elle résolut d'employer un des petits expédients qui lui avaient servi dans d'autres occasions pour sonder les profondeurs cachées du cœur humain.

—Donnes-moi ta main, Zarifeh, dit-elle à l'esclave, puis, après m'avoir considéré quelques secondes d'un air inquiet, elle prit entre les siennes la main petite et effilée que lui présentait la jeune fille, et elle cracha dessus ! Je tressaillis en laissant échapper une exclamation. « *Stato tranquillo* ! » me dit tout bas Madoula, « soyez tranquille, c'est l'usage. » Eh bien Zarifeh ! comme appelle-t-on cela dans ton pays ?

La pauvre esclave paraissait émue, mais si elle éprouvait quelque ressentiment, elle eut assez d'empire sur elle-même pour le renfermer dans son cœur ; après un instant de silence, elle répondit avec une douceur vraiment angélique : « O Madame ! je sais le nom de la chose en arabe ! »

Sitt Madoula rougit jusqu'à la racine des cheveux ; l'innocent reproche de la jeune négresse venait de frapper juste. Laissant retomber la main de l'esclave, elle lui dit : « Tu es une bonne fille, Zarifeh, et je t'achèterai. » Puis se tournant de mon côté, elle ajouta d'un air de confusion : « O Franc ! tu sais bien que je la traiterai avec bonté. Toute autre, à ma place, l'aurait frappée sur la bouche du revers de sa pantoufle, mais je ne suis ni méchante ni cruelle. Voyons maintenant, que je parle au jellabi. »

Une discussion des plus bruyantes, assaisonnée des deux parts par les épithètes les plus expressives, commença alors entre mon hôtesse appuyée sur le rebord de la galerie, et le marchand assis au-dessous. Elle dura une demi-heure pour le moins avant que les deux interlocuteurs parvinssent à établir les bases d'un traité ; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'à mesure qu'ils se rapprochaient leur altercation devenait plus vive, jusqu'à ce qu'enfin, lorsqu'ils ne différaient plus que sur la bagatelle de quelques piastres, le marché se rompit et recommença cinq à six fois. Il finit pourtant par se conclure, et la jeune négresse devint la propriété de Sitt Madoula, moyennant 1350 piastres, soit environ 350 francs ; sous réserve de ne livrer cette somme qu'au bout de quelques jours, et si, pendant cet intervalle, on n'avait découvert dans la nouvelle esclave aucun vice caché. En général, les esclaves noirs, soit hommes, soit femmes, se vendent de 250 à 500 francs, selon leur mérite ; cependant les Abyssi-

niennes, quand elles sont jeunes et belles, se paient jusqu'à 1000 et même 1200 francs.

. . . .

J'aurais manqué mon but, si les détails dans lesquels je suis entré jusqu'ici n'étaient pas de nature à donner à mes lecteurs une idée favorable de mon hôtesse. Sitt Madoula avait ses imperfections, sans doute, mais elles étaient rachetées par les bonnes qualités les plus attachantes : les deux années que je passai dans sa maison s'écoulèrent sans qu'il s'élevât entre nous le moindre dissentiment sérieux, et, bien que mes goûts, quelquefois même mes principes, fussent souvent contrariés par sa conversation ou sa conduite, elle n'en devint pas moins pour moi l'objet d'une affection presque filiale. Les notions de moralité de Sitt Madoula se ressentaient sans aucun doute des mœurs relâchées de ceux qui l'entouraient; cependant, s'il lui arrivait parfois de s'éloigner de la ligne directe, c'était par indulgence pour autrui beaucoup plus que pour elle-même. Sa propre conduite, à trente-six ans, libre de ses actions et ayant encore tout ce qu'il faut pour plaire, était irréprochable; aussi se permettait-elle rarement de critiquer celle des autres : en général, elle se montrait indulgente, trouvait des excuses dans l'âge, dans les tentations, prévoyait le danger et le tournait au lieu de le combattre, de deux maux choisissait le moindre, et pratiquait avec Iskender quelques-unes des maximes les plus controversées de Jean-Jacques Rousseau.

Il était un point, toutefois, sur lequel Madoula demeurait inflexible : quelque indépendant que fût son caractère, elle ne permettait pas que l'on heurtât en rien l'opinion publique; aussi, malgré le désir qu'elle avait de m'obliger en me procurant le spectacle des danseuses du pays, elle était bien résolue à ce que la chose eût lieu chez elle, non

ailleurs, et elle réussit à nous faire attendre pour cela l'expiration de son année de deuil. Ce moment arrivé, elle consentit à nous donner une soirée levantine dont les *Awalims* ou *Almées* devaient faire les principaux frais.

Dès que ce point fut résolu, nous commençâmes à discuter la question épineuse des invitations à faire. Il ne s'agissait de rien moins que d'opérer pendant quelques heures le mélange, considéré comme impossible, de la société européenne avec la société orientale; car je réclamais instamment la permission d'amener quelques-uns de mes amis, pour lesquels ce serait une occasion, peut-être unique, d'assister à ce genre de spectacle. Après bien des pourparlers, nous décidâmes que les membres les moins indulgents de la réunion ne seraient point informés d'avance qu'ils devaient se trouver avec des hérétiques : une fois entrés, s'ils consentaient à se montrer traitables, tant mieux; s'ils prenaient le parti de se retirer, tant mieux encore. On fit les dispositions nécessaires pour que les femmes invitées pussent jouir du spectacle sans être vues des hommes, et même sans que l'on pût soupçonner leur présence.

La chose la plus difficile, toutefois, était de se procurer des danseuses. Peu auparavant, la police du pacha avait dirigé contre cette sorte de femmes des poursuites assez sévères, et celles que l'on aurait pu convaincre d'avoir employé leur art à exciter l'imagination des infidèles pouvaient s'attendre à quelque punition rigoureuse. De temps à autre, une crise de moralité de la part du chef de l'État, venait changer pour quelques semaines les habitudes licencieuses de sa capitale, et nous nous trouvions être au plus fort d'un de ces accès. Fransis, le neveu de mon hôtesse, qui s'était chargé de cette partie essentielle de la fête, fut infatigable dans ses recherches, et il finit pourtant

par arriver à ses fins. Kalah, femme juive, l'une des premières chanteuses et des plus hardies danseuses d'Alexandrie, consentit à nous donner une représentation ; elle s'engageait même à amener avec elle une compagne, de sorte que rien ne s'opposa plus à l'exécution de notre plan.

La soirée devait avoir lieu dans ma chambre à coucher, soit parce que cette pièce était la seule qui offrît assez d'espace, soit parce qu'elle n'avait aucune ouverture sur la rue : on ôta le lit, on plaça à l'un des bouts des divans pour les spectateurs, et à l'autre un tapis et des coussins pour les danseuses. Fransis, aidé d'un jeune Levantin de ses amis, devait avoir pour rôle d'exciter et d'encourager les deux pauvres femmes qui consentaient à se mettre hors d'elles-mêmes pour nous amuser; car, il est juste d'en faire la remarque, la meilleure portion de ces misérables créatures conserve, au sein même de sa dégradation, quelques idées de décorum, de modestie, et elles n'oseraient pas, sans y être provoquées, se livrer à toute l'excentricité de la danse arabe.

Kalah était une grande femme d'environ trente ans, d'une apparence athlétique, et qui conservait encore quelques restes de beauté. Son corps était bien fait, sa voix mélodieuse avait surtout un charme irrésistible; de manière qu'à la fin de la soirée, le dégoût qu'elle inspirait au premier abord finissait par se changer en une sorte d'admiration. Ayshé, sa compagne, était jeune, délicate, presque maladive, et, à mon grand étonnement, elle venait prendre part à cette détestable orgie avec un enfant nouveau né suspendu à son sein. A mon retour d'une promenade, je trouvai ces deux femmes qui préludaient à la représentation en dévorant un repas copieux que la Sitt leur avait fait préparer. J'essayai d'entrer en conversation avec elles, mais à ma vue, la plus jeune s'enfuit; elle

parlait même de ressortir de la maison. N'ayant pas compté sur d'autres spectateurs que des Levantins, la vue d'un homme en chapeau lui faisait peur, et l'on eut beaucoup de peine à la pacifier. Kalah elle-même fronçait le sourcil et semblait maussade; je les quittai donc et allai prendre place dans la salle où je fus bientôt rejoint par mes amis.

Quand l'assemblée fut au complet, on introduisit les danseuses. Ayshé, munie d'un *darabukah*, espèce de tambourin, se mit à battre une mesure monotone, tandis que Kalah commençait d'un ton bas et, si je puis hasarder cette expression, d'une voix rêveuse, un de ces chants sensuels qui ont le pouvoir de charmer l'oreille et de réveiller l'apathie des Egyptiens. Le style d'exécution de ces sortes de pièces et les gestes qui les accompagnent ont quelque chose de particulier. Après les premières phrases, la chanteuse s'anime peu à peu; elle relève la tête, roule les yeux et finit par éprouver une émotion si forte, que les mots qu'elle prononce, au lieu de se lier entre eux, ne sortent plus que par intervalles et comme interrompus par des soupirs et des sanglots. Fransis et Antun son ami soutenaient l'actrice, soit par des exclamations de plaisir, soit en se joignant à la musique et formant une sorte de chœur. Jusque-là, la scène était seulement curieuse à voir et tout à fait caractéristique. L'appartement élevé et spacieux avait dans sa hauteur comme une espèce d'ajouture ou plutôt de galerie; c'était dans ce coin obscur qu'on avait caché quelques dames levantines, qui paraissaient écouter le chant avec un vif plaisir et attendaient, non sans impatience, la seconde partie du spectacle. Sitt Madoula, tout occupée de ses devoirs de maîtresse de maison, allait et venait, jetant parfois un coup d'œil dans le salon, mais les spectateurs visibles étaient tous des hommes : cinq Anglais, deux marchands grecs et deux ou trois Levantins. L'éclai-

rage se composait de quelques bougies posées çà et là sur les tables et sur le plancher, et tous les convives sans exception avaient reçu, dès leur arrivée, une chibouque, ou une shisheh, selon leur goût.

Le premier chant terminé, nous demandâmes à Kalah de danser, ce qu'elle fit aussitôt. S'étant levée de son siége, elle se dépouilla de son manteau, lia fortement un long châle autour de ses reins, prit une paire de castagnettes, et, s'élançant au milieu du tapis, elle éleva ses deux bras en haut comme une bacchante : cette pose pleine de grâce, qui dura quelques instants, fut suivie, à notre stupéfaction, de l'une de ces pantomimes indescriptibles que les Egyptiens honorent du titre de danses. Il était impossible de ne pas admirer la vigueur, l'agilité, la grâce, l'élégance avec lesquelles Kalah s'acquittait de son rôle, et surtout de ne pas lui savoir gré du tact avec lequel elle évitait de tomber dans l'excès d'indécence où Fransis et son camarade tâchaient de l'amener. Du reste, aucun de nous ne pouvait détacher ses regards de cette terrible Ménade, dont les proportions colossales semblaient grandir encore par l'effet de la passion, tandis que ses joues pâles s'animaient par degrés, que ses yeux lançaient des flammes, et que sa chevelure, rompant le mince filet où elle était renfermée, tantôt couvrait comme d'un voile ses larges épaules, tantôt s'enroulait en noirs serpents autour de ses beaux bras. Jamais l'impression produite par cette scène ne sortira de ma mémoire; impression que rendait plus forte encore le contraste entre la danse énergique de la Juive et les poses pleines de grâce, mais molles et efféminées de sa compagne, car Ayshé, enveloppant son nourrisson dans un pan de sa mantille, n'avait pas tardé à se joindre à la pantomime. J'aurais voulu, pour beaucoup, que la représentation finit là; mais je n'étais pas le

maître de l'exiger : il nous fallut donc, bon gré, mal gré, subir de la part des deux danseuses, un degré de licence sans lequel leurs spectateurs levantins auraient considéré la soirée comme incomplète. A une heure avancée de la nuit, mes amis se retirèrent et la société s'écoula sans bruit : alors Sitt Madoula entra dans le salon, demanda aux Awalims de danser encore un moment pour son propre plaisir, après quoi elle les emmena coucher dans sa chambre et les congédia dès que le jour parut.

Ces sortes de divertissements n'ont lieu que rarement dans l'intérieur des familles levantines, ou même chez les Arabes, et cette circonstance rend plus étonnante encore l'absence de scrupule avec laquelle les femmes de l'Orient assistent à un spectacle de cette nature. Mon hôtesse ne se serait pas souciée que son fils allât à la recherche de ce genre d'amusement ailleurs que chez elle, mais elle le lui procurait sans répugnance, n'en paraissait nullement choquée et avouait même qu'elle le voyait avec plaisir. Le dirai-je? Non-seulement la petite Henneneh fut pendant une partie de la soirée au nombre des spectatrices, mais, en dépit de mes supplications, on lui rappela plus d'une fois ensuite les poses passionnées des danseuses en l'encourageant à les imiter! Il faut avoir vécu en Orient et avoir vu de près les habitudes intimes des familles du pays, pour comprendre que des notions si opposées aux principes moraux de l'Europe, peuvent cependant se rencontrer unies à de bonnes mœurs et à la conduite la plus respectable.

. . . .

La vie d'un marchand levantin est, en général, extrêment monotone ; celle de mon ami Iskender, par exemple, se passait tout entière à sa boutique ou au logis ; sa seule récréation était une promenade le dimanche dans

quelqu'un des jardins publics d'Alexandrie, récréation pour laquelle les Levantins ont un goût tout particulier. Les Egyptiens mahométans aiment encore plus véritablement la campagne, et ils font preuve d'un goût exquis jusque dans l'arrangement du moindre jardin : leur passion naturelle pour les arbres, les arbustes et les fleurs a beaucoup contribué à l'embellissement du Caire et d'Alexandrie. Il existe dans toute l'Egypte une singulière coutume : le premier jour où se font sentir les vents réguliers appelés *vents Khamsin,* tous les hommes qui ne sont pas forcément retenus chez eux sortent pour « respirer l'air. » Ils se répandent hors de la ville, dans les jardins, dans les champs, y étendent des tapis, s'y font un toit avec une tente ou du feuillage, et passent là la nuit entière. Il m'a été impossible de découvrir la source de cet usage. Peut-être a-t-il pour cause le désir de retremper le système nerveux, afin de le mettre en état de subir, sans trop de dommage, l'action démoralisante des vents chauds qui viennent de commencer.

La vie des femmes, dans le Levant, est bien plus sédentaire et plus monotone encore que celle des hommes ; Sitt Madoula, que l'on peut considérer comme un type de la classe à laquelle elle appartient, ne sortait presque jamais. Un voisinage restreint, quelques rues peu éloignées composent le monde où ces femmes agissent, où elles vivent et meurent. En vain m'efforçai-je, à plusieurs reprises, d'engager mon hôtesse à nous accompagner dans nos promenades du dimanche ; je ne pus y parvenir. Son indolence naturelle était si forte qu'elle l'emportait sur sa propre curiosité. Depuis onze ans que Sitt Madoula habitait Alexandrie, elle n'était pas sortie de la ville une seule fois et n'avait aperçu la mer que du toit de sa maison, bien que sa demeure fût située dans le voisinage d'un port

très-animé : enfin elle n'avait vu de sa vie un bateau à vapeur, merveille fort admirée des Egyptiens, qu'ils appellent un *vaisseau de feu*, et dont ils parlent fréquemment. Cette aversion instinctive pour la locomotion est presque générale chez les femmes du Levant ; toutefois il s'en rencontre sur le nombre quelques-unes qui font exception, Om-Barbara, par exemple, était d'une humeur plus aventureuse que sa sœur : je la rencontrais de temps à autre sur la grande place, et deux fois pendant ma résidence à Alexandrie, Yousouf Eid, son gendre, l'époux de la jolie Barbara, loua une voiture pour mener ces dames passer la journée dans les jardins de Kabâra.

. . . .

La circonstance d'avoir vécu longtemps au sein d'une famille du pays, sans cesser toutefois de fréquenter des Européens, m'a donné peu à peu dans l'appréciation des hommes et des événements un degré d'indulgence qui ne se rencontre pas chez tous les voyageurs. Après avoir observé la société égyptienne et mesuré les faits, les usages dont il y est témoin avec l'aune dont nous nous servons en Europe, le moraliste sévère détournera peut-être la tête avec dégoût ; car, il faut l'avouer, à plus d'un égard Sodome et Gomhorre ont trouvé des émules dans la vallée du Nil : mais, pour ma part, il me serait impossible de peser dans cette inflexible balance les méfaits de ce peuple, et de prononcer anathème contre une terre soumise depuis des milliers d'années aux horreurs du despotisme et de la superstition.

La religion mahométane, malgré certains traits qui ne manquent ni d'élévation ni de grandeur, est, par son essence, opposée au perfectionnement de l'esprit humain : la doctrine de la prédestination vient sans cesse au-devant de l'un des instincts les plus impérieux de notre nature,

celui de la paresse. En Orient, autant que j'ai pu le reconnaître, cette doctrine ne produit pas toujours, comme quelques personnes semblent le croire, une tranquille résignation aux décrets de la Providence, mais bien plutôt une indifférence complète, soit pour le développement des facultés de l'esprit, soit pour la mise en œuvre des richesses de tout genre que Dieu a semées sous nos pas. Lorsqu'un musulman est malade, il ne se contente point de se soumettre à son sort en déplorant sa rigueur; au moment même où il repousse les secours de la science, il a recours à ceux de la magie. Les charmes, les enchantements, ont à ses yeux tout le pouvoir qu'il refuse à l'art du médecin: il se fait écrire des sentences pieuses sur une assiette, puis il suce ensuite l'encre qui a servi à les tracer; il attache des amulettes autour de son cou, ou bien encore il respire l'odeur de certaines plantes consacrées. Tout ce qu'il fait en pareille circonstance le montre dépourvu à la fois de confiance en Dieu et dans la science humaine; c'est au malin esprit qu'il s'adresse pour en obtenir le renversement de ces mêmes décrets d'En Haut, auxquels il prétend être si soumis. — Les exemples ne me manqueraient pas pour prouver que, dans la plupart des occurences de la vie domestique où la résignation serait applicable, l'Arabe obéit comme un autre aux instincts de la nature; tandis que sa croyance au pouvoir du destin exerce sur lui une déplorable influence toutes les fois que quelques efforts personnels, un redoublement d'énergie de sa part, pourraient le sauver d'un péril ou améliorer sa position. C'est dans ce dernier cas que, n'écoutant plus d'autre conseiller que sa paresse, il s'enveloppe de son manteau et demeure immobile en s'écriant: « Dieu est grand! Dieu est miséricordieux! »

Mais si cette doctrine fataliste est souvent nuisible aux

intérêts de ceux qui la professent, son influence sur leur moralité est bien plus pernicieuse encore. L'homme qui a commis un crime, une faute grave, se voit absous en grande partie du mépris qui devrait l'atteindre par cette phrase consacrée: « c'était la volonté du Ciel! » — Dans une société ainsi constituée, on ne retrouve pas le stigmate moral dont se voit marqué chez nous tout homme qui a outragé les lois divines et humaines. On y applique, à la vérité, des châtiments; parce que, du moment où la sûreté publique est menacée, il devient nécessaire de s'assurer de celui qui y a porté atteinte. Mais comme la mesure de ces châtiments dépend presque entièrement du bon plaisir du juge, la punition est rarement proportionnée au méfait; d'où il résulte que les sympathies du public sont presque toujours pour l'accusé, et que celui-ci se considère, avec quelque apparence de raison, comme une victime de l'injustice. Il n'éprouve d'ordinaire ni repentir de sa faute, ni honte du châtiment qui l'a suivie. « J'ai reçu tant de coups de bâton, » ou bien: « Quand j'étais aux galères, » sont des phrases dites sans rougeur et écoutées sans dégoût. « J'ai volé parce que Dieu le voulait ainsi; » telle est la réponse ordinaire faite au reproche d'infidélité. . . . . . . Pourquoi s'étonner de ces résultats? La raison ne reçoit jamais parmi ce peuple son entier développement, et on lui enseigne de bonne heure à regarder l'influence de ce flambeau de l'esprit comme nulle dans les affaires humaines. En outre, les passions et les appétits sont violents; l'impulsion naturelle est si impérieuse, la résistance si faible, qu'on ne doit pas être surpris de voir l'instinct, favorisé comme il l'est par le dogme, prendre aisément le titre et les proportions d'une invincible destinée qu'il y aurait folie à vouloir combattre.

Un autre élément de corruption en Egypte, c'est le

gouvernement. Sans décider si ce sont les monarques qui influencent leurs peuples, ou les peuples leurs monarques, je crois pouvoir affirmer que, sous un système pareil à celui qui régit l'Egypte depuis un certain nombre d'années, il est impossible qu'une nation n'ait pas achevé de se démoraliser. Je sais qu'il est reçu de parler de Méhémet-Ali comme d'un souverain bien supérieur à tous les pachas qui l'ont précédé, mais je considère cette opinion comme une erreur causée, en partie par l'ignorance, en partie par une fausse appréciation des objets sur lesquels le gouvernement doit agir. Cette discussion politique n'entre pas dans le plan que je me suis tracé; je me contenterai donc de dire que, sous le trop célèbre Méhémet, l'Egypte jouait le rôle d'un enfant que l'on veut forcer à se conduire en homme. La vanité, l'ambition étaient satisfaites, et l'on aveugla l'univers en lui jetant de la poudre aux yeux; mais, pendant que se passaient ces choses, les ressources du pays s'épuisaient, et la nation marchait à grands pas vers la ruine et la dégradation.

. . . .

15 juin 1848.

Je viens d'annoncer à Sitt Madoula la nouvelle de mon prochain départ; l'excellente femme a fondu en larmes et m'a raconté que, la nuit précédente, elle avait vu en songe la nouvelle lune, puis, immédiatement après, un visage menaçant qui lui était inconnu : signe certain, dit-elle, que le prochain mois doit être marqué par quelque malheur. « Hélas! s'est-elle écriée d'une voix entrecoupée de sanglots, il sera vraiment malheureux le mois où je vais perdre le second fils que Dieu m'avait donné! » — Pour moi, je pars avec chagrin, je l'avoue, mais je conserve l'espérance qu'un jour je franchirai de nouveau le seuil de cette

maison hospitalière où j'ai passé tant de douces heures, et dans laquelle je suis certain d'être reçu et traité en tout temps comme un membre chéri de la famille.

. . . .

Les nouvelles les plus récentes que j'aie reçues d'Alexandrie depuis mon départ sont contenues dans une lettre d'Iskender, datée du 19 novembre 1848, et dont voici la traduction :

Cher ami,

J'ai reçu votre chère et précieuse lettre trois mois seulement après que vous nous aviez quittés ; je ne vous fais donc pas d'excuses d'avoir tardé à vous écrire, d'autant plus que vous connaissez ma paresse dès qu'il s'agit de prendre la plume. Ah! cher ami, combien nous avons souffert pendant la durée du choléra!... Je demeurai enfermé au logis, sans ouvrir une seule fois ma boutique pendant quarante jours ; mais, malgré toutes nos précautions, le choléra entra chez nous, et la pauvre négresse Zara mourut dans l'espace de trois heures. Alors, nous quittâmes la maison et nous allâmes passer un mois chez ma tante. Là, j'eus le choléra pendant quatre heures ; mais, par la grâce de Dieu et de l'eau de menthe, je fus promptement guéri. Ma mère en a été malade six jours, après quoi elle s'est aussi remise. Béni soit Dieu qui nous a sauvés de ce fléau ! — Il y a dix jours qu'Ibrahim Pacha est mort au Caire ; on a envoyé chercher, pour mettre à sa place, Abbas Pacha qui était à Mélik. Ma mère, ma tante et mon cousin vous saluent de tout leur cœur, ainsi que Barbara. Henneneh se porte à merveille. Adieu, cher ami, ne nous oubliez pas.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

VOLTAIRE ET SON TEMPS, études sur le dix-huitième siècle par L.-F. Bungener. Paris, 1851 ; 2 vol. in-12 : 7 fr.

Voltaire offre en lui le résumé du dix-huitième siècle, et du dix-huitième siècle est sorti l'ouragan révolutionnaire qui depuis plus de soixante ans ravage l'Europe, menaçant d'ensevelir la société moderne sous les ruines de la civilisation. C'est donc à Voltaire qu'il faut s'attaquer pour combattre dans son principe la tendance funeste qui dirige les démolisseurs de notre époque; il faut renverser l'autel du patriarche de Fernex, éteindre l'encens qu'on y brûle, dévoiler tout ce qu'il y a de faux et d'immoral dans le culte qu'on lui rend. Telle est à peu près la pensée qui dirige la plume de M. Bungener ; ses études sur le dix-huitième siècle sont faites en vue des questions qui agitent maintenant les esprits, et, dans l'intérêt de la lutte sociale, il estime nécessaire avant tout de briser les idoles qu'on a trop longtemps adorées. L'entreprise est hardie, car les libres penseurs comptent encore de nombreux partisans, aux yeux desquels leurs torts sont effacés jusqu'à un certain point par les services qu'ils ont rendus à la cause de l'humanité, et qui ne trouvent pas juste qu'on les fasse solidaires d'excès qu'ils auraient réprouvés hautement, de conséquences qu'ils n'avaient pas même entrevues. Mais M. Bungener ne se laisse point arrêter par un tel scrupule, et il a peut-être raison. Quand une œuvre est mauvaise, quand ses résultats déplorables éclatent au grand jour, qu'importe l'intention de ceux qui l'ont accomplie? On ne peut jamais admettre

que la fin justifie les moyens, surtout lorsqu'il s'agit, non de juger la conscience des hommes, ce qui n'appartient qu'à Dieu, mais d'apprécier l'influence qu'ils ont exercée sur la marche du développement intellectuel et moral. Sans doute aujourd'hui Voltaire et son école, Montesquieu et Rousseau lui-même, ne figureraient pas dans les rangs de la démagogie ni du socialisme ; selon toute probabilité, ils se rangeraient au contraire parmi leurs adversaires les plus redoutables. Cependant c'est sur leur autorité que s'appuient les ennemis de l'ordre social, c'est dans leurs écrits qu'ils puisent des arguments, ce sont leurs doctrines dont ils se servent comme d'un levier pour arracher du sol tout ce qui reste debout et résiste encore.

L'incrédulité voltairienne se trouve en effet au fond de toutes les théories subversives, qui ne sont que des incidents nouveaux de la guerre déclarée au christianisme par le dix-huitième siècle.

Chez Voltaire, on peut croire que ce fut d'abord la révolte de l'esprit contre l'asservissement imposé par l'Eglise, contre les abus et les iniquités de toutes sortes qui s'abritaient sous le manteau ecclésiastique. Puis, enivré du succès de ses premières hardiesses, exalté par les applaudissements, il conçut le désir ambitieux de se mettre à la tête du mouvement littéraire de son époque, de discipliner sous ses ordres la phalange des écrivains, et de se servir de la puissance qu'il obtiendrait ainsi pour dégager la raison de tous les liens, de toutes les entraves qui arrêtaient son essor indépendant et libre. Mais il arriva ce qui se voit toujours dans les révolutions. Voltaire bientôt débordé par les siens dut, pour conserver le sceptre, accepter leurs excès, se les approprier en quelque sorte, et subir l'entraînement du siècle qu'il aspirait à conduire. Une fois lancé sur cette voie, il put d'autant moins s'arrêter que la passion s'en mêla ; le prétendu philosophe joua le rôle d'un chef de parti fort peu scrupuleux sur les moyens de maintenir sa suprématie. Ainsi, la lutte prit de plus en plus une mauvaise tendance. Pour mieux atteindre le pouvoir de l'Eglise, on attaqua la religion qui lui servait d'appui, et cela sans se donner la peine d'en faire une étude sérieuse, d'examiner si les résultats qu'on lui attribuait ne provenaient pas pré-

cisément de ce qu'elle avait été altérée dans ses principes essentiels. On confondit par tactique la superstition avec la foi, et, au joug de l'autorité catholique, on opposa la licence de l'athéisme. Cette manière de procéder était du reste bien en harmonie avec la corruption du temps. Le sens moral avait presque disparu ; les esprits étaient tout disposés à se livrer aux séductions du sophisme et aux surprises du mensonge. De ces deux terribles armes, Rousseau choisit la première, tandis que Voltaire s'empara de la seconde. C'est là le trait principal qui les distingue l'un de l'autre, qui fait Rousseau plus dangereux quoique moins matérialiste, moins foncièrement incrédule ; Voltaire plus méchant, quoique moins misanthrope et parfois susceptible de dévouements généreux, d'actions nobles et louables. Pour être juste envers Rousseau, il faut davantage tenir compte de son éducation, des circonstances de sa vie, de l'état maladif de son corps et de son âme. Sa plaie fut l'orgueil, celle de Voltaire la vanité ! Chacun poussa jusqu'à l'extrême le défaut saillant de son caractère national. Rousseau prétendait marcher seul sur son sentier, se retournant avec aigreur contre quiconque s'avisait de le suivre. Voltaire voulait s'avancer en triomphe à la tête de la foule sur la grande route ; celui-ci cherchait sa force dans la popularité, et l'autre dans l'isolement.

M. Bungener suit pas à pas Voltaire dans ses œuvres, dans sa correspondance, dans les innombrables poursuites de tous genres qui remplirent sa longue vie. Il s'attache à faire ressortir l'effet dissolvant de cette incessante activité d'esprit, au fond de laquelle il n'y avait aucune conviction réelle, aucune vue sérieuse, rien que le doute et l'ironie. Il montre une sévérité très-grande dans ses critiques et ne juge pas nécessaire de faire à côté la part de l'éloge, parce que, s'occupant exclusivement du point de vue moral, il laisse à d'autres l'appréciation du mérite littéraire qu'il n'entend point contester là où il existe. La mauvaise foi de Voltaire, son audace à se jouer de la vérité historique, les roueries indignes auxquelles son talent ne craint pas de descendre, justifient en ce qui le concerne la méthode adoptée par M. Bungener. Avec un pareil ennemi les ménagements seraient une véritable duperie. C'est un Protée dont toutes

les formes sont également perfides. Mais il nous semble que Rousseau, et Montesquieu surtout, demandaient à être traités un peu différemment. Le *Contrat social* et l'*Esprit des lois* auraient exigé une discussion politique approfondie. Il est vrai, nous le reconnaissons, que cela ne rentrait pas dans le cadre du livre, destiné spécialement à combattre l'esprit voltairien.

M. Bungener a d'ailleurs raison de se placer sur le terrain des principes de la religion et de la morale. C'est là seulement que le combat peut être utile et la victoire décisive. Les questions politiques ne sont que secondaires; ce qu'il importe de mettre en évidence aux yeux de tous, c'est que la société n'a de salut que dans un prompt retour à ses principes, dont le dix-huitième siècle ébranla si témérairement l'autorité, c'est que l'homme ne peut se passer de Dieu.

L'ouvrage de M. Bungener concourt à ce but en montrant où mènent la révolte insensée et l'oubli des intérêts spirituels de notre âme. C'est un tableau très-intéressant du mouvement littéraire en France au dix-huitième siècle. On y trouve de piquants détails, de curieuses anecdotes, des aperçus ingénieux et spirituels, beaucoup d'indépendance et de fermeté dans le jugement. Il pourra donner lieu à une vive polémique, car s'il ne ménage pas Voltaire, il ne ménage pas davantage les abus qui soulevaient son indignation. Il condamne l'œuvre du dix-huitième siècle dans ses résultats, et non pas dans son intention primitive; il réduit à sa moindre valeur la sentimentalité de Rousseau, ainsi que les déclamations humanitaires de tant d'autres, et ne laisse pas échapper une occasion de signaler l'indifférence des philosophes pour les persécutions dirigées contre les protestants. Voilà bien assez de quoi lui susciter des attaques, mais il sera lu, et même chez ceux qui ne partagent pas complétement sa manière de voir, les vérités qu'il a osé dire laisseront quelques traces.

A l'ironie sarcastique de Voltaire il oppose une raillerie fine, mordante, qui met souvent les rieurs de son côté; à la brillante éloquence de Rousseau, le raisonnement froid et rigoureux devant lequel éclatent les erreurs et les contradictions du sophiste. Son

style net, austère, parfois un peu tendu, mais incisif et concis, est certainement propre à frapper les intelligences et à produire une impression durable.

UNGARISCHE MÆHRCHEN UND SAGEN (Légendes et traditions hongroises, trad. par G. Stier.) Berlin, 1850; 1 vol. in-16. — ERZAEHLUNGEN AUS RUSSLAND. (Contes russes, trad. par W. Wollfson.) Dessau 1851 ; 2 vol. in-12. — HANDEL UND WANDEL. (Commerce et vie par F. W. Hacklænder.) Berlin, 1850; 2 vol. in-12. — ANTONIO FOSCARINI, von Ida von Düringsfeld. Stuttgart. 1850 ; 4 vol. petit in-8°. — DER DEUTSCHE GIL BLAS, ein komischer Roman. (Le Gil Blas allemand, roman comique, par R. Sternberg.) Bremen. 1851 ; 2 vol. in-12. — DIE RITTER VON GEIST. (Les chevaliers de l'esprit, par Gutzkow.) Tom 1er, in-12.

La fécondité des romanciers allemands ne peut pas être mise en doute. Voici, malgré la crise révolutionnaire dont on est à peine sorti pour entrer dans une phase nouvelle, où des craintes de guerre succèdent à celle de bouleversements intérieurs, voici une véritable pluie de publications, appartenant toutes à ce genre, dans lequel pourtant jusqu'ici l'Allemagne n'a pas obtenu des succès bien remarquables. L'esprit germanique semble peu fait pour le roman; il ne sait pas en général régler son imagination, il a de la peine à quitter les espaces de la théorie pour aborder la peinture de la vie réelle, et se laisse facilement détourner de son but par le goût des divagations philosophiques, esthétiques, ou autres, auxquelles il s'abandonne avec amour dès qu'une occasion favorable se présente.

Le *Wilhelm Meister* de Gœthe, les *Nouvelles* de Tieck offrent les types du véritable roman allemand, et il faut avouer que, malgré tout le talent de ces deux écrivains, ils excitent la curiosité plutôt que l'intérêt, ils sont d'une lecture laborieuse et ne peuvent être admirés comme des chefs-d'œuvre qu'au delà du Rhin. Aussi les écrivains qui n'ont pas la ressource du génie pour racheter l'ennui

d'une semblable méthode par des créations pleines de grâce et de fraîcheur, pour jeter de temps en temps quelques éclairs au milieu de leur atmosphère nuageuse, cherchent-ils à s'écarter de cette voie totalement stérile pour eux. Malheureusement le génie leur fait de même défaut pour en trouver un autre, et ils en sont réduits à l'imitation ou à la traduction. Cette dernière est surtout exploitée avec beaucoup d'ardeur ; tous les romans des littératures étrangères, pour peu qu'ils en vaillent la peine, sont aussitôt traduits et publiés en Allemagne. On ne comprend même pas trop comment les traducteurs peuvent trouver profit à reproduire une foule d'ouvrages médiocres, qui ne semblent guère dignes d'un tel honneur. Cette remarque s'applique, par exemple, aux *Légendes hongroises* que publie M. Stier. Ce sont de petits contes merveilleux qui ne brillent ni par le mérite de l'invention, ni par celui de l'originalité. Ils manquent tout à fait de ce charme naïf qu'on recherche surtout en de pareils contes. Leur allure est fort monotone, ils sont racontés assez sèchement et ne présentent point un caractère national particulier. Si l'on en devait juger d'après ce spécimen, la littérature hongroise serait en vérité bien pauvre. Mais nous croyons plutôt qu'il faut accuser le choix peu judicieux du traducteur.

Les *Contes russes* offrent plus d'intérêt, quoique tous ne soient pas d'un mérite égal. On y trouve de charmants détails de mœurs, et en général une peinture de la vie réelle, qui porte le cachet de l'observation attentive et ingénieuse.

Quant aux autres ouvrages annoncés en tête de notre article, ce sont, pour la plupart, des imitations appartenant plus ou moins à l'école française. Le *Gil Blas* allemand marche sur les traces, non pas de Lesage, mais de Paul de Kock, ou mieux encore de Pigault-Lebrun. C'est une série d'aventures assez scandaleuses, racontées avec esprit, mais d'un goût fort peu châtié, qui ne craint pas la bouffonnerie ni la licence. L'auteur appelle cela le roman comique ; nous croyons que le titre de roman trivial lui conviendrait beaucoup mieux.

Mme Ida de Düringsfeld vise plus haut. Son *Antonio Foscarini* nous paraît être né sous l'influence de quelques-unes des produc-

tions de Georges Sand, telles entre autres que *Consuelo*. C'est une esquisse de la vie italienne ; Venise est le lieu de la scène, et les passions s'y développent avec une désinvolture tout artistique. Mais la sentimentalité allemande perce, malgré les efforts de l'auteur pour atteindre la couleur locale. Ses personnages discourent longuement sur des subtilités, dont en fait d'amour, on ne se préoccupe guère en Italie. L'action se traîne avec lenteur, et quoiqu'il y ait du talent dans l'ensemble de l'œuvre, des caractères assez bien tracés, une intrigue habilement compliquée, l'intérêt ne se soutient pas jusqu'au bout. Le roman aurait beaucoup gagné à n'avoir que deux volumes au lieu de quatre.

Handel und Wandel de M. Hacklaender se rapproche davantage du genre allemand. C'est une histoire fort simple, racontée avec bonhomie, sans recherche prétentieuse. L'auteur a voulu peindre un épisode de la vie la plus ordinaire, et il ne s'écarte pas un instant du monde réel, prosaïque, auquel il emprunte tous les détails accessoires aussi bien que le sujet principal de son roman. Mais il ne suffit pas d'être vraisemblable pour intéresser et plaire; et malheureusement M. Hacklaender ne montre pas d'autres qualités propres à captiver le lecteur. Son imagination ne se met pas en frais, son style, son plan, ses personnages, tout est médiocre et terne.

Au contraire, chez M. Gutzkow, on se sent pris dès les premières pages par un vif attrait ; on reconnaît dès les premiers coups de pinceau un talent original, spirituel et fécond. Il imite aussi pourtant ; ses *Chevaliers de l'esprit* sont évidemment la contre-partie des grands romans socialistes d'Eugène Sue ; ils n'auront pas moins de neuf volumes. Mais l'imitation n'est point servile, et d'ailleurs elle a un but, qui est d'employer à combattre de détestables doctrines les mêmes moyens dont on s'est servi pour les propager de la manière la plus funeste. M. Gutzkow prend la défense des vrais principes de l'ordre social, et se propose surtout de mettre en saillie l'absurdité des idées socialistes, l'extravagance de leurs promoteurs, et les motifs d'intérêt personnel ou d'ambition qui se cachent trop souvent sous les dehors de la philanthropie humanitaire. Son premier volume n'offre guère que la mise en scène des

principaux personnages. Mais on y trouve déjà plusieurs types esquissés avec talent, et l'auteur sait éveiller l'intérêt de telle façon que la suite sera sans nul doute vivement désirée. Ce début promet beaucoup; l'intention de l'écrivain nous paraît être d'offrir un tableau de la société allemande, qui sera plein d'originalité piquante, et dans lequel les traits satiriques ne manqueront pas. Il a l'air d'être assez peu partisan de la démagogie, aussi son roman à peine commencé a-t-il excité déjà de violentes colères. On s'est hâté de le condamner avant même de l'avoir lu. Nous n'imiterons pas ce procédé par trop radical, et, pour formuler notre jugement, nous attendons que l'œuvre soit complète. C'est pourquoi nous nous bornons à le signaler ici comme une production d'un ordre supérieur, qui, par sa tendance salutaire et son but sérieux, se distingue de la plupart de celles des romanciers du jour. L'entreprise mérite d'être soutenue ; M. Gutzkow fait preuve de courage en donnant en quelque sorte le signal d'une croisade contre les corrupteurs du bon sens. Nous souhaitons qu'il réussisse, car, au point de vue moral comme au point de vue littéraire, son succès ne saurait avoir que d'excellents résultats.

LE GÉNIE DU CIMETIÈRE, conte fantastique, par l'auteur des *Réalités de la vie domestique.* Genève, 1851 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50 c.

> Les morts durent bien peu ; laissons-les sous la pierre.
> Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière,
> Moins vite qu'en nos cœurs !

Ces vers, qui servent d'épigraphe au volume que nous annonçons, expriment une pensée peu consolante, mais assez vraie. Il est certain que les vides causés par la mort se comblent vite ici-bas, aussi bien dans les cœurs que dans la société. Lorsqu'on voit disparaître un être chéri, dont la perte est l'objet d'une douleur profonde, de regrets cruels, il semble que rien ne pourra tarir cette douleur, apaiser ces regrets, et l'on voudrait posséder le

pouvoir d'arracher au tombeau sa proie et de la rendre à l'affection de ceux qui la pleurent. Qui n'a pas maintes fois éprouvé ce désir, et gémi de ce que, dans le premier mouvement d'une généreuse sympathie, il regardait comme les coups de l'aveugle destin ? Mais les voies de la Providence ne sont pas les nôtres, et si, au lieu de les accuser sans les connaître, nous cherchons à les sonder avec respect en regard du but qu'elles poursuivent, nous sommes bientôt amenés à nous humilier devant leur divine sagesse. L'instabilité de la vie humaine étant une condition essentielle de notre nature présente, l'instabilité de tous les sentiments qui s'y rattachent devient une conséquence nécessaire et en même temps un bienfait. Si le temps ne nous apportait pas consolation et oubli, notre existence ne serait qu'un long deuil, sans autre effet que le découragement ou le désespoir, tandis que les épreuves et les alternatives diverses, auxquelles notre âme est soumise, doivent lui servir d'avertissements salutaires pour la détacher des choses terrestres et faire de plus en plus tourner ses aspirations vers Dieu et l'éternité.

Telle est la donnée très-philosophique et encore plus religieuse, dont ce conte nous offre le développement ingénieux.

Raoul quitte ses parents pour aller remplir une place de commis dans une maison de commerce à Calcutta. La séparation lui coûte d'autant plus qu'il se voit éloigné pour longtemps de celle qu'il aime, de la jeune Marguerite, objet de ses plus chères pensées, que dans le secret de son cœur il associait à tous ses plans d'avenir. Cependant la certitude qu'il croit avoir d'être aimé de même, lui donne du courage, et d'ailleurs une carrière active s'ouvre devant lui ; à l'âge de Raoul l'espérance reprend bientôt le dessus. Obligé d'attendre à Bordeaux le départ du navire sur lequel il doit s'embarquer, il dirige un jour ses pas vers le cimetière, et là, sous l'impression des scènes de tristesse dont il est témoin, il s'abandonne aux rêves de son imagination poétique, et vivement ému par les images qu'il évoque, il finit par s'écrier : « Oh ! si j'avais le droit de dire à cette poussière : Reprends vie, combien de cœurs me béniraient, que de bonheur je répandrais sur la terre ! »

Élan généreux de la jeunesse qui ne connaît point encore le

monde et ses déceptions ! A ce vœu de Raoul un petit vieillard répond par un éclat de rire sardonique. C'est la froide et sceptique expérience venant opposer aux illusions de Raoul l'amer désenchantement de la réalité ; c'est le génie du cimetière, qui peut rappeler les morts à la vie après cinq années de sommeil dans le tombeau, et qui offre au jeune homme d'en faire l'épreuve sur les quatre personnes qu'il désignera, parmi celles dont les cercueils vont être enterrés devant eux.

Raoul accepte ; il fait son choix en prenant pour critère la douleur causée si justement par la rupture des plus saintes affections, et promettant au génie de revenir dans cinq ans à pareil jour, lui demander l'essai de son pouvoir, il part, le cœur agité de sentiments divers, partagé entre l'espoir et le doute, non pas convaincu, mais ébranlé déjà par les paroles du petit vieillard.

La fortune sourit à notre jeune voyageur ; il accomplit avec succès la mission dont il était chargé, et gagne bientôt toute la confiance de ses patrons. Mais, pendant son absence, la maison paternelle, sur laquelle toutes ses pensées se reportaient avec amour, est cruellement visitée ; la mort frappe tour à tour son père, puis sa mère, ses sœurs se marient et se dispersent, en sorte qu'à son retour en Europe il n'a plus d'autre espérance que celle de retrouver Marguerite ; encore est-elle bien incertaine, puisque jamais il n'a osé trahir le secret de son cœur, ni faire la moindre démarche pour se rappeler au souvenir de celle qu'il aime.

C'est donc avec une âme inquiète, et bien moins de confiance dans les résultats de l'épreuve, qu'il franchit cette fois la porte du cimetière de Bordeaux. Cependant il persiste à repousser la désolante ironie du vieillard et croit encore à la possibilité de faire des heureux, en renouant des liens brisés par la mort. Hélas ! l'expérience ne tarde pas à le détromper. Le génie, usant de son pouvoir, donne aux quatre personnes choisies par Raoul, la faculté de sortir de la tombe et de rester invisibles au sein de leur famille pendant douze heures, pour décider ensuite elles-mêmes de leur sort. Ce court espace de temps suffit pour leur faire reconnaître la folie de toute infraction à l'ordre établi par la sagesse divine. Ils com-

prennent tous que les morts, même les plus regrettés, ne sauraient retrouver leurs places dans la vie ; et les uns avec l'amertume de la déception, les autres avec le sentiment d'une résignation douce et satisfaite, reviennent bientôt demander au génie du cimetière de leur rendre la paix du tombeau.

Raoul convaincu, en proie à l'abattement que cause la perte d'illusions chéries, reprend la route de son pays natal avec une sombre tristesse. Il commence à sentir la vanité des joies de la terre, et, lorsque, pour dernière épreuve, il trouve Marguerite mariée, heureuse, ayant oublié complétement cet amour qu'il avait cru lire autrefois dans ses regards, il tourne son âme vers la source de toute vraie consolation, et ne songe plus qu'à se consacrer avec zèle à l'avancement du règne de Dieu.

Cette histoire, racontée simplement, est remplie de jolis détails et d'incidents propres à exciter l'intérêt du lecteur.

Le pauvre enfant du rémouleur, historiette tirée de la *Spinnstube*, publication annuelle de M. W.-O. de Horn, traduite de l'allemand par J.-A. Dufour, pasteur. Genève, 1850; 1 vol. in-18 : 75 c. — Histoire du véritable Gribouille, par George Sand. Paris, 1851 ; 1 vol. in-12, fig. : 3 fr.

De ces deux livres écrits pour la jeunesse, l'un est d'un auteur allemand dont le nom nous était encore inconnu ; l'autre sort de la plume de l'une des plus grandes célébrités actuelles de la littérature française. Eh bien ! leur valeur est en raison inverse de ce qu'on pourrait appeler ici le carré des apparences ; c'est-à-dire que l'inconnu allemand l'emporte de beaucoup sur la célébrité française : *Le pauvre enfant du rémouleur* est une charmante historiette pleine de sens moral, tandis que l'*Histoire du véritable Gribouille* n'est qu'une assez pauvre farce dont le merveilleux n'a guère de signification. Il est vrai que, lorsqu'on s'appelle George Sand, c'est une singulière fantaisie que de vouloir écrire pour les enfants. Nous n'entendons pas dire par là qu'une pareille œuvre soit au-dessous

de son talent, mais elle nous semble exiger d'autres conditions qui manquent à l'auteur de *Gribouille*. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit et de l'imagination, il faut encore avoir beaucoup observé, bien connaître le petit public auquel on s'adresse, et posséder sur l'éducation les données que l'expérience seule peut fournir. Or la carrière aventureuse du romancier n'a pas pu lui offrir les moyens de faire cette étude; agitée par des passions diverses, portant au plus haut degré le cachet d'une âme inquiète et d'une humeur vagabonde, elle n'a rien eu de commun avec la vie sédentaire du foyer domestique, avec la paix sereine et les douces joies de la famille. Aussi ne trouvons-nous pas dans *Gribouille* la moindre trace d'un enseignement moral quelconque. C'est une histoire fantastique, surchargée d'inventions grotesques, plus bizarres qu'ingénieuses, souvent même assez niaises, et qui, dans son ensemble comme dans ses détails, est très-inférieure aux contes de Perrault. On n'y rencontre pas trace de ce charme naïf qui a fait le succès des derniers petits romans de Mme Sand.

Dans le *Pauvre enfant du rémouleur*, au contraire, on reconnaît dès l'abord la plume d'un véritable ami de la jeunesse, qui l'aime et la respecte, qui, tout en cherchant à l'amuser, parle à son cœur et à son intelligence. Tout y est simple et vrai. Les infortunes d'un enfant abandonné sur la grande route par son père, que l'ivrognerie a poussé à commettre un crime, sont racontées avec une sensibilité touchante. Recueilli par une femme charitable qui lui fait trouver des protecteurs, il lutte avec courage contre l'adversité; la franchise et la droiture sont ses anges gardiens au milieu des écueils de la vie, et il réussit par son travail à se créer une position indépendante entourée d'estime, une honnête aisance dans laquelle il jouit avec bonheur du résultat de ses efforts persévérants, de sa bonne conduite et de sa piété sincère. Les incidents de ce récit sont de nature à exciter vivement l'intérêt, sans avoir cependant rien de romanesque. C'est la vie réelle avec ses misères et ses détails peu poétiques. Mais l'esprit religieux leur imprime son cachet d'élévation et de pureté. On sent que le pauvre enfant du rémouleur possède une âme qui se développe sous l'influence féconde des préceptes de l'Evangile, et son exemple

offre un enseignement salutaire en même temps qu'une lecture bien faite pour captiver l'attention.

George Sand est assurément un grand écrivain; mais dans des ouvrages de ce genre la renommée littéraire ne saurait suppléer au défaut de sens éducatif et de but moral. M. de Horn a sur elle l'avantage incontestable d'avoir compris qu'un livre destiné aux enfants doit être autre chose qu'un jouet plus ou moins récréatif. Du reste, c'est en général ce qui constitue la supériorité des Allemands et des Anglais. La plupart des auteurs français qui écrivent pour la jeunesse paraissent n'avoir d'autre souci que de l'amuser un instant. Il en est bien peu qui se proposent un but plus relevé.

Abécédaire gradué de lecture et d'orthographe, suivis des principes de la numération arabe et de la numération romaine, par J.-F.-D. Girard. Genève, 1850; in-8° cart. : 1 fr. 25 c.

Cet abécédaire nous paraît offrir un avantage assez marqué sur la plupart de ceux qui sont en usage dans les écoles. Conçu d'après la méthode la plus généralement adoptée aujourd'hui pour l'enseignement de la lecture, il ne se borne pas à offrir à l'enfant des groupes de mots isolés; il cherche à lui donner, dès les premières leçons, une idée de l'enchaînement du discours au moyen de petites phrases faciles et graduées. La connaissance des chiffres, non moins importante que celle des lettres, tient aussi sa place dans le livre de M. Girard, et des exercices de lecture bien choisis en forment la seconde partie. C'est un travail bien fait, dont le mérite sera sans doute apprécié par les instituteurs. Nous n'hésitons pas à le recommander également aux mères de famille, qui aiment à diriger elles-mêmes les premiers développements de l'intelligence chez leurs enfants. Elles y trouveront de bons éléments bien coordonnés et des directions précieuses sur la manière de s'en servir avec fruit.

VOYAGES ET HISTOIRE.

TAGEBUCH AUS ITALIEN 1849, von Gustav von Hoffstetter. (Mémorial d'Italie en 1849, par Gustave de Hoffstetter). Zurich, 1851; 1 vol. in-8°; cartes.

M. de Hoffstetter a servi, comme major, dans les troupes romaines pendant le siége de Rome par les Français. Ayant déjà pris part à la guerre contre le Sonderbund, il s'était enthousiasmé pour la cause de l'Italie, et, muni de recommandations propres à le faire bien accueillir, il partit au moment où l'armée française venait de s'embarquer pour Civita Vecchia. A son arrivée à Rome, il trouva la capitale toute préoccupée des préparatifs de défense auxquels la population semblait apporter un intérêt et une ardeur extrêmes.

Mazzini le reçut avec bienveillance, mais surchargé d'affaires importantes, il l'adressa au ministre de la guerre qui le renvoya à la commission des barricades présidée par le Lombard Cernuschi. Cela ne répondait pas précisément aux désirs de M. de Hoffstetter, car la commission des barricades était le réceptacle de tous les solliciteurs dont on voulait se débarrasser. Il s'y rendit pourtant, mais, après avoir donné son avis sur les plans qu'on lui fit voir, il déclara que son intention était d'entrer dans un service plus actif et d'une utilité plus immédiate. Heureusement un Italien, dont il avait fait la connaissance pendant le voyage, le mit en rapport avec le major Manara, qui commandait un corps de troupes dans l'état-major duquel il le fit entrer. Bientôt M. de Hoffstetter fut appelé à marcher sous les ordres de Garibaldi, et joua un rôle dans toutes les sorties dirigées par ce chef habile. Presque constamment en expédition hors de Rome, il n'a guère vu ce qui se passait dans l'intérieur de la ville, et, sauf le massacre d'un prêtre, dont il fut témoin peu de jours après son arrivée, et qu'il appelle un acte de justice à la Lynch, il ne donne presque aucun détail sur l'état réel de la capitale durant cette terrible crise révolutionnaire; il se contente de répéter, sur la foi d'autrui, que l'ordre le plus parfait y régnait, que

le peuple ne cessa point de montrer le calme et la modération les plus exemplaires. A cet égard, son livré nous a désappointés, car nous espérions y trouver des renseignements plus précis, des données plus positives. Mais nous ne lui en faisons pas un reproche ; il ne parle que de ce qu'il a vu, et il a raison. C'est comme militaire qu'il a servi la république romaine, son devoir le retenait hors des murs, là où le danger était le plus grand, et il consigne jour par jour les opérations diverses de l'armée, les combats et les reconnaissances auxquels il a assisté. M. de Hoffstetter fait l'éloge du courage et de la discipline des soldats, du zèle et du dévouement des officiers. Assurément si l'armée italienne s'était conduite partout comme sous les murs de Rome, la cause de l'indépendance n'eût pas été sitôt perdue. Il est vrai que Garibaldi avait sous ses ordres l'élite déjà éprouvée, parce qu'après la bataille de Novarre, les plus déterminés et les plus braves étaient seuls restés fidèles au drapeau révolutionnaire. Ce n'étaient pas les Romains qui défendaient Rome. Là, comme ailleurs, la population toujours prête à faire de bruyantes démonstrations dans les rues, à crier d'innombrables *evviva!* se souciait fort peu d'en venir aux mains avec l'ennemi, et n'essayait pas la moindre résistance contre l'invasion. Après avoir combattu presque chaque jour, durant le siége dont il raconte les diverses péripéties, en accompagnant ses descriptions de cartes et de plans qui permettent de suivre tous les mouvements des troupes, M. Hoffstetter accompagna Garibaldi dans sa retraite jusqu'au moment où ce chef, traqué de toutes parts, se vit obligé de licencier ses derniers soldats, et de chercher son salut dans la fuite. Ce ne fut pas sans peine que notre major réussit à traverser les Etats Romains et une partie de la Lombardie pour regagner la Suisse. Son journal, dans lequel il faut sans doute faire la part de l'influence que doivent nécessairement exercer des opinions politiques assez exaltées pour engager celui qui les professe à leur sacrifier sa nationalité, sa carrière et sa vie, est certainement l'une des publications les plus intéressantes qui aient encore été faites sur les derniers événements de l'Italie.

Coup d'œil sur le règne de Louis XVI, pour faire suite à l'histoire philosophique de Louis XV, par le comte de Tocqueville. Paris, 1850; 1 vol. in-8°: 7 fr. 50.

Le règne de Louis XV avait en quelque sorte tué la monarchie en France; elle restait encore debout, mais toutes ses ressources étaient épuisées, et l'édifice ne reposait plus que sur des étais pourris, incapables de résister au premier choc un peu violent. La corruption répandue dans toutes les classes de la société rendait les réformes urgentes sans doute, mais singulièrement difficiles à exécuter. Pour accomplir une tâche pareille, il aurait fallu un homme de génie, doué d'une grande force de volonté. Malheureusement Louis XVI ne fut qu'un honnête homme, dont le caractère manquait à la fois de résolution et de persévérance. Animé d'intentions excellentes, il monta sur le trône avec le désir de réparer les fautes commises, de corriger les abus, d'introduire l'économie et le bon ordre dans l'administration. Ses premiers actes furent des mesures vraiment libérales, qui avaient pour but de soulager le peuple accablé sous des impôts et des vexations de toutes sortes. Mais les obstacles ne tardèrent pas à surgir, de nombreux intérêts se trouvèrent froissés par les innovations, la résistance des parlements vint entraver l'action royale, et le peuple aveugle soutint cette opposition uniquement parce qu'elle était dirigée contre le pouvoir. Il se trouva dès lors d'habiles meneurs qui commencèrent à exploiter les passions de la multitude. Une fois mise en mouvement, l'agitation populaire ne s'apaisa plus. Chaque réforme proposée par le conseil du roi fut un prétexte de troubles et d'émeutes. Louis XVI avait à lutter en même temps contre le mauvais vouloir de la noblesse, et contre les exigences de la bourgeoisie, qui devenaient de jour en jour plus impérieuses. Cédant tour à tour aux sollicitations de son entourage ou aux craintes que lui inspirait l'effervescence populaire, il changeait de ministres et de système, espérant toujours réussir à concilier ses vues de réforme avec son amour de la paix et de la tranquillité. Son cœur sensible et bon reculait devant l'emploi de la

force, devant les mesures énergiques qui étaient indispensables au maintien de son autorité. Il ne comprenait pas que, dans l'état où se trouvait la France, une rigueur salutaire était bien plus féconde pour le bien que cette conduite incertaine et sans dignité, qui le faisait marcher de concession en concession, sans satisfaire aucun des partis dont l'audace croissait en raison même de sa faiblesse.

M. de Tocqueville expose d'une manière fort intéressante les événements qui précédèrent la convocation des états généraux. C'est un résumé très-concis, mais très-clair et empreint d'une impartialité remarquable. Il ne fait le procès ni à Louis XVI ni à la révolution, il se borne à montrer par l'enchaînement des faits comment Louis XVI a précipité, plutôt que retenu, l'explosion révolutionnaire. Les principaux ministres du roi sont jugés assez sévèrement, mais en présence de leurs actes, on est bien obligé de reconnaître que pas un d'eux ne fut à la hauteur de la tâche qui aurait, il est vrai, demandé un grand homme d'Etat. Les uns étaient des théoriciens peu versés dans la pratique des affaires; les autres, des hommes de l'ancien régime, qui croyaient pouvoir combattre l'esprit du temps par des intrigues de cour : tous commirent de dangereuses imprudences. Louis XVI suivait leurs inspirations, sans songer qu'il en assumait ainsi la responsabilité vis-à-vis du peuple qui, voyant le monarque ne plus tenir son sceptre d'une main ferme, conçut bientôt le projet de le lui arracher. Des sociétés, d'abord secrètes, s'érigèrent en clubs dans lesquels on discutait assez ouvertement les questions politiques, une sourde fermentation se propagea de province en province, et la convocation des états généraux trouva la France entière prête à se lancer dans une croisade contre le pouvoir royal. Ce fut le signal de la révolution. Jusque-là il semblait encore possible, sinon d'empêcher complétement, du moins de diriger cette révolution. Désormais elle allait se poser en adversaire redoutable avec lequel il n'y aurait plus de conciliation possible. Louis XVI le sentait bien, mais il était entraîné malgré lui, et, après avoir échoué dans ses tentatives pour construire une digue préservatrice, il s'abandonnait au torrent avec la résignation d'une victime dévouée. Comme roi, il joua certainement un triste rôle, mais la faute en fut aux circonstances de

son époque. S'il ne put pas sauver la monarchie, s'il fut même jusqu'à un certain point révolutionnaire, c'est que ses prédécesseurs avaient, en abusant du pouvoir absolu, comblé la mesure. A bien des égards, la révolution était un mal nécessaire, et tout en réprouvant ses excès, on ne peut nier qu'elle a rendu d'éminents services. Le malheur, c'est que l'esprit humain une fois lancé dans cette voie n'a pas pu s'arrêter. Ainsi que le dit en terminant M. de Tocqueville : « Peu à peu une funeste transformation s'opéra. Au lieu des sentiments qui dominaient en 1789, la cupidité envahit les âmes, et la société fut menacée de cette honteuse dissolution, que traînent à leur suite les calculs exclusifs et sordides de l'intérêt personnel. »

DARSTELLUNGEN AUS DER INNERN GESCHICHTE SPANIENS WÆHREND DES XV, XVI und XVII JAHRHUNDERTS, von Dr W. Havemann. (Esquisses tirées de l'histoire intérieure de l'Espagne pendant le quinzième, le seizième et le dix-septième siècles). — DIPLOMATISCHE CORRESPONDENZ aus den Jahren 1759 und 1760 betreffs der Bestrafung und Ausweisung der Jesuiten aus Portugal ; deutsch und im italienischen Original. (Correspondance diplomatique des années 1759 et 1760, concernant la condamnation et l'expulsion des Jésuites du Portugal, en allemand avec l'original en italien). Göttingen, 1850 ; 2 vol. in-8°.

Les esquisses de M. Havemann sont extraites d'un cours, professé par lui à l'université de Göttingue, sur le développement de la nationalité et de la constitution espagnoles. Les recherches nécessaires pour traiter un semblable sujet sont très-difficiles, et l'auteur, n'ayant pas à sa portée tous les documents originaux, a dû souvent se contenter de traductions, ou recourir aux ouvrages publiés par les historiens de la péninsule. Mais un esprit de judicieuse critique le dirige dans ses investigations ; admirateur des travaux de Prescott et de Ranke, il s'efforce de marcher sur leurs traces en éclairant d'une vive lumière les faits les plus propres à caractériser la

marche du mouvement national, pendant cette période de trois siècles. Aucune histoire peut-être n'offre autant que celle de l'Espagne une mine féconde à exploiter. La conquête des Mores, leur civilisation brillante, la longue et terrible lutte qui se termina par leur expulsion, l'essor des libertés municipales, les expéditions aventureuses que suscita la découverte du nouveau monde, l'éclat et la puissance dont les richesses du Pérou semblaient devoir être une source intarissable, puis la décadence rapide de cette prospérité, les excès du despotisme, le sombre fanatisme de l'inquisition : voilà des épisodes bien propres à exciter et soutenir l'intérêt, d'autant plus qu'ils ont en quelque sorte l'attrait de la nouveauté, que du moins ils ne sont pas encore bien connus dans tous leurs détails, parce que les archives officielles ont été longtemps fermées au public. L'originalité vigoureuse des mœurs espagnoles y ajoute d'ailleurs un charme piquant ; là, plus que nulle autre part, les anciennes coutumes se sont maintenues, chaque province a gardé son caractère propre ; l'unité monarchique, quelque absolue qu'elle ait été, n'a pas effacé les traits nationaux, ni réussi à détruire complétement l'influence de l'esprit communal qui fut toujours, en Espagne, le principal élément du patriotisme.

M. Havemann expose d'abord la domination des Arabes jusqu'au milieu du treizième siècle, et l'état intérieur du pays soumis à leurs lois. Le gouvernement des Goths s'écroula rapidement, une longue paix avait amolli la nation, et l'empire des Mores s'établit sur toute la péninsule avec une grande facilité. Mais la religion était un obstacle insurmontable à l'affermissement de leur pouvoir. La haine du peuple vaincu suscita bientôt des résistances et des révoltes, la guerre se réveilla plus acharnée, et le sentiment de la nationalité prit un essor prodigieux, devant lequel les conquérants étrangers durent battre en retraite. Le christianisme triompha dans cette lutte où son existence se trouvait en jeu ; en sorte que l'Eglise fut appelée à jouer un rôle important dans la réorganisation de l'Espagne.

M. Havemann nous montre ensuite le développement de la vie publique en Castille, en Aragon, dans la Navarre et les provinces basques. Puis il passe en revue les rois catholiques ; il consacre plu-

sieurs chapitres au règne de Philippe II, et après nous avoir conduits jusqu'à Philippe IV, il termine par un coup d'œil sur les causes de la décadence de l'Espagne. C'est un résumé rapide, mais très-bien fait et fort intéressant, qui nous semble digne d'être bien accueilli par tous les amateurs des bonnes études historiques.

La *Correspondance diplomatique* renferme une série de pièces relatives à l'expulsion des jésuites du Portugal. Ce sont des documents curieux, dont la publication a certainement un mérite d'opportunité dans les circonstances actuelles. En effet, on y voit comment échouent les tentatives de réformes, quand elles n'ont pas l'appui d'un peuple assez éclairé pour en comprendre la valeur et en recueillir les fruits. Dans le siècle dernier, le Portugal déclara le premier la guerre aux jésuites. Voulant briser le joug sous lequel gémissait l'esprit humain, il commença la lutte ouverte et violente contre les envahissements du pouvoir ecclésiastique. Mais à quoi lui servit son triomphe éphémère? Les jésuites chassés et rechassés de presque tous les pays de l'Europe n'en sont pas moins une puissance redoutable. Leur ordre fut-il même définitivement aboli, l'esprit qui les anime est l'esprit même du catholicisme, et tant que les nations catholiques ne rompront pas avec Rome, tous leurs efforts pour échapper à l'influence de l'ultramontanisme demeureront stériles. L'exemple du Portugal renferme un enseignement dont on n'a guère profité jusqu'ici, mais qui, confirmé comme il l'est par tant d'expériences successives, acquiert une grande autorité aux yeux de l'historien et mérite d'être étudié avec soin dans tous ses détails.

PERSONAL ADVENTURES DURING THE LATE WAR OF INDEPENDENCE IN HUNGARY by the baroness von Beck. (Aventures personnelles de la baronne de Beck dans la dernière guerre de Hongrie.) London, 1850; 2 vol. in-8°.

L'Europe a rarement assisté à un spectacle plus extraordinaire, à un drame plus étrange que celui de la lutte engagée par la Hongrie pour la cause de son indépendance. Une année avant que les noms

de Kossuth et d'Aulich fissent retentir les échos du monde civilisé, la race magyare était presque inconnue. On se représentait en général la Hongrie comme un pays à demi barbare, peuplé de tribus sauvages, et voici que, tout à coup, du milieu de cette nation ignorée, surgissent des hommes d'état et des généraux, qui remplissent l'Europe du bruit de leurs exploits et prennent rang parmi les hommes illustres de notre époque. De quelque manière qu'on envisage la question politique, il faut reconnaître que les Magyars ont fait preuve d'énergie, de talent, de patriotisme, de grandes qualités qui leur donnent droit à notre estime et à notre admiration. Maintenant que le drame est arrivé, sinon à son dénouement final, du moins à une pause qui pourra durer et qui permet d'en étudier le premier acte dans tous ses détails, on éprouve une vive curiosité de connaître ses acteurs principaux, leurs antécédents et les moindres circonstances du rôle qu'ils ont joué. A cet égard le livre que nous annonçons ici mérite une attention toute particulière. Madame la baronne de Beck s'est signalée par les services qu'elle a rendus à la cause magyare. Son rang et son audace personnelle, le mystère et la rapidité de ses démarches, la confiance illimitée que lui accordait Kossuth, la grâce et la gentillesse de ses manières, enfin son goût dominant pour les entreprises aventureuses, tout en elle contribuait à lui donner, aux yeux des paysans et des soldats, un charme irrésistible mêlé d'une certaine teinte de superstition. On raconta d'elle plus d'une fois, à Prague et à Berlin, de singulières anecdotes dont le retentissement vint jusqu'à Londres et à Paris. Ces rapports plus ou moins fantastiques ne peuvent que donner un vif attrait à son livre, et hâtons-nous de le dire, l'attente du public ne sera pas trompée. La baronne écrit l'anglais avec élégance et facilité, son style est plein de vie, chaque page nous offre quelque épisode intéressant; le seul défaut qu'on puisse lui reprocher est une légère tendance vaniteuse, dont les manifestations ne sont du reste pas sans mérite chez une femme qui incline si fortement vers l'héroïsme viril.

Le mari de madame de Beck était un noble magyar, d'opinions libérales, qui servit dans la garde de l'empereur jusqu'à la révo-

lution d'octobre ; à cette époque il déserta son drapeau pour épouser la cause populaire et fut tué sur les barricades de Vienne. Sa veuve résolut alors de vouer son existence à son pays ; elle n'avait plus, dit-elle, que sa vie à perdre, et brûlait du désir de la sacrifier au service de sa patrie. Son enthousiasme était extrême ; elle s'y abandonna d'autant plus qu'elle y trouvait une puissante diversion à la douleur dans laquelle l'avait plongée la mort de son mari. C'était au moment où la diète autrichienne venait de se transporter à Kremsier, circonstance qui rendait presque impossibles les communications entre les libéraux d'Autriche et les Hongrois. La baronne apprenant qu'on ne pouvait trouver une personne sûre pour porter un message au camp magyar, s'offrit elle-même, et malgré les périls d'une semblable mission, réussit, au travers d'obstacles et de mésaventures de toutes sortes, à franchir la frontière sous le costume d'un enfant de pêcheur.

La nouvelle qu'elle apportait était de la plus haute importance. Familiarisée depuis son enfance avec les armées et les camps, elle savait tout ce qui s'était fait à Vienne, elle connaissait le nombre des troupes, leurs positions, les généraux qui les commandaient, et en traversant les postes autrichiens elle avait recueilli d'autres informations encore qu'elle transmit aux chefs de l'armée magyare. Quant à la partie purement politique de son message, elle la réserva pour Kossuth, auquel un courrier fut expédié. Frappé de l'adresse et du dévouement de cette « fille d'Arpud, » comme il la nommait avec orgueil, Kossuth lui écrivit pour lui proposer de se charger d'un nouveau message pour Vienne. Elle accepta l'offre avec joie, et dès lors elle se trouva engagée dans une série d'aventures dangereuses, où plus d'un homme avant elle avait trouvé la mort, et qui présentent l'attrait le plus romantique. Déguisée tantôt en paysan, tantôt en actrice, tantôt en cantinière, tantôt en juive, elle dut changer sans cesse de rôle pour échapper aux poursuites dirigées contre elle. Son esprit ingénieux se montre singulièrement fertile en stratagèmes. Ainsi, en quittant Vienne, elle s'était chargée d'une lettre écrite à Windischgrätz, le bombardeur des villes, comme elle l'appelle, pour l'informer qu'une de ses plus belles pro-

priétés, située en Hongrie, avait été détruite, et cette lettre lui servit de passeport pour traverser les lignes autrichiennes. La réponse de Windischgrätz lui rendit le même service au retour ; le comte de Thurn ne fit nulle difficulté de lui accorder un laissez-passer sur le vu de cette missive, et la baronne trouva charmant de se jouer ainsi des deux vainqueurs de Vienne et de Prague.

On ne doit naturellement pas attendre d'elle des jugements impartiaux sur les généraux de l'Autriche. Elle ne parle de Jellachich qu'avec mépris, elle a toujours pour lui, comme pour Windischgrätz, quelque épithète fort mal sonnante. Les chefs hongrois, au contraire, sont à ses yeux des héros sans tache. Elle ne tarit pas en éloges surtout à propos de Kossuth. C'est de l'adulation telle qu'un puissant souverain en pourrait recevoir de ses courtisans, et les termes exagérés que prodigue Mme de Beck, nous semblent même plutôt propres à inspirer de la défiance, parce qu'ils ont une certaine apparence de charlatanisme. Les grandes actions, les hautes vertus n'ont pas besoin de tout ce fracas de paroles ; il suffit de les montrer pour qu'on les admire, tandis que les apologies déclamatoires paraissent volontiers suspectes ; ce sont des échasses au moyen desquelles l'esprit de parti fabrique souvent des grands hommes.

Mais, du reste, ce n'est pas dans l'ouvrage de Mme de Beck qu'on ira chercher des matériaux pour l'histoire. Il offre un tout autre genre d'intérêt, celui des aventures les plus romanesques, des descriptions animées, des détails et des incidents les plus propres à satisfaire la curiosité du lecteur. On y trouve une peinture originale de l'état du pays, théâtre de cette terrible lutte, et l'exaltation même de l'intrépide baronne y ajoute un caractère de vérité de plus, en mettant en évidence l'un des traits les plus saillants de l'esprit national hongrois. Le peuple magyar a quelque chose de chevaleresque et de théâtral, dont Mme de Beck a su tirer un excellent parti. Nous ne doutons pas que son livre n'obtienne beaucoup de succès, quoiqu'il jette en définitive fort peu de lumière sur les événements de la guerre, ainsi que sur les causes et la marche de la révolution de Hongrie.

Geheime Geschichten und räthselhafte Menschen ; Sammlung verborgener oder vergessener Merkwürdigkeiten, herausgegeben von Fr. Bülau. Leipzig, 1850 ; 2 vol. in-12. (Histoires secrètes et hommes énigmatiques : recueil de singularités oubliées ou inconnues, publié par Fr. Bulau.)

Voici un de ces livres comme on en faisait beaucoup jadis, mais dont la mode a passé depuis assez longtemps. C'est une suite d'anecdotes curieuses qu'un amateur a extraites de ses lectures. M. Bulau a beaucoup lu, surtout dans ces livres historiques qu'on ne lit plus guère. Ce doit être un *bouquineur*, de l'espèce la moins commune aujourd hui, c'est-à-dire de celle qui cherche dans les bouquins autre chose que le titre et la date, autre chose que le nom de l'imprimeur ou la vétusté de la reliure. Il est sans doute friand d'histoires étranges, de faits exceptionnels, de caractères bizarres. Son goût le porte à transcrire de préférence tout ce qui porte un cachet d'originalité bien marquée. Il aime à sauver de l'oubli les traits qui le frappent, des détails de mœurs que souvent les historiens laissent passer inaperçus, parce qu'à leurs yeux ils n'ont pas d'importance, et qui cependant offrent parfois un certain intérêt comme servant à compléter le tableau d'une époque, ou fournissent quelque donnée nouvelle à ceux qui veulent étudier le cœur humain. A cet égard, le recueil de M. Bulau n'est pas sans mérite ; on y trouvera bien des sujets d'étude, bien des incidents propres à faire naître et à féconder la réflexion. Malheureusement l'auteur ne suit aucun ordre, aucune méthode. C'est un pêle-mêle de faits empruntés à des contrées et à des époques très-diverses, qui ne sont pas même rangés suivant leur succession chronologique ; la plupart appartiennent à l'histoire d'Allemagne. Cependant M. Bulau ne se contente pas d'extraire et d'indiquer ses sources, il raconte et s'entoure de tous les documents qui peuvent jeter du jour sur les points qu'il se propose d'éclaircir. Son travail est fait avec intelligence, aussi présente-t-il une lecture intéressante, instructive et qui n'est point dépourvue d'attraits. Du reste, nous ne serions pas

étonnés de voir des recueils de ce genre reprendre faveur auprès du public. A mesure que les matériaux de l'histoire se multiplient, il devient de plus en plus difficile d'en saisir l'ensemble, d'en posséder même une connaissance superficielle; on recule devant les efforts qu'exige une telle entreprise, et l'on est porté à bien accueillir ceux qui se chargent de faire le triage, de choisir les faits les plus dignes d'être signalés à l'attention déjà si fortement absorbée par les événements contemporains. Nous croyons que des chrestomathies historiques, bien rédigées, conviendraient mieux à l'enseignement populaire que des résumés ou des abrégés presque toujours arides, d'une concision peu satisfaisante et nécessairement fort incomplets.

MONK, CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE ET RÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE EN ANGLETERRE, en 1660; étude historique, par M. Guizot. Paris 1850; 1 vol. in-8° : 6 fr. — WASHINGTON, fondation de la république des Etats-Unis d'Amérique, vie de Washington, Histoire de la guerre de l'indépendance et de la fondation de la république. Traduit de l'anglais de Jared-Sparks, avec une introduction, par M. Guizot. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

Voici deux ouvrages qui ont été d'avance annoncés à grand bruit dans les journaux comme des publications nouvelles. Or l'un et l'autre sont des écrits de M. Guizot déjà connus depuis longtemps. Monk avait paru avant 1840, en deux articles, dans la *Revue française*. Pour en faire un volume on y a joint de nombreuses pièces justificatives. Quant à Washington, c'est la première partie d'un livre publié il y a dix ans (voir notre N° de janvier 1840), qui eut peu de succès à ce qu'il paraît, puisqu'il en restait assez d'exemplaires dans le magasin du libraire pour qu'on ait jugé devoir en rhabiller deux volumes sous une couverture neuve, avec deux mots de préface nouvelle par M. Guizot.

Ce dernier procédé nous paraît peu convenable; c'est un charlatanisme très-décevant pour les acheteurs, exposés à empléter ainsi

un ouvrage qu'ils possèdent déjà dans leur bibliothèque. La librairie parisienne, qui se plaint avec raison du tort que lui cause la concurrence des contrefaçons belges, s'y prend bien mal pour la combattre. Ce n'est pas en ayant recours à de tels expédients qu'elle se relèvera de sa décadence. Avec plus de conscience dans ses entreprises, plus de modération dans ses prix, et plus de loyauté vis-à-vis du public, elle atteindrait beaucoup mieux le but. Les vieilleries données pour du neuf, comme les éditions de dix lignes à la page avec force alinéas, et les ventes au rabais qui permettent d'acquérir les publications une fois terminées à moitié du prix payé par les souscripteurs, ne servent qu'à la discréditer toujours davantage. Aussi pensons-nous agir dans son véritable intérêt, aussi bien que dans celui de nos lecteurs, en signalant de semblables roueries toutes les fois que l'occasion s'en présente.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

La monnaie, par Michel Chevalier, tome 3e de son cours d'économie politique. Paris, 1850 ; 1 vol. in-8° : 9 francs.

La monnaie est un instrument à l'aide duquel s'opèrent les échanges. Elle est indispensable à l'homme dès qu'il vit en société ; sans elle il ne saurait exister ni commerce, ni industrie, ou du moins leur développement serait impossible, parce que l'échange des objets en nature est une entrave trop gênante à la division du travail. Il faut nécessairement choisir une marchandise qui soit universellement acceptée en retour de toutes choses, et devienne ainsi la mesure commune de toutes les valeurs, l'équivalent avec lequel chacun puisse, lorsqu'il le voudra, se procurer ce dont il a besoin. Ce n'est donc pas un simple représentatif n'ayant qu'une valeur de convention ; le but ne serait pas atteint si la monnaie n'avait pas une valeur intrinsèque, qui donne à celui qui la reçoit la certitude de pouvoir s'en servir pour payer les marchandises quelconques qu'il voudra se procurer. Cette valeur intrinsèque devra même être aussi

peu variable que possible, afin que la mesure, une fois établie, n'éprouve pas de changements trop fréquents. Il importe également que la substance destinée à jouer le rôle de monnaie soit d'un maniement commode, d'un transport facile, inaltérable, homogène, divisible infiniment, douée d'une dureté qui l'empêche de se rompre, et propre à recevoir une empreinte dont la simple inspection suffise pour en faire sommairement apprécier la valeur, du premier coup d'œil.

Ces diverses conditions se trouvent à un haut degré dans l'or et l'argent, deux métaux précieux, fort estimés et recherchés déjà pour eux-mêmes, et dont l'abondance n'est pas assez grande pour qu'il y ait lieu de craindre leur dépréciation subite ou rapide. Aussi les voyons-nous, dès les temps les plus anciens, consacrés à l'usage monétaire, partout où le système d'échanges prend quelque essor. M. Chevalier résume d'une manière fort intéressante l'histoire de la monnaie chez les différents peuples. Il montre que dès l'origine tous comprirent bien la qualité de marchandise qui lui est inhérente, et il en trouve la preuve dans le nom même que presque toutes les langues ont donné à l'unité monétaire; c'est l'unité de poids, la livre ou le marc pesant du métal qui d'abord a été, nominativement et de fait, la mesure à laquelle se rapportait la valeur des choses. Au moyen âge seulement, s'introduisit l'erreur d'attribuer cette valeur au signe ou à l'effigie apposée, par l'autorité du monarque, sur les pièces de monnaie. De là vinrent ces falsifications fréquentes qui jetèrent une si grande perturbation dans les transactions commerciales ou autres. Les résultats funestes de cette erreur font ressortir, avec la dernière évidence, combien est fausse la doctrine qui prétend ne voir dans la monnaie qu'un signe représentatif, purement conventionnel et sans valeur intrinsèque. Il est vrai que pour faciliter davantage encore les opérations de l'échange, on a eu recours à des signes de ce genre, tels que billets de banque, billets à ordre, lettres de change, etc. Mais ces instruments du crédit ne sont eux-mêmes que des représentants des métaux précieux dont ils supposent l'existence entre les mains de celui dont on accepte

les engagements. Supprimez la monnaie et tous ces titres deviendront illusoires ; le crédit ne se soutient qu'autant qu'il ne dépasse pas trop la quantité d'or et d'argent présumée en circulation ; du moment où le papier ne peut plus se réaliser facilement, sa valeur éprouve une baisse continue jusqu'à ce qu'elle soit réduite à zéro. La période révolutionnaire de la fin du siècle dernier offre à cet égard une expérience devant laquelle toutes les théories contraires ne peuvent absolument pas se soutenir.

Malgré ses nombreux avantages, la monnaie elle-même ne donne point une mesure de la valeur qui soit invariable, indépendante des temps et des lieux. Il faut tenir compte de la rareté du métal, des frais que coûtent son exploitation, des procédés employés à la fabrication de la monnaie. C'est ce qui complique beaucoup les recherches par lesquelles on peut arriver à l'appréciation exacte de la valeur des objets en tel pays ou à telle époque. M. Chevalier consacre un chapitre à traiter la question de savoir si le blé et le travail sont propres à donner une mesure de la valeur.

Après avoir examiné avec soin le pour et le contre, il conclut qu'en certains cas seulement cette mesure peut être utilement adoptée.

Il passe ensuite à la fabrication de la monnaie, sujet d'une haute importance ; car, pour que la monnaie remplisse complétement son but, il faut que toutes les garanties possibles soient assurées au public touchant la valeur réelle du métal dont elle est faite. M. Chevalier signale la tendance de la plupart des gouvernements modernes à se rapprocher sur ce point des vrais principes. Il entre dans des détails fort curieux et n'omet rien de ce qui peut éclairer cette matière intéressante.

L'exploitation des mines est considérée par lui principalement en ce qui concerne les variations qu'elle a fait éprouver à la valeur de l'or et de l'argent. Il nous montre l'influence de celles d'Amérique, soit à l'époque de la découverte, soit dans les périodes suivantes jusqu'à nos jours, et compare la baisse qu'ont éprouvée les métaux précieux à celle des autres produits. Les mines d'or de la Russie et celles de la Californie lui fournissent des données dont il

se sert pour déterminer à quelles conditions des mines nouvelles peuvent faire baisser la valeur de ce métal.

Après avoir exposé l'état de la production actuelle des métaux précieux et de ce qu'il en existe dans la civilisation occidentale, il cherche le rapport de cette quantité d'espèces avec la richesse des états, et présente quelques notions sur le commerce international ainsi que sur le change de la monnaie. Enfin, il termine par l'examen de la probabilité d'une baisse prochaine résultant de l'exploitation californienne. Ses hypothèses à ce sujet sont assez rassurantes; il estime qu'une grande perturbation n'est pas à craindre, parce que le mouvement sera graduel et que, d'ailleurs, si quelques intérêts individuels sont plus ou moins atteints, le bien-être de tous au contraire ne pourra qu'en être augmenté.

Le livre de M. Michel Chevalier, dont nous ne donnons ici qu'une bien courte et bien sèche analyse, est un beau travail qui mérite d'être étudié avec soin. On peut le regarder comme la monographie complète de l'une des branches les plus importantes et les plus difficiles de la science économique. Nous n'avons que des éloges à donner aux efforts du savant professeur, pour mettre à la portée de tous les questions relatives à la monnaie. C'est assurément le meilleur moyen de dissiper les préjugés de l'ignorance, et de combattre les fausses idées que propagent avec tant d'ardeur les écrivains socialistes.

Les sept paroles de Jésus-Christ sur la croix; méditées pour l'Eglise de Lausanne, par Ph. Bridel, pasteur. Lausanne, 1851; 1 vol. in-12 : 1 fr. 50 c.

C'est là un livre de simple édification. Ce ne sont point des discours, mais de courtes paraphrases, où les Sept Paroles de Jésus sur la Croix sont méditées dans une vue d'appréciation directe et pratique, et dans l'intention spéciale de préparer les âmes à l'Eucharistie. L'auteur n'a pas cherché et l'on n'y trouvera point une ordonnance générale, un plan savamment construit, une tractation

complète, une exposition dogmatique : il n'a eu qu'un but, parler à l'âme des souffrances, de la charité, des miséricordes de son Sauveur pour le lui faire toujours plus aimer. Et il a bien réussi.

On désirerait quelquefois dans ces méditations, un dessin plus net et plus suivi, un canevas plus ferme ; mais on y sent toujours la douce chaleur de la piété, l'onction d'un pasteur ému des choses dont il entretient ses frères. L'auteur a une grande et intime connaissance de la Bible, il en fait souvent un usage heureux, sa parole en est toute pénétrée. Nous ne doutons pas que la lecture de ce livre ne soit pour tous les fidèles une source de lumière et de paix.

L. T.

ETRENNES RELIGIEUSES POUR 1851, par une réunion de pasteurs et de ministres de l'Eglise de Genève. Genève, 1 vol. in-12 : 1 fr. 50 c.

Ce volume renferme un choix de lectures édifiantes, dont le but est d'offrir des conseils utiles, des souvenirs propres à faire naître de salutaires pensées, des exemples dignes d'éveiller une noble émulation. Ce sont des morceaux inédits empreints tous du même esprit religieux, mais assez variés dans leur forme ainsi que dans leurs sujets. Nous y remarquons d'abord un sermon de M. Cellérier, ancien pasteur de Satigny, celui des prédicateurs protestants qui, depuis Saurin, a obtenu la renommée la plus étendue et la plus durable. A ce sermon est annexée une anecdote intitulée : *Un dimanche à Satigny, souvenir du vieux temps*, récit simple et touchant de l'une de ces fêtes pieuses, auxquelles le pasteur aimait à convier ses paroissiens, toutes les fois que quelque événement lui en fournissait l'occasion.

Nous citerons encore la *Pauvre mère*, épisode plein d'une sensibilité profonde, dans lequel M. le pasteur Chenevière peint avec l'éloquence du cœur, la douleur que cause la mort d'un enfant, et la résignation sublime que procure une vraie piété ; *Aux pauvres*

et à tous, belle exhortation de M. le ministre Bungener, qui a été couronnée dans un concours ouvert pour les meilleurs écrits propres à combattre l'influence des doctrines socialistes; un sermon de M. le ministre Naville sur : *Il y aura toujours des pauvres ; Les réfugiés de la St.-Barthélemy à Genève*, par M. le pasteur Gaberel; une nouvelle de M. le pasteur Chapuis. Deux ou trois fragments historiques relatifs à Genève, un sermon de M. le pasteur Pallard, et d'intéressants rapports de MM. les pasteurs Duby et Roehrich sur les travaux de plusieurs missionnaires complètent ce recueil, qui mérite certainement d'être signalé comme une excellente publication, bien faite pour répandre de bonnes semences. Nous ne doutons pas que les *Etrennes religieuses* ne trouvent de nombreux lecteurs, et que le public ne s'empresse de témoigner ainsi combien il apprécie le zèle des écrivains qui consacrent leur talent à une œuvre de ce genre, sans autre prétention que l'espoir de contribuer à faire quelque bien.

LA BONNE ANNÉE DES ENFANTS, par Mlle R. Du Puget. Paris, 1850; 1 vol. in 18.

Sous ce titre, Mlle Du Puget offre aux enfants une série d'avertissements, de conseils, d'exhortations et d'extraits de la Bible pour tous les jours de l'année. Ce sont de courts fragments, dans lesquels les préceptes de la morale et les règles de la bienséance se trouvent exposés d'une manière simple, facile à saisir, propre à faire naître de salutaires réflexions. L'amour de Dieu et l'accomplissement du devoir, voilà ce que l'auteur veut inculquer à la jeunesse comme le meilleur moyen d'acquérir ici-bas un trésor précieux que rien ne saurait altérer; et c'est assurément le plus beau présent qu'elle puisse lui faire. Il est certain que le bonheur ne se rencontre que sur cette voie, et qu'en s'habituant dès l enfance à la suivre, on évite bien des périls, on s'épargne bien des peines et des chutes. Celui qui prend la vertu pour guide et Dieu pour but, a deux appuis qui ne lui failliront jamais; dans toutes les épreuves de la vie il sera

soutenu par le sentiment d'avoir rempli sa tâche, et par l'espoir inébranlable que donne la confiance en la bonté divine. Mais il est bien difficile de mettre une pareille doctrine à la portée des enfants, de la leur faire adopter comme règle de conduite, s'ils n'y sont pas en quelque sorte entraînés tout naturellement par l'exemple de ceux qui les entourent. Leur intelligence est trop faible encore pour comprendre cet enseignement dont la gravité leur offre peu d'attrait. Ils dépendent complétement du milieu dans lequel ils vivent, et, sauf de très-rares exceptions, la morale que leur prêchent les livres ne les touche guère, si même elle ne les rebute pas dès l'abord. C'est donc aux parents plutôt que s'adresse en réalité la *Bonne Année* de Mlle Du Puget; leur concours est indispensable pour que cet excellent cadeau d'étrennes porte ses fruits. C'est à eux de faire en sorte que l'enfant y trouve le résumé de principes dont l'application lui soit déjà familière. Alors il en saisira le sens, il en appréciera la valeur, et ces leçons de l'éternelle sagesse, lues en famille, expliquées par des exemples empruntés à la vie habituelle, confirmées par l'expérience de tous les jours, seront vraiment fécondes en résultats du plus haut prix.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XV.

(1850 — Nos 57 à 60.)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Littérature.

Histoire et Voyages.

Sciences morales et politiques.





